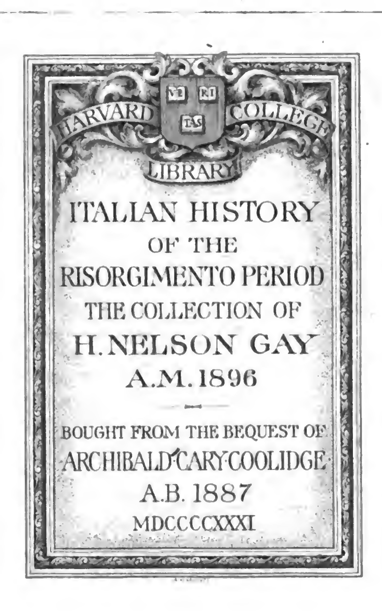



HARVARD COLLEGE
VE RI TAS
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

125

Italy 1866

LA GUERRE DE 1866 EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET MILITAIRE

PAR

W. RUSTOW,
COLONEL DE BRIGADE.

ORNÉE DE CARTES ET PLANS.

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS
même maison, Rue de Seine, 33.
1866.

LA GUERRE DE 1866

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Première partie.

Introduction: de la paix de Vienne du 30. Octobre 1864 jusqu'à l'explosion des hostilités. Les armées des partis belligérants. Le théâtre de la guerre. Les premiers évènements militaires dans le Nord-Ouest de l'Allemagne.

1. La paix de Vienne, du 30 Octobre 1864.

Les préliminaires de paix du 1er Août 1864 ont été transformés en paix définitive par le traité du 30 Octobre. La clause fondamentale de ce traité se trouve dans le troisième article dont voici la teneur :

„Sa Majesté, le roi de Danemarck, renonce à tous ses droits „sur les duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg, en „faveur de leurs Majestés le roi de Prusse et l'empereur d'Au„triche. Il s'engage à reconnaître toutes les dispositions que les „dites Majestés trouveront bon de prendre relativement à ces „duchés.“

Ainsi le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche sont devenus, par ce traité même, Souverains des duchés, au même titre que l'avait été jusqu'alors Chrétien IX, le roi de Danemarck.

La position du Holstein, en tant que se pays fait partie de la Confédération germanique, n'a pas été touchée par le traité de paix.

La paix de Vienne du 30 Octobre a été signée par le comte de Rechberg, en sa qualité de ministre des affaires étrangères en Autriche. Immédiatement après, il a remis son porte-feuille au comte de Mensdorf-Poully, avec la remarque expresse que ce changement ne devait apporter aucune espèce d'altération dans les rapports d'amitié de l'Autriche à l'égard de la Prusse.

En effet, ces deux États s'unirent aussitôt pour faire à la Diète germanique une proposition en commun, en suite de la-

quelle une exécution militaire par le Corps germanique devait être déclarée sans but, et le rappel des troupes fédérales saxonnes et hanovriennes devait avoir lieu. Cette proposition fut adoptée par la Diète, mais non pas sans quelque résistance. Les Hanovriens et les Saxons quittèrent le Holstein.

La Prusse établit dans les duchés six régiments d'infanterie, deux de cavalerie et trois batteries; l'Autriche n'y laissa que la brigade Kalik, composée de 2 régiments d'infanterie, d'un bataillon de chasseurs, de deux escadrons et d'une batterie.

Dès-lors aussi, le Holstein fut administré en commun par la Prusse et par l'Autriche; l'administration fut confiée aux barons de Zedlitz et de Lederer; ce dernier fut, il est vrai, bientôt remplacé par M. de Halbhuber.

Schleswig devint le siège du nouveau gouvernement.

Il est évident que la situation des duchés n'était alors que provisoire; c'était aussi l'opinion générale. Mais, en attendant, l'Autriche et la Prusse avaient trouvé un terrain sur lequel elles pouvaient tranquillement s'entendre pour tout ce qui regarderait la position future des duchés.

L'Autriche n'ayant pas d'intérêt très-proche à la possession de ces contrées, dont son propre territoire est si éloigné, mais croyant avoir un intérêt particulier à ce que la Prusse ne s'agrandit pas, proposa, en dâte du 12 Novembre 1864, et, par conséquent, aussitôt après la conclusion de la paix de Vienne, que les droits de Souveraineté acquis en vertu de cette dernière paix fussent cédés au Prince Frédéric d'Augustenbourg. Les prétentions ou les droits du grand-duc d'Oldenbourg devaient être soumis, plus tard, à une enquête.

Dans l'intervalle, en Prusse, l'opinion s'était fait jour de plus en plus que ce qu'il y aurait de plus raisonnable à faire, ce serait de réunir tout simplement les duchés à la monarchie.

Mais, appelé à réclamer, sur ce point, le consentement de l'Autriche, le gouvernement prussien sentait parfaitement que cette dernière refuserait son assentiment. Il commença donc par répondre: que la *Prusse* n'excluait la candidature, ni du duc d'Augustenbourg, ni du duc d'Oldenbourg, mais qu'en vertu du droit de légitimité, la dynastie de Brandebourg élévait elle-même des prétentions à l'héritage des duchés, et se verrait obligée de la faire valoir, à moins que les changements qu'on introduisait dans ces pays ne fournissent à la Prusse une garantie parfaite que ses propres intérêts, comme État, et les intérêts généraux de l'Allemagne seraient complètement sauvegardés.

Partant de ce point de vue, la Prusse devait exiger que l'organisation militaire des duchés fût mise dans un rapport intime et décidé avec l'organisation prussienne; que leurs forces maritimes fussent utilisées pour sa propre marine, et qu'en général les rapports de commerce et de navigation qu'elle, la Prusse, soutenait avec ces états, fussent protégés contre tout espèce d'obstacles et d'empêchements arbitraires.

Une dépêche du 13 Décembre du gouvernement de Berlin annonçait, en même temps, qu'il avait chargé les jurisconsultes de la couronne d'examiner au plus près la question de droit.

Dans sa réponse, dâtée du 21 Décembre, le cabinet de Vienne affirmait que la Diète germanique avait à examiner elle-même si la situation politique d'un État de la Confédération répondait aux lois fondamentales du pacte; — que le Corps germanique ne devait pas permettre qu'un État sans vraie indépendance entrât comme membre dans l'alliance des souverains; que l'Autriche, par la cession qu'elle avait proposée, n'entendait point décider de la question de droit; — mais que, dans l'examen de cette dernière, il s'agissait aussi de décider si le roi Chrétien IX avait pu renoncer légitimement à la totalité des

duchés, ou seulement aux portions de ces pays qui lui seraient échues en partage, même sans tenir compte de la loi de succession au trône de l'année 1853.

On voit que la confusion allait en augmentant, et qu'elle croissait par la seule raison que l'Allemagne n'est pas un État ayant une Unité nationale fortement constituée. La question de savoir quelle avait été la compétence du roi de Danemarck était décidée, du moins pour la Prusse et l'Autriche, par le fait que ces deux puissances avaient conclu la paix avec Chrétien IX par le traité de Vienne pris dans toute son extension. Mais il s'élevait, pour le gouvernement de Berlin, une nouvelle question bien positive, qui portait sur la compétence de toutes les parties contractantes à conclure définitivement cette même paix de Vienne. Cette question, ainsi que la réponse à y faire, devait être soumise à l'examen des avocats de la couronne.

Le 22 Février 1865, le gouvernement prussien fit connaître au cabinet impérial quelles limites la Prusse pensait devoir fixer au futur souverain de Schleswig-Holstein, dans son propre intérêt à elle, et dans l'intérêt général de l'Allemagne; — et à quelles conditions, par conséquent, la Prusse pouvait traiter avec l'Autriche de la cession des duchés à un Souverain qui leur fût propre.

Voici les exigences que le gouvernement de Berlin formulait, à l'égard de l'État de Schleswig-Holstein qu'il s'agissait de fonder.

1. Cet État contractera avec la Prusse une alliance offensive et défensive perpétuelle, en vertu de laquelle la Prusse s'engage à défendre les duchés contre toute attaque; d'autre part, toutes les forces militaires de Schleswig-Holstein formeront partie intégrante de l'armée et de la flotte prussiennes.

2. La flotte prussienne, fortifiée de la manière que nous

venons d'indiquer, aura le droit de circulation et de stationnement, libre et sans aucun impôt, dans toutes les eaux des duchés, sur les côtes desquels le gouvernement prussien se réserve, du reste, le contrôle du pilotage, du tonnage et de l'éclairage.

3. Pour l'entretien de leurs forces militaires, dont la Prusse aura toute l'administration, les duchés paieront une contribution en argent dont le chiffre sera fixé d'après des principes équitables. Quant au transport du matériel de guerre, la Prusse aura, vis-à-vis des administrations des chemins de fer des duchés, les mêmes droits qu'elle exerce chez elle vis-à-vis des chemins de fer prussiens non administrés par l'État.

4. Le système de fortification des duchés sera réglé, à l'amiable, entre les gouvernements ducal et royal, et d'après les besoins que les buts militaires à poursuivre feront connaître à la Prusse.

5. Les obligations du nouveau Souverain des duchés envers le Corps germanique restent les mêmes qu'auparavant pour le Holstein. Le contingent fédéral des troupes du Holstein sera fourni par la Prusse, et tiré des parties de son armée qui ne forment pas son propre contingent.

6. En vertu d'un accord général des parties intéressées, la ville de Rendsbourg sera déclarée forteresse fédérale. En attendant, elle restera occupée par les Prussiens.

7. En s'obligeant à la défense militaire et à la protection maritime des duchés, la Prusse demande que certains territoires, jugés nécessaires pour l'établissement de fortifications, lui soient cédés avec plein droit de souveraineté, et elle y range:

a) La ville de Sonderbourg et son territoire, sur les 2 rives de l'Alssund et sur l'île d'Alsen elle-même, aussi loin qu'il sera jugé nécessaire pour l'établissement et la mise en sûreté d'un port militaire dans le Hiörupshaff;

b) le territoire nécessaire pour la protection du port de Kiel, ainsi que la forteresse de Friedrichsort;

c) une portion de territoire aux deux embouchûres du canal projeté entre la mer baltique et la mer du Nord; de plus, le droit de haute et suprême surveillance sur ce même canal.

8. Les deux duchés entreront dans l'Union des douanes allemandes. Les établissements de télégraphes et de poste se fondront dans ceux de la Prusse.

Toutes ces demandes ou ces exigences du Gouvernement prussien ne prouvent, au fond, qu'une seule et même chose, c'est combien il eût été plus simple de réunir directement les duchés à la Prusse.

Le 5 Mars 1865, le comte de Mensdorff répondit à ces demandes:

Qu'un duc de Schleswig-Holstein, institué avec toutes les limitations exigées par la Prusse, ne pouvait absolument pas entrer, comme membre ayant égalité de droits et capable de voter, dans le rang des Souverains de la Confédération germanique; — que les conditions formulées par la Prusse n'avaient en vue que l'intérêt particulier de cet État; — que l'Autriche et le Corps germanique avaient aussi des droits à réclamer les services du Schleswig-Holstein; — que, pour sa part, l'Autriche ne s'opposait pas à ce que Rendsbourg devînt forteresse fédérale, ni à ce que la Prusse obtînt le port de Kiel pour sa marine, et établît, en outre, un Canal entre les deux mers; — et non plus à ce que les duchés fissent partie du Zollverein allemand; mais aussi que l'Autriche ne pouvait aller plus loin. Les négociations de détail ne se feraient avec utilité que lorsque serait décidée la question de la Souveraineté. En conséquence, l'Autriche n'acceptait point le programme de la Prusse, et croyait ainsi devoir mettre fin à une partie des négociations où il serait im-

possible de s'entendre et de s'accorder d'une façon satisfaisante et définitive.

2. La convention de Gastein du 14 Août 1865.

L'Autriche et la Prusse s'étaient donc dit nettement et clairement ce qu'elles voulaient. Mais, ces deux grandes puissances l'eussent-elles même voulu, la question ne pouvait pas être laissée dans cet état de repos. Elle devait se reproduire constamment, soit dans le Corps germanique, soit dans l'administration des duchés.

Aussi les principaux représentants du *particularisme* allemand, la Bavière, la Saxe, Hesse-Darmstadt, ou, pour préciser davantage les faits, Messieurs de Pfordten, Beust et Dalwigk, déposèrent-ils, le 27 Mars 1865, la proposition suivante devant le Corps germanique rassemblé en Diète:

„Plaise à la haute Assemblée fédérale, sous réserve toute-„fois d'un décret ultérieur, d'exprimer la confiance qu'elle éprouve „que les hauts gouvernements d'Autriche et de Prusse voudront „bien remettre le duché de Holstein et son administration au „prince héréditaire de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augusten-„bourg, — et que, relativement au duché de Lauenbourg, ils „donneront connaissance à la haute Assemblée fédérale des dis-„positions dont ils seront convenus entr'eux."

Évidemment, cette proposition était faite dans le sens des dernières explications de l'Autriche, et en opposition complète à la Prusse. Elle fut acceptée, le 6 Avril 1865, par l'Assemblée, à la majorité de 9 voix contre 6. Cette décision ne pouvait, sans doute, avoir de résultat pratique; mais il faut bien constater qu'elle aiguisait toujours davantage l'arme du particularisme contre la Prusse, et qu'elle contribua ainsi à ce que le Gouver-

nement de Berlin, quel qu'il pût être d'ailleurs, reconnut toujours mieux qu'il était dans son intérêt de s'opposer énergiquement à ce particularisme, ou, si l'on veut, *au morcellement dynastique* de l'Allemagne.

Dans l'administration des duchés, il y eut des conflits regrettables, mais nécessaires, entre le Commissaire prussien Zedlitz et le Commissaire autrichien Halbhuber.

L'idée fondamentale de la Prusse, quelque limitée qu'en fût l'exécution, était et devait être nécessairement celle de l'annexion du Schleswig-Holstein. Mais l'Autriche n'avait pas d'autre intérêt que de s'opposer à cette annexion La Prusse devait donc en appeler à l'action, tandis que sa rivale devait s'en tenir à une protestation, ou permettre l'agitation en faveur du duc d'Augustenbourg, et se faire ainsi, soit dans le camp dynastique, soit dans la bourgeoisie, toujours plus d'amis parmi les particularistes allemands.

La Prusse établit sa flotte dans le port de Kiel. Elle fit arrêter, à Altona, par des soldats prussiens, un publiciste qui se montrait partisan des Augustenbourg, le nommé May, prussien d'origine, et rédacteur de la gazette de Schleswig-Holstein; en même temps, elle fit renvoyer de Kiel le nommé Freese, membre de la chambre des députés prussienne. C'était là des choses et des faits dont les derniers, du moins, auraient pu ou dû ne pas avoir lieu.

Dans le Schleswig-Holstein, les tracasseries d'administration entre les divers éléments d'un gouvernement qui aurait dû avoir son unité bien nettement dessinée, engagèrent maintenant la Prusse à entamer de nouvelles négociations avec l'Autriche. Les Souverains de ces deux pays finirent par se recontrer en personne, et c'est ainsi que se conçlut la convention de Gastein.

Cette convention, faite le 14 Août, et ratifiée le 20, renferme les principales stipulations suivantes :

1. Les deux puissances se réservent la Souveraineté en commun des duchés de Schleswig-Holstein; l'Autriche se charge provisoirement de l'administration du Holstein, et la Prusse de celle du Schleswig.

2. La Prusse et l'Autriche proposeront à la Diète germanique l'établissement d'une flotte allemande, avec Kiel comme port fédéral. Jusqu'à exécution de ces décrets du Corps germanique, la marine des deux puissances profitera du port de Kiel. La Prusse aura le commandement du dit port, y exercera la police et tous les droits territoriaux, qui devront nécessairement lui être transférés pour rendre possible la défense de cette localité.

3. Les deux puissances présenteront à Francfort une motion tendant à faire déclarer Rendsbourg forteresse fédérale. En attendant cette déclaration, la place sera occupée conjointement par les troupes autrichiennes et prussiennes.

4. Aussi longtemps que les duchés seront administrés séparément par la Prusse et par l'Autriche, la première conservera deux routes d'étapes à travers le Holstein, l'une allant de Lubeck à Kiel, l'autre de Hambourg à Rendsbourg. Une convention particulière fixe les détails.

5. La Prusse disposera, à son gré et selon ses propres convenances, d'un fil télégraphique et d'une ligne postale allant à Kiel et à Rendsbourg. Elle prend sur elle l'établissement d'un chemin de fer direct, se rendant de Lubeck à Kiel par le Holstein, et n'élèvera aucune prétention à exercer des droits de souveraineté sur cette ligne.

6. Les duchés de Schleswig-Holstein feront partie du Zollverein. L'Autriche se déclare disposée, en vertu de négociations ultérieures à suivre, à favoriser cette entrée, même pendant la durée du provisoire fixé par la présente convention.

7. L'exécution du canal entre les deux mers est abandonnée à la Prusse, ainsi que les droits qui en découlent naturellement.

8. Pour ce qui concerne les contributions en argent fixées par la paix de Vienne du 30 Octobre 1864, rien ne sera changé aux décisions déjà prises. Seulement le duché de Lauenbourg n'aura rien à payer pour les frais de la guerre, et les contributions du Schleswig-Holstein seront réparties entre les duchés dans la proportion de leur population.

9. L'empereur d'Autriche abandonne au roi de Prusse le duché de Lauenbourg avec tous les droits acquis par le traité de Vienne, cession en retour de laquelle le roi paiera $2^1/_2$ millions d'écus de Danemarck, en argent monnayé de Prusse, quatre semaines après la ratification de la convention.

La convention de Gastein avait ainsi réparti, sous le rapport du territoire, l'administration des duchés entre les deux puissances. La Prusse avait obtenu certains droits fort importants de possession et d'administration dans le Holstein administré par l'Autriche, et, ce qui est de plus grande conséquence, cette dernière avait cédé à la Prusse tous ses droits sur le duché de Lauenbourg. Elle déclarait donc par cela même, et c'est ce qui ne saurait faire l'objet d'aucun doute raisonnable, qu'elle avait le droit de libre disposition sur sa part dans les conquêtes que les deux pays avaient faites en commun.

Mais cette convention de Gastein fut attaquée de bien des côtés. Dans la Thuringe, les petits princes de Weimar, de Coburg et de Meiningen protestèrent contre les dispositions relatives à Lauenbourg et réclamèrent l'arbitrage du tribunal des Austrègues. Le *parti national* parla de brocantage de pays, et prétendit que, par suite de la convention de Gastein, les duchés étaient violemment séparés l'un de l'autre. Drouin de Lhuys et Russel lancèrent des notes diplomatiques, dans lesquelles ils soumettaient le traité

à leur examen. Plus tard, la Chambre des députés prussiens attaqua, à son tour, les stipulations relatives à Lauenbourg, alléguant que ce duché avait été acquis par le roi sans l'assentiment des chambres, tandis que la constitution ne lui permettait pas d'être souverain „d'un pays étranger", et ajoutant que l'acquisition de Lauenbourg pourrait bien amener de nouvelles charges pour la Prusse.

En attendant, le roi de Prusse avait fait payer à Vienne toute la somme stipulée, et tirée de sa propre cassette; puis, le 15 Septembre, il avait fait prendre possession du duché de Lauenbourg, dont la population regardait, du reste, comme un avantage réel son annexion à un grand État.

Les troupes prussiennes, pour autant que la continuation de leur séjour n'avait pas été stipulée expressément, se retirèrent du Holstein dans les duchés de Schleswig et de Lauenbourg; celles de l'Autriche se concentrèrent dans le Holstein. Le général de Gablenz fut nommé gouverneur de ce duché par l'empereur d'Autriche; M. de Halbhuber l'assista pour la partie civile, et fut bientôt remplacé par M. de Hofmann. De son côté, le roi de Prusse nomma le général de Manteuffel gouverneur du Schleswig. M. de Zedlitz continua à lui servir d'aide pour l'administration civile.

3. Inutilité de la convention de Gastein.

Avant tout, la convention de Gastein fit taire les organes du Particularisme, qui avaient tant parlé d'inimitiés entre les deux grandes puissances, et qui même, vers le milieu de l'été, avaient cru devoir présenter toute sorte d'élucubrations et de réflexions sur le parti que la Bavière, la Saxe, la Hesse etc. auraient à prendre, dans le cas où l'Autriche et la Prusse en viendraient aux armes.

Pour le moment, la guerre entre des peuples frères était prévenue. On pouvait même citer des faits, comme preuve d'un rapprochement entre les deux grandes puissances allemandes.

C'est ainsi qu'en vue de la Diète même qui s'était assemblée à Francfort, et qui s'était fortement déclarée contre le traité de Gastein, l'Autriche et la Prusse s'unirent pour adresser de sérieux avertissements au sénat de Francfort.

Puis, lorsqu'en Novembre 1865 les ministres de Pfordten, Beust et Dalwigk présentèrent à la Diète une motion tendant à faire convoquer par l'Autriche et la Prusse une assemblée des Etats du Holstein, assemblée qui pourrait, disait-on, contribuer à la solution des difficultés existantes, — et lorsqu'ensuite ils demandèrent que les grandes puissances de l'Allemagne fissent entrer le duché de Schleswig dans la Confédération, l'Autriche et la Prusse rejetèrent formellement ces diverses propositions.

Toutefois, même dans ces occasions, personne ne pouvait se cacher qu'il y avait une différence sensible dans la manière d'agir, soit de la Prusse, soit de l'Autriche. Quiconque ne jugeait pas d'un jour d'après le jour précédent; quiconque, par exemple, avait reconnu ce que pouvait signifier et valoir le rapprochement de ces deux pays en 1864, n'avait pas besoin qu'on vînt maintenant lui prouver qu'une profonde scission continuait à exister entre ces puissances; mais même les gens dont la politique est toute du moment présent, bien qu'ils vissent l'Autriche et la Prusse agir de concert; ne pouvaient qu'éprouver des doutes sur la durée de cette union et de cette concorde.

D'autre part, l'action séparée et isolée de ces États avait bien aussi sa signification importante. A cet égard, nous nous permettrons de rendre attentif, soit au rapprochement tout naturel de la Prusse et de l'Italie, — soit aux essais malheureux, qu'après

tant d'autres essais également infructueux, l'Autriche faisait pour mettre de l'ordre dans sa situation intérieure.

Le conflit perpétuel entre ces deux puissances, ou, si l'on aime mieux, entre les Habsbourgs et les Hohenzollern, devait atteindre toute sa force précisément dans les points où ces deux États rivaux se touchaient de près, c'est-à-dire, dans l'affaire des duchés.

Au commencement du mois d'Octobre 1865, la Prusse publia la réponse des avocats de la couronne, réponse qui, pour l'essentiel, affirmait que tous les droits sur les duchés découlaient du traité de Vienne du 30 Octobre 1854, — que, par ce traité, tombaient les droits des Augustenbourg, si même ils en avait jamais eu; bien plus, que ces droits à l'héritage des duchés n'avaient jamais eu d'existence véritable.

En revanche, l'Administration autrichienne établie dans les duchés continuait à permettre, ou à tolérer, que, soit par la presse, soit par des associations particulières, les droits des Augustenbourg fussent traités comme indubitables. Elle tolérait l'agitation faite pour les soutenir et les défendre, bien que, du côté de la Prusse, on présentât cette agitation elle-même comme révolutionnaire et de haute-trahison, puisqu'elle était dirigée contre l'autorité actuelle et contre le respect dû au pouvoir.

Enfin, une note du comte de Bismark, du 20 Janvier 1866, rendit le gouvernement autrichien attentif à ce fait important, c'est que la conduite de l'Administration dans le Holstein ne pouvait que troubler et altérer profondément les relations mutuelles de la Prusse et de l'Autriche. A peine cette note était-elle partie que la réunion, à Altona, d'une multitude d'associations des duchés, par les violentes attaques dont la Prusse y fut l'objet, fournit l'occasion d'une seconde note, en dâte du 26 Janvier, laquelle est du plus haut intérêt.

Le comte de Bismark y rappelle les beaux jours de Gastein

et de Salzbourg, où il croyait que les deux puissances étaient d'un même sentiment, tant sur la nécessité d'une lutte contre „*la révolution*“ que sur le plan à suivre dans cette lutte. — Sa croyance avait, il est vrai, été quelque peu ébranlée par la manière d'agir du gouvernement autrichien dans l'affaire des notes adressées au sénat de Francfort. Mais, actuellement, les choses prenaient une tout autre tournure. Le gouvernement du Holstein procède, on ne peut se le cacher, d'une façon directement agressive. L'Autriche n'hésite pas à employer, contre la Prusse, précisément les mêmes moyens d'agitation qu'elles ont eu, toutes deux, à combattre à Francfort. Que si l'on s'imagine, à Vienne, pouvoir regarder d'un œil tranquille le changement révolutionnaire qui s'opère dans les populations du Holstein, autrefois si distinguées par leur esprit conservateur, la Prusse, de son côté, est fermement décidée à ne pas en faire de même. La convention de Gastein n'a introduit que provisoirement une séparation dans l'administration des duchés. La Prusse a le droit d'exiger que, pendant la durée de ce provisoire, l'Autriche fasse régner le statuquo dans le Holstein, tout comme la Prusse se sent obligée à le faire prévaloir en Schleswig. Le gouvernement prussien prie donc le cabinet de Vienne de bien vouloir prendre la chose en sérieuse considération et d'agir en conséquence. Une réponse négative ou évasive persuaderait la Prusse que l'Autriche, dominée par un antagonisme traditionnel, ne lui gardera pas longtemps fidélité. Cette conviction serait douloureuse, sans doute; mais enfin, il y a nécessité absolue pour la Prusse de voir clair dans ses relations. Si elle devait être mise dans l'impossibilité d'agir avec l'Autriche, il lui faudrait un terrain absolument libre pour sa politique, afin qu'elle pût en faire l'usage qui lui semblerait le plus conforme à ses vrais intérêts.

Or, cette réponse, à la fois négative et évasive, fut effec-

tivement donnée à la Prusse par la note de M. de Mensdorff, du 7 février 1866.

Le Ministre autrichien y décline toute espèce de responsabilité, pour l'Autriche, sur ce que les duchés de l'Elbe sont encore dans un état provisoire. L'Autriche savait bien qu'elle ne possédait pas le Holstein comme sa propriété; cependant, elle se sentait parfaitement libre dans son administration, aussitôt longtemps que durerait cet état provisoire, et n'admettait nul contrôle quelconque, de quelque part qu'il pût venir, relativement à sa manière d'administrer le Holstein. Du reste, ajoutait M. de Mensdorff, comment la Prusse pouvait-elle se plaindre de l'assemblée d'Altona? Cette même assemblée n'eut jamais eu lieu, n'eût même pas été possible, si, dans le temps, la Prusse elle-même ne s'était pas opposée à un décret émané du Corps germanique et interdisant tout rassemblement de cette nature dans toute l'étendue de la Confédération.

4. Commencement des armements.

L'échange de notes que nous venons de mentionner était en quelque sorte une déclaration, par protocole, de l'antagonisme existant entre l'Autriche et la Prusse.

Bismark garda le silence. On devait supposer qu'il allait agir. Par suite des explications du 26 Janvier, l'Autriche avait fait recouvrer à la Prusse pleine liberté d'action. Quel usage la Prusse en ferait-elle?

La solution d'un conflit entre les intérêts de plusieurs États repose toujours, en définitive, sur l'emploi de la force. La Prusse est donc tout naturellement appelée à augmenter ses forces, et cela par de nouvelles alliances, puis qu'une ancienne alliance vient de prendre fin.

Mais, où les trouver? Serait-ce en Allemagne? Elle ne saurait guères s'y adresser aux gouvernements; car ceux-ci doivent vouloir précisément le maintien des tendances particularistes qu'il est dans l'intérêt de la Prusse de combattre. Sera-ce donc dans le peuple? Mais M. de Bismark dût-il ne pas dédaigner de s'adresser au peuple allemand, ce dernier lui accorderait-il sa confiance! Supposé même qu'on fût persuadé de la parfaite loyauté du Ministre, l'opinion publique, et cela tout particulièrement dans les petits États ou dans les États du centre de l'Allemagne, ne s'est-elle pas montrée, pour tout ce qui tient aux affaires de Schleswig-Holstein, partisan décidé du Particularisme?

Que si la Prusse ne peut guères espérer de trouver de bonnes alliances en Allemagne, en sera-t-il de même au-dehors?

En réalité, là, les choses se présentent autrement. En dehors de tout autre arrangement auquel on pourrait penser, la Prusse y trouve une alliance en quelque sorte toute préparée contre l'Autriche; c'est celle de l'Italie.

Dans la mesure où la Prusse devait douter de la continuation de ses bons rapports d'alliée avec l'Autriche, elle devait donc se rapprocher de l'Italie et ne tarda pas à le faire.

Vers le milieu de l'année 1865, elle entama avec l'Italie des négociations sur un traité de commerce à établir entre ce pays et le Zollverein allemand. Cependant la plupart des petits États et ceux du centre de l'Allemagne n'avaient pas encore reconnu l'existence du royaume d'Italie, et leurs intérêts ou leurs préjugés dynastiques leur en ôtaient aussi toute envie. Car qu'était-ce, au fond, que faire un pareil acte de reconnaissance, sinon déclarer l'inutilité, ou, du moins, la superfluité des petits États ou des États du centre dans l'Italie elle-même!

Or, dans cette question, pouvait on ne pas remonter bientôt aux principes, et en faire, autre part, une application pratique?

De son côté, l'Italie déclarait, à bon droit, ne pouvoir entrer dans aucune négociation avec des gouvernements qui ne l'auraient pas reconnue.

La Prusse employa tous ses efforts pour faire reconnaître par les états du Zollverein la parfaite validité de ces réclamations, et menaça même de dissoudre le Zollverein, si l'on n'écoutait pas ses avertissements. Le haut commerce de ces états, craignant pour ses propres intérêts, insista fortement auprès des gouvernements, qui finirent tous par reconnaître l'existence indépendante du royaume d'Italie. Le 31 Décembre 1865 fut signé un traité de commerce entre l'Italie et les états du Zollverein.

Le projet du percement des alpes suisses par un tunnel multiplia les occasions de relations intimes entre les gouvernements italien et prussien.

Que, dès lors, vînt à s'ouvrir la perspective d'une guerre entre l'Autriche et la Prusse, l'Italie ne pouvait rien désirer de mieux pour elle. Elle devait chercher à profiter du moment pour recouvrer la Vénétie. Elle ne pouvait pas ne point s'allier avec la Prusse.

Ces considérations ne pouvaient échapper au cabinet de Vienne. Aussi le comte Karolyi, ambassadeur de l'Autriche près la cour de Prusse, prit-il des informations à l'amiable auprès de M. de Bismark sur ce que ce ministre pensait que le gouvernement prussien ferait, dans son propre intérêt, de la liberté d'action qu'il avait recouvrée. La réponse du ministre ne dévoila pas toutes ses intentions; il se contenta de déclarer que l'Autriche et la Prusse allaient rentrer, l'une vis-à-vis de l'autre, dans les mêmes rapports qu'elles avaient soutenus avant de s'unir en 1864 pour agir énergiquement contre le Danemarck

De fait, ces informations et ces réponses diplomatiques n'apportent aucun changement dans les affaires.

L'Autriche, à laquelle il faut toujours beaucoup de temps pour mobiliser ses troupes, commença à armer. Déjà en février 1866, elle fit toute espèce de préparatifs, et chercha à s'entendre avec les petits états et ceux du centre de l'Allemagne.

Au commencement du mois de Mars 1866 ces armements prirent un tel caractère que la Prusse crut ne pas devoir y rester indifférente. Les régiments autrichiens avançaient en Bohême les uns après les autres, et commençaient à s'y mettre au complet.

Il en fut de même dans les autres provinces allemandes, où se rassemblèrent les régiments qui y avaient leurs dépôts.

S'informait-on des motifs de ces mouvements extraordinaires, on obtenait pour réponse, que des troubles avaient éclaté en Bohême, que le peuple s'y était soulevé contre les Juifs et les poursuivait de la façon la plus cruelle; et que les Juifs devaient y être protégés par le gouvernement impérial.

Cette protection était, en effet, un devoir pressant du gouvernement. Seulement, ce qui étonnait les esprits pensants, c'est que les régiments autrichiens se rassemblaient presque uniquement le long de la frontière prussienne, dans une contrée où il n'y avait pas eu la moindre persécution contre les Juifs.

Pendant que l'Autriche occupait ainsi fortement la Moravie et la Bohême, elle armait aussi ses forteresses en Italie, et prenait des dispositions pour la défense des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie.

En revanche, le roi de Prusse fit publier une ordonnance, en vertu de laquelle tous ceux qui entreprendraient de troubler ou de miner ses droits de souveraineté ou ceux de l'Autriche,

dans les duchés de l'Elbe, seraient passibles de la peine des travaux forcés dans des maisons de détention.

Cette ordonnance, datée du 11 Mars, fut publiée le 13 Mars par le général de Manteuffel, pour le duché de Schleswig.

L'ambassadeur d'Autriche en prit occasion pour demander à la cour de Berlin, en dâte du 16 mars, si la Prusse pensait à briser violemment la convention de Gastein. — Bismark répondit, de bouche, que non, et ajouta qu'il ne pouvait donner de plus amples explications orales, parce que des explications de cette nature étaient trop facilement mal comprises et mal interprêtées. Que si l'ambassadeur d'Autriche désirait de plus amples renseignements, il n'avait qu'à en faire la demande par écrit. Or, c'est ce qui ne se fit pas; mais, en attendant, les mouvements de troupes en Bohême et en Moravie, loin de discontinuer, devenaient toujours plus menaçants.

La Prusse avait gardé un long souvenir de l'année 1850 où, prise au dépourvu par l'Autriche alors armée jusqu'aux dents, elle avait dû se soumettre humblement à Ollmütz. On ne pouvait s'exposer, une seconde fois, à un pareil échec.

Bismark savait très-bien à quoi il en était dans ses relations avec les états du centre et les petits princes de l'Allemagne; cependant il crut devoir les forcer à s'expliquer avant qu'il fût trop tard. Une dépêche du 24 Mars annonça que les armements autrichiens forçaient son gouvernement à prendre des mesures pour la défense de la Silésie. Car, en dépit du langage pacifique de l'Autriche, on pouvait craindre que ce langage ne vînt à changer, dès que les armements seraient terminés. La Prusse ne pouvait se contenter de prendre des mesures pour une protection uniquement momentanée de son territoire. Elle devait jeter ses regards vers l'avenir, et y chercher les garanties de sûreté qu'elle avait en vain espéré trouver dans son alliance

avec l'empereur. Sans doute, la Prusse avait à s'adresser, avant tout, aux autres états de l'Allemagne, mais on pouvait se convaincre de plus en plus que la Confédération germanique, sous sa forme actuelle, ne répondait plus à son but, non pas même quand l'union régnait entre l'Autriche et la Prusse, combien moins quand ces deux puissances étaient ennemies ou en désaccord. Que si la Prusse était maintenant attaquée par sa rivale, elle ne pouvait s'attendre à un secours de la part de la Confédération ; elle ne compterait que sur la bonne volonté de quelques états particuliers, qui lui accorderaient leur aide, sans se préoccuper des voies fédérales. La Prusse se voyait donc obligée de demander aux états particuliers quelles étaient leurs intentions, bonnes ou mauvaises, à son égard. Du reste, quelle que pût être la réponse à cette demande, la Prusse croyait, dans tous les cas, qu'il était de son devoir de proposer une réforme plus ou moins générale dans le système et dans la situation politique et militaire de la Confédération.

C'est ici le lieu de faire observer que, conformément à cette déclaration, la Prusse présenta, le 9 Avril, à la Diète, son projet de réforme.

Nous verrons, plus tard, ce qui en résulta. Pour le moment, nous ne voulons pas interrompre le fil de notre narration et des évènements, plus qu'il n'est absolument nécessaire pour faire comprendre la situation.

Le ministre Bismark ayant demandé ce que feraient les petits-États et ceux du centre de l'Allemagne, en cas de guerre entre l'Autriche et la Prusse, ces états répondirent en le renvoyant à l'article 11 du pacte fédéral, article par lequel les États confédérés s'engagent à ne jamais se faire la guerre, mais à porter leur différends devant la Diète, laquelle chercherait à exercer un ministère de conciliation, et, en cas de non-réussite,

instituerait un tribunal d'Austrègues, aux décisions duquel les parties contendantes auraient à se soumettre sans appel.

Or, rien ne prouve mieux la complète insignifiance de cet article 11, précisément pour les faits où cet article est le plus nécessaire, que les différends sérieux qui venaient de s'élever entre les deux grandes puissances germaniques.

Par des ordonnances du 27 et du 29 Mars, la Prusse décréta ses premiers armements. Dans les provinces les plus menacées, les bataillons sont mis sur leur plus grand pied de force en temps de paix; l'Artillerie de campagne y est mise sur le pied de guerre. On commence à armer les places fortes.

Là-dessus, une note de Mensdorff, de 31 Mars, déclare que tout les mouvements de troupes en Bohême n'ont eu lieu qu'ensuite des troubles suscités contre la population juive, et que l'empereur François Joseph n'a jamais eu la moindre pensée d'attaquer la Prusse.

La Prusse, en dâte du 6 Avril, repousse l'explication donnée des armements faits en Bohême; elle relève le fait que ce n'est pas elle qui a commencé à armer, et que, maintenant encore, elle s'en tient à des mesures défensives et préventives.

Nouvelle note autrichienne, dâtée du 7 Avril. On y assure que nulle concentration importante de troupes n'a eu lieu; rien de tout ce que, d'après l'organisation de l'empire, réclameraient les préparatifs d'une grande guerre; nul achat extraordinaire de chevaux; nul appel aux soldats en congé à rejoindre leurs corps, et qui valût la peine d'être nommé. — Du reste, toute discussion sur la priorité dans les armements était rendue inutile par la déclaration formelle de l'empereur qu'il n'avait jamais eu l'intention d'attaquer la Prusse. Que, par contre, le cabinet de Vienne aurait désiré obtenir, de la part du roi Guillaume, une explication analogue; mais elle n'avait pas été donnée.

Puis donc que l'Autriche ne faisait des préparatifs de guerre d'aucun genre, la Prusse n'avait qu'à renoncer aux propres armements qu'elle convenait elle-même avoir commencés depuis le 28 Mars.

Le ministre Bismark ne pouvait faire autrement que de relever les nombreuses contradictions et les clauses de la dépêche autrichienne. Prenant les armements de l'Autriche pour des faits constatés, et continuant à soutenir qu'ils avaient devancé de beaucoup, en date, ceux de la Prusse, ce qui était le cas, en effet, il demanda le 15 Avril que l'Autriche fût la première à désarmer.

Les expressions dont on se servit dans cet échange de dépêches devinrent toujours moins parlementaires, pour employer l'expression des orateurs des chambres. Ce même manque d'égards se retrouva dans la note de Mensdorff du 18 Avril, par laquelle l'Autriche s'engageait à révoquer à partir du 25 Avril les dislocations de troupes en Bohème, dislocations, que la Prusse avait crues dirigées contre la Silésie.

Le 21 Avril, le ministre de Prusse répondit qu'à la première nouvelle authentique du désarmement de l'Autriche la Prusse la suivrait, pas après pas, dans cette mesure.

C'est alors que l'Autriche fit la déclaration vraiment surprenante qu'elle désarmerait en Bohème, mais qu'elle se voyait obligée de prendre, dans la Vénétie, des mesures très-décisives de défense et de précaution.

Or, que ce fût au nord ou au sud du Danube que l'Autriche mît 600,000 hommes sur pied, cela revenait absolument au même pour la Prusse, contre laquelle on pouvait les faire avancer, quelle que fût leur position première.

Quant à l'Italie, c'était un fait positif qu'elle avait armé; en outre il était évident qu'elle l'avait fait pour profiter des

chances heureuses que pourrait lui offrir une guerre entre la Prusse et l'Autriche. On ne saurait non plus nier qu'il n'y eût des conventions secrètes entre la Prusse et l'Italie. Mais il est tout aussi constant que l'Italie elle-même n'avait commencé ses armements qu'après ceux de l'Autriche.

Ce que M. de Bismark avait à répondre, dans sa dépêche du 30 Avril, aux ouvertures de l'Autriche datées du 26, ne saurait être l'objet d'aucun doute. Il exigeait que l'armée impériale fût remise sur le pied de paix; alors seulement, disait-il, la Prusse pourrait penser à désarmer à son tour. Il regrettait que l'Autriche n'eût pas accepté sa proposition d'engager conjointement avec la Prusse, les autres états de la Confédération à arreter leurs armements militaires, et il annonça, à cette occasion, que la Prusse avait cru de son devoir d'adresser à la Saxe des questions précises et pressantes sur les raisons de ses armements.

C'est ainsi qu'on marchàit au devant de la guerre. C'était, en quelque sorte, la nouvelle éruption d'un *vieux mal.*

Nous ne sommes pas encore arrivés au dernier terme de cet échange de notes. Cependant il convient d'en interrompre le récit, pour examiner de plus près de quoi se composent les forces des parties militantes. Ces parties, nous les avons vues passer devant nos yeux.

Au centre nous avons l'Autriche. Au nord et au sud, la Prusse et l'Italie se rangent contre elle. Sur les flancs, et déjà fortement engagés à entrer dans la lice, sont les états du centre et les petits états du corps germanique.

5. Force armée de l'Autriche.

L'empire d'Autriche compte sur une étendue de 11,762 lieues carrées plus de 35 millions d'habitants de toutes confes-

sions, et de toutes races, soit allemandes, soit romanes, slaves, magyares, etc. Les revenus annuels montent à 488,500,000 de florins (le florin à 2 frs. 50); les dépenses vont à tout près de 521 millions de florins. Il existait donc, et cela depuis fort longtemps, un déficit considérable. Les dépenses pour l'armée de terre et pour la marine sont d'environ 117 millions de florins par an. La dette de l'état montait en avril 1864 à 3096 millions de florins, et doit avoir augmenté, dès lors, d'au moins 200 millions.

L'armée de terre de l'Autriche se compose, d'après la dernière organisation, des troupes suivantes:

Infanterie.

80 régiments de ligne (du No. 1 au No. 80);
1 régiment de chasseurs impériaux;
32 régiments de chasseurs (No. 1 à 32);
14 régiments d'infanterie des frontières (No. 1 à 14);
1 bataillon d'infanterie des frontières (bataillon Titler).

Cavalerie.

12 régiments de cuirassiers (No. 1 à 12);
2 „ de dragons (No. 1 et 2);
14 „ de hussards (No. 1 à 14);
13 „ de lanciers (No. 1 à 13).

Artillerie.

12 régiments d'artillerie (No. 1 à 12);
1 régiment d'artillerie des côtes.

Troupes du génie.

2 régiments du génie;
6 bataillons de pionniers.

Troupes servant à l'administration.

10 compagnies de santé;
48 escadrons de transport;

10 dépôts fixes pour les charrois;
l'artillerie technique;
le personnel des dépôts de pionniers, de l'artillerie et des charrois;
division de l'équipement;
division des haras;
le personnel des hôpitaux et des lazarets;
le personnel des ouvriers de métier et des autres travailleurs dans les divers établissements de l'armée.

Etablissements de l'armée.

Etablissements généraux, savoir: Les caisses; le commissariat des vivres; établissements pour l'équipement; hôpitaux; pharmacies militaires; magasins pour le transport; dépôts pour compléter les charrois; maisons d'arrêts; compagnies de discipline, etc.

Etablissements spéciaux, savoir: Intendances pour les travaux de constructions; établissements pour la confection et l'administration du matériel d'artillerie ; dépôts du matériel des charrois; dépôts d'outillage pour les pionniers; montes et haras; maisons d'invalides; établissements scientifiques et autres, pour l'instruction du soldat.

Etablissements de réserve pour l'artillerie en temps de guerre, savoir: Parcs de munitions pour les brigades, pour les simples corps d'armée et pour l'ensemble de l'armée; dans certains cas particuliers, pour des divisions indépendantes d'infanterie ou de cavalerie; parcs de réserve pour les munitions de l'armée; — dans certains cas, dépôts de campagne des munitions; parcs d'artillerie de siège; dépôts principaux pour l'artillerie, et laboratoires de campagne.

Troupes pour le service de sûreté dans l'intérieur.

10 régiments de gendarmerie;
le corps de police militaire.

Armée du Tyrol et du Vorarlberg, pour la défense intérieure du pays.

Compagnies organisées de tireurs nationaux;

Compagnies volontaires de carabiniers et ban général, ou Landsturm.

Chaque régiment d'infanterie de ligne compte, en temps de paix, 4 bataillons de campagne et un cadre de dépôt. Le quatrième bataillon, auquel vient se joindre le cadre de dépôt, se trouve toujours, en temps de paix, dans le district où doit se compléter le régiment, et sert de bataillon de remplacement, tandis que les trois premiers bataillons se trouvent, le plus souvent, dans une tout autre province que celle d'où ils reçoivent leurs recrues. — En temps de guerre, le cadre de dépôt se transforme en division de dépôt (de laquelle on peut tirer, au besoin, un cinquième bataillon); le quatrième bataillon s'emploie dans les places fortes en qualité de bataillon de remplacement, tandis que les trois premiers bataillons du régiment sont destinés à l'armée qui opère en pleine campagne.

Sur le pied de guerre, chaque bataillon contient 1018 combattants, formant le corps des officiers et 6 compagnies. Deux compagnies à la fois forment une *division;* la compagnie elle-même se subdivise en deux pelotons.

Le régiment des chasseurs impériaux contient, en temps de guerre, 6 bataillons de campagne et un bataillon de dépôt; chaque bataillon de campagne à 6 compagnies qui donnent 1011 combattants; il en est de même de chacun des 32 autres bataillons de chasseurs.

Sur *la frontière militaire,* tous ceux qui sont appelés à porter les armes sont répartis en trois levées. La première forme les régiments réguliers d'infanterie des frontières, et le bataillon Titler; la deuxième, c'est le peuple en armes, se forme en divi-

sions particulières d'après les arrondissements; elle fournit environ 22,000 hommes; la troisième levée, la levée non obligatoire des frontières, donne à peu près 28,000 hommes, et se forme selon les circonstances et les besoins du moment. Ces deux dernières levées ne doivent être employées que pour la défense intérieure du pays.

En guerre, chaque régiment a 3 bataillons, chacun de 6 compagnies, — à quoi il faut ajouter, pour 8 régiments, à chacun un bataillon de 4 compagnies (dépôt), et, pour 3 autres régiments, une division particulière. Chacun de ces régiments, au nombre de 11, fournit 3 bataillons, et les 3 autres régiments en fournissent chacun 2, lesquels bataillons peuvent tous être employés hors du pays, ainsi que le bataillon Titler.

Sept régiments ont, en outre, une division de Séreschans (sorte de gendarmes à cheval), laquelle se compose de 3 sous-officiers et de 30 simples soldats.

Ainsi l'infanterie fournit en tout pour la formation de l'armée active:

240 bataillons, soit 80 régiments d'infanterie,

38 bataillons de chasseurs,

29 bataillons d'infanterie des frontières,

soit 307 bataillons, faisant, en chiffres ronds, une masse de 310,000 hommes.

Le service des garnisons réclame:

80 quatrièmes bataillons d'infanterie de ligne,

11 bataillons de frontières; — soit 91 bataillons, donnant 100,000 hommes; à quoi viennent s'ajouter les troupes en voie de formation ou les troupes de dépôts déjà formés.

L'armée du Tyrol, ainsi que les troupes des frontières, qui ne sortent pas de leur pays, n'ont qu'un emploi local, mais, dans leurs propres districts, elles peuvent s'employer en pleine

campagne. Les *Corps-francs* peuvent encore fournir un renfort à l'armée active.

L'arme principale de l'infanterie de ligne et des frontières est un fusil rayé, à baïonnette (système Lorenz); celle des chasseurs est une carabine, à rayures un peu plus fortes que celles de l'arme précédente. Du reste, on projette d'introduire, et d'abord pour les chasseurs, le fusil se chargeant par derrière.

Les cuirassiers forment la grosse cavalerie; les autres corps forment la cavalerie légère. Notons le fait curieux que la cuirasse est entièrement abolie pour les cuirassiers.

Sauf le No. 8, savoir le vieux régiment Dampierre, qui, d'après ses privilèges datant de 1619, ne doit jamais subir de réduction, et qui compte ainsi 6 escadrons, tous les régiments de cuirrassiers n'en ont que 5 escadrons. La cavalerie légère, par contre, a 6 escadrons par régiment. A l'entrée en campagne, chaque régiment de cavalerie laisse un de ses escadrons comme dépôt.

Les escadrons comptent 149 chevaux. La cavalerie présente dont une force de 29,000 chevaux.

Quant aux 12 régiments d'artillerie, il y en a 9 qui sont destinés à être joints, en temps de guerre, aux corps d'armée d'infanterie.

En temps de paix chacun d'eux présente:

4 batteries à pied, de pièces de 4, No. 1 à 4, avec 8 pièces attelées;

2 batteries à pied, de 4, No. 5 et 6, avec 4 pièces attelées;

2 batteries de cavalerie, de 4, No. 7 et 8, avec 8 pièces attelées;

2 batteries à pied, de 8, No. 9 et 10, avec 8 pièces;

1 batterie de fusées à la Congrève;

1 compagnie de parc, et 4 compagnies de forteresse.

Les batteries à pied, No. 5 et 6, forment en guerre, une batterie de 8 pièces. Le surplus des hommes forme des batteries de sortie, pourvues de nouveaux chevaux et du matériel nécessaire.

Ajoutons, pour la guerre, à chacun de ces régiments, une compagnie de parc, une de forteresse et une de dépôt.

En fait de batteries de campagne, chacun de ces régiments fournit donc 10 batteries, à 8 pièces, soit 80 pièces de canon. En outre, le cinquième régiment a, pendant la paix, encore 2 batteries de montagne, et, en temps de guerre, 4 batteries semblables; ce qui lui fait 32 pièces de plus que chacun des autres régiments mentionnés jusqu'ici.

Les 3 régiments d'artillerie, No. 6, 11 et 12, sont appelés, en guerre, à fournir le matériel pour les réserves d'artillerie, pour les divisions de cavalerie de réserve, ainsi que pour d'autres divisions détachées.

Chacun de ces régiments se compose, en temps de paix, de:

1 batterie à pied, de pièces de 4, No. 1, avec 4 pièces attelées,
1 batterie de cavalerie, de pièces de 4, No. 2, avec 4 pièces,
4 batteries de cavalerie, de pièces de 4, No. 3, 4, 5 et 6, avec 8 pièces,
4 batteries à pied, de pièces de 8, No. 7, 8, 9 et 10, avec 8 pièces,
1 compagnie de parc,
4 compagnies de places fortes.

En guerre, les deux batteries No. 1 et 2 en forment une seule, à 8 pièces. Le reste des hommes sert à former des batteries de sortie. En revanche, les autres régiments ont encore une compagnie de forteresse et une de dépôt.

Chacun de ces 3 régiments, No. 6, 11 et 12, a donc 9 batteries de campagne, soit 72 pièces.

Le régiment d'artillerie des côtes se divise en 4 bataillons.

Le premier et le second bataillon ont, chacun, en guerre, 5 compagnies de campagne, 2 batteries de montagne à 8 pièces, et 1 compagnie de dépôt.

Le troisième et le quatrième ont 6 compagnies de campagne et 1 de dépôt. Les grosses batteries de l'artillerie de campagne sont armées de pièces de 8 rayées; les batteries légères ont des pièces de 4 rayées; les batteries de montagne ont des pièces de 3 rayées. Toutes ces pièces se chargent par le devant.

Pour ce qui concerne les fusées à la congrève, on a adopté un nouveau système. Les fusées sont à rotation, sans baguettes, et à boulets coniques, au lieu des boulets ronds d'autrefois.

L'artillerie des places fortes doit, en général, n'avoir que des pièces de 6, de 12, de 24 et de 48, rayées, et se chargeant par la culasse. Actuellement, on trouve encre dans les places fortes bien des pièces non rayées, — soit canons, soit obusiers, — sans compter même les mortiers.

Chacun des deux régiments du génie (sapeurs-mineurs) se compose, en temps de guerre, de 4 bataillons (à 4 compagnies) et d'un dépôt de division. Chaque bataillon de pionniers compte 4 compagnies de campagne, 1 réserve de matériel de pionniers et 1 compagnie de dépôt. C'est aux pionniers qu'incombe le soin de jeter des ponts, de rétablir les routes et de faire des fortifications de campagne.

D'après tout ce que nous venons de dire, l'Autriche peut donc mettre en pleine campagne 340,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, avec mille pièces de campagne et de montagne.

Ce chiffre semblera peut-être bien limité à ceux qui ont l'habitude de parler „d'un million de soldats", chiffre en-dessous duquel on ne saurait rester, assure-t-on. Cependant, tout limité qu'est ce chiffre, l'Autriche ne le dépassera que difficilement. Nous n'avons pas, il est vrai, mentionné les troupes locales, qui

peuvent fournir quelques renforts, ni les corps-francs; mais, d'autre part, nous avons négligé la différence, souvent considérable, entre le chiffre donné par les cadres et le chiffre effectif des combattants, différence qui, déjà dans les tout premiers combats, ne fait que trop sentir sa pénible réalité.

En définitive, nos chiffres sont plutôt trop élevés que trop bas. Car l'Autriche, quelques efforts extraordinaires qu'elle veuille faire, en levant, par exemple, des cinquièmes bataillons pour les régiments de ligne, aura peut-être besoin pour le service de ses places fortes d'un nombre de troupes beaucoup plus grand que le chiffre normal ne l'indique.

Les principales divisions d'une armée entrant en action, sont *les corps d'armée* (corps d'armée d'infanterie).

Un corps d'armée se compose, dans la règle:

1. de 4 brigades d'infanterie;
2. d'une brigade de cavalerie légère;
3. d'une réserve d'artillerie pour le corps;
4. de 2 compagnies du génie et de 2 compagnies de pionniers, avec 4 équipages de pont;
5. des administrations et établissements militaires de tout genre.

Une brigade d'infanterie comprend 2 régiments à 3 bataillons; un bataillon de chasseurs et une batterie à pied de pièces de 4, soit 7 bataillons donnant 7000 hommes, et 8 pièces d'artillerie.

Une brigade de cavalerie comprend 2 régiments; ainsi une brigade de cavallerie légère, avec ses 10 escadrons et une batterie de cavalerie de pièces de 4, donne 1500 hommes et 8 pièces.

Une réserve d'artillerie du corps d'armée se compose de 2 batteries à pied de pièces de 8; de 2 batteries de cavallerie et d'une batterie de fusées à la congrève; soit de 5 batteries

avec 40 pièces; et le corps entier présente une masse de 28 bataillons, de 10 escadrons et de 10 batteries; soit 30,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et 80 pièces de canon.

Une armée, qui se compose de 3 jusqu'à 7 de ces corps d'armée particuliers, s'augmente encore de :

1 ou 2 division de cavalerie de réserve;

1 réserve d'artillerie de corps d'armée;

1 réserve du génie;

et des établissements nécessaires pour compléter ou pour ravitailler l'armée.

Une division de cavalerie de réserve se compose, dans la règle, de 2 brigades de grosse cavalerie et d'une brigade de légère. Elle a donc 26 escadrons et 3 batteries; soit 3900 chevaux et 24 pièces.

La réserve d'artillerie de l'armée doit présenter autant de batteries qu'il y a de corps d'armée. Qu'une armée soit composée de 5 corps d'armée, sa réserve en artillerie sera de 10 batteries (soit de 80 canons) moitié grosses pièces de 8, moitié batterie de cavalerie.

Chaque année, l'Autriche appelle sous les drapeaux de 80,000 à 85,000 hommes. Le temps de service, ou l'obligation de service militaire est, en général, de 10 ans; seulement les 2 dernières années tombent dans le temps de la réserve.

L'infanterie est *présente* au service de 1 à 3 ans; la cavalerie de 7 à 8 ans; l'artillerie et le génie servent 3 ans. Depuis leur sortie du service actif jusqu'à leur entrée dans la neuvième année de service (la réserve), les soldats sont ce qu'on appelle en congé.

En temps de guerre, les hommes de congé sont rappelés pour compléter les divisions de campagne, et les hommes de la réserve pour former des divisions de dépôt.

Ce qui rend si lente la mobilisation de l'armée autrichienne, c'est que les divisions de campagne ne sont jamais dans les cercles où doivent se faire les compléments. D'après l'ancien principe, dit de Metternich, les divisions de campagne des régiments sont toujours disloquées dans d'autres provinces que celles où on les recrute. Veut-on maintenant mobiliser l'armée, les bataillons de dépôt rassemblent les hommes en congé et ceux de la *réserve*, et les envoient dans les bataillons de campagne *plus* ou moins éloignés; ou bien ces bataillons de campagne se rapprochent eux-mêmes de leurs arrondissements et de leurs stations de dépôt.

On se dirige, dans ce choix, d'après les circonstances du moment, ou d'après l'ennemi que l'on a devant soi, ou encore d'après la population des provinces dans lesquelles la guerre doit se faire, ou d'où elle partira. En tout cas, il y a toujours un grand retard dans la mobilisation effective, et celle-ci est accompagnée de nombreuses et notables pertes, avant même que l'on en vienne au combat.

Quant *à la marine*, l' Autriche a plus fait qu'on n'aurait pu s'y attendre, vu le peu d'étendue de ses côtes maritimes, et leur peu d'importance pour le commerce européen. Certes, ce n'est pas sans honneur, ni sans un certain éclat, qu'en 1864, des vaisseaux autrichiens ont combattu dans les eaux de la mer du Nord. N'ont-ils pas même donné alors, — et qui aurait pu prévoir cela, il y a 20 ans, — le prémier exemple d'un combat naval régulier, livré par des bâtiments à vapeur !

Actuellement la marine de l'Autriche compte :

1. *En Bâtiments de mer.*

28 *navires à vis*, savoir :

1 Vaisseau de ligne,

5 Frégattes,

7 Frégattes cuirassées,

2 Corvettes,

7 Chalouppes canonnières de deuxième classe,

3 Chalouppes canonnières de troisième classe,

3 Schooner.

12 ***Bâtiments à vapeur***, à roues.

16 ***Vaisseaux à voiles***, savoir :

2 Frégattes,

3 Corvettes,

3 Briggs,

3 Goëlettes,

5 Schooner de transport.

2. En bâtiments servant à la navigation intérieure, sur le Danube, sur le lac de Garde et dans les lagunes de Venise :

10 Vapeurs à vis,

16 Vapeurs à roues,

36 Bâtiments de position.

La flotte à vapeur pour la haute mer compte 40 bâtiments avec 651 canons, 11,475 chevaux de force et 7772 hommes d'équipage. La flotte à voiles pour la haute mer, et qui ne sert guère que comme flotte de transport, comprend 16 bâtiments, avec 225 canons et 1804 hommes d'équipage.

Les 26 bâtiments à vapeurs, pour le service des lacs et des fleuves, ont un effectif de 72 canons, de 1511 chevaux de force et de 961 hommes d'équipage. Les 35 bâtiments de position portent 115 canons et 1060 hommes d'équipage.

6. Forces militaires de la Prusse.

Le royaume de Prusse renferme, sur une étendue de 5094 lieues carrées d'Allemagne, une population de plus de

19 millions d'habitants. Les recettes annuelles se montaient, d'après les derniers exercices, à 144 millions d'écus (à fr. 3. 75 cts.); les dépenses, y compris la dotation de la Couronne, arrivaient à la même somme.

La dette nationale était, en 1864, d'environ 280 millions d'écus. Les fonds du trésor étaient calculés en 1862, y compris les fonds de roulement des diverses caisses et l'arriéré des impôts, à 50 millions en somme ronde. Pour l'ordre dans les finances, la Prusse a marché jusqu'à présent en avant de toutes les grandes nations de l'Europe.

L'entretien de l'armée de terre, en ces derniers temps d'assez long repos, exigeait une somme annuelle de 42 millions d'écus, celui de la marine 3 millions.

Pour ce qui concerne l'organisation de l'armée, le gouvernement n'a pas encore réussi à s'entendre avec la chambre des représentants. Cependant, pour l'essentiel, l'organisation de l'armée, selon le projet de 1860, est, en réalité, le suivant.

L'armée permanente (la ligne) se compose comme suit:

Infanterie.

La garde:	4	régiments	de garde à pied,
	4	„	de grenadiers de la garde,
	1	„	de fusiliers de la garde,
	1	bataillon	de chasseurs de la garde,
	1	„	de tirailleurs de la garde.
La ligne:	12	régiments	de grenadiers (Nr. 1 à 12),
	8	„	de fusiliers (Nr. 33 à 40),
	52	„	d'infanterie (Nr. 13 à 32 et Nr. 41 à 72).
	8	bataillons	de chasseurs.

En temps de paix, les régiments ont tous 3 bataillons; les régiments de fusiliers ont 3 bataillons; les régiments de la garde et de grenadiers ont, chacun, 2 bataillons de grenadiers

et 1 de fusiliers; les régiments de ligne, chacun 2 bataillons de mousquetaires et 1 bataillon de fusiliers.

En état de guerre, chaque régiment s'augmente d'un quatrième bataillon, dit bataillon de remplacement; et chaque bataillon de chasseurs ou de tirailleurs s'augmente aussi d'une compagnie de remplacement.

Un bataillon prussien sur pied de guerre compte 1025 combattants (y compris 22 officiers); on peut donc admettre un chiffre rond de 1000 hommes. Il se divise en 4 compagnies. L'infanterie prussienne, à l'exception des chasseurs et des tirailleurs. se place sur 3 lignes. Toutefois, dès qu'il s'agit de se battre, on forme avec la troisième ligne de chaque compagnie une chaîne à 2 rangs de tirailleurs, de sorte que le bataillon, au lieu de présenter 8 sections à 3 rangs, en présente 12 à 2 rangs.

L'infanterie est pourvue de fusils ou de carabines à aiguille (ces dernières pour les chasseurs et les tirailleurs).

Les fusils des fusiliers sont un peu plus courts que ceux du reste de l'infanterie, et portent des baïonnettes tranchantes, tandis que les grenadiers et les mousquetaires ont des baïonnettes à pointe. Fusiliers, chasseurs et tirailleurs ont la buffleterie en noir; les autres troupes l'ont en blanc.

Il suit de ce qui précède que l'infanterie présente en campagne un effectif de 253 bataillons, soit environ 260,000 hommes.

En fait de troupes de remplacement, qu'on peut utiliser en partie pour le service de garnison, il reste:

$83^1/_2$ bataillons, soit 85,000 hommes.

Cavalerie.

La garde: 1 régiment de gardes du corps,
1 „ de cuirassiers de la garde,
2 régiments de dragons dito,

1 régiment de hussards de la garde,
3 régiments de lanciers dito,
La ligne: 8 „ de cuirassiers,
8 „ de dragons,
12 „ de hussards,
12 „ de lanciers.

Les cuirassiers et les lanciers sont rangés dans la grosse cavalerie; les dragons et les hussards, dans la cavalerie légère.

Nous avons ainsi un effectif de 25 régiments de grosse cavalerie et de 23 régiments de cavalerie légère. Cette proportion, qui pourrait paraître bizarre dans les temps actuels, se modifie encore par le fait que les 15 régiments de lanciers n'appartiennent que de nom à la grosse cavalerie.

En règle générale, le régiments a 4 escadrons; mais, comme la transformation de la cavalerie de la Landwehr n'est pas encore achevée, il y a maintenant 4 régiments de hussards et 4 régiments de dragons, comptant chacun 5 escadrons.

Un escadron de campagne donne 155 cavaliers, officiers compris.

En cas de guerre, on forme pour chaque régiment un escadron de remplacement, lequel compte 200 hommes dans la grosse cavalerie, et 250 hommes dans la cavalerie légère.

L'ensemble de la cavalerie prussienne se monte donc à 30,000 chevaux, soit d'un huitième à un neuvième du chiffre de l'infanterie.

Les escadrons de remplacement montent à environ 10,750 hommes.

Artillerie.

La garde: 1 brigade.
La ligne: 8 brigades.

Chaque brigade se compose de 2 régiments, savoir d'un régiment de campagne et d'un régiment pour les places fortes.

Un régiment de campagne présente 4 divisions; 1 division de cavallerie, et 3 divisions d'infanterie; chaque division a 4 batteries, chacune de 6 pièces de canon.

L'artillerie à cheval ne doit être armée que de pièces de 4, rayées; chaque division d'infanterie doit avoir 2 batteries de pièces de 6, rayées, et 2 batteries de piéces de 4, aussi rayées.

Les canons rayés se chargent par la culasse. Ce nouveau mode d'armement n'est pas encore introduit partout. Un tiers peut-être de batteries des campagne est encore armé de pièces de 12 non rayées. Selon les cas, cette différence peut ne pas être sans quelque avantage. Du moins, dans la dernière grande guerre civile en Amérique, dans cette guerre où, sans reculer devant les frais les plus énormes, on a fait tous les essais possibles, et où l'on avait à sa disposition les meilleures pièces rayées de tout calibre, les connaisseurs en artillerie ont tous déclaré qu'il fallait bien se garder de mettre de côté les canons à l'ancien système.

Un régiment de campagne est donc armé de 96 pièces de canon. Pour le ravitaillement en munitions, on compte, par régiment, 9 colonnes de munition, formée chacune de 23 à 24 charriots.

La division de remplacement, à 4 batteries, chacune de 4 pièces, peut fournir les batteries de sortie pour les places fortes.

Chaque régiment d'artillerie de place forte a 2 divisions, dont chacune donne 4 compagnies pour le service de défense et pour celui des sièges.

Troupes de génie

1 bataillon de pionniers de la garde.

8 bataillons de pionniers de la ligne.

Ces troupes desservent les épuipages de pont, les télé-

graphes de campagne, font les travaux de chaussée et de retranchement, ainsi que tous les services réclamés par la défense et par l'attaque des places fortes. Chaque bataillon de pionniers, en cas de mobilisation, fournit une compagnie de remplacement.

Le train.

1 bataillon de train pour la garde,

8 bataillons de train pour la ligne.

Chacun de ces bataillons, qui sont destinés à former le *train* général pour les corps d'armée, pour les ambulances, pour les hôpitaux, pour l'attelage des colonnes de munition ou de pontonnage, se compose de 1229 hommes et de 1566 chevaux.

Ainsi l'armée prussienne permanente est d'environ 300,000 hommes, en infanterie, cavalerie et génie, et traîne avec elle 864 pièces d'artillerie.

Vient maintenant ***la Landwehr***.

D'après le plan primitif de réorganisation, qui dâte de 1860, la ***Landwehr du premier ban*** ne devrait être mise sur pied qu'après la déclaration de guerre, et, même alors, n'être employée que pour le service de garnison. Peut-être est-il heureux, dans la situation actuelle de la Prusse, que cette mesure ait rencontré de l'opposition.

Actuellement, la Landwehr du premier ban, dont l'obligation de service militaire va jusqu'à l'âge de 32 ans, comprend:

2 régiments de la garde et 2 régiments de grenadiers; 32 régiments des provinces et 8 bataillons détachés. Les régiments ont 3 bataillons, ce qui forme un ensemble de 116 bataillons, soit d'environ 120,000 hommes d'infanterie.

De plus, 12 régiments de cavalerie, savoir: 1 régiment de grosse cavalerie, 1 régiment de dragons, 5 régiments de hussards et 5 régiments de lanciers; total: 48 escadrons avec environ 7000 chevaux.

Il n'y a pas d'artillerie ni de pionniers à part pour la Landwehr.

La Landwehr du second ban, dont le service va jusqu'à l'âge de 36 ans, et, selon la loi, jusqu'à 39 ans, fournit 116 bataillons d'infanterie, à 800 hommes par bataillon, soit 93,000 hommes. Pour chaque bataillon, on peut encore former un escadron d'environ 100 hommes.

La Landwehr du second ban ne doit s'employer que dans les provinces et pour la défense du pays; elle n'est appelée à servir que lorsque l'ennemi en a déjà franchi les frontières.

La grande division des forces prussiennes en 9 corps d'armée, parmi lesquels il faut compter la garde, existe déjà, pour l'essentiel, en temps de paix.

En temps de guerre, un corps d'armée de la ligne présente, à peu de chose près, la composition suivante:

1) 2 divisions d'infanterie: chacune d'elles renferme: 2 brigades; la brigade a 2 régiments (6 bataillons). On peut ajouter à l'une de ces divisions un bataillon de chasseurs, et à l'autre un bataillon de fusiliers; 1 régiment de cavalerie à 4 ou 5 escadrons; 1 section d'artillerie à pied, avec 24 pièces. La division d'infanterie comptera donc de 12 à 13 ou 15 bataillons (12 à 15,000 hommes), de 4 à 5 escadrons (600 à 750 cavaliers), et 24 pièces.

2) 1 division de cavalerie, de 2 brigades; chaque brigade a 2 régiments et 1 ou 2 batteries à cheval. Elle présente 16 à 18 escadrons (si l'on compte 2 régiments à 5 escadrons), soit 2400 à 2700 cavaliers, et 6 à 12 pièces d'artillerie.

3) 1 réserve d'artillerie, de 4 batteries à pied, et 2 à 3 batteries à cheval, soit de 36 à 42 pièces de canons.

On peut donc admettre que les corps d'armée sont réduits, pour la guerre, à leur minimum, et qu'ainsi l'on ne compte que

8 régiments d'infanterie par corps. Les 9 régiments que l'on épargne de cette manière peuvent fournir, s'ils sont réunis à la Landwehr du premier ban, de nouveaux corps d'armée, pour lesquels il faudrait, il est vrai, refaire un corps d'artillerie, ce qui ne saurait cependant offrir des difficultés bien grandes.

Dans cette supposition, un corps d'armée serait de 25,000 hommes d'infanterie, de 3600 hommes de cavalerie, et aurait 96 pièces d'artillerie.

En conséquence, si la Prusse était appelée à faire des efforts plus qu'ordinaires, et que l'on remît le services des places uniquement aux troupes de remplacement et à la Landwehr du second ban, la Prusse parviendrait, en y comptant la Landwehr du premier ban, à mettre en campagne:

380,000 hommes d'infanterie,
37,000 hommes cavaliers, et, pour le moins,
864 pièces d'artillerie.

Elle dépasse donc l'Autriche en forces militaires, plutôt que de lui être inférieure. Encore faisons-nous abstraction du fait si important que les ressources financielles de la Prusse l'emportent passablement sur celles de sa rivale.

Ce qui sert de base en Prusse au recrutement de l'armée, c'est l'obligation pour tous les citoyens du service militaire. La présence sous les drapeaux de l'armée permanente est, dans la règle, de 3 ans.

La flotte prussienne a fait des progrès rapides, bien que diverses circonstances aient contribué à en retarder l'essor. Elle compte, actuellement, en bâtiments à vapeur.

8 Corvettes à vis d'Archimède, savoir:

l'Arcone,	28	canons,	force 400	chevaux,
la Gazelle,	28	„	„ 400	„
la Vinetta,	28	„	„ 400	„

la Nymphe, 17 canons, force 200 chevaux,
l'Augusta, 14 „ „ 400 „
la Victoire, 14 „ „ 400 „
l'Hertha, 28 „ „ 400 „
la Méduse, 17 „ „ 200 „

8 Chaloupes canonnières de première classe, à 3 canons, et de 80 chevaux de force, savoir:
le Caméléon, la Comète, le Cyclope, le Dauphin, le Basilisque, l'Eclair, le Météore, le Dragon.

15 chaloupes canonnières de seconde classe, à 2 canons et de 60 chevaux de force, savoir:
le Renard, le Requin, l'Autour, la Hyène, le Chasseur, le Crocodile, la Couleuvre, la Flèche, le Salamandre, l'Hirondelle, le Scorpion, l'Epervier, le Tigre, la Guèpe, le Loup.

4 Avisos à vapeur, savoir:
l'Aigle, 4 canons; force 300 chevaux,
Loreley, 2 „ „ 120 „
le Griffon, 2 „ „ 50 „
le Grillon, 2 „ „ 160 „

2 vaisseaux cuirassés, savoir:
l'Arminius, 4 canons; force 300 chevaux,
le Cheops, 3 „ „ 300 „ (vaisseau à bélier).

Nous avons donc une flotte de bâtiments à vapeur composée de

8 corvettes à vis,	avec	174	canons,
23 chaloupes canonnières,	„	54	„
4 avisos,	„	10	„
2 vaisseaux cuirassés,	„	7	„
	Total	245	canons.

A quoi viennent s'ajouter en fait de bâtiments à voiles:

Les frégattes:

Géfion, 48 canons,
Thétis, 36 „
Niobé, 26 „

Les briggs:

Rover, 16 canons,
Mosquito, 16 „
Héla, 6 „

Les Schooners: Iltis et Léopard.

Le vaisseau-caserne et de garde, Barbarossa, avec 9 canons.

Puis, en bâtiments à rames:

34 chaloupes canonnières, à 2 canons,
4 Joles, à 1 canon.

Le personnel de la flotte se répartit en 3 divisions; la première, formant le noyau de la flotte (l'équipage proprement dit), comptant 1882 hommes, y compris officiers, employés et mousses; la seconde division, celle des chantiers, est de 589 hommes, et la troisième division, celle des troupes de marine (infanterie et artillerie) est de 952 hommes.

7. Forces militaires des autres États allemands.

Bien que notre narration ne nous ait pas encore amenés jusqu'à la catastrophe, ou à la dissolution de fait et déclarée de la Confédération germanique, cette dissolution ressort comme une nécessité absolue, inévitable de tout ce que nous avons dit précédemment. Les États particuliers doivent se décider à suivre les destinées de la Prusse ou celles de l'Autriche, et l'on peut admettre d'emblée que la plupart de ces États prendront ce

dernier parti, puisque leurs gouvernements respectifs ont le même intérêt que l'Autriche à tenir fortement à la forme actuelle de la Confédération. D'après des considérations secondaires, et même d'après certains votes bien précis qui se sont fait entendre dans la Diète, nous pourrions immédiatement établir un groupement de ces états, selon qu'ils pensent à se rattacher soit à la Prusse, soit à l'Autriche, ou qu'ils voudraient rester au dehors de ces conflits. Mais comme la peur ou l'espérance exerceront une grande influence, — comme la Prusse sera d'ailleurs en position de mettre une partie de ses ennemis hors d'état de lui nuire, nous préférons faire maintenant la revue des forces militaires des divers États allemands. Au reste, nous ne tiendrons point compte ici ni des contingents fédéraux, ni de la Constitution fédérale. La situation est déjà nettement dessinée par tout ce que nous avons dit, et nous ne ferions là que jouer avec des mots et des phrases. Tout Etat allemand qui, quelques semaines après l'explosion des hostilités, pourra encore disposer librement de ses forces, se trouvera dans l'obligation de les mettre au service soit de l'une, soit de l'autre des deux puissances rivales.

Venons en donc à notre revue.

La Bavière a 1390 lieues carrées d'Allemagne, 4,700,000 habitants, un budget de 47 millions de florins (à frs. 2. 12 cts.) et une dette de 347 millions de florins.

Ses forces militaires sont:

16 régiments d'infanterie (à 3 bataillons, et 6 compagnies par bataillon),
6 bataillons de chasseurs,
12 régiments de cavalerie, à 4 escadrons (3 de cuirassiers, 6 de chevaux-légers et 3 de lanciers),

3 régiments d'artillerie à pied et 1 régiment d'artillerie à cheval,

1 régiment du génie, à 8 compagnies.

L'ensemble monte à 55,000 hommes d'infanterie, à 8000 cavaliers, à 18 batteries (de 8 pièces) armées de 144 canons.

Telle est l'état normal de l'armée en service de guerre. Nous savons fort bien que chaque état européen, en égard au chiffre de la population, peut faire davantage. Mais, dans l'état où en est actuellement l'organisation militaire de la Bavière, et il en est de même de tous les États qui vont suivre, nous ne pouvons admettre ici la présence de troupes de renfort, que comme de troupes de garnison ou de remplacement, ce que nous avons déjà fait pour la Prusse et pour l'Autriche.

La Saxe compte, sur 271 lieues carrées, 2,225,000 habitants. Le budget est de 13 à 14 millions d'écus, la dette de 64 millions. Son infanterie est de 16 bataillons de ligne, de 4 bataillons de chasseurs, de 4 régiments de cavalerie, à 5 escadrons; en tout: 20,000 hommes d'infanterie, 3200 cavaliers et 50 canons.

Le Hanovre compte, sur 698 lieues carrées, 1,890,000 habitants. Le budget est de 20$^1/_2$ millions d'écus, la dette de 48 millions. L'infanterie est portée à 8 régiments, chacun de 2 bataillons, plus 4 bataillons; la cavalerie compte 6 régiments (2 de cuirassiers, 2 de dragons, 2 de hussards) à 4 escadrons. Total: 18,000 hommes d'infanterie, 3000 cavaliers et 50 canons.

Le Wurtemberg a 365 lieues carrées, 1,720,000 habitants, un budget de 15$^1/_2$ millions de florins, une dette nationale de 75 millions. Ce petit état compte 8 régiments de ligne à 2 bataillons, plus 2 bataillons de chasseurs, 4 régiments de cavalerie, à 4 escadrons. Soit 25,000 hommes d'infanterie, 3000 cavaliers, plus, 52 canons.

Le grand-duché de Bade. 278 lieues carrées, 1,400,000 habitants; un budget de 17 millions de florins, une dette de 108 millions. L'infanterie compte 5 régiments à 2 bataillons, 2 bataillons de fusiliers et 1 bataillon de chasseurs; 3 régiments de dragons à 4 escadrons; soit 11,000 hommes d'infanterie, 1900 cavaliers, et 32 canons.

Le grand-duché de Hesse-Darmstadt. 152 lieues carrées, 850,000 habitants; budget $9^1/_2$ millions de florins, dette 20 millions. — 4 régiments d'infanterie à 2 bataillons, chacun de 5 compagnies, 1 bataillon de chasseurs, 2 régiments de cavalerie à 4 escadrons; total: 9000 hommes d'infanterie, 1500 cavaliers et 38 canons.

Il faut y ajouter, par suite de l'union personnelle, le *Landgraviat de Hesse-Hombourg,* avec 5 lieues carrées, 27,000 habitants, un budget de 400,000 florins, une dette de 700,000, et une force militaire de 366 hommes.

L'Électorat de Hesse-Cassel a, sur 174 lieues carrées, 740,000 habitants, un budget de 5 millions d'écus, une dette de 14 millions. Infanterie: 4 régiments à 2 bataillons, 1 bataillon de chasseurs et 1 de tirailleurs; cavalerie: 2 régiments de hussards, à 4 escadrons, 2 escadrons de gardes du corps; en tout, 9000 hommes d'infanterie, 1500 cavaliers et 19 canons.

Le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, 244 lieues carrées, 551,000 habitants, un budget d'environ 3,300,000 écus, une dette de 9 millions. L'infanterie compte 5 bataillons; la cavalerie, 4 escadrons; l'artillerie présente 2 batteries; soit 4216 hommes d'infanterie, 672 hommes de cavalerie et 16 canons.

Le grand-duché de Mecklenbourg-Strelitz, $49^1/_2$ lieues carrées, 99,000 habitants; un budget de 1 million d'écus; une dette de 1,655,000 écus. L'infanterie présente 1 bataillon de 1317 hommes.

Duchés de Schleswig-Holstein et de Lauenbourg, 340 lieues carrées, 1,005,000 habitants. Ces pays sont actuellement tous possédés par la Prusse. Leur dernier budget des dépenses était de 11 millions de marcs banco (à fr. 1. 50); le budget des recettes était de 5 millions plus fort. Depuis 1850, ces duchés n'ont plus de force militaire à part. Il s'agira dorénavant de la reformer.

Le Luxembourg et le Limbourg. 87 lieues carrées, 421,000 habitants. En dehors de leur liaison avec le Corps germanique, ces pays appartiennent aux Pays-bas. Ils n'entrent pas en considération dans la guerre actuelle.

Le duché de Nassau. $85^1/_2$ lieues carrées, 460,000 habitants. Budget des dépenses, 4,659,360 florins. Les recettes présentent un déficit, qu'il serait facile de combler, si les ressources du pays n'avaient pas à souffrir de la liste civile du souverain. La dette, y compris celle de la maison ducale, se monte à 37 millions de florins. Forces militaires: 5 bataillons de ligne et 1 bataillon de remplacement; plus, 2 batteries. En tout, 5711 hommes et 16 canons.

Duché de Brunswick. $67^1/_6$ lieues carrées, 282,400 habitants; le budget est de 1,825,000 écus; la dette de 11 à 12 millions. Forces militaires: 3 bataillons de ligne et 1 bataillon de Landwehr; 3 escadrons de ligne et 1 de Landwehr; plus, 1 batterie de ligne et 1 batterie de Landwehr. Total: 4000 hommes d'infanterie, 600 cavaliers, et 16 canons.

Duché d'Oldenbourg. $114^1/_4$ lieues carrées, 295,242 habitants. Un budget de 1,570,000 écus d'Oldenbourg (16 écus d'Oldenbourg valant 14 écus de Prusse). Dette, environ 4,200,000 écus. Il fournit 4 bataillons d'infanterie, à 5 compagnies; 3 escadrons; 2 batteries; soit: 3051 hommes d'infanterie, 509 cavaliers et 16 canons.

Saxe-Weimar-Eisenach. 65$^2/_5$ lieues carrées, 273,000 habitants. Un budget de 1,654,000 écus; une dette de 4,200,000 écus. Fournit 3685 hommes en 3 bataillons.

Saxe-Meiningen-Hildburghausen. 46 lieues carrées, 172,000 habitants. Un budget de 1,086,592 florins (non compris la caisse des domaines), une dette de 4,600,000 florins. Fournit 2 bataillons à 4 compagnies; soit 1726 hommes.

Saxe-Coburg-Gotha. 36 lieues carrées, 160,000 habitants; un budget séparé pour le duché de Cobourg et pour celui de Gotha, d'un rapport total de 1$^1/_2$ millions d'écus, y compris la caisse des domaines; une dette d'environ 6 millions. Les duchés fournissent, 2 bataillons à 4 compagnies, et 1 compagnie de remplacement; en tout 2046 hommes. Ils ont conclu une convention militaire avec la Prusse.

Saxe-Altenbourg. 24 lieues carrées, 137,000 habitants. Un budget de 802,000 écus; une dette de 1,047,000 écus. Fournit 2 bataillons, à 4 compagnies, soit 1800 hommes. Altenbourg a de même une convention militaire avec la Prusse.

Reuss-Greiz. 6$^3/_4$ lieues carrées, 42,000 habitants. Budget: 152,404 écus, dette: 500,000 écus.

Reuss-Schleiz-Lobenstein-Eberstorf. 15 lieues carrées; 83,360 habitants. Budget: 273,850 écus, dette: 385,000 écus.

Les deux duchés de Reuss fournissent ensemble un bataillon à 5 compagnies, donnant 1117 hommes.

Lippe-Detmold. 20$^1/_2$ lieues carrées, 108,513 habitants. Budget: 205,641 écus, dette: 600,000 écus (y compris la dette du domaine). Militaire: 1 bataillon de 840 hommes.

Schaumbourg-Lippe. 8 lieues carrées, 30,774 habitants. Budget: 230,000 écus, dettes du domaine 2,700,000. Militaire: 385 hommes en 4 compagnies de chasseurs.

Waldeck. 20$^1/_3$ lieues carrées, 58,604 habitants. Budget:

530,000 écus; dette: 1,520,000 écus. Militaire: 3 compagnies, donnant 866 hommes.

Anhalt. 43 1/4 lieues carrées; 181,824 habitants. Budget: 3,869,958 écus; dette: 3,446,227. Militaire: 2 bataillons d'infanterie et 2 compagnies de tirailleurs; soit 2000 hommes. Convention militaire avec la Prusse.

Schwarzbourg-Sondershausen. 15 1/2 lieues carrées; 64,895 habitants. Budget: 611,354 écus; dette: 1,524,263. Militaire: 1 bataillon de 826 hommes.

Schwarzbourg-Rudolstadt. 17 1/2 lieues carrées; 72,000 habitants. Budget: 260,000 florins; dette: près de 2 millions. Militaire: 1 bataillon de 989 hommes.

Liechtenstein. 3 lieues carrées; 8000 habitants. Budget: 42,000 florins d'Autriche. Contingent fédéral: 100 hommes.

Hambourg. 6 1/3 lieues carrées; 233,099 habitants. Budget: 11 millions de marcs courant (à fr. 1. 50); dette: environ 85 millions de marcs. Militaire: 2 bataillons d'infanterie de ligne; 1 détachement de chasseurs; 1 détachement de pionniers; 2 escadrons; total: 2163 hommes.

Brème. 4 1/2 lieues carrées; 104,004 habitants. Budget: 1,778,215 écus; d'après le dernier exercice, même 2,306,000 écus; dette: environ 12 millions d'écus. Militaire: 1 bataillon de 809 hommes.

Lubeck. 6 lieues carrées; 51,000 habitants. Budget: 1,314,000 marcs (à fr. 1. 50); dette: 20 millions de marcs. Militaire: 679 hommes.

Francfort sur le Main. 1 4/5 lieues carrées; 83,400 habitants. Budget: 2,849,000 florins; dette: 17 millions de florins. Militaire: 1 bataillon de 1044 hommes.

8. Forces militaires du Royaume d'Italie.

Le Royaume d'Italie compte, sur 4670 lieues carrées, 21,776,958 habitants. — Depuis sa formation en 1860, il n'a pas encore pu mettre l'équilibre dans ses finances, bien que chaque nouveau ministre des finances ait présenté un projet qui, disait-il, devait remédier à ce grave inconvénient. L'année 1864, la dépense fut 927 millions de francs contre une recette de 672 millions. On n'a pas encore réussi à se débarrasser de cet énorme déficit, devenu permanent dès-lors. La faute en est, sans doute, en partie, à ce qu'il y a encore d'incomplet dans la reconstitution du Royaume et à l'inquiétude qui continue à y régner par suite de sa position vis-à-vis de Rome et de la Vénétie, — mais la plus grande partie de la faute retombe sur le faux système d'impositions que l'on suit, système qui, par la multitude des impôts indirects, écrase presque toutes les branches de l'activité humaine, ou en empêche l'heureux et libre développement, — ainsi que sur le nombre immense de personnes qui, en Italie, désirent de vivre aux dépenses de l'État, sans lui rendre des services qui vaillent la peine d'être nommés et relevés.

En 1864, on a dépensé 232 millions pour l'armée de terre et 62½ millions pour la marine. Dès-lors, on a bien abaissé en théorie le chiffre des dépenses, mais non pas en réalité.

Voici, d'après la dernière organisation, la composition de l'armée de terre:

Infanterie.

8 régiments de grenadiers (No. 1 à 8);
72 „ d'infanterie de ligne (No. 1 à 72);
5 „ de carabiniers (Bersaglieri No. 1 à 5);

Les grenadiers et la ligne ne diffèrent entr'eux que par

quelques marques distinctives dans l'uniforme. D'après l'organisation de 1865, 1 régiment de grenadiers ou d'infanterie de ligne se compose de l'État-Major, de 4 bataillons et d'un dépôt. Les bataillons comptent 4 compagnies, et la compagnie, en temps de guerre, compte 4 officiers et 149 hommes.

Ainsi le régiment en activité de service présente, y compris l'État-Major, 81 officiers et 2453 hommes, soit 2534 hommes. Les 80 régiments de grenadiers et de l'infanterie de ligne font donc un effectif de

202,720 combattants.

Pour former le dépôt du régiment, on établit, en cas de guerre, un cadre de 14 officiers et de 61 hommes. — C'est ce dépôt qui rassemble les hommes en congé et les recrues, qui les forme, les fait passer aux régiments de campagnes, et qui peut aussi établir de nouvelles sections de troupes. Une circonstance particulière fait que les dépôts sont d'une grande importance pour l'armée italienne. C'est que, le Royaume une fois institué, on a cru qu'il serait prudent de fondre en quelque sorte dans l'armée et, par celle-ci, les unes dans les autres, les différentes populations de l'Italie. On a donc abandonné le principe territorial, et l'on a composé un bataillon, et même une seule et même compagnie, de soldats recrutés en Piémont, en Sicile, en Toscane ou dans les Romagnes. Or, pour maintenir ce principe de composition, on est obligé d'envoyer dans les dépôts, soit les hommes en congé, soit les recrues des diverses parties du pays, et les dépôts ont ainsi la charge assez ingrate et difficile de fondre en une seule masse ces éléments plus ou moins hétérogènes; — ou bien on est obligé de laisser les dépôts agir, chacun pour lui, dans le territoire où il est placé. Ainsi les dépôts en Toscane ne prendront que des Toscans, — ceux de Naples, que des Napolitains, et ainsi de suite. Les hommes ainsi

rassemblés, faut-il que le dépôt les envoie à son propre régiment, ou à d'autres corps? Dans ce dernier cas, la tâche est bien difficile; on ne saurait échapper à une certaine confusion; dans le premier cas, on en reviendrait, de fait, au principe territorial qu'on avait voulu abandonner.

A examiner les choses sans prévention, il faudra bien avouer que les nouveaux 5èmes et 6èmes bataillons, qui sont destinés à former les dépôts pour le service de campagne et dans les forteresses, ne sauraient avoir une grande importance. Que les dépôts en viennent à tenir leurs régiments au complet, on ne pourra, vu les circonstances données, qu'apprécier vivement leurs services.

Chacun des 5 régiments de Bersaglieri se compose d'un État-Major, de 8 bataillons de campagne, à 4 compagnies, et d'un cadre de dépôt. Les compagnies de Bersaglieri sont aussi fortes que celles de l'infanterie de ligne. En état d'activité, le régiment compte 152 officiers, 4872 hommes; total 5024 hommes. Les 5 régiments fournissent donc

25,120 combattants.

L'équipement des grenadiers et de l'infanterie de ligne est fort simple. Les officiers seuls portent la tunique; le soldat n'a que la capote grise, et, pour vêtement d'été, un habillement de triège écru. Le soldat est aussi appelé à transporter les tentes.

Ce sont les Bersaglieri qui passent pour la vraie infanterie nationale de l'Italie. Au lieu du Keppi que porte le reste de l'infanterie, ils ont des chapeaux ronds, à grands panaches; de grandes vestes bleues à pans courts; des pantalons larges et bleus; des manteaux à capuchon. L'arme des Bersaglieri est la carabine à baïonnette tranchante, servant à frapper; le reste de l'infanterie porte des fusils minié, avec baïonnette à pointe.

Cavalerie.

4 régiments de grosse Cavalerie de ligne;
7 „ de lanciers;
7 „ de Chevaux-légers. L'un de ces régiments est celui des hussards de Plaisance formé en 1850, et portant un uniforme particulier;
1 régiment des guides.

A l'exception de ce dernier régiment, tous les autres ont 6 escadrons de campagne et 1 cadre de dépôt.

L'escadron sur pied de guerre est de 5 officiers, de 145 hommes et de 112 chevaux. L'État-major compte 11 officiers, 7 soldats und 18 chevaux. Le régiment en activité de service présente ainsi un effectif de 41 officiers, de 877 hommes et de 738 chevaux. De ces derniers, 56 sont des chevaux de train. Y compris les officiers chaque régiment met en ligne 700 sabres.

Nous avons ainsi (les guides non-compris) 12,600 sabres pour les 18 régiments. Il s'ensuit que la cavalerie italienne est proportionellement assez peu forte; cependant, vu la nature du terrain, le nombre en paraît suffisant.

Le cadre de dépôt d'un régiment se compose de 14 officiers et de 59 hommes.

Le régiment des guides est destiné à faire le service d'ordonnance dans les grands États-Majors, et se compose de 7 escadrons. Il présente, en tout, 60 officiers, 1074 hommes et 854 chevaux.

Quant à l'armement de la cavalerie, nous mentionnerons en particulier que non seulement les lanciers, mais aussi les hommes de la cavalerie pesante et de la cavalerie de la ligne, portent tous la lance.

Artillerie.

1 régiment de pontonniers (No. 1), que l'on range dans l'artillerie, en Italie, comme en France;

3 régiments d'artillerie des places fortes (No. 2, 3, 4.);

5 „ d'artillerie de campagne (No. 5, 6, 7, 8, 9);

6 compagnies d'ouvriers.

Le régiment de pontonniers compte 9 compagnies de guerre. Chaque régiment d'artillerie de places fortes compte 16 compagnies et deux compagnies de dépôt; — chaque régiment d'artillerie de campagne compte 16 batteries et 2 batteries de dépôt. Des 16 batteries du régiment No. 5, il y en a 2 d'artillerie à cheval. Pour le reste, l'armée italienne n'a que des batteries attelées. Les 5 régiments d'artillerie de campagne en fournissent 78, chacune de 6 pièces; ce qui donne en tout 480 pièces de campagne.

Toutes les pièces sont rayées; mais chaque batterie n'a que des canons d'un seul et même calibre, soit des pièces de 8, soit des pièces de 16. Le rapport numérique des pièces de 16 à celles de 8 est celui de 1 à 2.

Troupes du génie.

2 régiments de sappeurs (Zappatori). En guerre, le régiment à 18 compagnies de campagne et 2 compagnies de dépôt. Les compagnies restent détachées, ou sont rangées par bataillons de 3 à 4 compagnies.

Troupes du train.

3 régiments. En guerre, le régiment a 8 compagnies et 1 compagnie de dépôt. Chaque compagnie de campagne a 3 officiers, 330 hommes et 420 chevaux.

Le corps de l'Administration.

Ce corps a été récemment divisé en 7 compagnies, et renforme le personnel des lazarets, des hôpitaux, des boulangeries etc.

Nous avons donc pour l'armée italienne un effectif de combattants qui se monte, en chiffres ronds, à 230,000 hommes d'infanterie, à 13,000 cavaliers et à 480 pièces de canon.

On voit que, sur 1000 hommes d'infanterie et de cavalerie, il n'y a à-peu-près que 2 pièces d'artillerie. C'est, au dire des Italiens, que la nature de leur terrain et du théâtre probable de la guerre présente, chez eux, des obstacles assez forts à un grand déploiement d'artillerie, et qu'il vaut mieux s'appliquer à avoir une bonne artillerie de gros calibre qu'à en avoir une plus nombreuse, mais moins efficace. En cela, ils paraissent avoir complètement raison.

En temps de guerre, l'armée se classe par Divisions. Dans la règle, on compte pour chaque Division :

2 brigades d'infanterie, à 2 régiments; brigades qui, du reste, existent déjà en temps de paix;

2 bataillons de Bersaglieri;

3 batteries (2 de 8 et 1 de 16);

1 régiment de cavalerie légère;

1 compagnie de sapeurs.

La division arrive ainsi au chiffre de 10,000 hommes d'infanterie, de 700 cavaliers et de 18 pièces de canon.

On réunit plusieurs divisions, ordinairement au nombre de 3, pour former *le corps d'armée*. Celui-ci a sa réserve particulière; on enlève pour cela, à chaque division, 1 bataillon de Bersaglieri, 4 escadrons de cavalerie et la batterie de pièces de 16.

Qu'un corps d'armée ait, par exemple, 4 divisions, la réserve consistera en 4 Bataillons de Bersaglieri, en 16 escadrons de cavalerie et en 4 batteries, ce qui fera 2500 hommes d'infanterie, 1700 cavaliers et 24 canons.

Ajoutons-y une compagnie de sappeurs et 1 compagnie de pontonniers, avec un parc de pont pour une longuour de 100 mètres.

Que l'on réunisse maintenant plusieurs ***corps d'armée*** en une seule ***Armee***, celle-ci recevra, en outre, 1 réserve particulière de troupes de l'artillerie et du génie, ainsi qu'un train de pontons pour une longueur de 200 mètres. On peut même y ajouter une division de cavalerie de réserve, formée elle-même des 4 régiments de cavalerie de ligne disposés en 2 brigades, et des 2 batteries à cheval de l'armée.

L'infanterie de ce corps de réserve se prendrait surtout dans les grenadiers.

Le recrutement de l'armée italienne repose sur la conscription, avec faculté de remplacement et avec les exceptions usuelles. On lève environ 50,000 hommes par année. Ces hommes sont répartis en deux catégories à peu près égales pour le nombre. La première catégorie a un temps de service de onze années, dont les cinq premières réclament la présence du soldat sous les drapeaux; la seconde catégorie se compose de soldats que l'on congédie après leur avoir donné une première instruction; leur temps de service est de cinq ans, pendant lesquels ils peuvent être rappelés, d'un jour à l'autre, sous les drapeaux.

En-dehors de l'armee régulière, il y a une ***garde nationale*** dont la nature et la destination sont celles d'une garde bourgeoise. Cependant on peut y opérer un triage, lequel forme la ***garde mobile*** dont la force est de 220 bataillons, soit d'environ 110,000 hommes. Seulement. quand nous parlons d'un triage, il faut bien s'entendre; car, en réalité, la garde mobile présenterait de tout autres élements que la garde nationale proprement dite. Cette dernière n'est qu'une milice bourgeoise, et les pauvres gens ou les hommes de peine (braccianti) en sont exclus. On peut se faire remplacer dans la garde mobile, et il est à supposer que bien des bourgeois, à moins de vouloir servir en qua-

lité d'officiers, chercheront à se procurer un remplaçant précisément dans la classe des braccianti.

Du reste, nous ferons remarquer que l'institution de la garde mobile n'a guère existé jusqu'à présent que sur le papier. En tout cas, on pourra la former et l'employer comme troupe de garnison.

Enfin, de nos jours, on a de nouveau pensé à renforcer l'armée par la formation de corps de volontaires placés sous le géneral Garibaldi. On a décrété jusqu'à présent la formation de 42 bataillons. L'avenir seul nous apprendra ce qui peut en ressortir de bon. Nous supposons, pour notre part, que l'attente sera trompée. Car le gouvernement, aussi longtemps qu'il ne pouvait pas relever l'organisation militaire d'une manière qui satisfît à tous les besoins, aurait dû chercher à se procurer de solides éléments, surtout en officiers, d'un corps futur de volontaires; il aurait ainsi montré son respect pour ce genre d'activité militaire et nationale. Mais, au contraire, il a fait tout son possible, depuis 1860, pour discréditer l'institution des volontaires auprès du peuple et de l'armée. Or, il est clair qu'une institution de cette nature, rabaissée expressément dans l'opinion publique, ne saurait guère amener de bons résultats.

Mentionnons, de plus, le corps des Carabiniers (gendarmes), troupe de police qui compte 20,000 hommes, répartis en 14 légions, dont 13 sont en activité. Ce corps distingué ne peut-être pris en considération dans la lutte contre un ennemi extérieur, puisque, selon toutes les probabilités il aura bien assez à faire à combattre les ennemis du dedans, surtout dans les provinces méridionales.

La Flotte italienne se compose de:

1 Vaisseau de ligne à vis,

13 Frégattes à vis, dont 5 cuirassées,

7 Frégattes à vapeur de second rang dont 6 de cuirassées,
2 „ à voiles, de second rang,
8 Corvettes à vapeur, de premier rang, dont 2 de cuirassées,
2 „ à voiles, de premier rang,
17 „ de second et troisième rang,
14 Bâtiments plus petits,
8 Chalouppes canonnières à vis,
1 Bélier à vapeur,
25 Bâtiments de transport.

Le chiffre des canons est de 1524; celui des équipages, tant en officiers de marine qu'en matelots et en mécaniciens, est de 14,000 hommes.

L'infanterie de la marine se compose de 2 régiments, formés comme l'infanterie de ligne, mais habillés et équipés comme les bersaglieri.

9. La proposition de la Prusse relative à la réforme du pacte fédéral.

L'aperçu que nous venons de présenter des forces militaires des parties intéressées, est tel que nous pouvons facilement et tout simplement nous en référer à ces données. — Nous retournons maintenant à la tâche peu agréable, mais absolument nécessaire, qui nous est imposée de suivre le développement des évènements jusqu'à l'explosion des hostilités.

Nous avons déjà rappelé qu'à la dâte du 9 Avril la Prusse présenta à la Diète une proposition tendant à la réforme du pacte fédéral. La partie essentielle de cette proposition, c'est que, par voie d'élections générales et directes, on convoquât un ***Parlement allemand*** qui aurait à mettre dans le Pouvoir central

l'Unité que la Diète actuelle ne saurait avoir, puisqu'elle n'était qu'une assemblée de Députés ayant toujours besoin de nouvelles instructions. Ce même Parlement serait encore chargé de faire disparaître le libre veto, même des plus petits États, dans tous les cas où il pouvait trop se faire valoir.

En même temps, la Prusse exigeait qu'avant tout on fixât *le jour de la convocation du dit parlement*; c'est alors, disait-elle, qu'elle ferait sa motion spéciale. Mais elle voulait aussi profiter du temps qui s'écoulerait jusqu'à cette convocation, pour s'entendre aussi bien que possible avec les autres États sur les propositions à présenter au Parlement.

Cette motion de la Prusse n'entrait que fort peu dans les vues des autres États du Corps germanique. Toutefois il n'était pas bien possible de la repousser d'emblée. Car, sauf bien peu d'exceptions, tous les gouvernements, ainsi que la grande masse des esprits cultivés de l'Allemagne, avaient reconnu, depuis longtemps, que la Confédération germanique ne pouvait pas continuer à subsister sous sa forme actuelle, si la nation allemande elle-même ne devait pas périr. Les essais de l'Empereur François Joseph, pendant l'été de 1863, avaient, il est vrai, rencontré de l'opposition de la part de la Prusse. Mais c'est que la Prusse avait trouvé que les propositions autrichiennes la blessaient et lui portaient un notable préjudice dans sa position de puissance européenne, et surtout dans sa position de grande puissance allemande. Chacun voyait que la Confédération actuelle n'avait plus en elle de vitalité. — Ce qui nuisait à la motion, chez d'autres gens encore que chez les Particularistes proprement dits, c'était — qu'elle provenait de la Prusse; et, plus encore, qu'elle provenait du comte de Bismark.

Cependant l'assemblée fédérale déclara, le 21 Avril qu'on prendrait la motion en sérieuse considération, et qu'elle serait

remise à un comité élu tout exprès, qui n'aurait à s'occuper que de cette seule et unique affaire. Ce comité fut choisi le 26 Avril.

Faisons remarquer que ce qui déplaisait à un grand nombre de gouvernements de l'Allemagne, c'était qu'il fallait, avant tout, fixer le jour de la convocation du Parlement. Ils auraient préféré une entente préliminaire entre eux. Cette manière de voir engagea M. de Bismark à envoyer une nouvelle dépêche, datée du 27 Avril, et dans laquelle il cherchait à montrer qu'en suivant cette voie on arriverait difficilement à autre chose qu'à renvoyer toute l'affaire aux Calendes grecques. Il repoussa l'opinion de ceux qui prétendaient que dans ces temps d'inimitié croissante on ne pouvait ni commencer, ni poursuivre cette œuvre de réforme, et il assurait, pour sa part, que de cette même œuvre dépendaient, et la conservation de la paix, et l'apaisement des inquiétudes dont tous les esprits étaient pénétrés.

Le 11 Mai, il fit communiquer d'une manière confidentielle, au Comité susmentionné, les principales parties de la motion qu'il voulait faire. C'était un développement plus complet du Pouvoir central par un Parlement; l'extension de la compétence législative pour le nouveau Pouvoir central; l'éloignement des barrières de tout genre, qui séparent encore aujourd'hui les diverses parties de l'Allemagne; l'organisation d'une protection à exercer en commun sur le commerce de l'Allemagne dans les pays étrangers; la fondation d'une marine militaire allemande; le solide établissement d'une armée de terre, de manière à augmenter la force d'action générale et à diminuer les charges de chaque État en particulier.

Ces pensées étaient bonnes, excellentes même; mais un observateur non prévenu ne pouvait se cacher que les intérêts les plus divergents allaient se trouver en opposition, et qu'une réforme

vraiment utile ne pourrait jamais être atteinte sans l'emploi de la force.

Tous ceux qui étaient au clair sur ces points devaient reconnaître que la proposition de réforme, mise en avant par le comte de Bismark, introduisait de nouveaux éléments de guerre plutôt qu'elle n'en éloignait. En effet, pendant que la réforme du Corps germanique était en quelque sorte confiée aux voies les plus lentes qu'on puisse imaginer, les préparatifs de la guerre se développaient toujours davantage, et la querelle, attisée de tous côtés, s'envenimait toujours plus. Avant que Monsieur de Bismark eût fait connaître à la Diète ses propositions de réforme, la mobilisation complète de toute l'armée prussienne avait déjà été décrétée dans les premiers jours du mois de Mai.

10. Rupture de la Convention de Gastein.

Abstraction faite de quelques ouvertures verbales des ministres et des ambassadeurs, un silence peu rassurant avait régné entre l'Autriche et la Prusse, depuis le 7 Février, sur la question du Schleswig-Holstein; mais la Prusse ayant fait connaître ses propositions de réforme en les rattachant à l'affaire des duchés, l'Autriche fit aussi ses ouvertures sur cette dernière question.

Le comte de Mensdorff adressa au comte Karolyi, le 26 Avril, une dépêche destinée à être communiquée à M. de Bismark, par laquelle la Prusse était fortement engagée à prendre encore une fois la question des duchés en sérieuse considération. Si conciliante que fût cette dépêche pour la forme, elle ne pouvait, pour le fond, plaire au gouvernement de Berlin. En effet, l'Autriche continuait à persister dans sa demande de remettre les duchés au duc d'Augustenbourg, sans qu'elle pensât à faire à

la Prusse les concessions que celle-ci croyait indispensablement nécessaires à son propre intérêt et à celui de l'Allemagne, concessions que l'Autriche trouvait incompatibles avec l'indépendance du prince qu'il s'agissait d'établir. Monsieur de Bismark, par une dépêche du 1er Mai, fit de nouveau connaître ses vues au baron Werther, ambassadeur de la Prusse à Vienne, et les formula, de nouveau, dans une note du 7 Mai qui devait servir de base aux ouvertures officielles à faire au comte de Mensdorff; car, disait la note, l'important pour le gouvernement prussien c'était de s'entendre avec l'Autriche, et non pas de chercher à capter à tout prix l'opinion publique. Dans cette note, M. de Bismark exprimait de la façon la plus péremptoire la ferme volonté de son gouvernement de tenir à la paix de Vienne et à la Convention de Gastein; il déclinait toute intervention d'un tiers, et, par conséquent, aussi celle du Corps germanique dans l'affaire des duchés. Il ajoutait que la Prusse n'avait pas le moindre penchant à renoncer à ses droits en faveur d'un tiers, sans consulter avant tout ses intérêts et ceux de l'Allemagne. En revanche, disait-il, la Prusse était toujours prête à s'entendre avec l'Autriche sur les conditions auxquelles cette dernière puissance serait disposée à renoncer aux acquisitions que la paix de Vienne lui avait procurées. Le ministre de Prusse terminait sa dépêche en exprimant le désir que l'Autriche voulût faire cause commune avec la Prusse dans la question si décisive de la réforme du Pacte fédéral.

L'Autriche ne fit aucune espèce de réponse à ces diverses ouvertures. — Dans l'intervalle, les armements avaient pris des dimensions toujours plus grandes, et la question devenait de plus en plus brûlante. L'Allemagne entière, l'Autriche et l'Italie ne formaient plus qu'un vaste camp, et l'on pouvait prévoir avec

raison que même tout essai de conciliation ou d'intervention ne ferait que hâter l'explosion de la lutte.

Une note de l'Autriche du 4 Mai annonçait qu'on brisait toute espèce de négociations avec la Prusse sur la question des armements. Le comte de Mensdorff déclarait qu'il était inutile de continuer à disputer sur la priorité de ceux qui s'étaient faits en Allemagne. En face des mouvements qui avaient lieu en Italie, l'Autriche, ajoutait-il, ne pouvait penser à y désarmer, car ce n'était pas seulement ses propres intérêts, mais aussi les intérêts de l'Allemagne qu'elle y défendait; et certes, un État allemand ne devait guère lui supposer l'intention de les laisser sans protection.

D'autre part, la Saxe, appelée par la Prusse à s'expliquer sur ses armements et à les révoquer, se montra souverainement irritée. Le 5 Mai, elle présenta à la Diète de Francfort la motion suivante:

„Plaise à la Haute Assemblée de décréter sans retard qu'on „s'adressera au gouvernement prussien pour réclamer de sa part, „relativement à l'article XI du Pacte fédéral, une déclaration „propre à rassurer pleinement la Diète."

Le député prussien contesta l'opportunité de l'application de l'article XI dans le cas présent, vû que la Prusse n'avait nullement eu l'intention d'attaquer la Saxe, et qu'elle n'avait pensé qu'*à des mesures défensives,* dans le cas où la Saxe ne désarmerait pas. Cependant la Diète adopta, le 9 Mai, la proposition saxonne, et cela par douze voix contre cinq.

Certains gouvernements de l'Allemagne, et à leur tête la Bavière, s'occupaient toutefois d'une médiation. Car ils comprenaient bien que la Prusse n'ayant pas été la seule à armer, on ne pouvait pas lui demander à elle seule la raison ou le but de ses armements. Ils demandèrent donc à la Diète de solliciter des

explications de la part de tous les Etats qui avaient armé. Cette motion fut adoptée le 24 Mai, et l'on fixa le 1er Juin pour la remise des explications.

Cette journée devait exercer une influence fatale sur toute la situation.

Mais avant d'aborder ce point, mentionnons encore une tentative qui fut faite du dehors pour le maintien de la paix.

La France, l'Angleterre et la Russie s'entendirent entr'elles, vers la fin du mois de Mai, pour proposer à l'Autriche, à la Prusse et à l'Italie un Congrès auquel prendraient part ces six mêmes puissances, ainsi que le Corps germanique. On désigna comme objet des négociations: les mesures à prendre pour la ***tranquillisation de l'Italie, — la question des Duchés de Schleswig-Holstein et la réforme de la Confédération germanique,*** pour autant que cette réforme aurait à exercer quelque influence dans les relations internationales.

Dès le commencement, on espéra très peu de chose de cette conférence pour le maintien de la paix. Ceux qui s'en promettaient le plus, espéraient qu'elle contribuerait peut-être à préciser davantage les points en litige, et qu'elle limiterait ainsi le champ de la lutte.

Ceux qui craignaient que la paix ne pût pas être maintenue ne pouvaient cependant pas s'abstenir d'envoyer des délégués à la Conférence. La Prusse y accéda, le 29 Mai; l'Italie et la Confédération germanique en firent de même. Mais la Diète nomma M. de Pfordten pour son ambassadeur, et cette nomination suffisait à réduire le projet à néant.

Il faut savoir que l'Autriche ne voulait accéder au Congrès que s'il n'y était nullement question de changements de territoire. Or, de quelque prudence qu'on eût usé dans l'invitation à la Conférence, personne ne pouvait douter que dans le cours des

négociations on ne soulevât la question de l'abandon de la Vénétie à l'Italie. La condition posée par l'Autriche fit que les Puissances qui avaient proposé la Conférence se désistèrent de leur projet, et que les parties contendantes recouvrèrent leur pleine liberté d'action.

Telle était la situation au 1er Juin, jour où les puissances allemandes devaient donner en Diète les explications qui leur avaient été demandées sur leurs armements respectifs par le décret du 24 Mai.

L'ambassadeur d'Autriche déclara: que son gouvernement pouvait en appeler, en toute bonne conscience, aux efforts persévérants qu'il avait faits pour s'entendre avec la Prusse dans la question de Schleswig-Holstein; — que l'empereur François-Joseph avait poussé ses concessions aussi loin que pouvaient le permettre et la dignité de l'Autriche et le droit fédéral allemand; — que la Prusse, au contraire, avait élevé des prétentions injustifiables, et avait montré toujours davantage son désir de les soutenir, fût-ce au mépris de toutes les convenances et par les voies de la violence. Non seulement la Prusse, même après la paix de Vienne, avait menacé d'obtenir par la force l'évacuation du Holstein par les troupes fédérales, mais, vis-à-vis de l'Autriche elle-même, elle avait affecté de traiter la question des Duchés comme une question où sa position comme Puissance était en danger, et elle en avait appelé aux secours de puissances étrangères, hostiles à la maison d'Autriche.

Cette tendance de la Prusse s'était déjà révélée lors de la Convention de Gastein, et s'était renouvelée lorsque l'Autriche n'avait pas voulu administrer le Holstein d'après les principes d'une politique d'Annexion. Attaquée de deux côtés, l'Autriche avait dû se mettre en état de défense. Pour ce qui concerne les préparatifs contre l'Italie, on pouvait, dans cette question,

ne pas en parler. En revanche, l'Autriche révoquerait ses levées d'armée contre la Prusse, aussitôt que, ni sur son propre territoire, ni sur celui de ses alliés, elle n'aurait pas d'attaques à redouter, et qu'elle aurait obtenu des garanties contre tout renouvellement de dangers. Or, cette garantie consistait, pour le Corps germanique, comme pour l'Autriche elle-même, en ce que ce fussent les traités et les raisons de droit, et non pas la force, qui régnassent en Allemagne; — en ce que la Prusse, toute grande puissance qu'elle était, respectât les décrets de la Diète et la paix dans la Confédération; — puis, en ce que la question des Duchés fût traitée, non point en faveur et au point de vue de prétentions exclusives et arbitraires, mais selon le droit commun et le droit fédéral. L'Autriche et la Prusse ne s'étaient-elles pas engagées, le 24 Août 1865, à communiquer à la Diète le résultat de leurs négociations dans l'affaire des Duchés? Maintenant, l'Autriche accomplissait sa promesse, mais elle se trouvait aussi dans l'obligation de déclarer que tous ses efforts pour amener à bonne fin, par les voies fédérales, la question de Schleswig-Holstein étaient restés infructueux. En conséquence :

1) elle remettait au Corps germanique tout ce qui concernait cette question et se soumettrait la première à ce qu'il décréterait;

2) elle avait donné l'ordre à son gouverneur dans le Holstein de convoquer les Etats du Duché, afin que les justes désirs et les vues de ce pays, en tant que partie légitimement intéressée, pussent se faire entendre dans les décisions à prendre.

Là-dessus, M. de Savigny, député à la Diète pour la Prusse, répondit: que la mobilisation des troupes prussiennes n'avait évidemment été qu'une suite des armements de l'Autriche. Que ces derniers devaient être révoqués, et que les Etats allemands

alliés de l'Autriche devaient revenir à des relations avec la Prusse plus conformes aux traités, qu'alors la Prusse désarmerait immédiatement. Que, du reste, son gouvernement n'avait pris que des mesures préventives de défense. Que si la Confédération germanique n'était pas en état de donner à la Prusse des garanties suffisantes pour la conservation de la paix entre les États confédérés, — si les membres de la Confédération en venaient même à s'opposer aux réformes reconnues si absolument nécessaires, le gouvernement prussien en tirerait forcément la conclusion toute naturelle *que le Corps germanique, dans sa composition ou son état actuel, n'était plus à la hauteur de sa tâche, qu'il ne remplissait pas son principal but, et la Prusse, de son côté, prendrait cette conviction-là pour base de ses décisions ultérieures.*

En outre, l'ambassadeur prussien crut devoir défendre son gouvernement contre toute la manière de voir de l'Autriche dans l'affaire des Duchés, et en appela, sur cette matière, aux nombreuses explications que la Prusse avait déjà données.

Nous ne ferions qu'affaiblir l'importance de ces grands intérêts, si nous voulions mentionner ici les déclarations émanées des petits États et tous les incidents que présentèrent les débats.

M. de Bismark ne voyait qu'une violation éclatante de la Convention de Gastein dans les diverses démarches du gouvernement impérial, dans son appel à la Diète, dans la convocation en son seul nom des États du Holstein et dans l'annonce même de ses intentions.

Aussi adressa-t-il immédiatement une protestation à Vienne, mais, prévoyant la réponse qu'on y ferait, il signa, en date du 4 Juin, une dépêche adressée aux réprésentants de la Prusse auprès des puissances étrangères, dépêche qui est en quelque sorte un acte unique au monde par la liberté, ou le parfait sans

gêne, avec lequel le président du ministère prussien s'y défaisait de toutes les formes adoucies usitées dans la diplomatie européenne.

Dans cet acte, le comte de Bismark accuse directement l'Autriche *d'avoir provoqué à la guerre, et de vouloir relever les finances obérées de l'Autriche, soit par des contributions à lever en Prusse, soit par „une honorable banqueroute"*.

A peine deux concurrents irrités l'un contre l'autre, comme il s'en présente, ça et là, dans les journaux et autres produits de l'esprit moderne, se sont-ils jeté à la face de pareilles insultes, comme le faisaient maintenant la Prusse et l'Autriche par des déclarations adressées à la haute Diète, et par des notes destinées aux puissances européennes. C'est là un spectacle des plus instructifs pour les peuples qui veulent, ou qui peuvent encore apprendre quelque chose.

En dépit de la protestation Bismark, le général de Gablenz, gouverneur, pour l'Autriche, du duché de Holstein, fit un décret, daté du 5 Juin, en vertu duquel les États du Holstein étaient convoqués, pour le 11 Juin, à Itzehœ.

Mais, à Berlin, on savait déjà que, pour donner suite à sa déclaration du 1er Juin, l'Autriche proposerait à la Diète une rapide exécution armée contre la Prusse, et que, grâce à ses préparatifs et à la communauté des intérêts entre les gouvernements, elle avait pour elle toutes les chances de faire adopter sa proposition.

Aussi, conjointement avec la note du 4 Juin destinée aux cabinets européens, le gouvernement prussien donna-t-il l'ordre au général de Manteuffel, gouverneur du Schleswig, de faire entrer ses troupes dans le Holstein, aussitôt que le général Gablenz y aurait convoqué les États; car, disait-on, les Autrichiens avaient, de leur côté, le droit d'envoyer des troupes dans le Schleswig, comme cela avait eu lieu avant la convention de Gastein.

Aussitôt les Etats du Holstein convoqués par Gablenz, Manteuffel obéit aux ordres de son gouvernement, et fit connaître d'avance ses intentions au gouverneur autrichien. A partir du 7 Juin, des troupes prussiennes entrèrent dans le Holstein. En même temps, Manteuffel adressa au gouverneur Gablenz la demande de s'entendre avec lui, afin d'établir un seul et même gouvernement pour les Duchés. Les Autrichiens contestent, il est vrai, l'existence de cette demande positive. Cependant, le fait est qu'elle a eu lieu; tout au plus pourrait-on demander si elle est réellement parvenue à son adresse.

Dans tous les cas, l'Autriche ne voulait pas se prêter à rétablir les relations telles qu'elles avaient existé avant la convention de Gastein. Or, le simple bon sens s'opposant à ce que la faible brigade autrichienne Kalik résistât par la force des armes aux Prussiens très-supérieurs en nombre, le général de Gablenz, sur l'ordre de son gouvernement, se retira avec son corps dans l'angle sud-ouest du Holstein, puis, de là, dans le Hanovre en touchant à Hambourg et à Harbourg. — La réunion projetée des Etats du Holstein n'eut pas lieu. Le prince d'Augustenbourg quitta précipitamment le pays.

Là-dessus, le gouvernement de Berlin nomma M. de Scheel-Plessen Président suprême de Schleswig-Holstein. Or, ce titre de Président supérieur est le plus haut titre qui soit accordé aux fonctionnaires civils dans les provinces prussiennes; cette nomination avait donc son importance bien réelle. M. de Scheel-Plessen entra en fonctions à partir du 11 Juin.

Ces divers évènements firent passer la question des Duchés à l'arrière-plan.

L'ensemble de la situation, et, en particulier, les incompatibilités qui se rencontraient dans l'existence de la Confédération germanique, se montrent de plus en plus librement sur la scène.

11. Fin de la Confédération germanique.

Une Diète extraordinaire fut convoquée pour le 11 Juin.

L'ambassadeur d'Autriche avança, pendant la séance, que la Prusse avait brisé la convention de Gastein par l'entrée de ses troupes dans le Holstein, et qu'ainsi elle avait troublé la paix fédérale; — il proposait donc, en vue du rétablissement de cette paix, *la mobilisation de toute l'armée fédérale, à l'exception des trois corps d'armée que la Prusse avait à fournir* (No. 4, 5 et 6), avec contingent principal et réserve, et cela dans l'espace de 15 jours, de sorte à pouvoir ensuite entrer en campagne en 24 heures de temps.

Il fallait, disait-il, s'occuper aussi des contingents de remplacement, et du choix du général en chef de l'armée fédérale. Pour l'exécution des détails, le comité militaire de la Diète aurait à s'entendre avec la Commission militaire.

En revanche, le député de la Prusse déclara qu'il n'avait à s'expliquer en aucune manière, ni pour le fond, ni pour la forme, sur la motion qu'on venait de faire, et dont l'objet était complétement nouveau pour lui.

L'ambassadeur autrichien, chargé de la présidence de la Diète, réclama là-dessus un prompt décret de la part du Corps germanique, et, bien que le député du Mecklenbourg eût rappelé que, lorsqu'il s'agissait d'objets sans importance, comme, par exemple, du paiement de quelques centaines de florins, la Diète avait toujours employé trois séances, l'une pour la motion mise en avant, la seconde pour la discussion, la troisième pour la votation définitive, cependant, en dépit du règlement, la majorité décréta que, le 14 Juin, on voterait d'une façon définitive sur la proposition de l'Autriche. — Qui ne se rappelle, à cette occasion, combien il a fallu d'années à la Diète pour formuler un décret

d'exécution contre le Danemarck! Et qui pourrait croire, maintenant, que ce fussent les mauvaises dispositions de la Prusse qui engageassent la haute assemblée fédérale à tant de précipitation enthousiaste!

Avant le 14 Juin, Monsieur de Bismark envoya aux gouvernements allemands une proposition définitive de réformes qui était déjà toute préparée pour une conjoncture pareille. C'était rendre coup pour coup.

„Le premier article disait: Le territoire de la Confédération „se compose des États qui ont fait partie jusqu'à présent du „Corps germanique, à l'exception des territoires autrichiens et „des contrées appartenant à la Hollande."

Ainsi, tandis que l'Autriche veut pousser les États allemands à une exécution armée contre la Prusse, celle-ci ne pense pas à moins qu'à éliminer l'Autriche du sein de la Confédération même. La Hollande, il est vrai, était aussi comprise dans cette élimination, mais, depuis longtemps, ce pays désirait vivement être dégagé des liens qui l'unissaient à l'Allemagne.

Les articles ultérieurs traitaient du Parlament à établir, définissaient les affaires d'intérêt commun pour l'Allemagne, et les droits du pouvoir central. La marine militaire allemande, avec un budget commun, devait être mise, ainsi que les ports de Kiel et de Jahdebusen, sous l'autorité suprême de la Prusse; tandis que l'armée de terre serait divisée en 2 parties, l'armée du Nord et l'armée du Sud. Le roi de Prusse serait le chef de l'armée du Nord; le roi de Bavière, le chef de l'armée du Sud; et cela en temps de paix, comme en temps de guerre. Pendant la paix, le général en chef de chaque armée en surveille l'organisation et l'administration; — dans les cas pressants, il peut mobiliser quelque partie que ce soit de son armée, dans le territoire fédéral qui ressort à son administration, mais sous réserve d'autori-

sation subséquente par décret fédéral. — Pour chacune de ces 2 armées de la Confédération il y aura un même budget, — décrété par la Représentation nationale pour l'armée en campagne et pour les places fortes, — et dont les frais seront couverts, par les contributions fixes des états qui auront à fournir des contingents à l'armée. L'administration des 2 armées se fera, sous la direction du général en chef, par un conseil de guerre fédéral tiré d'entre les représentants des États à contingents, et ce conseil aura, chaque année, à présenter ses comptes à la Représentation nationale.

Chaque gouvernement, sous la réserve toutefois d'un règlement de comptes définitif, se charge lui-même des dépenses pour ses propres troupes. Toutes les épargnes qui pourront s'effectuer dans le budget retournent aux trésor militaire de la Confédération, trésor qui se forme à part pour chacune des 2 armées. Les rapports de la confédération avec les parties allemandes de l'Empire d'Autriche seront réglés, plus tard, par des traités particuliers, et par des arrangements à prendre avec le Parlement à la nomination duquel on devra procéder très-prochainement.

Tels étaient les principaux points du projet Bismark, projet qui, dans tous les cas, est appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire de notre époque, et que nous appellerons le ***Projet de réforme*** du 10 Juin, parce que c'est de ce jour que date le message dont il était accompagné lorsqu'il fût envoyé aux divers gouvernements de l'Allemagne.

Monsieur de Bismark y rappelle: que la proposition de la Prusse, du 9 Avril, touchant la prompte convocation d'un Parlement allemand n'avait pas eu le succès désiré, — que la marche des débats jusqu'alors permettait à peine d'espérer que la Commission des 9, nommée pour discuter le projet, s'occupât assez à temps de cette œuvre. La Prusse se voyait donc obligée

d'adresser ses propositions tout directement aux états alliés et confédérés, et les priait de bien vouloir, dans tous les cas, s'expliquer sur la question d'une nouvelle Confédération à établir avec la Prusse sur des bases entièrement nouvelles, supposé que la guerre éminente amenât une dissolution des liens actuels de la Confédération.

La plupart des gouvernements furent assez péniblement affectés et surpris par ces communications du gouvernement de Berlin.

Dans l'intervalle arriva le 14 Juin, ce jour où il s'agirait de voter sur la proposition autrichienne du 11 Juin.

L'ambassadeur de la Prusse protesta contre toute tractation effective de cette dernière proposition, et contre sa remise à un comité, puisqu'elle était illégale pour le fond et pour la forme.

Là-dessus, votation. Le président de la Diète annonça qu'il y avait une majorité de 9 voix contre 6. Examinée plus en détail, la proportion entre les votes était la suivante:

Votèrent pour la proposition Autrichienne:

La première curie, soit l'Autriche elle-même;
la troisième, soit la Bavière;
la quatrième, la Saxe;
la cinquième, le Hanovre;
la sixième, le Wurtemberg;
la huitième, la Hesse-électorale;
la neuvième, le grand duché de Hesse-Darmstadt;
la seizième, (Lichtenstein, Waldeck, les deux Reuss, Lippe et Lippe-Schaumburg, Hesse-Hombourg);
de la treizième curie (Brunswick et Nassau) Nassau;
de la douzième curie, (Saxe-Weimar, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg et Saxe-Meiningen) Saxe-Meiningen;

de la dix-septième (les 4 villes hanséatiques) la ville de Francfort.

Votèrent contre:

La septième curie, le grand duché de Bade;
la onzième, Luxembourg et Limbourg;
la douzième, à l'exeption de Sax-Meiningen;
de la treizième curie, le duché de Brunswick;
la quatorzième curie, les deux duchés de Mecklenbourg;
la quinzième, Oldenbourg, Anhalt et les deux Schwarzbourg;
la dix-septième, les villes hanséatiques, à l'exception de Francfort.

Il manque, dans cette votation, la seconde curie, soit la Prusse elle-même, laquelle avait protesté contre toute espèce de mise en question de la proposition de l'Autriche, et le duché de Holstein-Lauenbourg, formant la dixième série dont le vote n'a pas encore été donné.

Le vote de la treizième curie devient indifférent, ou même nul, Brunswick ayant voté contre Nassau, et leurs votes se détruisant ainsi l'un par lautre.

Comme votes défavorables à l'Autriche, et, par conséquent, favorables à la Prusse, nous pouvons regarder ceux des curies 7, 11, 12, 14, 15 et 17, soit 6 curies.

Comme votes en faveur de la proposition autrichienne, nous donnons ceux des curies 3, 4, 5, 6, 8, 9.

On ne saurait, en effet, regarder le vote de la seizième curie comme tout-à-fait acquis à l'Autriche; car chacun des 7 petits États qui forment cette curie a, dans la votation, et dans la sphère de cette curie, les mêmes droits que ses Co-états. C'est d'après la majorité que le vote compte. Or, le 14 Juin, le député en chef (celui de Schwarzbourg-Lippe) annonça que Lippe-Detmold, Waldeck et Reuss, ligne cadette, étaient *contre* la proposition, ce qui faisait les $^3/_7$ du vote; que, sans doute,

il n'avait pas reçu toutes ses instructions, mais qu'il se croyait obligé de donner le vote total en faveur de l'Autriche. Cette déclaration à peine connue, le gouvernement de Lippe-Schaumbourg annonça au cabinet prussien qu'il avait voté contre la proposition et qu'il démentait ainsi son propre député. De la sorte, les $^{4}/_{7}$ des votes de la seizième curie se trouvaient acquis à la Prusse.

Si, maintenant, en vertu de ce que nous avons déjà fait observer, on laisse de côté les votes des curies 10 et 13, comme indifférents, ou s'annullant réciproquement, et si l'on suppose que l'Autriche et la Prusse aient donné, chacun, leur vote particulier, le résultat réel de la votation serait bien positivement le rejet de la proposition par 8 votes contre 7.

En face des circonstances que nous venons d'énumérer, le président de la Diète déclara la proposition de l'Autriche acceptée par 9 voix contre 6. Mais il est, pour le moins, fort problématique que le neuvième vote fût réellement acquis à l'Autriche.

Un décret d'une si grande portée, le plus grave peut-être que la Diète germanique ait jamais porté, communique, ce nous semble, un intérêt historique même aux moindres détails.

Aussi rappelons-nous que, de tous les gouvernements qui ont voté en faveur de la proposition, il n'y en a eu qu'un seul, celui du Wurtemberg qui se soit fondé précisément sur les motifs avoués par l'Autriche, et que le pays de Bade, tout en votant contre la proposition, en autorisa cependant le renvoi à un comité d'examen.

Le président autrichien ayant fait connaître le résultat des votes, — 9 votes pour, et 6 votes contre la proposition, — le député de la Prusse déclara que son devoir était de communiquer à la Diète les intentions de son gouvernement.

La proposition autrichienne est en contradiction flagrante

avec le pacte fédéral, et ne peut être envisagée par la Prusse que comme une rupture, une violation des lois de la Confédération. Le droit fédéral ne connaît de mesures à employer contre un État confédéré que *l'exécution*, et, pour celle-ci, il y a des formes toutes particulières à observer. Ces formes sont entièrement négligées par la proposition autrichienne. En outre, la position actuelle de l'Autriche dans le Duché de Holstein n'est nullement sous la garantie des traités fédéraux. Aussi la Prusse a-t-elle cru devoir n'entrer en aucune manière dans la dite proposition, et ne réfuter en rien les vues de l'Autriche dans la question en litige. Au point de vue de la Prusse, la Diète n'avait pas autre chose à faire qu'à rejeter d'emblée, comme absolument illégale, la proposition mise en avant par le gouvernement impérial. Cela n'ayant malheureusement pas eu lieu, et, d'autre part, l'Autriche armant, depuis 3 mois, dans un but tout personnel de défense ou d'attaque, et réclamant dans le même but, les secours des États de la Confédération, — il est évident que l'article 11 du pacte, article qui pose pour but principal la sûreté intérieure et extérieure de la Confédération, n'a plus de valeur réelle. Toute la façon d'agir de l'Autriche fait nécessairement supposer *des conventions particulières avec d'autres États allemands;* aussi la Prusse déclare-t-elle qu'elle voit, dans tous ces faits, une *rupture complète de l'alliance* et qu'elle envisage *la confédération germanique comme dissoute.* — Loin d'elle, toutefois, la pensée d'envisager également comme détruite la grande idée qui a servi de base à l'ancienne Confédération; au contraire, elle tient plus que jamais à l'unité allemande, idée bien élevée au-dessus des formes passagères de l'institution, et se déclare prête, à fonder une nouvelle Confédération avec les États, qui y seront disposés, mais en prenant pour base le projet de réforme qu'elle a présenté le 10 Juin.

Enfin l'ambassadeur prussien réserva formellement pour son gouvernement tous les droits de propriété et autres provenances qui pouvaient lui revenir en vertu de l'ancienne alliance, et protesta notamment contre l'emploi qu'on pourrait vouloir faire, sans l'assentiment de la Prusse, du budget de la Confédération, après quoi il quitta l'assemblée.

A partir de ce moment *la Confédération germanique de 1815 n'existait plus.* La déclaration de guerre entre ses anciens membres était prononcée *de fait*, bien qu'il pût y avoir des mesures à prendre pour donner à cette déclaration la forme qui lui manquait encore.

12. La guerre éclate.

Qu'il nous soit permis maintenant de mesurer et de comparer un peu les forces des partis. Le plus difficile, c'est de déterminer, au juste, les forces qui viendraient s'ajouter, soit à celles de la Prusse, soit à celles de l'Autriche, en vertu des votes que venaient de donner les petits États de la Confédération.

Quelques-uns de ces États, qui avaient voté contre la Prusse, étaient placés sous l'influence territoriale de celle-ci, enclavés ou resserrés dans ses propres provinces. D'autre part, un de ces États, lequel, s'il n'avait pas voté pour la Prusse, *avait encore moins voté contre elle*, était placé hors de la ligne naturelle des forces de la Prusse, ligne que, *pour essentiel*, nous pouvons fixer comme donnée, vers le Sud, par le bassin du Mein.

Au Nord de cette ligne que nous venons de fixer approximativement comme indiquant les limites de l'influence territoriale de la Prusse, les États qui avaient voté pour la Prusse ou contre l'Autriche étaient :

Le Luxembourg et le Limbourg (qui n'armèrent en aucune manière contre la Prusse).

Les duchés et les grand duchés de la Saxe, sauf Saxe-Meiningen, avec	7500	hommes.
Le duché de Brunswick, avec	4600	„
Les 2 duchés de Mecklenbourg, avec . .	5500	„
Le duché d'Oldenbourg, avec	3500	„
Le duché d'Anhalt, avec	2000	„
Les deux Schwarzbourg, avec	1800	„
Lippe-Detmold et Schaumbourg-Lippe, avec	1200	„
Waldeck, avec	800	„
Reuss-Schleiss (la ligne cadette), avec .	700	„
Les 3 villes libres de Hamburg, Lubeck et Brème	3600	„
	Total: 31,200	hommes.

A quoi viendraient s'ajouter les forces des duchés de Holstein, Schleswig et Lauenbourg, présentant un effectif d'au moins 20,000 hommes. Mais, pour rester dans la ligne de la plus rigoureuse exactitude, nous ne compterons, pour le moment, pas plus ces troupes que toutes les autres *troupes de remplacement qui attendaient encore leur organisation.*

Nous savons bien que, dans l'espace de peu de mois, on peut former de nouveaux corps de troupes parfaitement aptes au service; mais nous savons aussi que cette organisation ne rencontre nulle part plus d'obstacles que dans les pays où, pendant les temps ordinaires, on regarde le système des armées permanentes comme le seul rationnel et même le seul possible.

En tant que le grand duché de Bade puisse et veuille agir sérieusement pour la Prusse, il pourrait mobiliser 13,000 hommes.

Le plus haut chiffre de l'accroissement des forces que la Prusse tirerait de l'Allemagne serait donc de 44,000 hommes

et de 86 pièces de canons, augmentation dont un bon quart, en tout cas, ne présente qu'une sûreté fort problématique.

Quant aux États qui ont voté en faveur de l'Autriche, rangeons y d'abord ceux qui n'ont pas la plus grande partie de leur territoire enclavé dans la Prusse, et dont on peut dire qu'ils sont, placés comme sur les limites de son influence territoriale.

Nous pouvons y compter 3 États au plus:

La Bavière, avec	68,000	hommes et	144	pièces d'Artillerie.
Le Wurtemberg, avec	28,000	„ „	52	„ „
Hesse Darmstadt, avec	11,000	„ „	38	„ „

Voilà donc pour l'Autriche un renfort de 102,000 hommes et de 234 pièces de canon.

Que si, maintenant, nous comptons les Etats qui se sont rangés du côté de l'Autriche, mais qui sont placés sous l'influence territoriale de la Prusse, nous avons :

La Saxe, avec . .	24,000	hommes et	50	canons.
Le Hanovre, avec .	21,000	„ „	50	„
Hesse-Kassel, avec .	11,000	„ „	19	„
Nassau, avec . .	6,000	„ „	16	„
Saxe-Meiningen, avec	2,000	„	—	
Reuss-Greitz, avec .	400	„	—	
Lichtenstein, avec .	—	„	—	
Francfort s/M., avec .	1,000	„	—	

Ces divers États fourniraient ainsi à l'Autriche un nouveau renfort de 65,000 hommes et de 135 pièces de canon.

La situation géographique de ces États nous inspire cependant une réflexion particulière.

La Prusse, ayant déclaré dissoute l'ancienne Confédération germanique, devra nécessairement s'entendre avec ses États sur la ligne de conduite qu'ils voudront suivre à son égard. Veut-elle s'opposer à l'Autriche sur la ligne du Mein, avec quelque

espérance de succès, elle ne doit pas avoir sur ses derrières ou sur les flancs de ses lignes d'opération, ou sur les lignes de communication de ses troupes, soit des ennemis décidés, soit des États qui n'offrent que peu de garanties d'une loyale et parfaite neutralité. Elle devra ne pas tarder à s'en défaire afin de pouvoir disposer d'autant de liberté et de forces que possible ***pour les luttes décisives.***

La Prusse se trouvera donc naturellement appelée à engager ces derniers États à s'allier positivement avec elle, et, sur leur refus, elle les attaquera au plus tôt.

Dans cette éventualité, ces Etats n'ont, pour ce qui concerne l'emploi de leur armée, que trois lignes de conduite à suivre, ou trois cas qui se présentent à eux :

1. Ou bien, leurs troupes resteront dans leur pays et se retireront dans de fortes positions;

2. ou bien, elles s'opposeront à celles de la Prusse en pleine campagne;

3. ou bien, évacuant leur propre pays, elles se retireront au Sud de la ligne du Mein, les unes vers la Bavière et le Wurtemberg, les autres au Sud des montagnes de la Saxe et des monts des Géants.

Or, le premier cas n'est, pour ainsi dire, pas supposable pour les États dont il s'agit, puisqu'ils ont à peine quelque place forte qu'on puisse appeler de ce nom; c'est là un énorme avantage pour la Prusse, puisque, dans la supposition contraire, elle aurait vu une forte partie de ses troupes neutralisées par les précautions de défense à prendre.

Dans la seconde supposition, l'on peut admettre que les Prussiens jetteraient des forces très-supérieures contre chacun des corps d'armée de leurs adversaises et les battraient complétement.

La troisième supposition semble la plus naturelle. Aux pre-

mières menaces d'attaque de la part de la Prusse, les Saxons et les Hanovriens se retireront vers le Sud, pour s'y appuyer contre les armées réunies de leurs alliés, celles de la Bavière et de l'Autriche, auxquelles elles se rattacheront. Ils fortifieront donc l'armée de leur parti; et l'intérêt de la Prusse sera évidemment d'empêcher, si possible, cette réunion et cette accumulation de forces. Si les Prussiens n'y réussissent pas, ce sera là pour eux un coup manqué, un échec dont l'importance diminuera par le fait — que les divers petits corps de troupes de leurs adversaires seront armés et équipés d'une manière bien irrégulière ou bien inégale — que, à leur départ de leur pays, ils pourront à peine se pourvoir des munitions les plus nécessaires, — que, sur la base d'opérations, ou la ligne vers laquelle ils auront à se diriger, il y aura un tout autre genre d'équipement et d'organisation militaire que celui auquel ils sont accoutumés, — enfin que les contrées situées sur cette base d'opération auront dû faire de très-grands efforts pour leurs propres besoins militaires et autres, et probablement ne verrons venir avec quelque plaisir leurs nouveaux alliés que dans les tout premiers jours de la campagne. Mais, supposé que les Hanovriens et les Saxons se retirent, sans combat, les uns vers la Bavière, les autres vers la Bohême — de quel œil verra-t-on leur retraite, et que diront de cette retraite inattendue les populations bavaroises ou celles de la Bohême ?

Supposons, pour mieux éclaircir la question, que la Suisse, qui ne compte pas une population beaucoup plus forte que celle de la Saxe, fût en guerre avec l'Allemagne et qu'elle eût l'Italie pour alliée, que diraient les Suisses quand on leur demanderait, avant toute autre chose, de faire retirer leurs troupes sur l'Italie avant que le moindre combat eût été livré, ou, du moins, de reculer jusque dans les hautes Alpes pour s'y réunir aux troupes

italiennes ! Et cependant ce conseil-là ne serait pas dénué de toute prudence, si la Suisse n'avait qu'une organisation politique et militaire semblable à celle de la Saxe, et qu'elle ne pût mettre de piquet qu'une armée de 25,000 hommes.

Que maintenant les 65,000 hommes que nous avons mentionnés plus haut se réunissent à l'Autriche, cette puissance, y compris ses alliés, présentera donc une force de 507,000 hommes et de 1369 pièces de canon.

Pour les raisons que nous avons déjà indiquées et qu'on ne peut assez rappeler à la mémoire, nous laissons de côté toutes les troupes de garnison. L'autriche a, sans doute, ordonné l'établissement de cinquièmes bataillons pour tous les régiments d'infanterie, cependant nous ne les ferons pas entrer en ligne de compte. L'essentiel est d'avoir la même mesure pour tous. Ainsi, pour ce qui regarde la Prusse, nous négligerons les bataillons de remplacement, bien qu'on en ait déjà tiré des quatrièmes bataillons pour les régiments d'infanterie, pendant que de nouveaux dépôts forment leur cadres. Nous ne compterons pas davantage les cinquièmes bataillons et les gardes mobiles que l'Italie peut et veut fournir, et moins encore les corps-francs. C'est qu'au fond toutes ces formations subséquentes se compensent les unes pas les autres. D'ailleurs, dans tous les États qui nous occupent, leur base a été négligée en principe et à dessein. Aussi les difficultés s'y trouvent-elles à-peu-près les mêmes partout. L'esprit qui anime les troupes peut beaucorp faire. Mais d'où cet esprit tirera-t-il lui-même sa force? Telle est la vraie et grande question. Or, les calculs et les supputations sont bien difficiles dans un temps comme le nôtre, où nous avons bien une statistique étendue du matériel, mais non pas une statistique de l'esprit. Que cet esprit de force et de courageuse initiative se montre quelque part nous le saluerons avec plaisir, avec accla-

mation même; mais, pour le moment, nous en sommes réduits à une vague attente et à des espérances douteuses.

Nous fondant sur ces observations préliminaires, nous nous croyons en droit d'opposer les forces suivantes aux 507,000 hommes et aux 1369 pièces d'artillerie de l'armée autrichienne.

L'Italie	243,000	hommes et	480	canons.
La Prusse . . .	417,000	„ „	864	„
Alliés de la prusse (au maximum)	44,000	„ „	86	„

Ce qui fait un total de 704,000 hommes et 1430 pièces de canon.

La proportion entre les forces est donc comme de 5 à 7, et devient plus favorable à l'Autriche, pour ce qui concerne le nombre des pièces d'artillerie.

Quoi qu'il en soit, la situation étant, du reste, supposée parfaitement égale des deux côtés, on ne saurait avoir de doutes sur une victoire prochaine de la Prusse et de l'Italie. Il vaut donc bien la peine d'envisager de près les autres circonstances qui peuvent jouer un rôle dans les événements, de les envisager, disons-nous, avant l'explosion de la lutte, dans un temps où les succès éventuels d'une journée ne peuvent encore exercer d'influence sur personne.

Voyons donc, en premier lieu, quels avantages pèsent dans la balance en faveur de l'Autriche et de ses partisans.

1. L'Autriche occupe une position centrale entre ses adversaires et possède, au plus haut degré, tous les avantages militaires qui peuvent écheoir à ceux qui opèrent sur une grande ligne intérieure.

2. L'Autriche a, plus ou moins, pour elle ***tous les gouvernements*** de l'Allemagne, parce que ces mêmes gouvernements cesseraient d'être, dès que le Particularisme ne serait plus pro-

tégé par quelque grande puissance. Or, quoi que puissent faire désirer certains intérêts de dynastie, la Prusse ne saurait protéger cet esprit particulariste, ne fût-ce qu'à cause de la situation géographique que lui on faite les traités de 1815. En revanche, l'Autriche peut fort bien se déclarer protectrice et gardienne de ces tendances et de ces gouvernements particularistes, sans nuire en quoi que ce soit à ses propres intérêts.

3. Dans la plupart des États allemands, les populations sont mal disposées pour la Prusse, et toutes favorables à l'Autriche. La principale faute en est à la politique intérieure que la Prusse a observée depuis 1848. C'est grâce à cette politique que les idées du grand nombre ont pu se fausser, et que l'on a pu faire un crime à la Prusse de son alliance avec l'Italie, tandis qu'il n'y a pas d'alliance plus naturelle que celle entre une Allemagne réelle et indépendante et une Italie également réelle et libre.

Maintenant, que les évènements tournent à l'avantage de la Prusse ou de l'Autriche, c'est ce qui dépendra essentiellement, d'une part, des premiers succès qu'on remportera; d'autre part, en cas de succès militaires de la Prusse, de la conduite qu'elle tiendra dans l'Allemagne du Nord en particulier.

4. *En opérant sur la ligne intérieure*, et cela sur une fort grande échelle, l'Autriche est puissamment soutenue par la nature de sa position militaire dans la Vénétie. Qu'elle comprenne cette position, et elle procédera en Italie par voie défensive; en Allemagne, par voie d'attaque. Seulement faudra-t-il que cette entente soit, de sa part, à la fois générale, politique et militaire. Car la raison et l'expérience s'accordent pour démontrer qu'on est toujours en perte. lorsqu'on ne s'attache qu'au point de vue *uniquement militaire.*

5. Il semble hors de doute que l'armée autrichienne soit, du premier jusqu'au dernier soldat, beaucoup plus aguerrie que ne le sont les armées de ses adversaires. Quant à l'armée autrichienne, il ne s'agirait principalement que du choix à faire du général en chef; encore ce choix ne devrait-il *pas être uniquement militaire.* Car cet exclusivisme militaire est une de ces notions abstraites qui ne rentrent dans aucune vraie réalité. C'est là une abstraction moderne, sortie de la corruption, pour ne pas dire de la pourriture des institutions sociales actuelles et des théories qu'on y a poursuivies; aussi est-elle absolument vide de sens et sans aucune valeur.

Mais quelle sera la direction suprême? Quelle sera la portée du chef qu'on choisira? Pour répondre à cette question, il faut attendre, il faut *auparavant avoir vu.* Cependant il est avantageux *de poser* la question à l'avance.

Voyons, en second lieu, l'autre parti, la Prusse et l'Italie réunies, et demandons-nous quels peuvent être les avantages de leur position et de leur union.

1. Certes, si l'on prend chacun de ces Etats à part, leur force, à chacun d'eux, présente plus d'unité qu'il n'y en a du côté de l'Autriche. Ni la Prusse, ni l'Italie, n'offrent les éléments essentiellement hostiles d'une Hongrie et d'une Vénétie.

2. L'Italie possède une flotte assez imposante, supérieure à celle de l'Autriche, et qui lui procurera de grands avantages sur cette dernière dans la mer Adriatique.

3. La Prusse a des finances très-supérieures à celles de sa rivale; elle peut les augmenter encore notablement en s'emparant rapidement des pays qui sont placés plus directement sous son influence territoriale et dont les gouvernements se seront montrés hostiles à ses intérêts.

4. Avec le temps, les Allemands en viendront à comprendre

qu'ils peuvent bien attendre de l'Autriche quelque chose pour leurs gouvernement respectifs, mais non pas pour eux-mêmes; tandis que leurs vrais intérêts ne peuvent être satisfaits que par la Prusse.

En tenant compte de toutes les considérations qui précèdent, on trouvera que les avantages ou les succès de l'Autriche pourront se rencontrer surtout dans les premiers commencements de la lutte, tândis que les adversaires de l'Autriche trouveront plus particulièrement leurs avantages et leurs succès dans la prolongation et la durée de la guerre.

Mais quelle position les autres puissances européennes occuperont-elles vis-à-vis de ces partis et de ces luttes? La principale puissance, dans les conjonctures présentes, c'est sans doute *la France.*

L'empereur Napoléon III a déclaré plusieurs fois qu'il attendait les évènements. C'est aussi là l'intérêt de la France. Elle peut assister de loin au combat, attendre que les partis belligérants se soient assez affaiblis, et choisir alors l'alliance qui lui conviendra le mieux. Du reste, tous les hommes d'état de la France, à quelque parti qu'ils appartiennent, ont déclaré à satiété qu'elle ne veut pas d'une Allemagne forte et unie.

Cela n'empêche pas toutefois que la France ne voie avec quelque plaisir un certain agrandissement de la puissance prussienne. Tout dépend de la vie de Napoléon pendant la guerre. Car, s'il venait à mourir, qui dira les mouvements que sa mort amènerait en France!

La position de la Russie vis-à-vis de l'agitation de l'Allemagne est à-peu-près la même que celle de la France. Peut-être a-t-elle plus de sympathies pour la Prusse que pour l'Autriche; mais ces sympathies diminueraient singulièrement, si l'on

voyait que la Prusse eût la perspective assurée de former de l'Allemagne entière un grand et puissant État.

Quant à l'unification de l'Italie, la Russie y est plus indifférente qu'à celle de l'Autriche, et plus que la France ne l'est, puisque cette dernière puissance n'a jamais permis cette œuvre d'unification sans montrer à chaque occasion combien elle la voyait avec peu de plaisir.

L'influence de l'Angleterre sur les affaires de l'Europe est très-insignifiante, de nos jours. Cela provient, plus qu'on ne le pense d'ordinaire, de son organisation militaire. Car, plus le monde se développe dans le sens du commerce et de l'industrie, plus il devient impossible de créer et d'entretenir, sans l'aide de la conscription, ou de l'obligation pour tous du service militaire, une armée formée de soldats stipendiés et qui ait une valeur réelle.

Enfin, dans la lutte entre l'Allemagne et l'Italie, il est évident que les plus puissants voisins de ces États pensent eux-mêmes à leur propre agrandissement La Russie, dans l'intérêt prétendu „de l'équilibre européen“ cherchera plutôt des équivalents *dans l'Orient*. La France est encore plus dangereuse, tant par la direction que prennent ses désirs plus ou moins avoués, que par ses forces militaires.

A l'époque où l'explosion de la guerre entre l'Autriche et la Prusse sembla inévitable, il y avait encore à examiner une question assez importante, qui ressortait de l'organisation même de la Confédération germanique. Nous voulons parler des cinq forteresses fédérales, Mayence, Luxembourg, Landau, Rastatt et Ulm.

A Mayence et à Rastatt, à côté d'autres troupes, se trouvaient réunis des Prussiens et des Autrichiens. Or, ces garnisons présentaient un miroir fidèle de la situation ou des rapports des deux États. L'empereur et le roi s'embrassaient-ils, ce n'étaient,

dans les garnisons, qu'extase et fraternité d'armes; mais séparation instantanée, mais invectives, mais batteries sanglantes, aussitôt que les deux souverains se traitaient mutuellement avec grossièrcté et avec des égards peu parlementaire par l'entremise de leurs ministres.

Il en était de même dans la garnison mixte de Francfort.

Que faire maintenant si, au moment où la guerre éclaterait, ces diverses garnisons mixtes se trouvaient encore dans les mêmes places fortes. On y passerait, sans aucune doute, à des rixes sanglantes, sur ces mêmes remparts d'où l'on aurait dû combattre ensemble l'ennemi commun.

C'est alors que la Bavière, s'entendant avec la Prusse, proposa, le 1er Juin, que les troupes prussiennes et autrichiennes se retirassent des places où elles étaient encore réunies, ainsi que de la ville de Francfort. Les forteresses devaient être occupées par des troupes d'autres États confédérés, sur le territoire desquels se trouvaient les places fortes, ou par des troupes de la division de réserve.

Cette proposition fut admise à l'unanimité, et l'on décréta que, en temps de paix, la garnison de Mayence, forte de 7526 hommes, se composerait dorénavant de troupes de la Bavière, de Saxe-Weimar, de Saxe-Meiningen, d'Anhalt, de Schwarzbourg, de Schaumbourg-Lippe et de Lippe-Detmold; tandis que Rastatt aurait sa garnison de 5500 hommes, tirée de Bade, Saxe-Altenbourg, Cobourg-Gotha, Waldeck et Reuss. Francfort ne devait garder, en fait de troupes de la Confédération, qu'un bataillon de Bavarois.

Les troupes prussiennes et autrichiennes furent aussitôt retirées des forteresses fédérales. La Prusse réunit les siennes, en corps d'observation, près de Wetzlar, sous le commandement du général de Beyer. L'Autriche parut vouloir concentrer les siennes

auprès du Mein, et les y réunir avec la brigade Kalik revenue du Holstein. C'eût été là un noyau d'armée pour les troupes que les États du sud auraient mises en campagne en sa faveur. C'est dans ce sens que l'on entendit généralement la nomination qui fut faite du commandant en chef de toutes les troupes autrichiennes destinées à opérer en-dehors de l'Autriche. Cette puissance avait nommé, à cet effet, le prince Alexandre de Hesse-Darmstadt, général autrichien bien connu depuis la bataille de Montebello en 1859.

Ces dispositions premières furent cependant bientôt changées, et le prince fut mis à la tête du huitième corps de l'armée de la Confédération.

La première chose que fit la Prusse, par suite du décret de la Diète du 14 Juin, fut d'adresser une sommation positive aux trois États qui dépendaient davantage de son influence et qui avaient voté contre elle, savoir aux deux royaumes de Hanovre et de Saxe, et à l'Electorat de Hesse-Cassel. — La teneur de cette sommation était que les dits États eussent à replacer immédiatemment leurs troupes dans l'état de paix où elles étaient avant le 1er Mars, et qu'ils se rattachassent à la Prusse sur les bases du projet de réforme du 10 Juin. Que si les trois États faisaient droit à ces demandes dans l'espace de 12 heures, la Prusse leur garantissait leurs droits de souveraineté dans les limites du sus-dit projet; sinon, la guerre leur serait déclarée.

Les trois gouvernements déclinèrent les demandes qui leur étaient adressées. Aussi, dès le soir du 15 Juin, déclaration de guerre, et, le 16 Juin, entrée des Prussiens dans ces pays, envisagés dès-lors comme ennemis.

La Prusse avait préparé pour cette invasion :

1) Contre la Saxe, l'armée dite de l'Elbe, sous le général

Herwarth de Bittenfeld. Elle se composait du 8ème corps qu'on avait fait venir des provinces rhénanes et remplacé par des bataillons de Landwehr ou de remplacement; d'une division, c'était la 14ème, tirée du 7ème corps d'armée (de Westphalie), et d'un corps de réserve de la Landwehr. L'armée de l'Elbe avait ses positions dans la partie sud-est de la province prussienne de Saxe, sur la rive gauche de l'Elbe, entre Torgau et Eilenbourg.

2) Contre le Hanovre :

a. la division que le général de Manteuffel avait mobilisée en Schleswig, et avec laquelle il avait pénétré, à partir du 7 Juin, dans le Holstein, qu'il avait forcé les Autrichiens d'évacuer. Elle était alors près de Haarbourg, et s'appuyait d'une petite escadre placée sur l'Elbe inférieure et sur les côtes de la mer du Nord.

b. Un petit corps placé sous le général Vogel de Falkenstein et dont la principale partie formait la 13ème division du corps d'armée de Westphalie. Cette division était postée près de la place forte de Minden, dans l'angle de la Westphalie qui pénètre, par le sud, dans le royaume de Hanovre.

3) Contre la Hesse électorale, le corps du général de Beyer, près de Wetzlar, dans l'enclave prussienne resserrée entre les pays de Hesse et de Nassau. Nous avons déjà parlé de ce corps.

Ces différents corps commencèrent leurs opérations dès le matin du 16 Juin, comme nous le verrons dans la section suivante.

A la nouvelle de la déclaration de guerre faite par le gouvernement de Berlin à la Saxe, au Hanovre et à l'Electorat de Hesse-Cassel, et pour la justification de laquelle Bismark avait adressé, le 16 Juin, une note à tous les ambassadeurs de la Prusse, l'Autriche, ce même jour, fit auprès de la Diète désor-

mais mutilée de Francfort une proposition tendant à ce que la Bavière envoyât un de ses corps d'armée vers la Bohème pour s'y joindre à l'armée du Nord autrichienne, et pour y concourir à la délivrance de la Saxe.

Contre l'Autriche elle-même la Prusse avait mis sur pied deux armées en Silésie; l'une, sous le prince Frédéric-Charles, bien connu par la guerre de Schleswig-Holstein, était postée à l'ouest de Gœrlitz; la seconde était à l'est, près de Brieg, et le prince royal, Frédéric-Guillaume, la commandait en personne.

La première armée consistait en trois corps d'armée, le second, de Poméranie, le troisième, du Brandenbourg, et le quatrième, de Magdebourg. La seconde armée comptait quatre corps d'armée: le premier, de la Prusse orientale, le cinquième, de la basse Silésie, le sixième, de Silésie, et la garde royale.

Il est vrai que ces corps n'étaient pas tous au complet; on le voit à l'existence d'un corps d'armée particulier, celui de Schleswig-Holstein, et du corps de troupes, destiné au service des places fortes, placé sous le général Beyer, et pour lequel les corps d'armée primitifs avaient dû fournir quelques régiments.

Que maintenant, les Saxons fussent battus ou se retirassent vers les Autrichiens, en remontant l'Elbe, le général Herwarth de Bittenfeld pouvait venir joindre son armée de l'Elbe aux autres corps d'armée de la Prusse.

En face de ces forces prussiennes, il y avait, du côté de l'Autriche, appuyé sur le chemin de fer qui va de Cracovie à Prérau, Ollmutz, Pardubitz et Prague, le général en chef Bénédek, commandant l'armée du Nord, laquelle se composait de six corps d'armée (les Nos. 1, 2, 4, 6, 8 et 10) et d'un puissant corps de cavalerie.

Les Prussiens qui avaient fait une déclaration expresse de guerre à la Saxe, au Hanovre et à la Hesse électorale, n'en

usèrent pas de même vis-à-vis de l'Autriche. On donna seulement l'ordre aux chefs d'armée et aux commandants des corps de faire annoncer par des parlementaires aux avant-postes autrichiens que le roi de Prusse avait envisagé comme une déclaration de guerre contre ses peuples les explications et les sommations faites, le 16 Juin, à Francfort, par le gouvernement impérial.

De son côté l'Italie fit, le 20 Juin, une formelle déclaration de guerre à l'Autriche. Les Italiens avaient mis sur pied 4 corps d'armée; le premier sous Giovanni Durando, avec 4 divisions qui avaient pour quartier-général Lodi, s'étendaient vers le lac de Garde et le Mincio supérieur; le second, sous Cucchiari, avec 3 divisions, et, pour quartier-général, Crémone; extension vers Mantoue et le Mincio inférieur; le troisième corps était placé sous le général della Rocca, comptait 4 divisions, était posté derrière les deux corps précédents sur les deux rives du Pô, et avait la ville de Plaisance pour quartier-général; enfin le quatrième corps avait pour chef le général Cialdini, comptait 5 divisions vers le Pô inférieur et la basse Adige, et avait son centre à Bologne.

L'Autriche opposait à ces forces trois corps d'armées, (No. 5, 7 et 9) sous le commandemant en chef de l'archiduc Albert. Deux de ces corps occupaient les fortes positions du Mincio et de l'Adige, dans le célèbre quadrilatère; le troisième occupait la Vénétie orientale et l'Istrie.

Un autre corps d'armée (No. 3) avait pour chef l'archiduc Ernest, pour quartier-général Laybach, et formait une réserve générale qu'on pouvait attirer, soit vers l'Italie, soit vers la Bohême.

La déclaration de guerre de l'Italie, datée de Crémone, était signée par le général Lamarmora et adressée à l'archiduc

Albert. On y disait que l'Autriche était un embarras pour l'Italie, et que celle-ci devait nécessairement se poser en ennemie du gouvernement impérial, dès les premières complications de guerre qui naitraient en Europe; — que dans 3 jours, si l'archiduc en acceptait le défi, les hostilités commenceraient; mais que, si l'archiduc trouvait que c'était attendre trop longtemps, il n'avait qu'à faire prévenir le général Lamarmora de ses intentions.

Là-dessus, cela se comprend, une vraie pluie, une grêle de manifestes, qui disent tous, au fond, à-peu-près les mêmes choses, et qui tous en appellent à Dieu de la justice de leur cause. Mais comme nous avons déjà passé en revue les divers faits qui peuvent raisonnablement former la base de ces manifestes, nous ne nous occuperons pas davantage de ces élucubrations plus ou moins sentimentales.

Le 16 Juin, la Prusse ouvrit la campagne contre la Hesse électorale, le Hanovre et la Saxe; le 21 Juin, les hostilités contre l'autriche, et, le 23, l'Italie à son tour, saisit le glaive contre ses adversaires.

13. Occupation de l'Electorat de Hesse-Kassel, du Hanovre et de la Saxe par les troupes prussiennes.

Pendant la nuit du 15 au 16 Juin le général prussien de Beyer concentra son corps d'armée sur les frontières de la Hesse, près de Giessen, et commença, vers les 2 heures du matin, son entrée sur le territoire électoral. A Giessen même, il adressa une proclamation à „nos frères de la Hesse“, dans laquelle il marquait son regret de ce que la Prusse, par le refus que l'Electeur avait fait de se joindre à elle pour fonder une nouvelle Confédération, avait été obligée de prendre les armes contre leur gouvernement. C'était, du reste, à ce dernier seul, et non

pas au peuple hessois, que la Prusse faisait la guerre. La Hesse verrait bientôt des jours meilleurs, et les communications ne seraient interrompues que dans la mesure impérieusement réclamée par les besoins militaires

Le 16 Juin, l'avant-garde prussienne atteignit Marbourg. Les 2 jours suivants, le général prussien s'avança, de cette ville, contre Cassel. Il envoya un détachement sur sa droite, vers le chemin de fer qui conduit de Cassel, par Bébra, à Hersfeld et à Eisenach et fit enlever les rails près de Melsungen. Le principal but qu'il poursuivait ainsi, ne pouvait être que d'arrêter la retraite vers le Sud des troupes électorales qui étaient encore dans la partie Nord du pays. Toutefois ce but ne fut pas atteint. La garnison de Cassel évacua la ville, déjà pendant la nuit du 16 au 17 Juin, et le corps hessois, tout entier, bien que dans un assez mauvais état de mobilisation, se retrouva, les jours suivants, près de Hanau, dans l'angle sud de la Hesse, où il se réunit aux troupes de Hesse-Darmstadt, et à celles de l'ancien huitième corps d'armée de la Confédération, troupes auxquelles, contre l'attente primitive, se joigneront bientôt les forces du pays de Bade, dont le gouvernement avait rappelé ses chargés d'affaires de Berlin et de Florence.

Le 19 Juin, le soir, et la nuit suivante, la principale partie du corps Beyer s'avança sur Cassel, qui n'est qu'à 16 milles d'Allemagne de Wetzlar, soit à 5 journées de marche. L'Electeur, prince, comme on le sait, assez excentrique et vieux, n'était point parti avec ses troupes, mais était resté dans son château de Wilhelmshoehe, le même où, soixante ans auparavant, Jérôme Bonaparte, le roi de Westphalie, se livrait à ses orgies.

C'est là que, le 22 Juin, le général de Roeder, ministre de la Prusse, lui fit de nouvelles propositions.

L'Electeur devait accéder au Projet de réforme du 10 Juin,

et former un nouveaux ministère, qui garantît l'observation de la constitution de 1831, constitution à laquelle les Hessois sont restés attachés avec une tenacité dont les autres peuples allemands ne sauraient guère se vanter. A ces conditions, l'Electeur verrait ses droits de souveraineté et ses possessions garantis par la Prusse.

La réponse à ces offres fut tout-à-fait négative de la part du prince, et fut donnée par lui-même d'une façon en quelque sorte plastique, qui rappelle les usages de l'ancien langage germanique.

Là-dessus, le 23 Juin, il fut emmené, comme prisonnier d'État, dans la forteresse de Stettin, où on lui assigna pour demeure une partie de l'antique château des ducs de Poméranie, dans lequel la Princesse Elisabeth de Brunswick, l'épouse répudiée de Frédéric Guillaume II avait passé 75 ans de sa longue et bizarre existence. Cependant, le choléra ayant éclaté à Stettin, on laissa à l'Electeur la liberté de se retirer à Kœnigsberg, permission dont, au premier abord, il refusa de faire usage.

La Hesse-électorale était donc au pouvoir de la Prusse. Mais le général de Beyer devait avoir bientôt d'autres occupations sur les bras. — Avant d'en parler, disons quelques mots de l'occupation de la Saxe.

L'armée du général Herwarth de Bittenfeld avança en Saxe, le 16 Juin, sur 3 colonnes, qui s'étendaient sur la rive gauche de l'Elbe jusqu'à Strehla, Dahlen et Wurzen. Le 18 Juin, la principale colonne entra dans la ville de Dresde.

Les Saxons n'avaient pas attendu l'arrivée des Prussiens. Les voitures qui devaient emporter les trésors de l'État et de la maison royale, étaient déjà toutes préparées, et le 15, alors qu'il n'y avait encore point eu de déclaration de guerre, commença le départ de ces trésors et de l'armée saxonne, celle-ci se retirant, par Bodenbach, en Bohême, pour y joindre l'armée autrichienne. Le 16 Juin, le roi Jean lui-même quitta, à son

tour, sa capitale, pour aller chercher une retraite et un abri dans le même pays.

En même temps qu'avait lieu l'entrée en Saxe de l'armée prussienne, dite armée de l'Elbe, l'armée du prince Frédéric Charles, laquelle était près de Gœrlitz, poussa ses avant-gardes jusqu'à Loebau et à Herrnhut en Lusace, et le prince ouvrit ses communications avec le général Herwarth de Bittenfeld depuis Bautzen jusqu'à Dresde.

Voilà donc toute la Saxe tombée, en peu de jours, et sans aucune résistance, au pouvoir des Prussiens. La ville de Leipzig ne fut occupée que le 19 Juin, et le fut par le 4ème régiment des gardes qu'on avait fait venir rapidement de Berlin par Torgau.

Les communications par les voies ferrées avaient été interrompues par les Saxons, dès le 15 Juin; le grand pont de l'Elbe près de Riesa, véritable noeud des lignes de chemin de fer, avait même été brûlé. Les populations, il est vrai, n'en furent pas très-contentes, guidées qu'elles étaient par de meilleurs instincts.

On a beaucoup disputé, dans de savants ouvrages, sur un grand nombre de points *du droit des gens* qu'on dit être peu importants, en ce sens, probablement, qu'ils ne peuvent être décidés que d'après l'état général de civilisation des populations belligérantes.

On oublie souvent dans ces discussions, ce qui est le plus essentiel. Il ne peut être sans intérêt pour l'Europe de voir détruire, ou conserver en bon état, les moyens si importants de communication qu'elle s'est créés avec une énorme dépense de temps, de travail et d'argent. Nulle personne raisonnable ne se récriera contre une destruction même fort sensible et fort pénible, que la guerre entraîne après elle, si cette destruction était nécessairement commandée par les circonstances données. Mais on se

révolte contre toute destruction à la fois inutile et infructueuse.

On peut avancer comme la première règle de la guerre, et cela sans avoir à craindre d'être jamais réfuté, qu'un chef de troupes, avant de donner un ordre quelconque, doit se demander à lui-même par quelle raison et pour quel but il agit de telle ou telle façon. Cette règle, nous l'avons mise tout au commencement de notre „*Tactique générale*“ et l'on en a ri, en assurant que notre soi-disante règle était commandée par le plus simple bon sens, et qu'il fallait avoir perdu la raison pour ne pas la suivre. Mais, si l'on se donne la peine d'observer de près les actions des hommes, on trouvera que notre demande est précisément *une des plus élevées et des plus nécessaires* qu'on puisse adresser aux hommes, et qu'entre mille personnes à peine y en a-t-il une seule qui se conforme en tout temps à cette règle si simple.

Certainement, les Saxons ne se sont pas demandé, le 15 Juin, dans quel but ils détruisaient le pont de la voie ferrée de Riesa. L'arrachement et l'enlèvement des rails sur une longueur de quelques centaines de pas auraient suffi pour arrêter quelque temps les troupes prussiennes qui, d'ailleurs, ne pouvaient profiter de cette voie pour leur marche, et les Saxons auraient eu bien assez de temps pour effectuer leur retraite, en bon ordre, sur la Bohême.

Du reste, on ne peut enlever pour longtemps aux Prussiens les communications par les chemins de fer, à moins de vouloir détruire, de gaieté de coeur, d'admirables travaux d'art, qui ont été élevés à grands frais par l'esprit entreprenant de notre époque, et qui ont été calculés pour une durée de plusieurs siècles.

Il faut savoir que, dans chaque corps d'armée prussien, il existe une *Commission dés chemins de fer de campagne*, qui se

compose d'habiles constructeurs, lesquels ont à leur disposition une section de pionniers d'élite. C'est cette commission qui décide des démolitions à faire, et qui donne un préavis sur leur nécessité, dans de certaines limites. C'est elle aussi qui est chargée des reconstructions, ne fût-ce que pour un emploi momentané, sur les lignes ferrées qui rentrent dans sa compétence. Comme elle se rattache intimement aux diverses directions d'exploitation des voies ferrées de la Prusse, elle a tous les moyens en mains de pourvoir, par ses propres employés et ses ingénieurs, à l'exploitation des lignes dont les anciens employés ne pourraient, ou ne voudraient plus rendre aucun service.

Pour en revenir à la destruction du grand pont de Riesa, la commission, dans le domaine de laquelle il rentrait, ne s'était pas contentée de prévoir la possibilité de cette démolition, mais elle avait même pris soin de préparer tous les bois, toutes les traverses nécessaires, et de la plus exacte mesure, pour réparer le dommage en aussi peu de temps que possible.

Rappelons-nous bien que, dans un temps comme le nôtre, où l'on parle et se vante tellement d'une *civilisation avancée*, rien n'est plus misérable, ni plus avilissant que le Vandalisme, la rage de destruction, en-dehors de tout but raisonnable. C'est cette conviction qui a fondé la Convention de Genève de 1864 sur les soins à donner aux blessés, sur le personnel médical, etc. Ce n'est pas sans un vrai plaisir que nous avons salué la réunion d'un grand nombre de délégués des nations les plus diverses; toutefois nous ne nous sommes pas livrés, sur les résultats possibles, aux espérances en quelque sorte chimériques qu'on en a conçues. — Si nous nous remettons en mémoire les discussions qui ont eu lieu dans ces Conférences, nous y trouvons sans doute, en première ligne, une tendance vers les lois d'une compatissante humanité, le respect du corps et de l'âme des hommes; mais il

n'y avait pas moins quelque chose de trop exclusif dans la tendance générale des esprits. Nous croyons, pour notre part, que la Suisse étant préparée par son heureuse neutralité à travailler d'une façon toute pratique aux bases *d'un nouveau droit des gens*, la guerre actuelle fournira mainte occasion de revenir sur plusieurs points, qui rentrent dans la ligne des objets dont la Convention de Genève s'est occupée.

Il s'agit, en effet, de la plus grande protection possible à donner *au travail* de l'homme. Or, dans quel genre de propriété, ou de possessions, y avait-il plus de travail que dans les grandes voies de communication que notre siècle a établies!

Quand, la guerre une fois terminée, il s'agira de reconstruire ce qu'elle aura détruit, les observateurs attentifs verront s'élever de toutes nouvelles et importantes questions dans la sphère de l'économie politique.

Le 16 Juin, le général de Falkenstein s'avança, de Minden, sur le territoire du Hanovre avec la 13ème division. Le 17, à 5 heures de l'après-midi, les Prussiens entraient dans la capitale. Le roi Georges venait de la quitter, malgré les prières instantes de la municipalité qui voulait l'engager à prendre des résolutions propres à faire révoquer la déclaration de guerre. Le roi répondit que la Prusse ne songeait pas à moins qu'à le médiatiser et qu'il ne pouvait y consentir. Il se rendit donc, le 16, avec le Prince royal auprès de ses troupes qui étaient rassemblées près de Goettingen, dans la partie Sud de ses États.

Le général de Manteuffel, suivi de la division qui était venue du Schleswig par le Holstein, franchit l'Elbe près de Haarbourg et fit aussitôt surprendre la petite place forte hanovrienne de Stade.

Dans ce but, le 17 Juin, à 10 heures du soir, on embarqua près de Haarbourg un bataillon du 25ème régiment de ligne

sur les deux navires, la Loreley et le Cyclope, qui faisaient partie de la flottille de la basse Elbe, et sur un bateau à vapeur de Hambourg. Les navires descendirent l'Elbe à pleine vapeur; ils arrivèrent vers les 1 heure du matin, le 18, près de Twietenfleth. Ici, débarquement du bataillon, et marche sur Stade. En tête était un détachement de matelots des navires de guerre; ils devaient servir de pionniers.

Vers les 3 heures du matin, la petite colonne arriva dans la proximité de Stade, et fut aperçue par une vedette hanovrienne qui se retira au galop pour jeter l'alarme dans la garnison qui ne s'attendait nullement à être attaquée. Les Prussiens, malgré la rapidité de leur marche, trouvèrent les portes déjà fermées. Les matelots les enfoncèrent et l'infanterie pénétra dans la ville. Des coups de fusil s'échangèrent avec quelques postes isolés de Hanovriens. Mais le commandant de place parut, et Stade fut remis aux Prussiens par voie de capitulation.

Les Prussiens trouvèrent dans cette petite ville un bon nombre de canons, parmi lesquels il y avait 8 pièces de 8 rayées, 7 pièces de 24 rayées, 8 obusiers ,6 mortiers, 14,000 fusils rayés, tout neufs, 200 quintaux de poudre, un million de cartouches, et autre matériel de guerre.

Pendant que ce coup de surprise s'opérait contre Stade, le général de Manteuffel s'avançait avec le gros de ses troupes sur Lunebourg qu'il attaignit le 18 Juin. Le 19, il fit partir par le chemin de fer deux bataillons du 25ème régiment et les conduisit à Hanovre.

Il fallait bien s'occuper maintenant des troupes hanovriennes réunies près de Goettingen, et qui montraient l'intention de se retirer vers le Sud pour aller joindre l'armée bavaroise. Un corps de ces derniers s'était avancé par Lichtenfels jusqu'à Cobourg et avait occupé cette ville, qui appartenait au duc Ernest,

allié de la Prusse. De Goettingen à Cobourg, ou vice-versa, il y a 21 milles géographiques, soit 7 étapes de marche. Au besoin, les Hanovriens pouvaient, par 2 marches forcées, atteindre les villes d'Eisenach ou de Gotha, et n'y trouvaient guères de résistance, s'ils ne tardaient pas à agir. Car il n'y avait, sur cette ligne, en fait de troupes prussiennes, que des bataillons de Landwehr et de remplacement tirés de la forteresse d'Erfurt. Ajoutons-y les bataillons du duc de Cobourg-Gotha. Or, si les Bavarois s'avançaient depuis la ville de Cobourg pour appuyer les Hanovriens, il n'était guères possible que les Prussiens, vu le peu de forces dont ils disposaient sur la ligne de la Verra jusqu'à Eisenach et à Weimar, formassent un cordon de défense suffisant.

Le 20 Juin, le roi Georges résolut de se rendre à Gotha par Langensalza, et mit aussitôt en mouvement, dans la direction de Heiligenstädt, l'avant-garde de son corps d'armée, lequel était de 15,000 soldats.

Le 21 Juin, le roi suivit avec le gros de ses troupes, et prit congé de son peuple par une proclamation, dâtée du même jour, dans laquelle il exprimait son espérance de rentrer bientôt victorieux, à la tête de ses troupes, dans son pays qu'il se voyait actuellement forcé d'abandonner.

Le général d'Arentschild, commandant du corps hanovrien, aussitôt après son arrivée sur territoire prussien à Heiligenstadt, publia une proclamation pour annoncer aux populations qu'il n'arrivait pas en ennemi, et ne demandait qu'un passage tranquille.

Dans l'intervalle, une certaine alarme s'était répandue de tous côtés parmi les troupes prussiennes. Le général de Beyer dut faire occuper, depuis Cassel, tous les passages de la Verra, afin que les Hanovriens ne pussent s'échapper à travers l'Electorat de Hesse-Cassel. Vers le Sud, on porta entre Eisenach et

Gotha les troupes de Cobourg-Gotha et la garnison d'Erfurt. On y joignit un bataillon du 4ème régiment des gardes, bataillon qui était arrivé, le 19, à Leipzig. Le 20 Juin, le tunnel de la ligne ferrée de Werra, près d'Eisenach, fut rendu impraticable.

Dú côté de l'Est, depuis l'Elbe, on fit avancer des troupes à travers le duché d'Anhalt jusqu'à Worbis. Enfin, le 19, une division formée des troupes de Manteuffel et de celles de Falkenstein avança de Hanovre par Nordheim, jusqu'à Goettingen, pour poursuivre les Hanovriens par le Nord. Cette division, dont le général Fliess commandait l'avant-garde, atteignit, le 24 Juin, avec ses principales forces, la contrée de Nieder-Jesa au Sud de Goettingen.

Les Hanovriens occupèrent, le 22, Muhlhausen, la ville de Thomas Munzer, et, le 23, Gross-Gottern. Puis, ils poussèrent leurs avant-gardes, d'un côté, sur Erfurt, de l'autre, vers le chemin de fer qui relie Eisenach et Gotha. Ils durent se persuader que la ligne était déjà occupée. Le 23 Juin, le major Jacobi, appartenant à l'état-major hanovrien, se rendit à Gotha, avec l'intention de négocier un arrangement. Sur la nouvelle télégraphique de son arrivée, le roi de Prusse fit partir immédiatement, de Berlin, son aide de camp général, le général d'Alvensleben, qui devait se rendre à Gotha, muni de pleins-pouvoirs. Une trève fut conclue, qui devait durer jusqu'au matin du 25. Les Hanovriens demandaient leur libre passage jusqu'en Bavière, d'où, sans prendre part à la guerre d'Allemagne, ils voulaient se rendre en Italie, pour y combattre à côté des Autrichiens. Ce qui les y engageait en partie, c'était des réminiscences des deux siècles passés, pendant lesquels les électeurs du Hanovre avaient envoyé des milliers de leurs sujets au service de la république de Venise. Le plénipotentiaire prussien ne pouvait, on le comprend, accepter de semblables demandes, et les

négociations furent rompues. La trève n'était pas encore complètement écoulée que, dans la nuit du 24 au 25 Juin, l'avant-garde des Hanovriens, dont le gros de l'armée avait pénétré jusqu'a Langensalza, avait déjà essayé de percer la ligne entre Eisenach et Gotha. Leur attaque fut déjouée. Cependant la trève fut reprise et prolongée.

On résolut alors, dans le camp hanovrien, de chercher à pénétrer dans la Saxe. Le 26 Juin, les troupes étaient sur la route entre Soemmerda et Tennstedt, quand le général Fliess arriva près de Langensalza avec l'avant-garde de Falkenstein et attaqua l'arrière-garde des Hanovriens.

Se voyant repoussé, le général prussien se retira, dans la direction de Gotha, jusqu'a Westhausen; il y réunit les troupes prussiennes et celles de Gotha, dont on pouvait disposer sur la ligne de Gotha-Eisenach.

Il commandait à peu-près 8000 hommes, avec lesquels il s'avança de nouveau vers le Nord, le 27 Juin, et les Hanovriens ayant suspendu leur marche sur Tennstedt, il les rencontra entre Langensalza et le village de Merxleben sur l'Unstrut, dont le cimetière leur offrait une forte position.

Dans un violent et sanglant combat, le général Fliess n'eut pas l'avantage. Il lui fallut retourner, du côté de Gotha, jusqu'à Warza et derrière le ruisseau de la Nesse.

Les braves troupes du Hanovre étaient alors en marche, depuis une semaine, et médiocrement pourvues des objets les plus nécessaires. Attaqués une seule fois avec grande vigueur, mais menacés de tous les côtés, ils étaient réduits à l'impossibilité de se procurer des vivres. Ils avaient peu de munitions. La conduite des chefs dénotait de l'incertitude, pour le moins. Malgré ces désavantages, et bien que leur corps comptât bon nombre de jeunes recrues auxquels on n'avait pas encore pu donner l'uni-

forme, il ne s'y voyait ni maraudeurs, ni traînards. Que ne pourrait-on faire avec de pareils soldats! N'est-ce pas une chose affreuse que de voir prodiguer, par la manie de conserver une multitude de petits États, des forces et une énergie semblables qui, certes, ne sauraient provenir d'une discipline tout extérieure et toute formaliste? Quelle immense différence entre ce que l'Allemagne pourrait faire et la manière dont elle se présente habituellement au-dehors!

Comme les alliés ne bougeaient pas dans le Sud de l'Allemagne, les chefs hanovriens et le roi lui-même devaient finir par comprendre et par se convaincre que c'était, de leur part, une sorte de folie que de verser des torrents de sang allemand pour une expédition presque aventurière, et pour de bizarres velléités royales. De nouvelles négociations s'entamèrent. Les officiers du Hanovre purent se persuader que les Prussiens étaient en état de rassembler, en peu de jours, une force à laquelle il leur serait impossible de résister. On conclut donc une nouvelle capitulation dans la matinée du 29 Juin. Tout le matériel de guerre fut livré aux Prussiens, ainsi que toutes les munitions. Les soldats furent désarmés et renvoyés dans leurs foyers; on laissa aux officiers leurs épées, et ils durent s'engager formellement à ne pas les reprendre contre la Prusse dans la lutte actuelle. Le roi Georges et le prince royal, qu'il menait avec lui, eurent la liberté de se rendre où ils le trouveraient convenable pour leur personne et pour leur sécurité.

14. Le théâtre de la guerre.

En occupant le Hanovre, la Saxe et la Hesse électorale, les Prussiens avaient en quelque sorte éclairci le champ de la guerre, et empêché le désordre que des enclaves possédées par

leurs adversaires auraient pu introduire dans les opérations militaires. — Nous voilà donc arrivés au moment de jeter nos yeux sur le théâtre même des hostilités. Nous allons le faire, en évitant les détails multipliés, et en ne nous en tenant qu'à une esquisse générale.

A le prendre en grand, le théâtre des hostilités embrasse tous les petits États de l'ancienne Confédération germanique, les Etats et les provinces de l'Autriche et de la Prusse ne faisant point partie de la Confédération, le Schleswig, l'Italie, les mers d'Italie et celles d'Allemagne.

Cet ensemble nous donne 3 théâtres d'opérations, l'un au Nord-Ouest, un second au Nord-Est et le troisième au Sud.

Le théâtre de la guerre au Nord-Ouest est donné par le cours du Rhin et par celui du Weser; le théâtre du Nord-Est, par l'Elbe et par l'Oder; le théâtre du Sud par le Pô. Seulement ces fleuves ne marquent-ils pas la limite, mais bien les veines, les artères du théâtre des opérations.

Au Nord-Est, nous avons les armées de la Prusse et de l'Autriche, opposées l'une à l'autre. La Saxe une fois occupée par les Prussiens, ce qui les sépare, c'est la ligne de montagnes, qui sous des formes très-variées, tantôt par chaînes, tantôt par groupes, s'étend des monts du Fichtel en Bavière jusqu'aux sources de la Vistule, et qui porte successivement les noms de Monts métallifères, de Monts de la Lusace, de Monts des Géants et de Sudètes. La direction va de l'Ouest à l'Est. Au Nord de cette grande chaîne sont le royaume de Saxe, les provinces prussiennes de Silésie, de Brandebourg et de Saxe; au Sud, la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne; ces deux-ci séparées de la Bohême par les montagnes basses de la Moravie.

Les deux principaux fleuves, l'Oder et l'Elbe, ont leur

source dans la partie Sud de la chaîne, et la traversent, l'Oder déjà dans la Silésie autrichienne, l'Elbe seulement après avoir longtemps suivi les collines du Nord de la Bohême.

Au Nord et au Sud de la grande chaîne, nous avons une ligne de chemins de fer qui court à-peu-près parallèlement aux montagnes. Au Nord, c'est la ligne qui, partant d'Oppeln, passe par Brieg, Breslau, Maltsch, en suivant la vallée de l'Oder, puis se dirige sur Liegnitz, Kohlfurth, Gœrlitz et Bautzen pour atteindre, près de Dresde, la vallée de l'Elbe. Au Sud, c'est la ligne qui, de Prérau, dans la vallée de la March, remonte jusqu'à Olmutz, puis tourne à l'Ouest vers la vallée de l'Adler, atteint la vallée de l'Elbe près de Pardubitz, et enfin, à partir de Kolin, s'étend tout droit sur Prague et la Moldau, dans le centre du bassin de la Bohême.

Ces deux lignes s'offrent d'elles-mêmes pour le déploiement des armées ennemies et pour en déterminer le front; l'armée prussienne sur la ligne nord, silésienne et saxonne; l'armée autrichienne sur la ligne sud de Bohême et de Moravie.

Chacun des partis a le plus grand intérêt à enlever à l'autre les avantages que pourrait lui procurer une pareille ligne comme base des opérations. Aussi ces lignes de chemins de fer doivent-elles être les objets d'attaques sérieuses. Mais, dans ces attaques, les lignes transversales, qui relient les premières, acquièrent une importance particulière. Tant en Silésie qu'en Bohême, les deux grandes artères principales envoient des embranchements vers la chaîne de montagnes intermédiaire, mais ne la franchissent qu'à ses extrémités. C'est là seulement que leur raccordement est complet. Voici les communications, par voies ferrées, qu'il importe de mentionner.

1) *A l'Ouest*, la ligne de Prague à Dresde. Elle suit la Moldau jusqu'à son embouchure dans l'Elbe, pour suivre, de là,

cette dernière rivière. — Ensuite la ligne de Pardubitz à Lœbau. Elle remonte l'Elbe supérieure, tourne vers l'Iser, la quitte près de Turnau, et passe dans la vallée de la Lusace que traverse la Neisse. Ces deux lignes s'unissent entre Turnau et Prague, de sorte que Turnau en devient un point d'assez grande importance.

2) ***A l'Est***, la ligne qui vient de la vallée de la March, passe dans la vallée de l'Oder, la descend et se rend de Prérau à Schœnbrunn, Oderberg, Ratibor et Kosel, pour aboutir à Oppeln. Il s'en détache, à Oderberg, la ligne de la Vistule, qui va d'Oswiecim à Cracovie. Oswiecim lui-même se rattache à Oppeln par Myslovice et Tarnowitz. Dans le triangle formé par les villes d'Oppeln, d'Oderberg et de Cracovie s'étend le district des mines de la haute Silésie, traversé lui-même par de nombreuses voies ferrées de peu de longueur, comme de peu d'importance pour nous.

Entre Lœbau et Ratibor, sur une longueur de 35 lieues géographiques, nous ne rencontrons pas une ligne de chemins de fer qui coupe entièrement la chaîne des montagnes, bien que de nombreux embranchements, particulièrement sur le territoire prussien, s'étendent jusqu'à ses pentes qu'ils remontent en partie.

En fait ***de places fortes***, citons, en première ligne, ***sur le territoire de l'Autriche***, en allant de droite à gauche, Cracovie sur la Vistule, Olmutz sur la March, Josephstadt sur l'Elbe supérieure, Prague sur la Moldau und Theresienstadt sur l'Eiger; — ***sur le territoire de la Prusse***, de l'aile gauche à l'aile droite, Kosel sur l'Oder, Neisse sur la Neisse de Glatz, Glatz, Schweidnitz et Torgau sur l'Elbe. De Schweidnitz, qui n'a que peu d'importance comme place forte, il y a 38 lieues géographiques jusqu'à Torgau.

Quant à ce qui concerne le ***théâtre des opérations mili-***

taires au Nord-Ouest, les premiers progrès des Prussiens contre le Hanovre et la Hesse donnent lieu de prendre *la ligne du Mein* comme frontière stratégique entre les armées ennemies. Veut-on y retrouver deux lignes de chemins de fer, qui aient, pour celle-ci, la même importance que les lignes de Silésie et de Bohême pour le théâtre de la guerre au Nord-Est, on aura, au Sud du Mein, la ligne qui part de la Bavière rhénane pour passer par Bruchsal, Stuttgard, Nördlingen, Nuremberg, Amberg et Cham, et aboutir à Prague en traversant la forêt de Bohême. C'est sur cette ligne que pourraient s'appuyer, et y faire front contre le Nord, le 7ème corps (Bavière) et le 8ème de l'ancienne armée confédérée, tous deux réunis sous le commandement du vieux Prince Charles de Bavière. La ligne de Cham à Prague rattache le théâtre des opérations du Nord-Ouest à celui du Nord-Est. Une voie de communications plus reculée entre ces deux théâtres de la guerre va de Ratisbonne à Linz et à Vienne.

Au Nord du Mein, et par conséquent sur le terrain occupé par l'armée prussienne, nous avons d'abord la ligne qui va de Coblence à Giessen, Guntershausen, Eisenach, Erfurt et Leipzig; plus loin, la ligne de Cologne, Wolfenbuttel et Magdebourg.

Les embranchements de traverse entre ces deux grandes lignes fondamentales peuvent servir pour l'offensive et pour la retraite, et sont fort nombreuses

La situation est donc telle que les opérations au Nord-Ouest ne peuvent être que d'une importance secondaire. Les deux partis belligérants s'y trouvent forcés de se tenir sur la réserve, jusqu'à ce que quelque grand coup décisif ait été porté sur le théâtre des opérations au Nord-Est.

Par suite de cette position subordonnée, les deux partis auront à se mouvoir vers l'Est, du côté de la forêt de Bohême, des monts du Fichtel et du Weser, bien plutôt que vers le Rhin.

Mais les contrées rhénanes renferment beaucoup de places fortes. Les Prussiens y ont Saarlouis, Coblence, Cologne et Wesel; — les Alliés de l'Autriche y ont les forteresses fédérales de Mayence, Rastatt et Landau; plus, la place forte de Germersheim.

Mais, à partir du Rhin, et en allant à l'Est, jusqu'à l'Elbe, il y a peu de places fortifiées, à cause des nombreux petits États souverains de ces contrées, lesquels donnent un aspect assez bariolé à la carte de l'Allemagne, sans qu'il y ait cependant des raisons bien positives de leur existence.

Au Nord du Mein, nous avons les places fortes prussiennes d'Erfurt et de Minden; au Sud du Mein, vers le Danube, la forteresse fédérale d'Ulm et la place forte d'Ingolstadt en Bavière. — Nous laissons naturellement de côté un bon nombre de maisons de discipline, ou de casernes, entourées de fossés et de vieux bastions et occupés par des invalides; on les trouve dans les petits États de l'Allemagne.

Le théâtre de la guerre, au Sud, ou le théatre de la haute Italie, est le plus connu, le plus élaboré des temps modernes, et l'on pourrait croire que, là, toute négligence, toute faute tant soit peu majeure, serait impossible. Les campagnes de Bonaparte dans les années 1796 und 1797, — la guerre de 1805, de 1809, de 1814 à 1815, — alors que le roi Murat fit sa conversion contre l'Autriche — ont donné des leçons que la guerre de 1848 a confirmées et, dès-lors, développées scientifiquement. Ensuite la guerre de 1859 a fourni de pressantes occasions d'étudier sérieusement la nature du terrain. Ainsi, pour ne parler que des 70 dernières années, les douze grandes campagnes qui ont eu lieu dans ces contrées en ont fait un vrai sol classique pour quiconque s'est occupé sérieusement d'études militaires.

Depuis la paix de Zurich, la frontière stratégique entre

l'Autriche et l'Italie s'étend depuis les frontières de la Suisse, le col de Stilfs et la chaîne de l'Ortlès, le long des Alpes, vers Trente, le lac de Garde et le Mincio qu'elle descend jusqu'à sa jonction avec le Pô. Jusques là, l'Autriche fait face à la Valteline et à la Lombardie. A l'embouchure du Mincio, la frontière fait un coude, et suit la ligne du Pô, de manière à faire face au Modénois et aux Romagnes.

En fait de chaussées, ou de grandes lignes, et surtout de lignes de chemins de fer, sur lesquelles puissent s'appuyer les troupes de l'Autriche pour défendre leur frontière, nous trouvons, en premier lieu, la ligne qui va de Vienne à Gratz, Laibach et Triest, puis passe à Nabresina, Gœrz, Udine, Trévise, Mestre (Venise) et se rend enfin à Vérone et Peschiera, en passant par Padoue, Vicence et Montebello. Dans cette dernière partie, de Mestre à Peschiera, la ligne est parallèle à celle du Pô inférieur. — Comme parallèle de la ligne formée par le lac de Garde et par le Mincio, nous avons, d'autre part, la voie ferrée du Brenner. Ce dernier chemin de fer est achevé de Munich à Inspruck. La section qui traverse le Brenner et qui va d'Insbruck à Botzen n'est pas encore entièrement terminée. A Botzen, la ligne recommence, descend dans la vallée de l'Adige, la parcourt jusqu'à Vérone, et longe ensuite le Mincio jusqu'à Mantoue.

La base d'opérations pour les Autrichiens est donc donnée par les deux voies ferrées, celle de Botzen à Vérone et celle de Mestre à Triest, qui se rencontrent à angle droit à Vérone, et auxquelles répondent, pour former la frontière stratégique, les lignes du lac de Garde, du Mincio et du Pô inférieur. En face de cette base occupée par les troupes autrichiennes, les Italiens ont une base très-étendue, dont l'angle est à Plaisance. Le côté Nord de cette base est marqué par le chemin de fer qui va de Plaisance à Milan, Bergame et Lecco et remonte le lac de Come

jusqu'à l'entrée dans la Valteline; les côtés Sud et Est sont indiqués, d'abord, par le chemin de fer allant de Plaisance à Parme, Modène, Bologne, Rimini et Ancone, l'un des grands ports militaires de l'Italie, — et enfin par la vaste plaine de la mer adriatique.

En avant de cette grande base que nous venons de signaler, les Italiens communiquent par le Pô avec leurs côtés Nord et Sud, grâce aux ponts de Crémone et de Casalmaggiore, situés tous les deux sur leur territoire.

Maintenant, sur une base bien fermée, bien entourée et bien préparée, le jeu des forces militaires est assez facile; il peut devenir plus éclatant et plus brillant, quand l'une des bases embrasse et entoure l'autre. Seulement faut-il alors un vrai génie militaire; et même le génie d'un seul, même du Chef le plus distingué, ne suffit pas. C'est bien ici qu'on a besoin de toute la force, de toute l'énergie d'une armée, depuis le premier jusqu'au dernier soldat. Car il s'agit de mouvements rapides; il faut tromper l'ennemi sur ses vraies intentions en lui montrant des forces sur différents points; puis l'attaquer, avec promptitude, précisément sur les points où il ne s'attend pas à l'être.

La ligne autrichienne du Mincio est tellement préparée et combinée pour une guerre qu'on n'en retrouve de semblable sur aucun théâtre d'opérations militaires.

D'abord, nous avons sur l'Adige, et sur les deux rives du fleuve, l'importante forteresse de Vérone, qui renferme cinq ponts. Un camp retranché formé par des forts détachés y offre une situation commode pour tout une armée. Plus bas, sur l'Adige, est la petite place forte de Legnago; — puis, à la sortie du Mincio hors du lac de Garde, nous avons Peschiera, dont l'importance, comme fortification, a été augmentée dernièrement par la construction de forts détachés. Enfin, le Mincio inférieur

s'élargit en forme de lac, et là se trouve Mantoue, dont la citadelle et le fort de Saint Georges sont placés sur la rive droite. Plus loin, sur le Pô, l'on rencontre la place forte de Borgoforte. Des trains de chemins de fer joignent Vérone à Peschiera et à Mantoue.

En-dessus de Vérone, sur la ligne de l'Adige, et pour le maintien de la voie principale de communications, nous avons encore les ouvrages de Pastrenzo, de Ceradino, et le fort François, au Nord de Brixen. Tous ces ouvrages sont destinés à fermer les passages et les défilés.

La ligne de front du Pô inférieur est moins garnie de places fortes. En allant de Legnago vers l'Est, nous avons Venise, avec les forts qui empêchent d'y aborder, soit par terre, soit par mer. Cependant, depuis l'introduction des canons rayés, à longue portée, les approches n'en sont plus aussi difficiles que ce fut le cas, l'an 1849. Legnago est à 11 lieues d'Allemagne de Venise.

Padoue, située sur la même ligne que les deux villes précédentes, n'est pas une forteresse proprement dite, aussi peu que le sont Vicence et Rovigo. Ces places n'en sont pas moins fortes, tant par leurs murs et par leur genre de constructions que par leur situation, et peuvent être ainsi facilement défendues contre de premières attaques.

Dans l'intérieur de *la Vénétie orientale* nous avons Palmanova et Osoppo; derrière, sur l'Isonzo, la place de Gradisca.

Toute la côte de la Vénétie, à partir des embouchures du Pô jusqu'à celle de l'Isonzo, est protégée, par sa situation au milieu des lagunes et des marécages, contre des débarquements de quelque importance.

La ville de Triest, sur la côte de l'Istrie, n'est pas un port militaire, mais a cependant des redoutes et des batteries

qui dominent et commandent le rivage. La ville de Pola, située plus au Sud, est le principal port de guerre de l'Autriche. Les côtes de la Dalmatie nous présentent les forts de Zara, de Lissa sur l'île du même nom, et de Raguse.

Comme lignes de jonction de quelque valeur établies, sur le théâtre des opérations, entre les principaux points de communication sus-indiqués, nous citerons:

1. La chaussée de Roveredo, qui conduit par Schio à Vicence.

2. La chaussée qui traverse le val Sugana, et va de Trente à Padoue par Bassano.

3. La chaussée de Brixen qui, de la vallée de Rienz, passe dans celle de la Drave, qu'elle redescend par Villach jusqu'à Marbourg; dans sa partie orientale, de Villach à Marbourg, la route a fait place à une voie ferrée.

Cette même route présente encore plusieurs communications avec la ligne de Marbourg-Laibach, Triest et Vicence, savoir:

a) de Niederndorf et Inichen, jusques dans la vallée de la Piave, et, de-là, à Belluno, Feltre, Conegliano;

b) de Villach par Tarvis et Ponteba dans les vallées de Fella et du Tagliamento, puis à Osopo;

c) de Villach à Gœrz, en passant par Tarvis et le Predil jusques dans la vallée d'Isonzo.

Les grandes opérations, si admirées, mais si peu étudiées, de la campagne de 1797, tenaient en bonne partie à l'emploi plus ou moins habile de toutes ces voies transversales de communication.

Les lignes ferrées qui entrent actuellement, pour une partie, dans ce système de communications ne lui ôtent rien de sa valeur. Ne sait-on pas que les voituriers de fiâcre n'ont rien perdu, et même ont vu s'augmenter leur nombre, depuis l'introduction des chemins de fer.

L'importance de ces diverses voies de communication pour la défense du théâtre de la guerre sur territoire Vénétien consiste surtout en ce qu'elles permettent une distribution des troupes de réserve sur les lignes principales, sans que leur réunion et leur concentration au moment opportun deviennent impossibles.

Les Italiens peuvent attaquer sur ce terrain de deux côtés, et même en plein demi-cercle, si l'on tient compte des lignes secondaires d'opérations. Ils en ont le choix, mais aussi l'embarras.

Si jamais on a prouvé quelque chose en fait d'opérations militaires, c'est bien, comme Willisen le marque dans sa Critique de la campagne d'Italie en 1848, la nécessité pour les Italiens d'opérer contre la Vénétie en partant de Bologne, et en passant, du Pô inférieur, à Rovigo et à Vicence.

Les raisons qui militaient alors en faveur de cette ligne d'opérations étaient qu'on ne prend pas le bœuf par les cornes, c'est-à-dire qu'il ne fallait pas s'attaquer en premier lieu au fameux Quadrilatère du Mincio et de l'Adige; c'était ensuite que la dite ligne d'opérations était propre, plus que toute autre, à couper aux Autrichiens leurs communications avec l'Autriche centrale d'où ils tiraient toutes leurs ressources. Ajoutons-y, mais en seconde ligne, qu'il doit être en tout cas bien plus facile de s'emparer de Legnago que de Mantoue ou même de Peschiera.

Mais ce qu'il y avait de vrai, déjà alors, dans la remarque de Willisen, l'est devenu, de nos jours, à un bien plus haut degré. Aussi pensons-nous qu'il vaut la peine d'en fournir la preuve, au moyen de quelques explications qui, nous l'espérons, seront généralement admises comme parfaitement lucides et probantes.

1) En 1848, le Quadrilatère n'était pas, de bien loin, ce qu'il est actuellement. Peschiera et Vérone ont acquis une importance, tout-à-fait majeure, surtout cette dernière ville, qui, en 1848, n'avait nullement le camp retranché qu'on y a établi dès-lors. Il sera donc, aujourd'hui, beaucoup moins permis et moins facile de prendre, comme nous disions, le bœuf par les cornes, en s'attaquant à d'aussi puissants ouvrages.

2) A cette époque, la fédération ou l'union n'était encore que bien faible en Italie. La petite armée piémontaise formait seule le vrai noyau, la vrai force des troupes italiennes. Elle avait pénétré en Lombardie; elle avait sa base d'opérations le long du Tessin, et ne pouvait, certes, l'abandonner. Venue de l'Ouest, pouvait-elle tout-à-coup faire front vers le Nord? pouvait-elle s'appuyer sur des contrées de la sympathie desquelles elle n'était pas assurée? pouvait-elle les laisser, sans crainte, sur son flanc gauche? Actuellement les Romagnes et Milan appartiennent à Victor Emmanuel, comme Vérone à l'Empereur François Joseph. Ce n'est plus Turin, mais Florence, reliée à Bologne par une voie ferrée, qui est la capitale de l'Italie, et cette même Italie est devenue un seul royaume; elle a son armée à elle, réunie sous un seul commandement, une armée levée sur une population de 22 millions d'âmes, et qui est appelée, en cas de besoins pressants, à tirer ses forces *du Sud* et *non plus* seulement *du Nord-Ouest.*

3) A cette même époque, l'Italie n'avait qu'une flotte, celle de la Sardaigne, qui fût réellement sûre. Car que pouvait-on attendre de la flotte napolitaine? Une coopération de l'armée de terre avec la flotte n'avait en 1848 qu'une valeur bien peu importante.

Mais, *avec l'année 1866*, les circonstances ont entièrement changé. Sur une base donnée de 22 millions d'habitants et d'un

admirable développement des côtes, on a créé une *flotte du royaume d'Italie*, laquelle, à prévisions humaines, et, du moins, sous le rapport matériel, doit être bien supérieure aux forces maritimes de l'Autriche. Dans de pareilles circonstances, il est permis de penser à une coopération des forces de terre et de mer. Mais cette coopération deviendrait une vraie impossibilité, si l'armée de terre choisissait la ligne de Milan à Vérone pour principale ligne d'opérations; tandis qu'elle est *très-possible* et même nécessaire, aussitôt que l'armée voudra s'avancer sur la ligne de Bologne à Vicence, en gardant Venise à sa droite.

4) En 1848, on se laissait peut-être aller aux souvenirs des temps du premier Napoléon, souvenirs qui se rattachent essentiellement aux positions de Rivoli et de l'Adige, au-dessus de Vérone. Mais cette même année 1848 fit assez comprendre qu'il ne fallait pas se livrer à ces réminiscences; à considérer les choses de sang-froid, on voyait bien qu'il ne s'agissait pas alors *d'expériences fortuites*. Armé de cette conviction, on devait s'assurer que les circonstances qui, déjà en 1848, indiquaient la ligne du Pô inférieur comme importante, s'étaient développées jusqu'en 1866 à un tel point qu'on ne pouvait plus avoir de doutes sur la nécessité d'occuper cette position.

Les avantages d'une base étendue, telle que les Italiens en ont une contre la Vénétie, consistent particulièrement en ce qu'elle permet *de tromper l'ennemi sur la principale ligne d'attaque* qu'on voudra choisir; et par conséquent, en ce que, dans la situation actuelle, on laisse l'ennemi dans une complète incertitude sur une attaque qui peut venir de la Lombardie par le Mincio, mais aussi depuis les Romagnes vers le Pô inférieur.

Pour une attaque réelle, il faudra se concentrer *sur l'une ou l'autre* des lignes de l'ennemi, et il faudra, de plus, agir avec rapidité, si l'on veut espérer de pouvoir induire l'ennemi

en erreur. Des semaines entières qu'on emploierait à des préparatifs de concentration donneraient à l'ennemi tout le temps nécessaire pour les observer, pour en reconnaître le but et pour s'arranger en conséquence.

Or, *les deux parties de la base* d'où les Italiens peuvent partir pour marcher sur la Vénétie sont séparées par le Pô, lequel forme un grand obstacle naturel aux opérations. Il est vrai que le Pô y est traversé par des ponts, dont des ouvrages de fortification empêchent l'adversaire de tirer parti, ou qui peuvent être mis hors de sa portée par des retranchements, lorsqu'on en viendra à préparer le théâtre des opérations. C'est le cas près des villes de Plaisance, de Crémone et de Casalmaggiore.

Le chemin de fer qui va de Milan à Plaisance et à Bologne permet d'envoyer, chaque jour, du premier de ces points au dernier, deux divisions d'infanterie, et ainsi d'y en envoyer 4 en deux jours. Un corps d'armée peut arriver, avec quelques efforts, en 3 jours, de Casalmaggiore à la chaussée émilienne, et, de là, dans la contrée de Bologne. Ainsi, dans l'espace de 3 à 4 jours, l'armée italienne peut déployer entre Ferrare et Bologne une force considérable, pourvu que, au commencement, elle ait réparti ses positions dans la Lombardie, le Parmesan, le Modénois et les Romagnes.

Tout ce qu'on a avancé contre une attaque venant du côté du Pô inférieur se réduit à ceci; c'est *qu'on laisserait*, dans ce cas, *la Lombardie ouverte et sans défense suffisante.*

Toutefois, nous ferons observer que, lorsqu'on veut absolument *tout* couvrir, on devient *incapable de rien couvrir* réellement, et plus incapable encore d'obtenir aucun résultat positif.

D'ailleurs, dans le cas particulier dont il s'agit, il ne faut pas oublier : que l'Autriche, une fois attaquée de deux côtés par

les Italiens, ne peut nullement déployer ***un nombre de troupes supérieur*** au nombre de ses adversaires; puis, que les places fortes du Quadrillatère, quelque puissant boulevard qu'elles présentent, si elles s'appuient sur une forte armée, perdront nécessairement beaucoup de leur importance et de leur force, si on ne leur donne que des garnisons insuffisantes. Dans ce dernier cas, il pourrait bien n'être pas trop difficile de s'emparer de Vérone, et encore moins de Legnago. Du reste, la Lombardie sera bien loin d'être ouverte et sans défense, même quand on emploiera l'armée régulière et principale sur la grande ligne d'opérations de Bologne et Ferrare. Les ***villes lombardes*** ont développé, plusieurs fois, un courage vraiment héroique dans les combats de rues. L'Italie a, de plus, mis la main à la formation de *Corps francs*. Quelle meilleure tâche pourrait-on leur imposer, dans l'intérêt même de leur organisation, que d'en faire le point d'appui, la base d'une défense de la Lombardie? On ne saurait remettre aux bourgeois des villes le service de sûreté, ni l'observation des mouvements de l'ennemi. On ne saurait non plus leur demander de poursuivre un ennemi fatigué du siège ou de l'attaque d'une ville, et mis en désordre par le combat. Ce n'est pas à eux à achever ainsi la victoire. Mais, en revanche, un corps de volontaires, formé ***à l'avance,*** peut très-bien rendre ce genre de services. Que, par exemple, en 1848, après les combats dans les rues de Milan, on eût pu disposer d'un corps pareil, les Autrichiens auraient souffert des pertes tout autrement grandes et douloureuses qu'ils ne l'ont fait alors.

Il est donc évident qu'il n'est nullement nécessaire, pour défendre et pour couvrir la Lombardie, d'abandonner les vraies règles de l'art militaire.

Terminons par l'examen d'une circonstance particulière.

Dans toutes les guerres italiennes des temps modernes, les

contrées situées à l'Ouest du lac de Garde, et au Nord, jusqu'aux frontières du Canton des Grisons, ont joué un rôle particulier, bien que secondaire.

Une armée italienne, qui se proposera d'attaquer la Vénétie, peut atteindre par des détachements et par des chemins assez courts et assez sûrs, l'importante ligne autrichienne de communications de la vallée de l'Adige. Elle n'a qu'à remonter le lac de Garde par Riva, ou passer, en suivant le lac d'Idro, et en traversant le Gadaro, jusques dans les Giudicaria; ou bien encore, elle passera le Tonal, soit par le val Camonica, soit par la Valteline, en touchant à Teglio et à Edolo. On pourrait encore venir de la Valteline et traverser le col de Stilfs; mais nous ferons abstraction de ce dernier passage.

Des démonstrations, par toutes ces routes, contre la ligne de l'Adige, auront toujours leur importance, en ce sens qu'elles éloigneront les troupes autrichiennes du principal théâtre de la guerre, savoir de la Vénétie. Elles pourront, de plus, se faire avec un petit nombre de troupes, et même, vu la nature du terrain, ou ne saurait y employer des forces considérables.

On a beaucoup discuté, dans ces derniers temps, la question d'une invasion à opérer par les Italiens dans le Tyrol méridional avec l'intention positive de détacher cette contrée de l'Autriche et d'en faire la conquête pour l'Italie.

C'est là un projet qui va beaucoup plus loin que les simples démonstrations dont nous venons de parler; c'est un projet pour la réussite duquel il faudrait réunir des moyens bien autrement énergiques. Or, selon les règles de la stratégie, il ne faut jamais poursuivre plusieurs buts à la fois, mais concentrer tous ses efforts vers un seul. Une conquête de la Vénétie suppose la prise du Quadrilatère, et c'est là une opération qui réclame toutes les forces de l'Italie, et, de plus, beaucoup de temps.

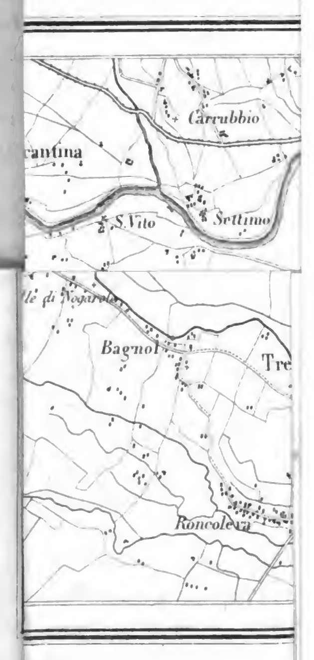
Vouloir conquérir en même temps la Vénétie, ce serait tellement briser et éparpiller ses forces qu'on en deviendrait trop faible de tous les côtés; ou bien, dans l'intérêt de cette double conquête et de ce double but, on se laisserait entraîner à des mesures et à des opérations complètement fausses. C'est ce qui arriverait en prenant, par exemple, la direction de Lodi-Vérone au lieu de la ligne de Bologne-Vicence, pour ligne principale des opérations.

Au reste, les Italiens sont allés, dans leurs diverses suppositions et présomptions, bien plus loin que la conquête du Tyrol méridional. Ils sont allés jusqu'à parler d'une marche de leur aîle gauche, à travers le Tyrol et la Bavière, dans le but de tomber sur les derrières des ennemis de la Prusse, leur alliée. Mais ce que nous avons indiqué de nos vues sur le morcellement des opérations contre le Tyrol méridional et la Vénétie fera comprendre notre façon de penser sur ces nouveaux projets que l'on prête à l'armée italienne, et sur un pareil morcellement de ses forces.

Si l'Italie et ses alliés ont pu, jadis, se laisser détourner de l'idée d'envahir le Tyrol, par la raison que ce pays faisait partie de la Confédération germanique, cette dernière raison-ci de renoncer à une invasion dans le Tyrol tombe actuellement d'elle-même. La Prusse et, du plus au moins, toute l'Allemagne du Nord ne se sont-elles pas elles-mêmes détachées de cette Confédération ?

---

24 Juin 186



IIDI.

rmée (Durando)	IIIème Corps d'arm	
le.	Division 8	Cugia
elli.	9	Govone.
none	7	Bixio.
ori.	10	Prince Hum

7 8 Kilomètres.

1 Lieues de Suisse



LA GUERRE DE 1866
EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Seconde partie.

Les évènements militaires sur les deux théâtres d'opérations, en Italie et en Bohême, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la bataille de Kœniggrætz. — Napoléon intervient comme médiateur de la paix.

1. Evènements sur le théâtre des opérations militaires en Italie.

Pendant que sur le théâtre de la guerre, au Nord-Ouest, et à compter du 16 Juin, les Prussiens n'ont fait des progrès que par leurs marches rapides, en débarrassant le terrain derrière eux et devant eux, les deux autres théâtres des opérations militaires présentent la tension, puis l'agitation qui précède la tempête.

Au Nord-Ouest, les Hanovriens, bien que repoussés de leur propre pays, n'ont pas encore été amenés à capituler que déjà l'orage éclate au Sud. Un coup, un seul coup retentit, puis les armées y rentrent dans le repos.

A peine se sont elles rassemblées et ont elles mis entr'elles un espace convenable que tout s'anime au Nord-Est. Ici, combats sur combats. Trois jours se passent, et les armées prussiennes victorieuses, formant une seule masse, se précipitent, sur les hauteurs de Kœnigsgrætz, contre l'armée autrichienne où s'est rassemblé tout ce que son général avait de troupes disponibles. Préparée par dix combats précédents, la victoire des Prussiens s'achève et se couronne par une puissante bataille, et déjà les troupes de l'Empire vont être poursuivies jusqu'aux rives du Danube.

Sous le poids écrasant de la défaite de Kœniggrætz, l'Empereur d'Autriche se décide à un de ces coups diplomatiques qui ne peuvent s'expliquer que par l'effet d'une passion haineuse. Cette même Vénétie, qu'il a maintenue jusqu'alors sous son pou-

voir, il va la céder, non pas à l'Italie, mais à Napoleon III., pour obtenir par là une trève qui lui permette de rassembler ses forces, de les augmenter, et de gagner peut-être un puissant Allié contre la Prusse.

Toutefois, au premier moment du moins, le coup ne porte pas. Les Prussiens suivent la route de Vienne; sur le théâtre de la guerre, au Nord-Ouest, ils ont massé leurs forces primitivement séparées, et se mettent à attaquer énergiquement les Bavarois et les autres troupes de la Confédération.

Tels sont les contours généraux, l'esquisse du tableau que nous avons maintenant à achever. Commençons par les événements qui ont eu lieu en Italie.

1. Passage du Mincio par l'armée principale des Italiens.

La disposition primitive de l'armée italienne ne pouvait absolument pas faire préjuger de ses plans. De la facilité relative que présentait le passage du Mincio il s'ensuivait que les Italiens pouvaient concentrer leurs principales forces aussi bien sur le Pô inférieur, pour tourner ainsi le Quadrilatère, que contre le Mincio pour aller attaquer le Quadrilatère lui-même.

Or, ce fut ce qu'il y avait de plus invraisemblable qui arriva. Aussi voulons-nous d'abord raconter les faits, et y rattacher ensuite les observations que nous avons, du reste, déjà préparées et fait pressentir par notre examen du théâtre des opérations.

C'était le 23 Juin, dès le matin, que, selon l'annonce faite à l'archiduc Albert par le général Lamarmora, devait se faire l'ouverture des hostilités.

A la nouvelle que les Autrichiens ne défendraient par le terrain entre le Mincio et l'Adige, mais qu'ils attendraient leurs adversaires derrière cette dernière rivière, il fut résolu dans le

quartier-général du roi Victor Emmanuel qu'on passerait directement le Mincio et qu'on occuperait le terrain non défendu par l'ennemi. La position que l'on prenait ainsi entre les forteresses du Quadrilatère, et par laquelle on les isolait les unes des autres, permettrait de passer l'Adige, et de tendre la main au général Cialdini, aussitôt qu'il aurait traversé le Pô inférieur. Garibaldi devait inquiéter le Tyrol méridional, au moyen des corps de volontaires qu'il avait sous la main, et qui n'étaient encore qu'imparfaitement organisés.

L'attaque principale se dirigeait donc contre le Mincio et l'Adige, et devait se faire par l'armée principale, placée sous le commandement direct du roi lui-même. Dans ce but, cette armée fut renforcée d'une division, de telle sorte que chacun des 3 corps dont elle se composait, comprenait 4 divisions, auxquelles il faut ajouter la division de grosse cavalerie.

Le ***premier Corps,*** sous Durando, se composait des divisions Cerale, Pianelli, Sirtori et Brignone; — le second, sous Cucchiari, présentait les divisions Angioletti, Longoni, Cosenz et Nunziante (Duc de Mignano); — le troisième, sous Della Rocca, comprenait les divisions Cugia, Govone, Bixio et Humbert (le prince héréditaire). — D'après nos précédentes explications, on peut admettre, au plus, pour chaque division, 12,000 hommes d'infanterie, de Bersaglieri et de cavalerie, avec 18 pièces d'artillerie. Les 12 divisions font donc un ensemble de 144,000 hommes, ce qui porte l'armée entière, en y comprenant la division de cavalerie de réserve, à une force de 146,000 hommes avec 228 pièces de canon.

Immédiatement après la déclaration de guerre, cette armée, pour la plus grande partie, s'avança jusqu'au Mincio. Le 22 Juin, le quartier-général du premier Corps d'armée était à Cavriana, celui du troisième corps à Gazzoldo, et celui du second, à Castellucchio. La division de cavalerie de réserve était postée à Me-

dole, et le quartier-général du roi se trouvait à Canneto sur l'Oglio. Dans la nuit du 22 au 23 Juin, il fut avancé jusques vers Cerlungo, au Nord de Goito, où le roi se rendit lui-même.

Le passage du Mincio devait s'effectuer le 23 Juin, à partir de 7 heures du matin, par les troupes désignées préliminairement pour cette opération importante.

Ces troupes se composaient des divisions Cerale, Sirtori et Brignone du premier corps, — puis du troisième corps tout entier et de la cavalerie de réserve, ce qui donnait, supposé l'armée au complet, une force de 87,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, avec 138 pièces de canon.

La division Pianelli du premier Corps devait rester près de Ponti, sur la rive droite du Mincio pour observer la place forte de Peschiera.

On détacha du premier Corps la division Cosenz et une brigade de la division Nunziante pour les diriger vers Mantoue, soit sur la ligne de l'Osone, près de Curtatone et de Montagnara, soit plus au Sud, vers le Pô. La seconde brigade de la division Nunziante restait sur la rive droite du Pô pour observer Borgoforte et pour garder les communications avec l'armée de Cialdini.

Les deux divisions Angioletti et Longoni du premier corps, devaient, pour le moment, rester près de Castellucchio. S'il ne survenait pas d'empêchement, elles devaient passer, le 24 Juin, la ligne du Mincio près de Goito, pour soutenir les opérations des autres Corps qui se trouveraient déjà entre le Mincio et l'Adige.

Le 23, dans la matinée, la division Cerale passa donc le Mincio près de Monzambano, — la division Sirtori le traversa près de Borghetto-Valeggio, et la division Brignone près de Molini di Volta (les moulins de Volta) entre Volta et Pozzolo. Près de Goito passèrent, en premier lieu, la division de cavalerie de réserve, puis les 4 divisions du troisième Corps d'armée. Les

deux divisions Bixio et Prince Humbert furent portées jusqu'à Belvedere et à Roverbella; les divisions Govone et Cugia campèrent près de Pozzolo et de Massimbona; les trois divisions du premier Corps bivouaquèrent sur la rive gauche du Mincio, près du point où elles avaient opéré leur passage.

La division de cavalerie de réserve, qui envoya des détachements en reconnaissance jusqu'à Villafranca, rencontra seule de faibles détachements de cavalerie autrichienne.

Sur la rive droite du Mincio, vers le côté sud du lac de garde, il y a toute une couronnne de terrasses et de collines basses qui forme les dernières pentes des Alpes jusqu'à la grande plaine du Pô, et qui fournit en quelque sorte, en 1859, le principal champ de bataille de Solferino. La même configuration de terrain se retrouve sur la rive gauche du fleuve, au sud du même lac, entre le Mincio et l'Adige.

Cette dernière couronne de hauteurs qui, en suivant la ligne de Valeggio, de Custozza, de Somma-Campagna, de Sona et de Santa-Giustina, descend, soit vers le Sud, contre la plaine de Villafranca, soit à l'Est, contre Vérone et la vallée de l'Adige, ces hauteurs, disons-nous, avaient été, le 25 Juillet 1848, le champ de bataille entre le maréchal Radetzky et le roi Charles Albert.

Qui aurait cru que cette bataille de Custozza pût jamais se renouveler! encore moins aurait-on pu croire raisonnablement qu'elle présenterait la même heureuse issue pour les Autrichiens, puisqu'on était en face d'un tout autre état de forces qu'en 1848. Car, enfin, un royaume d'Italie s'était formé dès-lors, et l'Autriche était appelée maintenant à combattre en même temps, sur un autre théâtre d'opérations militaires, un adversaire aussi puissant et énergique que prudent.

Et cependant, c'est ce qui paraissait incroyable qui s'est réalisé.

Les détachements les plus avancés de la cavalerie de réserve n'ayant rencontré que de faibles détachements autrichiens, on en conclut, au quartier-général italien, que l'archiduc Albert, comme on l'avait entendu dire, ne défendrait point le territoire situé entre le Mincio et l'Adige, et se contenterait de défendre cette dernière ligne. Qui pourrait dire comment on en était venu à cette conclusion erronée, surtout après le rôle que la place de Vérone avait joué en 1848, rôle que maintenant elle pouvait soutenir avec dix fois plus de chances de supériorité! La conclusion était toutefois possible, car, enfin, elle eut lieu. On résolut donc d'occuper, le 24 Juin, le triangle qui séparait les places du Quadrilatère, en se postant sur les hauteurs, au Sud du lac de Garde, et entre Valeggio, Castelnuovo et Somma-Campagna. C'était un triangle opposé à un rectangle! Mais est-ce donc là l'art de la guerre? pourquoi ne pas alors faire des combinaisons encore plus insensées ou plus oiseuses, et ne pas essayer, à tout prendre, même de ce célèbre pentagramme qui empêchait un Méphistophélés de quitter la chambre de Faust!

Malheureusement, nous ne disons que des choses trop sérieuses lorsque nous nous élevons, même avec l'arme du ridicule, contre ce triste système de mystères et de secrets qu'on a coutume d'appeler des plans militaires, des plans de bataille et de guerre. Voici douze ans que nous combattons avec courage ce malheureux système, et tout seuls pendant un temps assez long. En 1859 nous caractérisions ce jeu-là sous le nom de plans de guerre à la Giulay. Nous ne connaissions pas encore, comme plus tard, tous les faits, tous les détails, et cependant nous savions l'essentiel. Maintenant, en 1866, toute la presse revient à ces formules magiques. On dirait qu'il en est d'un plan de guerre comme de ces anciennes formules de conjuration employées pour arrêter le sang, la gangrène, ou les incendies, et qui ne devaient



être communiquées qu'avec le plus grand mystère, à l'heure de minuit, dans un sombre carrefour, par quelque vieille femme s'adressant à un jeune garçon, ou par quelque vieillard à la barbe blanche s'adressant, comme le veulent les livres cabalistiques, à quelque innocente jeune fille de 7 ans. Non! Non! les plans militaires ne sont pas des formules d'augures, mais bien le résultat d'une vraie et saine intelligence des choses. Cette intelligence est, de nos jours, assez répandue, du moins dans les armées. Il existe bien réellement une science de la guerre; des centaines d'officiers que compte une armée permanente, n'y en eût-il qu'un seul qui possédât pleinement cette science, cela suffirait pour faire sentir jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y a de souverainement ridicule dans les prétendus mystères dont on entoure l'art militaire. Qu'un homme soit mis à la tête d'une armée, — qu'il ait en mains tous les moyens, et, par conséquent, aussi les moyens pécuniaires pour pouvoir se procurer les nouvelles dont il a besoin, comment pourrait-on vouloir lui cacher rien d'important! Ce n'est pas le mystère, c'est bien plutôt, de nos jours, la publicité qui, bien employée, sert le mieux à tromper ou à induire en erreur l'ennemi. Il faudrait être de plusieurs siècles en arrière pour que, de nos temps, un général méconnût ces vérités si simples. Le fatal dualisme qu'on a établi, jusqu'à nos jours, et sans exception, entre l'homme d'état et le général, entre le citoyen et le soldat, agit avec une telle efficace que la presse elle-même élève en quelque sorte des autels au Système augural qu'on a suivi dans l'art de la guerre. Ces autels, il eût plutôt fallu les élever à la sottise. Toute la presse européenne s'est mise à crier: „Voici 18 ans que Lamarmora travaille à ses plans de campagne! il faut donc bien que ces plans soient bons, soient excellents!“ — Mais qu'y a-t-il de raisonnable dans ce langage? Rien du tout; car, enfin, com-

bien, dans l'espace de 18 années, ne peuvent pas changer les rapports et toute la situation des peuples! On pourra suivre de près, durant 18 années, ces changements de toute espèce, afin d'être plus à même de dresser le plan de campagne d'un état contre un autre état; *mais on ne saurait raisonnablement travailler durant le même espace de temps à un plan de campagne.* Un homme, nous ne disons pas de génie, mais de simple bon sens, n'a pas besoin de plus de 24 heures pour dresser, et même pour mettre par écrit un plan de campagne, supposé toutefois qu'il se soit convenablement préparé pour ce travail.

Le premier Corps de l'armée italienne reçut l'ordre, pour le 24 Juin, de laisser la division Pianelli sur la rive droite du Mincio, et de transférer son quartier-général à Castelnovo, où devait aussi s'avancer la division Cerale en faisant front vers Peschiera. Les divisions Sirtori et Brignone devaient s'avancer, de leur côté, jusqu'à Santa Giustina et à Sona pour y faire front contre Pastrengo et Vérone. Vers le Sud, cette ligne devait se prolonger par le troisième Corps d'armée sur Somma-Campagna et Villafranca, puis, plus au loin, par la cavalerie de réserve, sur Quaderni et Mozzecane. Les deux divisions Angioletti et Longoni du second Corps d'armée avaient à passer, au 24 Juin, le Mincio près de Goito et à prendre position comme principale réserve près de Marmirolo et de Roverbello.

En outre, l'ordre fut donné de construire près de Torre di Goito (au-dessus de Goito), un nouveau pont de campagne, lequel, ainsi que le pont du même genre de Molini di Volta, et comme les ponts ordinaires de Monzambano, de Borghetto-Valeggio et de Goito, devait être couvert par des têtes de pont établies sur la rive gauche du Mincio.

Quant au mouvement progressif du premier et du second Corps, on fit la supposition d'une marche ordinaire de voyage. On

songeait, en outre, à prendre ***sans combat*** de nouvelles positions entre le Mincio et l'Adige, soit entre les deux places fortes, d'importânce diverse, de Peschiera et de Vérone. L'ordre du jour du roi Victor Emmanuel, ordre qui devait préparer les troupes à de prochaines luttes, ne fut pas lu aux soldats. Les troupes ne firent pas la soupe avant d'abandonner leur bivouac; on se contenta de leur donner un peu de Risotto ou de Polenta, selon que cela arrangeait le mieux les commissaires des guerres de chaque division. Pas un seul officier ne se préoccupa du soin de ses troupes. Point de discours, comme il en faut toujours adresser, ne fût-ce qu'en peu de paroles, aux troupes italiennes. Les voitures de secours, portant l'approvisionnement, se composaient de chariots de campagne que conduisaient des valets mal disciplinés et laissés sans aucune surveillance. Ces voitures devaient suivre les colonnes, comme s'il se fût agi de faire une marche jusqu'à Turin par un temps de profonde paix, et non pas d'une marche entre quatre citadelles ennemies. Le soldat d'infanterie gémissait sous son bagage lourd et très-mal réparti.

Pour comprendre toute l'absurdité de ces divers préparatifs, il suffira de savoir que Castelnovo n'est éloigné que d'un peu plus d'une demi-lieue de Peschiera et que Somma-Campagna n'est guères qu'à une lieue de Vérone. Aussi les colonnes italiennes ne tardèrent-elles pas, dans leur marche, à rencontrer les troupes autrichiennes qui étaient sorties de la citadelle de Vérone pour les attaquer.

2. Préparatifs de l'Archiduc Albert contre le mouvement progressif de l'armée italienne.

L'Archiduc Albert, général en chef de l'armée autrichienne en Italie, avait à sa disposition, en fait de troupes, le 5ème Corps

d'armée placé sous le prince Frédéric de Liechtenstein; le 7ème Corps, sous le lieutenant-général Maroicic di Madonna del Monte; le 9ème Corps, sous le lieutenant-général Hartung, et une division d'infanterie de réserve, commandée par le major-général Rodich, et formée de quatrièmes bataillons et de soldats des frontières. Ce dernier ayant bientôt dû remplacer le prince de Liechtenstein dans le commandement du 5ème Corps, ce fut le général Rupprecht qui commanda la division de réserve.

Immédiatement après qu'on eut appris l'entrée des Prussiens dans le Holstein, la plus grande partie des troupes que nous venons de mentionner fut concentrée de telle manière autour de Vérone, entre Pastrenzo et Sto. Bonifacio, qu'on pouvait facilement les réunir sur l'une ou l'autre rive du Mincio pour livrer bataille. Dans ce cas, tout en décomptant quelques détachements dans chacun de ces trois corps, il restait encore trois brigades, plus une forte brigade de la division de réserve, soit, en tout, 10 brigades, formant un total de 70,000 hommes, et même de 73 à 74,000, en y comprenant la cavalerie. Ces troupes avaient 272 pièces de canon.

A l'époque où les Italiens dénoncèrent la cessation de la paix, la division d'infanterie de réserve occupait l'aîle droite près de Pastrenzo, et le 7ème Corps l'aîle gauche, près de Santo Beneficio; les 5ème et 9ème Corps étaient concentrés près de Vérone; quelques brigades détachées avaient été portées vers le Pô inférieur pour observer les mouvements de Cialdini, et la brigade de cavalerie légère du colonel Pulz s'était avancée vers le Mincio. Celle-ci avait reçu l'ordre d'observer les mouvements des troupes placées sous le commandement direct du roi Victor Emmanuel; dans le cas où le roi franchirait le Mincio, elle devait éviter tout combat sérieux et se retirer sur Vérone par Villafranca.

Le 22 Juin, les Italiens faisant leurs premiers préparatifs pour opérer le passage du fleuve, le colonel Pulz retira ses postes avancés et se porta sur Villafranca. Le 23, les Italiens avaient franchi le Mincio; leur division de cavalerie de réserve s'avançait sur Villafranca; la cavalerie autrichienne se retira. On ne fit qu'échanger quelques coups de canon entre Villafranca et Dosso buono. Le soir du 23, la brigade Pulz arriva près du fort Gisela devant Vérone, et y passa la nuit au bivouac.

Dans l'après-midi du 23 Juin, vers les 2 heures, l'Archiduc Albert fut averti par un officier d'état-major qu'il avait envoyé à Somma-Campagna, que cette localité et les hauteurs plus au Sud, du côté de Custozza, n'étaient point encore occupées par les Italiens, mais qu'en revanche on apercevait au sud de Somma-Campagna de forts tourbillons de poussière dans la direction de l'Est, soit vers l'Adige.

Nous ferons observer ici que, se fondant sur des rapports assez positifs, on s'était persuadé, dans le quartier-général autrichien, que le plan de campagne des ennemis consistait, aussitôt après le passage du Mincio, à traverser, en passant par Villafranca et Isola della Scala, la vaste plaine qui s'étend entre le Mincio et l'Adige, puis a jeter un pont sur cette dernière rivière, et enfin à tendre la main à Cialdini qui, dans l'intervalle, aurait traversé le Pô inférieur et se serait porté en avant.

Nous savons, par ce qui précède, qu'il n'en était pas ainsi. Une différence très-importante dans les plans consistait en ce que le roi Victor Emmanuel voulait se placer avec son armée principale entre les places fortes du Quadrilatère, avant de chercher à se réunir à Cialdini. Du reste, les plans que les Autrichiens supposaient devoir être suivis par leurs adversaires n'auraient pu être approuvés. Car, de commencer par se séparer, en courant le danger de se faire battre l'un après l'autre, et en

n'ayant en vue qu'une réunion qu'on pouvait obtenir sans danger d'une autre manière, c'était là, assurément, un mauvais système. De nombreux exemples prouvent la complète inutilité, le danger même de pareilles mesures. L'un des plus frappants, par cela même qu'il fut offert sur un espace assez restreint de terrain, c'est celui de la bataille d'Idstedt. Du reste, les Italiens n'avaient pas besoin de porter si loin leurs regards. Ils n'avaient qu'à se rappeler les opérations qui, du temps de la prise de Vicence par Radetzky, en 1848, suivirent la bataille de Goito, précisément sur le même terrain où l'on allait maintenant combattre de nouveau. Les opérations exécutées alors par le roi Charles Albert et par Durando suffisaient pour faire rejeter un semblable plan comme entièrement inacceptable.

Quoi qu'il en soit, l'opinion qui régnait dans le quartier-général autrichien sur le plan d'opérations et sur les mouvements des Italiens ne resta pas sans influence sur les observations du colonel Rueber, officier de l'état major, qui avait été envoyé par l'Archiduc Albert à Somma-Campagna à la recherche de renseignements. Le rapport du colonel confirma l'Archiduc dans ses vues et ses idées sur le plan de campagne de l'armée italienne.

Il résolut d'attaquer les Italiens sur leur flanc gauche, dans leur marche vers l'Adige, et, pour préparer cette attaque, de s'emparer sans retard des hauteurs qui s'étendent entre Somma-Campagna, Sona et Santa Giustina, d'une part, Valeggio, Monzambano et Peschiera, de l'autre. Il s'agissait donc, au fond, de faire une répétition complète de la bataille de Custozza du 25 Juillet 1848.

Certes, le temps ne manquait pas pour les préparatifs. De Goito à Albaredo, il y a 6 lieues et même plus. Les Italiens ne pouvaient donc guères atteindre Albaredo avant la soirée du

24. Si la supposition des Autrichiens se vérifiait, il fallait maintenant jeter un pont sur l'Adige, et le passage ne pouvait s'en faire par les Italiens avant la matinée du 25. De plus, ce passage devait prendre nécessairement toute la journée.

L'Archiduc, de son côté, pouvait occuper, déjà le 23 Juin, au moyen des troupes dont il disposait, la chaîne de hauteurs qui s'étend près de Sona et de Somma-Campagna. De cette localité jusqu'à Villafranca, où l'on pouvait compter de rencontrer les détachements latéraux de l'armée italienne, il n'y a guères plus d'une lieue. De fortes troupes autrichiennes pouvaient donc commencer l'attaque, près de Villafranca, dès les premières heures de la matinée. Dans le même temps, des troupes de réserve arrivant de Santa Lucia, près de Vérone, jusqu'à Castel d'Azzano, une vigoureuse attaque de leur part pouvait amener, dans la matinée du 24 Juin, un arrêt, une interruption durable, dans le mouvement supposé de l'armée ennemie. Il n'en fallait pas davantage pour faciliter le déploiement de l'armée autrichienne et pour permettre à son chef de dresser tout un plan de bataille.

Partant de ces données, l'Archiduc mit en mouvement, dès l'après-midi du 23, la brigade du colonel, Prince de Saxe-Weimar, laquelle appartenait à la division de réserve, et l'envoya du camp de Pastrengo à Sandra, où elle avait à prendre ses positions et d'où elle enverrait des détachements du côté de Castelnovo.

Le 5ème Corps d'armée, commandé par le général Rodich, dut partir de Vérone pour Sona, dans l'après-midi du même jour, y prendre position, et porter delà son avant-garde vers Zerbare, par conséquent dans la direction de Custozza et de Valeggio.

Le 9ème Corps d'armée, sous le général Hartung, dut se

concentrer immédiatement devant Vérone, près de Santa Lucia. Le 7ème Corps, sous Maroicic, fut rappelé en toute hâte de Santo Bonifacio qui est éloigné de 3 lieues d'Allemagne de Vérone. Ce n'est qu'après une marche fort pénible, faite par une chaleur étouffante et au milieu de tourbillons de poussière, que ce Corps arriva, dans la soirée du 23 Juin, près de Santo Massimo devant Vérone, au nord de Santa Lucia. Ces troupes ayant besoin d'un long repos, on leur assigna d'avance le rôle de réserve.

La cavalerie des divers Corps d'armée dut céder 8 escadrons que l'on forma en brigade de cavalerie, et que l'on plaça sous les ordres du colonel Bujanovics de Agg-Telek, commandant du onzième régiment de hussards. On obtenait ainsi deux brigades particulières de cavalerie, celle de Pulz et celle de Bujanovics.

Dans la soirée du 23, l'Archiduc transféra son quartier-général à Saint Massimo. Eclairé par de nouveaux avis, il ordonna d'occuper, le 24 Juin de bonne heure, la ligne de Sandra, Santa Giustina, Sona et Somma-Campagna, puis, tout en gardant pour point d'appui Somma-Campagna, de faire immédiatement une conversion à gauche, qui mènerait les troupes sur la ligne de Castelnovo, San Giorgio in Salice, Zerbare, Somma-Campagna et Berettara, ligne d'où les différents corps, soit divisions, soit brigades, auraient à se rendre vers le Sud, en suivant une direction suffisamment indiquée par les précédentes manoeuvres.

Les deux brigades de cavalerie Pulz et Bujanovics devaient couvrir, sur le flanc gauche, les mouvements du reste de l'armée, en s'avançant dans la plaine à partir de Santa Lucia, et en marchant par Ganfardine et Dosso buono vers Custozza et Villafranca.



Un choc puissant et impétueux était ainsi préparé, des deux côtés, par les dispositions prises dans les divers quartiers-généraux.

Selon nos calculs, et à ne consulter que l'état nominal des armées, les Autrichiens avaient au moins 73,000 hommes. Il faut même ajouter à ce nombre quelques bataillons de la garnison de Peschiera, lesquels firent une sortie. Le chiffre des hommes qui prirent part à la bataille, le 24 Juin, est donc, au moins, de 75,000; ou, si l'on n'admet que les trois quarts de ce chiffre pour nombre réel des combattants, il y avait 57,000 Autrichiens, menant avec eux 272 pièces d'artillerie.

Dans l'armée italienne, à la date du 23 Juin, 87,000 hommes, accompagnés de 138 pièces de canon, avaient dejâ passé sur la rive gauche du Mincio. Les 24,000 hommes des divisions Angioletti et Longoni qui formaient le second Corps, avaient l'ordre de passer le Mincio, le 24 Juin. Ce fut en quelque sorte par hasard qu'une brigade de la division Pianelli prit aussi part à la bataille du 24. En comptant tout ce que les Italiens avaient de combattants, le dit 24, entre le Mincio et l'Adige, on obtient donc, d'après l'état nominal, un chiffre de 117,000 hommes et d'environ 192 pièces de canon; mais, si l'on défalque dans la même propotion que pour les Autrichiens, on arrive au chiffre de 90,000 hommes et de 192 canons. — Nous croyons donc ne commettre aucune erreur tant soit peu grave, et nous approcher le plus possible de la vérité, ce qui n'a lieu que bien rarement dans les rapports militaires officiels, quand nous affirmons que, dans la journée du 24 Juin 1866, 57,000 Autrichiens, suivis de 272 pièces d'artillerie, combattirent contre 90,000 Italiens et 192 pièces. Autrefois, ce n'était pas un calcul inusité ou extraordinaire que de compter 8 canons comme l'équivalent d'un bataillon de 800 hommes. Il est vrai que ce calcul ne se justifie pas

trop, rationnellement parlant; toutefois on ne peut le rejeter d'une façon absolue. Il s'ensuit que 272 canons représentent un effectif de 27,200 hommes, et que 192 canons en représentent un de 19,200. — Par ce moyen, nous arrivons à la conclusion suivante: c'est que, le 24 Juin 1866, il y a eu, il pouvait, ou il devait y avoir 80,000 Autrichiens en lutte contre 110,000 Italiens. Comme que nous fassions notre calcul, nous arrivons ainsi toujours au même résultat, savoir qu'il y avait 4 Autrichiens pour 5 Italiens. Les premiers étaient très-supérieurs aux seconds en artillerie. L'infanterie et la cavalerie des Autrichiens étaient à celles de leurs adversaires dans la proportion de 2 à 3.

3. Bataille de Custozza, le 24 Juin 1866.

Un orage éclata dans la nuit du 23 au 24 Juin. La pluie fut sans doute importune aux deux partis, mais elle eut pour eux l'avantage de rafraîchir l'air, et d'abattre, pour le lendemain, la poussière calcaire des routes qui est si désagréable dans ces contrées.

Même avant que se levât le soleil de la journée de Solferino, ou de Saint-Martin, comme la nomment les Italiens qui combattaient en 1859 à côté des Français, le 9ème Corps de l'armée autrichienne partit de Santa Lucia, à 3 heures du matin, pour se rendre à Somma-Campagna; le 5ème Corps, ne laissant qu'un détachement à Sona, s'avança sur Santo Giorgio in Salice, et la partie disponible de la division de réserve alla de Sandra à Castelnovo. Les avant-gardes de ces divers Corps d'armée furent en même temps reportées en avant, et les brigades de cavalerie s'étendirent dans la plaine, sur la gauche du 9ème Corps.

Ces troupes rencontrèrent, dans la matinée du 24 Juin, les

forces italiennes, en particulier, la division de cavalerie de réserve, et la division du Prince Humbert, qui se mouvaient, toutes les deux, dans la direction de Villafranca à Dosso buono et à Ganfardine; — puis la division Bixio qui marchait à gauche de la dernière division sus-indiquée. La lutte s'engagea bientôt, et se poursuivit toute la journée, sur le même terrain, sans résultat décisif. Un peu plus tard, et avec plus de vigueur encore, la division Cugia engagea aussi le combat, en s'avançant, sur la gauche de Bixio, vers Monte Torre et Staffolo, où elle rencontra les Autrichiens placés sous le général Hartung.

Laissons de côté, pour le moment, les attaques de la division Govone du 3ème Corps et de la division Brignone du 1er Corps, sur la rive orientale du Tione, et occupons-nous de ce qui se passa sur la rive occidentale, où la lutte la plus violente se déploya dès les 7 heures du matin.

Dans cette même partie de la matinée, la division de réserve rencontra près d'Alzarea l'avant-garde de la division Cerale, et comme elle lui était très-supérieure en nombre, elle la força de reculer. Alors le général Cerale occupa fortement Oliosi, et essuya l'attaque de la division autrichienne de réserve. Outre cette division, l'Archiduc Albert fit avancer contre Oliosi, de l'autre côté du Tione, la brigade Piret du 5ème Corps, tandis que les brigades Mœring et Bauer du même Corps s'avançaient contre Santo Rocco di Palazzuolo.

La réunion du 5ème et du 9ème Corps fut bientôt établie par la brigade d'avant-garde du 7ème Corps lequel s'avançait par Sona sous les ordres du général Scudier et de Sona marcha sur Zerbare.

Bientôt Oliosi fut mis en flammes par la nombreuse artillerie autrichienne, et le général Cerale dut abandonner cette position. Ce brave général se retira vers Monte Vento au milieu

de violents et perpétuels combats, dans lesquels ses soldats ne montrèrent pas moins de bravoure que leurs ennemis. Lui-même fut blessé, et le général Villarey, l'un de ses commandants de brigade, fut tué. La division autrichienne de réserve et la brigade Piret se portèrent, à sa suite, vers Monte Vento. Il était 1 heure de l'après-midi quand la bataille prit, sur cette aile de l'armée, une tournure si mauvaise pour les Italiens. La division Cerale était alors dans une de ces positions fatales où la bravoure la plus signalée ne sert à rien. Elle n'était point appuyée, et, malheureusement, ne pouvait pas l'être.

La division Sirtori s'avança lentement de Valeggio jusques vers la chapelle de Santa Lucia sur le Tione, et prit position dans cette localité qu'il ne faut pas confondre avec le village de Santa Lucia situé devant Vérone, et où eut lieu la bataille du 6 Mai 1848. Cette division arriva à propos pour couvrir le flanc droit de la division Cerale qui se remettait en ordre sur le Monte Vento. Mais cette dernière division-ci avait été si longtemps abandonnée à elle-même qu'elle ne pouvait qu'être fortement ébranlée. Le général Durando chercha à la réorganiser, mais bientôt il fut blessé lui-même et dut se retirer du combat.

Vers les deux heures, la division de réserve et la brigade Piret s'avancèrent au pas de charge contre Monte Vento; la division Cerale, obligée de commencer la retraite sur Valeggio, fut soutenue par la réserve du 1er Corps d'armée, savoir par 4 bataillons de Bersaglieri, par 4 batteries et par la brigade de cavalerie. Une autre circonstance empêcha l'aile droite des Autrichiens de faire une vigoureuse poursuite. Le général Pianelli, qu'on avait laissé sur la rive droite du Mincio, avait été averti du mauvais état des affaires près d'Oliosi, et envoya aussitôt une brigade de sa division jusqu'à Monzambano sur la rive

gauche; il menaçait ainsi le flanc droit des troupes autrichiennes qui s'avançaient sur Monte Vento. Durando étant blessé, Pianelli se chargea du commandement de la partie des troupes du 1er Corps qui lui tombèrent sous la main; mais ce n'était pas là un secours, ni un résultat bien important.

Le Monte Vento une fois évacué par les Italiens, les brigades Bauer et Mœring du 5ème Corps autrichien avancèrent avec vigueur par Santo Rocco di Palazzuolo contre la position de Santa Lucia occupée par Sirtori. Celui-ci, ne se sentant plus couvert sur sa gauche, commença, avant 3 heures, sa retraite sur Valeggio, en passant par le Monte Mamaor, jusqu'où il fut vigoureusement suivi et poussé par les Autrichiens.

Pendant que la brigade Piret suivait assez lentement les débris de la division Cerale, car, des deux côtés, les troupes étaient harassées par la chaleur brûlante de la journée, la division autrichienne de réserve se tourna vers Salionze et Monzambano pour repousser le général Pianelli.

Vers les 3 heures de l'après-midi, l'aile gauche de l'armée italienne était chassée de toutes ses positions. Cependant une lutte ardente continuait encore sur les hauteurs, le long de la rive orientale du Tione, ou le combat ne s'était engagé très-sérieusement qu'assez tard.

Le 9ème Corps d'armée autrichien avait reçu l'ordre positif de se maintenir près de Somma-Campagna. Aussi, quand la division Cugia s'avança, vers les 8 heures du matin, par Madonna della Croce et le Monte Torre pour atteindre Staffalo, le lieutenant-général Hartung fit occuper très-fortement avec de l'artillerie Casa del Sole et Berettara. Bientôt même il reçut l'ordre de pénétrer aussitôt que possible jusques vers Custozza. Mais il fut arrêté longtemps par la vaillante résistance de la division Cugia, soutenue, sur sa droite, par la division du Prince Humbert.

Celle-ci fut, dans le même temps, violemment attaquée par les brigades de cavalerie Pulz et Bujanovics, et son infanterie dût même plusieurs fois se former en carrés, dans l'un desquels (49ème régiment, brigade de Parme) le Prince héréditaire trouva par moments un abri.

Sur la gauche du général Cugia, entre lui et le général Sirtori, la division Brignone intervint maintenant dans la bataille. Cette division, qui appartenait au premier Corps d'armée, se composait des deux brigades, les grenadiers sardes, sous le général Gozzani di Treville, et les grenadiers lombards, sous le prince Amédée. Elle avait été destinée, dans l'origine, à former la réserve des deux Corps d'armée appelés à combattre. Elle avait d'abord traversé le Mincio près des moulins de Volta; puis, elle s'était portée, le 24, au matin, sur Valeggio, d'où elle fut dirigée par le Tione vers Custozza. Ici, le général Lamarmora, le principal conseiller du roi et son aide le plus rapproché, l'avait conduite lui-même au combat. La division s'avança donc par Custozza sur Monte Godio, où elle fut bientôt attaquée par la brigade Scudier du 7ème Corps autrichien. Les grenadiers italiens déployèrent une brillante bravoure; mais ils devaient bientôt avoir affaire avec des ennemis très-supérieurs en nombre, car on jeta contre eux les deux dernières brigades du 7ème Corps, celle du colonel Tœply de Hohenvest et celle du comte Welfersheimb.

La division Brignone se maintint dans ses positions jusques peu de temps après midi. Les deux commandants, Gozzani et le prince Amédée, ayant été blessés, Brignone se vit obligé de se retirer vers Custozza. On fit avancer à sa place la division Govone du 3ème Corps.

La chaleur étouffante qu'il faisait amenait de temps en temps des pauses plus ou moins longues dans la bataille. Ce

fut, en particulier, le cas au moment où la division Govone s'avança sur Custozza pour remplacer la division Brignone.

Ce ne fut qu'après la perte du Monte Vento par la division Cerale, et après l'abandon de la position de Santa Lucia par la division Sirtori, que le combat se ralluma avec violence entre Monte Godio, Staffalo et Custozza.

Le 7ème Corps autrichien, appuyé, d'un côté, par la brigade de l'aile gauche du 5ème Corps laquelle, après la retraite de Sirtori, n'avait plus d'adversaires devant elle, et, d'un autre côté, par les fortes batteries du 9ème Corps placées près de Casa del Sole, s'avança avec une impétuosité toujours plus forte vers Bagolina et la petite forêt adjacente, et enleva ces deux points aux troupes de Govone.

Maintenant le général Cugia, se voyant débordé sur sa gauche, dut nécessairement abandonner peu-à-peu les hauteurs du Monte Torre et de Madonna della Croce. Vers les 5 heures du soir, la retraite des Italiens devint générale. Toutefois, ce n'était nullement une retraite précipitée, et la poursuite, de la part des Autrichiens, ne fut pas très-vigoureuse. Le 3ème Corps d'armée italien se retira pas à pas, avec son aile gauche, sur Prabiano, et, avec sa droite, sur Villafranca. Ce ne fut que vers les 7 heures du soir que les Autrichiens occupèrent Custozza qu'on leur abandonnait.

La retraite fut couverte, dans la plaine entre Villafranca et Custozza, par la division de cavalerie de réserve, par la brigade de cavalerie du 3ème Corps d'armée et par la division Bixio. Quelques petits détachements du 2ème Corps eurent encore à livrer des combats partiels.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les deux divisions Angioletti et Longoni de ce 2ème Corps d'armée avaient reçu l'ordre de quitter le 24 Juin, la contrée de Castellucchio, de

passer par Goito, et de traverser le Mincio. Comme ces troupes n'avaient point eu de fatigues à supporter, les jours précédents, elles auraient, en tout cas, pu partir de Castellucchio, le 24, de très-bonne heure, et, vû la chaleur accablante qui régnait, elles auraient dû faire cet effort. Car, si elles étaient parties à 3 heures du matin, comme l'avait fait le 9ème Corps autrichien, elles auraient très-bien pu, à 8 heures avant midi, avoir déjà franchi la rivière, et se trouver, sans avoir essuyé de trop grandes fatigues, à Villafranca, dans les premières heures de l'après-midi. Malheureusement pour les Italiens, il n'en fut pas ainsi.

On ne saurait nier que les troupes italiennes ne se soient parfaitement bien battues sur la ligne de Monte Vento jusqu'à Staffalo et Gonfardine. Toutefois, dans tout le cours de la bataille, on ne peut qu'être frappé d'un défaut de liaison et d'ensemble, d'un certain manque d'habile direction générale et de persévérance, soit dans les plans, soit dans la lutte, et enfin d'une prompte lassitude surtout chez les chefs. C'est ainsi que le général Lamarmora qui, après avoir amené au combat la division Brignone, observait le combat depuis la contrée de La Gherla, considéra bien trop vite peut-être la bataille comme perdue. La division Brignone une fois forcée de battre en retraite, il engagea le roi Victor Emmanuel, qui assistait au combat dans la contrée de Villafranca et de Custozza, à se porter sur Valeggio et, delà, sur la rive droite du Mincio. Lui-même accourut à Goito, pour faire avancer les divisions Angioletti et Longoni, conduite bien difficile à comprendre, puisque, par cette absence, il n'y avait plus de Commandant en chef sur le champ de bataille. Le général prétend, il est vrai, dans son rapport, qu'il avait encore compté, moyennant ces divisions du 2ème Corps, ramener la victoire sur les hauteurs de Custozza, pendant que Bixio et le prince Humbert couvraient le flanc droit du 3ème

Corps. Mais son propre rapport semble prouver que cette dernière éventualité n'eut pas lieu, ou bien qu'une singulière confusion s'était emparée de l'esprit du général.

Quand Lamarmora arriva entre 3 et 4 à Goito, il n'y trouva d'abord qu'une faible avant-garde du Corps de Cucchiari. Il l'envoya immédiatement sur Villafranca, où elle prit part aux derniers moments des combats de retraite, dont les tonnerres ne finirent de retentir que vers les 9 heures du soir.

Le gros des divisions Angioletti et Longoni n'avait pas bougé de Castellucchio. Ce fut sans doute cette fâcheuse circonstance qui engagea Lamarmora à ne plus penser qu'à la retraite. Il envoya immédiatement un officier à Valeggio pour s'assurer ce point de passage; un autre officier, chose difficile à comprendre, et cependant bien réelle, dut s'en retourner de Goito à Custozza pour y aller recueillir des nouvelles sur l'état de la bataille.

Les Italiens se retirèrent de toutes leurs positions sans ordre venant du général en chef; à peine les commandants de Corps d'armée dirigèrent-ils la retraite, ils en laissèrent le soin aux commandants de division. Ces derniers, à l'exception de Sirtori, se sont tous parfaitement conduits; il faut distinguer entr'autres les généraux Cerale et Cugia. Pianelli mérite aussi d'être cité pour l'indépendance et la fermeté de ses résolutions. Peut-être est-il plus difficile de comprendre en quoi le prince Humbert et Bixio ont mérité des louanges, puisque, en tout cas, c'est eux qui, dans cette chaude journée, eurent la tâche, ou le jeu le plus facile. Les soldats du général Brignone rendirent, de leur côté, de grands services par leur persévérante bravoure.

Pour ce qui concerne le premier Corps d'armée, la division Pianelli se retira sur Monzambano, celles de Cerale et de Sirtori à Valeggio, et celle de Brignone à Molini della Volta. Pour

le second Corps, les divisions Govone et Cugia marchèrent sur Valeggio, le prince Humbert et Bixio sur Goito. Le premier Corps évacua la rive gauche du Mincio déjà dans l'après-midi et la soirée du 24; le 3ème Corps et la cavalerie de réserve, pendant la nuit du 25. Les premiers se rassemblèrent, le 25, près de Goito; les seconds, entre Goito et Cerlungo. Des détachements de cavalerie continuèrent à occuper une position avancée le long du fleuve. Le pont de Valeggio fut livré aux flammes.

Les pertes furent considérables des deux côtés. A en croire leurs listes mortuaires qui, du reste, ne semblent pas complètes, les Autrichiens auraient perdu 960 morts et 3690 blessés. Ajoutons-y 900 à 1000 prisonniers non blessés, et la perte totale se montera à environ 5500 hommes. Il y aurait donc eu un homme de perdu sur 10 combattants. Le 5ème Corps perdit 212 hommes en morts, et 904 en blessés; le 9ème Corps, 312 morts et 1163 blessés; le 7ème Corps, 259 morts et 816 blessés; la partie disponible de la division de réserve, qui avait eu tant à lutter, au commencement, contre la division Cerale, comptait 164 morts et 714 blessés; la cavalerie de réserve n'avait que 4 morts et 28 blessés. Le reste fut perdu dans la sortie que la garnison de Peschiera fit contre la division Pinelli.

Dans le nombre des morts de l'armée autrichienne nous trouvons 68 officiers; 1 sur 14 hommes; parmi les blessés, 215 officiers; 1 sur 15 hommes. Cette perte en officiers est assez forte; car, à cette époque, et vu les nombreux besoins qu'amenait la nouvelle organisation des troupes, on avait plutôt trop peu que trop d'officiers. Ces pertes doivent probablement être attribuées au tir remarquable des Bersaglieri.

La proportion des morts aux blessés est de 1 à 4. Autrefois, on en aurait conclu que les combats d'infanterie avaient prédominé dans la bataille. Mais, depuis qu'on n'emploie

presque plus que des armes de précision et surtout des canons rayés, des grenades coniques et des grenades à la Shrapnell, cette conclusion ne pourrait plus se justifier.

De son côté, l'armée italienne perdit, le 24 Juin, 720 morts, dont 69 officiers; 1 sur 11 hommes; 3112 blessés, dont 203 officiers; 1 sur 15 hommes; de plus, en hommes manquant à l'appel, 4315 hommes, parmi lesquels 63 officiers. Dans ce nombre d'hommes perdus, il y avait encore bien des blessés qui étaient restés couchés sur le champ de bataille. La perte totale des Italiens se monte à 8147 hommes, dont 4991 hommes pour le premier corps d'armée, et surtout pour les divisions Cerale et Brignone; 2768 pour le troisième Corps, nommément pour les divisions Cugia et Govone. La réserve de cavalerie perdit 52 hommes, et les détachements du second Corps d'armée, venus en dernier lieu au combat, ne perdirent que 11 hommes. Le rapport des blessés aux morts est aussi celui de 4 à 1. La proporition des blessés et des morts, parmi les officiers, est, à peu de chose près, la même que chez les Autrichiens, parce que les Italiens avaient un plus grand nombre d'officiers sur un même nombre de soldats.

Les divisions Angioletti et Longoni n'ayant paru au combat qu'avec une fort petite partie de leurs troupes, on peut admettre le chiffre de 66,000 soldats italiens ayant réellement pris part à la bataille. Cela donnerait 1 mort ou 1 blessé sur 17 hommes, et, si l'on tient compte des prisonniers, nous aurions 1 homme de perdu sur 8 à 9 combattants.

La perte des Italiens fut grande, sans doute; cependant, si l'on fait abstraction du chiffre des prisonniers, elle n'était point telle qu'elle obligeât à abandonner le plan de la guerre. Que l'on réfléchisse, par exemple, aux pertes que l'armée prussienne subit à Ligny, le 16 Juin 1815, et qui n'empêchèrent pas de

la ramener victorieusement au feu, deux jours plus tard, à Waterlo, et l'on accordera quelques jours de repos aux troupes italiennes, mais l'on se dira que sans doute elles devaient reprendre bien vite l'offensive.

Cependant il n'en fut rien. — L'armée placée sous les ordres directs du roi fut reportée tout entière derrière l'Oglio. Victor Emmanuel établit son quartier-général à Torre Malimberti près de Pescarolo. Cialdini, qui n'avait pas encore franchi le Mincio, puisque le passage ne devait s'en faire que durant la nuit du 25 au 26 Juin, retira ses troupes loin de la rivière, aussitôt qu'il eut été informé de l'issue de la bataille de Custozza, et s'étendit, à gauche, vers Cento, Mirandola et Modène, où il transféra, le 28, son quartier-général pour avoir des communications plus faciles et plus rapprochées avec l'armée principale.

Durant deux jours, les feuilles italiennes ne parlèrent point de la bataille, dont on connut l'issue en France et en Suisse plus tôt qu'à Milan même. Les premiers rapports officiels laissaient dans le doute sur le but qu'on avait voulu poursuivre en franchissant le Mincio, ainsi que sur l'issue du combat. La bataille, se plaisait-on à dire, n'avait été ni perdue, ni gagnée. Mais, en réalité, c'était bien une bataille perdue par les Italiens, puisqu'ils n'avaient point atteint leur but, qui était de s'établir fortement au milieu du Quâdrilatère, et qu'ils avaient été forcés d'évacuer le champ de bataille. Ne sont ce pas là les principaux caractères d'une défaite? On annonça officiellement que les opérations recommenceraient bientôt dans une autre direction et sur d'autres plans (con altre indirezzo). Le plan primitif de campagne était donc déclaré abandonné. Cet abandon subit d'un plan auquel on avait eu tout le temps de réfléchir, et qui, sans doute, n'avait été adopté qu'après de longues et mûres ré-

flexions, puisqu'il contredisait toutes les règles ordinaires de la Science militaire, cet abandon, disons-nous, montre suffisamment que l'ébranlement était beancoup plus grand dans l'armée italienne qu'on n'aurait été tenté de le croire d'après les simples pertes matérielles qu'on avait subies. Le soldat italien est essentiellement d'un esprit mobile; il grossit facilement les pertes ou les avantages, les défaites comme les victoires, et autant il est prompt à élever jusqu'aux nues un général heureux et victorieux, autant il est prêt à rabaisser dans son estime et à ne juger qu'avec défiance un général qui aura subi quelque échec; il lui refusera toute capacité militaire, et peut-être ira-t-il même jusqu'à l'accuser de trahison. L'administration, qui, du reste, n'est nullement la partie forte de l'armée italienne, tombe bientôt dans la confusion et le désordre, ce qui ne contribue pas médiocrement au relâchement de la discipline. De plus, il ne manque pas d'accusations et de récriminations réciproques entre les chefs supérieurs de l'armée.

Un repos prolongé était donc d'absolue nécessité, pour qu'on pût reprendre en quelque sorte connaissance, et pour pouvoir ramener les choses à-peu-près à l'état où elles étaient avant le passage du Mincio. Les Autrichiens ne troublèrent nullement ce repos. Cependant, le 30 Juin, quelques détachements de cavalerie passèrent sur la rive droite du Mincio, et poussèrent jusqu'au Chiese. Mais tous leurs mouvements prouvèrent que l'Archiduc Albert ne pensait point à prendre l'offensive et à se porter en avant dans la Lombardie. On a voulu expliquer cette réserve par une convention secrète et par des obligations que les Autrichiens auraient contractées vis-à-vis de la France. Mais cette explication tombe d'elle-même, quand on vient à réfléchir aux efforts de tout genre que l'Autriche avait à faire dans le Nord. Du reste, les progrès des Prussiens en Bohême et leur

marche victorieuse donnèrent bientôt aux affaires une tout autre tournure, une physionomie peut-être bien inattendue.

4. Opérations secondaires.

Sur le flanc gauche de l'armée italienne se trouvaient les Volontaires de Garibaldi qu'on avait fortifiés dans la Valteline par des gardes-nationales mobiles tirées du pays, et qui devaient surveiller les passages du Tyrol méridional. L'organisation *effective* de ces corps de Volontaires ne marchait que fort lentement, parce qu'on manquait d'officiers et d'employés d'administration.

A l'explosion des hostilités, il y avait, assurait-on, de disponibles pour le Nord, 4 régiments de volontaires, et deux régiments de carabiniers; soit un total de tout au plus 6000 hommes. La masse principale des Volontaires était réunie près de Rocca d'Anfo, au lac d'Idro, et prête à pénétrer dans les Giudicaria. Un détachement fut posté par le val Camonica vers la vallée supérieure de l'Oglio, en avant d'Edolo, et vers le Tonal; un autre détachement fut porté en Valteline jusqu'en avant de Tirano, du côté de Bormio.

Du 22 Juin au 3 Juillet, il y eut plusieurs combats sur ces trois lignes. Une division du corps principal des Volontaires franchit, le 22 Juin, la frontière du Tyrol par le passage de Bruffione (Monte Brugon), à l'est de Storo. Les Autrichiens en prirent occasion de se plaindre que les troupes italiennes eussent illégalement commencé les hostilités avant le temps dont on était convenu. Dans la Valteline et au Tonal, il y eut plusieurs rencontres, les Autrichiens ayant, à leur tour, envoyé des détachements en reconnaissance qui franchirent la frontière par le col de Stilfs et par le Tonal. Près du lac d'Idro, le 25 Juin, un violent combat fut livré sur la frontière, autour du pont qui

recouvre le torrent de Caffaro; il y en eut un plus considérable encore, le 3 Juillet, un peu à l'ouest, dans la direction de Bagolino et de Condino. Garibaldi y fut blessé. Au reste, rien de décisif ne pouvait être obtenu sur ces points. Les Autrichiens n'avaient aucun intérêt à se faire jour par ces passages, et Garibaldi, de son côté, n'avait rien de plus essentiel à faire, pour le moment, que d'habituer ses troupes au feu, et à en fortifier l'organisation par l'éloignement successif de tous les mauvais éléments.

Venons en maintenant à la flotte italienne. — A partir de la moitié du mois de Mai, elle était réunie à Tarente. Le commandement en avait été remis à l'amiral Persano.

Persano divisa la flotte en trois escadres. La première, ou l'escadre de bataille, se composa des frégattes cuirassées Re d'Italia (vaisseau-pavillon), Re di Portugallo, San Martino, Ancona, Maria Pia, Castelfidardo et Affondatore (vaisseau-bélier). On y joignit le Messager en qualité d'aviso, Persano se chargea lui même du commandement de cette escadre. — Une flotille, qui se composait des chaloupes canonnières Montebello, Vinzaglio, Confienza, de l'Aviso la Sirène, et des navires de transport le Washington et l'Indépendance, devait servir d'appui immédiat à l'escadre de bataille.

La seconde escadre, ou l'escadre auxiliaire, placée sous les ordres du Vice-Amiral Albini, se composait de navires à voiles et à vis non cuirassés, savoir des frégattes Marie Adélaide (vaisseau-pavillon), le Duc de Genève, Victor Emanuel, Gaeta, le Prince Humbert, Charles Albert, Garibaldi, et des corvettes, la princesse Clotilde, l'Etna, Saint Jean et Guiscard.

La troisième escadre, soit l'escadre côtière ou de siège, commandée par le Contre-Amiral Vacca, se composait de vaisseaux cuirassés à fond plat, savoir de la frégatte le Prince de

Carignan (vaisseau-pavillon), des corvettes la Terrible et la Formidable, et des chaloupes canonnières Palestro et Varèse. L'Explorateur s'y ajoutait en qualité d'Aviso.

Enfin l'escadre de transport, laquelle n'était point destinée à combattre, consistait en 15 navires pouvant porter environ 20,000 hommes, non pas, cela s'entend, pour une longue traversée, mais uniquement pour le passage de la mer adriatique.

Aussitôt la nouvelle reçue de la déclaration de guerre, la flotte de l'Amiral Persano quitta, le 21 Juin, le port de Tarente, et fit voile vers le port d'Ancône, dans lequel elle arriva et jeta l'ancre le 25 Juin.

Quoi que les Italiens aient pu penser de la coopération de leur flotte avec leur armée de terre, la flotte, en abordant à Ancône, y trouva la nouvelle de la bataille de Custozza et des mouvements de retraite et de concentration qui en avaient été la suite. Ces nouvelles durent influer sur la flotte, qui se trouva naturellement appelée à rester dans le port d'Ancône, et à y attendre ce qu'on décréterait en fait de nouveaux plans pour l'armée de terre.

L'Amiral Persano fit croiser l'Explorateur devant le port.

L'issue de la bataille de Custozza produisit l'effet contraire dans la flotte autrichienne.

Le Contre-amiral Tegethoff qui, dans les eaux d'Helgoland, en 1864, s'était distingué avec sa jeune flotte dans la lutte contre celle du Danemark, s'avança le 26 Juin, au soir, dans la direction d'Ancône, avec 6 frégattes cuirassées et sept autres légers navires pour opérer une reconnaissance et pour provoquer la lutte.

L'Elisabeth, vaisseau à roues, bien connu depuis la guerre du Danemark, surtout pour avoir cerné le vaisseau du capitaine

Hammer nommé le Tyran de Sylt, marchait en avant des autres bâtiments, en guise d'explorateur.

Dans la matinée du 27 Juin, vers les 6 heures, la flotte autrichienne se présenta devant le port d'Ancône et se tint en dehors de la plus grande portée de l'artillerie. L'Elisabeth échangea des coups de canon avec l'Explorateur, et essaya même de lui couper la retraite, à quoi cependant elle ne réussit pas, l'Explorateur étant plus rapide dans ses mouvements et les batteries du port étant trop rapprochées pour qu'il n'y eût pas un danger éminent à s'avancer trop.

L'Amiral Tegethoff fit ranger son escadre en ligne de bataille devant la ville; les fregattes cuirassées en avant, les autres navires sur le second plan. De son côté, Persano commanda de chauffer les machines et se prépara à sortir du port. Mais, avant que ce mouvement s'opérât, la flotte autrichienne avait déjà reculé plus au nord.

Dans les guerres maritimes, la stratégie a consisté, dans tous les temps, à se tenir près d'un port à soi, ou près d'une côte que l'on domine, et à y forcer l'ennemi à accepter le combat. Ce genre de manoeuvres est devenu plus nécessaire encore depuis l'introduction des navires à vapeur et de la grosse artillerie à pièces rayées dont on arme actuellement les flottes. Le plus grand service que Tegethoff eût pu rendre aux Italiens aurait donc été d'accepter la bataille sous les canons d'Ancône, où, d'un côté, la victoire ne lui eût guère profité, puisque la poursuite aurait été bientôt génée ou arrêtée, et où, d'autre part, une défaite l'aurait menacé d'une ruine complète, éloigné qu'il était de Pola d'au moins 70 lieues maritimes. Or, cet espace peut être parcouru en 7 heures de temps par des vapeurs qui n'ont souffert aucun dommage; mais des vapeurs endommagés par le feu de l'ennemi, et poursuivis par lui, ont besoin de beau-

coup plus de temps, surtout s'ils sont obligés de traîner d'autres navires à la remorque.

Pour le moment, la flotte italienne ne fit aucun mouvement. Les Italiens étaient fort mécontents. Ils s'appesantissaient sur les côtés défectueux de leur flotte dont, auparavant, ils n'avaient jamais voulu convenir. On disait qu'il n'y avait pas une véritable fusion de l'ancienne flotte napolitaine avec la marine sarde, que l'industrie italienne manquait de véritable élan, et qu'en particulier la flotte était toujours appelée à employer l'aide et l'expérience de constructeurs et de mécaniciens étrangers.

Ceux, en revanche, qui n'aimaient pas à relever les défauts de la flotte, accusaient d'incapacité ce même amiral Persano dont on avait si longtemps vanté et célébré les mérites militaires.

A notre avis, l'inaction de la flotte italienne s'explique complètement par le fait que l'armée de terre était rentrée en état de repos. Une flotte n'est jamais ni plus, ni mieux active, que lorsque ses mouvements coopèrent avec ceux des troupes de terre. Plus une flotte veut agir isolément et pour son propre compte, plus son action devient inutile. Un chef raisonnable et capable ne se décide à cette sorte d'action indépendante que lorsque les circonstances lui interdisent absolument tout autre choix, et lorsqu'il lui faut prouver que sa flotte n'est pas d'une complète inutilité, un véritable hors-d'oeuvre.

Quittons maintenant le théâtre des opérations en Italie, et reportons-nous vers le Nord-Ouest et la Bohême.

II. Evènements militaires en Bohême.

1. Desseins et plans des Autrichiens.

A l'époque où les Prussiens commencèrent leurs opérations contre la Saxe, le Hanovre et l'électorat de Hesse, c'est à dire, vers la mi-Juin, l'armée autrichienne placée en Bohême consistait en 6 Corps d'armée, en 2 divisions de grosse cavalerie, et en 2 de cavalerie légère, sans compter les troupes employées dans les places fortes.

Il y avait le premier Corps, celui de Bohême, sous le comte Clam-Gallas, général de cavalerie; le second Corps, Austro-Styrien, sous le Lieutenant-Général comte de Thun-Hohenstein; le quatrième Corps, de Moravie et Silésie, sous le L.-G. Festetics de Tolna; le sixième Corps de Hongrie, sous le L.-G. Ramming de Riedkirchen; le huitième Corps, sous l'Archiduc Léopold; le dixième Corps, sous le L.-G. de Gablenz, bien connu par la campagne de 1864 dans les duchés de Schleswig-Holstein.

Les deux divisions de grosse cavalerie étaient placées sous les ordres, l'une, du Prince Guillaume de Schleswig-Holstein-Glucksbourg, L.-G.; la seconde, sous ceux du Major-général Charles Zaitsek d'Egbell. Les deux divisions de cavalerie légère étaient commandées par le Prince François de Lichtenstein, général de cavalerie, et par le Major-général, Prince Emerich de Thurn et Taxis.

Chacun de ces six Corps d'armée compte, à l'état normal, 30,000 hommes et 80 canons. Chaque division de cavalerie devait présenter 2700 hommes et 16 canons. La réserve en artillerie était de 12 batteries, soit de 96 pièces.

L'état normal de toute cette armée en campagne était donc

d'au moins 190,000 hommes et de 640 pièces d'artillerie. Il devait s'y joindre, plus tard, un autre Corps d'armée, et, de plus, on était convenu que le Corps d'armée de la Saxe devait se réunir à l'armée autrichienne de Bohême, soit que celle-ci s'avançât vers la Saxe, ou que les troupes saxonnes fussent appelées à se retirer vers l'armée de Bohême. Ce fut ce dernier cas qui se présenta, par suite des progrès rapides des Prussiens. Le nombre des Saxons étaient de 23,000 hommes avec 50 canons. Leur arrivée et celle du troisième Corps d'armée faisaient monter les forces autrichiennes à 240,000 hommes et à 800 pièces de canon.

A la tête de cette puissante armée était Bénédec, général d'infanterie, l'homme le plus populaire de toute l'armée autrichienne, plein de force et d'activité, bien qu'il eût atteint sa soixante et deuxième année. Il passait, avec raison, pour un général aux mouvements hardis et rapides. Il attaquerait le premier, disait-on; il entrerait dans Berlin. Telle était l'opinion des soldats, ainsi que du simple bourgeois autrichien, lequel s'efforçait de la faire partager aux populations braves, mais naïves, et, sur plus d'un point, assez ignorantes, de l'Empire. Nous ne savons trop quel meilleur général le gouvernement autrichien aurait pu élever au commandement de l'armée du Nord. Mais un homme tout seul ne saurait tout voir, ni tout faire; il lui faut des aides; il doit être entouré de forces sur lequelles il puisse s'appuyer avec confiance. Or, c'est précisément là ce qui manquait au général Bénédec. La culture générale, le sentiment d'une parfaite union entre les divers Corps d'armée, ces avantages, qui font produire des merveilles à la discipline militaire des Prussiens, et qui y remplacent souvent le général par l'activité de ses subordonnés, — tout cela manquait à l'Autriche. De misérables discussions, de mesquines jalousies y exerçaient bien



plus d'empire que cela n'eût jamais été possible sous le gouvernement prussien.

Après chacune de ses défaites, l'Autriche a besoin d'une sorte de bouc émissaire. Or, comme il s'entend de soi-même qu'on n'ira pas chercher cette victime dans la dynastie elle-même, ni dans l'ensemble du système gouvernemental, nous voulons dire, dans l'absurde pêle-mêle des populations les plus diverses et les plus hétérogènes, il faudra bien s'en tenir à l'un ou à l'autre des généraux, ou même à plusieurs à la fois.

Le général Bénédec fut accueilli avec la plus entière confiance par celles des populations autrichiennes qui éprouvaient encore de l'intérêt à sauvegarder l'existence d'un Empire d'Autriche. On disait, à sa louange, qu'il avait réclamé pleine liberté d'action et de mouvements de la part du gouvernement et du ministère Belcredi, et que l'Empereur François Joseph lui avait accordé toutes ses demandes. On assurait qu'il ne serait point placé, comme le comte Giulay, en 1859, sous l'influence du Cabinet de Vienne, et qu'il pourrait choisir à son gré les hommes dont il aurait besoin.

Mais peut-être qu'en réclamant une pareille liberté d'action, et en accordant une telle valeur à ce qu'on acquiesçât à ses demandes, le général Bénédec ne fit preuve que de la vraie bonhomie de son caractère. S'il avait bien réfléchi à la nature de la cour impériale et de l'organisation de l'armée autrichienne, peut-être aurait-il dû se dire que cette liberté complète qu'on lui accordait ne servirait, en cas de non-succès, qu'à faire peser plus lourdement sur lui toute la responsabilité d'une défaite, et non pas à lui assurer quelque durable succès.

N'était-il donc pas à-peu-près impossible de changer immédiatement toute la composition du corps des généraux? Si Bénédec lui-même échappait à toute influence directe, partie de

Vienne, qui lui assurait que ses subordonnés y échapperaient également? Sa popularité, toute grande qu'elle était, en général, dans l'armée, ne le laissait pas manquer d'envieux et d'adversaires dans les rangs militaires supérieurs. Il n'était point lié avec la haute noblesse autrichienne, et surtout pas *avec la haute noblesse des Emigrés*, qui joue un rôle si important dans l'armée autrichienne. D'ailleurs, n'oublions pas que Bénédec appartient à l'eglise protestante. Bien plus, il ne pouvait être en même temps Chef d'armée, Ministre de la guerre et Ministre des finances. En tout état de cause, il restait sous la dépendance de ces deux derniers Ministères pour tout ce qui concernait l'organisation et l'armement de ses troupes; le Ministre de la guerre et celui des finances dépendaient eux-mêmes, à leur tour, de l'état des finances, lequel ne se prêtait guères à des mouvements et à une action bien énergiques.

Certaines gens ont l'habitude de combler de louanges enthousiastes et peu raisonnées tout homme qui occupe une haute position, quitte à l'accabler, plus tard, d'un blâme aussi peu raisonné, qand il ne répond pas à leur attente, parce qu'il lui était tout simplement impossible de le faire. Mais ceux qui jugent plus sainement des difficultés, et qui veulent rester justes dans leurs appréciations, se demandaient d'avance si c'était bien réellement de son plein gré que Bénédec avait accepté ou conservé pour Commandants de Corps d'armée les Clam-Gallas, les Thun-Hohenstein, et l'Archiduc Léopold. Le doute était permis. Ils ne voyaient dans ces faits qu'une preuve de plus que *la pleine liberté d'action* du général en chef de l'armée du Nord serait singulièrement limitée et contrecarrée par les circonstances au milieu desquelles il aurait à agir.

La position du Chef de l'État-major, le baron Alfred de Henickstein, était tout autre, au jugement des personnes entendues.

Avant ses échecs, on ne pouvait, de certains côtés, assez vanter son esprit, son intelligence et ses connaissances; plus tard, on en vint jusqu'à lui faire un reproche de son origine juive. Le fait de l'origine est, du reste, authentique. Le grand'père du baron Alfred était un juif, du nom de Hœnig, qui, chaussé d'un soulier et d'une botte, un sac sur le dos, pour y mettre de vieux cuir, arriva à Lemberg du temps de la guerre de sept ans, et qui obtint, déjà en 1784, des titres de noblesse, faible addition à l'ancienneté de sa race, puis qu'il appartenait à la tribu de Levi.

Au reste, on peut être d'origine juive, et ne manquer d'aucune capacité. Les plaisants se trompaient grossièrement en faisant observer que le baron Henickstein n'avait été nommé Chef de l'Etat-major de l'armée de Bohême que parce que, selon les explications du Comte de Mensdorf, il ne s'agissait pour cette armée que de servir de protection aux Israélites du pays. En effet, bien avant la guerre, le baron de Henickstein occupait déjà cette haute position; il était ainsi parfaitement naturel qu'il entrât, en cette même qualité, dans l'armée de Bohême, à moins qu'il n'y eût des raisons bien majeures de l'éloigner et de le remplacer. Ces raisons, il est vrai, existaient: mais ces raisons elles-mêmes auraient dû empêcher déjà précédemment que Henickstein ne fût nommé à un poste d'aussi haute confiance que celui de Chef de l'État-major de l'armée. Cela n'ayant pas eu lieu en temps convenable, on a de la peine à comprendre comment ces raisons furent comprises tout-à-coup, et comment on en vint à se diriger d'après elles.

Disons franchement que le baron de Henickstein est un homme de beaucoup d'esprit et d'intelligence, mais de cette sorte d'esprit qui attaque tout et décompose tout, et auquel on reconnaît peut-être son origine. C'est un homme de critique,

d'analyse destructive, plutôt qu'un esprit ordonnateur et créateur, d'où il suit qu'il n'était, en aucune façon, propre à occuper sa haute et difficile position militaire dans une armée qui était appelée à une activité éminement positive.

Si Bénédec ne se préoccupa pas de se pourvoir d'un autre chef d'Etat-major, cela peut s'expliquer, indépendamment de l'influence qu'exerce sur tout homme une position déjà faite et bien dessinée, par les deux raisons que voici: l'une, que Bénédec lui-même, étant un homme d'une nature entièrement opposée, ne comprenait nullement la nature et l'esprit de Henickstein, et lui trouvait des capacités qui, dans le fond, ne pouvaient point exister en lui. Ces deux personnages ne se rencontraient sur aucun point, et c'est pour cela peut-être qu'ils s'estimaient. Ils ne se comprenaient nullement. La seconde raison se trouverait peut-être dans la nature en quelque sorte flatteuse, prévenante, cajolante de Henickstein. Or, Bénédec n'est nullement insensible à la flatterie, et c'est là une faiblesse qui se rencontre chez un grand nombre de natures solides et positives, mais trop naives peut-être. — Le général Krismanich, grand-maréchal des logis, n'avait été appelé par Bénédec que grâce à d'anciens souvenirs d'amitié. C'était un homme aimant ses aises, un vrai pacha turc, qui était parfaitement à la hauteur du poste auquel il était destiné, aussi longtemps, du moins, qu'il ne s'agirait que d'intérêts de peu d'importance, mais non pas dans un moment où l'existence même de l'Autriche était en jeu.

Il ne faut pas se cacher que les Autrichiens étaient loin d'estimer leurs adversaires à leur valeur réelle. Cette seule circonstance expliquera, plus tard, bien des choses, mieux que l'importance attribuée aux fusils à aiguille, ou tel autre avantage plus ou moins réel. Il est de fait que la presse autrichienne



était en quelque sorte unanime à traiter les Prussiens d'une manière inqualifiable.

Un adversaire très-décidé de l'Autriche nous disait, peu de temps avant la guerre actuelle. „D'où provient, au fond, la ré-„putation de l'armée autrichienne? Des Français, et uniquement „des Français. Car, dès que ceux-ci ont battu un ennemi quel-„conque, ils ont l'habitude de l'élever jusqu'au ciel."

Cette manière de faire des Français, si elle existe réellement chez eux, ne nous paraît pas manquer d'esprit. Nous dirions même volontiers qu'ils y ont été fidèles de plus d'une façon. Déjà Napoléon I leur a donné l'exemple de ne jamais mépriser, ni dénigrer, même avant la guerre, l'ennemi avec lequel on peut avoir affaire. Au contraire, il relevait, autant que possible, son futur adversaire. L'honneur n'en était que plus grand, une fois la victoire obtenue. Une défaite elle-même perdait ce qu'elle pouvait avoir d'ignominieux. Les Français d'aujourd'hui ont suivi consciencieusement cette règle, et l'on pourraît dire qu'ils l'ont observée avec cette sorte de grandeur d'âme qui ne peut être produite que par la double culture de l'esprit et du cœur.

La conduite des feuilles autrichiennes fut précisément l'opposé. Les expressions les plus méprisantes furent prodiguées au peuple prussien. On éveillait ainsi dans les populations autrichiennes la présomption la plus dangereuse sur les victoires qu'on pensait remporter infailliblement. On faussait, par là, l'esprit des troupes, à tel point que, dans les rangs inférieurs de l'armée, on n'avait pas la moindre idée d'un respect quelconque pour l'ennemi. La presse ne partait des Prussiens que comme de *garçons-tailleurs*, et l'on oubliait qu'il existe en Prusse tout un peuple qui est réellement représenté dans l'armée; un peuple bien plus unifié, pour ainsi dire, que ce n'est le cas en Autriche; un peuple qui, placé en face de ces attaques absurdes

et malveillantes, y répondrait par un immense déploiement de force, bien qu'il ne fût point partisan du système politique alors suivi par son propre gouvernement. On dirait presque que les organes de la presse politique en Autriche n'avaient pas la moindre idée de l'existence d'un pareil peuple dans le Nord de l'Allemagne. On pouvait bien rire de cet ancien écrivain français qui prétendait que la Marche de Brandebourg était la patrie des grands généraux; mais on ne pouvait, du moins, nier que ce même sol ne fût la patrie de valeureux et excellents soldats. Et combien d'autres provinces venaient se grouper autour de cette Marche de Brandebourg, toutes fécondes en aussi vaillants soldats qu'il y en ait jamais eu dans un pays quelconque!

Le plan de campagne des Autrichiens devait être un plan d'offensive. En effet, de semaine en semaine, de jour en jour même, il devenait plus évident qu'il s'agissait maintenant de savoir qui, de la Prusse ou de l'Autriche, dominerait en Allemagne. Mais comment la Prusse aurait-elle pu, ***sans être détruite***, abandonner sa prédominance? L'Autriche ne le pouvait pas davantage. Il lui fallait donc s'attaquer à l'existence même de la Prusse, si elle ne voulait pas reconnaître les droits de cet état rival. Pour s'attaquer à cette existence, pour la détruire même, il fallait donc absolument procéder par l'offensive.

Aussi la presse de Vienne annonçait-elle, jour par jour, la marche victorieuse de Bénédec sur la ville de Berlin, qu'on devait, pensait-elle, abandonner au pillage des Croates et détruire de fond en comble. L'Etat-major de l'armée du Nord tenait un langage plus modeste que l'état-major de la presse viennoise, mais ne pouvait cependant pas échapper à certaines exigences. On fit imprimer des proclamations que l'on pensait répandre en Prusse, aussitôt qu'on en aurait atteint le territoire.

La masse principale de l'armée fut réunie entre Thérésien-

stadt, Prague, Josephstadt et Pardubitz, en avant de la ligne servant de base aux opérations en Bohême, et sur les embranchements qui, de l'Ouest, mènent à Dresde et à Lœbau. Cette position indiquait clairement le dessein des Autrichiens de prendre, les premiers, l'offensive. Car, s'ils eussent voulu se tenir sur la défensive, il eût été bien plus naturel de se rassembler entre Brunn et Vienne, et ainsi de couvrir directement la ligne la plus courte qui conduisait à Vienne, celle de Neisse à Prérau.

Des raisons *secondaires* militaient pour l'offensive, aussi bien que la raison fondamentale et essentielle. Tout ce qui, dans le Sud de l'Allemagne, se rattachait au Particularisme cherchait son appui naturel en Autriche. C'était l'Autriche, qui, du point de vue militaire, devait *se montrer par des faits*, la base solide sur laquelle en aurait à s'appuyer. Il fallait donc, avant tout, *délivrer* la Saxe des troupes prussiennes qui l'inondaient déjà. De plus, il fallait absolument que l'Autriche conservât ses communications avec ses alliés du Sud, c'est-à-dire avec la Bavière, et avec les territoires qui fournissaient le 8ème Corps d'armée de la Confédération et dont les événements de chaque jour contribuaient à augmenter le nombre. L'armée autrichienne se trouvait donc appelée à occuper, à l'Ouest, les lignes transversales de communication qui existaient entre les lignes dont ses adversaires avaient fait leur base d'opérations.

A les prendre en grand, *les opérations de l'armée autrichienne du Nord, de l'armée de la Bavière* et de *celle des autres Etats du Sud*, consistaient à faire une *grande conversion à droite* avec leur aile droite.

L'armée principale des Autrichiens serait donc allée, par Dresde et Gœrlitz, sur Berlin, et aurait, en même temps, marché contre l'aile droite de l'armée prussienne concentrée en Silésie. De leur côté, les Bavarois s'avançant à pas accélérés, par

Lichtenfels, dans les Etats de la Thuringe, ***délivraient Meiningen, si fidèle à la Confédération***, et ***la ligne aînée des Reuss, non moins fidèle.*** Le 8ème Corps, la vraie armée de l'Empire germanique, après s'être concentré entre Francfort et Hanau, s'empressait d'aller ***délivrer*** la Hesse électorale. Enfin, du côté du Nord, les Hanovriens venaient tendre la main aux Bavarois et à l'armée du Corps germanique.

Maintenant, supposé toutes choses égales, il n'y a pas de doute que les Bavarois et le huitième Corps d'armée n'eussent pu accélérer leur marche, comme cela doit se faire pour une aile appelée à faire une grande conversion. Car, d'un côté, le général Bénédec, avec son armée austro-bohémienne, allait avoir à combattre, en Saxe et en Silésie, toute la principale armée des Prussiens, et comme ces derniers lui opposaient presque toutes leurs forces bien organisées, certes, le jeu n'était pas facile pour lui, quelque peu de cas qu'il voulût faire de ses adversaires. D'autre part, les Bavarois, les Hanovriens, et l'armée de l'Empire semblaient, à vues humaines, devoir rencontrer moins de difficultés, et pouvoir d'autant mieux accélérer leur marche que la Prusse n'avait alors à opposer que 60,000 hommes contre leur nombre grandement supérieur de 150,000 soldats.

Les deux armées, l'autrichienne et l'allemande, se seraient ensuite concentrées pour se diriger sur Berlin.

Mais la ***direction*** que l'on imprime aux forces ne fait pas tout; il faut encore ***les forces elles-mêmes***, et surtout il faut savoir ***les employer à propos et en temps convenable.***

La grande masse des populations sentait, d'instinct pour ainsi dire, que la tâche de Bénédec était d'attaquer au plus vîte. Aussi, quand on vit les Prussiens commencer leurs opérations en Saxe, dans le Hanovre et dans la Hesse, et Bénédec rester inactif, on put observer une grande impatience dans la partie



de la presse favorable à l'Autriche, impatience d'autant plus explicable et justifiable que l'état des finances de l'Autriche interdisait absolument toute heure de dépenses inutiles, causées par l'inaction d'une armée mise sur pied de guerre. La presse officielle, ainsi que la presse militaire, faisait allusion à quelque *plan de campagne bien obscur, mais infaillible*, émané du Général en chef. Par cela même que ce plan devait être infaillible, on ne pouvait sans doute en pénétrer facilement l'obscurité, mais les Prussiens allaient bientôt en ressentir les terribles effets, disait-on.

En réalité, et cela s'entend de soi-même, les délais de Bénédec ne venaient pas tant de l'impénétrabilité de ses plans militaires, que de ce que ***rien n'était complètement préparé, ni achevé***, pour en assurer l'exécution, malgré tout le temps qu'on avait mis à ces préparatifs. Sans compter que le chiffre réel de l'armée était loin de répondre au chiffre officiel, on manquait de voitures et de chariots, comme des magasins nécessaires, par la simple raison qu'on n'avait pas d'argent pour les payer. Ces négligences et ces défauts, déjà bien grands dans l'armée autrichienne, l'étaient bien d'avantage encore chez ses Alliés bavarois, et surtout chez ses Alliés du huitième Corps d'armée. Les troupes de la Hesse et de Nassau qui se retirèrent avec un équipement tout-à-fait défectueux sur la ligne du Main, furent un élément de faiblesse plutôt que de force pour ce huitième Corps. — Le grand-duché de Bade, enclavé ou enserré par les principaux Alliés allemands de l'Autriche, avait été forcé à se déclarer contre la Prusse et à mettre sur pied son contingent. Mais le gouvernement badois n'était pas de cœur dans ces manifestations, et le peuple lui-même ne tenait qu'en minorité le parti de l'Autriche. Peut-être le pays de Bade aurait-il pu s'abstenir de prendre part à l'occupation de la ligne du Main,

s'il avait revendiqué son droit d'employer ses troupes uniquement à l'occupation de la ligne du Rhin, contre tout tentative d'intervention de la part de l'étranger. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'une déclaration semblable, surtout si elle devait être donnée publiquement, avait bien aussi ses grandes difficultés pour le gouvernement grand-ducal.

Que si l'on réfléchit au bizarre mélange des troupes du 8ème Corps d'armée, — à la faiblesse naturelle des Corps de tous les petits États, qui *ne peuvent pas* faire la guerre *par eux-mêmes*, et qui doivent se sentir plus ou moins oppressés par ce pénible sentiment de leur faiblesse, — si l'on réfléchit au peu de *moyens matériels* dont ils disposent, — on comprendra que tous les mouvements se fissent avec lenteur, et qu'il n'aurait guères pu en être autrement, quand même on aurait mis à la tête du 8ème Corps un général bien plus habile que le prince Alexandre de Hesse.

En voyant la marche lente et pénible que suivaient les affaires sur la ligne du Main, le gouvernement de Vienne crut devoir en revenir à un plan qu'il avait abandonné naguères; c'était de rassembler 15,000 Autrichiens sur le Main et d'en faire le noyau des troupes fédérales. Mais ces troupes, ne pouvant se trouver à la fois en deux lieux différents, devaient nécessairement manquer en Bohême, où, certes, un Corps de 15,000 hommes n'était point de trop.

Il s'agissait maintenant de remplacer ces troupes dans l'armée de Bohême. Comme c'est toujours le cas lorsqu'il y a des troupes alliées, il fallut bien des pourparlers, non seulement avec le prince Charles de Bavière et avec le prince Alexandre de Hesse, mais encore avec chacun des gouvernements en particulier.

Voici le résultat en peu de mots: Bénédec fut dans l'impossibilité de prendre *l'offensive* au moment où il aurait *dû* na-

turellement le faire. La faute ne saurait lui en être attribuée, mais uniquement à la diplomatie impériale, au gouvernement lui-même, au Ministère tant vanté de Belcredi, lequel avait déclaré pouvoir faire l'impossible, et qui n'était, au fond, qu'un Ministère moderne de liberté sans liberté, d'administration impuissante et sans ordre, et d'unité mensongère.

On voit parfaitement que l'Autriche *pouvait* gagner du temps, si elle n'usait pas, en Diète, de procédés trop blessants contre la Prusse, et si elle ne poussait pas prématurément cette dernière à lui faire la guerre à elle-même. Bizarrerie des évènements! A Vienne même, on comptait sur Munic et sur Stuttgard; à Munic et à Stuttgard, on comptait sur Vienne! Partout *le papier* montrait des chiffres de cent milliers de soldats, et bien que chacun de ces États alliés sût à quoi s'en tenir sur ses propres forces, chacun d'eux croyait que ses Alliés possédaient effectivement ce que lui-même ne possédait qu'en imagination.

Une haine aveugle contre la Prusse les aveuglait tous, et cela de la façon la plus vulgaire et la plus mauvaise; car cette haine leur faisait mépriser leur adversaire. Plus tard, il est vrai, on se rejeta sur les fusils à aiguille, pour expliquer ses propres pertes et les victoires des Prussiens. Mais c'est une explication aussi fausse que celle qui veut voir la cause de ces victoires dans la réorganisation de l'armée prussienne en 1860. Aussi serons nous obligé, à chaque occasion qui s'en offrira, de montrer les vraies causes qui ont rendu vainqueurs les Prussiens. On partagera sans doute notre opinion sur leurs rapides et brillantes victoires, qui, ce nous semble, dépassent tout ce qu'on a vu dans les guerres de notre siècle: c'est que ces victoires reposent, bien plus que sur toute autre chose, essentiellement sur ce qu'il y avait de peu naturel, de forcé, d'arbitraire dans la

situation générale de l'Autriche et de la Confédération germanique, situation qui devenait, de jour en jour, plus tendue et plus intenable, à mesure que se déroulaient les événements de l'époque actuelle.

2. Intentions et plans des Prussiens.

La position que les troupes prussiennes occupaient primitivement en Silésie et dans la Marche, comme aussi dans la province de Saxe, était essentiellement calculée pour la défensive. On voulait *attendre*. Les positions avaient été choisies et prises, surtout en vue d'un *approvisionnement* facile des troupes et d'une plus grande rapidité dans leur *concentration*.

Le décret de la Diète, du 14 Juin, engageait pour ainsi dire la Prusse à attaquer, et même lui en fournissait l'occasion, si elle s'y prêtait. Car il faut bien avouer que la conduite de l'Autriche, dans cette affaire du décret de la Diète, équivalait à une vraie déclaration de guerre. Dès qu'il faisait entrer des troupes dans le Hanovre, la Hesse et la Saxe, le gouvernement de Berlin ne pouvait donc pas ne point penser aux déclarations de l'Autriche.

Il s'agissait ainsi de savoir, si les armées prussiennes *attendraient* d'être attaquées par les Autrichiens, soit en Silésie, soit en Saxe, ou si elles passeraient d'elles-mêmes *à l'offensive*. Les raisons politiques qu'il pouvait y avoir à garder la défensive avaient disparu; on n'avait plus à s'occuper que de savoir quel parti conviendrait le mieux, désormais, sous le point de vue militaire.

Le général en chef se prononça *pour l'offensive*. Nous allons en chercher les motifs déterminants:

1) En premier lieu, la provocation de l'Autriche est aussi

claire que le jour. Les procédés que l'Autriche s'est permis ont irrité *toute l'armée* prussienne, et l'on peut même dire *toute la nation,* sauf quelques esprits incorrigibles. Chaque soldat tient à prouver aux Autrichiens qu'on n'avait pas le droit de le provoquer de la sorte. Il faudra profiter de cette irritation des individus et *marcher en avant.* Les souvenirs des guerres du grand Fréderic ne sont pas effacés; ils excerceront leur juste empire.

2) Toutes les nouvelles qui nous sont parvenues démontrent que *l'armée autrichienne n'a point encore terminé ses préparatifs.* Ne lui laissons pas le temps de les achever. — (Notons ici que le service d'espionnage était très-bien organisé dans le quartier-général de l'armée prussienne, et fort mal chez les Autrichiens).

3) Pourquoi, en particulier, laisserions-nous aux troupes fédérales, au 7ème et au 8ème Corps, le temps de s'organiser et de se consolider? — L'étoffe était bonne dans ces troupes; *avec le temps* elles pouvaient singulièrement gagner en force. La Prusse, de son côté, pour ne pas se mettre dans une situation dangereuse, avait concentré *sur l'Elbe et sur l'Oder presque toutes les troupes* qu'elle avait sur sa première ligne de campagne. On n'avait pu laisser qu'un fort petit nombre de troupes dans les contrées du Weser et du Rhin. Or, ces troupes pouvaient bien suffire à tenir en échec les princes Charles de Bavière et Alexandre de Hesse, aussi longtemps qu'ils seraient occupés des premières nécessités de l'organisation de leurs armées; mais il n'en serait plus ainsi, à la longue. Dans ce cas, les évènements qui pourraient se passer sur le théâtre Nord-Ouest de la guerre n'influeraient-ils pas en mal sur ceux du théâtre des opérations militaires au Nord-Est? C'est donc maintenant qu'il faut appliquer la maxime qui veut que l'on cherche *à obtenir successivement les plus grands succès, sur différents points, par la plus*

grande concentration possible de ses forces. Que l'Autriche soit repoussée, même un échec plus ou moins considérable dans les opérations au Nord-Ouest ne pourra être de grande et dangereuse portée.

4) L'occupation sans résistance de la Saxe par l'armée prussienne de l'Elbe et par une partie de celle du prince Frédéric Charles procurait une base étendue dont il fallait profiter soigneusement pour l'attaque.

5) L'armée prussienne, telle qu'elle existait en ce moment, était *jeune*. Il n'y avait qu'une assez faible partie de ses officiers, même dans les grades supérieurs, qui connussent la guerre par leur propre expérience; mais tous, officiers et soldats, brûlaient du désir de montrer au monde que l'expérience n'est pas absolument nécessaire pour conduire avec habileté et audace des soldats sur les champs de bataille, pourvu, toutefois, que les vieux militaires connussent bien leur métier et qu'on ne répandît pas inutilement le sang précieux des troupes. A ces conditions, on pouvait entièrement compter sur l'armée.

Une partie essentielle des avantages qui faisaient l'heureux partage des soldats prussiens, c'était, — pourquoi vouloir le méconnaître? — *la culture générale* du peuple, cette culture qui aiguise, pour ainsi dire, le sentiment de l'honneur jusques dans les dernières classes de la population, qui en étend le domaine, et qui rend *possible* aux Chefs *d'en appeler* avec succès *au sentiment national et aux souvenirs légués par l'histoire.*

L'attaque était donc chose résolue. Le roi Guillaume lui-même, bien que séjournant encore dans sa capitale, voulut prendre en mains le commandement en chef des armées rassemblées contre la Bohême. Le général de Roon, Ministre de la guerre, le général de Moltke, chef du Grand-État-major de l'armée, et le comte de Bismark, président du Conseil des Mi-

nistres, et major dans le 7ème régiment de grosse cavalerie de la Landwehr, devaient accompagner le roi sur le théâtre des opérations.

Avant tout, il s'agissait de réunir les armées. On avait désigné pour entrer les premières en action trois divisions de l'armée de l'Elbe, placée sous les ordres du général Herwarth de Bittenfeld; c'était le 8ème Corps d'armée; de plus, la 14ème division, du 7ème Corps. Le ***Corps de réserve,*** nommé bientôt premier Corps de réserve, et placé sous les ordres du général de Muelbe, devait rester en arrière pour occuper la Saxe. La partie active de l'armée du général Herwarth devait commencer par pénétrer en Bohême par Rumbourg, puis passer par Hünnerwasser jusqu'à Münchengraetz sur l'Iser et former l'extrême droite de l'armée d'invasion. Le centre, ou l'armée du prince Frédéric Charles, savoir les 2ème, 3ème et 4ème Corps, plus un Corps de cavalerie de réserve commandé par le prince Albert de Prusse, devaient se rendre, par Goerlitz et Loebau, à Reichenberg et Turnau.

L'armée du prince royal avait son premier Corps, le 20 Juin, près de Landshut, le Corps des Gardes près de Brieg, le 6ème et le 5ème Corps près de Neisse. Cette armée devait s'avancer en Bohême sur deux colonnes, l'une passant de Landshut à Liebau et Trautenau, l'autre passant par Glatz, Reinerz et Nachod, toutes les deux arrivant ainsi, vers l'Elbe supérieure, à Arnau et à Koenighinhof.

Ces mouvements une fois exécutés, les Prussiens se trouvaient, en premier lieu, au Sud des montagnes, et ensuite, sur une ligne de front qui, de l'Iser près de Münchengraetz jusqu'à Kœnighinhof, s'étend sur une longueur d'environ 7 lieues d'Allemagne. Ainsi, les deux grandes divisions de l'armée pouvaient combiner leurs opérations, et chacune d'elles en particulier, en

12

cas d'attaque de la part des Autrichiens, pouvait être soutenue rapidement par l'autre.

Dans le cas présent, nous pouvons admettre pour chaque Corps d'armée prussien, pris au complet, 28,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et 96 pièces de canon, sans y ranger toutefois le Corps de cavalerie de réserve du Prince Frédéric Charles. Nous obtenons ainsi pour les huit Corps d'armée, calculés d'après le chiffre normal, environ 224,000 hommes et 768 canons. Si nous y ajoutons la division du général Herwarth, détachée du septième Corps de l'armée de l'Elbe, et comprenant 12,000 hommes avec 24 pièces, la grande armée que le roi Guillaume allait ainsi opposer au général Bénédek se montait à 236,000 hommes et 792 pièces d'artillerie. L'armée de Bénédek, y compris le Corps saxon, était de 240,000 hommes avec près de 800 pièces de canon.

D'après ce calcul, les Autrichiens auraient été supérieurs en nombre aux Prussiens. Cependant, il est probable que c'est plutôt la proportion contraire qui a existé. En effet, l'organisation de l'armée prussienne permet d'admettre une moins grande diminution de combattants, soit pour services accessoires, soit pour cause de maladies, avant l'entrée en action. En tout cas, la différence en faveur des Prussiens n'a pas dû être de grande importance.

La concentration des armées prussiennes présentait certaines difficultés; car, de Rumbourg à Lewin dans le pays de Glatz, où il faut se représenter les deux ailes lors de l'entrée en Bohême, la distance est de près de 20 lieues d'Allemagne, soit de dix journées de marche pour de grandes masses de troupes.

En outre, d'après le plan de campagne qu'on avait adopté, l'aile gauche, ou l'armée du Prince royal, avait à traverser les

parties les plus difficiles des Monts des Géants. En revanche, elle avait moins de chemin à faire pour arriver aux positions de l'Elbe supérieure, d'où elle pouvait se réunir immédiatement aux armées du prince Frédéric Charles et du général Herwarth, une fois celles-ci arrivées sur les bords de l'Iser. De Liebau à Arnau, la distance est à peine de quatre lieues, et de Schlaney sur la frontière de Glatz, près de Nachod, jusqu'à Kœniginhof, la distance est la même D'autre part, depuis la frontière saxonne près de Rumbourg, et en passant par Leippa et Hünnerwasser pour arriver à Münchengrætz, il y a près de neuf lieues, et de la même frontière, près d'Ostritz et de Seidenberg, en passant par Reichenberg, il y a sept lienes jusqu'à Turnau.

Ces circonstances firent décider que le prince Frédéric Charles et le général Herwarth commenceraient à pénétrer en Bohême trois jours plus tôt que l'armée du Prince royal. On voulait, par cette opération, attirer sur eux l'attention du général Bénédek et faciliter, par cela même, au Prince royal sa sortie hors des montagnes de Glatz.

De son côté, le Prince royal, ayant ainsi à disposer de plusieurs journées, pensait à exécuter une démonstration analogue sur son extrême gauche. Dans ce but, il transféra, le 21 juin, son quartier-général à Ottmachau, et, le 22, il fit avancer dans la Silésie autrichienne, par Zuckmantel et Weidenau, la onzième et la douzième division du sixième Corps d'armée. Dans le même temps, tous les autres Corps de la seconde armée durent marcher à droite pour prendre les chemins assignés à leur entrée en Bohême. Le 5ème Corps avait à passer de Neisse à Glatz, et, de là, à Reinerz, Lewin et Nachod. Le Corps des Gardes s'avança de Brieg à Münsterberg et, de là, à Frankenstein, d'où il devait pénétrer en Bohême par Wünschelbourg et Braunau. Le premier Corps se concentra près de Landshut. Pour faciliter

leur approvisionement, ces divers Corps gardèrent en leur pouvoir, et dans toutes les directions, autant que possible, les extrémités des diverses voies ferrées que la grande ligne de Silésie envoie vers les Montagnes des Géants. On répandit partout le bruit que les divisions du sixième Corps étaient les avant-gardes de l'armée principale. La démonstration ne fut pas poursuivie plus loin, car le sixième Corps fut bientôt rallié au cinquième par une marche à droite. Au reste, cette démonstration ne paraît avoir produit aucun effet sur les Autrichiens. Nous ne l'avons mentionnée brièvement que parce qu'elle était très-bien calculée; des circonstances impossibles à prévoir en empêchèrent seules l'effet. Elle fut entreprise précisément sur la ligne où les Prussiens auraient dû commencer leur attaque, si les Autrichiens n'avaient pensé qu'à se tenir sur la défensive et à couvrir Vienne. Elle devait conduire l'armée prussienne sur Prérau, où viennent se croiser plusieurs voies ferrées, et elle portait ainsi sur le centre ou sur le flanc droit de l'armée autrichienne. En tout état de cause, cette démonstration était parfaitement propre à attirer sur elle l'attention des Autrichiens, s'ils se trouvaient postés plus à gauche, et à les engager à s'étendre du côté de l'Est, ce qui devait singulièrement faciliter le passage des troupes prussiennes qui arriveraient de la partie Ouest du comté de Glatz. Elle masquait en même temps la marche à droite de la seconde armée. Les Prussiens, ce nous semble, ne regardaient pas comme impossible une attaque de la part des Autrichiens dans la direction de Neisse, et voulaient y faire une certaine opposition aussi longtemps qu'ils ne seraient pas eux-mêmes prêts à l'attaque dans les diverses directions qu'ils trouveraient bon de choisir. Au reste, cette supposition n'était guère fondée, à en juger, du moins, d'après les données générales ou particulières qui étaient alors répandues.



Nous croyons, en effet, avoir suffisamment prouvé que Bénédek, s'il était prêt à temps à passer à l'offensive, devait prendre sa route par le royaume de Saxe, et que même il pouvait à bon droit suivre ce chemin, à moins qu'on ne veuille supposer que le quartier-général autrichien prévoyait toutes les défaites successives de ses armées. Dans l'opinion de Bénédek, cette marche en avant du sixième Corps de l'armée prussienne pouvait, si elle était continuée, produire plus de fâcheux effets que cela n'arriva en réalité. Mais, de la manière dont les choses tournèrent, cette démonstration n'en rendit pas moins tous les services qu'on était en droit d'en attendre.

On mit sur pied deux détachements pour garantir la Haute Silésie contre les mouvements que les Autrichiens pourraient être tentés de faire depuis Cracovie et la Moravie. L'un de ces détachements, placé sous le commandement du comte de Stollberg, se composait d'hommes de la Landwehr et de volontaires; il comptait 6 bataillons, 2 régiments de cavalerie, 2 compagnies de chasseurs et une batterie. Il prit ses positions près de Myslowitz, d'Oswiecim et de Nicolai, dans une contrée où les chemins de fer silésiens d'Oppeln, de Kosel et de Ratibor se réunissent vers la frontière de la Pologne et de la Galicie occidentale. Le second détachement était plus faible, et se composait de troupes de ligne de la 12ème division placées sous le général de Knobelsdorf. Sa position lui fut assignée contre Oderberg, près de Ratibor.

Nous venons de donner un aperçu général des plans et des dispositions de l'armée prussienne. Maintenant nous pouvons nous occuper des opérations militaires elles-mêmes. Commençons par les opérations du général Herwarth de Bittenfeld et du prince Frédéric Charles.

3. Mouvement en avant de l'armée de l'Elbe et de la première armée, placée sur la ligne de l'Iser. Combats de Liebenau, de Podol et de Hünnerwasser.

L'armée de l'Elbe du général Herwarth franchit la frontière avec ses forces principales près de Rumbourg; un simple détachement passa près de Gabel; elle s'avança, par Hayde et Leippa, sur Niemes et Hünnerwasser. Elle pouvait, de là, faire un mouvement sur Münchengrætz ou sur Jung-Bunzlan, selon que le commanderaient la situation et les mouvements des troupes ennemies.

Le 4ème Corps d'armée se détacha de l'armée du Prince Frédéric Charles pour se rendre, par le chemin de fer, à Zittau et à Reichenberg; plus à gauche, le 3ème Corps passa de Gœrlitz par Seidenberg et par Schœnwald, d'un côté; de l'autre côté, par Neustadt; le deuxième Corps forma la réserve et suivit le 4ème.

Les Autrichiens avaient leur premier Corps sur la ligne de l'Iser; c'était le Corps de Clam-Gallas, dont les postes principaux étaient près de Münchengrætz et de Jung-Bunzlau. Ce Corps avait été renforcé, d'une part, par la brigade d'occupation qu'on avait retirée, en Juin, du Holstein et dont le chef, le général Kalik, resté malade à Altona, finit par y mourir; d'autre part, par le Corps entier de l'armée saxonne que des ordres et des contre-ordres inexplicables avaient poussé, au commencement des opérations, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur le terrain qui s'étend entre le cours de l'Elbe en Bohême et la frontière du royaume de Saxe.

L'armée du Comte Clam-Gallas peut être évaluée, à l'état normal, à un chiffre de 60,000 hommes. Elle avait pour adver-

saires 120,000 Prussiens. La tâche du général autrichien ne pouvait donc consister qu'à arrêter et retarder autant que possible les mouvements de l'ennemi. Il était bien assez fort pour cela. Mais un pareil arrêt ne s'opère pas, on le sait, par cela même qu'on persiste à conserver soi-même une position donnée. Il faut procéder, avec toutes ses forces, par l'offensive la plus hardie et la plus vigoureuse, et par des changements répétés de position, sans pourtant se laisser engager dans une lutte sérieuse et définitive. Clam-Gallas avait donc à s'opposer en tout et partout aux Prussiens. Les cours supérieurs de l'Elbe et de l'Iser, avec leurs nombreux points de passage, le garantissaient du danger d'être séparé de l'armée de Bénédek, et même d'en être coupé complètement, s'il s'avançait à quelques journées de marche, à l'Ouest et au Nord de l'Iser.

Clam-Gallas n'en prit pas moins position sur l'Iser, absolument comme s'il se fût agi pour lui de défendre, avant tout et sérieusement, le passage de cette ligne. Il y répartit ses troupes et ne porta au-devant des Prussiens que de faibles détachements de cavalerie et de chasseurs. Il n'y eut donc, d'abord, que des rencontres et des combats de cavalerie entre les troupes avancées des deux armées. Le 24 Juin, la tête de l'armée du Prince Frédéric Charles, sans avoir rencontré jusque là une résistance de quelque valeur, occupa Reichenberg, la seconde ville de la Bohême pour le chiffre de la population, la première, sous le rapport de l'industrie. Aussitôt les Prussiens se mirent à rétablir, sur leurs derrières, le chemin de fer qui va de Lœbau à Gœrlitz et à Bautzen et qui avait été coupé en plusieurs endroits. Le 4ème Corps d'armée s'avança contre Liebenau, où il y eut un combat assez court d'artillerie, le 26 Juin. Les Autrichiens se retirèrent, soit à Turnau, soit par Podol à Münchengrætz. Les Prussiens les suivirent de près, et jetèrent un pont sur

l'Iser, près de Turnau, qu'ils occupèrent sans y rencontrer encore de vraie résistance.

La division Horn du 8ème Corps (c'était la huitième) fut portée, le soir, à une demi-lieue à l'Ouest de Turnau; elle devait s'emparer, de là, du village de Podol et du passage de l'Iser. Ce nom de Podol se rencontre souvent dans ces contrées, et signifie ***bas village***, localité au ***fond d'une vallée***. La localité dont il s'agit ici est celle où la voie de fer qui va de Turnau à Prague franchit l'Iser.

Le général Horn dirigea contre Podol 2 compagnies du 4ème bataillon de chasseurs, 2 bataillons du 31ème régiment et 1 bataillon du 71ème. Les Autrichiens, pour les repousser, envoyèrent de Brzezina la brigade Poschacher, la même qui, dans la campagne de Schleswig-Holstein, s'était distinguée, sous son général Gondrecourt, par l'assaut qu'elle avait livré au Kœnigsberg près de Schleswig, et qui lui avait mérité le surnom honorifique de „brigade de fer". Outre cette brigade, composée du bataillon de chasseurs, Nro. 18, du régiment Martini, Nro. 30, et du régiment „le roi de Prusse", Nro. 34, il y avait encore une partie du régiment Ramming, Nro. 72.

Le temps était clair; ce jour-là, la lune se leva entre les 3 et 4 heures de l'après-midi, et, par conséquent, ne se coucha, le 27, qu'entre 3 et 4 heures du matin.

A 1000 pas environ à l'Ouest du pont du chemin de fer, les chasseurs Prussiens, qui formaient l'avant-garde du détachement Horn, arrivèrent aux premières maisons de Podol et y rencontrèrent les premiers Autrichiens.

Les Prussiens pénétrèrent dans la longue rue du village, et reçurent le feu de l'ennemi qui avait élevé plusieurs barricades successives dans la rue, et s'était établi dans les maisons, d'où il tirait aussi sur eux. Les chasseurs prussiens furent

renforcés par un bataillon du 31ème régiment d'infanterie; le reste des troupes suivait à de courts intervalles. Bientôt on vit les Prussiens, se succédant les uns aux autres dans le combat, s'avancer par la principale rue jusqu'au pont, et arriver sur un terrain où, la supériorité du nombre ne servant plus à rien, c'était la bravoure personnelle, ou la supériorité des armes à feu, qui seules pouvaient décider de la victoire. Les soldats de la réserve se répandirent alors en-dehors de la grande rue, et envoyèrent sur les passages les plus accessibles des détachements qui devaient chasser les Autrichiens logés dans les maisons, et éviter ainsi les barricades, en même temps qu'ils avaient à faciliter la marche de leurs autres troupes qui s'avançaient de front dans la rue en ne cessant de combattre.

De cette manière, les Autrichiens se virent repoussés toujours plus rapidement de la rue principale où ils avaient inutilement concentré leurs plus grandes forces, et durent finir par abandonner le pont de l'Iser qui fut immédiatement occupé par l'ennemi. Tous les soldats qu'ils avaient postés dans les maisons situées sur la gauche de la rivière furent naturellement faits prisonniers.

Il s'ensuit que les Prussiens avaient maintenant en leur pouvoir les deux passages de l'Iser, celui de Turnau et celui de Podol, et, par conséquent, qu'ils possédaient le cours de cette rivière, sur les deux rives de laquelle ils pouvaient s'avancer librement. Aussi le général Clam-Gallas retira-t-il toutes ses troupes dans une position entre Münchengrætz et Ober-Bautzen, et leur fit faire front contre le Nord. Il continua à occuper Kloster, vis-à-vis de Münchengrætz, sur la rive droite de l'Iser. Pour savoir au sûr si quelque danger le menaçait sur sa gauche, il envoya, le 27 Juin, au matin, dans la direction de Hünnerwasser, les deux bataillons de chasseurs, Nro. 32 et 39 (ce

dernier, de récente formation), et y joignit quelques escadrons du 2ème régiment de hussards (Grand-duc Nicolas). — Ce petit détachement rencontra, près du sus-dit endroit, l'avant-garde du général Herwarth, qui était plus forte que le détachement autrichien et qui reçut même de nouveaux renforts. Les Autrichiens furent bientôt repoussés sur Kloster.

Le général de Herwarth les suivit, le long de l'Iser, jusqu'à Kloster-Münchengrætz. Dans la nuit du 27 au 28 Juin, il fit jeter un léger pont sur la rivière au-dessus de Münchengrætz. Par cette opération, les Prussiens étaient à même d'écraser complètement les troupes de Clam-Gallas si singulièrement placées entre cette dernière ville et Ober-Bautzen. Turnau, où le prince Frédéric Charles avait déjà opéré son passage, n'est qu'à $^3/_4$ de lieue d'Allemagne de Podol. Le général Herwarth avait effectué son passage à la même distance au-dessus de Podol. Ainsi les 120,000 hommes formant les troupes du Prince et du général Herwarth se trouvaient tous réunis sur une seule ligne de front de la longueur d'environ une très-petite journée de marche.

4. Combats de Münchengrætz et de Gitschin.

Le 28 Juin, de bon matin, le Prince Frédéric Charles fit avancer la division Horn depuis Podol jusqu'en face de la position que Clam-Gallas avait occupée entre Münchengrætz et Ober-Bautzen, position qui, d'après les plus simples notions de l'art militaire, ne pouvait être d'aucune utilité, si l'on ne voulait pas s'en servir comme de première ligne pour prendre l'offensive en avant de l'Iser. La division Fransecky, la 7ème de la première armée, fut aussitôt dirigée de Turnau sur Kost, Ober-Bautzen et Sobotka, pour attaquer, sur la droite, les positions

de Clam-Gallas qui, du reste, n'étaient pas encore complètement occupées par les Autrichiens.

Une partie du Corps de Herwarth s'avança sur Münchengraetz. Après de rudes combats partiels, Clam-Gallas, menacé d'être tourné sur sa droite et de perdre ses communications avec Bénédec, abandonna ses positions et se retira par Sobotka sur Gitschin. Pour couvrir son mouvement de retraite, il conserva Ober-Bautzen, entre Fürstenbruck et Sobotka, ainsi que les défilés de Podkost sur la route de Podol et Sobotka.

Dans la nuit du 28 au 29, un bataillon du 2ème Corps d'armée, Corps que l'on avait rapproché pour former la réserve du 4ème, s'empara au pas de charge du passage de Podkost, sur quoi les Autrichiens achevèrent d'évacuer Ober-Bautzen et Sobotka.

Après plusieurs marches très-difficiles et très-fatigantes pour quelques parties de son armée, Clam-Gallas occupa de nouvelles positions, le 28 Juin, dans la soirée, au Nord et à l'Ouest de Gitschin, sur la rive droite de la Czidlina qui va se jeter dans l'Elbe, près de Nimbourg. Il avait derrière lui la rivière, et les murs de Gitschin.

L'aile droite des Autrichiens était postée avec la plus grande partie de ses forces près de Diletz; des postes avancés étaient près de Czidlina et sur les hauteurs de Kozlow et de Tabor; le centre occupait Ginolitz et Brada, ainsi qu'une partie des hauteurs de Prachow; l'aile droite s'étendait près de Lochow et de Wohawetz, en travers de la chaussée de Sobotka et Gitschin. Auprês de l'aîle droite, il y avait une brigade Saxonne, avec 3 batteries et 4 escadrons. Sur l'aile gauche, on avait renforcé la brigade autrichienne de Ringelsheim par le bataillon de chasseurs de la garde royale de Saxe et par le 3ème régiment de cavalerie.

La masse principale des Saxons formait la réserve ***au Sud de Gitschin.***

A en juger approximativement, d'après les limites naturelles du terrain, la contrée entre la rivière de Czidlina, près d'Eisenstadt, à droite, et les hauteurs ainsi que les marais près de Waharsitz et de Wostruszna, à gauche, présentait une étendue de terrain d'environ une lieue d'Allemagne de longueur, et comme le général Clam-Gallas, même avec sa réserve, n'avait que tout au plus 50,000 hommes près de lui, l'espace était plutôt trop vaste que trop limité. De grands obstacles de terrain ne défendaient pas ses positions. Sa ligne de front était à-peu-près perpendiculaire à la chaussée qui s'étend de Gitschin à Koenigsgraetz, et la retraite des Autrichiens était supposée pouvoir se faire sur cette dernière ville.

Pendant que le général Herwarth, appuyé sur Münchengraetz, se chargeait de défendre le flanc gauche de l'armée prussienne en envoyant des détachements, par Jung-Bunzlau, soit sur Alt-Bunzlau, soit sur Nimbourg, le Prince Charles fit faire à son armée un mouvement de conversion à droite sur Gitschin pour pouvoir donner la main, par cette ligne, à l'armée du Prince royal, dont on avait déjà des nouvelles favorables.

Ce mouvement sur la gauche eut pour effet de mettre le 3ème Corps, savoir l'aile gauche de l'armée, en tête des troupes prussiennes. Ce 3ème Corps marcha par Rowensko sur Liebun et Gitschin; sur la droite, le 2ème Corps d'armée s'avança par le défilé de Podkost sur Lochow et Gitschin; le 4ème Corps, qui jusqu'alors avait eu le plus à combattre, fut placé en réserve.

La 5ème division, sous les ordres du Lieutenant-général de Tümpling, eut, ce jour-là, la principale part dans les opérations. Elle se composait de la 9ème brigade (8ème et 48ème régiment d'infanterie), de la 10ème (12ème et 18ème régiment d'infanterie),

du 3ème régiment des lanciers, et de la première section du 3ème régiment d'artillerie de campagne. La 6ème division, celle du général Manstein, la suivait en qualité de réserve. Elle ne donna que quelques détachements au combat. Sur l'aile droite, la 3ème division fournit la 5ème brigade (2ème et 42ème régiment) et des détachements de la 6ème brigade (14ème et 54ème régiment).

L'avant-garde du général de Tümpling rencontra, dès les premières heures de l'après-midi, les troupes avancées de Clam-Gallas dans les environs de Libun. On tirailla longtemps les uns contre les autres, puis les fusiliers prussiens gravirent les hauteurs de Kozlow, et firent reculer les chasseurs ennemis jusqu'à Czidlina. Vers les 5 heures de l'après-midi, l'avant-garde des Prussiens était à ses postes. L'artillerie Tümpling suivit immédiatement, prit d'excellentes positions sur les hauteurs qui longeaient la route, à gauche, et derrière elle s'étendirent maintenant les forces principales du général. Ces troupes-ci avaient étendu leur aile droite vers Brzeska et Klein Ginolitz, et eurent beaucoup à faire pour se maintenir contre les chasseurs autrichiens qui avaient occupé la chaîne des hauteurs de Prachow et qui, delà, criblaient de leur feux les troupes prussiennes.

Le général Tümpling, tout blessé qu'il était, essaya plusieurs fois, mais sans succès, d'emporter avec son aile droite les hauteurs de Prachow, tandis que sa gauche avançait lentement, mais sûrement, dans la direction de Czidlina et de Diletz.

La lutte avait bien duré une heure de temps, quand, tout-à-coup, la 5ème brigade du 2ème Corps d'armée (troupes de Poméranie) s'avança par Samschin et Waharzitz. Le régiment Giulay, Nr. 33, se jeta héroïquement contre elle, appuyé par les chasseurs saxons et par le 3ème régiment de cavalerie de Saxe. Mais ces troupes furent bientôt obligées de se retirer sur Lochow, où éclata l'incendie, et ensuite sur Wohawetz. Cette retraite

devint plus décisive et plus précipitée alors qu'arriva la 6ème brigade qui formait la réserve de la 5ème, et qui n'était partie que vers midi de ses cantonnements éloignés.

Ces progrès de la 3ème division prussienne sur la route de Sobotka à Gitschin, et les assauts toujours plus énergiques livrés contre Diletz par l'aile gauche du général Tümpling forcèrent les Autrichiens à abandonner les hauteurs de Prachow, s'ils ne voulaient pas courir le danger éminent d'y être tous faits prisonniers. Ils se retirèrent donc d'abord sur Brada, puis sur Ribniczek.

Maintenant Clam-Gallas dut s'avouer que la bataille était perdue. Il commanda une retraite générale en arrière de Gitschin qu'il fallait occuper fortement pour couvrir le mouvement de retraite.

Aussitôt la retraite commencée, les Prussiens s'avancèrent de tous les côtés. La 3ème division s'avança, en pleines masses, par Lochow livré aux flammes et par Hollin; la droite de Tümpling traversa les hauteurs de Prachow; sa gauche qui, malgré de sensibles pertes, se savait complètement victorieuse, s'avança par Diletz, précédée de son artillerie qui s'en allait, au trot, de position en position et se retrouvait, chaque fois, exposée au feu des pelotons autrichiens.

Vers les 9 heures du soir, le cri de victoire retentit sur toute la ligne de l'armée prussienne.

Cependant le Prince Frédéric Charles fut d'avis, et avec raison, qu'il fallait s'emparer immédiatement de la ligne de Czidlina et de Gitschin.

Aussi, pendant l'obscurité de la nuit, le 12ème et le 48ème régiment de la 5ème division, opérant par le Nord, le 2ème et le 54ème régiment de la 3ème division, opérant par l'Ouest, pénétrèrent-ils jusques vers Gitschin. Clam-Gallas retira ses der-

nières troupes de la ville, mais non pas sans qu'il y eût des combats de maison en maison. On a prétendu que des habitants de cette localité avaient tiré sur les Prussiens du haut des fenêtres. La chose n'est pas facile à prouver. Un combat de rues, durant la nuit, amène toujours tant d'horreurs à sa suite que les combattants voient peut-être les dangers, du reste, très-réels, sous des formes beaucoup plus menaçantes qu'elles ne le sont en réalité. La nuit, on combat pour ainsi dire toujours avec des esprits, et il faut bien du sang froid ou bien de l'imagination pour croire qu'on s'est attiré leur secours, et qu'ils ne combattent pas eux-mêmes contre nous.

A peine le matin du 30. Juin commençait-il à poindre, que Gitschin était au pouvoir des Prussiens; l'armée du Prince campait, le 30, autour de la ville; Clam-Gallas, peu poursuivi, du reste, était en pleine retraite du côté de Nechanitz.

La victoire de Gitschin avait été chèrement achetée; mais elle fut d'une grande importance pour le vainqueur. C'est ce que nous verrons plus clairement, quand nous aurons fait connaître les évènements qui se passèrent jusqu'au 30 Juin dans l'armée du Prince royal.

Abordons maintenant cette partie de notre travail.

5. Marche de la seconde armée prussienne. Combats de Nachod, de Wisokow et de Scalitz.

Tandis que le général Clam Gallas, par suite de ses mauvaises manœuvres, était obligé de se retirer le plus rapidement possible vers la partie de l'Elbe qui s'étend entre Josephstadt et Koenigsgraetz, points fortifiés sur lesquels s'appuyaient les principales forces de Bénédek, ce dernier général fut lui-même serré de très-près par l'armée du Prince royal. Il est, du reste,

facile de constater que les propres dispositions de Bénédek en étaient la cause principale; nous allons expliquer cette espèce de reproche et, par là, le réduire à sa juste mesure. Le général Bénédek savait fort bien qu'une partie considérable de l'armée prussienne allait sortir des montagnes du comté de Glatz, entre Lewin et Landshut, et qu'elle chercherait à pénétrer en Bohême, en s'avançant contre lui-même sur un front de marche de six lieues d'étendue.

Les Prussiens avaient à franchir des passages assez difficiles de montagne, dans les vallées de la Mettau, de l'Aupa et des petits affluents de ces rivières et de l'Elbe. Les principales routes y suivent les vallées, ou les croisent, mais toujours en cherchant de nouvelles vallées principales ou latérales, et cela par la voie la plus courte. Les villages sont resserrés dans les vallons, et s'y étendent passablement, le long des rivières et des ruisseaux. Dans beaucoup d'endroits, toute espèce de manœuvres sur les côtés de la chaussée seraient fort difficiles, sinon même impossibles.

Bénédek avait parfaitement compris qu'il devait attaquer les ennemis, alors qu'ils sortiraient des défilés des montagnes.

Mais, quand on veut agir selon les règles de la raison, il faut auparavant avoir ***reconnu le véritable état des choses.*** Cette vérité, si simple qu'elle soit, n'a pas toujours été bien comprise, et nous voyons même qu'en toute occasion l'on cherche à s'en débarrasser, aussitôt qu'on en vient à l'action. Elle est moins importante dans l'offensive que dans la défensive, parce que, dans la première, il suffit parfois d'une heureuse inspiration, ou de quelque heureux accident qui compense tout; et c'est là peut-être un des grands avantages qu'offre l'offensive.

Toutefois, le général Bénédek, ne pouvant plus faire attaquer à temps par les troupes saxonnes, s'était arrangé pour la simple

défensive; il voulait ***attendre.*** S'il tenait maintenant à être réellement ***au fait***, il devait chercher à retarder et à arrêter la marche progressive des Prussiens. Or, la nature même du terrain permettait de le faire, au moyen de petits détachements, de brigades isolées, surtout si l'on se mettait encore à briser les routes et à les barricader, genre de défense qui devait nécessairement porter des fruits.

Du reste, les Autrichiens ne firent point usage de travaux de fortification sur la ligne que les ennemis avaient à traverser, et nous ne saurions leur en faire un reproche. Car, les petits détachements qui seraient appelés à reconnaître l'ennemi et à l'arrêter dans sa marche, sans toutefois engager des combats sérieux, ne peuvent remplir leur but que s'ils ont une grande facilité à se mouvoir dans tous les sens, et qu'en attaquant les flancs ou la queue des longues colonnes engagées dans les défilés. Or, des fortifications, d'un genre quelconque, qu'il eût fallu défendre, et que l'ennemi pouvait facilement éviter, n'auraient fait que détourner du but principal et même agir en sens contraire des intérêts de l'armée autrichienne.

De plus, ces petits détachements devaient avoir une force réelle ***derrière eux,*** force que l'on devait concentrer le plus possible. Comme il ne pouvait être question d'une force numérique supérieure à celle des Prussiens, il fallait nécessairement masser ses forces, dont la tâche était de se jeter avec impétuosité sur les colonnes successives de l'ennemi, de leur opposer une supériorité numérique au moment de l'attaque, et de les écraser ainsi, avant qu'elles eussent pu se rallier et concentrer leur forces, à leur tour.

Mais contre laquelle des colonnes prussiennes fallait-il agir ***en premier lieu?*** Cela ne pouvait être l'objet d'aucun doute raisonnable. C'était indubitablement contre la colonne de gauche de

l'armée du Prince royal, celle qui avait le moins de chemin à faire pour arriver à Josephstadt et à Koeniginhof. Des frontières prussiennes, près de Nachod, jusqu'à Josephstadt, il n'y a pas tout-à-fait 3 lieues d'Allemagne; des frontières près de Liebau, il y a 4 lieues par Trautenau jusqu'à Koeniginhof, et près de 7 lieues jusqu'à Josephstadt.

Que les Autrichiens réussissent, le 27, à battre d'une façon décisive, près de Scalitz, l'aile gauche des ennemis, ils pouvaient, le jour suivant, tomber, près d'Eipel, sur le centre de l'armée du Prince royal, en remontant le cours de l'Aupa. Deux victoires semblables auraient bien certainement suffi pour porter le trouble et la confusion dans les opérations de leurs adversaires, et auraient, au moins, forcé les Prussiens à prendre le temps de la réflexion avant de chercher à se porter plus en avant. Mais ne poussons pas nous-même plus loin le jeu de ces diverses possibilités.

Voyons plutôt la position réelle, effective, de l'armée de Bénédek, à l'époque où les colonnes prussiennes débouchèrent des défilés des monts de Glatz. Nous trouvons, à l'aile droite, le 6ème Corps (général Ramming) près de Neustadt, sur la Mettau; à gauche, près de Jaromierz, le 8ème Corps (Archiduc Léopold); derrière celui-ci, près de Josephstadt, le 2ème Corps (Thun-Hohenstein); plus à gauche encore, près de Koeniginhof, le 4ème Corps (Festetic); enfin, à l'extrême gauche, le 10ème Corps, près d'Arnau (Gablenz). Les 6ème, 4ème et 10ème Corps, tous au complet, avaient évidemment pour destination bien arrêtée de fermer les trois principaux passages de l'armée prussienne, les routes de Lewin, de Braunau et de Liebau. Le 2ème et le 8ème Corps pouvaient être jetés à droite ou à gauche, selon les ordres du général en chef. Mais, tandis qu'on employait *trop de troupes* pour ne faire que fermer ou observer les passages, et qu'ainsi l'on se privait de l'appui de ces forces, on comptait sur

le 8ème et le 2ème Corps comme ***sur une réserve principale destinée pour les cas imprévus***; c'est ce que le récit des évènements va nous montrer clairement.

Eût-on pris de tout autres mesures, on aurait pu jeter les 90,000 hommes des 6ème, 8ème et 2ème Corps, contre l'aile gauche de l'armée prussienne, aile qui se montait à 56,000 hommes si le 6ème Corps d'armée suivait rapidement le 5ème Corps, mais qui n'en avait plus que 28,000 si le 5ème Corps restait seul pendant quelque temps.

Dans ce récit des évènements, il s'agit, avant tout, de bien faire ressortir la liaison des diverses colonnes de l'armée prussienne, puis aussi, d'interrompre le moins possible la description des mouvements de chacune de ces colonnes en particulier. — Pour atteindre à ce but, nous commencerons par décrire la marche du 5ème Corps prussien sur Nachod et Scalitz; puis, nous passerons au 1er Corps, que nous verrons entrer en ligne près de Trautenau, et enfin nous aborderons le Corps des Gardes de l'armée prussienne.

Le 5ème Corps d'armée, qui avait à résoudre un des plus difficiles problêmes de toute la Campagne, était placé sous les ordres du général de Steinmetz, l'officier peut-être le plus capable de l'armée prussienne avec Vogel de Falkenstein. Il avait fait, officier tout jeune encore, les guerres de l'indépendance dans les années 1813 à 1815. Après un long temps de repos, il avait commandé, en 1848, dans la campagne de Danemarck, les 2 bataillons du 2ème régiment d'infanterie (régiment Frédéric Guillaume IV) qui prirent part à cette guerre. En 1855, il obtint le commandement d'une brigade de la Garde. Durant la campagne de 1864, il commandait le 2ème Corps d'armée, lequel ne prit point part à la guerre; enfin, il fut nommé général en chef du 5ème Corps.

Le 26 Juin, il fit passer la frontière, dans la direction de Nachod, à la brigade d'avant-garde de son Corps; il en avait remis le commandement au général de Lœwenfeldt, commandant de la 9ème division. La garnison autrichienne évacua Nachod et se retira vers Neustadt, du côté de son 6ème Corps, tandis que Lœwenfeldt poussait ses troupes avancées sur Wysokow, vers la partie du chemin de fer qui conduit de Josephstadt à Schwadowitz.

Le fait que les Autrichiens avaient abandonné, sans les défendre, les passages des montagnes au général Steinmetz et même aux autres colonnes de l'armée prussienne, éveilla dans le quartier-général du Prince royal l'idée que cette mesure avait été ordonnée par Bénédek lui même, dans le but de se jeter, plus tard, avec toutes ses troupes, sur l'armée du Prince Frédéric Charles. On ordonna donc de faire avancer aussi rapidement que possible toutes les colonnes de la seconde armée, pour dégager le Prince Frédéric, par cela même qu'on inspirerait à Bénédek la crainte d'être attaqué sur ses derrières.

En conséquence, le général de Steinmetz devait s'avancer, le 27 Juin, sur Scalitz, pour mettre, avant tout, derrière lui, les passages difficiles des défilés de la Mettau. Quand la tête des troupes de Lœwenfeldt atteignit le point où la route de Neustadt se détache de celle de Nachod a Scalitz, tout-à-coup parurent, sur sa gauche, les premières troupes autrichiennes, avec l'intention bien évidente d'embarrasser et d'arrêter les Prussiens occupés à se tirer des étroits et longs défilés de Nachod. Il y avait là 2 brigades du Corps de Ramming, bientôt suivies d'une 3ème en qualité de réserve, et de la brigade de cuirassiers Solms appartenant à la division de grosse cavalerie du Prince de Holstein-Schleswig.

Se voyant salué par le feu de l'artillerie autrichienne, le

général de Lœwenfeldt porta sur la route de Neustadt le petit nombre de bataillons qui étaient déjà sortis des défilés, et les plaça sur la gauche de cette route dans la forêt avoisinante.

Les deux seuls escadrons dont il pût disposer en ce moment, il les jeta au-devant des cuirassiers ennemis qui se déployaient pour le combat, et les premières batteries qu'il eut sous la main furent mises en action contre les batteries numériquement fort supérieures de l'ennemi.

Si les Autrichiens étaient parvenus à refouler l'avant-garde de Lœwenfeldt dans les défilés, ceux-ci étant alors encombrés par les troupes du Corps Steinmetz et par ses bagages, il n'y aurait pas en moyen de se déployer d'un côté, ni de l'autre, et il s'en serait suivi un affreux désordre, lequel eut été terminé par une sanglante et décisive défaite des Prussiens.

C'est là ce qu'il fallait éviter à tout prix. Lœwenfeldt reconnut parfaitement le danger et n'hésita pas à lâcher ses deux seuls escadrons disponibles contre les 8 escadrons autrichiens, qui venaient d'achever de se ranger et qui s'avançaient lentement.

Les deux escadrons prussiens percèrent la ligne ennemie dans son centre, mais furent, à leur tour, enserrés par les escadrons des ailes et repoussés avec perte. Ralliés par leur infanterie et leur cavalerie, ils purent se reformer en ligne.

Au moment même où ils étaient forcés à la retraite, voici que le Prince royal arriva de Braunau sur le champ de bataille, où le général Steinmetz s'était déjà établi. L'attaque de la cavalerie prussienne, bien que malheureuse, n'avait pas été inutile, car elle avait servi à retarder la marche de l'armée ennemie.

Le général de Steinmetz ordonna, avec le plus grand sang-froid, le mouvement en avant de ses troupes, et fut admirablement soutenu par elles, ainsi que par leurs officiers. Aussitôt que les bataillons et les escadrons qui traversaient Nachod en-

tendirent les coups de feu, ils s'avancèrent avec courage, et l'artillerie se retira sur un des côtés de la route pour faciliter le passage de l'infanterie et de la cavalerie.

La division Kirchbach (la 10ème) fut portée, à droite de Lœwenfeldt, vers Wysokow; venait ensuite le reste de la division Lœwenfeldt, de sorte que celle-ci formait la gauche de la position, et que la division Kirchbach en formait la droite. Enfin, on fit avancer sur la ligne toute l'artillerie du 5ème Corps, soit 96 pièces de canon.

La marche des Prussiens sur les routes de Nachod à Scalitz, d'un côté, et de Neustadt, de l'autre, ne fut achevée que dans les premières heures de la matinée. On peut affirmer que, par cette manœuvre, la bataille était gagnée. La tâche du général Ramming était donc d'empêcher cette marche. Aussi est-ce dans le temps de ces opérations que tombent les plus brillants épisodes du combat.

Vers midi, le général Steinmetz avait achevé de faire sortir des défilés les derniers escadrons de la brigade de cavalerie Wnuck (régiment de lanciers, Nro. 1, de la Prusse occidentale, et 2ème régiment de dragons de Silèsie Nr. 8), et leur fit attaquer la brigade Solms de cuirassiers qui, sur le plateau de Wenzelsberg, arrêtait le déploiement de la division Kirchbach, laquelle n'avait encore que peu d'artillerie à son aide.

Wnuck n'avait que 3 escadrons de disponibles, sur chacun de ses 2 régiments, et ne put ainsi s'avancer qu'avec 6 escadrons. Cependant il repoussa les Autrichiens passablement supérieurs en nombre, et facilita singulièrement par là le déploiement du 5ème Corps. Les 2 régiments autrichiens de cavalerie perdirent leurs drapeaux; mais la cavalerie prussienne souffrit aussi de notables pertes. Le général de Wnuck, les deux commandants des régiments, et le lieutenant-colonel de Wichmann,

du 8ème régiment de dragons, furent blessés. Ce dernier régiment perdit aussi le major de Natzmer.

Cette brillante attaque eut pour effet de faire avancer complètement l'artillerie du Corps d'armée prussien et de rendre possible le déploiement de toute l'infanterie. Celle du 5ème Corps n'avait plus en réserve que le régiment des grenadiers du roi, (2ème régiment de la Prusse occidentale, Nr. 7). Dès-lors, le général Steinmetz porta en avant toute son infanterie. Ramming fit, à son tour, avancer au combat sa dernière brigade; mais les Prussiens, malgré leurs pertes, ne se laissèrent pas arrêtèr. Le général d'Ollech, Commandant de la 17ème brigade d'infanterie, et le colonel de Walther, Commandaut du 46ème régiment d'infanterie, furent grièvement blessés.

La brigade Solms de cuirassiers autrichiens, qui s'était ralliée, fit de nouveaux efforts pour retarder la marche progressive des Prussiens. Elle n'y put parvenir; au contraire, se trouvant attaquée en flanc par leurs lanciers, elle dut se retirer. Ce ne fut que près de Wysokow, et sur leur propre extrême gauche, que les Autrichiens tinrent ferme encore quelque temps; mais ce village ayant pris feu sous les projectiles de l'ennemi, ils furent obligés de l'abandonner.

Vers les 3 heures de l'après-midi, la victoire des Prussiens était décisive. Ramming se retira sur Scalitz, par où il pouvait le plus s'attendre à recevoir de prochains renforts.

Les Autrichiens avaient, à cette occasion, amené en bataille l'ancien et célèbre régiment d'infanterie des Grands-Maîtres de l'ordre teutonique, régiment dont le nom n'a point changé depuis sa création en 1696, — les régiments Gondrecourt Nr. 55; — Gorizutti Nr. 56, — Wasa Nr. 60, Prince royal de Prusse Nr. 20; Frank Nr. 70, Hartmann Nr. 9, Nassau Nr. 15; — les bataillons de tirailleurs Nr. 17. 14. 6. 25 et 5; — les régiments

de cuirassiers Empereur François Joseph Nr. 11, Empereur Ferdinand Nr. 4, Prince Alexandre de Hesse Nr. 6, et des détachements du régiment de hussards Grand-duc Nicolas de Russie; soit, en tout, 29 bataillons, et au moins 16 escadrons, avec près de 100 canons.

Le régiment Grand-Maître teutonique, dont le propriétaire actuel est l'Archiduc Guillaume, perdit un drapeau. Un certain nombre de pièces durent aussi être abandonnées. Le comte Alphonse de Wimpfen, commandant du régiment Prince royal de Prusse Nr. 20, fut fait prisonnier.

Nous devrons, plus tard, saisir l'occasion d'entrer dans quelques détails sur la part que l'on peut attribuer au système d'armement dans les succès de l'armée prussienne.

Pour le moment, nous nous contenterons de constater le fait que, dans le combat de Nachod, bien des milliers de prisonniers Autrichiens, non blessés, tombèrent dans les mains des Prussiens, ce qui ne s'aurait guères s'expliquer par le simple usage et la prédominance du fusil à aiguille. C'était, pour la plupart, des Hongrois que l'on transporta à Neisse, où la bonne moitié d'entre eux consentit librement à entrer dans une légion hongroise qui avait été formée sous les auspices des généraux Klapka et Vetter, et qui, sans doute, ne vivra pas plus longtemps que les légions hongroises de 1859 en Italie, mais qui par la manière dont elle se forma, n'en indique pas moins certains arrangements en commun des gouvernements de Paris et de Berlin.

Le Corps du général Ramming avait grandement souffert; la perte en hommes était forte; la perte en prisonniers non blessés indiquait, en particulier, une démoralisation bien réelle, laquelle en produisait une nouvelle, à son tour. Ramming aurait voulu s'arrêter près de Scalitz, mais il fit savoir au général

Bénédek qu'il ne le pourrait sans secours de sa part. Il avait, en effet, perdu près d'un sixième du chiffre normal de ses troupes.

Aussi Bénédek ordonna-t-il maintenant à l'Archiduc Léopold de conduire de Jaromierz à Scalitz deux brigades de son Corps (le 8ème), de les mettre en première ligne, et de prendre le commandemant de toutes les troupes qui, à partir de la matinée du 28 Juin, pourraient être appelés à combattre dans les environs de Scalitz. Cet ordre fut immédiatement mis à exécution; les autres brigades du 8ème Corps furent ramenées en avant. Ainsi, sans compter les troupes du Corps de Ramming, qui avaient combattu le 27 Juin, près de Nachod et de Wysokow, on avait réuni, pour les combats du 28, les régiments Grand-duc de Toscane Nr. 77, Reischach Nr. 21, Ferdinand d'Est Nr. 32, Archiduc Albert Nr. 44, Archiduc Guillaume Nr. 12, les bataillons de tirailleurs Nr. 24 et 31, le 3ème régiment de lanciers, Archiduc Charles Louis et le 4ème régiment de lanciers, Empereur François Joseph.

L'Archiduc Léopold prit position avec ces nouvelles troupes en avant de Scalitz et de l'Aupa, des deux côtés de la route de Nachod et du chemin de fer de Schwadowitz; on n'était ainsi qu'à environ trois quarts de lieue du champ de bataille du jour précédent. Les régiments du Corps de Ramming furent placés en réserve.

Du côté des Prussiens, le général Steinmetz ne put amener, en fait de troupes fraîches, que le seul régiment des grenadiers du roi. Cela ne l'empêcha pas de pénétrer, le matin du 28, jusqu'à Wysokow, et d'y déployer ses troupes en face de la position des Autrichiens. Ceux-ci se trouvèrent, ce jour là, beaucoup plus forts que les Prussiens quant à l'artillerie, qui, placée sur les hauteurs, au nord de Scalitz, le long de l'Aupa, leur fit éprouver de grandes pertes. Plusieurs fois l'infanterie prussienne

chercha à donner l'assaut contre ces hauteurs, mais chaque fois de nouvelles troupes autrichiennes repoussèrent ce mouvement. Il tomba bien des morts et des blessés des deux côtés. Les Autrichiens perdirent le Major-général de Fragnem, sur le Corps duquel les Prussiens trouvèrent l'ordre de Bénédek relatif au renforcement du 6ème Corps par le 8ème, et une proclamation adressée par le général en chef aux populations des districts prussiens, sur le territoire desquels il pensait entrer. Ils perdirent aussi le colonel de brigade de Kreyssern.

Les troupes du Corps de Ramming ayant été battues, le 27, et ne s'étant battues que faiblement, le 28, le 8ème Corps vit s'épuiser ses propres forces; aussi l'Archiduc Léopold ordonna-t-il une retraite générale sur Jaromierz, retraite qui fut continuée, ce même jour, jusques sur les hauteurs de Trebesow, de Schweinschaedel et de Dolan.

L'Archiduc Léopold lui-même, qui souffrait d'une indisposition, fut congédié, déja le 29 Juin par Bénédek, et fut remplacé par le Major-général Joseph Weber dans le commandement du 8ème Corps.

6. Combat de Trautenau, le 27. Juin.

Le premier Corps d'armée prussien, sous le commandement du général d'infanterie de Bonin, avait poussé son avant-garde, le 26 Juin, de Liebau jusqu'à Golden Oelse, au-delà de la frontière.

Cette avant-garde rencontra, le 27 Juin, près de Trautenau, l'avant-garde du 10ème Corps d'armée autrichien, commandé par Gablenz et passablement fort en troupes. Le général de Bonin retira son avant-garde par Trautenau. Il voulait prendre position, sur les hauteurs au sud de la ville, contre les brigades

du Corps de Gablenz, qui s'avançaient successivement, tant par Gradlitz et Praussnitz que par Arnau et Pilnikau.

La brigade Mondel, qui formait l'avant-garde autrichienne, fut heureusement repoussée sur Hohenbruck et Kaltenhof, ce qui donna de l'espace pour le déploiement des troupes prussiennes. Ce qui arrêta singulièrement leurs mouvements, ce fut le feu qu'on dirigea sur elles depuis les maisons mêmes de Trautenau, et que l'on pourrait attribuer aux soldats autrichiens qui y étaient restés. Les Prussiens, il est vrai, l'attribuent à des habitants de l'endroit qui se seraient mêlés au combat, et, certes, les louanges des journaux de Vienne sembleraient prouver qu'il en fût réellement ainsi.

L'énergie des Prussiens mit fin, tôt dans l'après-midi, à ce feu qui partait des maisons. Le célèbre régiment des dragons de Windischgraetz Nr. 2, qui menaçait d'opposer une sérieuse résistance aux progrès des Prussiens, fut complètement mis en déroute par une vigoureuse attaque du premier régiment de dragons, entièrement composé de jeunes et vaillants Lithuaniens, qui semblent avoir été élevés, ou même être presque nés sur leurs chevaux, car c'est toujours à cheval que leurs mères vont apporter leur lait et leurs denrées sur les marchés de Gumbinnen et d'Insterbourg. Vers les 3 heures de l'après-midi, l'état du combat était extrêmement favorable aux Prussiens.

Vers ce moment, un officier de l'État-major du Corps des Gardes vint annoncer au général de Bonin que la première division d'infanterie de la Garde était à Qualisch, prête à s'avancer sur Trautenau et à joindre ses efforts à ceux du premier Corps d'armée.

Qualisch n'est qu'à une forte lieue d'Allemagne de Trautenau; mais la première division de la Garde ayant déjà fait, ce jour là, une marche assez longue, le général Bonin, qui se

croyait sûr de la victoire, ne voulut pas requérir de la Garde un secours dont il pensait n'avoir nul besoin. Ce fut là ce qui dicta sa réponse.

Mais à peine l'officier d'état-major était-il parti, que le général Gablenz, arrivant de Pilnikan, déploya toutes ses forces. L'artillerie entière du 10ème Corps s'avança contre les Prussiens, et même une partie du 4ème Corps, que Bénédek avait déja porté sur Praussnitz, vint aussi prendre part à la lutte.

Vers les 5 heures du soir, le général de Bonin dut considérer la bataille comme perdue. Bien qu'il ne fût pas trop gêné dans ses mouvements par l'ennemi, et qu'il eût même déjà fait transporter à Liebau les Autrichiens faits prisonniers dans la bataille, il n'en ordonna pas moins la retraite jusques derrière Trautenau.

Gablenz avait donc remporté un véritable avantage, ou même une victoire. Il reçut l'ordre de se rendre à droite, le 28 Juin, vers Praussnitz, de retarder la marche des troupes prussiennes qui pourraient vouloir s'avancer entre Bonin et Steinmetz, et de prêter secours au 6ème et au 8ème Corps qui devaient être opposés, le 28 Juin, au Corps du général de Steinmetz.

Ce mouvement-là devait être soutenu et facilité par le 4ème Corps autrichien, dont l'avant-garde, commandée par le général Emerich de Fleischhacker, avait déjà occupé Praussnitz et Staudenz. La conversion à droite du 10ème Corps devait, toutefois, rencontrer des obstacles bien propres à y porter le trouble.

7. Combat de Burgersdorf et de Soor, le 28 Juin.

Le Corps de la Garde prussienne pénétra en Bohême, le 28 Juin, par Braunau.

La première division de la Garde avait mis son avant-garde sous les ordres du colonel de Kessel, commandant du premier régiment de la garde à pied. Cette avant-garde se composait des trois bataillons de fusiliers des régiments Nr. 1, 2, 3 de la Garde; du 3ème bataillon du régiment proprement dit des fusiliers; des deux premières compagnies du bataillon des chasseurs, de trois escadrons du régiment des hussards, d'une batterie de pièces de 4 et d'une pièces de 6, toutes rayées, de deux compagnies de pionniers et d'un petit lazaret de campagne. Cette avant-garde présentait une force d'environ 5000 hommes en infanterie et cavalerie, et de 12 pièces d'artillerie.

Ces troupes précédèrent la division, le 26 Juin, et passèrent par Braunau jusqu'à Ober- et Unter-Weckelsdorf, où elles bivouaquèrent. Le 27, la première division de la Garde poussa jusqu'à Qualisch, village où l'on fit la soupe avant midi. On y entendait déjà le feu du combat de Trautenau. Vers midi, l'avant-garde dut partir dans la direction de Trautenau, mais la nouvelle étant arrivée, dans l'intervalle, que le général de Bonin n'avait pas besoin du secours de la première division, celle-ci fut dirigée sur Eipel où elle bivouaqua avec toutes ses forces réunies.

La *seconde division de la Garde* s'avança, le 27 Juin, sur Kosteletz près du chemin de fer de Schwadowitz, pour y passer la nuit. Son avant-garde était formée des bataillons de fusiliers du régiment de grenadiers, et du 3ème régiment de lanciers. Elle avait pour chef le colonel Mirus, commandant de ce dernier régiment.

Dans l'après-midi du 27 Juin, comme on entendait très-bien le tonnerre des canons de la bataille que le 5ème Corps prussien livrait au 6ème Corps autrichien, le colonel Mirus reçut

l'ordre de faire opérer une reconnaissance dans la direction de Kosteletz à Scalitz, pour chercher et pour rétablir des communications avec le 5ème Corps.

Vers les deux heures et demie, il partit de Kosteletz avec tout ce qu'il avait de disponible en fait de troupes. Il n'avait, en ce moment, près de lui, que $1^1/_2$ escadrons du 3ème régiment des lanciers; les autres escadrons ($2^1/_2$) avaient été détachés autre part, mais reçurent l'ordre de rejoindre aussi vîte que possible leur brigade.

Le colonel Mirus fit arrêter son infanterie et sa cavalerie près de Wolesnitz, et ne prenant avec lui que le peu de lanciers ($1^1/_2$ escadrons) dont il pouvait alors disposer, il se rendit par Cerwenahara sur la route de Scalitz.

Bientôt, au-delà de la première de ces localités, il rencontra un détachement du 8ème régiment des lanciers autrichiens (le régiment Maximilien I, Empereur du Mexique). Il y eut là un court, mais violent combat, auquel vinrent prendre part peu-à-peu le 3ème régiment de lanciers prussiens (4 escadrons), et le 8ème régiment des lanciers autrichiens (5 escadrons). Rien ne pouvait s'y décider. Les Autrichiens venaient d'atteindre leur but, savoir de couvrir la retraite du Corps de Ramming, et se retirèrent, le long de l'Aupa, sur Scalitz; et les Prussiens, de leur côté, sachant maintenant que l'ennemi était posté sur le flanc gauche de la garde, mais aussi qu'il était en pleine retraite, regagnèrent Wolesnitz et Kosteletz.

Le 27 Juin, dans la soirée, la première division de la Garde prussienne occupait la position d'Eipel; la 2ème division était concentrée près de Kosteletz. La Garde pouvait ainsi se rattacher, à gauche, au 5ème Corps (général Steinmetz); mais, à droite, les communications avec le premier Corps (général Bonin) avaient été perdues, par suite de la retraite de ce Corps derrière

Trautenau et Goldenœlse. On n'avait, d'ailleurs, aucune nouvelle certaine sur la position ou l'état de ces dernières troupes.

Vu l'insécurité de la situation, de ce côté, le commandant de la Garde, le Prince Auguste de Wurtemberg, décida qu'il fallait opérer de façon à *dégager complètement*, si possible, *le premier Corps d'armée*, supposé que les Autrichiens vainqueurs voulussent suivre ce Corps, — et à empêcher la réunion des troupes du général de Gablenz avec les troupes qui, le 27 Juin, avaient combattu contre le général de Steinmetz.

Il fut donc ordonné que, le 28 Juin, dès le matin, la 1ère division de la Garde passerait, d'un côté, d'Eipel à Rognitz et à Burgersdorf, de l'autre, d'Eipel à Raatsch, Staudenz et Praussnitz.

La 2ème division devait prendre à droite de Kosteletz, former à Eipel la réserve de la première division, occuper les défilés de Alt-Sedlowitz et de Alt-Rognitz et couvrir ainsi le flanc droit de la Garde. Dans ce dernier but, on détacha les deux bataillons du régiment de grenadiers, Empereur François.

Le 28 Juin, vers les 5 heures du matin, la Garde prussienne tout entière partit de ses bivouacs. La brigade d'avant-garde, Kessel, marcha aussitôt par les hauteurs situées au nord de Raatsch; sa cavalerie, composée de lanciers, jeta des patrouilles du côté de Burgersdorf. Les indications fournies par quelques prisonniers en apprirent assez au chef du Corps d'armée, du moins pour ce qui était essentiel à son but, sur les mouvements des troupes autrichiennes.

Le général de Gablenz n'avait occupé Trautenau qu'avec une seule brigade. Du reste, son Corps s'avançait par brigades sur la chaussée de Trautenau à Praussnitz, pour y établir ses communications avec le 4ème Corps et surtout avec la brigade

Fleischhacker. Les bagages et le train se rendaient par Burgersdorf et Weiberkrænke à Kœniginhof. La brigade Knebel, renforcée du régiment des dragons de Windischgrætz et de 2 batteries de réserve, passa par Staudenz pour couvrir en flanc les mouvements du 10ème Corps.

Instruit de ces mouvements, le Prince Auguste de Wurtemberg donna l'ordre à la première division de la Garde de se mettre immédiatement en marche, sa brigade d'avant-garde en avant, et de se rendre de Raatsch à Staudenz et à Burgersdorf.

La brigade d'avant-garde s'avança, ayant en tête le bataillon de fusiliers du 3ème régiment Arrivée dans les environs de Staudenz, elle fut accueillie par les premiers coups de canon de la brigade du colonel Knebel qui avait posté les 24 pièces de ses trois batteries sur les hauteurs au nord de Staudenz. Le colonel Kessel fit, à son tour, avancer son artillerie, composée d'une batterie de 6 et d'une de 4, soit de 12 canons. Cette artillerie dépassa Staudenz, que déjà dévorait l'incendie, et se posta à la plus courte distance possible des Autrichiens, avec lesquels, malgré son infériorité pour le nombre et le calibre de ses pièces, elle n'hésita pas à engager la lutte.

Attaqué contre son attente, le général de Gablenz, qui voulait pourvoir à la sûreté de ses équipages, et dégager en même temps le champ de bataille, les dirigea sur la route de Pilnikau. Ensuite il renforça la brigade Knebel, surtout en artillerie, et fit faire halte à ses troupes, qu'il rassembla près de Burgersdorf et de Soor, leur ligne de front dirigée vers l'Est. — En même temps, il manda à la brigade Grivichich restée à Trautenau qu'elle eût à évacuer cette ville et à s'avancer sur Alt-Rognitz et Alt-Sedlowitz pour faire une diversion contre l'aile droite des Prussiens.

La première division de la Garde prussienne, sous le

général de Hiller, fut bientôt engagée tout entière dans le combat. Son artillerie, qu'on n'avait pu renforcer des batteries de réserve, restées d'une marche en arrière ainsi que la grosse cavalerie, tint ferme, malgré sa faiblesse, et l'infanterie fit des prodiges de valeur.

La seconde division traversa les passages de Raatsch, pour former la réserve, pendant que la première engageait la lutte. Tout-à-coup, on entendit les décharges de l'artillerie et le feu de la mousqueterie dans la direction de Alt-Rognitz et de Alt-Sadowitz. C'est aussi que, là, les 2 bataillons de grenadiers du régiment Empereur François étaient vigoureusement attaqués par la brigade Grivichich très-supérieure en forces. Aussitôt le Prince de Wurtemberg ordonna à l'infanterie de la 2ème division, sauf un régiment qu'il voulut conserver pour réserve de la première division, de se porter sur Alt-Rognitz, avec la plus grande partie de l'artillerie. Quand ces renforts arrivèrent sur place, les 2 bataillons avaient déjà grandement souffert. Le second bataillon avait perdu, en morts et en blessés, les $^2/_3$ de ses officiers, entr'autres le commandant de Gaudy, qui tomba à la tête de ses soldats; de plus, un bon tiers de la troupe. Après le combat, ce bataillon ne présentait plus que 7 officiers et à peine 600 hommes en bon état de service.

Les renforts décidèrent la victoire. La brigade autrichienne fut défaite et dispersée; ses derniers restes furent obligés d'abandonner Trautenau.

Les Prussiens avaient aussi remporté la victoire, avant midi, sur le champ de combat de Burgersdorf et de Soor. Les Autrichiens se retirèrent en hâte et en désordre sur Pilnikau et Ketzelsdorf.

Dans l'après-midi du 28 Juin, le général de Gablenz parvint à réunir au sud d'Arnau, dans les bivouacs de Neustadtl et

de Neuschloss, les débris de son Corps d'armée, dont les forces étaient diminuéçs de moitié.

De son côté, la première division prussienne bivouaqua près de Burgersdorf; la 2ème, au Sud de Trautenau. La première cherchait à se réunir au 5ème Corps, lequel, ce même jour, avait été vainqueur à Scalitz; la 2ème cherchait à rétablir ses communications avec le premier Corps d'armée repoussé de Trautenau, le jour précédent.

Les troupes autrichiennes qui combattirent, les 27 et 28 Juin, près de Trautenau, étaient principalement les suivantes: les régiments comte Mazzuchelli Nr. 10 (Pologne), Parme Nr. 24 (Pologne), Empereur Alexandre Nr. 2 (Transylvanie), Airoldi Nr. 23 (frontière militaire), Empereur François Joseph Nr. 1 (Allemands), Bamberg Nr. 13 (Italien), Archiduc Etienne Nr. 58 (Croates), les bataillons de chasseurs Nr. 12 (Polonais), Nr. 16 (Allemands), Nr. 28 (Transylvaniens), les dragons de Windischgrætz (Allemands et Bohêmiens) et le 3ème régiment d'artillerie (Allemands et Hongrois).

C'est dans ces mêmes champs où la Garde venait de remporter sa première victoire, que, pendant la seconde guerre de Silésie, Frédéric II avait battu, le 30 Septembre 1745, avec 23,000 Prussiens, les 33,000 Autrichiens que commandait Charles de Lorraine. En 1745, l'aile droite des Prussiens campait, avant la bataille, du côté de Bürgersdorf; leur gauche était derrière Raatsch; ils avaient Staudenz en face, tandis que Charles de Lorraine avait sa gauche derrière Bürgersdorf, sa droite derrière Praussnitz. Soor était en arrière de la droite. Dans cette journée, la manœuvre décisive de Frédéric avait consisté à faire opérer une conversion à droite sur pivot mobile; il avait ainsi mis Bürgersdorf devant son centre, et débordait les Autrichiens entre ce village et Rognitz. Sa cavalerie, en

particulier, fit alors des manœuvres excessivement remarquables.

Le 28 Juin 1866, après toutes les pertes que Gablenz avait eu à subir, les troupes des deux armées étaient, à peu de chose près, de la même force; il y avait 25,000 hommes de chaque côté.

En examinant de plus près les opérations, on ne peut s'empêcher de voir que le général de Gablenz, dans sa marche sur Praussnitz, négligea de se mettre plus au large sur la partie gauche de son aile droite. Il fut attaqué près de Staudenz par la brigade Kessel. Ce furent cette attaque et cette position qui décidèrent de la victoire. Tous les efforts, tous les talents du général de Gablenz furent inutiles. Il ne parvint jamais à amener en lutte que des brigades isolées, et ne put ainsi rétablir nulle part le combat. Du moment, il est vrai, où la lutte s'établit près de Staudenz, on ne saurait reprocher aucune faute au général autrichien. C'est auparavant qu'il avait manqué de prudence ou de perspicacité. Les raisons en sont partout et toujours les mêmes, dans des circonstances analogues. Victorieux dans la journée du 27 Juin, le général ne pensa plus assez, le 28, à la parfaite sûreté de ses troupes; cet oubli, ou cette négligence, déterminèrent l'issue du combat.

8. Combats de Kœniginhof, de Schweinschædel, de Salney et de Jaromierz, les 29 et 30 Juin.

Après la victoire du 28 Juin, la première division de la Garde avait campé près de Bürgersdorf, puis avait porté la brigade Kessel sur la chaussée qui va de Trautenau à Kœniginhof. Le village de Soor-dessus était resté occupé, dans la nuit du 29, par la partie de la brigade Fleischhacker (du 4ème Corps)

qui était partie de Praussnitz pour couvrir, à Soor même, la retraite du 10ème Corps.

Le 29, de très bon matin, cette brigade évacua complètement le susdit village et marcha sur Kœniginhof, où elle prit de nouveau position. Le même jour, dans la matinée, le 10ème Corps quitta ses bivouacs de Neuschloss et de Neustadtl pour se rendre par Mastig, Praussnitz, Weiss-Trzemeschna et Daubrawitz jusque derrière Kœniginhof et Dubenetz.

Dans la même matinée, la brigade Kessel reçut l'ordre de partir vers midi et de s'avancer par Rettenhof sur Kœniginhof.

Le colonel Kessel chercha, avant tout, à bien établir ses communications sur sa droite et sur sa gauche; aussi, pendant qu'il envoyait un escadron de ses lanciers opérer une reconnaissance du côté de Kœniginhof, il en envoyait un second par Ketzelsdorf jusqu'à Neustadtl. Ce dernier escadron avait pour tâche de se mettre à la recherche des troupes avancées du premier Corps d'armée, lequel, à la nouvelle du combat et de la victoire de Burgersdorf, était reparti de Goldenœls pour Trautenau, d'où il marcherait sur Pilnikau, Arnau et Oels.

Un peloton de hussards (le $^1/_4$ d'un escadron) fut envoyé par le colonel Kessel à Gradlitz afin d'y retrouver les communications avec le Corps auparavant toujours victorieux du général de Steinmetz. Ceux que l'on avait envoyés directement sur Kœniginhof rapportèrent bientôt la nouvelle que les Autrichiens occupaient en force les faubourgs de la haute ville de Pothard, de Schindel et de Gradlitz.

Là se trouvait le régiment Coronini Nr. 6, bien connu des Prussiens depuis l'alliance de 1864 C'était le même régiment qui avait pénétré le premier dans la ville de Schleswig, après la destruction des redoutes danoises; il était soutenu par le régiment de lanciers de Mensdorff Nr. 9.



Aussitôt que les premières troupes de la brigade Kessel furent arrivées sur les hauteurs, au Sud de Rettendorf, elles virent devant elles toute la vallée de l'Elbe supérieure, la rive gauche du fleuve et Koeniginhof avec ses vastes faubourgs, et, mieux encore, la rive droite, où la brigade Mondel était justement en marche pour Lipnitz et Daubrawitz.

Le colonel Kessel posta son artillerie sur les pentes, entre le faubourg Podhard et Neudorf, pour canonner, de là, Koeniginhof, lequel en souffrit moins que la brigade Mondel qui marchait, en ce moment, de l'autre côté du fleuve. L'infanterie de l'avant-garde prussienne s'avança. Elle avait en tête le 3ème bataillon du régiment des fusiliers, ainsi que les deux premières compagnies du bataillon des chasseurs; ces troupes étaient sous les ordres du lieutenant-colonel comte de Waldersee, du régiment des fusiliers de la garde. Dès qu'il fut à portée, le commandant fit diriger un violent feu de tirailleurs contre les faubourgs du nord, et l'artillerie, protégée par ce feu, s'avança à son tour contre la ville qu'elle canonna vivement. Le colonel Kessel déploya son infanterie tout particulièrement sur la route de Koeniginhof à Gradlitz, par conséquent, sur sa gauche, où il allait rencontrer les Autrichiens qui s'étaient blottis et comme nichés dans les champs de blé. Les Prussiens y jetèrent aussitôt de petits groupes de tirailleurs; dès que ces tirailleurs gagnaient du terrain, „à la façon des singes“ disaient les journaux de bon ton de Vienne, les soldats autrichiens se levaient pour se retirer plus en arrière. Aussitôt les Prussiens de s'arrêter, de viser, et d'abattre, non pas des fuyards, mais des soldats qui se retiraient pour obéir aux ordres de leurs chefs. Nous ne mentionnons que brièvement ce fait, qui se renouvela, du reste, fort souvent, et plus ou moins en grand, durant presque toute la campagne. Les succès remportés, de la sorte, par les Prussiens

ne sauraient être attribués uniquement au fusil à aiguille. Disons plutôt qu'il y avait, là, en présence, deux systèmes bien différents: l'un, d'une troupe qui se porte en avant, tout en se concentrant; l'autre, de troupes qui ne pensent qu'à se concentrer en reculant sans cesse, en prenant constamment de nouvelles positions en arrière des premières. Nous avons déja eu mainte occasion, dans d'autres ouvrages, d'exprimer notre opinion sur ces deux espèces de manoeuvres, et nous renvoyons nos lecteurs à la relation que nous avons faite des combats de Montebello (1859) et de Calatafimi (1860).

Les lanciers de Mensdorff cherchèrent à empêcher les progrès des Prussiens; ils n'y réussirent pas, de sorte que la brigade Kessel pénétra dans la ville. Celle-ci, abandonnée par la plus grande partie de ses habitants, renfermait encore quelques détachements du régiment Coronini. Les Prussiens s'avancèrent rapidement à travers la rue principale jusqu'au pont de l'Elbe dont ils s'emparèrent, après avoir pris d'assaut une maison qu'on avait fortifiée pour la défense. Tous les détachements autrichiens qui se trouvaient encore dans la ville furent faits prisonniers. Dans le combat qui s'éleva dans les rues, le fusilier Bochnia du premier régiment des Gardes à pied s'empara d'un drapeau du régiment Corononi. La brigade Kessel prit position au-dedans et au-dehors de la ville. Le passage de l'Elbe n'avait été acheté par les Prussiens qu'avec très-peu de sacrifices; on ne comptait en fait de morts, de blessés et d'hommes manquant à l'appel, que 68 soldats.

Immédiatement après la prise de Koeniginhof, la première division de la Garde forma une nouvelle et plus forte avant-garde, sous les ordres du général d'Alvensleben, tandis que la brigade Kessel était ralliée à sa division, en qualité de brigade légère.

Le 30 Juin, une partie du Corps des Gardes s'avança par Gradlitz jusqu'à Kukus, et y ouvrit une attaque d'artillerie contre les deux brigades Saffran et duc Guillaume de Wurtemberg, du deuxième Corps, lequel avait été posté par Bénédek depuis Josephstadt jusque sur les hauteurs de Salney et de Kasow. La canonnade commença à 5 heures du matin. Bénédek fit appuyer l'artillerie des deux brigades par la réserve en artillerie du deuxième Corps, et les Prussiens, qui n'avaient point l'intention d'engager en cet endroit un combat sérieux, se retirèrent par Gradlitz sur Rettendorf, vers les 7 heures de la matinée. Dans l'après-midi, ils reportèrent en avant un petit détachement, et l'on en vint de nouveau à une courte et insignifiante canonnade.

Les 6ème et 8ème Corps autrichiens avaient subi de très-graves pertes dans les combats du 27 et du 28 Juin. Aussi Bénédek les fit-il retirer de la position de Trebesow, où devait les remplacer le 4ème Corps, sous le général Festetics. Les brigades Pœck et Archiduc Joseph, les premières disponibles de ce 4ème Corps, et dont la première s'avançait, par la chaussée, de Jaromierz à Scalitz, et la seconde marchait plus à droite, rencontrèrent, près de Dolan, avec leur avant-garde, des troupes du Corps de Steinmetz que l'on avait envoyées en reconnaissance.

Aussitôt l'avant-garde autrichienne se retira vers le gros de ses troupes; les Prussiens la suivirent jusqu'à la portée de l'artillerie de la place forte de Jaromierz; après une courte canonnade, ils se retirèrent sur Scalitz. Alors, dans l'après-midi du 29, le 4ème Corps de Bénédek établit ses positions entre les villages de Chwalkowitz, de Trebesow et de Schweinschædel, en appuyant sa droite sur l'Aupa.

Le Corps de Steinmetz, ayant été naturellement fort affaibli par ses luttes fréquentes contre des adversaires beaucoup plus nombreux, fut reporté dans la réserve, et remplacé, sur l'aile

gauche de l'armée du Prince royal, par le 6ème Corps qui s'avançait justement à travers le comté de Glatz. La première brigade qui arriva de ce Corps, (c'était la 22ème), fut rattachée provisoirement au Corps du général de Steinmetz.

Là-dessus, ce même Corps s'avança, dans l'après-midi du 30 Juin, contre la position occupée par le 4ème Corps autrichien. La brigade Pœck marchait derrière la brigade Brandenstein; et la brigade Fleischhacker derrière la brigade Archiduc Joseph. Après quelques coups de canon, les troupes autrichiennes se retirèrent de Schweinschædel à Salney et à Jaromierz.

Le général Bénédek avait pris la résolution de concentrer toutes ses troupes pour livrer une action générale. Les 10ème, 2ème, 4ème, 6ème et 8ème Corps d'armée étaient postés, le 30 Juin au soir, entre Gross-Bürglitz, Jaromierz et Josephstadt.

9. Coup d'oeil rétrospectif, et coup d'oeil vers l'avenir.

Nous venons de rappeler les faits tels qu'ils se sont passés, du 23 au 30 Juin, sur le théâtre de la guerre en Bohême. Nous avons, maintenant, à nous résumer et à indiquer sous quel jour les divers évènements de la campagne se montrèrent à l'Europe attentive. C'est là un point qui mérite considération.

Après la victoire de Soor, le 28 Juin, on put ramener en avant le premier Corps de la seconde armée prussienne, nous voulons dire le Corps de Bonin, lequel avait eu le dessous, le 27, à Trautenau. Ce Corps s'avança donc par Pilnikau, occupa successivement Arnau et Neuschloss, et poussa son avant-garde jusqu'à Ober-Praussnitz, sur la rive droite de l'Elbe. Il formait ainsi l'aile droite de l'armée du Prince royal.

Le centre de cette armée était formé par la Garde, dont la première division, aussitôt après la prise de Kœniginhof,



occupa les environs de la ville, tandis que la 2ème division s'établit près de Rettendorf.

Sur l'aile gauche, le 5ème Corps, celui du général de Steinmetz, fut remplacé, les 30 Juin et 1 Juillet, par le 6ème (général Mutius) et ramené sur la seconde ligne.

En même temps, les réserves de l'artillerie et de l'infanterie furent appelées vers l'Elbe.

Telle était la situation dans la 2nde armée, celle du Prince royal.

Quant au Prince Frédéric Charles, après les combats victorieux du 29 Juin, près de Gitschin, il s'avança avec ses premiers Corps, les 30 Juin et 1 Juillet, jusque vers Horzitz.

Le général Herwarth de Bittenfeld était resté près de Münchengraetz et de Jung-Bunzlau, d'où il faisait des escarmouches vers le Sud, mais il pouvait arriver à Gitschin, avec ses forces principales, en une forte journée de marche.

Il n'y a pas plus de $2^1/_2$ lieues de distance depuis Horzitz, où parurent déjà le 30 Juin, les premières troupes du Prince Frédéric, jusqu'à Praussnitz de Bohême où se trouvait l'avant-garde de Bonin, ou même jusqu'à Kœniginhof, que la première division de la Garde occupait alors.

Gitschin, quartier-général du Prince Frédéric, n'était éloigné que de 7 à 8 lieues de Deutsch-Praussnitz qu'il faut se garder de confondre avec Praussnitz de Bohême (ou Praussnitz-dessus). C'est un espace de temps de deux heures pour de bons cavaliers d'ordonnance, une fois qu'on a établi des relais. La concentration eut lieu le 30 Juin. Les communications entre les 2 armées étaient parfaitement établies et garanties par des corps détachés sur les flancs.

Il faut donc reconnaître que, déjà le 1 Juillet, toute l'armée prussienne, y compris l'armée du général Herwarth, s'étendait de Smidar à Jaromierz et se concentrait sur une ligne d'au plus 6 lieues d'Allemagne d'étendue.

Le 30 Juin, le roi Guillaume arriva de Berlin à Reichenberg, pour y prendre en personne le commandement en chef de toutes les troupes. Le même jour, il poussa jusqu'à Sichrow (Sicherhof) château des princes de Rohan, d'où il transféra, le 2 Juillet, son quartier-général à Gitschin. La proclamation, datée du 29 Juin, jour de la bataille de Gitschin, ne fut lue aux troupes que le 3 Juillet, au matin. C'est par cette proclamation que le roi entra réellement dans ses fonctions de général en chef. —

Du 26 au 30 Juin, les divers Corps d'armée de Bénédek avait tous subi des échecs plus ou moins sensibles. Lui-même, le général Bénédek, se trouvait, dès ce dernier jour, en quelque sorte confiné sur l'espace assez limité de terrain qui, sur la rive droite de l'Elbe, devant la ville de Kœniggrætz, s'étend entre l'Elbe et les rivières de Trottinka et de Bistritz (affluent de la Czidlina). —

Il est d'usage, sans doute dans toutes les guerres, de répandre de fausses nouvelles; cela se fait même par des personnes véridiques, et contre leur propre volonté. Ces mêmes mensonges, au sujet des évènements militaires, se font, en particulier, et pour des motifs divers, par des gens qui ne sont nullement amis de la vérité.

Toutefois, il est douteux que l'on ait jamais menti d'une façon aussi effrontée que cela se fit à l'occasion de la Campagne dont nous décrivons les évènements. En effet, pendant 8 jours, une grande partie de l'Europe fut entretenue à dessein dans l'opinion mensongère que les Autrichiens avaient été vainqueurs sur tous les points.

Ce n'était point la presse autrichienne seule qui croyait à ses télégrammes de victoire et qui cherchait à les répandre; c'était bien plus encore la presse du Sud et de l'Ouest de l'Allemagne qui travaillait avec une sorte de rage et de folie à répandre ces nouvelles mensongères.

Au reste, les journalistes de Vienne furent bientôt punis de leur sotte curiosité par l'annonce de l'état de siège, ou, pour parler le langage du Ministère de Belcredi, *de l'état d'exception*, qui fut imposé à la fidèle Capitale et à la Basse-Autriche.

Cette punition, il est vrai, ne vint que plus tard. Vers la fin de Juin et au commencement de Juillet, la curiosité géographique n'était point encore interdite aux amateurs.

Au premier examen d'une carte, ils devaient, ce semble, ne plus rien comprendre à leurs propres télégrammes. Car, enfin, comment pouvait-il se faire que chacune des soi-disantes victoires de l'armée autrichienne la ramenât d'une journée de marche, ou de plus encore, en arrière? Bien est-il vrai que la „Stratégie“ a des profondeurs insondables, et c'est là un grand sujet de consolation. Toute-fois, cette consolation elle-même disparaissait, quand on en venait à penser à l'indicible sottise, à la crasse ignorance, avec lesquelles les *feuilles militaires* de Vienne, sur le jugement desquelles on aurait voulu pouvoir se reposer, avaient traité tout ce qui venait de se passer sur le théâtre de la guerre. Voici, entr'autres, comment l'une de ces feuilles s'exprimait: „Nous combattrons, quand nous serons sûrs du succès; alors la victoire ne pourra pas nous manquer.“ C'est, sans doute, ce que tout journaliste pouvait savoir. — Or en revenait aussi à parler des *profonds plans* militaires du général Bénédek. Mais qu'était-ce que toute cette *profondeur*, à côté des déclarations „bien autrement profondes“ qui échappaient à un autre „Journal militaire“! *Les Prussiens,* y disait-on, *étaient dans la consternation de ne point rencontrer d'ennemi devant eux.* Mais si ces Prussiens, tout consternés qu'ils étaient, allaient s'aviser, un jour, d'entrer dans Vienne! Le gouvernement autrichien n'envisageait-il pas lui-même comme possibles de pareilles conséquences de l'état de consternation des

troupes prussiennes? Ne faisait-il pas travailler énergiquement aux retranchements et aux redoutes de Florisdorf?

En attendant, voici que, *le premier Juillet, dans la matinée*, Vienne et toute l'Autriche se voient arrachés violemment à leurs illusions. Il suffit d'un simple et fort court télégramme de Bénédek pour opérer ce merveilleux changement.

Ce télégramme, daté de Dubenetz, entre Gross-Bürglitz et Jaromierz, annonçait, le 30 Juin dans l'après-midi, que, par suite de la retraite de Clam-Gallas et des Saxons, le général en chef Bénédek se voyait obligé de concentrer son armée près de Kœniggrætz.

Ce télégramme ayant fait époque dans l'histoire de la Campagne de Bohême, nous croyons devoir l'accompagner de quelques observations.

Pour peu que l'on ait suivi notre récit avec attention, on doit s'apercevoir que ce télégramme *n'a pas dit la vérité*. En effet, la masse principale des forces autrichiennes eût-elle été victorieuse dans ses luttes contre le Prince royal de Prusse, alors que le général Clam-Gallas était repoussé par l'armée du Prince Frédéric Charles, ce n'était point encore une raison pour Bénédek de se concentrer sur Kœniggrætz.

Le général Clam-Gallas ne pouvait avec ses 60,000 hommes remporter une victoire sérieuse contre les 120,000 hommes du Prince et du général de Herwarth. Il pouvait arrêter ou retarder leur marche; *il pouvait*, en suivant un autre système d'opérations, les retarder *plus longtemps* qu'il ne le fit. Mais, dans des problèmes de ce genre, il faut toujours faire la part du hasard, de l'imprévu, et il est du devoir d'un général en chef d'attendre plutôt trop peu que trop des troupes qu'il a détachées de son armée principale.

Qu'avait donc fait Bénédek avec la majorité de ses troupes,

du 26 au 30 Juin, contre l'armée du Prince royal de Prusse?

Le 6ème Corps prussien n'étant pas encore arrivé, on n'opposait à Bénédek que tout au plus 90,000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

Lui-même commandait à 5 Corps d'armée (les Corps 6. 8. 10. 4 et 2), et à plusieurs divisions de cavalerie. D'après les états officiels, il dévait avoir 160,000 hommes contre 90,000 Prussiens. Mettons même qu'on défalque $^1/_4$ de ses troupes, et supposons le chiffre des ennemis au complet; eh bien! il restait toujours à Bénédek 120,000 hommes et 500 canons contre les susdits 90,000 Prussiens et leurs 300 pièces de canon. Calculons le nombre des hommes d'après celui des pièces d'artillerie, nous obtenons un chiffre de 170,000 Autrichiens contre 120,000 Prussiens.

Maintenant, appuyé sur une pareille supériorité de forces, le général Bénédek a-t-il remporté des victoires? Bien au contraire, puisqu'il a laissé les Prussiens battre tous ses Corps l'un après l'autre. Il n'est même jamais parvenu à présenter en bataille une armée numériquement plus forte que celle de ses adversaires, non pas même le 28 Juin, dans la journée de Scalitz, la seule où il avait quelque chance de pouvoir le faire.

Bien décidément, la raison qui força Bénédek, le général en chef des armées autrichiennes, à reculer et à se concentrer sur Kœniggrætz, ce ne fut pas la retraite de Clam-Gallas, mais uniquement les nombreuses défaites isolées que souffrit sa propre et principale armée.

Ajoutons, toutefois, que le télégramme de Bénédek n'aurait jamais pu produire un effet aussi accablant sur la population de la capitale et sur les journaux de Vienne, si ces journaux

avaient voulu observer jusqu'à cette époque la vérité la plus exacte envers eux-mêmes.

Car, enfin, même après ce malencontreux télégramme, on pouvait encore se rassurer par l'idée du grand mouvement décisif que Bénédek était censé devoir opérer, et par lequel on avait essayé de relever les populations. C'était le moment où les plans adoptés devaient montrer toute leur portée et toute leur profondeur. L'heure de la décision se trouvait *rapprochée*. Quel motif y avait-il donc à perdre tout courage, précisément ensuite du télégramme? Il faut bien que le découragement, le désespoir même, existât déjà, et qu'on n'eût fait jusqu'alors que le dissimuler.

Avant de poursuivre notre narration, faisons mention d'un fait assez caractéristique, qui remonte aux derniers jours du mois de Juin.

En ces jours-là, on s'accorda le plaisir de faire promener dans les rues de Vienne un canon rayé, que l'on disait avoir été enlevé aux Prussiens. Or, les Prussiens avaient bien perdu des prisonniers, ce qui arrive infailliblement dans les combats de village, et sur un terrain fort accidenté; le nombre de ces prisonniers était, du reste, fort minime; mais, en fait de canons ou de drapeaux, ils n'avaient fait aucune perte, non pas même le premier Corps d'armée qui, dans sa retraite du 27 Juin, avait simplement couru le danger de perdre un de ses étendarts. D'où pouvait donc provenir la pièce de canon qu'on montrait en triomphe aux habitants de la capitale? Le gouvernement prussien fit déclarer officiellement que cette pièce était sans aucun doute précisément celle dont le Roi de Prusse avait fait présent à l'Empereur François Joseph, alors que les deux monarques étaient encore bons amis.

10. Bataille de Kœniggrætz, du 3 Juillet 1866.

A. Position des armées du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth de Bittenfeld, le 2 Juillet. Résolution d'engager le combat.

Nous n'avons jusqu'à présent indiqué la position de l'armée du Prince Frédéric depuis le combat de Gitschin que d'une manière générale, et autant qu'il le fallait pour montrer ses communications avec l'armée du Prince royal. Mais le rôle que l'armée du Prince Frédéric joua le 3 Juillet, nous oblige à expliquer en détail la position, qu'il occupait le 2 Juillet.

A partir de l'aile gauche, on avait d'abord le 3ème Corps d'armée, dont la 6ème division (Manstein) était près de Miletin, — la 5ème, (commandée alors par le général de Kamiensky pour cause de la blessure du général Tümpling) près de Dobes, avec l'artillerie de réserve près de Wilkanow et de Klein Miletin.

Venait ensuite le 4ème Corps, dont la 7ème division (Fransecky) était postée près de Horzitz, — la 8ème (Horn), près de Obergutwasser, avec l'artillerie de réserve, près de Holowous.

Suivait le 2ème Corps, placé en réserve, et ayant sa 3ème division (Werder) près de Wostromer, la 4ème et l'artillerie de réserve, près de Domoslawitz et de Aujezd Sylwaru.

Le Corps de cavalerie de réserve, sous le Prince Albert, occupait la position entre Untergutwasser, Liscowitz et Baschnitz

Le quartier-général du Prince Frédéric Charles se trouvait à Kamenitz.

L'armée du général Herwarth de Bittenfeld, placée sous les ordres directs du Prince, s'avança, le 2 Juillet, de Münchengrætz à Smidar.

Le roi Guillaume de Prusse transporta, le matin du 2 Juillet,

son quartier-général à Gitschin. Le Prince Frédéric Charles laissa l'ordre d'observer soigneusement les mouvements de l'ennemi et se rendit à Gitschin pour faire son rapport au Roi et pour recevoir ses ordres.

Dans le quartier-général du roi Guillaume, on avait sur les plans de l'armée autrichienne des idées particulières que le Prince Frédéric Charles avait partagées jusqu'alors.

Repoussées sur tous les points, les colonnes de Bénédek se concentraient; cela était clair. Bénédek, pensait-on, allait prendre une nouvelle position pour livrer, de là, une bataille décisive. Mais où la choisirait-il, cette position?

On supposa, dans le quartier-général prussien, que Bénédek prendrait ses positions, en vue d'une bataille *défensive*, sur la rive gauche de l'Elbe, et cela, entre les places fortes de Josephstadt et de Kœniggrætz, de manière à faire face vers l'Ouest et à avoir l'Elbe devant lui. — Cette position, qu'on supposait devoir être prise par le général autrichien, paraissait très-forte dans le quartier-général de l'armée prussienne. C'est ce que, pour nous, nous avons quelque peine à comprendre. En effet, l'armée du Prince royal étant postée sur la haute Elbe, il lui était facile, par une marche à droite, de contourner la position des ennemis et de les prendre en dos et sur leur droite, sans perdre nullement pour cela ses communications avec les armées du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth, ces dernières pouvant tirer sur leur gauche et marcher vers la haute Elbe, sans avoir besoin de faire pour cela des efforts extraordinaires.

D'après tout ce que nous avions appris jusqu'au 1 Juillet des mouvements de Bénédek, nous pensions que ce général s'établirait sur la rive droite de l'Elbe, qu'il pousserait sa droite vers Kœniggrætz, et sa gauche vers Chlumetz, le long

des lacs de la Bistritz inférieure, dans la contrée de Altwasser. Ses principales réserves eussent été placées derrière son aile droite; des ponts nombreux auraient été jetés entre Kœniggrætz et Pardubitz, d'une part, entre Pardubitz et Przelautsch, d'autre part. Pardubitz devait être ainsi son principal point de retraite.

Si maintenant les Prussiens prenaient sur la droite, pour l'attaquer en front, sa position était excellente; on ne pouvait presque en approcher, sur la gauche. Bénédek pouvait, en conséquence, réunir toutes ses forces sur sa droite, et remporter de grands succès sur ce point si dangereux pour l'armée prussienne. Venait-il à être battu, sa retraite s'opérait par Pardubitz, au devant duquel, et à distance convenable, la longue rangée des étangs de Pohdanetz forme une excellente tête de pont.

Si les Prussiens, par leur marche à droite du côté de l'Elbe, voulaient arriver à Podiebrad ou à Kolin, pour passer le fleuve en-dessous des positions de Bénédek, ils devaient se séparer pour quelque temps, et le général autrichien pouvait profiter de cette séparation pour attaquer l'un des Corps sur l'une des rives.

Les Prussiens voulaient-ils prendre par la gauche pour tourner la ligne de l'Elbe entre Josephstadt et Kœniggrætz, Bénédek pouvait s'attacher immédiatement, à leur aile droite, avec des forces supérieures, et le faire sans aucun danger, puisque, en cas de nécessité, il avait toujours sa libre retraite sur Kolin ou même sur Prague; ou bien encore, il passait sur la rive gauche, et là, s'appuyant sur les *aigles* de l'Empire, il pouvait attaquer la tête des troupes prussiennes avec une armée fort supérieure en nombre.

Cette position était donc bonne *pour tous les cas,* tout en étant meilleure dans telle éventualité que dans telle autre. Aussi notre opinion était-elle que Bénédek ne pouvait pas hésiter à

15

la choisir. Les avantages stratégiques étaient évidents. Si les Prussiens en venaient à attaquer la position elle-même, celle-ci, bien employée, laissait peu de chose à désirer. Même en cas d'offensive, on pouvait en tirer profit.

Nous verrons bientôt quelle fut la position pour laquelle Bénédek se décida; nous avons déjà vu quelles intentions on lui supposait dans le quartier-général de l'armée ennemie.

Se fondant sur ces suppositions, et sur le fait que ses troupes avaient été grandement fatiguées dans les journées précédentes, le roi désirait accorder un ou deux jours de repos à son armée. Supposé que Bénédek attendit derrière l'Elbe, on ne risquait rien par ce retard, puis qu'il n'avait plus de renforts à faire venir.

Le Prince Frédéric Charles quitta Gitschin vers les midi du 8 Juillet, avec l'intention de faire reposer son armée tout un jour dans les positions qu'elle occupait.

Revenu vers les $4^1/_2$ heures dans ses quartiers de Kamenitz, il y fut assailli par une foule de rapports qui donnèrent une tout autre physionomie aux choses et qui devaient nécessairement amener des dispositions et des résolutions bien différentes des premières.

Un rapport était arrivé de la 7ème division, qui avait poussé ses premières troupes dans la direction de Gross-Jerzitz jusque vers la Bistritz; ce rapport disait que, depuis les 8 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi, une forte colonne ennemie avait marché par Cerekwitz et était allé camper au Sud, près de Lipa, sur la route qui conduit de Kœnigsgrætz à Horzitz. On estimait cette colonne à 30,000 et même à 35,000 soldats.

D'autres rapports ne laissaient pas le moindre doute qu'entre l'Elbe et la Bistritz il n'y eût, au moins, outre les Saxons, les 1er, 4ème, 3ème et 10ème Corps de l'armée autrichienne.



On apprit, en même temps, que les Autrichiens poussaient des détachements sur la rive droite de la Bistritz et qu'ils occupaient fortement les villages de Czernutek, de Dub et de Mschan.

Un officier prussien de l'État-major qui, dans la matinée du 2 Juillet, avait poussé une reconnaissance jusqu'à Dub avec une forte escorte de cavalerie, y avait été engagé dans une vive lutte avec des lanciers autrichiens.

De toutes ces données rassemblées il résultait clairement que les Autrichiens occupaient avec des forces très-considérables l'espace entre l'Elbe et la Bistritz. Il ne s'agissait plus que de savoir s'ils y attendraient l'attaque de l'armée prussienne, et se borneraient à une vigoureuse défense, ou si, *prenant l'offensive,* ils attaqueraient, soit l'armée du Prince Royal, soit celle du Prince Frédéric Charles.

Il était possible que les Autrichiens voulussent procéder par voie offensive, et il était assez probable qu'ils se jetteraient avec toutes leurs forces sur l'armée du Prince Frédéric Charles plutôt que sur celle du Prince royal. En effet, de Dub à Milowitz, où se trouvaient les postes avancés du centre prussien, il n'y a qu'une demi lieue, tandis que la distance était triple depuis l'aile droite des Autrichiens, dans les environs de Horzenowes, jusqu'au cours de la haute Elbe, où était l'armée du Prince royal.

C'était ainsi le Prince Frédéric Charles qui pouvait s'attendre à être attaqué, le 3 Juillet, sur la route qui, de Sadowa, conduit à Milowitz et à Horzitz. Il fit donc ses dispositions dans cette expectative.

Les Corps de la première Armée reçurent l'ordre d'occuper, dans la nuit du 2 au 3 Juillet, des positions avancées, du côté de la Bistritz, positions d'où ils pussent ou repousser une attaque, ou attaquer eux-mêmes, selon que les circonstances l'exigeraient. Le général Herwarth de Bittenfeld reçut, de son côté, l'ordre de

quitter Smidar d'aussi bon matin que possible, et de marcher sur Nechanitz, pour opérer, de là, contre le flanc gauche des Autrichiens, soit que ceux-ci attaquassent les premiers, soit qu'ils préférassent rester sur la rive gauche de la rivière et attendre qu'on vînt les y attaquer.

Enfin un aide-de-camp fut envoyé de Kamenitz au Prince royal pour le prier de s'avancer avec au moins un de ses Corps contre la droite des ennemis, afin de dégager ainsi le Prince Frédéric Charles et de faciliter ses mouvements. Naturellement, le Prince Frédéric n'avait point d'ordres à donner au Prince royal, et ne pouvait faire appel qu'à son bon vouloir. — Pour nous, nous avons, déjà plus d'une fois, fait observer que la division d'une armée en deux unités principales, que cette scission en 2 armées, ne peut jamais rien valoir. Il est vrai que, dans la journée du 3 Juillet, le succès fut pour les Prussiens; mais un observateur attentif se convaincra facilement que le succès lui-même ne justifie nullement ce procédé de séparation en deux Corps. L'excellent esprit qui, du simple tambour jusqu'aux généraux de division, régnait dans l'armée, répara bien des choses dans l'ensemble des dispositions. Un peu plus d'animation et de feu dans l'armée autrichienne, un peu plus d'intelligence, de ce côté, — puis, un retard fortuit, d'une seule heure peut-être chez les Prussiens, — et la bataille du 3 Juillet était gagnée par Bénédek. Tout y dépendit en quelque sorte d'un instant; la victoire ne tenait qu'à un cheveu. Aussi est-il tout simplement absurde, et, de plus, tout-à-fait faux, de prétendre, comme on l'a fait souvent, que la victoire fut dûe aux parfaites opérations des Chefs, ou à l'organisation de l'armée en 1860, ou encore aux services rendus par les fusils à aiguille. Le vrai esprit allemand, — ***l'esprit du Nord de l'Allemagne***, avec tout ce qu'il éveille dans les cœurs de courage, d'honneur, de sentiment de

la dignité nationale, — cet esprit qu'ont nourri les grands poëtes et les nobles penseurs de la patrie, à quelque coin de terre germanique qu'ils aient appartenu, — cet esprit qui a surtout pénétré dans le Nord de l'Allemagne, et qui y a trouvé un sol préparé à le recevoir, — voilà ce qui a triomphé, et nécessairement, de tous les cris, de toutes les récriminations indéfinissables de populations qu'on cherchait à amalgamer, à sonder, pour ainsi dire, les unes aux autres. — Parmi les simples soldats prussiens qui moururent de la mort des héros, il y avait de jeunes savants qui, sous le rapport des connaissances, rivalisaient hautement avec toute cette pédante érudition qui s'est trop souvent mise au large dans les divers parlements de l'Allemagne; il y avait d'habiles artisans, des industriels, qui s'étaient fait un nom dans les branches les plus diverses de l'activité humaine. Or, qui ne sent qu'une armée ainsi composée doit avoir un haut sentiment de sa valeur réelle, et que cette pensée devait singulièrement élever le moral des troupes!

Le Prince Frédéric Charles savait bien ce qu'il y avait à faire, mais comme il n'était nullement autorisé à donner des ordres à l'armée du Prince royal, il envoya immédiatement au roi Guillaume le général de Voigts-Rhetz, le chef de son État-major. Qui sait ce qui fût arrivé, le 3 Juillet, si le roi n'avait pas été présent à l'armée et s'il n'avait pas encore pris sur lui les fonctions de général en chef?

Le général Voigts-Rhetz arriva à Gitschin, le 2 Juillet, à 11 heures du soir. Le roi approuva complètement les dispositions qu'avait prises le Prince Frédéric, et envoya, à minuit, au Prince Royal l'ordre de se mettre en route, d'aussi bon matin que possible, non pas avec quelque Corps détaché, mais avec toute son armée, — de s'avancer, au Sud, sur les rives gauches de la Bistritz, entre cette rivière et la Trotinka, de manière à pouvoir

tendre la main, par Cerekwitz, au Prince Frédéric. Le roi lui-même voulait partir de Gitschin à 5 heures du matin, et transférer son quartier-général à Horzitz. Le Prince Frédéric fut averti en particulier qu'à moins d'être attaqué lui-même, il ne devait ***pas provoquer l'ennemi trop tôt***, pour donner ainsi à l'armée du Prince royal le temps d'arriver sur le théâtre de la lutte.

Le Prince royal reçut ses instructions, le 3 Juillet, à 4 heures du matin. Vers les 7 heures, la plupart de ses troupes étaient en marhe.

B. Position de l'armée autrichienne.

Tout près du hameau de Sadowa, la route de Horzitz à Kœniggrætz traverse la Bistritz au moyen d'un pont de pierre. En-dessus de Sadowa jusqu'à Miletin, et en-dessous, jusqu'à Nechanitz, la Bistritz ne présente, au fond, que d'insignifiants obstacles; mais elle coule dans une large vallée marécageuse, et c'est pour cela qu'on ne peut la franchir facilement qu'à certains points, et par des ponts et des chemins bien établis.

Sur la rive gauche de la Bistritz, entre cette rivière, la Trotinka et l'Elbe, s'étend une contrée assez irrégulière et montueuse; les collines particulières, et les chaînes de collines, sont séparées les unes des autres par des ravins ou des enfoncements de terrain qui se prêtent merveilleusement à servir d'abri ou d'épaulements à des troupes de réserve, ou à telles autres troupes momentanément sans emploi. Ajoutons à ces mouvements de terrain, des bouquets de bois et des parcs, d'assez grande étendue, surtout vers le Sud, autour de Nechanitz et de Przim. Les villages y présentent des constructions fort différentes; les maisons à traverses de charpente y alternent avec des maisons de construction plus massive. Mais, tout irrégulier qu'est ce pays



de collines, quand on veut en poursuivre les détails, — il présente cependant un vrai coup d'œil d'ensemble, quand on le voit des hauteurs de Dub, et de la rive droite de la Bistritz. Il se présente alors comme un vaste amphithéâtre, dont le point le plus élevé se trouve sur la route, près du village de Chlum, et dont les bras s'étendent, au Nord, vers Gross-Bürglitz et Horzitz, au Sud, vers Problus et Nechanitz.

Tel est le terrain que Bénédek avait choisi pour la position dans laquelle il voulait concentrer toutes ses forces. La Bistritz en couvrait le front.

A droite et à gauche de la chaussée, entre Sadowa et Chlum, au centre même de la position, se trouvait le 4ème Corps; à droite, du côté de Horzenowes et de la Trotinka, étaient les 3ème et 2ème Corps; à la gauche du 4ème, dans la direction de Nechanitz, se rattachait le Corps de Gablenz, lequel avait été formé du 8ème et du 10ème, les deux qui avaient perdu le plus de soldats, et enfin, venait le Corps de l'armée saxonne. Derrière Lipa et Chlum, près de Rosbieritz, étaient postés, comme réserve, le 1er et le 6ème Corps d'armée, ainsi que les divisions de cavalerie.

A ne suivre que les plus faibles évaluations, le général Bénédek avait ainsi sous la main au moins 180,000 hommes et 600 pièces d'artillerie.

Le front proprement dit de la position, depuis la Trotinka près de Horzenowes, par Chlum et Neu-Przim jusqu'à Hradek a une longueur d'environ 15,000 pas, ce qui donne une ligne occupée par au moins 12 hommes sur chaque pas.

Cette position, à ne l'envisager que comme dirigée contre une attaque de face, et à ne considérer que les combats qui pouvaient se livrer devant elle, était d'une grande force naturelle, qui devait croître en proportion du nombre de troupes qu'on

emploierait à la défendre. Bénédek, d'ailleurs, n'avait pas dédaigné d'avoir recours aux moyens de défense que fournit l'art militaire. Il avait, en particulier, cherché à rendre son artillerie aussi profitable que possible. Les batteries, notamment près de Chlum et de Lipa où le terrain s'y prêtait, s'élevaient en trois terrasses superposées, de manière à pouvoir ouvrir un feu des plus meurtriers sur le passage de Sadowa. Pour dégager les lignes de tir, on avait abattu des pans de forêt, on avait fait, avec les arbres, des abattis qui, de loin déjà, retardaient la marche de l'ennemi; et les batteries elles-mêmes avaient été mises à couvert par des épaulements, ou des levées de terre.

Mais ce qui fait la bonté d'une situation, ce n'est pas d'être de quelque utilité pour une lutte, pour un combat envisagé sous une face exclusive; il faut, avant tout, juger de cette situation d'après l'état réel des choses, d'après des circonstances données que le général autrichien devait parfaitement connaître.

Supposons d'abord que Bénédek n'eût eu affaire qu'avec le Prince Frédéric Charles. Celui-ci ne pouvait apporter au combat, le 3 Juillet, que 9 divisions, y compris les 3 du général Herwarth, ce qui donnait, avec le Corps du cavalerie de réserve du Prince Albert, tout au plus 110,000 hommes et 450 canons. Si le Prince attaquait avec ces forces le front de la position de Bénédek, il ne pouvait se faire que l'artillerie autrichienne ne lui causât de terribles pertes, tandis que les Autrichiens ne souffriraient que fort peu, grâce à la position couverte où se trouvaient leurs réserves.

Ainsi Bénédek, déjà plus fort par le nombre, avait de toute façon de grands avantages; car, même après plusieurs heures de combat, il se trouverait avoir encore la moitié plus de troupes que le Prince Frédéric Charles. Cette éventualité admise, que ferait Bénédek pour profiter de ses avantages? Evidemment,

il devait prendre l'offensive, poursuivre l'ennemi avec vigueur, et, pour cela, traverser la Bistritz, surtout avec son aile droite, du côté de Benatek et de Cerekwitz, en s'avançant hardiment sur la route de Sadowa à Horzitz.

La poursuite, il est vrai, pouvait être singulièrement gênée, par le fait qu'il fallait traverser les bas-fonds marécageux de la Bistritz, ce qui retardait nécessairement les mouvements et les déploiements nécessaires. De plus, chaque pas en-dehors de ses premières positions enlevait à Bénédek une partie des avantages que lui donnait son artillerie si fortement placée. Une fois la Bistritz dépassée, il ne pouvait plus faire usage dans la poursuite de l'ennemi que de la moitié de ses batteries. Leur superposition par terrasses n'avait plus lieu, dès qu'il s'avançait pour attaquer les Prussiens, dont l'arrière-garde, pour le moins, prendrait position sur les hauteurs de Dup, de Milowitz et de Horzitz. Dès lors aussi, la supériorité du fusil à aiguille devait se faire sentir, supériorité bien réelle, mais dont les Autrichiens se sont plu à exagérer les avantages pour ne pas convenir des vraies raisons de leurs échecs répétés.

On voit donc que les avantages de la position de Chlum diminuent singulièrement, même si l'on adopte toutes nos suppositions premières Par contre, que le Prince Frédéric n'attaquât pas, et tous ces avantages étaient réduits à rien.

Mais voici le point principal: Bénédek ***n'avait nullement. affaire avec le seul Prince Frédéric Charles; il le savait, et même***, après les combats de Nachod, Scalitz, Trautenau, Bürgersdorf et Kœniginhof, ***il devait en être foncièrement persuadé.***

Depuis le 30 Juin, presque toute l'armée du Prince royal se trouvait réunie vers la haute Elbe, sur la ligne de Neuschloss, Kœniginhof, Gradlitz et Kukus. Les avant-postes de cette armée avaient déjà franchi la rive droite du fleuve. Bénédek devait eu

conclure que les 2 armées prussiennes communiquaient ensemble, lors même qu'il ne l'eût pas appris par des reconnaissances. Deux armées de cette nature ne pouvaient pourtant pas se rapprocher par leurs flancs, près de Miletin et de Kœniginhof, et n'être, sur ces points, depuis deux jours, qu'à une ou deux lieues de distance l'une de l'autre sans qu'il fallût en conclure à des communications fréquentes et intimes.

Si, par conséquent, le Prince Frédéric attaquait, le 30 Juillet, ***le Prince royal devait nécessairement passer, de son côté, à l'attaque.*** Si l'attaque n'était pas convenue entre les deux armées prussiennes, ce qui est la pire supposition que l'on puisse faire, du moins, il était sûr qu'au premier coup de canon parti du côté du Prince Frédéric Charles, le Prince royal en avertissait immédiatement ses troupes par le télégraphe tout récemment établi. Une heure plus tard, ces troupes pouvaient être en marche. Quelle distance auraient-elles à parcourir, pour se trouver en face de l'ennemi?

De Kœniginhof à Horzenowes, jusqu'à la droite des positions de Bénédek, il y a, tout au plus, 18,000 pas, soit 3 lieues; ajoutons-y une heure pour le déploiement des troupes, plus une heure de temps d'arrêt, et nous trouverons qu'au moins ***un*** des Corps de l'armée du Prince royal pouvait entrer en ligne de combat, 6 heures après le premier coup de canon parti de Chlum, et que deux autres Corps de la même armée pouvaient en faire de même, une heure plus tard. Ainsi Bénédek avait toute espèce de raisons pour rester attentif aux moindres mouvements de ses ennemis.

Dans notre dernière supposition, la moins favorable pour les Prussiens, environ 70,000 à 80,000 hommes de l'armée du Prince royal venaient s'ajouter, 7 heures plus tard, à l'armée du Priuce Frédéric Charles et prendre part au combat.



Supposons ensuite que le premier coup de canon partit, vers les 6 heures du matin, dans la contrée de Dub ou de Sadowa, et que les premières luttes aient duré 2 heures de temps, le Prince Frédéric Charles traversait alors la Bistritz avec toutes ses troupes; deux heures plus tard, il aurait dû la repasser avec de grandes pertes, et reculer jusqu'à Dub; Bénédek l'eût suivi sur l'autre rive, et y eut déployé ses troupes, mais il ne pouvait guères commencer l'attaque avant la 7ème heure, c'est-à-dire, avant ***une heure de l'après-midi.*** Or, dans ce moment, sa droite était complètement ouverte et dégarnie; les 70,000 à 80,000 hommes du Prince royal apparaîtraient et se mettraient à l'attaquer. Peut-être même une grande partie de ces troupes arriveraient-elles beaucoup plus tôt, refaites par leur repos précédent, et brûlant d'engager le combat.

Une victoire était-elle possible pour les Autrichiens, dans ces circonstances? Encore n'avons-nous admis aucune circonstance favorable pour l'armée prussienne; nous n'avons point supposé des rapprochements trop rapides; nous n'avons point supposé non plus comme connu du général Bénédek ce qu'il n'aurait absolument pas pu savoir on connaître d'avance. Nous avons même pris parti contre les Prussiens, en supposant que le Prince Frédéric Charles ***attaquerait de son chef***, sans se préoccuper de la proximité du prince royal. N'était-il pas, au fond, plus naturel et plus raisonnable d'adopter d'emblée la supposition ***la plus favorable***, savoir que le Prince Frédéric n'attaquerait point qu'il ne fût assuré de la coopération de son royal parent, si même il ne lui laissait pas le soin de la première attaque, pour ne prendre sa part du combat que lorsqu'il se sentirait plus au large et que le passage de la Bistritz lui aurait été singulièrement facilité?

Quelque belle, excellente même, qu'eût été la position de

Chlum, s'il y avait eu derrière elle une infranchissable paroi de madriers, qui l'eût séparée du monde, — cette même position ***ne se comprend plus***, dès qu'on ne peut faire de supposition pareille, dès qu'on voit dans cette position ***tout ce qui existait en-dehors*** et ***autour d'elle,*** et qu'on l'envisage, par conséquent, du point de vue de la simple logique.

Que l'on compare maintenant, dans tous ses points, avec la position de Chlum et de Sadowa, celle que nous avons désignée entre Kœniggrætz et Altwasser, et l'on verra clairement que le choix de cette dernière était de beaucoup préférable.

C. Le Prince Frédéric Charles s'avance sur la Bistritz. Combats de son armée jusqu'à l'arrivée de l'armée du Prince royal.

Les dispositions de combat fixées par le Prince Frédéric étaient les suivantes:

La 8ème division du 4ème Corps d'armée, savoir la division Horn, jusqu'alors près de Gutwasser, se trouvera en positiou près de Milowitz, le 3 Juillet à 2 heures du matin. La 7ème division (Fransecky) partira de Gross-Jerzitz, passera la Bistritz, et prendra ses positions, à 2 heures du matin, près du château de Cérekwitz.

Les deux divisions, Manstein (Nr. 6), et Kamiensky (Nr. 5), auparavant Tümpling, quitteront leurs bivouacs à $1^1/_2$ heures du matin, et, réunies sous les ordres du général de Manstein, elles se placeront en réserve au Sud de Horzitz, la 5ème division, sur l'aile droite, et la 6ème, sur la gauche; la première, à l'Ouest, la Seconde, à l'Est de la route de Horzitz à Kœniggrætz.

Le 2nd Corps d'armée prendra position, vers les 2 heures,

à droite de la division Horn, et aura une division près de Brschistan, une autre près de Pschanek.

Le Corps de cavalerie de réserve se mettra en selle au point du jour, et, à l'aube, il se trouvera, tout prêt à partir, dans son lieu de campement près de Baschnitz.

L'artillerie de réserve s'avancera jusqu'à Horzitz; celle du 3ème Corps d'armée se postera sur la route de Miletin; celle du 4ème, près de Libonitz, sur la route de Gitschin.

Le général de Herwarth, suivi de toutes les troupes dont il pourra disposer, se rendra, d'aussi bon matin que possible, de Smidar à Nechanitz. Le 2nd Corps d'armée établira rapidement ses communications avec le Corps de Herwarth, et la division Fransecky en fera de même avec l'armée du Prince royal lequel a été prié de marcher sur Gross-Bürglitz. —

Le 3 Juillet, de bon matin, le temps était très-mauvais; il pleuvait fortement. Les troupes du Prince Frédéric Charles restèrent dans leurs positions jusqu'à $5^1/_2$ heures.

Alors, comme les Autrichiens n'attaquaient point, le Prince fit avancer la division Horn de Milowitz vers Dub et vers la Bistritz; bientôt après, sur la droite, les divisions du 2nd Corps d'armée durent passer de Brzeschtan et Pschanek, par Mschan et Lhota, jusque vers Unter-Dohalitz.

La division Horn ne rencontra aucune résistance près de Dub; les Autrichiens avaient évacué cette position dans la nuit du 2 au 3 Juillet, et cette circonstance fortifia l'Etat-Major du Prince dans l'idée que Bénédek attendrait l'attaque des Prussiens sur la rive gauche de l'Elbe, entre Josephstadt et Kœniggrætz.

On avait donc double raison de chercher à s'emparer des passages de la Bistritz.

La division Horn s'avança par Dub vers le hameau de Sadowa. A son approche, elle fut reçue par le feu de l'artillerie

autrichienne placée devant Lipa. On ne pouvait absolument pas reconnaître la force de l'ennemi; la pluie et les brouillards y mettaient empêchement. Il était possible qu'on n'eût affaire qu'à une avant-garde. Mais bientôt il ne fut plus permis de douter qu'on n'eût effectivement devant soi, dans les positions de Sadowa, toutes les forces du général Bénédek.

Vers les 8 heures du matin, le Prince Frédéric résolut d'en venir à une attaque sérieuse, de retenir, par un violent feu de l'artillerie, les Autrichiens dans leur centre, près de Lipa et de Chlum, et de détourner ainsi leur attention de leurs deux ailes, afin que les armées du Prince royal et du général Herwarth pussent y agir avec plus d'efficacité.

La division Horn marcha donc, vers les 8 heures, droit sur Sadowa et le pont de la Bistritz, et y amena son artillerie; sur sa droite, la 4ème division se posta à Unter-Dohalitz, et, à droite de celle-ci, la 3ème division (Werder) s'avança sur Dohalitzka et Mokrowous.

La 7ème division (Fransecky) reçut l'ordre de ne s'avancer de Cerekwitz contre Bénatek, dans la direction du Sud, que quand le combat serait positivement engagé, entre Sadowa et Mokrowous. Le 3ème Corps d'armée, avec sa 5ème et sa 6ème division, devait se mettre en marche pour servir d'appui aux divisions Nr. 8, 4 et 3.

Un puissant combat d'artillerie se déploya maintenant sur toute la ligne; bientôt, sur l'étroit espace entre Dub, Lipa et Mokrowous, 500 pièces de canon firent entendre, des 2 côtés, leur tonnerre. Les Autrichiens avaient l'avantage, tant par le nombre de leurs pièces, que parce qu'ils occupaient des positions bien préparées et bien connues, d'où ils avaient pu marquer d'avance les principales lignes de tir pour leur artillerie. Cela leur fut d'une grande utilité, d'autant plus que la pluie rendit



impossible, plus tard, de dominer au loin le terrain et de calculer les distances.

Au moment où ce combat d'artillerie se déployait en face, le roi Guillaume, salué sur toute sa route par les acclamations de ses soldats, arriva à Dub, et monta immédiatement à cheval pour prendre en mains le commandement en chef de l'armée.

La pluie avait diminué et le brouillard était tombé; cependant, du côté des Prussiens, on apercevait fort peu les troupes autrichiennes, parce que leurs réserves d'infanterie étaient cachées dans les plis et dans les enfoncements du terrain, et derrière des pans de forêts. Il fallait absolument forcer l'ennemi à déployer ses forces, sans qu'oi l'on ne pouvait savoir si, par quelque effort bien hardi et soutenu, il ne parviendrait pas à se débarrasser, tout d'un coup, du danger qui menaçait ses flancs.

Aussi, vers les 9 heures de la matinée, le roi Guillaume ordonna-t-il que la 8ème division, et les 2 divisions du 2nd Corps d'armée passassent la Bistritz avec leur infanterie, tandis que la division Fransecky pénétrerait jusqu'à Bénatek.

Les divisions Nr. 8, 3 et 4 franchirent la rivière, et se trouvèrent bientôt engagées, au milieu des collines boisées, dans une lutte qui ne pouvait avoir rien de décisif pour le succès de la journée. L'infanterie tiraillait à force, dans les parcs de Sadowa et de Dohalitz; puis, plus bas, sur les collines de Dohalitzka et de Mokrowous. L'artillerie prussienne fut alors amenée sur quelques places dégagées de la rive gauche de la Bistritz et engagea la lutte avec l'artillerie bien autrement forte de l'ennemi. Dans le cours de la journée, elle fut obligée, deux fois, de faire remplacer ses munitions par celles des chariots de munition. Même la rapidité de son feu ne lui permettait guères de remporter de grands avantages contre les positions abritées des Autrichiens.

Fransecky se porta sur Bénatek; son infanterie fut admirablement soutenue par les autres armes, notamment par le 10ème régiment de lanciers. Il ne put, toutefois, gagner beaucoup de terrain. Il n'avançait que lentement. Un escadron de ses hussards renversa tout un bataillon autrichien et lui enleva un drapeau. Le bois de Bénatek et Maslowied fut pris, et la 13ème brigade s'avança sur Sadowa pour tendre la main à la division Horn. Mais tous ces mouvements ne se faisaient que lentement, au milieu d'une forte résistance de la part de l'ennemi, qui procédait, ici, par l'offensive. Les pertes des deux côtés étaient énormes. On combattait avec le plus grand acharnement, aussi bien dans le bois de Sadowa et de Daholitz, que près de Dohalitzka et de Mokrowous. A peine une position était-elle prise d'assaut, qu'il s'agissait de faire tous ses efforts pour s'y maintenir. Au centre, on attendait et l'on devait attendre que les ailes donnassent, à leur tour.

Il faut l'avouer, un peu moins d'impatience n'eût pas fait de tort au 2nd Corps d'armée, qui s'élança de la forêt de Dohalitz, avec trop d'impétuosité contre Lipa et Langenhof et eut beaucoup à souffrir de l'artillerie ennemie, surtout de celle du 4ème Corps, et de celle du Corps de Gablenz.

Malgré le peu de distance, on ne s'apercevait guères au Centre des progrès de la division Fransecky. Le terrain était si coupé, si accidenté, qu'on pouvait à peine se douter de la proximité des autres troupes. D'ailleurs, dans son ardeur au combat, la division Fransecky oublia peut-être trop sa véritable tâche, qui était d'établir la communication entre les deux armées prussiennes. Elle ne pensait qu'à se porter toujours plus en avant. Même au moment où la coopération du Prince royal produisait ses premiers effets, la marche de la division Fransecky faisait

douter l'État-major du Prince Frédéric qu'on pût compter sur l'appui de l'autre armée.

Vers les 10 heures, l'armée de l'Elbe du général Herwarth de Bittenfeld entra, à son tour, en action près de Nechanitz.

Une fois le pont de la Bistritz rétabli, le général de Herwarth fit passer la 15ème division (Canstein), et la fit avancer jusqu'à Hradek; la 14ème division (Comte Münster-Meinhoevel) suivit aussitôt, avec l'injonction de pousser par Lubno jusqu'à Problus; la 16ème division (Etzel), ainsi que la cavalerie de réserve de l'armée de l'Elbe, fut provisoirement retenue en qualité de réserve, et devait marcher, plus tard, sur Charbusitz et Brzisa.

Les Saxons et une partie du Corps de Gablenz résistèrent vigoureusement, jusque vers midi, à l'armée de l'Elbe; alors ils cédèrent du terrain, ils reculèrent, et le général Herwarth s'avança sur leurs traces.

Au centre, la division Horn et le 2nd Corps d'armée avaient éprouvé de sensibles pertes. Le 3ème Corps d'armée, précédé de la 9ème brigade (celle de Schimmelmann) dut être amené en avant, par Sadowa. Il était midi. L'artillerie de la 5ème division, marchant avec la sus-dite brigade, se comporta admirablement; on peut bien relever ce fait particulier, quoique, dans cette brillante journée, toutes les troupes prussiennes aient montré le plus grand courage*. Les Autrichiens commencèrent à reculer,

* L'auteur de cet ouvrage a perdu, en Juillet 1866, ses deux seuls frères. L'un, Alexandre, âgé de 42 ans, était Major dans le troisième régiment d'artillerie de campagne et chef de l'artillerie dans la division Tümpling. Au moment même où il amenait ses batteries à l'attaque, il fut atteint par un éclat de grenade qui lui brisa la jambe. Il supporta courageusement l'amputation, mais n'en succomba pas moins, le 24 Juillet. Mort au lazaret de Horzitz, il a trouvé provisoirement son tombeau dans le cimetière de cette ville. Il s'était complètement fait à l'idée de mourir sur les champs de bataille, et resta fidèle jusqu'au bout à ses vues sur l'emploi de l'artillerie. „Je suis bien aise, nous écrivait-il,

et furent forcés *de persister* dans cette marche en arrière. Un moment auparavant, bien qu'encore assez éloignée, l'armée du Prince royal était entrée en action, et la 14ème brigade (appartenant à la division Fransecky) avait joint la division Horn dans la forêt au Nord de Sadowa.

On comprendra facilement que les armées du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth de Bittenfeld n'aient rien pu opérer de décisif contre les Autrichiens. La situation des armées en donne une explication parfaitement suffisante. On n'en doit pas moins admirer leurs succès, succès d'autant plus étonnants que les Autrichiens avaient un nombre de soldats double de celui de leurs adversaires. La décision ne pouvait absolument venir que du Prince royal et de son armée. Nous allons tourner nos regards vers eux.

D. Arrivée de l'armée du Prince royal. Elle prend part à la bataille. Effet produit, par cette arrivée, sur le combat, soit au centre, soit sur l'aile droite de l'armée prussienne.

Le Prince royal ne reçut l'ordre de faire avancer ses troupes que le 3 Juillet, vers les 4 heures du matin. Il fit aussitôt ses dispositions.

---

le 1 Mai 1866, de savoir parfaitement ce que j'ai à faire dans cette campagne. En avant! en avant! peu de manœuvres, et feu rapide".

Le second, César, âgé de 40 ans, tomba le 4 Juillet, dans un combat contre les Bavarois. Atteint d'une balle dans le bas-ventre, et porté par ses soldats sur un tas de foin, il fut encore atteint, là, d'une balle à la tête. Il mourut sur le coup; il fut ainsi délivré d'inutiles souffrances. Il avait commandé le deuxième bataillon du 15ème régiment d'infanterie (Prince Frédéric des Pays-bas). Bien des gens ont perdu des amis dans cette guerre; nul n'y a probablement perdu deux frères, qui s'étaient déjà acquis une honorable renommée. Qu'il me soit permis, dans l'occurrence actuelle, de faire mention de mes frères!

Monumentum sit aere perennius!

Le premier Corps d'armée, sous le général de Bonin, devait s'avancer en 2 colonnes depuis Arnau et Praussnitz, porter sa droite par Gross-Trotin, sa gauche par Zabrzes, et arriver à Gross-Bürglitz. La division de cavalerie de réserve devait le suivre.

Le Corps des Gardes dut porter ses divisions, de Kœniginhof où elles étaient, le 29 Juin, sur Jerziczeck et Lhota.

Le 6ème Corps d'armée avait à marcher sur Welchow, à pousser un détachement sur Josephstadt, à passer la Trotinka avec le reste de ses troupes et à former l'aile gauche de la 2nde armée. Le 5ème Corps devait partir deux heures après le précédent, prendre position près de Choteborek, et y former la réserve de l'armée. Tous les équipages et les bagages de l'armée du Prince royal furent laissés dans leurs anciennes positions.

Ensuite de ces dispositions, le Corps des Gardes pouvait arriver le premier sur le théâtre du combat; c'est aussi ce qui eut lieu.

De Kœniginhof, où il avait été rassemblé depuis le 30 Juin, ce Corps n'avait qu'environ 2½ lieues, soit 15,000pas, à parcourir pour arriver à Jerziczeck et à Lhota sur la Trotinka. De là, il lui fallait encore une bonne heure, et même deux heures en cas de résistance, pour atteindre Horzenowes, et pour exercer quelque influence sur le cours de la bataille.

La marche fut très pénible; le terrain argileux avait été pénétré par les pluies; de plus, il fallait constamment monter et descendre; l'artillerie, en particulier, souffrit beaucoup de l'état des chemins. La première division de la Garde marchait en tête; puis venait l'avant-garde de la 2nde division, que suivait la brigade de grosse cavalerie et l'artillerie de réserve. Le gros de la 2nde division formait la marche.

C'est vers les 6 heures du matin que le Corps avait été

appelé aux armes. Un peu après 11 heures, les premières troupes arrivaient sur la hauteur de Choteborek. C'est de là seulement qu'on pouvait commencer à voir quelque partie des positions de l'ennemi. La lutte paraissait le plus violente entre Sowetiz et Sadowa. D'autres parties du champ de bataille, nommément la Bistritz, étaient cachées, pour la Garde, par les hauteurs avoisinantes. Choteborek lui-même était encore trop distant des lignes autrichiennes pour qu'on eût pu, de là, engager le combat.

Aussi le Corps des Gardes fut-il d'abord dirigé sur la crête des collines qui s'étendent de la rive droite de la Trotinka, près de Zizielowes, jusque vers Cérekwitz. Les fonds marécageux de la Trotinka ne pouvaient être traversés que sur les 2 routes de Jerziczeck et de Luzian.

Aussitôt que la première division fut déployée sur la hauteur de Zizielowes, un arbre isolé, placé sur la colline, au Sud-Est de Horzenowes, fut indiqué aux troupes comme le lieu vers lequel elles devaient tendre. La division s'avança dans cette direction. Vers midi, son artillerie, soutenue par celle de la réserve, ouvrit un feu des plus violents contre la position de flanc qu'à l'approche de la Garde le 2nd Corps autrichien avait prise entre Maslowied, Horzenowes et Racziz, derrière le ruisseau qui se jette dans la Trotinka.

Après un long combat d'artillerie, l'infanterie de la première division s'avança à son tour, immédiament suivie du régiment des hussards et du 2nd régiment de dragons. Obligés d'abandonner leurs positions, et vivement poursuivis par la cavalerie prussienne qui s'élançait par les intervalles de l'infanterie, les Autrichiens se retirèrent dans une nouvelle position sur les collines qui s'étendent de Maslowied à Sendraschitz.

Pendant que la première division se préparait à attaquer

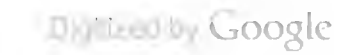
cette seconde position, la 2nde division arriva près de Jerziczek vers les 2 heures de l'après-midi. On lui assigna le même arbre, au Sud-Est de Herzenowes, comme point de direction et de ralliement; mais, à son arrivée sur les hauteurs de ce dernier village, elle dut, par une conversion à droite, se placer vers l'aile droite de la première division et prendre sa direction sur Lipa.

En même temps à peu près que la première division, une partie du 6ème Corps d'armée s'engagea dans la bataille, sur la gauche de la division.

La 12ème division partit, de très-bon matin, de Gradlitz, traversa l'Elbe, près de Kukus, sur des pontons, et y prit une position d'observation du côté de Josephstadt, jusqu'à ce que l'aile gauche du 5ème Corps (de Steinmetz) pût s'approcher et la remplacer.

La 11ème division (Zastrow) fut appelée vers 6 heures du matin. Partie de Gradlitz, elle traversa les ponts de Schurtz et de Stangendorf. Dans ce dernier endroit, le mauvais état des ponts retarda les troupes. Dans cette journée, du reste, les difficultés de la marche furent les mêmes pour le 6ème Corps que pour toutes les autres troupes. Arrivée à Welchow, la 11ème division entendit le bruit de l'artillerie, et s'avança à pas accélérés dans cette direction. Vers Midi, elle se trouvait près de la Trotinka et de Racziz, et commença aussitôt un combat d'artillerie contre l'aile droite des Autrichiens placée sur cette ligne; plus à l'Ouest, du côté de Herzenowes, combattait aussi la première division de la garde.

En même temps que s'avançait l'infanterie de cette dernière division, l'infanterie de la 11ème division passait à gué la Trotinka, près de Raczitz. On en vint à un combat acharné près de ce village. Les deux régiments de la 21ème brigade, l'ancien premier régiment de grenadiers de Silésie, Nr. 10, et le régi-



ment d'infanterie de la basse Silésie Nr. 50, rivalisèrent de bravoure; on fit beaucoup de prisonniers et l'on s'empara de plusieurs canons. Le 50ème régiment enleva un drapeau au 80ème régiment autrichien, Prince de Schleswig-Holstein-Glücksbourg (Italiens).

Les Autrichiens s'étant retirés dans une nouvelle position, près de Maslowied, et de Sendraschitz, la première division des Gardes les attaqua à Maslowied, et la 2nde, à Sendraschitz. Les Autrichiens furent défaits.

Là-dessus, la première division se reforma sur les hauteurs au Sud-Ouest de Maslowied, et fit front contre la position que les Autrichiens occupaient encore à Chlum et à Rosbieritz; sur la gauche de la première division des Gardes, la 11ème division s'avança contre Nedielischt; à sa droite, la 2nde division des Gardes se dirigea sur Lipa; la 7ème (Fransecky) continuait à combattre entre Bénatek et Sadowa. Le premier Corps d'armée (général de Bonin) s'approcha de Bénatek pour appuyer, soit la 7ème division, soit la 2nde division de la Garde.

Entre les 2 à 3 heures de l'après-midi, il y eut un temps d'arrêt dans le mouvement progressif de l'armée prussienne. Elle reprenait haleine, et attendait de nouveaux renforts, qui lui permissent de se mettre avec vigueur à la dernière partie de sa tâche, la prise d'assaut des hauteurs de Chlum, de Lipa et de Rosbieritz.

Ce demi-repos fut interrompu par une forte canonnade qui se fit entendre à l'extrême gauche de l'armée; c'était le général Prondzynski, qui longeait la rive droite de l'Elbe et s'avançait avec la 12ème division, n'ayant laissé que fort peu de troupes devant Josephstadt. Il se jeta sur Trotina avec ses deux vieux régiments de la haute Silésie, Nr. 22 et 23, et là, près de l'embouchure de la Trotinka, il chassa du village la fameuse

brigade Autrichienne, les régiments (noir et jaune) de Hesse et de Belgique, les suivit au-delà de la Trotinka et donna l'assaut à Lochenitz.

Les Autrichiens, qui luttaient encore près de Chlum et de Lipa, et qui voulaient revenir sur Kœniggrætz, n'avaient plus que le temps absolument nécessaire pour opérer cette retraite. Lipa n'est qu'à environ 2 lieues de Kœniggrætz, et la partie nord de Lochenitz, où venait de pénétrer la division Prondzynski, n'en est qu'à une lieue et demie.

Entre les 3 et 4 heures, la première division des Gardes s'avança sur Chlum, et en attaqua les batteries; la 2nde division, soutenue bientôt par des bataillons du premier Corps d'armée, marcha sur Lipa. Chlum une fois enlevé, la première division des Gardes se trouva vers Rosbieritz où le général Bénédek porta ses dernières réserves. L'artillerie de réserve de la Garde s'avança sur la droite de Chlum, et contribua par sa bravoure intelligente à faciliter singulièrement la tâche de l'infanterie.

Il est vrai qu'à Rosbieritz même l'aile gauche de la première division se trouva dans une fâcheuse position, exposée qu'elle y fut au feu de l'artillerie de réserve des Autrichiens et aux attaques de fortes colonnes d'infanterie venant de Langenhof et de Wschestar. Rosbieritz dut être abandonné par la Garde, qui s'en était déjà emparée. Le secours vint, tout-à-coup, de l'aile droite.

Le général de Mutius avait eu, d'abord, l'intention de laisser sa 11ème division (Zastrow) à Nedieliescht, jusqu'à ce qu'il pût la réunir avec la 12ème (Prondzynski), mais il y renonça lorsqu'il entendit le bruit toujours plus fort de l'artillerie de Chlum, Rosbieritz et Lipa. Il enjoignit à la division Zastrow de s'avancer immédiatement par Swieti pour tomber, à Rosbieritz, sur le flanc droit des ennemis. Cet ordre fut fidèlement exécuté. A

4 heures, Swieti était pris; la division marchait sur Rosbieritz, Wschestar et Rossnitz. En ce moment, retraite générale des Autrichiens. A l'exception du 5ème Corps et d'une brigade du 6ème, toute l'armée du Prince royal était engagée dans la bataille. Le 2nde division des Gardes, soutenue par la tête de colonne du premier Corps, avait pris Lipa; la première division, occupait Chlum; le 6ème Corps était maître de Swieti et de Wschestar. Vers les 5 heures du soir, la chaussée de Sadowa à Kœniggrætz était complètement perdue pour les Autrichiens.

Dès ce moment, les progrès de l'armée du Prince royal sur cette route nous deviennent plus indifférents; il nous importe davantage de retourner vers l'armée du Prince Frédéric Charles, et de voir quelle physionomie et quelle tournure les derniers et décisifs moments de la bataille y prenaient sous les yeux du roi Guillaume, le généralissime des troupes prussiennes.

E. La victoire se décide pour l'armée prussienne.

Nous avons abandonné pour quelque temps l'armée du Prince Frédéric Charles. Midi était à peine passé, que les premières troupes du 3ème Corps, jusqu'alors tenues en réserve, s'avancèrent par Sadowa contre Czistowes et Lipa. Le mouvement en avant de ces troupes n'avait pas été ordonné sans quelque hésitation.

Nous avons vu la marche de l'armée du Prince royal. Sa première et légère influence sur les vicissitudes du combat se fit sentir vers midi; mais, avant les 2 heures, le roi Guillaume ne pouvait guères la constater. Alors seulement, on put s'apercevoir, des hauteurs de Dub où se trouvaient le roi et son Etat-major, que l'armée du Prince royal s'avançait avec énergie et avec succès. Alors seulement, il put sembler *qu'une bonne*

partie de l'artillerie autrichienne dirigeait son feu vers le Nord.

On aura pu se convaincre, d'après notre narration des faits, que l'armée du Prince Frédéric Charles s'était extrêmement distinguée. En effet, elle avait été toute seule au combat, de 8 heures à midi; on pourrait même dire, en y comprenant les premières attaques, qu'elle s'était battue pendant 6 heures entières contre un ennemi fort supérieur en nombre.

Il est fort probable qu'on s'y attendait à une coopération beaucoup ***plus prompte*** de la part de l'armée du Prince royal.

Prenons, par exemple, un de ces calculs de marche, comme il s'en fait souvent par les troupes. L'armée du Prince royal était, depuis le 30 Juin, sur la haute Elbe, et celle du Prince Frédéric Charles, devant Gitschin. Des communications par voie télégraphique entre les divers Quartiers-généraux, celui du roi, à Gitschin, celui du Prince Frédéric, à Kamenitz, et celui du Prince royal, à Deutsch-Praussnitz, avaient pu facilement s'établir, du 30 Juin au 2 Juillet, si l'on en croit toutes les merveilles que l'on raconte des télégraphes de campagne. Or, c'est dans la nuit du 2 au 3 Juillet que le roi Guillaume avait envoyé ses ordres.

Ces ordres, expédiés par le télégraphe, devaient être, le 3 Juillet, à 1 heure du matin, dans les mains des Commandants des Corps. Vers les 2 heures, au plus tard, toutes les parties de l'armée du Prince royal pouvaient être appelées aux armes. Elles pouvaient se mettre en marche à 3 heures du matin.

Maintenant, de Kœniginhof et de Rettendorf, où les Gardes étaient concentrées, jusqu'à Horzenowes, où elles pouvaient entrer en bataille, il y a 3 lieues de chemin. Le 6ème Corps avait la même distance à franchir; le premier Corps, quelque chose de plus. Un bon marcheur ne met pas plus de 3 heures de

temps à faire trois lieues; ainsi les Gardes pouvaient être sur la place du combat à 6 heures du matin, le 6ème Corps à $7^1/_2$ heures, et le 7ème, à $7^1/_2$ ou à 8 heures. — Transportons-nous maintenant dans la situation d'esprit de soldats qui attendent avec une impatience douloureuse un secours absolument nécessaire, et nous comprendrons que, dans l'armée du Prince Frédéric Charles, on se soit attendu à ce que l'armée du Prince royal arrivât, non pas sans doute vers les 6 ou 7 heures, mais, du moins, plusieurs heures plus tôt que cela n'eut lieu effectivement.

C'est là ce qui explique comment il se fit que, dans l'entourage du roi de Prusse, il y eut, avant l'heure de midi, certains doutes, certaine hésitation. On en vint même à proposer de faire retirer sur la rive droite de la Bistritz les troupes qui combattaient, au Centre, de Sadowa jusqu'à Mokrowous. On motivait bien diversement cette mesure. Les uns ne pensaient qu'à accorder quelque repos aux divisions harassées de fatigue; d'autres voulaient que, *par cette retraite simulée*, on attirât les Autrichiens hors de leurs positions, et qu'en les excitant à attaquer la position de Dub, on dégageât le terrain pour l'attaque que ferait l'armée du Prince royal. Toutes ces propositions n'aboutirent à rien. On objecta que les divisions du Centre étaient trop engagées dans le combat pour pouvoir en être facilement retirées; que la nature même du terrain rendait cette opération particulièrement difficile. On résolut donc de faire avancer la réserve, soit le 3ème Corps d'armée, que nous avons déjà vu prendre part au combat entre midi et une heure.

Cette mesure était, en effet, la meilleure à prendre. On ne peut se cacher qu'un rappel et une retraite des divisions du Centre eussent produit le plus fâcheux effet sur les troupes; opérée lentement, cette retraite ne servait de rien, opérée avec

rapidité, il ne pouvait presque pas manquer d'arriver, vu la nature si accidentée du terrain, que des détachements isolés ne fussent coupés du gros de leurs Corps et ne tombassent aux mains de l'ennemi.

Au reste, il n'était pas probable que Bénédek voulût franchir la Bistritz, pour s'attacher à la poursuite des Prussiens, ce qui aurait pu amener quelques avantages pour ces derniers. Nous ne voyons pas chez ce général, pendant toute la durée de la bataille, le moindre penchant *à sortir de la défensive.* D'ailleurs, et c'est ce que nous avons déjà fait voir, la position des Autrichiens n'était pas de nature à leur permettre de prendre *l'offensive au-delà de leur ligne de front,* tandis qu'elle leur offrait, pour l'offensive au-dedans de ces lignes, bien des avantages qui ne pouvaient que s'augmenter si l'armée prussienne rappelait son Centre en arrière, et si elle laissait ses ailes, Fransecky d'un côté, et Herwarth de l'autre, sur la rive gauche de la Bistritz, et en-dehors de toute communication avec le reste de l'armée.

C'est dans le même moment où la tête du 3ème Corps d'armée, la brigade Schimmelmann, s'avançait vers la rive gauche de la Bistritz, que se firent sentir, ou du moins semblèrent le faire, les premiers indices d'une coopération sérieuse du combat par l'armée du Prince royal.

Après-midi, il parut au Roi et à son Etat-major que l'artillerie ennemie prenait, en partie, une autre direction et qu'elle tournait son feu du côté du Nord. Il en était réellement ainsi; l'armée entière du Prince royal venait enfin de prendre part à l'action. C'était la moitié à peu près de cette armée, savoir les Gardes et le 6ème Corps, qui occasionnait ce changement si désiré et si attendu.

Mais, depuis les hauteurs de Dub, on ne pouvait avoir

aucune certitude complète, à cet égard. Qui ne sait combien de fois l'on se trompe en jugeant d'après la lueur d'un incendie, sur sa direction ou son éloignement! L'illusion est encore plus facile, et les erreurs sont plus grandes, quand on est réduit à baser ses conjectures, non point sur ce que l'on voit, mais sur les bruits éloignés qui se font entendre.

Le Roi Guillaume et ses officiers ne pouvaient absolument pas décider si c'était l'armée du Prince royal e''e-même, ou si c'était la division Fransecky, qui, par ses progrès, attirait sur elle les feux de l'ennemi.

Cependant, ce fut en se basant sur la *première* supposition, la plus favorable, qu'on prit ses résolutions. Comme le général Herwarth de Bittenfeld, fortement retardé par les attaques de la cavalerie autrichienne, n'avait point encore remporté des avantages décisifs, et qu'il combattait sur les hauteurs de Problus de Przim, où les Saxons, appuyés sur Gablenz, avaient de nouveau pris position, on lui fit savoir que le Prince royal avait coupé les communications de l'ennemi avec Josephstadt, et qu'il s'agissait, maintenant, de leur couper la retraite du côté de Kœniggrætz, en pénétrant vigoureusement en avant avec l'aile droite de l'armée prussienne.

Vers les 2 heures, plus de doutes, dans le quartier-général de Dub, sur la coopération du Prince royal. C'est alors que l'action se décida entièrement en faveur des Prussiens. *La 2ème division des Gardes,* directement appuyée par les premiers bataillons du premier Corps s'élança par Czistowes sur Lipa, et fut soutenue indirectement par la 7ème division. *La 1ère division des Gardes,* s'avançant au pas de charge sur Chlum et Rosbieritz, fut appuyée par le 6ème Corps, qui s'avança, de son côté, par Swieti, sur Wschestar, Rossnitz et Brzisa.

En face, et venant de Sadowa et de Ober-Dohalitz, s'avan-

çait *le Corps de Brandebourg,* la réserve du Prince Frédéric Charles.

Les Autrichiens abandonnent Chlum, Rosbieritz et Swieti, peur se retirer au Sud de la Chaussée qui conduit de Sadowa à Kœniggrætz. Ils sont reçus par l'armée du général Herwarth, dont les $^2/_3$, les divisions Münster et Canstein, luttaient encore péniblement près de Przim et de Problus, mais dont la 16ème division, Etzel, s'avançait toujours plus rapidement sur Brzisa, par les villages de Charbusitz et de Klazow.

Vers les 3 heures, le Roi s'aperçut, des hauteurs de Dub, que le feu de l'artillerie faiblissait singulièrement dans la direction de Lipa. Fallait-il s'en étonner? Notre carte indique les situations diverses, vers les 2 heures de l'après-midi. On peut se persuader qu'à cette heure-là les Autrichiens s'étaient beaucoup plus téméràirement avancés, et comme enferrés, que ne le fit Napoléon I, devant Leipzig, le 18 Octobre 1813. Leur principale réserve ne pouvait avoir la pensée, ni la chance, de rétablir le combat en faveur de Bénédek; l'heure était trop avancée pour cela. Elle pouvait, tout au plus, chercher à faciliter la retraite vers Kœniggrætz aux troupes qu'on avait poussées en phalange conique sur Lipa, Chlum et Sadowa. C'était le moment pour ces troupes de reculer, si elles ne voulaient pas être sacrifiées inutilement; on ordonna donc la retraite. Mais, ne fût-ce que pour l'opérer, il fallait de bien rudes combats.

Dès qu'on se fut aperçu de l'affaiblissement du feu de l'artillerie autrichienne, il arriva, sur les hauteurs de Dub, bon nombre d'officiers d'État-major et d'aides-de-camp qui réclamaient ardemment la coopération de la cavalerie, afin de poursuivre jusque dans ses derniers résultats la victoire qu'on venait évidemment de remporter.

Alors, vers les $3^1/_2$ heures, le vieux roi se mit à la tête

du Corps de cavalerie de réserve de l'armée du Prince Frédéric Charles, et s'avança au-delà de Sadowa. Il rencontra partout ses troupes victorieuses, et, d'abord, la 2nde division des Gardes. Tous le reçurent avec d'immenses acclamations de joie. Jamais moment pareil n'avait été accordé à un général d'armée, depuis les jours de Napoléon I et de Blücher. Même le triomphe de Radetzky, près de Novare, en 1849, ne pouvait se comparer avec le moment actuel. Quelle lumière se fait alors dans l'esprit et le cœur des troupes? Voilà donc une éclatante victoire remportée par le peuple prussien, par un peuple du Nord de l'Allemagne! — On peut pleurer sur les morts; mais il faut aussi les féliciter. Le vaillant général Hiller de Gärtringen, le chef de la première division des Gardes, était au nombre des morts. De graves blessures avaient atteint le jeune Prince Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen, second lieutenant dans le premier régiment des Gardes; il était revenu, en hâte, d'un voyage en Orient, pour prendre part à la Campagne. Quatre balles avaient traversé ses jambes. Il supporta avec courage des souffrances auxquelles il finit par succomber.

Mais qui pourrait penser à ces douleurs particulières et isolées, au moment d'une heureuse et brillante victoire? Qui même aurait le droit d'y penser en ces instants?

Sous les yeux mêmes du Roi, le Corps de cavalerie de réserve du Prince Frédéric Charles, ayant en tête la brigade du duc Guillaume de Mecklenbourg-Schwerin, savoir le premier régiment des dragons de la Garde, le 3ème régiment de hussards (Ziethen), le 11ème régiment de lanciers, se jeta, dans la direction de Strzeschetitz et Rossnitz, sur les cuirassiers et les lanciers autrichiens qui luttaient avec courage pour couvrir la retraite de leurs Corps d'infanterie et de cavalerie.

Dans cette poursuite, la cavalerie de réserve fut soutenue



tout particulièrement par l'infanterie et l'artillerie du 3ème Corps d'armée, qui s'avançait au Sud de la chaussée.

Accompagné des plus hautes notabilités, et entr'autres du comte de Bismark, président du Conseil des Ministres, et Major dans le 7ème régiment de grosse cavalerie de la Landwehr, le Roi s'avança lui-même jusqu'à la portée des canons de Kœniggrætz, sous lesquels la plus grande partie de l'armée autrichienne s'était réfugiée pour passer de là, soit à Pardubitz, sur la rive gauche de l'Elbe, soit à Hohenmauth, tandis qu'une autre partie, appartenant surtout à la cavalerie de réserve, se retirait sur Pardubitz, en descendant le long de la rive droite.

Sur les instances du comte de Bismark, le Roi se tint plus en arrière de la portée de l'artillerie de la place, et tout en inspectant le champ de bataille il rencontra son fils, le Prince royal, auquel il avait déjà conféré l'ordre *pour le mérite* après les journées de Nachod et de Scalitz. Le Prince royal, il est vrai, n'avait pas encore eu connaissance de cet acte, et fut d'autant plus surpris, quand le Roi lui-même lui remit la croix de l'ordre. Combien de gens, qui n'ont pas pu courir à l'aide de leurs amis ou de leurs proches parents, dans ces jours de sanglants combats, se sentirent consolés à la pensée que les relations et les communications les plus naturelles étaient interrompues, même dans les hautes régions de la famille royale, et jusque sur le théâtre de la guerre. En effet, nous pouvons ajouter d'après notre propre expérience, que, dans le service postal de cette Campagne, la correspondance du Roi ne fut nullement plus favorisée que celle du moindre soldat. Ne voyons-nous pas aussi que, dans les listes mortuaires de l'armée prussienne, officiers et soldats sont indiqués les uns à côté des autres! grand contraste avec ce qui se faisait par l'administration autrichienne, qui indiquait à peine les pertes en officiers d'Etat-major, moins

encore celles en officiers subalternes, et qui semblait vouloir renvoyer aux calendes grecques toutes les réponses relatives aux simples soldats. C'est ainsi qu'on verra, dans la Hongrie et la Vénétie, une pauvre vieille mère rester dix ans dans l'attente et dans l'incertitude sur le sort, sur la vie même de son fils unique, dont elle ne saura peut-être jamais s'il est tombé sur les champs de bataille de la Bohême ou de la Moravie.

Le 3 Juillet, sur les 4 heures du soir, la bataille était complètement gagnée par l'armée prussienne. A cette même heure, les Autrichiens le savaient aussi, ce que prouvent les télégrammes envoyés à Vienne par le Commandant de Kœniggrætz. Ce ne fut que vers les 5 heures que le surent définitivement les troupes prussiennes qui, dès-lors, s'avancèrent de tous les côtés contre Kœniggrætz par la chaussée de Sadowa. Mais, en face de la place, exposées au feu de son artillerie, elles durent abandonner leur poursuite; les bataillons s'arrêtèrent, mais à contre-cœur; l'artillerie continua jusqu'à $8^1/_2$ heures du soir à tirer sur les brigades décimées et fugitives de l'armée autrichienne.

11 drapeaux, 174 canons, 18,000 prisonniers, non blessés, tombèrent dans les mains des Prussiens, et témoignèrent de la grandeur de la victoire. On doit même s'étonner, vu le choix des positions de Bénédek et la direction d'attaque suivie par ses troupes, que la moisson en trophées de toute espèce n'ait pas été plus abondante encore.

Le Roi Guillaume ne rentra que vers les 11 heures du soir dans son Quartier-général de Horzitz. Il envoya, de là, le 4 Juillet, un rapport à la reine qui était à Berlin.

Les pertes des Prussiens, pour être fort inférieures à celles de leurs adversaires, n'en étaient pas moins très-sensibles et très-douloureuses. Ainsi le premier régiment de la Garde dut former un seul bataillon des débris de deux bataillons. Les Autrichiens,



pour leur part, auraient subi des pertes bien autrement considérables, si l'obscurité de la nuit, le cours de l'Elbe, et la nature du terrain n'avaient pas mis des obstacles à une poursuite immédiate et continue. Il n'en est pas moins constant que de nombreux régiments autrichiens n'avaient plus même la pensée de se rallier et de se concentrer.

Toute guerre entraîne à sa suite des changements dans l'armement et l'équipement des troupes, comme dans la tactique, ne serait-ce que parce que les vaincus cherchent presque toujours l'explication de leur défaite dans certains avantages extérieurs et de forme qu'aurait eus l'ennemi. A en juger d'après le mouvement qui parcourt actuellement toute l'Europe, comme une sorte de commotion électrique, on peut penser que nulle autre guerre n'aura jamais exercé une aussi grande influence que la guerre actuelle.

Aussi nous croyons-nous autorisé à examiner de plus près ces questions dans quelques articles que nous insérerons à la fin de notre présent travail. Pour asseoir un jugement raisonnable, il faut absolument prendre pour base la grandeur et la nature des pertes subies. Nous chercherons donc à établir aussi exactement que possible la proportion dans les pertes, et cela pour tout l'ensemble et toute la durée de la guerre. C'est un travail qui, entrepris actuellement même, rencontrerait d'insurmontables difficultés, dont nous ne pourrions attendre la solution sans retarder indéfiniment la conclusion de cet ouvrage.

Au reste, ce sera un véritable avantage, que nos remarques soient renvoyées de quelque temps, et qu'elles ne tombent qu'au moment où, la première ardeur, le premier échauffement, étant apaisés, on pourra aborder, ou écouter avec plus de sang-froid les observations que nous croirons devoir présenter.

11. Impression produite par la bataille et la victoire de Kœniggrætz. Suites immédiates.

Le 4 Juillet, dès les premières heures du matin, Berlin fut réveillé de son sommeil par les coups de canon que l'on tirait en signe de victoire dans le parc de la capitale. Une foule innombrable de peuple accourait à flots pressés vers le château royal, où la reine Augusta fit lire, à plusieurs fois, le télégramme qu'elle avait reçu du Roi et que la foule saluait de ses acclamations répétées et enthousiastes.

„Horzitz, le 3 Juillet. Victoire complète sur l'armée autri-„chienne, près de Kœniggrætz, entre l'Elbe et la Bistritz. Huit „heures de bataille. Pertes de l'ennemi, et trophées encore incer-„tains, mais considérables. Pris vingt et quelques canons. Tous „les 8 Corps ont donné; nos pertes sont grandes et sensibles. „Je rends grâce à Dieu de sa bonté. Nous sommes tous bien „portants. Guillaume. (Doit être publié. Le Gouverneur de Ber-„lin annoncera la victoire par des coups de canon.)"

La Prusse entière fut transportée de joie. Ceux qui avaient craint que la victoire des Prussiens n'amenât des dangers pour la liberté intérieure, firent taire leurs préoccupations. On se demandait, et avec raison, ce que seraient devenus la Prusse, l'Allemagne, le sentiment de la nationalité allemande, la liberté religieuse et la liberté politique, ne fût-ce que pour un temps limité, si l'Autriche et ses Alliés avaient remporté la victoire. Les semaines qu'on venait de passer avaient apporté de grandes et sérieuses leçons; car, dans l'ardeur de leur zèle et dans leur orgueilleuse présomption, les partisans de l'Autriche avaient trop trahi leurs secrètes pensées. De nouvelles leçons allaient bientôt suivre. —

Il était moins facile de faire taire les appréhensions de ceux

qui pensaient que la Prusse ne saurait pas tirer de ses succès un assez grand profit, soit au détriment de l'Autriche, soit pour le bien général de l'Allemagne.

Ce dernier parti réclamait presque trop de la Prusse et de son gouvernement. Il est facile d'exagérer l'importance des victoires que l'on a remportées, et surtout d'avoir une opinion trop avantageuse de sa force d'action à l'avenir et dans d'autres circonstances. La victoire de Kœniggrætz ne mettait nullement la Prusse en-dehors, ni au-dessus de l'Allemagne. A une époque où nul n'y pensait encore, nous avons déclaré qu'à notre avis il était du devoir de la Prusse de réunir les duchés de l'Elbe à ses possessions. Nous l'avons fait dans notre récit de la guerre contre le Danemark en 1864, et nous nous sommes exprimé en faveur de la voie suivie actuellement par le gouvernement prussien. Nous avons même dit qu'il serait bon de se contenter de la ligne du Main, si l'on ne pouvait pas acquérir davantage. — Or, comme notre récit actuel le montrera, la marche des évènements a été telle que les résultats obtenus ont été beaucoup plus importants qu'on ne s'y attendait généralement.

D'abord, l'Autriche n'a-t-elle pas été, mise en-dehors de l'Allemagne? et n'est-ce pas là l'abolition, l'extinction de ce pernicieux dualisme, que perpétuaient en Allemagne deux grandes puissances, assez fortes pour se gêner l'une ou l'autre dans le bien, jamais assez pour aider l'Allemagne à faire de vrais et durables progrès.

La bataille de Kœniggrætz a donné à l'Allemagne un centre naturel de gravitation. Ainsi, la première condition pour l'union plus intime de l'Allemagne se trouve accomplie. Ceux qui ont pu craindre que la Prusse ne profitât pas de ses succès d'une manière conforme à ses vrais intérêts, doivent se trouver satisfaits maintenant.

De même que dans le Sud de l'Allemagne, de même dans la Suisse on a souvent redouté que le rattachement du reste de l'Allemagne à la Prusse, ou cette unification „prussienne“ n'amenât avec elle *une centralisation dangereuse pour la liberté.* On en appelle, soit à la république suisse elle-même, soit aux Etats-Unis de l'Amérique, pour montrer qu'un état fédératif peut avoir de la force comme ensemble, et cependant ne point être un danger pour la liberté des diverses indidualités de l'Etat.

Seulement, on oublie ici deux choses essentielles.

On oublie, en premier lieu, qu'il est bien possible de constituer avec des républiques un Etat fédératif qui soit un, fort et heureux, mais qu'on ne saurait en faire un pareil avec des pays soumis à des pouvoirs dynastiques. Dès que l'on accorde aux petites dynasties le droit légitime de retenir la nation allemande dans un état perpétuel de scission, il faudra bien aussi reconnaître le droit d'une dynastie particulière de traiter comme il lui plaira les populations sur lesquelles elle règne; bien entendu, toutefois, que ces populations ne sont possédées qu'au point de vue *du droit civil*, puisqu'il ne saurait être question de droit des gens, de droit international naturel, pour un Etat qui n'aurait pas la force de défendre et de maintenir sa nationalité. Mais, cette supposition admise, où reste alors le droit naturel, où restera la liberté? Il est clair qu'elles n'auraient plus de fondement raisonnable, plus de raison d'exister.

On oublie, en second lieu, que *la décentralisation* fait partie de la vie des peuples germaniques, et *qu'un peu de despotisme centralisateur* ne peut leur être nuisible, puisqu'il n'y dégénérera jamais en ferment dangereux, ou en émoussement de la vitalité nationale. Jamais le gouvernement prussien n'en viendrait, par exemple, comme, en son temps, le gouvernement du Piémont, à vouloir unifier en quelque sorte, au profit du peuple piémontais,

le lait des nourrices italiennes! Les provinces prussiennes qui ont été comme fondues, en 1815, en un seul et même Etat, ont encore aujourd'hui des droits civils, et d'autres droits très-différents dans chaque province, et qu'elles aiment à conserver, parce qu'ils ne nuisent point à l'ensemble de l'Etat.

La *résistance* des masses est toujours assez grande et assez forte, et empêchera toujours que les arbres, comme on dit, n'aillant s'élever jusques dans le ciel. Ah! si seulement leur initiative était aussi grande!

Voici l'ordre du jour par lequel, le 4 Juillet, le roi Guillaume salua, de Horzitz, son armée victorieuse.

„Soldats de mes armées de Bohême. — Une suite de sanglants et glorieux combats a permis la réunion de toutes nos forces sur un même point. Je vois par les rapports qui m'ont été présentés que ce résultat est dû à l'habile direction de mes généraux et à la bravoure toute de dévouement de mes troupes. Malgré les fatigues et les privations des journées précédentes, l'armée, réunie sous mes ordres, a attaqué avec énergie l'ennemi retranché dans ses positions de Kœniggrætz; ces positions, quoique vaillamment défendues, ont été prises d'assaut après de rudes combats, et une glorieuse victoire a été remportée. De nombreux trophées, plus de 100 canons, des milliers de prisonniers, rendent témoignage de la bravoure et du dévouement des troupes de toutes armes. La journée de Kœniggrætz a coûté bien des pertes, mais elle n'en est pas moins pour toute l'armée un jour d'honneur et de gloire sur lequel la patrie jette des regards de fierté et d'admiration. Vous continuerez, je le sais, à répondre à mon attente; car les troupes prussiennes ont toujours su réunir avec l'héroïsme du soldat la discipline sans laquelle on ne peut remporter de grands et durables succès."

On ne saurait se cacher qu'il y a, dans cet Ordre du jour, quelque chose de forcé et du bureaucratique; aussi est-il difficile de croire qu'il soit sorti de la plume du roi lui-même, surtout quand on compare la froideur de ses expressions avec la noble chaleur qui respire dans la lettre du roi à la reine, lettre dans laquelle il fait mention, avec des sentiments bien plus vifs et plus énergiques, tant des soldats tombés dans la bataille que de l'immortelle impression que devait produire une pareille journée. Eh quoi! cette armée au milieu de laquelle il venait de passer le plus beau moment de sa vie, cette armée qui venait de l'élever sur le bouclier des triomphateurs, le roi l'aurait saluée avec moins de chaleur et d'entraînement de cœur qu'il ne l'avait fait pour la reine, alors éloignée de lui! Nous le répétons, il nous semble peu probable que ce soit le roi lui-même qui ait écrit cet Ordre du jour. Il aura probablement été composé dans les bureaux du général de Moltke, et le roi n'aura fait que le signer.

Ajoutons que le soldat ne prend dans ces Ordres du jour que ce qui lui va, ce qui lui plaît, et qu'il en compense les expressions froides et mesurées par l'énergie de ses propres actions.

Nous venons de voir quel était l'état des choses à Berlin, en Prusse, et dans le camp de l'armée prussienne. Quel autre tableau va nous présenter le noble et vieux fleuve du Danube!

Là, dans la capitale, un télégramme du Feldzeugmestre Bénédek de Hohenmauth annonçait aux habitants que tout était perdu. De quoi servait-il que l'armée autrichienne eût été supérieure jusques vers les 2 heures de l'après-midi, puisque, à partir de ce moment, tous les avantages et même tout espoir avaient été perdus! Le premier Napoléon l'a déjà dit. „L'Autriche est toujours d'une armée et d'une idée en retard“ Ce qui

n'est pas moins vrai, c'est que le gouvernement autrichien s'est toujours imaginé pouvoir réparer en deux heures les négligences et les délais d'autant d'années.

Le vainqueur de Custoza allait prendre, annonçait-on, le commandement en chef de l'armée, et allait, en conséquence, passer du sol de l'Italie sur le théâtre des opérations en Bohême. Il serait suivi de son armée victorieuse. Le général de John, avancé au grade de lieutenant-général, resterait, en sa qualité de chef de l'Etat-major général, auprès de l'Archiduc Albert.

En revanche, on ôtait le commandement en chef au général Bénédek; il ne le conservait, du moins, que jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc. Le général Clam-Gallas, le chef d'Etat-major, baron de Henikstein, et le Grand Maréchal des logis Krismanich étaient arrêtés, et conduits à Vienne pour y comparaître devant un conseil de guerre.

Le Ministre de Mensdorff-Pouilly accourut en Moravie, pour se rendre compte de l'état réel de l'armée.

On commençait à parler *d'une levée en masse du peuple,* comme si, depuis des années, on n'en avait pas étouffé tous les germes. A peine, même dans le Tyrol et le Vorarlberg, avait-on donné des soins un peu sérieux à la milice nationale. Quelques gouverneurs de provinces essayèrent d'en appeler au Landsturm; mais, déjà le jour suivant, ils durent révoquer cette mesure, et déclarer qu'ils n'avaient voulu parler que d'une formation régulière de Corps francs.

Dans l'intervalle, le général de Gablentz fut envoyé, depuis la Moravie, où l'armée s'était retirée, au quartier-général des troupes prussiennes pour y négocier un armistice.

Sa demande fut repoussée; et, certes, le gouvernement prussien n'avait que trop de raisons de la repousser, quelque agréable,

d'ailleurs, que pût être au roi Guillaume la personne même du négociateur, lequel avait combattu avec les troupes de la Prusse dans la guerre des duchés.

A la date du 3 Juillet, la presse de Vienne s'exprimait comme suit: L'armée autrichienne en Italie vient d'anéantir par ses victoires tout soupçon qu'on pourrait avoir que la peur seule l'engage à s'entendre et à faire la paix avec les Italiens; aussi sa mission actuelle est-elle tout autre. ***Sa tâche consiste à se réunir avec l'armée du Nord.***

Ceci pouvait être encore une énigme pour bien des gens. Mais après les mauvaises nouvelles de Kœniggrætz, les télégrammes se succédèrent sans interruption, le 4 Juillet, entre Vienne et Paris, et, le 5 Juillet, on pouvait déjà lire dans le Moniteur parisien l'explication de l'énigme. Voici ce qu'on y disait:

„Un évènement fort important vient d'avoir lieu. L'Empereur d'Autriche, après avoir maintenu intact ***l'honneur de ses armes en Italie,*** entre dans les vues manifestées par l'Empereur Napoléon dans sa lettre du 11 Juin adressée à son Ministre des affaires étrangères, et, en conséquence, ***il cède la Vénétie à l'Empereur des Français,*** dont il accepte la médiation pour rétablir la paix entre les parties militantes. L'Empereur Napoléon s'est empressé de répondre à cet appel, et s'est immédiatement adressé à leurs Majestés, les Rois de Prusse et d'Italie, pour amener un armistice.“

Voici maintenant comment, dans le Quartier-général prussien, on interprétait, non sans raison, ce grave document:

„L'Autriche, après avoir longtemps prétendu qu'elle devait conserver la Vénétie dans son intérêt à elle, et non moins dans celui de l'Allemagne, — après avoir, sous ce prétexte, fait de la propagande en Allemagne, en 1848, — après avoir,

en 1859, soulevé de nouveau presque toute la nation germanique en vue des seuls intérêts autrichiens, — cette même Autriche, au moment même où la Prusse prend réellement en mains *les intérêts de l'Allemagne*, elle est la première à abandonner le Pô, et cela uniquement pour empêcher l'essor de sa rivale, pour arrêter les tendances de la Prusse. On peut donc se passer tout-à-coup des possessions italiennes; on peut se passer de la Vénétie; il n'est plus nécessaire de défendre sur le Pô la ligne du Rhin. Peut-être même n'est-il pas nécessaire, aux yeux de l'Autriche, de défendre le Rhin! Ainsi la Vénétie, où l'on était *vainqueur*, est volontairement *abandonnée*, pour que l'Autriche puisse *être plus victorieuse* dans sa lutte *contre la Prusse*. Plus on a relevé jusqu'à maintenant l'importance qu'il y avait à conserver la Vénétie, plus aussi doit être grande et vivace la haine dont la maison de Lorraine est animée contre sa rivale. Et c'est dans des circonstances pareilles que l'Autriche réclame une suspension d'armes! L'Autriche est assez naïve pour croire qu'après nos victoires nous accorderons un armistice qu'elle déclare elle-même ne demander que pour rassembler, sur le Danube, ses légions de Vénétie et les jeter contre nous. Elle espère rétablir ainsi l'équilibre et nous empêcher de faire valoir les conditions de paix que nous avons posées dans notre intérêt et dans celui de l'Allemagne entière!"

Tel était le raisonnement du gouvernement prussien; voilà les raisons pour lesquelles il ne crut pas devoir entrer dans la proposition d'un armistice. La situation dans laquelle on se trouvait vis-à-vis de l'Autriche était telle que les Prussiens ne pouvaient que se sentir de plus en plus engagés *à marcher* rapidement et avec toutes leurs forces *sur la capitale de l'Autriche*. On ne pouvait accorder de suspension d'armes qu'après avoir posé pour base *des préliminaires de paix* où l'on accepterait

toutes les conditions qu'il était possible et même nécessaire à la Prusse de poser actuellement.

Certes, l'état des choses était alors singulièrement compliqué. Nous en présenterons un résumé, une courte analyse, afin de pouvoir être plus brefs dans la suite de notre récit.

Examinons les dernières démarches de l'Autriche, et cherchons à en voir tous les effets, toutes les conséquences.

La politique, tout à la Metternich, de l'Autriche a certainement fait beaucoup de mal à ce pays; le concordat avec le pape surprit, à son tour, l'Allemagne entière, et même ses populations catholiques. Cependant l'Autriche parvenait toujours à retrouver des amis; on a pu voir, dans l'Allemagne du Sud, non pas dans une seule localité, mais dans une foule, non pas dans les cercles gagnés au gouvernement, mais jusques dans les cercles populaires, — on a pu voir, et cela, même en Prusse, dans certaines excroissances du parti du progrès, que l'Autriche était prônée, était célébrée comme le gardien de la vraie liberté allemande!

Cependant, jamais l'Autriche, dans toute la durée de son histoire, ne s'est fait plus de tort en Allemagne que dans cette journée du 4 Juillet, si fatale à l'influence autrichienne, mais si heureuse pour l'Allemagne.

Sacrifier une province qu'elle avait déclarée être son plus précieux joyau et être plus nécessaire même à l'Allemagne qu'à l'Autriche, — jeter ainsi cette province dans les mains de populations romanes contre lesquelles elle prétendait être le seul boulevard, et ne faire ce sacrifice que pour pouvoir s'opposer plus énergiquement *à des frères*, — cette conduite, quelque frappante qu'elle pût paraître, on l'aurait peut-être pardonnée à l'Autriche.

Mais, en Allemagne, le sentiment national, dans quelques erreurs qu'il puisse encore donner, est cependant assez développé pour se révolter en quelque sorte instinctivement *quand on*

appelle les étrangers à intervenir dans les affaires de la nation. Or, qu'était-ce donc que la dernière démarche du gouvernement autrichien, sinon le plus déplorable appel adressé à Napoleon, pour qu'il voulût bien intervenir dans une question allemande? De même que le Prince d'Augustenbourg, pour avoir adressé en 1864 de tristes plaintes à l'Empereur de France, avait perdu le plus grand nombre de ses partisans, de même les transactions de l'Autriche, du 4 Juillet, lui ont été plus nuisibles que toutes ses autres fautes. Ce que nous disons ici, nous le disons en parfaite connaissance de cause. Même dans le Sud de l'Allemagne, même dans le Wurtemberg, où l'on s'était abandonné à la plus aveugle haine, contre la Prusse, il ne resta guères d'autres alliés à l'Autriche que les Kolb, les Sonnemann, les Freese, les Mai, et le petit nombre de leurs adhérents. Les Souabes même les plus entêtés étaient frappés d'étonnement, et *la fidèle alliance* avec l'Autriche commençait à péricliter dans leur esprit. Evidemment, la Prusse gagnait en considération. Il est vrai que bien des personnes qui, depuis assez longtemps, s'étaient décidées à marcher avec la Prusse, demandaient encore: Mais si Bismark va nous donner un démenti par les faits? mais s'il allait céder *la rive gauche du Rhin* à la France? A quoi il n'y avait pas d'autre réponse à faire que celle-ci : „Mais vous-mêmes, par votre manière d'agir, vous l'y forcerez peut-être! Si vous déclarez que vous êtes, avec lui, pour l'union de l'Allemagne, sous quelque forme que cette union doive se produire, jamais il n'osera, ni ne pourra céder à la France cette portion du territoire national.“ — Voilà l'un des côtés de notre première question.

Abordons maintenant la seconde: Quelle devait être la conduite de la Prusse vis-à-vis de la France?

Napoléon III, nouveau Théodorich, s'offrait, ou se posait

comme médiateur. Il adressa ses messages ***à l'Italie et à la Prusse.***

Que devait faire le gouvernement prussien en face de cette offre? Pouvait-il la décliner, purement et simplement? pouvait-il dire: Nous terminerons toutes les difficultés en Allemagne, sans permettre la moindre intervention étrangère?

Malheureusement, ce langage n'était pas possible. Il y avait encore trop d'indécision en Allemagne, trop peu d'unité dans les volontés. La Prusse, précisément alors qu'elle venait de se montrer forte et grande, était seule, ***trop seule sur la brèche***, pour pouvoir se permettre ce franc langage, même vis-à-vis de cet Empereur Napoléon, si attaqué, et toujours si dépendant de ses prétoriens impatients, — lequel prétendait n'avoir agi que dans l'esprit du principe des nationalités, — lequel encore avait soutenu en Italie le principe de non-intervention, et qui enfin (même abstraction faite de l'annexion de la Savoie et de Nice) avait rendu permanente l'intervention en Italie par l'occupation de Rome.

Certes, ce n'était pas sans arrière-pensée, que les journaux officiels et officieux de la France prétendaient que la Prusse avait concentré en Bohême la totalité des troupes dont elle pouvait disposer. — Que l'on pense avantageusement ou non de la réorganisation de l'armée prussienne en 1860, du point de vue précisément de ceux qui en étaient les admirateurs enthousiastes, ces déclarations étaient parfaitement justes. En revanche, elles ne l'étaient point pour tous ceux qui n'accordaient pas de valeur à la dite réorganisation, mais qui avaient confiance en l'esprit militaire de la Prusse, esprit qui avait produit la première réserve et la Landwehr en 1813, et qui devait créer, en 1866, une seconde et bien plus puissante réserve, une Landwehr bien autrement importante.

Dans tous les cas, la plus simple prudence ordonnait à la Prusse de se montrer modérée dans ses prétentions et ses réclamations. La Prusse ne pouvait point ne pas permettre et ne pas accepter la médiation proposée par Napoléon III. Seulement, il était à désirer que la conclusion définitive de l'armistice fût prorogée, afin de gagner du temps, de mettre encore plus l'Autriche dans les derniers embarras, et, pour ainsi dire, à l'extrêmité, et d'occuper une plus grande partie du territoire autrichien. Ne fallait-il pas, en effet, un gage qui garantît l'assentiment de l'Autriche aux conditions modérées, mais péremptoires et nécessaires de la Prusse, et qui l'empêchât de reculer, plus tard, devant l'exécution de ses engagements! Une fois ce gage obtenu, une fois le but principal atteint, une fois la base solidement établie pour les desseins ultérieurs de la politique prussienne, qu'eût-il servi de verser encore plus longtemps un sang précieux?

Il n'était pas difficile, maintenant, par des négociations préliminaires, de gagner assez de temps pour que les Prussiens pussent s'avancer des bords de l'Elbe à ceux du Danube, et des champs de carnage de Sadowa jusques devant les retranchements et les bastions de Vienne. La Prusse devait accueillir les propositions de Napoléon; elle pouvait y faire des objections, les développer et les motiver, puis écouter, d'un air de bonne humeur, le jugement que l'Empereur porterait sur ces réclamations. En vertu du traité d'Alliance conclu, en Avril, avec l'Italie, elle devait s'entendre avec cette dernière; elle ne pouvait pas agir uniquement de son plein chef; et, d'autre part, on pouvait s'attendre à ce que l'Italie, à son tour, élèverait des objections et des réclamations sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. — Tandis qu'ainsi les dépêches s'échangeaient rapidement entre la Prusse et l'Italie, puis entre la Prusse et Paris, comme entre

Paris et Vienne, les colonnes prussiennes continuaient à marcher résolument sur la capitale de l'Autriche.

L'attachement à ce système, de la part de la Prusse, n'était point chose superflue; il fallait serrer de près l'Autriche, si l'on voulait qu'elle se pliât aux desseins de sa rivale; c'est là ce que montre jusqu'à l'évidence la proclamation, du 10 Juillet, de l'Empereur François Joseph, proclamation qui eut lieu 8 jours après la bataille de Kœniggrætz, et alors que les Prussiens avaient fait de nouveaux et dangereux progrès.

En voici le contexte:

A mes peuples!

„Les fâcheux revers qui ont atteint mon armée du Nord, malgré son héroïque résistance, les dangers qui en résultent pour la patrie, les calamités que la guerre entraîne après elle et qui s'étendent sur notre royaume de Bohême, et menacent d'autres parties de mon empire, les pertes douloureuses, irréparables même, qu'ont faites tant de miliers de familles, toutes ces circonstances ont bouleversé mon cœur, qui bat avec chaleur pour le bien de mes peuples.

„Mais la confiance que j'ai exprimée dans mon Manifeste du 17 Juin, ma confiance en votre fidélité inébranlable, comme en votre dévouement et en votre promptitude à vous imposer des sacrifices, ma confiance en cette brave armée dont le malheur ne saurait briser le courage, ma confiance en Dieu et en mon bon droit, n'a pas été ébranlée un seul instant.

„Je me suis adressé à l'Empereur des Français pour obtenir, par sa médiation, une suspension d'armes en Italie. J'ai rencontré chez lui les meilleures dispositions à entrer dans mes vues; l'Empereur s'est même spontanément *offert*, en vue de prévenir une nouvelle effusion de sang, à se faire le médiateur

d'un armistice avec la Prusse et à se charger des négociations préliminaires de la paix.

„J'ai accepté ces offres.

„Je suis prêt à faire la paix, à des conditions honorables, pour mettre fin aux ravages de la guerre; mais jamais je ne consentirai à conclure *une paix qui ébranlerait jusque dans leurs fondements les conditions essentielles de ma puissance impériale.*

„Dans ce cas-là, je serais prêt à lutter jusqu'à l'extrêmité, et je serais sûr de l'assentiment de mes peuples.

„Toutes les troupes disponibles vont être réunies; le recrutement, les nombreux volontaires que l'esprit patriotique appelle de tous côtés aux armes, vont remplir les vides de nos armées.

„L'Autriche est sous le coup d'un grand désastre; mais elle n'est ni découragée, ni abattue.

„Peuples autrichiens! confiez-vous en votre Empereur!

„Nos populations ne se sont jamais montrées plus grandes que précisément dans les jours du malheur.

„Moi aussi, je suivrai l'exemple de mes ancêtres, et m'appuyant sur une inébranlable confiance en Dieu, fort de mes résolutions, je chercherai à vous animer et à vous éclairer par mon propre courage et ma persévérance."

Cette proclamation provoque nécessairement des commentaires. Même à Vienne, dans la capitale, il s'est trouvé certaines notabilités de rues qui se sont abandonnées à leurs penchants humoristiques, et qui n'ont pas craint d'appliquer aux exemplaires de cette proclamation qu'on avait affichés dans la ville, les corrections qui leur semblaient indispensables et qui témoignent de l'indestructible *humour* des Viennois.

Pour ce qui nous concerne, nous nous sommes borné à faire

relever par l'impression certains mots particulièrement relatifs à la situation actuelle des affaires.

Quelles sont-elles donc ces conditions essentielles, fondamentales, de la puissance de l'Autriche? C'est là un des passages les moins clairs de la proclamation. Y a-t-il, dans l'Europe entière, un seul homme, fût-ce même l'auteur du message, qui puisse répondre à notre question en termes parfaitement simples, clairs et précis!

Cette proclamation uous ramène ensuite immédiatement à la position qui était faite à l'Italie par l'appel à l'intervention de Napoléon III.

En Prusse, les opinions, bien que variant pour la forme, étaient à peu-près les mêmes pour le fond:

„Les Italiens sont bien heureux, disait-on; nous avons battu l'Autriche, et les voilà qui obtiennent la Vénétie!“

De leur côté, les Italiens ne s'envisageaient nullement comme si heureux; et, en cela, ils avaient bien raison.

Car, d'abord, l'Empereur d'Autriche ne cédait pas la Vénétie au royaume d'Italie, mais bien à l'Empereur Napoléon. C'est donc des mains de ce dernier que les Italiens avaient à recevoir la Vénétie, comme ils l'avaient fait pour la Lombardie, en 1859. Mais, à cette dernière date, la situation n'avait pas été aussi désagréable, aussi odieuse même, pour les Italiens. Car, en 1859, Napoléon avait combattu avec son armée à côté du Piémont; son armée était la plus nombreuse et la plus forte; c'était lui qui était chargé du commandement en chef de toutes les troupes; c'était donc avec lui que l'Autriche avait à conclure la paix, si elle ne pouvait plus continuer la guerre.

Mais actuellement? Napoléon n'avait pas envoyé un seul soldat à l'aide de l'Italie. Les Italiens avaient été seuls, et ils avaient été battus.

Vainqueurs en 1859, à côté et avec l'aide de Napoléon, ils avaient dû lui céder, en 1860, Nice et la Savoie, en retour de la Lombardie qu'ils tenaient de sa main et par son intervention. Qu'allait-il réclamer maintenant, s'il abandonnait à l'Italie cette même Vénétie, objet de tous leurs vœux, et qu'on lui avait remis à lui-même sans aucune condition, à ce qu'on assurait? Tous les vieux fantômes de cessions de territoire semblaient se lever du fond de leurs sombres cavernes.

Et s'il ne demandait rien, mais que, fidèle à la théorie des équivalents, il voulût perpétuer l'occupation de cette ville de Rome qu'on avait déclarée la Capitale nécessaire du royaume d'Italie! cet abandon volontaire et généreux ne le rendait-il pas ***Magnanime*** au plus haut degré! Plus il se montrerait généreux ou désintéressé, plus les Italiens lui seraient rédevables; mais aussi, pour trancher le mot, plus ils seraient placés sous sa dépendance.

Faisons cependant abstraction de cette dernière éventualité, et que les Italiens eux-mêmes l'oublient; mais ne sera-ce pas pour eux un des plus pénibles sentiments de devoir s'avouer qu'après bien des défaites ils ont été obligés de recevoir en pur don, de la part de leur protecteur magnanime, précisément ce qu'ils avaient tant de fois déclaré vouloir conquérir par leurs propres et seuls efforts! — En étaient-ils même restés à la Vénétie? Nullement, car ils avaient pris des airs tout autrement fiers. Leurs volontaires étaient sur le territoire de ce Tyrol méridional que les Italiens désiraient tant posséder. Quelques années auparavant, la Suisse avait été agitée par des discours tenus dans le parlement italien, et où l'on semblait vouloir réclamer le Tessin. On oubliait en Italie cette parole d'un sage compatriote: „Voulez-vous donc tuer une alouette (le Tessin) pour en nourrir une oie (le Piémont)?“ Les regards se portaient tou-

jours plus en avant. Plus les petits héros de la diplomatie se soumettaient à conserver le pape et la papauté sous les ailes puissantes du magnanime protecteur, plus ils s'appliquaient follement à diriger le regard des masses ignorantes et naïves vers un but éloigné et qu'il était souverainement déraisonnable de poursuivre, — on convoitait l'Istrie et la Dalmatie!

Oui, l'on peut bien appeler déraisonnable, insensée même, la bizarre convoitise qui les poussait à vouloir, d'une façon quelconque, s'approprier ces pays.

L'Italie, cette longue presqu'île, a un développement de côtes qui, actuellement déjà, n'est point en rapport avec les autres proportions de son territoire. On ne construit pas des flottes, soit pour le commerce, soit pour la guerre, en proportion de l'étendue des côtes. Il faut qu'à cette étendue répondent un développement dans l'intérieur et les forces particulières d'un pays.

Les évènements les plus récents ont prouvé ce que, du reste, nous avions déjà reconnu et indiqué clairement, il y a 3 ans, savoir que l'Italie n'était pas en état de se créer une flotte qui répondît au développement de ses côtes, soit parce que l'Italie manque d'une étendue suffisante de territoire en arrière de son rivage maritime, soit parce qu'elle n'a pas encore d'industrie propre qui mérite ce nom. Et maintenant on voudrait encore plus de côtes! et des côtes sans territoire adjacent, sur lesquels on puisse s'appuyer! Nest-ce pas, en effet, ce qu'on cherche, en demandant l'Istrie et la Dalmatie? Les Italiens n'ont-ils donc point de lumières en politique? L'Autriche dût-elle se décomposer encore davantage, il serait bien plus prudent et plus sage, du point de vue de la politique générale de l'Europe, comme du point de vue spécial de la politique italienne, d'assigner ces pays côtiers à quelque nouvel État hongrois, ou

slave, ou même à un État grec, à quelque royaume du Balkan qu'on viendrait à fonder.

Le principe des nationalités n'est ici nullement en question. A ½ lieue de Triest, de Pola ou de Zara, pas une âme ne comprend plus l'italien. La langue italienne n'est, dans ces contrées, que la langue du commerce; mais elle l'est aussi sur les côtes de l'Egypte, de la Syrie, et dans les Echelles du Levant! dira-t-on que ces derniers pays doivent faire partie du royaume d'Italie?

Il est de fait, cependant, qu'une idée bien fausse et bien absurde, que des instigateurs peu naïfs ont implantée dans une population simple et ignorante, se laisse encore plus difficilement extirper que toute autre idée, ou projet raisonnable.

Toutes ces circonstances avaient produit une excitation singulière chez les masses, et partout s'élevaient, en Italie, des cris et des réclamations: L'Italie, criait-on, ne pouvait accepter en don, ne pouvait se laisser offrir un pays qu'elle avait juré d'aller conquérir elle-même.

Ces cris populaires tombent, il est vrai, aussi rapidement qu'ils se sont élevés; mais, tout en les négligeant, les hommes d'état les plus sérieux, les plus graves penseurs, devaient éprouver des scrupules bien fondés.

Avant tout, l'Italie devait exiger que ce fût à elle, aux Italiens, que l'Autriche s'adressât, et qu'elle lui remît la Vénétie directement, et non par la médiation indirecte de Napoléon.

En second lieu, l'Italie ne pouvait conclure un armistice à part, *comme le Cabinet de Vienne le souhaitait fort.* Elle ne pouvait accepter de l'Autriche un présent qu'on ne lui aurait fait que pour se jeter plus librement sur la Prusse, le plus fidèle Allié de l'Italie.

C'eût été là agir contre l'honneur de l'Italie; le moindre

paysan, le plus vulgaire journalier, le plus pauvre des prolétaires, tous en avaient le sentiment.

Cet état des choses et des esprits suffisait pour faire comprendre ce qu'avaient à faire les hommes placés à la tête des intérêts du pays.

Aussi répondirent-ils à l'Empereur Napoléon: „Point d'armistice, sans le complet assentiment de la Prusse! Nous ne voulons la Vénétie que si elle nous est remise directement à nous-mêmes; ou, du moins, remise sous une forme qui n'offense pas tous les sentiments de convenance et ne viole pas les usages de la diplomatie".

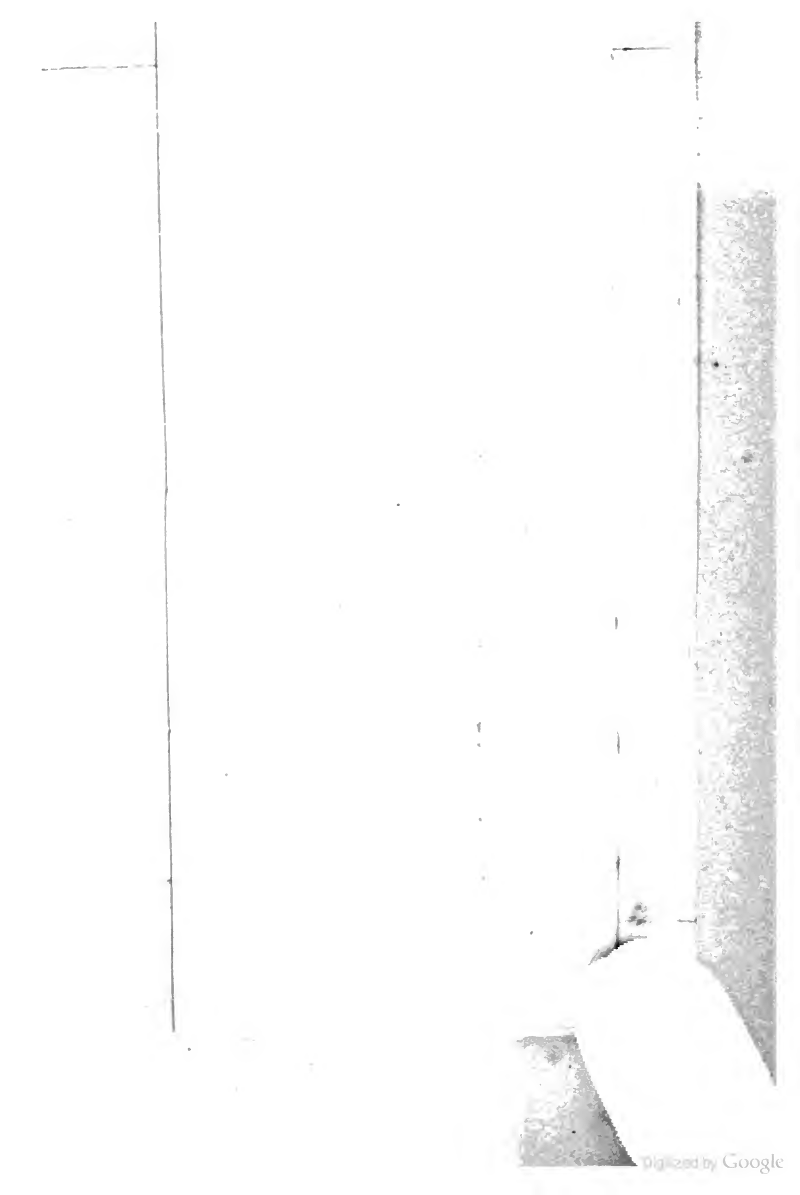
Et l'Empereur Napoléon, considérant tout ce qu'il y avait de justesse d'esprit, et de justice dans cette réclamation, — frappé lui-même de la singulière façon d'agir de l'Autriche, — considérant aussi combien les Prussiens s'étaient relevés à leurs propres yeux, — considérant encore que toute l'Allemagne donnerait la main d'alliance à la Prusse, si l'on persistait dans la route fatale où le Cabinet de Vienne s'était engagé, par sa démarche du 4 Juillet, — Napoléon, disons-nous, considérant toutes ces choses, appuya les vues et les réclamations de l'Italie, et il déclina la médiation dont on voulait le charger en vue d'un armistice à conclure entre l'Autriche et l'Italie seules. En revanche, il acceptait cette médiation, s'il s'agissait d'intervenir entre l'Autriche, d'une part, la Prusse et l'Italie, d'autre part.

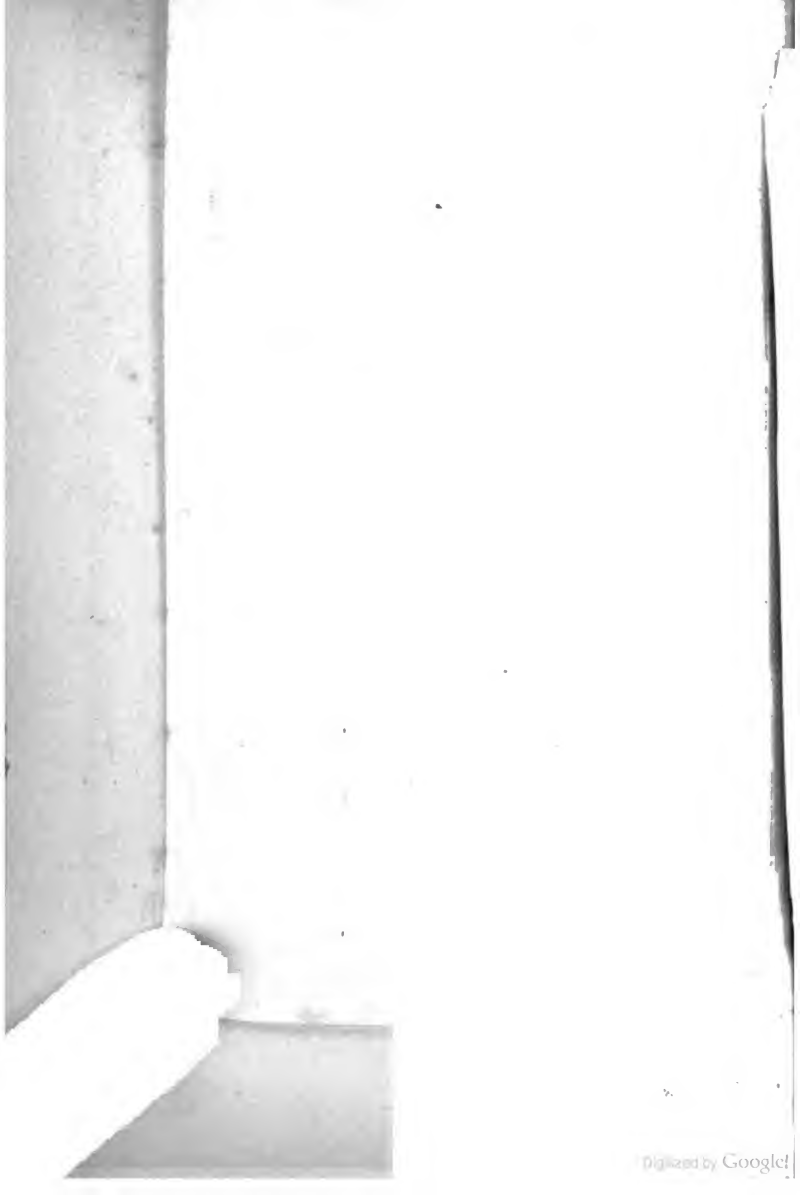
Le Cabinet de Vienne fut *obligé* d'accepter ce qu'on lui offrait, mais *cette acceptation* lui faisait perdre *tout* ce qu'il avait voulu conserver ou acquérir. Le Cabinet autrichien était sa propre dupe, en quelque sorte. Il s'était couvert de ridicule aux yeux de l'Europe. Il avait perdu le moineau qu'il tenait, pour avoir convoité les cent moineaux du haut des toits. *Un tiens,* aurait-il dû se dire, vaut mieux que deux *tu l'auras.*

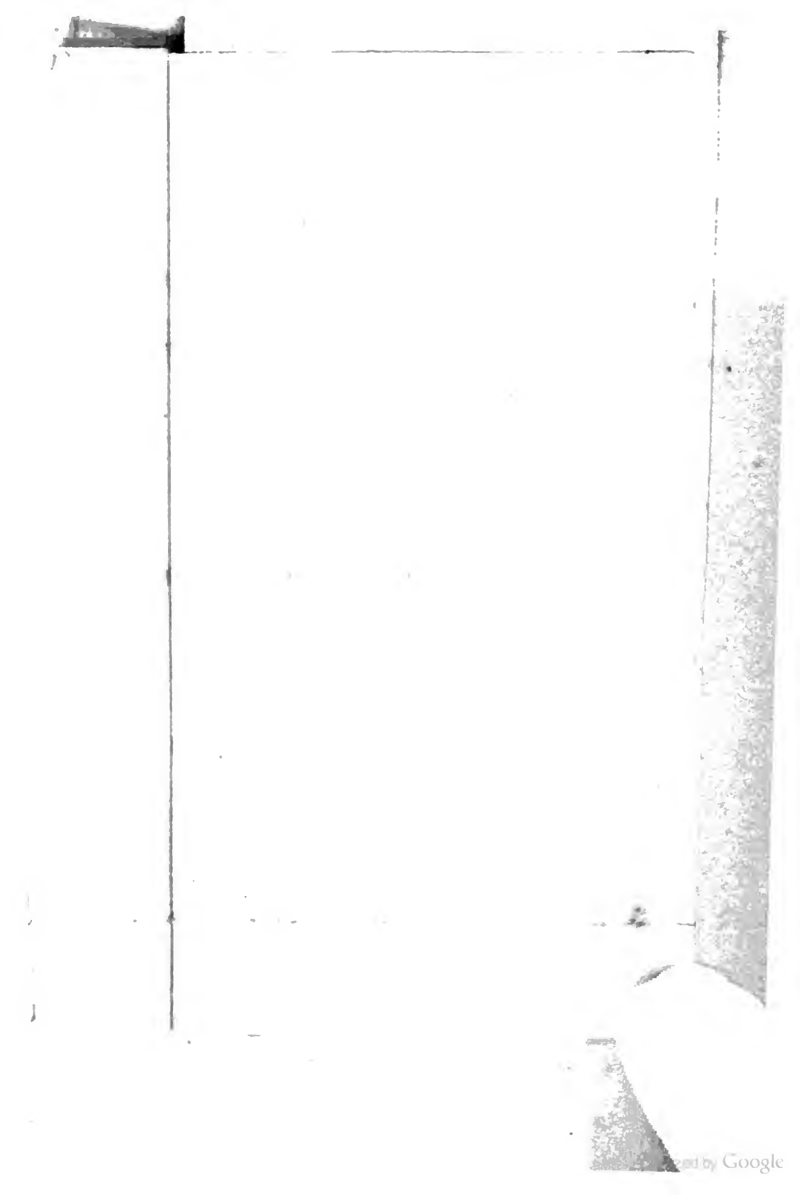
Il s'est trouvé des feuilles italiennes qui n'ont pas rougi d'attribuer la non-réussite de l'attaque de leurs armées à un plan de campagne dont on serait convenu, d'avance, à Berlin. L'absurdité de ces suppositions saute aux yeux. Nous n'avons jamais trouvé rien de semblable dans aucune feuille prussienne, non pas même dans les feuilles des partis les plus opposés.

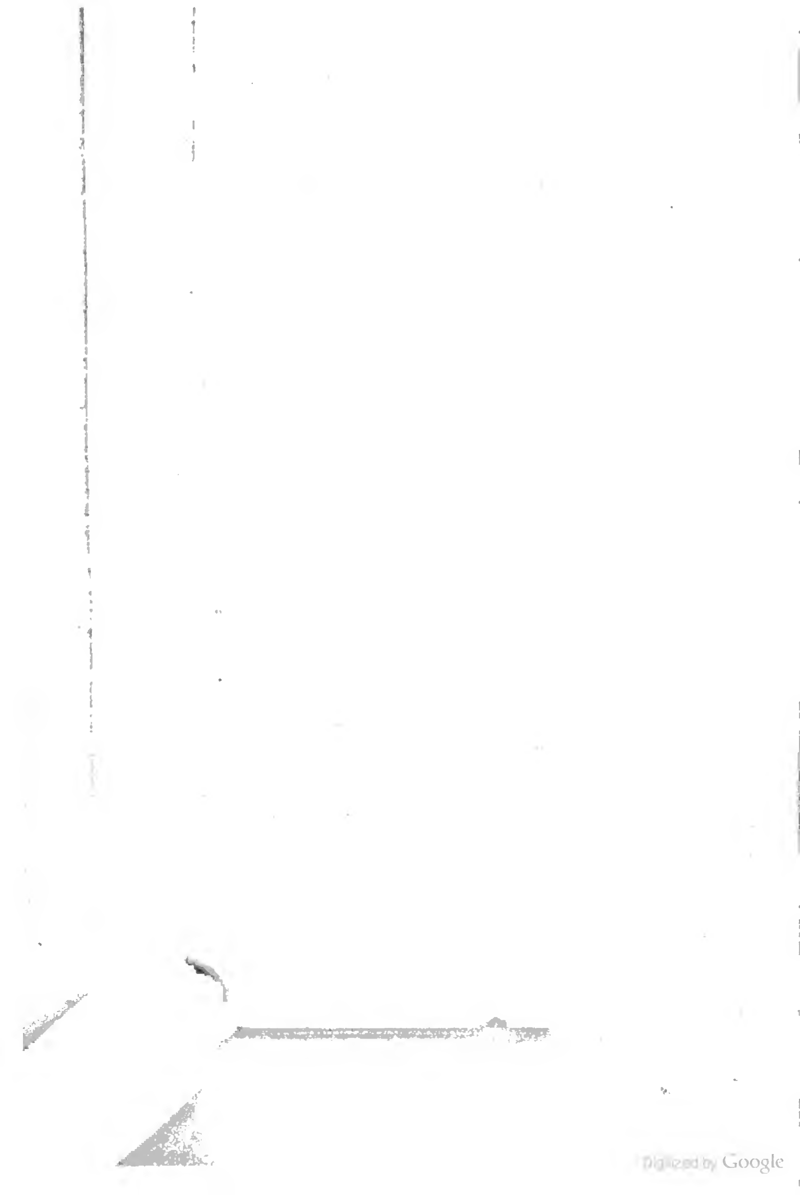
Au reste, nous sommes aussi persuadé que jamais semblable calomnie ne sera lancée contre l'Italie par la Prusse, ou par l'Allemagne du Nord.

L'Allemagne du Nord s'est sentie unie à l'Italie par les liens d'une étroite solidarité; les Allemands de ces contrées, même les plus mauvais, ont pourtant ceci de bon, c'est que leur *Oui* est Oui, et leur *Non*, Non. Il savent ce que c'est que tenir leur parole, et ils la tiennent. D'ailleurs, en thèse générale, ce sont des hommes justes et probes. Ils savent fort bien que, malgré ses revers, malgré sa défaite, l'Italie leur a été d'un grand secours, et ils se réjouissent, de leur côté, d'avoir été grandement utiles à l'Italie par leurs propres succès. Ils savent, les Allemands du Nord, qu'ils pourront *toujours* marcher de concert avec les Italiens. Il dépend de ces derniers, et *d'eux seuls,* de ne pas rendre inutile ou *impossible* cette étroite alliance des intérêts communs par une agitation inexcusable et par une manière de faire qu'ils ne pourraient raisonnablement vouloir justifier.









LA GUERRE DE 1866

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Troisième partie.

Evènements qui se sont passés sur le théâtre des opérations militaires au Nord-Ouest de l'Allemagne, et sur le territoire du Nord de l'Italie, dans le courant du mois de Juillet.

I. Evènements de la guerre sur le théâtre d'opérations au Nord-Ouest, dans le courant du mois de Juillet.

1. Situation générale.

Nous avons poursuivi jusqu'au 3 Juillet, jusqu'à la journée de Kœniggrætz, les évènements militaires qui se sont passés sur le théâtre de la guerre, au Nord-Est. Nous avons montré pour quels motifs le gouvernement prussien devait tenir compte de la médiation napoléonnienne invoquée par l'Autriche, mais désirer aussi qu'on n'en vint pas trop vîte à conclure l'armistice tant souhaité par cette dernière puissance. Nous avons vu que la Prusse avait obtenu ce qu'elle avait désiré.

Maintenant, c'était au Nord-Ouest que la guerre se continuait. La journée de Kœniggrætz avait fait ce qu'on pouvait attendre d'elle; d'autres exploits s'accomplirent encore dans ces contrées-là; mais il ne s'y passa plus de batailles telles que celle du 3 Juillet. Qu'il nous suffise de rappeler que les Prussiens restèrent sur le Danube. — Nous pouvons aborder maintenant les autres champs d'opérations, soit à l'Ouest, soit en Italie; nous pourrons voir quel cours y prirent les affaires, soit en dépit, soit à cause même de l'intervention de Napoléon; après quoi nous nous reporterons vers le quartier-général du roi Guillaume, et nous y reprendrons le fil des principaux et décisifs évènements.

Commençons par *l'Ouest de l'Allemagne.* Les choses y prirent une tournure sérieuse, précisément après la bataille de Kœniggrætz.

La poursuite de l'armée hanovrienne, dont nous avons eu l'occasion de parler dans la première partie de notre travail, avait eu pour effet d'amener, dans la contrée d'Eisenach, la concentration de toutes les troupes que la Prusse avait originairement destinées à occuper le Hanovre et la Hesse-électorale. C'est donc à Eisenach que se trouvaient ces troupes, lors de la capitulation du 29 Juin; elles y furent rattachées à *l'Armée du Mein,* du général Vogel de Falkenstein, armée qui était, dès-lors, appelée à agir contre les Bavarois et contre le Prince Alexandre de Hesse, c'est-à-dire, contre les 7ème et 8ème Corps de l'ancienne confédération germanique.

Or, *l'armée du Mein* se composait de 3 divisions, savoir:

1) *la division Gœben*, avec les brigades Kummer et Wrangel, comprenant les régiments d'infanterie Nr. 13, 53, 15 et 55; le 8ème régiment de hussards, le 4ème régiment de cuirassiers, 4 batteries, soit un total de 13,000 hommes et de 24 canons.

2) *la division Beyer;* régiments d'infanterie Nr. 19, 20, 30, 70, 32 et 39; 9ème régiment de hussards, 6 batteries; total: 18,000 hommes et 36 canons.

3) *la division Manteuffel;* régiments d'infanterie Nr. 11, 25, 36 et 59; 5ème et 6ème régiment de dragons; 5 batteries, y compris une batterie formée avec des pièces conquises à Stade; total: 13,000 hommes et 30 canons.

Ajoutons-y:

4) 2 bataillons de Cobourg-Gotha et 1 bataillon de Lippe-Detmold, soit 2500 hommes.

L'armée du Mein présentait donc un effectif de 47,000 hommes et de 70 pièces d'artillerie. — Elle était faible en cavalerie,

n'ayant que 5 régiments, soit 3000 chevaux; environ $^1/_{15}$ de l'infanterie.

En face de cette petite armée, qui avait à s'acquitter d'une fort grande tâche, il y avait 2 Corps entiers, le 7ème et le 8ème, de l'armée de la Confédération.

Le 7ème Corps, ou ***l'armée de Bavière,*** placée sous le Prince Charles, lequel commandait, en même temps, toute l'armée de l'Empire, était partagé en 4 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie. Les divisions Nr. 1, Etienne, Nr. 2, Feder, Nr. 3, Zoller et Nr. 4 Hartmann, n'avaient chacune que 10,000 hommes.

La ***cavalerie de réserve,*** placée sous le Prince de Thurn et Taxis, était, au plus, de 4000 hommes. Ainsi les Bavarois avaient une force de 44,000 hommes et d'environ 144 canons, c'est-à-dire une force bien moindre que celle que nous leur avions supposée, ***même en ne tenant pas compte des exagérations habituelles.***

Le chef de l'État-major auprès du Prince Charles était le Lieutenant-général von der Tann, l'un des hommes les plus populaires de l'Allemagne, depuis l'an 1848. En 1850, le géneral Willisen l'avait fait son chef d'État-major dans les duchés de Schleswig-Holstein. À cette époque, il n'y avait dans la masse de l'armée, dont l'instinct est d'ordinaire si juste, comme parmi les amis du général von der Tann, qu'une seule et même voix, c'était que le général Willisen pouvait à peine commettre une plus grande faute qu'en nommant de Tann chef de son État-major, tandis qu'il aurait dû lui remettre le commandement de l'avant-garde. Pourquoi écoute-t-on si rarement cette voix populaire, lorsqu'elle est juste et vraie, et si souvent, lorsqu'elle est peu raisonnable! Le général von der Tann commandait une division, avant l'année 1866; peu de temps avant l'explosion

des hostilités, il fut enlevé à ce poste pour en occuper un qui ne convenait nullement à son caractère et à ses capacités.

L'armée bavaroise se rassembla, vers la fin de Juin, sur la frontière Nord du royaume, dans des positions qui étaient calculées pour faire couvrir *cette frontière dans toutes les directions*, surtout du côté du Nord et de l'Est; — le Quartier-général fut établi à Bamberg; l'extrême droite, autour de Hof; l'extrême gauche à l'embouchure de la Saale Franconie dans le Mein, entre les villes de Gemünden et de Schweinfurt.

Le 8ème Corps de la Confédération se composait des 3 divisions primitives de ce même Corps; plus, d'une 4ème division, qu'on avait formée des troupes fugitives de Nassau, de l'Electorat et d'une forte brigade autrichienne placée sous le général Neipperg, l'adjoint du général de Gablenz dans la campagne de 1864.

La 1ère division (Wurtembergeois) a été évalué à 15,000 hommes et à 42 canons; elle était commandée par le général de Hardegg; la 2nde division (Badois) était placée sous le Prince Guillaume, et comptait 10,000 hommes avec 30 canons; la 3ème division (Darmstadt) sous le général de Perglas, comptait 6000 hommes et 24 canons; la 4ème enfin (Autrichiens, Hessois et Nassoviens), était de 16,000 hommes et de 48 pièces.

Le 8ème Corps, ou l'armée du Prince Alexandre de Hesse, se montait ainsi à 47,000 hommes et à 144 canons. Du moins, est-ce là le chiffre le plus haut que l'on puisse admettre pour l'armée en campagne, déduction faite des garnisons de places fortes et de quelques autres détachements tout-à-faits inutiles. C'est ainsi que, pour n'y pas revenir plus tard, nous rappellerons que, le 27 Juin, les Würtembergeois occupèrent les principautés prussiennes de Hohenzollern qui n'étaient défendue par aucune troupe. La gazette universelle d'Augsbourg veut avoir fait des merveilles en conseillant cette mesure, si importante, à son avis. Les Wur-

tembergeois ne trouvèrent point d'argent dans les principautés; les employés s'étaient refugiés sur le territoire suisse avec leurs caisses bien remplies qu'ils rapportèrent, paisibles vainqueurs, beaucoup plus tôt qu'on n'aurait pu le prévoir.

Le 26 Juin, le Prince Alexandre de Hesse transféra son Quartier-général à Friedberg, sur le chemin de fer de Francfort à Giessen, et il répartit, autour de Friedberg, toute son armée, de la façon dont il s'y était déjà pris à Montebello, en 1859, ce qui avait fait que, selon l'expression d'un vieil officier de l'État-major autrichien, „il avait été au bout de son latin, lorsqu'il fallut en venir au combat". La même chose lui arriva dans l'occurrence actuelle.

Il lui semblait que sa principale affaire était de couvrir le *puissant* Grand-duché de Hesse-Darmstadt, du côté du Nord, par où devaient venir les malencontreux Prussiens. Aussi avait-il concentré *sa droite* dans la Hesse supérieure, dans le triangle formé par Schlitz, Alsfeld et Lauterbach. Son centre était sur territoire nassovien, le long de la Lahn, et y tiraillait fort innocemment contre des compagnies de la Landwehr prussienne, lesquelles faisaient des promenades dans le pays de Nassau, comme pour se refaire un peu les pieds après le repos qu'elles avaient goûté à Coblence dans leur service de garnison. *Son aile gauche* était sur la ligne de la Nahe, pour y couvrir la Hesse rhénane; la réserve était réunie autour de Francfort pour défendre la Diète, et telles autres grandeurs à l'Augustenbourg, contre les cosaques de la Sprée, contre ces *Slaves de l'Ouest*, comme la gazette de Manheim se plaisait à appeler les Allemands de la Poméranie et de la Prusse orientale et occidentale. C'était là, cependant, des Allemands qui, de tout temps, avaient le plus fidèlement conservé les vieilles mœurs, et l'honneur et même la langue de l'Allemagne!

L'affaire aurait dû marcher toute seule, ce semble. L'armée prussienne du Mein, commandée par le général Vogel de Falkenstein, avec les 47,000 hommes et ses 90 canons, n'avait-elle pas à lutter contre 91,000 hommes et 288 canons? la force numérique des adversaires n'était-elle pas du double plus grande?

Et cependant l'affaire ne marcha pas!

L'infériorité numérique des forces du général prussien obligait à les tenir fortement réunies. C'est ce que leur chef comprenait fort bien. Aussi tout le service de surveillance, de garde et de garnison qu'il s'agissait d'établir dans le vaste espace qui s'étend du Rhin à l'Elbe, et que les Prussiens occupaient alors, fut confié uniquement aux bataillons de Landwehr de remplacement, bataillons que, du reste, nous verrons bientôt chargés d'un service plus actif.

Le général Vogel de Falkenstein voulait se rendre d'Eisenach vers Fulda avec son armée active, et opérer, de ce centre, contre l'une ou l'autre des ailes de l'ennemi, en cherchant à les battre l'une après l'autre.

Mais, auparavant, le général, même avant d'avoir atteint la ville de Fulda, devait avoir une rencontre avec les Bavarois.

Les circonstances au milieu desquelles la Bavière prit part à la guerre sont singulièrement caractéristiques, et renferment de grandes instructions sur la marche des affaires dans de petites monarchies.

En Bavière, les gens clairvoyants n'étaient qu'en petit nombre partisans de la guerre; un grand nombre ne la voulaient en aucune façon; car *tous* supposaient que la Bavière, si elle prenait part aux hostilités, ne pouvait le faire que pour soutenir *le point de vue du droit fédéral,* et, par conséquent, que pour soutenir l'Autriche. On ne réfléchit point qu'au fond cette question-ci permettait bien certaines discussions, surtout depuis le projet de

réforme que la Prusse avait mis en avant, le 10 Juin, et qui faisait une si belle position à la Bavière elle-même.

Le jeune roi Louis II s'était prononcé tout-à-fait *contre* la guerre; il voulait rester *neutre*; il détestait la guerre pour les maux qu'elle apporte aux peuples. Les chefs du parti catholiques et du Particularisme lui représentèrent que la conservation de la neutralité *ne dépendait point de la Bavière*, et n'avait de valeur réelle que si elle était reconnue *par l'Autriche et par la Prusse.*

Ces chefs se donnèrent ainsi toute la peine possible pour amener le roi et son gouvernement à prendre part, en qualité d'Allié *de* l'Autriche, à la guerre *contre la Prusse.*

Ceux qui n'étaient ni pour la guerre en général, ni surtout pour cette guerre particulière, espérèrent longtemps qu'on pourrait l'éviter. Ils furent *parfaitement au clair* sur la situation, lorsque, tout-à-coup, les Prussiens entrèrent dans la Saxe, la Hesse-électorale et le Hanovre. Mais, d'autre part, ils furent bien étonnés, et presque stupéfaits, lorsque, le 11 Juin, l'Autriche présenta en Diète *sa proposition de Mobilisation* de l'armée fédérale. Le gouvernement bavarois avait instamment demandé *qu'on différât*, pour le moins, de faire cette proposition, et cela d'autant plus que *l'Autriche elle-même* avait annoncé à Munic qu'elle ne pouvait songer, avant la fin de Juin ou *le commencement de Juillet, à commencer les hostilités.*

Interpellée sur le chiffre de son armée de Bohême, l'Autriche n'avait indiqué, à Munic, par ses agents, qu'un chiffre de 230,000 hommes; elle n'avait pas voulu écouter les avertissements de la Bavière, et maintenant elle demandait que celle-ci *réunît sa propre armée, en Bohême*, avec celle de l'Autriche.

Une fois connue du gouvernement prussien, cette demande ne pouvait avoir pour suite que des mesures plus rapides et

plus énergiques de la part de ce dernier. Toutefois, dès que l'on connaît un peu l'histoire des alliances militaires, on pouvait à peine supposer que la Prusse en vînt à craindre la réalisation de ces demandes de l'Autriche, quelque raisonnable que la réalisation ou l'exécution de ces demandes pût paraître.

Effectivement, un royaume aussi intéressant, mais aussi petit que l'était celui de Bavière, un royaume de 5 millions d'habitants pouvait-il penser à envoyer hors de son sein, comme un simple vassal de l'Autriche, ***toute son armée active?*** La Bavière n'avait-elle donc pas ***ses propres frontières*** à couvrir? N'avait-elle pas, avant tout, à servir d'appui à l'armée de la Confédération, au 8ème Corps.

Certes, voilà des scrupules qu'il était bien facile, et bien permis d'éprouver.

En outre, on était toujours dans l'espérance, à Munic, qu'il interviendrait quelque heureux incident, qui ramènerait tout dans l'ordre. Le roi de Prusse était âgé; ne pouvait-il pas mourir dans l'intervalle, vu surtout l'excitation nerveuse où ne pouvaient manquer de le plonger tant d'évènements critiques? Le Prince royal arrivant au trône, ne pouvait-on pas supposer qu'il renverrait ***le fatal Bismark?*** Paris même n'élèverait-il pas de puissantes objections? les feuilles de l'opposition berlinoise ne permettaient-elles pas de penser ***à une révolution*** jusque ***dans Berlin même?*** — C'est ainsi qu'à Munic on ne se doutait en aucune façon combien, en Prusse, les masses même du peuple avaient fait leur propre affaire, leur affaire de cœur, de la question allemande et de la situation générale de la patrie.

Des craintes et des espérances de tout genre, les préoccupations et les inquiétudes que les tiraillements en sens divers devaient faire éprouver à la Bavière, agirent sur les armements.

Le général de Lutz, ministre de la guerre, disposé en

faveur de la neutralité, était un homme consciencieux qui ne voulait pas imposer à son pays des fardeaux inutiles. C'est bien à tort qu'on lui a attribué le non-succès de la campagne. On l'a accusé de n'avoir pas mis 130,000 Bavarois sous les armes, comme s'il les avait eus dans sa manche, et comme si toutes les bases organiques d'un bon système militaire n'avaient pas fait défaut en Bavière. On l'a accusé d'avoir laissé en place des hommes incapables, bien que l'on doive savoir qu'un ministre de la guerre ne peut pas s'incorporer en quelque sorte dans *tous* les hommes dont il dispose, et bien qu'on décrie souvent, après l'évènement, et qu'on déclare ineptes, incapables, précisément ceux qu'avant le combat on avait élevés jusqu'aux nues.

Ce dont on voulait rejeter la faute et la responsabilité sur le ministre de la guerre était tout simplement la suite naturelle de la situation générale des affaires. Ouvrez les yeux et les oreilles, et vous reconnaîtrez bientôt *qu'une grande Nation* n'a rien de mieux à faire qu'à s'unifier davantage, comme Etat, sous le rapport de *la forme*, une fois qu'elle est déjà parvenue par toute sa culture à une sorte d'union ou d'unification foncière, — et qu'ainsi elle doit absolument s'élever au-dessus de certains scrupules trop longtemps ménagés. —

Il était dans les plans du Prince Charles de Bavière, une fois la guerre déclarée, de réunir les 7ème et 8ème Corps, et de passer à *une vigoureuse offensive* contre les Prussiens. Les Bavarois devaient donner la main, par Fulda, avec leur aile droite, à l'aile gauche du Prince de Hesse.

Ce plan rencontra des retards dans son exécution, par suite de la dislocation des troupes de la Diète, et aussi par la crainte qu'on éprouvait de voir le général Herwarth de Bittenfeld pénétrer par Hof dans la Bavière. On ne fut tranquillisé sur ce point que le 25 Juin, jour où l'on apprit, dans le quartier-

général bavarois, que l'armée prussienne de l'Elbe avait quitté la gauche du fleuve pour entrer en Bohême.

Dans l'intervalle, il s'était élevé de nouvelles complications. Depuis le 21 Juin, la situation des Hanovriens influa fortement sur les entreprises des Bavarois.

A la susdite date, il arriva dans le quartier-général bavarois, à Bamberg, une demande du chef des troupes hanovriennes; on priait le Prince Charles de Bavière de bien vouloir faire avancer immédiatement une brigade sur Fulda, afin d'y tendre la main à l'armée du Hanovre.

Il paraît donc que les Hanovriens, en quittant la contrée de Gœttingen, avaient pour ***première intention*** de prendre le chemin le plus direct sur Fulda. Nous savons qu'ils n'exécutèrent pas ce projet, en quoi ils furent probablement empêchés par les mouvements du général de Beyer.

Le Prince Charles donna l'ordre à la 4ème division bavaroise, placée à Schweinfurt, de se rendre en hâte à Fulda, et même, pour la soutenir, il envoya de Bamberg à Schweinfurt la 3ème division; il concentra dans la même localité une brigade de lanciers.

Les 23 et 24 Juin, on reçut, dans le quartier-général bavarois, plusieurs avis qui semblaient se compléter et s'appuyer mutuellement. Il résultait de ces divers avis que les Hanovriens n'avaient ***nullement marché sur Fulda***, mais qu'ils se trouvaient dans les environs de Mühlhausen et de Langensalza. On ajoutait que les Hanovriens étaient ***complètement cernés par les Prussiens*** et qu'ils étaient forcés à capituler.

Là-dessus, la marche des troupes bavaroises fut contremandée.

Mais dans le même temps où ces nouvelles contradictoires parvenaient au quartier-général bavarois, voici que le roi

Georges de Hanovre y envoyait un message tendant à faire prendre aux deux armées certaines mesures en commun.

Dans la nuit du 23 au 24 Juin, le conseiller intime des archives, le Docteur Klopp, auteur de l'ouvrage „Tilly dans la guerre de 30 ans“, quitta l'armée hanovrienne à Langensalza, et arriva, le 24 au soir, à Lichtenfels.

C'était un singulier choix que celui de ce messager ou de ce délégué. On aurait pu s'attendre à ce que le roi Georges envoyât au Prince Charles un officier supérieur, bien au courant des affaires, et qui pût concerter des mesures militaires sous sa propre responsabilité.

Arrivé à Lichtenfels, Klopp télégraphia immédiatement, comme suit, aux gouvernements de Vienne, de Munic et de Francfort: „Le roi de Hanovre, placé, le 24, avec 19,000 hommes à Langensalza, se propose de percer les lignes prussiennes entre Gotha et Eisenach, et il espère que des Bavarois, que l'on croit savoir à Kobourg, viendront, par le Sud, à sa rencontre. Cette nouvelle est parfaitement sûre. Faites la parcourir.“

Ce singulier télégramme parvint au quartier-général, à Bamberg, dans le courant du 25 Juin. On y reçut bientôt d'autres nouvelles, qui annonçaient toutes que les Hanovriens n'avaient nullement capitulé, mais qu'ils étaient occupés à stipuler avec les Prussiens une suspension d'armes, durant laquelle on poursuivrait les négociations.

Qui dira l'effet produit par ces nouvelles successives? pour s'en faire une juste idée, il faut savoir ce que taisent tous les messages officiels, mais ce que nous, dans l'intérêt de la vérité des faits, nous ne pouvons consentir à faire, — c'est que, dans le quartier-général bavarois, on admettait comme un fait indubitable que la Prusse était en secrète et parfaite intelligence

avec des personnes de l'entourage le plus habituel et le plus intime du roi Georges.

On conçoit que cette opinion dût singulièrement gêner toutes les mesures du Prince Charles.

Le 25, au matin, Klopp reçut de Francfort la nouvelle que sa dépêche avait été expédiée à Bamberg, et qu'il avait à se rendre lui-même dans cette ville; il partit, à 2 heures moins un quart, dans l'après-midi, pour se rendre au quartier-général bavarois, et se rendit, de la gare de Bamberg, auprès du géneral de Tann.

Ce général, d'un caractère ouvert et loyal, ne pouvait guères être frappé en bien par le choix qu'on avait fait de la personne de Klopp, et cette seule et simple observation nous expliquera, peut-être mieux que toute considération générale, les nombreux mal-entendus qui eurent lieu.

Le général fut poli; il ne pouvait se montrer autrement; il mentionna d'abord les avis qu'il avait reçus et qui ne s'accordaient pas tout-à-fait avec ceux du délégué. Klopp prenant un certain ton d'autorité, le général lui rappela que les Hanovriens avaient abandonné *sans aucun motif valable la direction de Fulda dont on était primitivement convenu*, et que, depuis le moment où lui, Klopp, avait quitté Langensalza, c'est-à-dire depuis 36 heures, bien des choses avaient pu y prendre une tout autre tournure. Le délégué déclara que ces changements lui paraissaient invraisemblables; il parla de la grande avance que l'armée du Hanovre avait sur les Prussiens, et assura *que la route de Gotha à Liechtenfels était complètement libre.*

Le général von der Tann et Klopp se rendirent ensemble au bureau du télégraphe, et le général fit demander à Eisenach ce qui en était de la capitulation des troupes hanovriennes. Là-dessus, des réponses passablement confuses. Il nous paraît assez

probable que ces réponses se firent sous l'influence prussienne, et que la confusion y était mise à dessein. En effet, Eisenach était occupé par les Prussiens, et il s'y trouva, ce jour là, les généraux de Gœben et de Beyer. Bref, le général von der Tann n'apprit rien de positif, ni de certain. Là-dessus, arriva le Prince Charles de Bavière, qui écouta, à son tour, les récits de Klopp, et qui finit par dire, en apprenant que les Hanovriens étaient au nombre de 19,000 hommes: „Eh bien! avec 19,000 hommes, on se fraie son chemin au travers de l'ennemi". Du reste, il ajouta qu'il ferait ce qui dépendrait de lui pour aider à l'armée de Hanovre.

Le 25, au soir, le Prince Charles transféra son Quartier-général de Bamberg à Schweinfurt; on employa les jours suivants à porter petit-à-petit les troupes bavaroises sur la rive droite du Mein, le 28 Juin, elles occupaient le cours supérieur de la Saale de Franconie. Les divisions particulières occupaient, de l'aile droite à la gauche, Kœnigshofen, Lauringen, Münnerstadt et Neustadt sur la Saale; mais le quartier-général reste à Schweinfurt.

Le 28 Juin, on y reçut des nouvelles de l'armée hanovrienne, nouvelles de la sûreté desquelles on fut persuadé dans le quartier-général. Elles annonçaient que, le 27, les Prussiens avaient été battus près de Langensalza — et que les Hanovriens pensaient pouvoir tenir 8 jours dans cette ville, s'ils avaient des vivres en suffisance, et s'ils étaient vigoureusement soutenus par les troupes de la Confédération. On demandait que les Bavarois marchassent rapidement en avant.

Là-dessus, le Prince Charles fit effectivement marcher ses troupes dans la direction du Nord. Le 30, les 4 divisions composant l'aile droite et la gauche occupaient Schleusingen, Hildburghausen, Meiningen et Wasungen. Le quartier-général fut

reporté sur Meiningen. Mais c'est alors qu'arriva la nouvelle de la capitulation conclue, le 29 Juin, par l'armée du Hanovre.

Il était désormais superflu de vouloir lui porter secours; aussi le Prince Charles en revint-il à son plan primitif, qui était d'opérer, par Fulda, la réunion de son Corps d'armée avec le 8ème Corps.

En conséquence, les divisions d'infanterie reçurent l'ordre de ce concentrer, dans la direction de l'aile gauche, vers Wasungen et Kalten-Nordheim, pour marcher de là sur Vacha et Geisa, situés sur la rivière d'Ulster. La division de cavalerie de Thurn et Taxis fut dirigée sur Fulda, et alla y former l'extrême gauche de l'armée bavaroise.

Tous ces mouvements amenèrent la première rencontre avec les Prussiens. Si l'on se rappelle ce que nous avons marqué des rapports de l'armée bavaroise avec l'armée du Hanovre, on se convaincra qu'il y a une grande erreur dans les assertions bavaroises, selon lesquelles l'armée de la Bavière aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour dégager les Hanovriens. Il est éminemment probable que, même en réunissant tous leurs efforts, les Bavarois seraient arrivés trop tard; cependant la chose n'est pas sûre, à parler d'une manière absolue; car le voisinage des Bavarois pouvait bien exercer quelque influence sur les résolutions du général en chef des troupes prussiennes; et, de plus, il ne faut pas confondre les questions. Les Hanovriens auraient pu se faire jour, si, au lieu d'envoyer leur délégué Klopp à Bamberg, ils s'étaient eux-mêmes dirigés sur cette ville avec toutes leurs forces; et, sur ce point, les remarques du Prince Charles étaient d'une parfaite justesse.

N'abordons pas, ou, du moins, ne grossissons pas le chapître des reproches réciproques. Nous croyons avoir suffisamment expliqué, pour ce qui concerne l'armée bavaroise, *comment et*

pourquoi les choses prirent une pareille tournure. Dans notre Supplément, nous reviendrons sur l'autre partie de la question. Notre principal devoir, en ce moment, est de montrer, par tout notre récit, comment les Individus, bien que n'ayant pas été favorisés des succès, peuvent avoir été ***complètement innocents***, ***sans faute aucune*** qu'on puisse leur reprocher avec justice, tandis que le fatal tohu bohu, le malheureux désordre qui régnait dans les relations fédérales, condamnait nécessairement, et à des actes sans portée, et ***à une défaite non méritée***, une noble et forte nation.

Les Bavarois sont arrêtés dans leur marche. Combat de Dermbach.

Pendant que l'armée bavaroise était en mouvement, une patrouille de leur 1er bataillon de chasseurs, appartenant à la 3ème division (Zoller), rencontra le 2 Juillet au soir, une patrouille prussienne. La 3ème division était partie de Meiningen, pour se rendre à Kalten-Nordheim, dans la vallée de la Felde, et pour aller delà à Geisa*. La dite patrouille bavaroise avait été envoyée à droite, et rencontra les Prussiens près de Rosshof, au Sud de Rossdorf.

Le même jour, la 4ème division d'infanterie (Hartmann) avait porté son avant-garde, sous le colonel Aldosser du 9ème régiment, de Wasungen à Wernshausen dans la vallée de la Verra. Sur la nouvelle que les Prussiens occupaient la ligne de Lengsfeld (sur la Felde), de Salzungen et de Barchfeld, le co-

* La Verra et la Fulda forment, par leur réunion près de Münden en Hanovre, la rivière du Weser. Il ne faut pas confondre la Felde avec la Fulda; la première est un affluent de la rive gauche de la Verra, dans laquelle elle se jette, près de Dorndorf, au-dessus de Vacha.

lonel Aldosser prit, le 2 Juillet à 9 heures du soir, $1^1/_2$ compagnie d'infanterie et 1 escadron de chevaux-légers, et poussa une réconnaissance depuis Wernshausen jusqu'à Herrenbreitungen. Aucun Prussien n'avait encore paru dans cette dernière localité.

Le colonel Aldosser (dont nous dirons, en passant, qu'après avoir embrassé les intérêts généraux de la nation allemande, il a cru devoir prendre fait et cause pour le Particularisme) s'avança vers Grumbach d'où l'on apercevait les feux de bivouac d'un fort détachement prussien (environ 1000 hommes), lequel était placé entre Immelborn et Ettmarshausen. Il résolut de porter l'alarme parmi ces troupes, ce qu'il exécuta incontinent, après quoi il se retira vers Wernshausen. A cette occasion, il fut blessé à la main par un coup de feu.

Le résultat des reconnaissances du 2 Juillet engagea le commandant en chef de l'armée bavaroise à avancer vers le Nord, pour écarter les Prussiens qui semblaient se trouver dans cette direction. La division Hartmann dut laisser à Wernshausen son avant-garde que commandait le général Cella, en remplacement du colonel Aldosser actuellement blessé, et s'avancer sur Rossdorf, le 3 Juillet, de bon matin. Le 5ème régiment d'infanterie de cette division fut posté près de Rosa et de Helmers, dans les bas fonds du Rosenbach, pour relier l'avant-garde et le gros de l'armée.

Sur la gauche du général Hartmann, la division Zoller devait se porter en avant, le 3 Juillet, de Kalten-Nordheim sur Dermbach; les divisions Stephan et Feder avaient à suivre par Helmershausen et Ober-Katz en qualité de réserve.

Le général Zoller forma, au moyen de troupes détachées du 14ème régiment d'infanterie et du 2nd régiment de chevau-légers, une avant-garde qu'il envoya à Dermbach; mais l'avant-garde trouva la localité déjà occupée par l'ennemi.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les Prussiens venaient de commencer leur marche d'Eisenach à Fulda. En tête, il y avait la division Beyer, puis venait la division Gœben, et, après elle, la division Manteuffel. L'armée du Main se trouvait entre Geisa et Lengsfeld, sur une étendue d'environ 3 lieues; faisait-elle, dans sa marche, une conversion à gauche, elle avait sa ligne en face du Sud, et, en moins de 2 heures, elle pouvait se concentrer sur son centre, en 5 heures de temps, sur l'une ou l'autre de ses ailes.

L'alarme que le colonel Aldosser avait voulu porter sur les derrières de l'armée du Main, le soir du 2 Juillet, eut pour effet que le général Vogel de Falkenstein fit arrêter ses troupes, et leur fit faire front vers le Sud. On poussa de tous les côtés de forts détachements. Le détachement de la brigade Kummer (Nr. 25 de la division Gœben) rencontra, le 3, la division Zoller près de Dermbach. Cette division fut obligée de reculer devant les Prussiens, après une lutte assez courte. Un détachement bavarois en vint aussi au combat près de Wiesenthal, entre Dermbach et Rossdorf.

En définitive, le soir du 3 Juillet, la division Zoller occupait Neidhardtshausen, Zella et Diedorf; un détachement fut poussé à gauche, vers Tann et l'Ulster. La division Hartmann campait près de Rossdorf (8ème brigade); la 7ème brigade était plus à l'Est, près de Ekardts, Rosa, Helmers, et même plus en arrière, près de Hümpfershausen et de Schwarzbach.

Les troupes prussiennes avaient parfaitement senti, le 3 Juillet, surtout dans la vallée de la Felde, les efforts vigoureux que faisait l'armée bavaroise. Aussi, pour pouvoir continuer sa marche sur Fulda, Vogel de Falkenstein crut-il nécessaire de repousser avant tout les Bavarois, et donna-t-il, à cet effet, à la division

du centre (général de Gœben) l'ordre positif de remonter, le 4 Juillet, la vallée de la Felde.

Le général de Gœben concentra près de Dermbach la brigade Kummer, — et près d'Oechsen la brigade Wrangel. Kummer devait pousser, le matin du 4 Juillet, jusqu'à Neidhardtshausen et Zella et y faire une vigoureuse attaque. Wrangel devait l'y suivre, le couvrir sur son flanc gauche, et se tenir plutôt sur la défensive. Kummer fit poster, pour le moment, 2 bataillons du 13ème régiment (colonel de Gellhorn) dans les champs de Billersmühle, à l'Est de Dermbach. La partie principale de sa brigade s'avança en 2 colonnes; l'aile droite, par les hauteurs de Foehlritz, jusqu'à Zella; la gauche, jusque dans les prairies de Neidhardtshausen. Zella et Neidhardtshausen étaient occupés, chacun, par 7 compagnies de Bavarois, et ne furent emportés par les Prussiens qu'après une lutte très-violente. Une compagnie entr'-autres, qui était postée dans les jardins du château de Zella, et qui devait couvrir la retraite, ne sauva que 19 soldats et un seul officier.

Les Prussiens se portèrent alors contre la 6ème brigade, qui se concentra devant Diedorf, où elle fut bientôt soutenue par la 5ème, soit dans le village même de Diedorf, soit sur les hauteurs à l'Ouest.

Les feux de file ayant duré jusqu'à midi, les bataillons de la brigade Kummer s'avancèrent, un peu plus lentement sur la ligne de front, et plus vigoureusement sur les hauteurs, afin de tourner l'aile gauche des Bavarois. Mais la 5ème brigade bavaroise se jeta avec une telle impétuosité et un tel succès sur la droite de Kummer, que le général de Gerber se vit obligé d'envoyer un renfort de 3 bataillons empruntés à la brigade Wrangel et au détachement du colonel Gellhorn. Ce renfort rétablit l'équilibre dans le combat, et permit de repousser complètement

les Bavarois, qui se mirent en retraite, vers les 4 heures de l'après-midi, sous la protection de leur artillerie et sur l'ordre positif du Prince Charles. Les Prussiens durent se contenter de troubler ce mouvement de retraite par le feu de leurs canons, et se retirèrent eux-mêmes, le soir, vers Dermbach.

Tandis que la brigade Kummer combattait ainsi contre la division Zoller, la brigade Wrangel, ou, mieux dit, 5 bataillons placés sous le général Wrangel avaient combattu près de Wiesenthal et de Rossdorf.

Wrangel fit avancer, sous forme d'avant-garde, le 3ème escadron du 8ème régiment de lanciers (Wolter) et le 2nd bataillon du 15ème régiment d'infanterie (C. Rüstow), et les porta du moulin de Billers, au Nord de la route, vers les hauteurs situées à l'Ouest du Wiesenthal.

Les Prussiens n'étaient pas encore arrivés sur la hauteur qu'ils furent accueillis par un violent feu de mousqueterie de la 8ème brigade bavaroise (Cella), dont 2 bataillons étaient postés dans le Wiesenthal et avaient avec eux quelques pièces de canon. Favorisé par la pluie et par le brouillard, qui dérobaient la vue des objets, le bataillon Rüstow pénétra en colonnes, au Nord du Wiesenthal, par les bas-fonds du Wiesenbach, et força par son attaque impétueuse l'évacuation du village. Les deux bataillons bavarois se retirèrent par Rossdorf sur l'Uebelberg, où ils furent reçus par le reste de leur brigade. Celle-ci, appuyée par 4 pièces de 12 non-rayées, prit position au pied des bois de l'Uebelberg et le long de ses pentes.

Wrangel, une fois son avant-garde engagée, avait porté le 2nd bataillon du 3ème régiment, sous le lieutenant-colonel Dürre, au sud du Wiesenthal, à droite du bataillon Rüstow; le 2nd bataillon du 55ème régiment (Gotzkow) devait suivre, en partant du Centre et marchant droit sur Wiesenthal. Ces bataillons,

qu'on renforça de la batterie de pièces de 4 rayées (Coester), furent mis sous les ordres du colonel de Gellhorn.

Restaient en réserve, près du moulin de Billers et près de Lindenau, encore 5 bataillons et 1 batterie de pièces de 12 non rayées; mais on en avait déjà distrait, dans la matinée, 3 bataillons qu'on porta sur Diedorf pour appuyer la brigade Kummer. Le colonel de Gellhorn, fortement appuyé par sa batterie de pièces de 4, attaqua avec son détachement la position des Bavarois sur l'Uebelberg, et s'en empara vers midi.

La 8ème brigade bavaroise, (savoir les 4ème et 9ème régiments d'infanterie, plus le 6ème bataillon de chasseurs), se retira sur Rossdorf, où elle fut reçue par la 7ème brigade (Faust) qui s'avançait à grands pas. Il arriva d'abord d'Eckardts 2 bataillons du 5ème régiment, avec une demi-batterie de 12; puis, arrivèrent de Hümphershausen les 2 bataillons du 13ème régiment, et 1 batterie de pièces de 6 rayées.

Se sentant appuyé de la sorte, le général de Hartmann, commandant de la division, crut devoir prendre l'offensive et pouvoir enlever l'Uebelberg aux Prussiens. Il plaça le 5ème régiment au Nord et au Sud de Rossdorf pour défendre ce village, et mit le 13ème régiment en réserve, entre Rossdorf et Eckardts. Une batterie de pièces de 6 prit position au sud du cimetière de Rossdorf. Hartmann conduisait en personne, sur la route de Rossdorf à Wiesenthal, les 5 bataillons de la 8ème brigade. Il y trouva une rude réception; il eut 2 chevaux tués sous lui. Là tomba le général Faust, qui amenait le 5ème régiment au secours des précédents. Cependant, comme les Prussiens n'étaient qu'à moitié aussi nombreux que leurs adversaires, ils se virent obligés d'abandonner l'Uebelsberg; mais ils reprirent position à l'Ouest de Wiesenthal, et même le colonel de Gell-

horn avait l'intention de renouveler l'attaque de Rossdorf, lorsque le général Wrangel ordonna d'y renoncer. —

Dès-lors le général Hartmann fit ses dispositions pour attaquer la position des Prussiens sur la hauteur de Wiesenthal; mais lui aussi reçut du quartier-général d'Ober-Katz l'ordre de battre en retraite. Il n'était pas encore 4 heures de l'après-midi. Hartmann, qui n'était plus géné par les Prussiens, laissa son arrière-garde sur l'Uebelberg, jusqu'à ce qu'on eût ramassé les morts et les blessés, et ramena ensuite ses troupes au bivouac.

La perte des Bavarois, près de Zella et de Diedorf, se monta, le 4 Juillet, à 49 morts et blessés, dont 5 officiers, et à 105 hommes de perdus ou d'égarés, parmi lesquels se trouvaient 2 officiers. Leur perte fut beaucoup plus forte près de Wiesenthal et de Rossdorf, quoique les Prussiens y fussent très-inférieurs en nombre. Les Bavarois y perdirent 162 morts, dont 9 officiers; 259 blessés, dont 16 officiers; et 265 hommes manquant à l'appel, y compris 2 officiers.

La perte totale des Bavarois, en morts et en blessés, dans la journée du 4, se monta à 480 hommes, y compris 30 officiers (1 sur 16 hommes) et à 370 hommes manquant à l'appel dont 4 officiers. En fait d'officiers supérieurs, il y tomba le général Faust et le major de Guttenberg.

Les Prussiens perdirent environ 400 hommes, tant en morts qu'en blessés, y compris 12 officiers. Deux officiers d'Etat-major, les majors C. Rüstow et Gontard, furent tués; 2 autres, le lieutenant-colonel Dürre et le major Frankenberg, ne furent que blessés.

Dans cette journée, les Bavarois avaient mené au combat près de 20,000 hommes; les Prussiens, tout au plus 12,000.

Les Bavarois ne trouvèrent pas que le fusil à aiguille fût

supérieur à leur fusil de Podevil, qui se charge par devant. En effet, où l'infanterie combattit contre de l'infanterie, comme à Zella et à Diedorf, la perte fut insignifiante du côté des Bavarois; tandis qu'à Wiesenthal et à Rossdorf, ce fut tout particulièrement la batterie Cœster de pièces de 4 rayées qui, par l'excellente position qu'elle occupait et par l'énergie de son feu, causa d'énormes ravages dans les rangs des braves troupes bavaroises.

Ainsi la retraite de ces dernières, commandée, vers les 3 heures, par le Prince Charles, ne fut point due aux succès remportés par les Prussiens.

La division Gœben qui avait été seule appelée à combattre, et qui se trouva en face d'un nombre presque double de troupes, ne fut pas la principale cause de ce mouvement de retraite; il faut plutôt l'attribuer à des détachements de la division Beyer, qui marchaient par Geisa sur Tann, et de la division Manteuffel, lesquels s'avançaient de Lengsfeld vers Bernhausen.

Dans le quartier-général bavarois, on conclut de ces diverses manœuvres qu'on n'avait point eu affaire avec l'armée prussienne entière, mais que cela pourrait bien être le cas le lendemain. On y était surtout préoccupé des Prussiens postés à Tann, parce qu'ils semblaient menacer la retraite éventuelle des Bavarois sur le Main. D'ailleurs, il semble qu'on y ait aussi compté sur la coopération du 8ème Corps. Le Prince Charles avait bien encore 2 divisions au complet, savoir la moitié de son armée, et il pouvait en faire usage, le jour suivant, soit qu'il voulût s'arrêter ou passer à l'attaque; mais on n'en tint pas autrement compte, et l'on ordonna la retraite jusque vers des positions situées le long de la Saale de Franconie.

La division de cavalerie Thurn et Taxis qu'on avait portée jusque vers Fulda reçut l'ordre, dans l'après-dînée du 4, de se

retirer sans délai par Hättenhausen, Gersfeld et Bischofsheim sur la Rhön, jusqu'à Neustadt au bord de la Saale. Cette division s'avança donc en partie par Gersfeld, et en partie par Döllbach et Brückenau.

A cette occasion, il se passa un accident qui a excité une immense rumeur dans la presse entière, accident qui n'est point encore suffisamment éclairci, et qui probablement ne le sera jamais. Nous allons le rapporter avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Le Prince de Thurn et Taxis fit arrêter à Hättenhausen l'arrière-garde de la colonne de cavalerie qui s'avançait par Gersfeld sur Neustadt; il resta lui-même auprès d'elle. Un régiment de cuirassiers, détaché de cette colonne, et commandé par le colonel Pechmann, fit une halte, entre 10 et 11 heures du soir, dans la vallée de la Fulda. Aucune des mesures ordinaires de précaution ne fut prise.

En ce moment, assure-t-on, des pièces d'artillerie auraient tiré tout-à-coup, depuis les hauteurs avoisinantes, sur les cuirassiers; les uns disent que ce feu venait des Wurtembergeois, donc de troupes alliées; d'autres, des Prussiens. Quant aux premiers, c'est une pure et absolue impossibilité; car leurs postes les plus avancés étaient alors près de Schlitz, à cinq lieues de Gersfeld. L'impossibilité est la même pour les Prussiens; car leurs détachements les plus rapprochés étaient à Tann dans la soirée du 4 Juillet. Aucune patrouille quelconque, et encore moins un détachement accompagné d'artillerie, n'aurait pu, de 6 à 10 heures du soir, franchir la distance de 3 lieues de Tann à Gersfeld.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que ce furent des Bavarois eux-mêmes qui tirèrent, cette nuit-là, sur leurs propres cuirassiers. Ce serait un détachement des 2 divisions (Feder et

Stephan) de la réserve, divisions qui, dans l'après-dînée du 4, opéraient leur retraite depuis Kalten-Nordheim, Kalten-Sundheim et Hilders. De ce dernier endroit à Gersfeld, il y a 3 lieues.

Au reste, il n'est pas absolument certain que ce fût l'artillerie qui répandit l'effroi parmi les cuirassiers. La seule chose qui soit sûre, c'est que, dans la nuit du 4 au 5 Juillet, les cuirassiers bavarois furent saisis d'une sorte de terreur panique, qu'ils se dispersèrent de tous côtés en-dehors de leur bivouac, et qu'ils ne se retrouvèrent, en partie, que dans la soirée du 5 Juillet à Münnerstadt, tout gonflés pour ainsi dire de bizarres aventures et d'histoires de brigands.

Pour ce qui nous concerne, nous ne pouvons voir dans cette panique, qui, du reste, peut se retrouver dans la meilleure armée, l'espèce d'élément tragique que la presse allemande s'est généralement complu à y trouver. Seulement nous y trouvons l'occasion de faire l'observation que voici.

L'armée prussienne du Main était très-faible en cavalerie; elle n'avait, avons-nous déjà dit, que 3000 hommes, $^1/_{15}$ du chiffre de l'infanterie. Malgré cela, elle n'a jamais subi un échec. Cependant, d'après leurs chiffres officiels, les troupes alliées avaient *au moins* 15,000 hommes de cavalerie, c'est-à-dire un chiffre 4 à 5 fois plus fort que celui de la cavalerie prussienne. En faut-il d'avantage pour ouvrir enfin les yeux, et pour comprendre quelle doit être la proportion de la cavalerie, au moins d'après nos vues, et d'après les déclarations que nous avons faites, non point par haine de cette arme, mais, tout au contraire, dans son vrai intérêt. Nous aurons encore l'occasion de montrer que, sur les autres théâtres d'opérations, la cavalerie n'a pu montrer son utilité et sa bravoure que par petits détachements, et que la cavalerie de la milice s'y montra la vraie cavalerie d'élite, en

dépit de la cavalerie de la ligne, tant bien dressée, et si long-temps dressée que puisse l'être cette dernière.

Le général Vogel de Falkenstein avait très-bien *senti* l'opiniâtre résistance des Bavarois, et ceux-ci se retirant vers la Saale de Franconie, il crut qu'il était opportun, nécessaire même, de concentrer toutes ses forces et de les *préparer pour toute éventualité.*

En conséquence, le 5 Juillet, au matin, le général Beyer dut réunir sa division près de Geisa à l'aile droite; le général Gœben dut occuper Dermbach et Oechsen; Manteuffel devait garder Lengsfeld. De fortes reconnaissances devaient être poussées, le 5 Juillet, de très-bon matin, sur toute la ligne. —

On apprit par ces reconnaissances que les Bavarois *s'étaient retirés bien avant vers le Sud;* aussi Falkenstein ordonna-t-il de continuer la marche sur Hanau, par Fulda, Schlüchtern et Gelnhausen. Il espérait sans doute rencontrer en chemin l'armée du Prince Alexandre de Hesse.

La division Beyer entra, le 6 Juillet, dans Fulda; derrière elle, Gœben campait à Marbach et Manteuffel à Hünfeld.

Le 8, la division Beyer atteignit la contrée d'Orb et de Sallmünster; Gœben, la contrée de Schlüchtern, et Manteuffel arriva à Fulda.

Nulle part on n'avait rencontré l'armée de la Confédération. Au lieu d'essayer d'attaquer les Prussiens en flanc ou en dos, comme on l'avait annoncé, le Prince Alexandre s'en tint à la grande maxime qui fait de la prudence la mère de la sûreté. En revanche, on apprit que les Bavarois avaient *repris des positions sur la Saale.*

3. Combats près de Kissingen et près de la Saale, le 10 Juillet.

La division Zoller, réunie à la cavalerie de réserve, se trouvait, le 10 Juillet, aux principaux passages de la Saale, près de Kissingen, célèbre par ses eaux minérales, et près de Hammelbourg, qui en est distant de 3 lieues. La division Hartmann avait été portée en avant, de Münnerstadt, vers Hausen et Aschach. Le gros des 2 divisions Feder et Stephan était concentré près de Münnerstadt; il avait une avant-garde près de Neustadt sur la Saale; et encore plus en avant, près de Bischofsheim, se trouvait le 7ème régiment, commandé par le colonel Schleich.

La réunion de l'armée bavaroise avec celle de la Confédération n'ayant pas réussi près de Fulda, ou ayant dû être abandonnée, on pensait à l'opérer plus au Sud, mais encore sur la rive droite du Main.

A la nouvelle du combat de Dermbach, le Prince Alexandre de Hesse avait rallié son aile gauche vers le Main, sans diminuer beaucoup par là l'éparpillement de son armée; le 8 Juillet, cette aile se trouvait dans les environs de Lohr sur le Main, et d'Orb, sur territoire bavarois. Lohr est à 6 lieues de Hammelbourg; Orb est à la même distance de Brückenau; c'est l'affaire d'une marche forcée. On pouvait donc présumer que les deux armées alliées allaient opérer en commun.

Le général Vogel de Falkenstein, instruit de l'état des choses, reconnut tout de suite que les Bavarois étaient ses plus dangereux adversaires, et résolut de chercher à les repousser *encore une fois*, avant de se tourner contre l'armée fédérée. Il avait l'espérance, ou même l'assurance, que cette dernière, vu le manque presque absolu d'ordre qui y régnait, ne serait point pour lui

un obstacle sérieux, quelque excellentes que pussent être les parties détachées de cette armée.

Il fit donc avancer, le 9 Juillet, toute son armée sur la gauche, par Brückenau et par les monts du Rhœn. La division d'avant-garde Beyer fut dirigée sur Hammelbourg; la division Gœben, ayant en tête la brigade Kummer, fut portée sur Kissingen. La division Manteuffel suivait, en réserve, la division Gœben.

Dans la matinée du 10 Juillet, l'avant-garde Beyer donna, vers les 9 heures, près de Hammelbourg, sur la brigade bavaroise de la division Zoller; au même moment, la brigade prussienne Kummer en vint au combat, près de Kissingen, avec la 2nde brigade de la division Zoller. La lutte fut assez longtemps indécise. La 2nde division bavaroise (Feder) fut appelée de Münnerstadt; mais, d'autre part, la brigade prussienne Wrangel, qui suivait la brigade Kummer, fut portée, à droite et à gauche de cette dernière, jusqu'à Schlimpfhof sur la Saale.

Wrangel pénétra jusqu'à Schlimpfhof et Garnitz, s'empara de l'Altenberg, fit rétablir en hâte, au-dessus de la Saale et au Sud de Kissingen, un pont que les Bavarois s'étaient empressés de détruire, traversa ensuite la rivière, et se mit à attaquer, sur la gauche et en dos, la brigade Zoller qui luttait près de Kissingen, et la division Feder qui venait d'accourir à son secours.

Kissingen est évacué par les Bavarois. Ils s'arrêtent de nouveau le long de la chaussée de Kissingen à Nüdlingen, sur les hauteurs de Winkels.

Ici, combat acharné; la division Gœben doit être appuyée par des renforts, tirés de la division Manteuffel, en particulier par le 19ème régiment d'infanterie.

C'est là que tomba, du côté des Bavarois, le commandant

de la 3ème division, le Lieutenant-général de Zoller, âgé de 57 ans. Il était le neveu du général d'artillerie Charles de Zoller, bien connu pour avoir créé le nouveau système d'artillerie en Bavière, système qui, dans les années 1840 et suivantes, l'emportait peut-être sur presque tout autre système d'artillerie en Europe.

Obligés de reculer, les soldats bavarois se retirèrent sur Nüdlingen, vers les 4 heures de l'après-midi. Mais, vers les 7 heures du soir, aidés de la division Stephan, ils reprirent l'offensive et s'avancèrent sur Winkels. Les Prussiens furent surpris au moment où ils allaient y établir leurs bivouacs. Il fallut appeler à l'aide de nouvelles réserves de la division Manteuffel, savoir le 36ème régiment, et le bataillon de Lippe-Detmold dont le commandant, le Major Rohdewald, perdit la vie en cet endroit.

Mais, pendant que, dans la soirée du 10 Juillet, le combat était encore indécis à Kissingen, la nouvelle arriva dans le quartier-général bavarois que la division prussienne de Beyer avait défait près de Hammelbourg, avec des forces supérieures, la brigade de la division Zoller, et avait forcé le passage de la Saale.

Aussitôt on décida de se retirer *derrière le Main.* La brigade qui avait combattu près de Hammelbourg, appuyée par quelques détachements de cavalerie de réserve, se retira sur Würzbourg.

Le gros de l'armée bavaroise, savoir la 1ère et la 2nde division, la brigade qui avait donné à Kissingen et qui appartenait à la 3ème division, — et la 4ème division qui retira jusqu'à Neustadt ses postes avancés, toutes ces troupes, disons-nous, concentrées près de Nüdlingen dans la nuit du 10 au 11 Juillet, se retirèrent, en partie sur Schweinfurt, et en partie vers Hassfurt près du Main. La division Hartmann (la 4ème) formait l'arrière-garde.

En tout, les Bavarois perdirent, dans les combats du 10 Juillet livrés sur les bords de la Saale, 1261 soldats (y compris 43 officiers; 1 sur 30), dont 77 morts (y compris 8 officiers; 1 sur 9 soldats), 392 blessés, parmi lesquels se trouvaient 28 officiers (1 sur 13), et 792 hommes manquant à l'appel, dont 7 officiers (1 sur 110 hommes).

Sur le nombre total de 20,000 hommes qu'ils avaient engagés dans le combat, ils en perdirent environ $^1/_{16}$. — La perte des Prussiens en morts et en blessés ne fut pas moindre. Il est vrai que les Bavarois perdirent beaucoup de soldats, soit prisonniers, soit débandés, tandis que les Prussiens, par leur victoire même, n'éprouvèrent pas de semblables pertes.

Les Prussiens avaient réuni, ce jour là, une force d'environ 30,000 hommes. Ils étaient donc numériquement supérieurs. Les Bavarois auraient pu l'être; s'ils ne le furent pas, c'est qu'ils furent mal conduits, ou mal renseignés sur les forces et les mouvements de l'ennemi. Bien conduits, et en nombre convenable, ils auraient dû, ce semble, battre les Prussiens. Notons que l'armée fédérée ne brilla que par son absence. Or, évidemment, elle aurait dû et pu donner; cela ne saurait faire l'objet d'aucun doute raisonnable, pour qui veut que la raison, l'intelligence, ait sa part dans l'art de la guerre. Quelque bien ou mal conduites qu'aient pu être les divers Corps, ou les diverses armées des petits États germaniques, les éléments mêmes de ces Corps étaient excellents. S'ils n'ont pas obtenu de meilleurs résultats, la faute en est uniquement à la direction des troupes et aux circonstances générales dont l'influence prévalut alors.

L'armée des États germaniques ne s'étant point montrée, on décida, dans le quartier-général bavarois, qu'il n'y avait pas autre chose à faire qu'à se retirer sur la rive gauche du Main, pour chercher à y rétablir les communications avec la sus-dite armée.

4. Combats de Laufach et d'Aschaffenbourg.

Le commandant en chef des troupes prussiennes résolut *d'abandonner les Bavarois à leur propre sort*, s'ils opéraient effectivement leur retraite derrière le Main, et de se jeter sur l'armee du Prince de Hesse.

A cet effet, il forma deux colonnes principales. La colonne de droite, ou la division Beyer, dut partir, le 11, de Hammelbourg, pour se porter sur Hanau, en passant la Sinn, Orb et le défilé de Gelnhausen.

La division Gœben, qui suivait la division Manteuffel, occupait la tête de la colonne. Parti de la contrée de Kissingen et de Münnerstadt, Gœben se porta d'abord sur Hammelbourg, puis sur Lohr, d'où il voulait passer par le chemin de fer jusqu'à Aschaffenbourg. Manteuffel resta le plus longtemps tout près des Bavarois, pour observer leurs mouvements, et pour leur opposer la première résistance, s'il leur prenait envie de se reporter sur la rive droite du Main.

Le 8ème Corps de l'armée germanique était, à cette époque, dans la plus grande confusion. Les Badois semblaient peu disposés à se battre contre les Prussiens; ils avaient même assez arbitrairement quitté leurs positions, et s'étaient reportés en arrière lorsque le général Falkenstein avait commencé à marcher d'Eisenach sur Fulda. La raison de ces mouvements n'a pas encore été bien éclaircie; les adversaires décidés de la Prusse crièrent à la trahison. — Le duc de Nassau avait retiré son contingent du Corps de l'armée fédérée, pour s'opposer à la Landwehr prussienne qui avait fait irruption, depuis Coblence, dans ses États héréditaires.

Chacun voulait commander; le Prince Alexandre de Hesse, bien loin d'avoir en mains tous les fils nécessaires pour faire

agir ses subordonnés, semblait plutôt comme lié de toutes parts par des liens qui leur permettaient de le conduire, à leur fantaisie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Après le combat de Kissingen, l'armée fédérée, peut-être en souvenir de la bataille de Hanau en 1813, dirigea son attention sur le défilé de Gelnhausen. Mais, tout-à-coup, dans la nuit du 13 Juillet, voici qu'arrive la saisissante nouvelle que les principales forces des Prussiens s'avançaient sur le Spessart par le chemin de fer qui mène de Lohr à Aschaffenbourg. Immédiatement, des ordres rapides sont donnés pour concentrer près de cette ville-ci la division de Hesse-Darmstadt, le Corps auxiliaire autriehien commandé par le général Neipperg, et la cavalerie de la Hesse électorale. Les Autrichiens, partis de Francfort, n'arrivèrent à Aschaffenbourg que le 13 Juillet, à 8 heures du soir. Les troupes de Darmstadt y étaient déjà concentrées depuis les premières heures de l'après-midi; elles occupèrent les hauteurs, à droite et à gauche du chemin de fer et de la rivière d'Aschaff, et portèrent leur avant-garde sur Laufach, et leur tête de colonne jusque vers Hain. Ce fut entre Laufach et Hain qu'eut lieu, vers les 4 heures du soir, la première rencontre avec les Prussiens.

Ceux-ci avaient à leur tête la brigade Wrangel.

Le bataillon de fusiliers du 55ème régiment et un escadron de hussards attaquèrent les Darmstadtois à première vue, prirent Laubach et occupèrent la station locale du chemin de fer.

Les Hessois s'étaient retirés. Les Prussiens, étant en route depuis les 5 heures du matin, et, par conséquent, étant sur pied depuis près de 12 heures, étaient excessivement fatigués. Aussi le général Wrangel décida-t-il de ne pas continuer la lutte, à moins d'y être absolument forcé, mais de faire camper ses troupes et d'attendre ainsi l'arrivée de la brigade Kummer. Seule-

ment, comme l'ennemi était tout près, on prit de fortes positions d'avant-postes. Le colonel de Goltz devait occuper lui-même ces avant-postes avec les 3 bataillons du 15ème régiment et avec un escadron de hussards; en revanche, le bataillon de fusiliers du 55ème devait être rappelé. Toutes les autres troupes devaient établir leurs bivouacs près de Laufach.

Le colonel occupa le devant du village de Frohnhofen avec 3 compagnies; le reste de ses troupes occupa les hauteurs à droite vers Sailof, et les hauteurs de gauche vers Steiger et Unter-Bessenbach.

Le bataillon du 55ème n'était pas encore ramené en arrière que les avant-postes prussiens furent de nouveau alarmés par les Hessois. Ayant appris qu'il y allait avoir une rencontre près de Laufach, le général Perglas fit avancer toute la division darmstadtoise.

Aussitôt Goltz prit ses positions. Comme il disposait encore du bataillon de fusiliers, il avait en tout 16 compagnies, dont 6 au nord du chemin de fer, 7 au Sud, et dont les 3 autres défendaient Frohnhofen. Le reste des troupes de la brigade Wrangel se posta, l'arme au bras, devant Laufach.

D'après les ordres de Wrangel, on devait rester sur la défensive. La principale attaque des Hessois étant dirigée contre l'aile droite des Prussiens, Wrangel y dépêcha aussitôt son escadron de hussards et sa batterie.

Les Hessois se battirent en braves. Seulement on pourrait dire qu'ils semblent n'avoir pas su faire un usage raisonnable de leurs armes. Après une longue fusillade, Goltz opéra, avec son aile droite, une attaque heureuse contre l'ennemi qui, vers les 7 heures du soir, se retira vers Aschaffenbourg, sans être, il est vrai, bien fortement poursuivi par les Prussiens dont les pertes n'avaient cependant été que fort minimes.

Les Hessois en retraite furent reçus par les Autrichiens qui étaient arrivés, dans l'intervalle, à Aschaffenbourg. Le général de Neipperg était commandant en chef des troupes réunies, dont le nombre se montait à environ 15,000 hommes.

Le 14 Juillet, à 7 heures du matin, la brigade Wrangel reçut l'ordre de partir de ses bivouacs et de ses positions d'avant-postes, et de marcher sur Aschaffenbourg; la brigade Kummer, qui passait la nuit dans les environs de Wald-Aschaff, au Sud de Hain, devait partir également de très-bon matin.

Le départ de la brigade Wrangel éprouva des retards; il ne put s'opérer que vers les 8 heures. Les patrouilles, qu'on avait envoyées de bonne heure en reconnaissance, rapportèrent que les avant-postes ennemis se repliaient sur Hœsbach.

Là-dessus, Wrangel fit avancer l'escadron de hussards du chef d'escadron Grodzki. En même temps, toutes les troupes se mirent en route. Dès que la tête de colonne de la brigade eut dépassé Weiberhofen et ses moulins, et fut arrivée au confluent des ruisseaux de Laufach et d'Aschaff, elle y rencontra les premières troupes de la brigade Kummer.

Au même moment, on annonce que les Hessois s'avancent de nouveau d'Aschaffenbourg sur Hœsbach. Dès-lors, il fallait que Wrangel avançât par la droite, au nord du chemin de fer, et que Kummer, prît à gauche, au sud de la voie.

A l'extrême droite, Gœben plaça dans les champs toute sa cavalerie, savoir le 8ème régiment de hussards et le 4ème régiment de cuirassiers.

Jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au moulin-scierie et à la fasanerie, les Prussiens éprouvèrent peu de résistance de la part des troupes avancées des Hessois; mais, *depuis ce moment-là,* l'action fut très-chaude.

Sans doute, les mesures militaires étaient on ne peut plus

mal prises, dans l'armée germanique. Aschaffenbourg est situé sur la rive droite du Mein. Le seul passage de retraite était le grand pont jeté sur la rivière. Ce fut tout près de cet étroit passage, à une distance d'environ 1200 pas, que la lutte commença. On n'avait nullement pensé à multiplier les moyens et les routes de retraite; et, pour comble d'embarras, on avait entassé dans les rues mêmes de la ville une grande partie des colonnes de munitions et des équipages de train ordinaires.

L'avant-garde prussienne ne se composait que de 3 compagnies du 15ème régiment, de l'escadron de hussards Grodzki et de la batterie Cœster (pièces de 4 rayées).

Une batterie placée sur une vieille tour, près de Damm, fit beaucoup de mal aux Prussiens; mais leurs adversaires s'entendirent si peu à faire usage de leurs forces que l'infanterie prussienne fût se loger tout près de la dite batterie et en fit bientôt taire le feu par son propre tir plus rapproché et plus sûr.

En ce moment, les 2 brigades prussiennes s'avancèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, et ne rencontrant que peu d'arrêt près de la station du chemin de fer, elles marchèrent droit sur Aschaffenbourg où elles entrèrent bientôt. Elles se portèrent comme instinctivement vers le pont du Mein. L'artillerie du général de Gœben choisit habilement les positions les plus favorables, d'où elle pouvait prendre en flanc tout le pont et la rivière. Bientôt les troupes confédérées cessèrent de se jeter de ce côté, et s'éparpillèrent par groupes dans la ville. Il y eut là d'ardentes et infructueuses luttes entre les soldats qui voulaient encore se défendre et les Prussiens qui s'attachaient à leurs pas. La ville en souffrit plus, assure-t-on, que, de mémoire d'homme, cela n'était arrivé à aucune ville allemande, tant

les citoyens les plus inoffensifs sont parfois lésés par le choc meurtrier des soldats.

Cependant les troupes confédérées ne *voulurent* pas toutes prendre part au combat. La vieille ville allemande vit reparaître de ces scènes tragi-comiques, comme on en avait vu, 200 ans auparavant, dans la sanglante guerre de 30 ans.

Parmi les troupes allemandes se trouvait le régiment autrichien de Wernhardt, Nr. 16, formé d'Italiens de la Vénétie et de Trévise. Deux bataillons de ce régiment étaient postés sur la rive droite du Main, en face des Prussiens, et ce devait être quelque chose d'assez curieux pour les jeunes soldats Westphaliens de la forêt de Teutobourg que de se voir salués en ennemis par des hommes dont les ancêtres avaient été l'objet de la risée des Germains d'Arminius.

Vive l'Italie! vive la Prusse! criait-on dans les rues d'Aschaffenbourg; et 1500 soldats du territoire de Trévise et du régiment Wernhardt, se laissèrent, de leur plein gré, faire prisonniers, devant le pont du Mein, par les Westphaliens du géneral Gœben.

Autrichiens et Hessois se débandèrent alors et prirent la fuite du côté de Diebourg, sur la rive gauche du fleuve; les Westphaliens les poursuivirent au pas de course, précédés eux-mêmes par les Hussards de Paderborn, dont un bon nombre croyaient peut-être manier de leurs propres mains le glaive du puissant Charlemagne.

Cependant le général Vogel de Falkenstein rappela bientôt jusqu'à ses derniers avant-postes. Il voulait marcher sur Francfort, la résidence de la vieille Diète, la capitale en quelque sorte des grosses bourses européennes, laquelle n'était qu'à 2 petites journées de marche d'Aschaffenbourg.

Un petite partie des troupes allemandes avaient été

repoussées du côté de Hanau, sur la rive droite du Mein. — Les pertes des Prussiens étaient petites; celles des troupes confédérées étaient fort considérables. Les troupes de Hesse-Darmstadt perdirent, les 13 et 14 Juillet, près de Laufach et d'Aschaffenbourg, environ 79 morts, dont 7 officiers ($^1/_{11}$), 400 blessés, dont 26 officiers ($^1/_{10}$ environ), et 371 hommes manquant à l'appel; en tout, plus de 800 hommes, soit près de $^1/_{10}$ des forces qu'ils avaient réunies dans la bataille. Les Autrichiens perdirent environ 100 hommes en morts et en blessés, non compris les prisonniers que nous avons déjà indiqués. Les Hessois perdirent beaucoup d'officiers. Un bon nombre d'hommes moururent, plus tard, des suites de leurs blessures.

5. Occupation de Francfort.

La ville libre de Francfort était le principal siège, dans l'Allemagne occidentale, de toutes les tendances hostiles à la Prusse. Elle l'était, en tant que ***siège de la Diète germanique***, qui avait groupé autour d'elle toute une masse de petits intérêts, comme cela arrive dans toutes les villes, grandes ou petites, où réside une cour; elle l'était encore en tant que ***siège de la haute finance***, tout occupée d'emprunts et de placements de fonds, et ne trouvant pas autant à gagner avec le gouvernement économe et sage de la Prusse qu'avec les autres Etats allemands et surtout avec l'Autriche. D'autres éléments encore s'étaient établis de préférence dans cette ville, et y formaient le plus drôle et le plus bizarre chaos. C'était là qu'on se groupait ***sous le nom de liberté*** et ***avec l'intention*** bien positive d'abolir, on ***d'écraser la Prusse.*** Réunis sur ce point, les uns étaient partisans de ce qu'on appelait la nouvelle, la grande Allemagne, et redoutaient l'abolition de tous les petits parlements germa-

niques; — les autres étaient ou des agents, ou des partisans du Prince d'Augustenbourg. Voulait-on s'amuser à analyser ces éléments divers, on ne pouvait que s'étonner en voyant comment la haine ou la jalousie contre la Prusse avaient su en faire un tout bien organisé et bien uni.

Il est constant que, dans les derniers temps, les Autorités francfortoises avaient montré une hostilité ouverte contre la Prusse. On avait détruit la station télégraphique des Prussiens; on avait renvoyé de la ville, et d'une façon très-peu convenable, des employés prussiens qui y séjournaient depuis longtemps. On n'y parlait que de s'en tenir et de se rattacher fortement à l'ancienne confédération germanique; on avait repoussé tout rapprochement vers le projet de réforme du 10 Juin. —

Les circonstances étant telles, les Francfortois ne pouvaient s'attendre à rien de bon, dans le cas où les Prussiens entreraient dans leur ville. On allait même bien au-delà de la vérité dans les rapports qui provenaient de Francfort On assurait que le parti de la réaction, en Prusse, pensait à venger la mort des députés du parlement, Auerswald et Lichnowski, assassinés le 18 Septembre 1848 dans Francfort même; on ajoutait que ce parti là était surtout mécontent de voir la ville libre de Francfort s'administrer et se gouverner elle-même sans l'aide d'un Prince, tout en étant la plus ardente à défendre les droits soi-disamment légitimes du Prince d'Augustenbourg.

On en tirait la conclusion que, sans aucun doute, ***la seule pensée*** qui animât les opérations de l'armée du Mein était ***le châtiment à infliger*** à Francfort. Tel avait été, disait-on, le but du général de Falkenstein, depuis le commencement des hostilités; tout ce qui s'était passé, depuis les derniers dix jours du mois de Juin jusqu'à l'occupation de Francfort, n'avait été que des épisodes d'attente. Il y avait d'abord eu l'opposition

armée faite par le roi du Hanovre; puis l'opposition armée des Bavarois à Dermbach; on avait repoussé ces derniers vers la Saale, et uniquement vers la Saale, lorsqu'ils se présentèrent une seconde fois sur le flanc gauche de l'armée prussienne, laquelle n'aspirait qu'à atteindre Francfort. Les Bavarois repoussés, et écartés de la route de Francfort, les Hessois et les Autrichiens de Neipperg étaient accourus à Laufach et à Aschafenbourg. Il fallut un nouveau coup de coude pour dégager la route. Maintenant la route était ouverte et libre d'ennemis.

Chacun s'aperçoit aisément qu'il ne devait pas être très-difficile de rendre plausible cette façon d'envisager les opérations de l'armée du Mein.

En effet, l'armée du Mein ayant pour tâche de s'emparer de la ligne de fleuve pour les Prussiens, cette tâche était accomplie, dès que le général Vogel de Falkenstein pénétrait en vainqueur, le long du Mein, jusqu'à Francfort et à Mayence.

Le Prince Alexandre de Hesse qui, sur la nouvelle des combats livrés près de la Saale, avait aussitôt transféré son quartier-général à Francfort, annonça aux Autorités de la ville et de la Diète que, vu l'issue des combats de Laufach, il ne pouvait les protéger plus longtemps, mais qu'il allait passer sur la rive gauche pour y opérer sa jonction avec les Corps bavarois.

A cette nouvelle, immense inquiétude dans toute la ville.

Le 14 Juillet, la Diète entière partit en toute hâte pour Augsbourg.

Aussitôt après ce départ, vint celui des trains et équipages de l'armée confédérée. Seulement leur départ ne put s'effectuer aussi promptement. Les uns se dirigèrent vers le Sud; d'autres vers l'Ouest, du côté de Mayence.

Le centre et l'aile gauche de l'armée, en un mot, ce qui n'avait point pris part aux combats de Laufach et d'Aschaffenbourg, traversa Francfort en toute hâte, se dirigeant vers le Sud, drapeaux de l'empire germanique en tête, et dans une tout autre direction que celle qu'ils avaient été habitués à suivre sous les vieux Hohenstaufen. Les soldats étaient bien les mêmes; mais les chefs avaient singulièrement et tristement changé.

Le 15 Juillet, une fois tout le vieux lest de l'Allemagne rejeté sur la rive gauche du Mein, *le Bourgmestre et le Conseil souverain de la ville libre de Francfort* émirent une proclamation que les historiens futurs mettront peut-être à côté de celle qu'après la bataille de Jéna, en 1806, les Ministres prussiens firent afficher dans les rues de Berlin.

Par cette proclamation, les sus-dites Autorités municipales assuraient qu'elles tiendraient ferme *à l'ancienne Confédération*, laquelle, ajoutait-on, pouvait bien être susceptible de *quelques* améliorations. Elle se terminait par ces mots: „Dieu protège la patrie allemande et notre ville libre de Francfort."

Le Bourgmestre et le Conseil paraissent avoir éprouvé eux-mêmes des hésitations sur ce dernier point; car, avant de passer à de hautes considérations politiques, ils répétaient que Francfort était *une ville ouverte,* et qu'en cette qualité elle était sous la protection du droit des gens, reconnu et garanti par toutes les nations: que, par conséquent, la vie et les propriétés des bourgeois *et des habitants* (notons bien la distinction) ne paraissaient exposées à aucun danger.

Pendant que l'on délibérait encore sur cette proclamation, et avant qu'elle fût affichée aux coins des rues, c'était un va-et-vient perpétuel, une arrivée et un départ sans fin des plus hautes notabilités. — L'armée du duc de Nassau avait voulu livrer, le 13 Juillet, à deux compagnies prussiennes de Land-

wehr, une bataille que nous ne pensons pas devoir mentionner en détail, et le duc de Nassau crut devoir, à son tour, faire retirer ses troupes sur la rive gauche du Mein.

Cela donna lieu à une seconde proclamation que l'on afficha dans les rues, le 16 Juillet, vers midi. On y annonçait aux bourgeois et ***aux habitants*** que des troupes prussiennes allaient faire irruption sur le territoire de la libre ville de Francfort, mais ***dans de tout autres circonstances*** que celles qui avaient autrefois accompagné leur séjour dans la ville. Il fallait donc s'attacher à les recevoir aussi amicalement que possible. On vantait, du reste, leur excellente discipline. Mais on ne parlait plus d'attachement à la Diète, puisque tous les membres s'en étaient éloignés et rendus dans une autre ville.

Le 15 Juillet, le général Vogel de Falkenstein avait dirigé la division Gœben sur Francfort. Elle devait s'y rendre d'Aschaffenbourg, à marches forcées. En avant marchait la brigade de cavalerie, puis la brigade Wrangel, et, à une journée de distance, la brigade Kummer. Les maréchaux de logis et les détachements d'avant-garde furent envoyés par le chemin de fer, et arrivèrent, le 16 Juillet, à 4 heures du soir, sur territoire francfortois, près de Riederhœfen, où ils quittèrent les waggons pour entrer dans la ville.

Dans la soirée du même jour, la brigade de cavalerie et la brigade Wrangel arrivèrent très-fatiguées à Francfort; et, à 7 heures du soir, ayant à leur tête le chef de l'armée du Mein, elles traversèrent les portes de la vieille ville impériale que ne défendait plus aucune armée germanique.

C'est une particularité ou une habitude du général Vogel de Falkenstein que, dès son arrivée, il prescrit immédiatement ce que ses officiers et ses soldats ont à recevoir en fait d'approvisionnements de tout genre, même en vin, bière ou cigares,

selon le rang du destinataire. Il pourvoit largement aux besoins de ses troupes. La riche ville de Francfort a dû s'en apercevoir, et pouvait, du reste, supporter facilement cette charge.

Le général donna donc ses ordres à cet égard, et annonça, en même temps, qu'il prenait en mains toute l'administration du duché de Nassau, de Francfort, et des parties du territoire de la Hesse et de la Bavière qui étaient alors occupées par les Prussiens.

Toutefois, il fut loin d'en rester là. Tous les chevaux de la ville durent être présentés à des commissaires, et les Prussiens choisirent dans le nombre plusieurs centaines des meilleurs qu'ils gardèrent pour eux.

La ville fut, en outre, frappée d'une contribution de 6 millions de florins.

On a fait grand bruit de cette dernière mesure; toute la presse hostile à la Prusse a jeté les hauts cris. Cependant le fait est que le bourgmestre Fellner et le Syndic Müller que le général avait pris pour intermédiaires entre lui et la ville, furent d'avis que Francfort pouvait facilement trouver cette somme.

Le 19 Juillet, le général Vogel de Falkenstein fut rappelé du commandement de l'armée du Mein et nommé gouverneur de la Bohême. Les Francfortois s'imaginèrent que cela lui arrivait pour avoir usé de trop rigueur avec leur vieille ville impériale. Ils se trompaient grandement. A la place du général de Falkenstein, ce fut Manteuffel qui fut nommé chef de l'armée du Mein; non content de la première contribution, il en ordonna une seconde, qui n'était pas de moins de 25 millions.

On conçoit que cette nouvelle imposition dût exciter de grandes clameurs et une consternation générale. Aussi un Sénateur ne craignit-il pas de prendre sur lui d'adresser, au nom de la ville de Francfort, une note destinée aux gouvernements

de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et d'invoquer leur intervention dans les affaires de l'Allemagne. Il assurait dans sa Note que les banquiers de Francfort suspendraient leurs paiements en Allemagne et dans les pays étrangers, si l'on persistait à vouloir lever la contribution dont on avait menacé la ville.

Cependant, mieux au fait de leurs propres intérêts, et peut-être aussi par une sorte de crainte des suites de cette note, les banquiers de Erancfort parurent se montrer assez peu contents des déclarations de leur ami, et la majorité du Sénat déclara reconnaître la contribution, non pas sans un secret espoir que le chiffre en serait notablement réduit. Le Corps législatif cependant ne voulut en aucune façon y prêter les mains.

Le 21 Juillet, le général de Rœder ayant été nommé commandant de place, et le Landrath de Diest, commissaire pour le civil, on procéda à la dissolution de toutes les Autorités gouvernementales. Les sénateurs seuls qui étaient chargés de quelque fonction administrative devaient conserver leur position. Immédiatement après vint la menace d'une occupation forcée de la ville et des maisons particulières, si la contribution n'était pas promptement acquittée.

Le pauvre bourgmestre Fellner avait fait ce qui dépendait de lui pour contenter le commissariat prussien, et pour épargner à la ville de trop grandes pertes; à la nouvelle de cette menaçante exécution, le désespoir s'empara de lui. Sommé de faire une liste des principaux et des plus riches sénateurs, liste qui devait servir de base à la mesure en question, il se donna la mort, dans la nuit du 24 Juillet. Les meilleurs citoyens sont trop souvent les premières victimes de leur zèle et des fatalités de la politique.

On procéda au logement forcé des troupes. Certaines per-

sonnes eurent jusqu'à 50 hommes à loger. Il s'est passé, à cette occasion, des scènes que nul honnête homme ne saurait approuver, ni même justifier. Cependant, si l'on tient compte de l'hostilité qu'on avait cherché à entretenir dans la ville précisément contre les Prussiens, on pourra supposer que bien des récits ont été peut-être exagérés et surchargés Avant d'y ajouter foi sous tous les rapports, nous attendrons que les accusations aient été rendues publiques et convenablement prouvées.

Plus tard, de bonnes paroles, ou, peut-être, certaines hautes influences engagèrent les Prussiens à diminuer quelque chose de leurs exigences. En définitive, toute l'affaire, ou, si l'on veut, la difficulté fut réglée par la mesure bien inattendue de l'annexion de la ville libre de Francfort au territoire prussien.

Nous nous hâtons d'abandonner ce fatal sujet, et de nous reporter, avec nos lecteurs, vers les opérations de l'armée du Mein.

6. Opérations de l'armée prussienne sur la rive gauche du Mein. Combats sur la Tauber.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le général de Manteuffel prit, le 19 Juillet, le commandement de l'armée du Mein en remplacement du général Vogel de Falkenstein. La division ci-devant Manteuffel fut remise au général Flies.

L'armée n'avait pas subi de grandes pertes dans les combats; mais la multiplicité et la rapidité des marches avaient cependant entamé son effectif. Dans les 4 dernières semaines, par exemple, la division Gœben avait fait 70 lieues géographiques, ce qui donne $2^1/_2$ lieues par jour pour l'ensemble des troupes, et près de 4 lieues pour le soldat pris individuellement. Or, en temps de paix, on ne compte que 3 lieues par jour pour un

bataillon; le 4ème jour, il y a repos; de sorte que l'on a ainsi 9 lieues à répartir sur 4 jours. L'armée du Mein avait donc fait de fortes marches, beaucoup plus que n'en avait fait l'armée prussienne de Bohême.

Du 16 au 20 Juillet, l'armée du Mein reçut divers renforts, dont la brigade d'Oldenbourg et des villes hanséatiques formait la principale partie. Il vint aussi des troupes de Landwehr prussienne avec quelque peu de cavalerie. Tous ces renforts pouvaient se monter à 10,000 hommes; les pertes précédentes à 5000 hommes. L'armée du Mein comptait ainsi 50,000 soldats, dont il fallut laisser au moins 10,000 sur la ligne du Mein pour le service des garnisons, ce qui ne laissait que 40,000 hommes de disponibles pour la continuation des hostilités. Les forces des adversaires étaient, pour le moins, du double plus nombreuses et c'eût été une véritable folie que de vouloir les attaquer sur leur propre territoire, si elle avaient été autre chose que des troupes ramassées à la hâte, et si les coups de bélier du général Vogel de Falkenstein n'avaient pas *précédé.* Mais, dans l'état actuel des affaires, *toute attaque* était permise.

Les troupes de renfort qui étaient survenues avaient des équipements si variés qu'il était à craindre que, dans l'occasion, on ne tirât sur ses propres alliés; aussi établit-on, comme signe de reconnaissance, un brassard blanc, qu'on pouvait, au besoin, former avec un mouchoir blanc, ou avec du linge originairement destiné au pansement des blessures.

A partir du 16 Juillet, la division Gœben fut concentrée sur la droite, autour de Francfort; la division Beyer, au centre, autour de Hanau; et la division Flies fut ramenée à gauche, autour d'Aschaffenbourg.

Les Bavarois, de leur côté, s'étaient concentrés autour de Würzbourg. L'armée confédérée (le 8ème Corps), commandée par

le Prince Alexandre, se retira de Francfort et d'Aschaffenbourg, passa l'Odenwald, et se posta entre le Mein et le Necker dans la direction de la Tauber (sur la gauche du Mein), pour se rapprocher ainsi des Bavarois, pour s'appuyer même sur eux, et pour tenter encore une fois, réunis avec eux, la fortune des combats.

Il faut maintenant se rappeler que le cours du Mein est extrêmement sinueux. De Mayence à Aschaffenbourg la direction générale du fleuve est de l'Est à l'Ouest; d'Aschaffenbourg à Miltenberg, la direction va du Sud au Nord; puis, de Miltenberg à Wertheim, de nouveau de l'Est à l'Ouest. A partir de Wertheim, on se dirige du Nord au Sud jusqu'à Gemünden, d'où l'on remonte vers le Nord, par Würzburg, jusqu'à Ochsfurt.

Les villes de Würzbourg, de Wertheim et de Miltenberg, toutes situées sur le Mein, ont à peu-près la même latitude; celles de Schweinfurt, Gemünden, Aschaffenbourg, Hanau et Francfort, également situées sur le Mein, diffèrent passablement de latitude entr'elles, et sont, en moyenne, à 6 lieues plus au Nord que les précédentes localités, entre lesquelles elles sont situées.

Ces circonstances topographiques compliquent nécessairement les opérations militaires sur la ligne du Mein, dont les rives, du reste, sont coupées et suivies de nombreuses routes.

Le Prince Alexandre de Hesse avait, le 18 Juillet, son quartier-général à Amerbach; le 21, à Tauberbischofsheim, 6 lieues plus à l'Est. — Ce n'est pas que les Prussiens l'eussent poussé jusque là. Il n'avait voulu que se rapprocher des Bavarois, Tauberbischofsheim n'étant éloigné de Würzbourg que de 6 lieues.

Le 21 Juillet, tout étant en ordre, le général en chef des troupes prussiennes reprit le cours de ses opérations.

Les rapports qu'on recevait de la division Flies près d'Aschaffenbourg portaient que les Bavarois n'avaient pas occupé les routes entre Würzbourg et Aschaffenbourg, non pas même le passage du Mein près de Herdenfeld; — et que le 8ème Corps d'armée s'en retournait par l'Odenwald sur Höchst (près de la rivière de Mümling) et sur Miltenberg.

Manteuffel pensa qu'une partie du 8ème Corps était destiné à défendre la ligne du Neckar, tandis qu'une autre partie irait rejoindre les Bavarois près de Würzbourg.

Le 21 Juillet, sur l'aile droite, la division Gœben partit de Francfort pour Darmstadt, d'où elle devait se rendre, les jours suivants, à Kœnig, au Sud de Hœchst.

La division Flies, postée à l'aile droite près d'Aschaffenbourg, dut se rendre, le 21 Juillet, sur la rive gauche du Mein, pour marcher par Obernbourg et Wœrdt sur Miltenberg. Le même jour, la division Beyer s'avança de Hanau vers Aschaffenbourg, pour y passer la rivière, le 22, et pour suivre la division Flies jusqu'à Miltenberg.

Enfin, Manteuffel poussa un fort détachement droit sur la chaussée qui va d'Aschaffenbourg à Würzbourg, afin d'y observer les mouvements de l'armée bavaroise qui aurait pu essayer de s'avancer jusqu'à Heidenfeld et Lengfurt.

Le 23, la division Beyer ayant rejoint Aschaffenbourg, le général Flies se porta de Wœrdt à Miltenberg, ville dans le voisinage de laquelle l'Erfa se jette dans le Mein, et envoya de là sur la droite un détachement composé de 2 bataillons de Cobourg-Gotha, d'un demi escadron de dragons et de deux pièces de 12 non rayées, pour établir ses communications avec la division Gœben, qu'on supposait alors devoir être en route pour Wallduern.

Le détachement remonta l'Erfa jusqu'à Eichenbühl, et re-



monta ensuite jusqu'à Neunkirchen en suivant le côté droit du fleuve et de la vallée. Il fut accueilli par un feu de mousqueterie dans le voisinage de cette dernière localité. Il y avait rencontré les troupes badoises.

La division badoise se trouvait, depuis le 21 Juillet, dans Wertheim et ses environs, à l'embouchure de la Tauber. Elle avait occupé Kreuzwerthheim sur la rive droite du Mein, et se trouvait dès-lors, en communication avec les troupes avancées que les Bavarois avaient portées de Würzbourg à Lengfurt et à Heidenfeld.

Dans la soirée du 22 Juillet, le Prince Guillaume de Baden, général en chef de la division, reçut l'avis qu'il y avait déjà eu près de Neunkirchen une rencontre de la cavalerie prussienne et de la cavalerie hessoise. D'autres rapports analogues arrivèrent. Aussi le Prince fit-il donner l'éveil à ses troupes, le 23, à $2^1/_2$ heures du matin, et les porta de Wertheim à Oedengesäss, et, de-là, à Neunkirchen.

Les patrouilles de cavalerie ne rencontrèrent d'abord pas d'ennemis, et déjà les Badois s'en allaient reprendre le chemin de leurs cantonnements, lorsque tout-à-coup, après midi, arrive la nouvelle qu'une forte colonne ennemie s'avançait par Eichenbühl contre Umpfenbach et Riedern.

Aussitôt le Prince Guillaume ramena ses troupes plus au Sud, et leur fit prendre, sur les hauteurs de Hundheim et de Steinbach, une position où, à 1000 pas de distance, elles étaient entourées de tous côtés par la forêt. Accompagné d'une petite avantgarde d'infanterie et de cavalerie, ainsi que de 2 canons rayés, le Prince se porta lui-même sur la route de Hundheim à Neunkirchen, et c'est justement par cette avant-garde badoise que furent tirés les premiers coups qu'entendit, plutôt qu'il ne les sentit, le détachement déjà mentionné par nous de

la division Flies, de cette forte colonne que les rapports disaient se mouvoir dans la direction de Rieden et d'Umpfenbach.

Malgré le feu de mousqueterie des Badois, le second bataillon de Cobourg-Gotha continua à s'avancer avec ses pièces sur la route de Neunkirchen à Hundheim, dépassa les champs du Tiefenthaler Hof, arriva jusqu'à la forêt, et commença, sur la lisière orientale, à attaquer les troupes badoises. Pendant cette lutte, le premier bataillon de Cobourg-Gotha pénétra dans la forêt, sur la gauche du précédent, et s'avança, de là, dans la direction du Sud, vers Sonderried et Hundheim. Il attaqua sur leur flanc droit les troupes badoises qu'on avait placées près de Birkhof et de Tiefenthal.

Aussitôt le Prince de Guillaume y envoya de nouvelles troupes. Dans tous les combats de haies et de forêts, il suffit de bien peu de soldats. Sous ce rapport, la rencontre de Hundheim, le 23 Juillet, est des plus instructives. Le Prince de Baden avait plus de 7000 hommes à sa disposition, et avait à peine 1500 Prussiens contre lui; il se crut pourtant attaqué par des force strès-supérieures aux siennes, et, pour cette raison, fit demander des renforts à la division wurtembergoise, qui se trouvait à l'Est de Kühlsheim, près de Tauberbischofsheim. Le renfort n'arriva pas; mais la supériorité numérique était si grande chez les Badois que le petit détachement prussien eut bien de la peine à se défendre et à maintenir son attaque.

Le lieutenant de Münchhausen, du 6ème régiment de dragons prussiens, fit à la tête d'une escouade de 30 cavaliers une attaque hardie sur Hundheim. Mais, comme on le sait par les récits du grand chasseur de ce nom, la vérité n'est pas l'amie des Münchhausen. Notre brave officier s'engagea entre deux bataillons ennemis, et il y perdit 12 chevaux et 6 de ses dragons.

La lutte ne pouvait être soutenue avec grande vigueur par

le détachement prussien, et cependant elle dura jusqu'à 7 heures. Les troupes badoises n'avaient été engagées qu'en partie. Elles reçurent l'ordre de se replier sur Tauberbischofsheim, d'où elles furent postées, le 24, près de Hochhausen et de Werbach, tandis que les Wurtembergeois et les Hessois rejoignirent leurs troupes près de Bischofsheim.

Reconnaissant sa propre faiblesse, le petit détachement de la division Flies s'était retiré, à l'approche de la nuit, sur les pentes gauches des prés du Tiefenthaler Hof. Mais, le 24, à $2^1/_2$ heures du matin, il était de nouveau sous les armes, prêt à recommencer la lutte, partout où l'occasion s'en présenterait.

Hundheim était fortement barricadé, mais avait été abandonné par les troupes du 8ème Corps d'armée. Le détachement de la division Flies se reposa convenablement, puis se porta sur la gauche, sans courir aucune attaque, car, ce même jour, le 24 Juillet, vers midi, l'armée prussienne du Mein s'était mise tout entière en marche, en partie sur la ligne de la Tauber, en partie contre cette même ligne.

A l'aile gauche, la division Flies avait occupé Werthheim avec ses troupes avancées; au centre, sur la droite de Flies, Beyer marchait par Nassig dans la direction de Niklashausen; à l'aile droite, Gœben s'avançait sur Bischofshausen et Hochhausen.

Dans la colonne du général Gœben, la brigade Wrangel était suivie de la brigade d'Oldenbourg et des villes hanséatiques; cette dernière n'avait été rattachée que tout récemment à la division.

Le détachement envoyé en reconnaissance fit savoir que Bischofsheim et Werbach étaient occupés en force par l'ennemi; aussi le général de Gœben n'envoya-t-il que la brigade Wrangel sur Bischofsheim; la seconde brigade fut postée à gauche

au Nord de Hochhausen, lequel est à 6000 pas de Bischofsheim.

La division Wurtembergeoise avait reçu de son quartier-général l'ordre de se poster sur la chaussée de Gross-Rinderfeld à Würzbourg et de s'opposer aux Prussiens qui voudraient déboucher par la Tauber, près de Bischofsheim; — la division badoise devait en faire autant sur la route latérale de Unteraltersheim; la 4ème division de l'armée confédérée était placée en réserve.

Il était 2 heures de l'après-midi qu'une bonne partie des Wurtembergeois était encore dans la ville de Tauberbischofsheim, et que les Prussiens s'approchèrent, lançant leurs premiers boulets sur la ville du haut du Stammberg où s'était placée la première batterie de la brigade Wrangel.

Les Wurtembergeois évacuent la ville. Un bataillon de chasseurs reste seul, à l'Ouest de la localité, en qualité d'arrière-garde; il est posté sur la route de Hundheim et sur celle de Kœnigheim; bientôt il se retire, à son tour, après une courte fusillade.

La brigade Wrangel entre dans la ville; elle l'occupe, ainsi que la ligne de la Tauber, en amont et en aval de la ville.

Le général de Hardegg, aussitôt après avoir retiré ses troupes sur les hauteurs, et le long de la route de Gross-Rinderfeld, les y dispose en ordre de combat, leur ligne de front tournée contre Tauberbischofsheim. La 1ère et la 3ème brigade de la division wurtembergeoise se postent sur la chaussée de Würzbourg; la seconde se range plus du côté du Sud, sur la route qui mène à l'Edelberg.

Sans attendre que son attaque ait été préparée par les feux de l'artillerie, la 1ère brigade s'avance pour attaquer la ville; mais elle est reçue par un feu violent des Prussiens, dont un



détachement franchit même la Tauber au-dessus de Bischofsheim et va tomber sur le flanc des Wurtembergeois.

La lutte se change alors en combat de mousqueterie, auquell s'empressa de prendre part l'artillerie wurtembergeoise qui avait remonté l'Edelberg.

Cette lutte dura jusqu'à près de 7 heures du soir; mais, déjà vers les 6 heures, la division wurtembergoise fut ramenée vers Gross-Rinderfeld, et fut remplacée à l'arrière-garde par la 4ème division de l'armée de la Confédération.

Du côté des Prussiens, la brigade Kummer s'était aussi approchée, vers les 6 heures, et avait pris position sur les hauteurs, sur la rive gauche de la Tauber.

Le combat de Tauberbischofsheim était à peine bien engagé que la brigade oldenbourgeoise et hanséatique se mit à attaquer Hochhausen et Werbach.

Le Prince Guillaume de Baden était avec le gros de sa division près de Werbachhausen et de Brunnthal. Il avait occupé Hochhausen, sur la rive gauche, avec 2 compagnies, et Werbach, sur la rive droite, avec 6 compagnies. Dans le cours du combat, on amena encore sur place 2 batteries depuis Werbachhausen.

Le Prince de Baden avait donné l'ordre de défendre le passage de Werbach, mais il ne voulait, par là, qu'arrêter les Prussiens dans cette position et leur y livrer un combat d'arrière-garde. Il pensait que, le lendemain, savoir le 25 Juillet, on pourrait avoir rassemblé sur le plateau de Gerchsheim et d'Altersheim toute l'armée confédérée, y compris les Bavarois, et qu'on y livrerait une bataille décisive aux Prussiens. Or, le susdit plateau est situé à peu-près à la moitié du chemin de la ligne de la Tauber jusqu'à Würzbourg; la distance de chaque côté est d'environ 2 lieues. La principale partie du Corps du

Prince Alexandre de Hesse était concentrée sur la chaussée qui va de Bischofsheim à Gross-Rinderfeld et à Würzbourg. Les Bavarois se trouvaient à droite, sur la chaussée de Würzbourg à Lengfurt. Dans les environs d'Altertheim et de Helmstadt, ces 2 chaussées ne sont qu'à $1^1/_2$ lieue de distance l'une de l'autre. C'était là une ligne de terrain sur laquelle le Prince Charles de Bavière pouvait bien déployer 70,000 à 80,000 hommes, auxquels l'armée prussienne n'avait à en opposer qu'un peu plus de la moitié autant.

La concentration des troupes devait, ce semble, amener une décision définitive, un dénouement bien rapproché; et cependant on ne saurait découvrir aucune pensée, aucun plan supérieur dans la direction générale des troupes confédérées. Malgré leur voisinage réciproque, ces troupes s'en allaient, les unes d'un côté, les autres, d'un autre.

En tout état de cause, une défense opiniâtre des passages de la Tauber près de Werbach ne pouvait mener à rien, depuis que la division Flies s'était emparée de Werthheim et y avait occupé, le 24, sans rencontrer aucune résistance, les divers passages de la rivière. La Tauber était complètement ouverte pour les Prussiens; ils pouvaient même déboucher près de Tauberbischofsheim.

Le général de Weltzien, commandant de la brigade oldenbourgeoise-hanséatique, ouvrit le combat par le feu de ses 2 batteries, qu'il avait postées sur les pentes gauches du vallon de la Tauber; la batterie de pièces de 4 rayées était au Sud, celle de pièces de 12 non rayées, au Nord de Hochhausen.

Pendant ce combat d'artillerie, le général de Weltzien, profitant de l'abri des forêts, rangea son infanterie sur les hauteurs; c'était le 2nd bataillon oldenbourgeois, lequel fut placé au centre, vis-à-vis à Werbach; puis, à gauche, le bataillon de Brême;

et, à droite du premier, le second bataillon d'Oldenbourg, vis-à-vis de Hochhausen; enfin, en réserve, le 3ème bataillon.

L'infanterie, formée en colonnes et par compagnies, passa maintenant à l'attaque; elle était soutenue par une compagnie du 70ème régiment d'infanterie, détachée de la division Beyer. Les Badois évacuèrent bien vite Hochhausen; la lutte fut plus ardente autour de Werbach et du pont barricadé de la Tauber. Celui-ci fut franchi par le bataillon de Brême, en-dessous de Werbach; ce passage décida du combat. Les troupes badoises qui occupaient les 2 villages se retirèrent par la vallée de Welsbach sur Werbachhausen, et furent poursuivies par le feu de l'artillerie oldenbourgeoise, que l'on avait amenée sur la rive droite de la Tauber.

7. Les Prussiens pénètrent jusqu'à Würzbourg; leur artillerie canonne la place forte de Marienberg. Suspension d'armes.

La 2nde division (les Badois) du 8ème Corps d'armée se replia, le soir du 24 Juillet, sur Ober-et Unter-Altertheim, tout en laissant une forte avant-garde à Steinach.

Sur la droite de cette division, les Bavarois avaient poussé leur propre avant-garde jusqu'à Helmstadt. Leur aile droite était en arrière près de Rossbrunn et de Hettstædt; leur gauche, près de Wallbrunn. Sur la gauche des Badois, entre Gross-Rinderfeld, Klein-Rinderfeld et Gerchsheim, vinrent se concentrer les autres divisions du 8ème Corps: la 1ère, formée de Wurtembergois, la 3ème tirée de Hesse-Darmstadt, et la 4ème, composée d'Autrichiens, de Nassoviens et de troupes électorales.

Une immense et déplorable confusion régnait dans le quartier-général du Prince Alexandre. Les caisses militaires étaient

vides; plus d'argent; et, sans argent, on ne peut jouer qu'une humble et triste rôle à la guerre.

La division badoise avait pour tâche importante de rétablir les communications entre l'armée de la Bavière et l'armée confédérée, ou le 8ème Corps. Le 25 Juillet, dans l'espace d'une heure de temps, on ne lui envoya, du quartier-général du Prince de Hesse, pas moins de 3 ordres absolument contradictoires.

D'abord, elle aurait dû marcher en attaque sur Werbach; puis, elle aurait dû se rattacher à l'aile droite du 8ème Corps, prendre position près de Baiersthaler Hof, entre Steinbach et Gross-Rinderfeld; enfin, il lui fut enjoint de s'arrêter près de Steinbach et de Unter-Altenheim.

Le 25, les Prussiens s'avancèrent sur tous les points.

A droite, la division Gœben avait à sa tête, la brigade Kummer qui était postée sur la chaussée de Bischofsheim à Gerichsheim; venait ensuite la brigade oldenbourgeoise-hanséatique. La brigade Wrangel fut dépêchée, à droite de Kummer, sur Ilmspan et Schœnfeld.

A l'aile droite, la division Beyer marchait sur Helmstadt par Niclashausen et Neubrunn.

Après avoir pris possession de Wertheim, la division Flies avait encore à nettoyer, pour l'extrême gauche de l'armée, la rive droite du Mein jusqu'à Kreuzwerthheim, et la rive gauche, dans la direction de Remlingen et du passage de Lengfurt.

Dans l'après-midi du 25, la brigade Kummer traversa sans obstacles les forêts qui s'étendent entre Gross-Rinderfeld et Gerichsheim. Mais, au moment où elle allait sortir des forêts, elle fut accueillie par un très-violent feu d'artillerie.

Le Prince Alexandre de Hesse, qui n'était plus qu'à 3 petites lieues de Würzbourg, où il transporta, le jour suivant, son quartier-général, avait déployé devant Gerichsheim toute l'artil-

lerie de sa réserve pour saluer ainsi les Prussiens d'une manière énergique. Le 8ème Corps avait, là, 50 pièces de canon, auxquels la brigade Kummer ne put d'abord en opposer que 12; bientôt la brigade oldenbourgeoise-hanséatique la renforça de 12 autres pièces, auxquels vinrent s'ajouter 12 pièces de la brigade Wrangel qui s'avança, par Schœnfeld, contre le flanc gauche de l'armée confédérée. Sur la ligne du Mein, comme en Bohême, les Prussiens avaient à souffrir de l'infériorité numérique de leur artillerie.

L'armée prussienne commençait toujours par jeter contre l'ennemi ses avant-gardes qui n'étaient pourvues que d'artillerie légère, ce que nous croyons contraire aux vrais principes de l'art de la guerre. L'ennemi, par contre, reculant toujours et combattant de même, amenait au combat ses batteries de réserve qui se composaient d'artillerie de gros calibre. De plus, la plupart des artilleurs prussiens ne s'étaient formés qu'au service des pièces unies, et devaient, actuellement, manier et servir des pièces rayées, service, du reste, qui n'est nullement trop difficile, mais auquel une sorte de pédanterie militaire n'avait pas permis de les employer.

Malgré la supériorité de ses feux, le Prince Alexandre se retira, vers le soir; la division badoise dut couvrir la retraite. Mais s'étant aperçue que, sur sa droite, près de Helmstædt, il s'engageait une lutte violente et peu favorable aux Bavarois, cette division s'était reportée en arrière d'Ober-Altertheim, et comme l'artillerie confédérée tirait avec une sorte de furie contre la division Gœben, la division badoise avait repris part au combat avec 2 de ses batteries.

Au moment où les forces principales du Prince de Hesse se retirèrent de Gerichsheim par Kist, la division badoise resta avec un bataillon Würtembergeois et un bataillon de Hesse-Darm-

stadt sur la lisière des bois, au Nord de Gerichsheim. Ce ne fut qu'après s'être frayé avec beaucoup de difficultés un chemin à travers le défilé de la forêt qu'en combrait une masse de chariots et de canons, qu'elle parvint, vers les 3 du matin, le 26 Juillet, à rentrer dans ses quartiers, au Nord de Kist, et à une lieue de Würzbourg.

On ne saurait dire que l'armée des États ait eu de grands efforts à faire. Pour ce qui regarde la division badoise, nous savons que, du 23 au 25, elle pérdit en morts, en blessés, et en soldats égarés ou prisonniers, 271 hommes, soit $^1/_{10}$ de son chiffre total. Les pertes des autres divisions ne paraissent pas avoir été plus fortes. Les Badois avaient perdu, le 24, un canon et deux voitures d'ambulance.

Une fois l'armée des États en retraite, la division Gœben étendit ses avant-postes à l'Est de Gerichsheim, du côté d'Ober-Altertheim et de Klein-Rinderfeld.

La division Beyer s'avança, sur la gauche de Gœben, par Niklashausen et Neubrunn, et, le 25 Juillet, dans l'après-midi, elle rencontra près d'Helmstædt l'avant-garde bavaroise. On tira les uns sur les autres pendant 5 heures de temps, puis on reprit les positions qu'on avait occupées avant la lutte.

Le 26, Beyer s'avança contre les positions bavaroises de Rossbrunn et de Waldbüttelbrunn, tandis que la division Flies s'avançait au Nord et au Sud de Beyer pour prendre l'ennemi en flanc. Celui-ci n'amena pas même 2 divisions entières en bataille, vu qu'une forte partie de ses troupes était encore derrière le Mein et ne pouvait s'approcher. Cependant les Bavarois avaient avec eux un bon nombre de leurs régiments de cavalerie, lesquels firent éprouver, près des fermes de Hedstædt, de sensibles pertes à la cavalerie prussienne beaucoup plus faible en nombre.

Tandis que l'on se battait ainsi avec ardeur près de Rossbrunn et de Hedstædt, l'armée du Prince Alexandre se retira derrière le Mein, le 26 dans la matinée, et passa sans être attaquée dans sa marche, en partie par la ville de Würzbourg, en partie en-dessous de la ville. Des peintres de batailles se sont plu à relever et à célébrer l'aspect singulièrement guerrier de ces troupes en retraite: les Hessois, précédés de leur Prince Alexandre et se pressant en épaisses colonnes sur le pont du Mein à Würzbourg; les pionniers Wurtembergeois jetant avec une rapidité extraordinaire un pont de bateaux sur la rivière; des dragons badois passant à gué quelque torrent. Vraiment ce seraient là de forts beaux tableaux, si la guerre ne se faisait que pour procurer de plus belles et plus grandioses scènes de bataille.

L'armée des États une fois passée, les Bavarois opérèrent, à leur tour, leur retraite.

Dans l'après-midi du 26 Juillet, la division Gœben se porta, sur la chaussée de Gerichsheim, jusqu'au village de Kist, où l'avant-garde Kummer établit ses avant-postes.

Le 27, la division reçut l'ordre d'opérer une grande reconnaissance du côté de la place forte de Marienberg. La brigade Kummer s'avança donc sur la chaussée, suivie jusqu'à Hochberg de la brigade d'Oldenbourg en réserve; Wrangel fut posté à droite de Kummer, à travers les bois de Guttenberg. Ensuite, on posta toute l'artillerie de la division en face de la place; l'artillerie Kummer à gauche de la route, celle d'Oldenbourg à droite et celle de la brigade Wrangel à l'extrême droite. La canonnade commença dans l'après-midi. Les troupes des États acceptèrent la lutte. L'artillerie de la place et les batteries de campagne des Autrichiens, des Badois et des Wurtembergeois, placées sur la rive droite du Mein, rivalisèrent d'efforts.

Vu le nombre très-inférieur de ses pièces et l'infériorité de leur calibre, l'artillerie prussienne ne put rien opérer de décisif. Cependant elle parvint à mettre le feu à la toiture de l'arsenal, ce qui amena la perte d'une forte quantité de fusils et d'autres armes.

Le feu de l'artillerie ayant duré pendant 2 fortes heures, on reçut la nouvelle, par le quartier-général bavarois de Kissingen, qu'une suspension d'armes provisoire venait d'être conclue à Nikolsbourg, au quartier-général du roi Guillaume, — qu'elle devait durer jusqu'au 2 Août, et qu'on pensait pouvoir conclure dans l'intervalle un armistice définitif. Des négociations s'entamèrent. Le général de Manteuffel qui n'avait reçu aucun avertissement n'adhéra provisoirement qu'à une trève de 24 heures, pendant laquelle il voulait faire procéder aux informations. Les nouvelles qu'il reçut, parfaitement d'accord avec celles qui étaient arrivées du quartier-général bavarois, l'engagèrent à consentir à un armistice local et prolongé. L'armistice ne devait s'étendre qu'au rayon d'action du général de Manteuffel et ne comprenait que les Bavarois qui lui étaient opposés.

Quant aux troupes du 8ème Corps, cette suspension d'armes ne les concernait pas. Il est vrai que les Prussiens n'avaient aucune raison de se préoccuper de ces troupes. Les États qui avaient formé le dit 8ème Corps avaient déjà envoyé leurs agents et leurs émissaires à Nikolsbourg, pour y faire la paix avec la Prusse. Le 30 Juillet, les Badois reprirent le chemin de leur pays; les Wurtembergeois qui, ce même jour, étaient près de Markbreitungen, se dirigèrent aussi vers le Sud et vers leur chère Souabe. Les Autrichiens défilèrent par Munic, les troupes de Hesse-Darmstadt se rendirent, par la voie ferrée, à Mannheim et dans la Hesse-rhénane. Les plus mal partagés, c'était les

Nassowiens et les Hessois de l'Electorat, lesquels avaient perdu leur propre patrie.

Nous verrons brièvement, dans un autre chapître, comment et à quelles conditions les États particuliers firent leur paix avec le gouvernement prussien. Pour le moment, il nous suffira de rappeler que le général de Manteuffel n'avait aucune raison de refuser à son armée du Mein la paix dont elle avait besoin elle-même, et que, certes, elle avait bien méritée. Il lui fit donc prendre ses cantonnements entre Mühlbach, Wintershausen, Bischofheim sur la Tauber, Wertheim et Lohr. Son quartier-général fut transféré à Heidingsfeld, au Sud de Würzbourg.

8. Entrée en Bavière du second Corps des réserves prussiennes.

Après la bataille de Kœniggrætz, comme l'Autriche faisait mine d'en vouloir plus que jamais à la Prusse, d'en venir même aux dernières extremités de la défense, et comme il s'agissait d'ôter aux Alliés allemands de l'Autriche tout goût et toute envie de s'opposer à la Prusse, on résolut dans le quartier-général de l'armée prussienne de former près de Leipzig une nouvelle armée, qu'on nommerait ***le second Corps d'armée de réserve*** (le 1er était déjà sous les ordres de Herwarth de Bittenfeld), et que l'on placerait sous le commandement du Grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin, le même qui, en 1864, avait fondé l'ordre wendique dont il s'était empressé de se décorer lui-même le premier.

Ce second Corps d'armée de réserve était composé comme suit:

1) La brigade combinée d'infanterie de la garde, formée du 4ème régiment d'infanterie de la garde (4 bataillons) et d'un régiment de la garde, formé des quatrièmes bataillons des régi-

ments de la garde Nr. 1, 2, 3, et du 4ème régiment des grenadiers (régiment de la reine Augusta).

2) La brigade du colonel Schuler de Scuden, composée des quatrièmes bataillons des régiments de Poméranie Nr. 2, 9, 14, 42 et 61, — de 2 bataillons d'Anhalt, et d'un nouveau bataillon prussien de chasseurs de la réserve.

3) La brigade de cavalerie prussienne: 1 régiment de hussards de la Landwehr de réserve, et 1 régiment de lanciers de la même provenance.

4) Deux sections d'artillerie prussienne, présentant 5 batteries de pièces de 4, et 3 de pièces de 6, toutes rayées.

5) La brigade de Mecklenbourg-Schwerin, sous le général de Bilauer; 5 bataillons d'infanterie, y compris 1 bataillon de chasseurs; 4 escadrons; 2 batteries de pièces de 6; 1 section de pionniers, et un train de pontons.

6) La brigade de Brunswick et de Saxe-Altenbourg: 4 bataillons; 1 régiment de hussards, 1 batterie; 1 section de pionniers.

Somme totale pour le 2nd Corps d'armée de réserve:

25 bataillons, 16 escadrons, 11 batteries; soit 20,000 hommes d'infanterie, 2000 hommes de cavalerie et 66 pièces de canon.

Le Grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin eut pour adjoint, sous le titre de chef des troupes prussiennes, et, plus tard, sous le titre d'inspecteur de l'infanterie, le Lieutenant-général de Horn, que nous avons déjà vu conduire avec honneur la 8ème division prussienne dans la campagne de Bohême.

La destination de cette seconde armée était de pénétrer en Bavière par le Nord-Est, et de donner ainsi plus d'air et de facilité à l'armée du Mein pour ses opérations contre les troupes des États confédérés.

Le 20 Juillet donc, c'est-à-dire, à-peu-près à l'époque où l'armée du Mein commençait à agir sérieusement contre le Prince

Charles de Bavière et contre le Prince Alexandre de Hesse, le 2nd Corps d'armée de réserve partit de Leipzig, et arriva par Werdau et Hof jusqu'à Baireuth.

C'est le même jour que le général de Manteuffel avait conclu un armistice provisoire avec le Prince de Bavière.

Malgré la convention de Nikolsbourg, cet armistice n'était que local, et ne s'appliquait en aucune manière aux opérations du 2nd Corps d'armée de réserve.

Mais le désordre était alors si grand, si général, dans le Sud-Ouest de l'Allemagne, que les plus habiles étaient comme entrainés ou englobés par cette confusion.

Le 4ème bataillon du régiment bavarois des Gardes du corps fit son entrée à Baireuth le 27 Juillet, il quitta bientôt la ville, sur la nouvelle que les Prussiens s'en approchaient, et se retira du côté de Kirchenlaibach, sur la route de Kemnat.

Bientôt après, arriva la nouvelle de la conclusion d'un armistice à Würzbourg. Le bataillon reprit la route de Baireuth, où il trouva les Prussiens qui prétendirent ne rien savoir de l'armistice, de sorte qu'il lui fallut revenir sur Saint Jean, Weiden et Weidenberg.

Quel ne fut pas le mécontentement du Grand-duc de Mecklenbourg en apprenant, à son arrivée sur le théâtre des hostilités, que la paix allait se faire et qu'il n'aurait pas la moindre occasion de distribuer son ordre grand-ducal de la couronne wendique!

Il ne sut rien décider de mieux que de faire attaquer, le 29 Juillet, avec de grandes forces, le pauvre bataillon bavarois posté près de St. Jean; le tout à la plus grande gloire de ses armes, pensait-il. Le bataillon se défendit avec le courage du désespoir, fut taillé en pièces sans raison valable quelconque, et tellement dispersé de tous côtés que le puissant et nouveau chef des

Wendes put entrer en vainqueur à Nuremberg et à Erlangen, et y faire célébrer ses revues triomphales.

Cependant on vint l'avertir qu'une suspension d'armes générale avait été conclue, et il fut bien obligé, à contre-cœur, ce semble, de renoncer à de nouveaux exploits. Heureusement que les troupes prussiennes proprement dites n'avaient pas même participé à la victoire de St. Jean.

Le second Corps d'armée de réserve occupa maintenant la contrée de Nuremberg, et fit des dispositions pour s'y fortifier, dans le cas où la Prusse et la Bavière ne parviendraient pas à s'entendre sur les conditions d'une paix définitive.

II. Evènements sur le théâtre d'opérations en Italie, durant le mois de Juillet.

9. Situation générale. Passage du Pô par Cialdini. Formation du Corps dit d'expédition.

Immédiatement après que l'Empereur d'Autriche eut offert la Vénétie à Napoléon III, la plus grande partie de l'armée autrichienne fut retirée de ces contrées, pour être occupée dans le Nord. Ce fut le cas surtout du 5ème Corps (général Rodich) et du 9ème (général Hartung).

Outre les garnisons des places fortes, il ne resta en Italie que le Corps du général Maroichich, et, dans le Tyrol, qu'une faible division de troupes régulières, renforcées par des milices nationales et placées sous les ordres du Major-général Kuhn de Kuhnenfeld.

De regrettables discords s'étaient élevés entre les chefs



supérieurs de l'armée italienne. Comme cela n'arrive que trop souvent dans les jours de l'adversité, ils s'accusaient les uns les autres; nul ne voulait prendre sur soi la moindre partie d'une faute quelconque. C'était plutôt à qui revendiquerait le plus le mérite d'avoir été le seul prévoyant, le seul prudent, le seul raisonnable.

Vu les fâcheux débuts de Lamarmora, il était naturel, à n'écouter que l'usage suivi en pareil cas, de tout attendre de Cialdini, d'une part, comme de Persano et de la flotte, d'autre part.

Le général Cialdini avait du bonheur, on peut le dire. On avait décidé qu'il aurait, pour sa part, à tenter la fortune en franchissant le Pô inférieur; or, c'est en ce moment même que ***les Autrichiens évacuaient la Vénétie;*** il lui était donc bien facile de paraître dans ce pays en triomphateur.

Les Autrichiens se retiraient vers le Tyrol et vers l'Isonzo; ils se contentèrent, sur le sol vénétien, de détruire les ponts comme de ruiner les routes, et tels autres postes qui n'avaient jamais eu grande importance.

On ne saurait donc parler ici d'exploits guerriers. Ce n'est que près du Tyrol et de l'Isonzo que les Italiens pouvaient s'attendre à quelque résistance. L'Autriche elle-même, que l'Archiduc Albert, pour s'être convaincu par ses propres yeux du triste état de l'Armée du Nord, cherchait à détourner de toute continuation de la guerre avec les Prussiens, — l'Autriche, qui, la Vénétie une fois cédée à Napoléon, ne pouvait empêcher que celui-ci ne la cédât, à son tour, à l'Italie, — l'Autriche enfin, qui ne pouvait conclure de paix avec la Prusse sans remettre la Vénétie aux Italiens, en vint à comprendre qu'il lui fallait se soumettre à ce qui était inévitable. Le coup du 4 Juillet n'avait pas réussi, et, certes, on ne pouvait se vanter publiquement du

but qu'on avait espéré d'atteindre par la cession de la Vénétie à l'Empereur Napoléon.

En revanche, l'Autriche ne voulait pas être entraînée plus loin; elle ne consentirait pas à céder l'Istrie et le Tyrol méridional, et, sur ce point, elle pensait, avec raison, pouvoir compter sur l'appui de la Prusse et de la France. Si les Italiens, il est vrai, avaient remporté quelques victoires, la Prusse aurait sans doute insisté auprès de l'Autriche sur une cession de territoire qu'on aurait pu fixer par une ligne allant du col de Stilfs jusqu'à Feltre. Mais les succès de l'armée italienne avaient été si minimes que ni la Prusse, ni Napoléon ne pouvaient appuyer une semblable prétention. Vint ensuite la perte de la bataille de Lissa qui rendit encore plus difficile une démarche dans ce sens en faveur de l'Italie.

C'est aussi ce que l'on sentit fort bien dans les hautes régions gouvernementales de l'Italie. Le Cabinet de Florence employa toutes ses forces, et tous ses journaux pour faire comprendre aux populations la nécessité absolue de la paix, *pourvu que l'obtention de Vénétie fût au bout*, comme aussi la souveraine imprudence qu'il y aurait à remettre à la décision par la voie des armes une cession dont on était sûr. Ces armes s'étaient, en définitive, montrées si faibles, malgré le langage assez fanfaron qu'on avait employé pour les relever bien haut.

Ce qu'il y avait de plus particulièrement difficile pour le gouvernement italien, c'était, sans doute, de persuader aux populations qu'elles avaient à renoncer à la possession du Tyrol méridional. Le peuple italien, qui ne sait, le plus souvent, ni lire, ni écrire, est encore moins en état de se faire une juste idée des difficultés en quelque sorte géographiques d'une pareille cession.

Le peuple entendait parler de Garibaldi, et ne pensait qu'à

sa marche triomphale de Marsala jusqu'au Marigliano. Quelle différence entre le passé et le présent! Le territoire qu'il s'agissait actuellement de conquérir, territoire situé entre le pont de Caffaro, Riva et le cours supérieur de la Chiese, comprend tout au plus 8 lieues géographiques carrées, et ne s'étend en avant que sur une distance de 5 à 6 lieues ordinaires. Mais comment les populations italiennes auraient-elles compris la situation, elles qui entendaient parler de combats journaliers livrés dans le Tyrol, combats qu'on lui racontait sans cesse et jusqu'à satiété. Ce qu'on avait fait de trop peu sous ce rapport, en 1860, on le faisait plus que surabondamment en 1866.

Pour quiconque était au fait de la situation, le peu de succès de Garibaldi n'avait rien d'étonnant. Garibaldi, d'une santé très affaiblie, ne pouvait faire valoir sa grande influence personnelle; l'institution des Corps francs était, d'ailleurs, bien rabaissée dans les yeux de l'armée. Lamarmora n'avait pas osé, comme c'eût été son devoir, s'opposer à la formation de ces Corps de volontaires; mais il s'efforçait, en revanche, de les équiper et de les armer le plus mal possible. Garibaldi, mal appuyé comme il l'était, se voyait entouré de misérables intrigants. Les plus heureux de ses meilleurs officiers furent ceux qui furent frappés, comme le brave Chiassi, par les balles autrichiennes; car on ne pouvait pas, comme ce fut le cas pour Spinazzi, sur la dénonciation de faiseurs de phrases bien ronflantes, les faire paraître devant des conseils de guerre composés eux-mêmes de semblables orateurs.

La masse du peuple italien ne connaissait nullement ce qui se passait dans les Corps de volontaires, et connaissait encore moins la minime importance de leurs services actuels et de leurs soi-disants succès. Le peuple croyait, tout au contraire, et par suite des articles de gazette les plus confus, que dans le temps

même où l'armée régulière perdait la bataille de Custozza, les volontaires avaient réellement fait la conquête du Tyrol italien.

Le gouvernement lui-même n'avait pas peu contribué, par ses fausses mesures, à répandre des idées aussi erronées. S'il ne faisait rien pour aider aux Corps de volontaires, on l'accusait nécessairement d'être lui-même la cause de la perte du Tyrol italien. Mais les changements qu'on désirait étaient en-dehors des moyens dont on pouvait disposer. La réalité donnait un démenti à l'idéal. Or, si le gouvernement de Florence s'en tenait à cette réalité, il était obligé de s'avouer à lui-même qu'il ne devait ***pas même éprouver le désir*** de conquérir le Tyrol méridional.

Il y avait donc, d'un côté, une sorte de combinaison ou de coopération des mouvements de l'armée régulière avec les mouvements des Corps garibaldiens, et, d'un autre côté, cette coopération était trop faible pour qu'il pût en résulter rien de positif et d'heureux.

Remarquons, d'abord, que de Sermide sur le Pô, en passant par Rovigo, Padoue, Vicence, et le val de Sugana, pour arriver à Trente, il y a 27 lieues d'Allemagne, ou près de 40 lieues ordinaires, c'est-à-dire, environ 9 journées de marche, si l'on n'avait pas de troupes à combattre. Souvenons-nous ensuite de la date du jour où se fit le passage du Pô, et de celle du jour où eurent lieu les combats de Levico, à une journée de marche à l'Est de Trente.

C'est le 5 Juillet que Cialdini concentra une forte artillerie contre la place de Borgoforte, pour y attirer toute l'attention des Autrichiens. Il fit bombarder la place. Au bout de peu d'heures, il fit arrêter le feu, et remit à la 4ème division, placée sous Nunziante, le soin d'observer et d'assiéger Borgoforte. Lui-même descendit le Pô, jusqu'à l'endroit où s'étaient rendues ses autres divisions.

Il avait, au commencement, 9 divisions sous ses ordres; plus tard, et par décrêt royal, le Corps expéditionnaire placé sous son commandement fut porté à 14 divisions, et formé en 5 Corps d'armée, savoir en 4 Corps d'armée de la ligne, chacun de 3 divisions, commandés par les généraux Cadorna, Pianelli, Brignone et Petitti, et en 1 Corps d'armée de réserve, dont la principale partie était formée par les 2 divisions de grenadiers de l'armée italienne, et par la cavalerie que commandait Moritz de Sonnaz.

Ce changement s'opéra dans la 3ème semaine de Juillet, et s'explique par le simple fait que Cialdini gagnait toujours plus de terrain dans l'opinion, tandis que Lamarmora en perdait toujours davantage. Cialdini avait pour commandants de ses Corps des individus qui, Pianelli et Cadorna exceptés, étaient des nullités, de vrais Zéros: c'était le dragon Sonnaz; Brignone, sous-officiers de grenadiers, et Petitti, sorte de moine.

Le 7 Juillet, Cialdini avait concentré derrière Carbonara et Felonica, sur une ligne d'environ 2 lieues, les 7 divisions qu'il commandait alors, à l'exception de la division Franzini postée près de Ferrare, devant Ponte Lagoscuro, et de la division Nunziante, qui se trouvait à Suzzara, en face de Borgoforte. Le quartier-général de Cialdini était à Roversella. C'est aussi là et, plus tard, près de Pilastri et de Saint Martino in Spino que l'artillerie se rassembla.

Dans la soirée du 7 Juillet, plusieurs détachements de bersaglieri passèrent le Pô, et firent prisonniers quelques postes attardés de l'armée autrichienne. Pendant la nuit du 8 Juillet, on jeta 3 longs ponts de bateaux sur la rivière. Chacun de ces ponts était d'une longueur d'environ 1100 pieds. Le pont de l'aile gauche fut élevé près de Carbonarola; celui du centre, près de Sermide; celui de la droite, près de Felonica. Vers les

7 heures du matin, les ponts étant achevés, le passage des troupes eut lieu successivement.

Les divisions Mezzacapo et Ciabrera passèrent à Carbonarola, — les divisions Ricotti et Medici, ainsi qu'une section de l'artillerie de réserve, passèrent à Sermide, et les divisions della Chiese, Casanova et Cadorna, jointes à l'artillerie de réserve, opérèrent leur passage par le pont de Felonica.

Tout le terrain de passage des Italiens était couvert et abrité par les marais de Valli grandi Veronesi, qui eussent rendu impossible tout projet de résistance de la part des Autrichiens, lesquels, du reste, s'abstinrent de toute manifestation de ce genre. Mais ces mêmes marais rendaient également impossible tout mouvement progressif bien sérieux et bien vigoureux de la part de l'armée italienne.

Cialdini ne voulait, toutefois, que gagner la rive gauche de la rivière sous l'abri de ces marais. A leur aide, comme à l'aide de l'Adige et des nombreux canaux qui coupent le terrain entre la basse Adige et le Pô inférieur, il songeait à gagner par une marche à droite, avec ses principales forces, la chaussée qui conduit de Ferrare à Rovigo et à Padoue.

Une fois cette marche de flanc commencée, on jeta, sur la route même de Ferrare à Rovigo, des ponts qui traversaient le Pô entre Ponte Lagoscuro et Santa Maria.

Dans la nuit du 9 au 10 Juillet, les Autrichiens firent sauter les ouvrages de Rovigo et le pont du chemin de fer jeté sur l'Adige à Boara. Le jour suivant, Cialdini avait son quartier-général à Rovigo. Le passage de l'Adige étant effectué, il fit occuper Padoue, le 14 Juillet, sans rencontrer la moindre résistance.

10. Prise de Borgoforte par les Italiens. Cialdini s'avance au-delà de Padoue. Insuffisance et défectuosité de l'Organisation.

Nous venons de voir que Cialdini, au moment d'opérer le passage du Pô, et de se porter, de là, plus en avant, avait confié le siège de Borgoforte au général Nunziante, duc de Mignano. — Nunziante avait à sa disposition 74 canons dont la moitié étaient de gros calibre. Le 5 Juillet, il établit ses avant-postes sur le Zara, l'un des bras du Pô, au sud de Borgoforte, et y attendit l'arrivée des troupes du génie et de l'artillerie qu'on lui avait promises. Jusqu'au 9 Juillet, où put commencer le siège régulier de la place, il lui vint 3 compagnies du génie et 3 d'artillerie.

Le 10 Juillet, de bon matin, Nunziante établit un poste assez fort sur le côté nord du canal de Zara, à l'opposite du fort Monteggiana, qui forme la tête de pont de Borgoforte.

Sous la protection de ce détachement, on éleva 8 batteries sur les 2 dignes du canal, d'un côté, contre la tête de pont, ou contre le fort Monteggiana sur la rive droite du Pô; d'un autre côté, contre les 2 forts de la rive gauche, Rochetta et Bocca di Gauda, lesquels défendaient si bien le premier fort que celui-ci n'aurait pu être occupé par les Italiens avant que les 2 autres eussent été réduits au silence.

Les batteries ne furent complètement armées que durant la nuit du 16 au 17 Juillet, et au lever du soleil elles commencèrent un feu violent. Vers les 11 heures, elles étaient parvenues à faire taire l'artillerie du fort Monteggiana.

Vers le soir, il en fut de même des forts Rochetta et Bocca di Gauda. La garnison autrichienne de Borgoforte quitta le fort

dans la nuit du 18, et se retira sur Mantoue. Aussitôt les troupes italiennes occupèrent la place, et y trouvèrent, outre des magazins de tout genre, plus de 70 pièces d'artillerie.

Dans l'intervalle, Cialdini avait réuni près de Padoue ses vieilles divisions, pour autant qu'elles n'étaient pas occupées à Borgoforte, ou qu'il ne les avait pas laissées à Ferrare.

La nouvelle organisation décrétée dans la 3ème semaine de Juillet pour le Corps expéditionnaire n'était pas encore achevée. A l'exception de Cadorna, aucun des nouveaux chefs de Corps n'était à son poste, lorsque, le 19 Juillet, Cialdini commença son mouvement en avant, depuis la ville de Padoue.

D'un côté, Cialdini lui-même pouvait fort bien n'être pas fâché d'agir sans l'aide de ces nouveaux chefs qui ne lui étaient pas connus d'un côté avantageux; d'autre part, le temps pressait. Napoléon désirait que l'Italie conclût un armistice, comme la Prusse le voulait aussi pour elle, en vue des négociations. L'Empereur envoya son cousin, le prince Jérôme Napoléon, au quartier-général italien, celui du roi Victor Emmanuel, que l'on avait transféré à Ferrare, et où se trouvaient alors, à côté d'autres diplomates de renom, le président du conseil des Ministres, Ricasoli, l'orateur toujours un peu théatral, et le petit et rusé Visconti-Venosta, Ministre des affaires étrangères.

Lamarmora qui, depuis le 24 Juin, avait singulièrement baissé dans l'opinion générale, même auprès de ceux qui avaient grandement célébré l'énergie déployée par lui avec 60,000 hommes contre 1500 pauvres volontaires, à demi affamés, de l'année 1862, Lamarmora, disons-nous, était encore Ministre honoraire, comme le Pape lui-même, d'après les plans de Napoléon III, devait être le Président d'honneur de l'Italie; mais il s'était retiré du quartier-général, où il avait à lutter contre toute espèce de secrétes jalousies, pour reprendre son Corps d'observation

dessiné à opérer contre les places fortes. Ce n'était là, en quelque sorte, qu'une position d'invalide, un poste honoraire, comme à peu-près tout ce qui se faisait alors.

Le Prince Napoléon s'approchait. On savait très-bien ce qu'il apportait. On savait qu'il ne s'arrêterait pas aussi longtemps en chemin que l'avait fait, en 1805, le Ministre de Haugwitz, lorsqu'il fut envoyé de Berlin auprès de Napoléon, à l'époque de la grande bataille d'Austerlitz.

On se trouvait en présence d'un prochain armistice, d'un armistice qui devait être suivi de la paix, et il était probable, pour ne pas dire plus, qu'il se concluerait sur les bases de l'état actuel de possession.

C'était une raison pour Cialdini de chercher à conquérir autant de terrain que possible, avant la conclusion d'une suspension d'armes. Vu la faiblesse matérielle des troupes autrichiennes, qu'on venait d'affaiblir des 5ème et 9ème Corps envoyés vers le Danube, et vu leur faiblesse morale, l'Empereur François Joseph ayant déjà cédé la Vénétie à Napoléon III, — vu, de plus, que la politique intéressée des Viennois demandait si l'Autriche avait à entretenir les régiments recrutés en Italie, et s'il ne fallait pas rejeter cette charge sur Napoléon lui-même, le général Cialdini ne courait aucun risque à marcher toujours plus en avant, même sans attendre les nouvelles divisions de renfort qu'on lui avait promises. Il avait déjà ses 70,000 hommes. Les Autrichiens ne pouvaient lui en opposer que tout au plus 35,000 en rase campagne.

Si, par hasard, ces derniers se renforçaient de troupes, Cialdini, de son côté, pouvait recevoir environ 7 nouvelles divisions, soit 70,000 hommes, qui se rassembleraient, dans l'intervalle, dans la contrée de Padoue.

Cialdini commença donc ses mouvements, le 19. Une divi-

sion fut postée sur Vicence, qui était déjà occupé, depuis le 15, par une faible avant-garde. Le reste des troupes disponibles s'avança vers la rive gauche de la Brenta.

La droite, provisoirement sous les ordres de Cugia, marcha vers Mestre, pour fermer les lagunes de Venise du côté de la terre. La flotte, dont nous allons bientôt nous occuper plus amplement, était postée devant Lissa, l'une des îles de la côte de Dalmatie, après la prise de laquelle elle espérait apparaître tout-à-coup devant Venise, pour appuyer vigoureusement Cugia du côté de la mer.

Le centre de Cialdini était confié à Cadorna, le seul des nouveaux chefs de l'armée qui se fût déjà trouvé dans le Corps d'expédition. Il devait s'avancer par Noale, et Trévise, le long de la voie ferrée, jusqu'à l'Isonzo, et même au-delà, si possible.

La gauche devait prendre ses positions contre le Tyrol, sur le territoire de Bellune.

La réserve avait été formée des nouvelles divisions de Cialdini, et avait pour occupation d'observer la ligne de l'Adige.

La division Medici, arrivée le 20 à Vigo d'Arzere, fut dirigée sur Primolano, d'où elle devait passer dans la vallée supérieure de la Brenta, puis dans le célèbre Val de Sugana, et pénétrer ainsi, par le Sud, dans le Tyrol et jusqu'à Trente. Les volontaires de Garibaldi, de leur côté, devaient y arriver par l'Ouest, en traversant les Giudicaria. — Le Tyrol méridional était donc le seul objet que les Autrichiens fussent décidés à défendre dans ces contrées. Aussi allons-nous suivre, avant tout, les mouvements du général Medicis et des volontaires garibaldiens, jusqu'à la publication de l'armistice.

11. Opérations des Italiens contre le Tyrol méridional, dans le courant du mois de Juillet.

Le Corps des volontaires garibaldiens, pour autant qu'on pouvait en disposer contre le Tyrol méridional, avait été porté, vers la mi-Juillet, à 10 régiments et à 2 bataillons de carabiniers (bersaglieri), que l'on forma en 5 brigades. Le 1er bataillon de carabiniers fut adjoint à la 4ème brigade; le 2nd, à la 2ème. Un escadron de guides composait toute la cavalerie; quelques batteries de l'armée régulière en faisaient l'artillerie. Les régiments devaient compter 4 bataillons; cependant le Corps entier se montait alors à peine à 12,000 hommes.

La principale ligne d'opérations du Corps passait par les Giudicaria, remontait la Chiese à partir du lac d'Idro, puis franchissait le col de Bondo entre Agrone et Tione, pénétrait dans le val de Sarca, et, de là, par Stenico et Vezzano, jusqu'à Trente.

Les lignes du Tonal et du col de Stilfs ne pouvaient être que des lignes latérales et accessoires, où des détachements isolés auraient un service d'observation et de première défense.

Le premier principe d'une guerre de montagnes (et c'était ici le cas), c'est *le mouvement*. Garibaldi était très-propre à ce genre de guerre; mais il était fort gêné par ses blessures, et ses aides les plus rapprochés n'étaient nullement faits pour le remplacer en aucune manière.

Les Autrichiens avaient fortifié les passages et les défilés. Pour nous, nous n'accordons que peu de valeur à ces ouvrages-là. Nous n'en parlons que pour faciliter l'orientation sur ce terrain assez difficile, et pour montrer que ces fortifications devaient plutôt exciter et provoquer les masses populaires, qu'elles ne pouvaient servir à une guerre méthodique.

Au Sud de Lardaro, à 700 pas environ du village, et, par

conséquent, au sud de la ligne de séparation des eaux de Bondo, ligne qu'on franchit en passant du val de Chiese dans le val de Sarca, se trouve le fort Lardaro, qui ferme la route, et qui se compose d'une tour carrée, entourée d'une palissade. Trois petits bastions ou redoutes complètent le système de défense du passage.

Quand, en venant du pont de Caffaro, on remonte la Chiese, sur la frontière italo-autrichienne, on arrive, une petite lieue plus bas, à Storo, qui formait le quartier-général des volontaires, et qu'on a seulement trop nommé dans cette petite guerre.

Mais avant d'arriver à Storo, on aperçoit à droite, du côté de l'Est, la vallée de Balneo, qui s'appelle Val d'Ampola dans la partie supérieure. De cette vallée, on passe, près d'un petit lac qui forme le versant des eaux, dans le val di Ledro, d'où l'on parvient à Tiarno, à Bececcha, au lac de Ledro, à Ponale, et, une demi-lieue plus bas, à Riva sur le lac de Garde.

A l'endroit où vient y déboucher, du Sud, le Val Lorina, le val d'Ampola est fermé par un petit fort, celui d'Ampola, lequel n'est guères qu'à $^3/_4$ de lieue de la frontière italienne. Si nous donnons ainsi les distances, nos observations précédentes en feront comprendre les motifs.

Dans le bas de la vallée de Ledro, sur la route que nous avons mentionnée, et tout près du lac de Garde, se trouve le fort de Saint Théodose. Si on le laisse de côté, on peut, le fort d'Ampola une fois pris, arriver à Riva en passant par le Val di Conzei (Valle de Consigli) et près du mont Pichea. Nous pouvons laisser de côté les fortifications du petit port de Riva, et celles du val de Loppio près de Roveredo.

A droite de Riva, la Sarca se jette dans le lac de Garde, dans sa partie nord; remonte-t-on la rivière depuis Torbole, sur un espace d'environ 5 petites lieues, on tombe, près de *alle*

Sarche sur la chaussée de Trente, et, en la suivant dans la direction du Nord-Est, on arrive bientôt au lac de Doblino, au milieu duquel il y a une île portant le vieux château de Doblino que les Autrichiens ont réparé et armé, dans ces derniers temps. Ce château peut être envisagé comme le point central des lignes de défense autrichiennes, dont l'une se dirige vers le Sud, en redescendant le val de Sarca jusqu'à la rive nord du lac de Garde, et dont l'autre remonte le même val de Sarca, et s'étend, par les Giudicaria, le long du lac d'Idro.

Que si de Doblino l'on suit, par Vezzano, la chaussée de Trente, on trouve encore des ouvrages fortifiés, qui ferment le trou de Vala (Buco di Vala), étroit défilé à l'Ouest de Cadine. Ces ouvrages sont à 1 lieue de Trente, ville qui est elle-même entourée de diverses fortifications.

Après avoir franchi la frontière, les 13 et 14 Juillet, Garibaldi transporta son quartier-général à Storo, et établit son domicile à Darzo, tout près de là. Il lui fallait absolument s'emparer des 2 routes qu'il avait devant lui, celle qui traverse les Giudicaria, et celle du Val d'Ampola, dont la première était la plus importante, aussitôt que les opérations prendraient une tournure décisive, et dont la seconde était, au moins, une ligne de second ordre et devait être rendue incapable de nuire dans les opérations qui se feraient par les Giudicaria.

Il fallait, avant tout, que les troupes de Garibaldi s'emparassent du fort d'Ampola. Avant que l'on commencât des mouvements quelconques à cet effet, il y eut, le 16 Juillet, un combat sur l'autre ligne, combat amené par une sortie des Autrichiens du fort Lardaro et par leur marche sur Storo. Il y eut une vive, mais assez courte fusillade entre Storo et Condino, près du Val Soring et de la Rocca Pagana. Les Autrichiens, dont le

but n'avait été que de faire une reconnaissance, se retirèrent dès qu'ils eurent atteint ce but.

Le 19 Juillet, Garibaldi fit canonner le fort d'Ampola, lequel était défendu par 130 carabiniers de la milice et par 20 artilleurs qui desservaient 2 pièces de canon. Vers midi, la garnison capitula, fut désarmée et put se retirer librement.

Ampola pris, Garibaldi voulut s'emparer du Val de Ledro, et commença par pousser la brigade Haug au-delà de l'entrée du Val di Conzei, jusque près du lac Ledro. Cette brigade s'éparpilla beaucoup trop dans les montagnes qui avoisinent le lac.

Le 20, Garibaldi fut averti que des Autrichiens, munis d'artillerie à la congrève, descendaient dans le Val di Conzei sur les derrières de la brigade Haug et par les sentiers du mont Gaverdina. Il envoya aussitôt au secours la brigade Orsini, savoir le 5ème régiment, Chiassi, et le 9ème régiment Menotti Garibaldi, et les achemina sur Bececcha, village qui ferme presque complètement l'entrée méridionale du Val di Conzei.

Chiassi, arrivé en première ligne à Bececcha, le soir du 20 Juillet, envoya au point du jour, un bataillon dans la direction de Locca, par les hauteurs et sur les pentes orientales du val di Conzei. Près de la chapelle de Locca, ce bataillon fut attaqué par les Autrichiens fort supérieurs en nombre, et fut rejeté vers le gros du 5ème régiment, lequel accepta hardiment la lutte près de Bececcha, et avait, pour se soutenir, 3 pièces d'artillerie sur sa gauche.

De nouveaux renforts arrivèrent, savoir 2 bataillons du 9ème régiment, quelques compagnies de la brigade Haug et quelques unes de la brigade Nicotera; cependant il fallut abandonner la position de Bececcha.

Dans l'intervalle, les volontaires se postèrent près de Santa Luzia, à l'Est de Tiarno di sotto, et y furent renforcés par une

nouvelle batterie qui se plaça sur leur gauche. Elle causa passablement de dommage aux Autrichiens, qui sentant qu'ils avaient sur leur derrières, dans le Val de Ledro, les 2500 hommes de la brigade Haug, ne se hasardèrent pas à poursuivre les troupes de Garibaldi.

Vers midi, les Autrichiens remontèrent donc le Val di Conzei, et la tête de colonne des Garibaldiens les suivit jusqu'au-delà de Locco et d'Enguiso.

La perte des volontaires fut assez forte, ce jour-là. Ils avaient perdu environ 500 morts et blessés, bon nombre de prisonniers, qu'on peut évaluer au chiffre de 500, la moitié du chiffre indiqué par les Autrichiens.

Le nombre des Autrichiens engagés dans le combat du 21 ne peut guère avoir été plus grand que celui des volontaires italiens.

Dans la même journée où se livra le combat de Bececcha, les Autrichiens firent une sortie hors du fort Lardaro; mais ils furent repoussés à Condino par le 8ème régiment de la brigade Nicotera.

C'est par là que se terminèrent les combats ou les exploits qui eurent lieu dans ces contrées. Garibaldi chercha, désormais, à occuper le plus de terrain possible, avant la conclusion de l'inévitable armistice. Ses progrès, sous ce rapport, ne furent que de peu d'importance. Dans la vallée de Chiese, il pénétra jusqu'à Pieve di buono, point où la Chiese quitte sa direction de l'Ouest à l'Est pour se tourner du Nord vers le Sud. Pieve di buono est à une petite lieue au Sud de Lardaro, et à 3 lieues en avant de la frontière italo-autrichienne, près du pont de Caffaro.

Un bataillon de la brigade Haug fut envoyé par le Val di Conzei et les pentes du Monte Pichea jusqu'à Campi, 1/2 lieue

au Nord de Riva. Un autre bataillon s'avança par le Val di Ledro jusque près du fort de Santo Theodosio.

Ces divers mouvements furent singulièrement facilités par la circonstance que le général autrichien Kuhn, à l'arrivée de Medici dans le Val de Sugana, rappela de l'Ouest tous les détachements qui n'y étaient pas indispensablement nécessaires pour la défense des forts.

Le 4ème régiment de volontaires et le 2nd bataillon de Bersaglieri de la brigade Piechi furent placés, par le colonel Cadolini, d'abord près de Vezza et du Tonale, afin d'empêcher que les Autrichiens ne profitassent de ce dernier passage pour pénétrer dans le Val Camonica. Ce détachement soutint un heureux combat, le 4 Juillet, et prit une nouvelle position près d'Incudine, entre Vezza et Edolo. Il y resta sans être aucunement importuné par l'ennemi, jusqu'au moment où Garibaldi s'avança sur Storo; alors il reçut l'ordre (le 16, au matin) de reculer vers Cedegola, et de s'avancer, de là, par les hauteurs du Val di Lag le long de la frontière tyrolienne. Ce détachement, posté sur ces hauteurs désertes, et y menant une pénible vie, semble y avoir été oublié par l'État-major de Garibaldi. Ce ne fut qu'après la conclusion de l'armistice, le 26 Juillet, qu'il fut rappelé dans la vallée.

A peine Cadolini eut-il évacué Incudine, que, le 21 Juillet, quelques compagnies d'Autrichiens, descendues du Tonale, vinrent faire visite à Edolo, où elles ne s'arrêterent que peu de temps.

A Bormio, dans la Valteline, il n'y eut, avant l'armistice, qu'un petit combat d'escarmouche livré le 16 Juillet, près de la 4ème Cantonière, et que nous ne mentionnons que parce que la confusion produite par diverses localités du nom de Santa Maria fut une occasion pour les Italiens d'élever des plaintes sans

aucun fondement contre les troupes suisses qui occupaient la frontière, troupes divers articles de gazettes italiennes, tous aussi sots et aussi faux les uns que les autres, prétendaient avoir sympathisé outre mesure avec les troupes autrichiennes, et leur avoir même permis la violation du territoire suisse.

La flotille autrichienne qui occupait le lac de Garde et dont le port était Peschiera, y conserva, durant toutes ces péripéties de la guerre, sa domination absolue; elle était commandée par Monfroni de Monfort, capitaine de corvette. Il est vrai que cette occupation ne lui fut pas rendue difficile par le gouvernement italien, dont on ne saurait justifier la négligence sur ce point, pour peu que ce gouvernement eût des intentions sérieuses quant à la possession du Tyrol méridional.

Nous venons de voir ce que Garibaldi avait pu faire, de son côté, dans ces dernières contrées. Suivons, maintenant la marche du général Medici.

Nous l'avons déjà dit; ce dernier avait reçu, le 20 Juillet, l'ordre positif de quitter Vigo d'Arzere sur la Brenta pour se porter sur Trente par le Val de Sugana. Il marcha donc par Cittadella, et arriva à Bassano, le 21 Juillet. Il avait avec lui 18 bataillons, 2 escadrons et 3 batteries, ce qui aurait dû faire 12,000 hommes et 18 pièces de canon. Cependant sa division n'a été évaluée qu'à 10,000 hommes, de sorte que le bataillon n'était compté qu'à un peu plus de 500 hommes. Cette différence est conforme à toutes nos observations sur l'armée italienne, mais n'est point d'accord, il est vrai, avec les données officielles qui précédent l'explosion des hostilités. Rappelons, d'ailleurs, que la division Medici n'avait pas eu le plus petit combat à supporter, et qu'à peine avait-elle eu même à faire quelque marche un peu orte.

Medici partit de Bassano, le soir du 21 Juillet, et marcha

sur Carpano. De là il détacha un régiment sur la droite, un second sur la gauche des rives de la Brenta, et le porta sur les hauteurs. Ces 2 détachements avaient pour destination de tourner les retranchements que les Autrichiens avaient élevés près du village frontière de Primolano, avant l'endroit où se croisent les 2 routes de Feltre et de Trente. Ils devaient redescendre dans la vallée de la Brenta près de Tezze, en laissant ainsi derrière eux les retranchements des Autrichiens.

Le 22, de bon matin, Medici s'avança, avec ses forces principales, par Cismone et le passage de Kofel (Covolo) jusqu'en face des ouvrages de l'ennemi. Celui-ci avait employé toutes ses forces disponibles pour défendre ces ouvrages et ceux du Val de Sugana inférieur. Ces forces consistaient en un bataillon, de 4 compagnies (au plus 700 hommes), du régiment Archiduc Reynier Nr. 59. Le major Pichler en avait le commandement.

Attaqué en front par Medici, et apprenant qu'il allait être tourné par d'autres troupes, il lui fallut évacuer sa position de Primolano. Peut-être n'est-il pas très-difficile d'imposer à 700 hommes et de leur causer quelque embarras, lorsqu'on peut les attaquer en front avec 5000 hommes, et, par derrière, avec cinq autres mille soldats.

Le major Pichler se retira sur Grigno, y prit position, et envoya son rapport à Trente, en demandant des renforts. On les lui promit, et là-dessus, il marcha à leur rencontre jusqu'à Borgo di Val Sugana, où il passa la nuit.

On lui envoya 2 bataillons (12 compagnies) des régiments Hartmann, Nr. 9 et Reynier Nr. 59. Toutefois, il n'y eut qu'un seul de ces bataillons qui parvint, à Borgo, le 23, avant l'attaque de Medici; le 2nd était encore bien en arrière, près de Pergine. Ainsi, ce jour-là, les Autrichiens placés à Borgo di Val

Sugana n'avaient que tout au plus 2000 hommes à opposer à la division italienne qui allait les attaquer.

Après avoir passé la nuit du 22 au 23 entre Grigno et le Tezze, Medici quitta ses bivouacs à 8 heures du matin; deux lieues plus loin il atteignit le pont du Strigno, qui était barricadé, mais que personne ne défendait. Il fallut un peu de temps pour débarrasser la barricade; on marcha, de là, sur Borgo di Val Sugana, et, vers les 3 heures, on put procéder à l'attaque de ce bourg. On était gêné par le feu d'une batterie à la congrève placée près de Castel Sto. Pietro, au Nord de Borgo. Elle fut bientôt enlevée par un bataillon de bersaglieri. Vers les 5 heures, les Italiens pénétrèrent dans le bourg, et eurent encore à y livrer plusieurs combats dans les rues. Les bersaglieri, que la lutte avait singulièrement animés, poursuivirent les Autrichiens jusqu'à Levico, et Medici, ne pouvant guère faire autrement, y fit avancer toute sa division.

Les Autrichiens évacuèrent Levico à l'approche de la nuit; les Italiens en prirent aussitôt possession.

Les Italiens avaient fait, en moyenne, 6 lieues de route dans la journée du 23, tout en livrant plusieurs combats. C'était un service assez pénible. Toutefois, il faut se rappeler qu'ils avaient affaire à un adversaire beaucoup moins nombreux qu'eux, et qu'il n'y eut que quelques détachements appelés à combattre. Maintenant, leurs troupes étant fatiguées, Medici ne fit pas autre chose, le 24, que de porter ses têtes de colonne de Levico à Pergine, sur la rive Est du lac de Caldonazzo, à $1^1/_2$ lieue de Trente, — ainsi qu'à Vigolo, au Sud du même lac, village d'où, en passant par le Val Sorda on n'a plus qu'une lieue pour arriver à Matarello placé sur le chemin de fer qui conduit de Trente à Vérone.

Dans la journée du 23, le général Kuhn, rendu attentif aux

mouvements de Medici, se prépara à défendre Trente, ainsi qu'a prendre même l'offensive. On comprend, au reste, que la défense de Trente ne pouvait être de grande importance. Il suffit pour cela de se rappeler les vicissitudes militaires des années 1796 et 1797. Pour les Autrichiens, s'ils voulaient se maintenir dans le Tyrol italien, il leur fallait rejeter Medici dans le Val Sugana et lui faire subir des pertes majeures, ou même une défaite complète. Cela n'était pas impossible, si l'on parvenait à réunir toutes les troupes disponibles. Aussi le général Kuhn, homme d'un caractère calme, mais très-résolu en présence de l'action, fit-il jouer le télégraphe dans toutes les directions, notamment du côté de Vérone et du fort de Doblino.

Vérone, on le sait, n'était nullement menacé pour le moment, et pouvait bien, en cas de besoin, se passer de 5000 hommes sur les 20,000 de sa garnison. On pouvait en faire encore venir 3000 de l'Ouest, en n'occupant que faiblement les ouvrages fortifiés, et c'est là ce que le général Kuhn crut pouvoir se permettre pour quelques jours, surtout après l'issue heureuse du combat de Bececcha. Ces 8 à 10,000 hommes se réunissant aux 4000 qu'on avait, pour l'heure, dans le voisinage de Trente, formeraient une masse supérieure en nombre à celle de Medici, et dont on n'avait besoin de distraire que 1500 hommes pour tenir en bride la ville de Trente.

Le général Kuhn fit annoncer aux habitants par des affiches publiques qu'il était résolu à défendre la ville, et chercha par des menaces à les intimider et à les engager à se tenir tranquilles.

C'est un fait assez étonnant, mais constaté par de nombreux témoignages, que les Tyroliens de ces contrées italiennes ne se livrèrent qu'à peu de mouvements. Au dire des Italiens, c'était précisément ces contrées qui soupiraient le plus après leur réunion

avec la grande patrie italienne. Mais, à voir les choses de près, les faits se montrent peu d'accord avec ces assertions. S'il en eût été des sympathies locales comme on le prétendait, certes, Garibaldi eût obtenu des résultats tout autres, malgré les obstacles que lui suscitaient sa santé personelle, le peu d'appui qu'il rencontrait dans son principal entourage, et la défectueuse composition de ses troupes. Nous avons suivi sur le terrain, pas à pas, ses quelques progrès. Toute personne non prévenue pourra facilement en tirer ses conclusions. Disons franchement que l'opinion publique en Italie était grandement induite en erreur par quelques jeunes gens énergiques et au cœur chaud du Tyrol méridional, qui exposaient eux-mêmes leurs biens et leur vie pour le service de leur cause, pour la réunion à l'Italie, se trouvaient eux-mêmes aux premiers rangs sur tous les champs de bataille, et qui s'imaginaient qu'il en était ainsi de tous leurs compatriotes, prêts, croyaient-ils, à faire, dans l'occasion, les mêmes sacrifices patriotiques. Il est constant, toutefois, que ces patriotiques et glorieuses éspérances ne furent en aucune façon confirmées par la conduite des Tyroliens de ces contrées. Et qu'on ne dise pas qu'une force matérielle, prépondèrante, empêcha ou écrasa toute espèce de manifestations patriotiques! Pendant toute la durée du mois de Juillet, les forces autrichiennes étaient si peu considérables dans cette partie du Tyrol qu'un soulèvement des populations eût eu pour lui toutes les chances imaginables de réussite.

Ajoutons encore l'observation suivante: On a beaucoup prètendu dans les journaux italiens *qu'un corps de troupes badoises* avait été placé dans le Tyrol méridional. Or, le fait est qu'il ne s'y trouva *pas un seul soldat badois.* Ces bizarres allégués n'ont peut-être pas d'autre fondement que la présence d'un bataillon du régiment Nr. 50, Grand-duc de Bade (district de Karlsbourg en Transylvanie) lequel y fut rencontré par les troupes italiennes.

Le 25 Juillet, il y eut encore une rencontre près du Val Sorda, entre les Italiens qui s'étaient portés en avant de Vigolo, et un détachement autrichien, qui s'était rassemblé près de Matarelle sur le chemin de fer de Vérone à Trente. Les plus bizarres rapports circulèrent aussi sur cette rencontre, qui, de fait, fut très-insignifiante et complètement fortuite. Les Autrichiens y perdirent 17 hommes en morts, en blessés et en hommes manquant plus tard à l'appel; la perte des Italiens fut pour le moins aussi forte.

Le général Medici pouvait à peine avoir reçu quelque avis de ces combats, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'armistice, nouvelle qu'il s'empressa de faire connaître au général Kuhn.

Les pourparlers relatifs à la position de leurs troupes eurent immédiatement lieu entre les deux généraux. Garibaldi fut également averti, et sans retard, du nouvel état des choses.

12. Opérations sur mer. La flotte italienne attaque Lissa. Bataille navale de Lissa. Suspension d'armes générale.

A. La flotte italienne attaque l'île de Lissa sur la côte de Dalmatie.

Pendant que se passaient les évènements que nous venons de raconter, et quelques autres que nous mentionnerons tout-à-l'heure, il se livra une bataille navale telle que l'histoire n'en avait pas encore présenté de semblable, et dans laquelle l'Autriche, si malheureuse en Bohême, remporta une glorieuse victoire.

L'importance générale et la nouveauté de ce fait nous engagent à en présenter l'ensemble et les détails.

Nous avons laissé l'Amiral Persano et sa flotte dans la

rade et le port d'Ancône, et luttant avec bien des difficultés qui retardaient son entrée en action. Ce retard causait de l'inquiétude, de sorte que Persano fut obligé, tant par l'opinion publique que par les ordres de son gouvernement, de mettre définitivement à la voile. Cialdini pénétrant dans la Vénétie, il ne restait à l'Amiral qu'à obéir, ou à quitter la flotte.

Il préféra d'obéir. Sa première tâche était de chercher à s'emparer de l'île de Lissa. — Cette île est à environ 7 lieues au Sud-Ouest de Spalato. Entre elle et la terre ferme se trouvent les îles de Lesina, Brazza et Solta. Lesina est séparée de Lissa par un bras de mer de 4 à 5 lieues de largeur.

L'île de Lissa a déjà joué un rôle dans le moyen-âge comme station maritime pour les flottes. Les Russes, les Anglais et les Français s'en sont disputé la possession au commencement de ce siècle. En 1815, elle passa, ainsi que la Dalmatie, au pouvoir de l'Autriche, et a beaucoup perdu dès-lors de sa prospérité antérieure. En 1815, elle comptait encore 20,000 habitants; elle n'en a plus que 7000 actuellement. Elle a une longueur, de l'Est à l'Ouest, d'environ 3 lieues, et une largeur, du Nord au Sud, d'environ $^5/_4$ de lieue, en moyenne. On y trouve plusieurs baies et 2 ports principaux; le port militaire est celui de Saint Georges; il est situé au Nord-Ouest de l'île; il est bien défendu, et enfoncé dans les terres; le second port est plus grand; il est aussi fortifié; mais il est dans une contrée moins accidentée; c'est le port de Comisa, situé sur la côte Ouest de l'île. Les Autrichiens ont dans l'île, des dépôts de charbon, de vivres, de munitions, et de toute espèce d'objets d'équipement maritime. Un télégraphe sous-marin relie l'île Lesina d'abord, puis à la terre ferme, près de Spalato. Tout près de Lissa, et sur une ligne qui aboutirait à Ancône, se trouvent encore les petites îles rocheuses de Busi, de St. André et de Pomo; puis Melisello, au Nord de St. André.

L'île de Busi est tout près de la côte Ouest de Lissa; celle de Pomo est la plus éloignée; sa distance de Lissa est d'environ 9 lieues.

C'était donc cette île de Lissa qu'il s'agissait de prendre.

Le 16 Juillet, vers les 3 heures de l'après-midi, l'Amiral partit d'Ancône. La flotte qu'il conduisait alors consistait en 28 bâtiments, parmi lesquels se trouvaient 11 vaisseaux cuirassés, 4 frégattes à vis, 1 corvette à vis, 2 autres à roues, 4 avisos, 4 chalouppes canonnières, 1 vaisseau-hôpital et 1 vaisseau pour l'approvisionnement.

La frégatte Garibaldi fut laissée à Ancône pour les réparations dont elle avait besoin; on y laissa de même l'aviso ***Christophe Colomb*** comme navire gardien qui avait à croiser devant le port.

L'aviso Flavio Gioja fut envoyé jusqu'au promontoire de Gargano pour y croiser, et pour diriger sur Lissa plusieurs vaisseaux qu'on attendait encore de Tarente et de Brindisi et dont la destination primitive était Ancône. Parmi ces vaisseaux se trouvait en particulier le navire-bélier ***l'Affondatore,*** dont on se promettait les plus grands services en cas de bataille navale.

Les ancres une fois levées, Amico, le chef de l'État-major de Persano, quitta le premier le port. Il s'était déguisé et embarqué sur une espèce de Schooner, nommée Trabaccolo, pour aller aborder à Lissa et pour s'y instruire plus facilement de la nature des fortifications de l'île et des meilleurs points de mouillage ou de débarquement. Son bâtiment fut remorqué jusque dans la proximité de l'île par l'aviso à vapeur ***le Messager.***

Le gros de la flotte dirigea sa course d'abord sur l'île de Lossin, c'est-à-dire un peu vers le Nord-Est, pour induire l'ennemi en erreur, s'il lui venait la nouvelle que la flotte italienne avait quitté les parages d'Ancône.

Ce ne fut qu'au commencement de la nuit que la flotte

changea de direction et cingla directement sur Lissa. Le 17 Juillet, au coucher du soleil, Amico rencontra la flotte italienne à l'endroit dont on était convenu, et fit son rapport sur les batteries des ports de Saint Georges et de Comisa, ainsi que sur le nombre de leurs canons, et les autres résultats qu'il avait obtenues dans la course qu'il avait faite en reconnaissance.

Persano donna aussitôt ses ordres:

Le contre-amiral Vacca, suivi des vaisseaux cuirassés le Prince de Carignan, le Castelfidardo et l'Ancône, ainsi que de la corvette à *vapeur* Guiscardo, devait canonner le port de Comisa.

Le gros de la flotte, savoir 8 vaisseaux cuirassés, la corvette à vapeur ***Hector Fieramosca*** et l'aviso, ***„le Messager“*** devaient mouiller, sous le commandement de Persano lui-même, devant le port de St. Georges et l'attaquer.

Le vice-amiral Albini accompagné des fregattes ordinaires ***Marie Adélaide***, ***Gæta***, ***le Duc de Genève***, ***Victor Emmanuel***, et de la Corvette le ***Saint Jean*** devait essayer d'opérer un débarquement, près du petit port de Porto Manego, à l'angle Sud-Est de l'île, en dos du port de St. Georges. Le commandant Monale devait commander les troupes de débarquement.

Le commandant Sandri avait à se rendre à Lesina avec les chaloupes canonnières, et à y détruire le télégraphe sous-marin, ainsi que tous les autres signaux et moyens de communication.

L'Explorateur fut averti, par le moyen des Avisos, qu'il avait à croiser au Nord, entre Pomo et la côte dalmate, dans les parages de La Bianca et d'Alt-Trau, en conservant au Sud la ***Stella d'Italia*** entre St André et Pelagosa.

Le vaisseau-hôpital le ***Washington*** et le vaisseau d'aprovisionnements, ***l'Independance***, avaient à rester près de Busi, pour les cas qui pourraient se présenter.



Le 18 Juillet, à l'aube du jour, toutes les divisions devaient être rendues à leur poste; mais ce ne fut que vers les 11 heures que ces diverses instructions se trouvèrent exécutées.

Vu la petitesse de l'île, il n'était pas difficile d'établir des communications entre les différents postes. Un aviso, qui ne fait que 10 nœuds à l'heure (10 nœuds, soit 10 milles, dont 60 pour un degré de l'équateur) peut faire le tour de l'île en 2 heures. Il y eut cependant beaucoup de confusion dans la remise et dans l'exécution des ordres.

Vacca commença à bombarder les fortifications du port de Comisa, mais il dut bientôt s'apercevoir qu'il ne faisait pas grands progrès, à cause l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. C'est ce qui a toujours lieu quand des vaisseaux sont appelés à attaquer des localités élevées. Veut-on s'en rapprocher, il faut être soi-même à une hauteur qu'on ne saurait obtenir; reste-t-on à distance, de manière cependant à voir encore quelque chose, la distance est trop forte pour que l'artillerie puisse produire quelque effet. Cet inconvénient se fait tout particulièrement sentir dans les vaisseaux cuirassés qui n'ont qu'une seule batterie, peu au-dessus du niveau des eaux.

C'est aussi pour cela qu'en France on a construit des frégattes cuirassiées à 2 batteries l'une au-dessus de l'autre, p. ex. les frégattes Magenta et Solférino; mais on n'a pas pu les cuirasser complètement. On n'a pu le faire qu'à la ligne de flottaison, soit un peu au-dessus, soit un peu en-dessous, ainsi qu'aux embrasures de la batterie supérieure, pour ne pas trop en limiter la portée.

Vacca, reconnaissant l'insuffisance de son tir, abandonna son attaque de Porto Comisa, et cingla vers Porto Manego, précisément au moment où Persano lui envoyait l'ordre de laisser au moins un vaisseau devant Comisa pour occuper la garnison du

port et pour l'empêcher d'aller porter du secours au port de St. Georges.

Albini, posté près de Porto Manego, n'y avait pas remporté plus de succès que Vacca, et cela pour les mêmes raisons; il n'avait pu y opérer son débarquement. Vacca se dirigea du côté de Persano.

De son côté, l'Amiral Persano avait commencé, vers les 11 heures de la matinée, à canonner le port de St. Georges. Il fit avancer, de l'Est, la moitié de son escadre, savoir 4 vaisseaux cuirassés commandés par Ribotty, contre les ouvrages fortifiés au nord du port, et garda pour lui-même l'attaque de la partie du Sud. La frégatte Garibaldi vint l'y rejoindre d'Ancône.

Vers les $1^1/_2$ heure, un magazin à poudre sauta dans les fortifications de l'entrée du port, et détruisit une batterie autrichienne. C'était l'œuvre des vaisseaux de Persano. A 3 heures, nouvelle explosion due à l'artillerie de Ribotty. Les forts de l'entrée du port cessèrent de tirer, à l'exception de la batterie très-haut placée de la tour aux télégraphes.

Maintenant Vacca s'approcha.

Persano ordonna au ***Formidable*** de mouiller à l'entrée du port, — à la ***Maria Pia*** et au ***Saint Martin*** de pénétrer dans le port et d'en faire taire les batteries intérieures; à Vacca d'occuper par son feu le fort de la tour aux télégraphes.

Ces ordres ne s'exécutèrent que très-lentement, de telle sorte que, la soirée venue, Persano dut renvoyer au lendemain une partie de leur exécution. On abandonna le projet de débarquer près de Porto Manego; mais, en revanche, on voulait essayer de débarquer, le 19, près de Porto Carobert, au Nord-Est de l'île et à l'Ouest de St. Georges.

Le soir du 18, vers les 6 heures, presque toute la flotte italienne fut réunie à la hauteur du port St. Georges; le capi-

taine Sandri y arriva à son tour de Lesina, avec ses chaloupes canonnières, après avoir exécuté les ordres dont on l'avait chargé.

Pendant la nuit du 19, les frégattes à vis, ***le Prince Humbert et Charles Albert***, la corvette à vapeur ***Governolo,*** et le navire-bélier ***l'Affondatore,*** qui arrivaient de Brindes et d'Ancône, se réunirent à la flotte. Ils amenaient avec eux de nouvelles troupes de débarquement, de sorte qu'on avait 2200 soldats de prêts, pour la journée du 19 Juillet, et pour cette opération difficile.

Dans la soirée même du 18, l'Amiral Persano fut averti que la flotte autrichienne avait quitté la rade de Fasana dans l'intention de l'attaquer. Il crut que cette flotte était partie dans l'après-midi de cette même journée du 18; au fond, les Autrichiens n'avaient en vue que d'aller défendre Lissa:

Or, de la rade de Fasana près de Pola jusqu'à Lissa, il y a 150 milles maritimes (de 60 au degré). Qu'un vaisseau fasse 10 nœuds à l'heure, il parcourra cet espace en 15 heures de temps.

Mais une flotte ne peut cingler aussi rapidement qu'un navire isolé, fût-ce le plus mauvais marcheur. Ceci est aussi vrai des flottes à vapeur que des flottes à voiles.

Une flotte doit rester réunie. Il s'ensuit que c'est aux navires les plus lents à marquer le pas. Il faut, de plus, s'occuper des navires qui restent en arrière des autres, et, par conséquent, il faut souvent retarder sa propre marche. Ajoutons que, parfois, les meilleurs navires à vapeur sont arrêtés par l'un ou l'autre dommage survenu dans les machines.

On peut donc compter qu'en noyenne une flotte ne fera pas plus de 7 nœuds à l'heure, fût-elle même composée des meilleurs bâtiments.

Or, si la flotte autrichienne avait réellement quitté, le soir du 18 Juillet, la rade de Fasana, on ne pouvait guères l'attendre à Lissa avant le 19 au soir, et l'on devait penser qu'elle s'abstiendrait très-probablement d'engager le combat à l'entrée de la nuit.

La flotte itallienne n'avait donc pas autre chose à faire que de tenter une première, et même une seconde attaque contre Lissa. Car, si cette île venait à être prise avant l'arrivée de la flotte ennemie, celle-ci se trouverait dans une position fort critique. Vînt-elle même à battre les Italiens en pleine mer, il lui aurait encore fallu attaquer les parties de l'île déjà occupées et défendues par les Italiens, et elle eût eu affaire avec les batteries de terre, comme avec celles de la flotte, laquelle, bien que battre, aurait pu se réfugier sous la protection des forts de l'île.

„L'Amiral Persano donna ses ordres en conséquence pour le 19 Juillet:

„Albini, suivi de l'escadre des vaisseaux en bois et des petites chaloupes canonnières du capitaine Sandri, essaiera d'un débarquement; les frégattes cuirassées, à fond plat, le ***Terrible*** et le ***Varèse*** canonneront le port de Comisa, pour en tenir en haleine la garnison. Le vaisseau cuirassé le ***Formidable*** cherchera à pénétrer dans le port de St. Georges et à en faire taire les batteries intérieures. Il sera appuyé par les navires de Vacca, le ***Prince de Carignan, Castelfidardo et l'Ancône,*** — tandis que les vaisseaux, ***le Roi de Portugal et Palestro*** ouvriront un feu violent contre le fort aux télégraphes, et que l'Amiral Persano, avec les vaissaux, ***le Roi d'Italie***, ***le Saint Martin*** et la ***Maria Pia***, empêchera les batteries autrichiennes de s'opposer au débarquement des troupes d'Albini."

On différa d'heure en heure l'exécution de ces dispositions, parce que l'Amiral craignait que Tegethoff n'arrivât et ne surprît la flotte italienne dans son état d'éparpillement.

Enfin, l'après-midi, comme les croiseurs annonçaient de tous côtés qu'on n'apercevait pas la moindre vapeur à l'horizon, on se mit à l'œuvre, vers les 3 heures

Le Formidable, placé sous les ordres du capitaine Saint-Bon, s'élança vaillamment dans le port de Saint Georges, et, bien que le point de mire de tous les feux de l'artillerie intérieure du port, il prit ses distances à l'entrée même du port et à environ 400 pas des ouvrages fortifiés. Il eut beaucoup à souffrir, notamment d'une des batteries du nord, qui le prenait en flanc et contre laquelle il ne pouvait rien lui-même.

Persano ordonna à *l'Affondatore* de faire jouer, à l'entrée du port, ses pièces de 300 contre la dite batterie. Mais, vu la situation générale, cette mesure ne pouvait pas amener un grand résultat.

A son tour, Vacca rangea ses 3 vaissaux cuirassés sur une même ligne, pénétra dans le port et y ouvrit un feu terrible contre les batteries intérieures, sans pouvoir cependant être très-utile *au Formidable*, qui couvrait lui-même les batteries autrichiennes, — d'autant plus, que les maneuvres étaient fort difficiles dans un port qui n'a que 400 pas de large sur une longueur d'environ 4000 pas.

En général, les navires cuirassés se meuvent plus lourdement à cause de leur longueur, et changent plus difficilement de positions que les vaisseaux ordinaires, ces derniers fussent-ils même beaucoup plus forts en artillerie.

Pour mieux nous représenter l'état réel de la difficulté, prenons quelques chiffres bien positifs dans les essais tentés en France par la flotte.

Le Napoléon est un navire ordinaire, en bois, de 90 canons, d'une longueur de 71 mètres et d'une largeur de 16,80, Le vaisseau „*la Couronne*“ est un navire cuirassé, à un pont.

qui porte 40 canons, et qui a une longueur de 80 mètres sur une largeur de 16,70. C'était le vaisseau cuirassé de la flottille d'essai qui obéissait le mieux au gouvernail, et qui, de même que le Napoléon, tournait sur une circonférence de 305 mètres de diamètre, tandis que les vaisseaux cuirassés, moins sensibles à l'action du gouvernail, et chargés de 52 canons, avaient besoin d'une circonférence à diamètre de 380 à 400 mètres. On peut se faire une idée, d'après ces données, des difficultés que Vacca avait à surmonter dans le port étroit de Saint Georges.

Aussi l'abandonna-t-il bientôt, et fut-il suivi, peu de temps après, par le *Formidable*, qui avait énergiquement combattu, mais n'avait pu atteindre complètement son but.

Le débarquement projeté pour le 19 ne s'effectua pas davantage. Le vent souffla du Sud-Est pendant toute la journée, et devint plus frais encore, dans la soirée. Les brisans étaient forts; les chaloupes ne pouvaient attérir qu'avec peine. La nuit vint, et l'Amiral ordonna d'arrêter tous les essais de débarquement et de les différer jusqu'au lendemain.

Le Formidable avait perdu, le 19 Juillet, environ 60 hommes en morts et en blessés; il était de plus, si mal arrangé qu'il reçut l'ordre de se retirer sur Ancône. — Le vaisseau *l'Ancône*, capitaine Piola, avait perdu 23 hommes par suite de l'éclat d'une grenade autrichienne; en outre, le feu y avait éclaté et n'avait pu être éteint qu'avec beaucoup de peine.

Dans la nuit du 19 au 20, tous les navires cuirassés disponibles se rangèrent en ligne de bataille dans la rade, à l'entrée du port de Saint Georges.

Au point du jour, *le Piémont*, navire à vis, amena de nouvelles troupes de débarquement, de sorte que l'Amiral disposait actuellement de 34 bâtiments de guerre.

Le 20, au matin, le temps était à l'orage; il avait plu et

même fortement pendant la nuit. Le vent changea plusieurs fois de direction.

Malgré ces inconvenients, Persano disposa tout, vers les 3 heures du matin, pour un sérieux essai de débarquement. On a de la peine à comprendre qu'il ait pu vouloir d'une opération qui était devenue si difficile, et qui, le jour précédent, avait déjà complètement échoué. On battit le rappel, le 20, à 3 heures du matin sur tous les vaisseaux d'Albini; on mit les chaloupes à la mer; mais elles ne purent franchir la ligne des brisans.

Au même moment, l'Amiral Persano envoya l'ordre aux vaisseaux cuirassés le *Terrible* et le *Varèse* de recommencer le bombardement du port de Comisa.

Tous les vaisseaux devaient reprendre leur poste de la veille pour commencer l'attaque de Lissa.

Le matin, vers les 8 heures, voici quelle était la position de la flotte:

Albini et Sandri, suivis de l'escadre ordinaire et des petites chaloupes canonnières, étaient occupés près de Porto Carobert à l'opération du débarquement. Le *Terrible* et le *Varèse* se disposaient à bombarder Porto Comisa. Le *Formidable* transporta ses blessés sur le vaisseau-hôpital *le Washington;* le *Roi de Portugal* et *le Castelfidardo* signalaient des avaries dans leurs machines. Le reste des navires cuirassés stationnait devant le port du Saint Georges et attendait des ordres plus précis.

C'est alors qu'au milieu d'une forte averse arriva du côté du Nord-Ouest le vaisseau *l'Explorateur* qui avait croisé jusqu'alors entre Pomo et La Bianca, et qui annonça, par ses signaux, qu'il avait aperçu des *bâtiments suspects*, et enfin *la flotte ennemie* venant du Nord.

B. Bataille navale de Lissa.

A partir du 17 Juillet, le contre-amiral Tegethoff, posté dans la rade de Fasana, reçut plusieurs télégrammes qui lui faisaient connaître les mouvements de la flotte à son départ d'Ancône, et son attaque de Lissa. Au commencement, il croyait à peine que cette attaque fût sérieuse; il la prenait pour une simple démonstration tendant à lui faire abandonner la côte de l'Istrie, et à procurer aux Italiens un accès plus libre dans ces parages. Cependant, le 19 Juillet, ayant reçu du Commandant en chef de Zara des télégrammes qui ne laissaient plus de doutes sur la réalité de l'attaque de Lissa, Tegethoff se résolut à mettre à la voile et à attaquer l'ennemi pour débloquer les ports menacés.

La flotte était partagée en 3 divisions.

1) La 1ère division se composait des navires cuirassés ***l'Archiduc Ferdinand Maximilien*** (vaisseau-amiral), ***le Habsbourg, l'Empereur Maximilien, Don Juan d'Autriche, le Prince Eugène, la Salamandre et le Dragon.*** Cette division était conduite par Tegethoff lui-même.

2) La 2nde division se composait de navires en bois très-massifs; c'était le vaisseau à vapeur, à vis, l'Empereur, la frégatte à vapeur ***la Novare, le Prince Schwarzenberg, le Comte Radetzky, l'Adriatique, le Danube,*** et la corvette à vis ***l'Archiduc Frédéric.*** Le Commodore Petz commandait cette division; le vaisseau de ligne ***l'Empereur*** portait le pavillon.

3) La 3ème division se composait de légers navires en bois, savoir des chaloupes canonnières à vis, de 2nde classe, ***Hum, Dalmate, Reca, le Combattant, le Phoque, Velebich et Wall.***

Chaque division de la flotte comptait ainsi 7 navires. La flotte avait pour Avisos les 4 vapeurs à roues ***l'Impératrice***

Elisabeth, ***André Hofer***, ***Stadion et Greif*** (Yacht à vapeur). Elle comptait donc, en tout, 25 bâtiments, et portait environ 500 canons.

Le contre-amiral Tegethoff quitta la rade de Fasana le 19 Juillet, vers midi.

Le 20, à 7 heures du matin, ses avisos lui firent savoir que plusieurs vaisseaux ennemis étaient en vue. Probablement, ils n'avaient aperçu que ***l'Explorateur,*** mais en différents endroits. Le temps était alors assez orageux; le soleil ne pénétrait que rarement à travers les nuages. On ne voyait que par intervalles, soit des vaisseaux, soit les îles rocheuses de Pomo, de Saint André et de Melisello. Le vent soufflait si fort du Sud-Ouest, et élevait de telles vagues, que les 4 petits bâtiments cuirassés de la flotte autrichienne furent obligés de fermer leurs embrasures.

Tegethoff suivait la côte de Dalmatie, mais à distance, et se dirigeait du Nord-Ouest au Sud-Est. A la hauteur de Zirona et de Solta, il se rapprocha davantage de la direction du Nord au Sud. Le vent se calma peu-à-peu, puis passa au Nord-Ouest; le temps s'éclaircit; tout-à-coup les deux flottes se virent en face l'une de l'autre.

Averti par ***l'Explorateur*** de l'approche de l'ennemi, Persano donna l'ordre de se ranger en ligne de bataille. Avant tout, les navires en bois, commandés par Albini, devaient rembarquer leur matériel. Les vaisseaux ***le Varèse*** et ***le Terrible*** avaient été détachés en mission particulière, et c'est ainsi qu'il arriva que la flotte italienne ne put présenter au combat que 10 navires cuirassés.

Persano leur avait donné la direction de l'Ouest au Sud-Ouest pour se former en ligne de combat.

Entre 9 et 10 heures du matin, dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, il y avait en ligne:

La Maria Pia, le Varèse, le Roi du Portugal, le Saint Martin, le Palestro, l'Affondatore, le Roi d'Italie, l'Ancône, le Castelfidardo et le Prince de Carignan.

De ces 10 navires, il y en avait 3 de légers, *le Carignan, le Palestro et le Varèse.* Ces navires n'étaient pas encore sur la même ligne de sillage et les distances n'étaient pas encore prises; toutes conditions qui rentrent nécessairement dans la formation d'une ligne de combat, mais dont l'exécution ne donnait pas encore une ligne parfaite, puisque, d'après l'ordre traditionnel, il fallait que le vaisseau *le Carignan* occupât la tête de la flotte et que les autres navires entrassent dans ses eaux.

Il fallait donc, pour suivre les anciennes habitudes de la marine, que chaque bâtiment fit une conversion sur lui-même et sur place.

Jusqu'à présent, nous avons 3 groupes de vaisseaux qui cinglent dans la direction Ouest-Sud-Ouest. Le premier de ces groupes forme l'arrière-garde, qui, actuellement est en tête, et qui se compose de la *Maria Pia*, du *Varèse* et du *Roi de Portugal.* Ce dernier porte le pavillon de la division. Le commodore Ribotty l'y a déployé.

Le 2nd de ces groupes est formé par le *Saint Martin*, le *Palestro, l'Affondatore* et le *Roi d'Italie.* L'Amiral Persano y a arboré son pavillon.

Le 3ème groupe, formé par *l'Ancône,* le *Castelfidardo* et le *Prince de Carignan* devait servir d'avant-garde, mais se trouvait alors en queue de la ligne. Le contre-amiral Vacca avait déployé son pavillon sur le *Prince de Carignan.*

Par suite de divers messages qu'il venait de recevoir, Persano fit prendre une direction plus à l'Ouest, de telle sorte que l'escadre de vaisseaux cuirassés cinglait à-peu-près de l'Est à l'Ouest. La *Maria Pia* occupait encore la tête de la colonne, et le *Carignan* était en queue.

Le temps s'éclaircit; Persano put voir de très-près l'ennemi; reconnaissant que les 3 groupes étaient passablement distants l'un de l'autre, et que celui de Vacca était le plus éloigné, il ordonna, par signaux, que chaque navire fît une conversion entière et que *tous entrassent dans les eaux du Prince de Carignan.* Cela rétablissait la ligne de bataille, supposé que les distances fussent bien observées. Malheureusement, cette condition-ci ne fut pas remplie. Maintenant la flotte fit voile de l'Ouest à l'Est. Le *Prince de Carignan* conduisait la ligne; la *Maria Pia* était en arrière.

Après avoir rétabli la ligne de bataille, l'Amiral, accompagné, d'Amico, son chef d'État-major, et de deux officiers subalternes, les lieutenants de marine Gaudiano et de Luca, quitta son vaisseau-amiral, le *Roi d'Italie*, pour se rendre sur le vaisseau-bélier, *l'Affondatore* (l'enfonceur), qu'il fit ranger en seconde ligne, de telle sorte que la ligne de bataille proprement dite ne présentait plus que 9 vaisseaux cuirassés, divisés en 3 groupes égaux.

Au nombre des accusations qui furent portées, après la bataille de Lissa, contre Persano, les plus amères, les plus mordantes, ont précisément trait à sa conduite à l'occasion de l'Affondatore. En effet, presque tous les journaux ont prétendu que Persano n'avait songé qu'à sa propre sûreté personelle en se rendant sur ce dernier navire.

Voici ce que dit le rapport officiel:

„C'était pour la première fois que les nouveaux engins de guerre allaient se remontrer dans un combat naval. Aussi l'Amiral trouva convenable de se placer, en-dehors de la première ligne, *sur un vaisseau cuirassé de rapidité supérieure*, afin de pouvoir, selon l'occurrence, prendre part au combat au moment le plus opportun, et aussi pour *faire parvenir plus promptement ses*

ordres aux diverses parties de sa flotte. C'est pour cela qu'il fit choix de l'Affondatore sur lequel il arbora son pavillon, et où il se fit accompagner du chef de son État-major, ainsi que d'un des officiers préposés aux signaux et d'un des officiers subalternes du dit État-major".

Avouons que ce rapport n'est pas très-concluant. D'abord, l'Affondatore aurait donc été appelé à faire le service d'aviso ou d'une frégatte d'école. Mais est-ce donc pour cela qu'on avait fait construire ce coûteux navire? sa rapidité devait-elle servir à le faire transformer en vaisseau-poste? Sa destination n'était-elle pas plutôt de porter de puissants coups dans les flancs des vaisseaux ennemis? De plus, les moyens de faire connaître les ordres de l'Amiral n'étaient-ils pas bien connus, et ne rendaient-ils pas tout-à-fait superflu le passage de l'Amiral sur son nouvel aviso?

D'autre part, voilà l'Affondatore transformé *en vaisseau de réserve!* Voilà l'Amiral faisant le service d'un surveillant, et prêt à lancer son puissant navire contre les navires ennemis, selon que l'occasion s'en présentera! C'est, il est vrai, la destination de l'*Affondatore,* et l'on peut approuver que l'Amiral se trouve précisément sur ce navire, et dans ce but là. Mais ce dernier but exclut le premier, que nous venons de mentionner. *Ou l'Affondatore* est un vaisseau de réserve *ou* c'est un Aviso. *Il ne peut rendre ces deux genres de service à la fois.*

Or, en tant que vaisseau de réserve, *l'Affondatore* n'a rendu aucun service dans le combat naval de Lissa. On ne pourrait excuser cette inaction, qu'en prouvant que l'Amiral n'a jamais trouvé un moment favorable pour entrer en combat. Nous verrons plus tard si ce genre d'excuse présente quelque chose de valable. — Les accusations portées contre Persano sont particulièrement aggravées par l'assertion qui déclare que, pendant toute la durée du combat, *Persano n'a jamais*

arboré son pavillon-amiral sur l'Affondatore, mais que ce pavillon est resté sur le navire *„le Roi du Portugal"*, assertion dont on conteste la valeur, il est vrai, mais qui trouve malheureusement un assez grand appui dans diverses circonstances de la bataille.

Au reste, quelque opinion que l'on se fasse sur ce triste incident, on ne saurait nier que le passage de l'Amiral sur *l'Affondatore, précisément alors que la bataille allait s'engager,* n'ait été une mesure tout-à-fait irregulière, injustifiable même au point de vue militaire, et qui devait nécessairement amener de la confusion dans les évolutions.

Lorsque Tegethoff eut aperçu distinctement la flotte italienne, les navires cuirassés de cette flotte faisaient justement voile de l'Ouest à l'Est, avec une légère inclinaison vers le Nord. Chaque vaisseau avait opéré son mouvement de conversion, quelques uns seulement en partie; — mais les navires ne se reliaient pas encore; les groupes surtout étaient encore passablement éloignés l'un de l'autre. Les vaisseaux de chaque groupe n'avaient pas même encore pris leurs distances convenables. Ils n'avaient pu, dans leur mouvement de conversion, former les mêmes courbes, vu la différence d'action de leurs gouvernails, et vu la différence qui existait soit dans la longueur des navires, soit dans l'activité et la force des machines à vapeur.

Si la ligne des navires cuirassés avait été faite dans les proportions usitées, elle aurait eu une longueur de 9000 pieds ($1^1/_2$ mille marin, soit 3000 pas). Actuellement, elle était bien du double de longueur.

En dehors de *cette* ligne italienne, les Autrichiens aperçurent, à leur approche, une seconde ligne qui leur semblait vouloir se réunir avec la première. C'était une erreur de leur part; car cette seconde ligne n'était autre que l'escadre de l'Amiral Albini. Celui-ci



n'avait eu que peu affaire avec le chargement du matériel de débarquement, parce qu'on n'avait encore débarqué que peu de troupes. Il exécutait, en ce moment, les premiers ordres de Persano de former la ligne en présentant la proue de ses navires dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest. Le vaisseau d'Albini le plus rapproché de l'escadre cuirassée en était encore distant de $1^1/_3$ de mille. Albini avait 8 gros navires en bois, et plusieurs de dimension plus petite.

La flotte de navires en bois ne prit, en quelque sorte, aucune part au combat, si ce n'est par quelques salves tirées de loin contre les Autrichiens. Ce qui faisait défaut, c'était ici, comme dans la bataille de Custozza, l'influence d'une forte direction imprimée par des chefs habiles et expérimentés. Ce défaut frappe d'autant plus que l'Amiral autrichien sut faire un excellent emploi de ses vaisseaux en bois, en combinant leur action avec celle des vaisseaux cuirassés.

De fait, il y avait là *21 navires autrichiens combattant contre 9 navires italiens.* L'Affondatore n'entre pas en ligne de compte. Quel autre résultat n'aurait-on pas obtenu si l'Amiral en chef italien, au lieu de s'appliquer à suivre du haut de *l'Affondatore* les vicissitudes d'un combat naval livré avec toutes les ressources modernes, s'était donné pour tâche de faire servir toutes ces mêmes ressources à procurer la victoire à ses troupes et à son pays!

Il est impossible qu'il ait été surpris à l'improviste par l'attaque de Tegethoff. Cela résulte de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, et des nouvelles que Persano avait reçues sur les intentions de l'Amiral autrichien. Il avait eu 24 heures, au moins, pour se préparer à toute espèce d'attaque.

Voici dans quel ordre se présenta la flotte autrichienne:

Elle formait 3 lignes, l'une derrière l'autre; la 1ère, formée par les vaisseaux cuirassés; la 2nde, par les navires en bois de

forte dimension; la 3ème, par des navires en bois de dimension plus petite. Chacune de ces lignes comptait 7 vaisseaux; on peut donc les énumérer, de la droite à la gauche, par leur rang d'ordre, du Nr. 1 au Nr. 7. Le Nr. 4 occupera, par conséquent, le milieu de chaque ligne.

Les navires Nr. 1 de la 2nde et de la 3ème divisions marchaient dans les eaux du navire Nr. 1 de la 1ère ligne; les navires Nr. 2 des mêmes 2nde et 3ème divisions suivaient le sillage du Nr. 2 de la 1ère; et ainsi de suite.

Les divisions de la flotte autrichienne n'étaient pas déployées sur une ligne droite, mais en ordre de chasse et en angle saillant, de telle sorte que le navire Nr. 4, occupait le sommet de l'angle, que les navires Nr. 3, 2 et 1, se détachaient en arrière et à droite, et que les navires Nr. 5, 6 et 7, formaient le flanc gauche.

Il y avait, dans cet arrangement, de grands avantages pour l'attaque; car les navires qui se trouvaient ainsi placés, 2 à 2 ou 3 à 3, l'un près de l'autre, pouvaient se soutenir mutuellement en attaquant un vaisseau ennemi; et la division entière restait plus unie, plus concentrée dans ses manœuvres que si elle avait été formée en coin. Les navires cuirassés donnaient et recevaient le premier coup, que leur force particulière leur permettait de mieux supporter; puis, une première lacune, un premier dégât introduits dans la flotte ennemie, les vaisseaux en bois pouvaient s'approcher avec moins de danger et coopérer au gain de la bataille.

Tegethoff voulait d'abord donner pour signal ces mots-ci: „Il nous faut vaincre à Lissa", et les avait déjà préparés. Toutefois il dut y renoncer pour se borner à prendre des dispositions plus pressantes et plus nécessaires, la flotte italienne s'étant approchée dans l'intervalle.

L'Amiral Persano, posté sur *l'Affondatore*, derrière la ligne

des vaisseaux cuirassés, voyait assez peu ce qui se passait du côté de l'ennemi. C'est aussi pour cela que l'usage a prévalu qu'un Amiral fût toujours, non pas au premier rang, mais au milieu de sa flotte. Il ne faut pas vouloir établir de ligne de comparaison avec ce qui se passe dans une armée de terre. Il n'y a sur mer pas d'autres hauteurs que celles que forment les vagues. L'Amiral ne peut pas en choisir une pour s'y établir d'une manière fixe; et les vagues elles-mêmes se cachent d'autant plus les unes les autres qu'il y en a un plus grand nombre entre le spectateur et l'objet qui fixe ses regards.

Le contre-amiral Vacca reconnut fort bien la situation, et dirigea, en conséquence, le navire *Carignan* un peu plus vers le nord, ce qui mettait sa division sur une ligne à-peu-près parallèle avec le flanc gauche des navires cuirassés de l'ennemi qu'il cherchait à longer et à dépasser. Son intention était de tourner ces navires cuirassés et de tomber sur les vaisseaux en bois de la flotte autrichienne. —

Mais la manœuvre de Vacca augmenta la distance entre sa division et la seconde, celle du centre, laquelle était conduite par le navire le *Roi de Portugal* que Persano avait quitté.

Pendant que ces choses se passaient du côté de la flotte italienne, l'Amiral Tegethoff donna l'ordre à chacune des divisions de sa flotte de faire prendre a chaque vaisseau ses distances définitives et de fermer les intervalles. Les divisions placées en arrière devaient se relier fortement à celles du premier plan, à distance convenable; enfin la division des navires cuirassés devait porter sur l'ennemi et chercher à en couler bas les vaisseaux.

Lui-même se jeta avec sa division ***dans l'intervalle entre Vacca et le centre de la flotte italienne***, et attaqua le centre. Son principal but était le navire „*Roi de Portugal*“, ce qui donne presque le droit de conclure que le pavillon-amiral y était encore arboré.

Le *Roi d'Italie*, capitaine Faa di Bruno, se défendit héroïquement, bien qu'il fût attaqué par 3 vaisseaux à la fois. Parmi ces derniers se distinguait particulièrement le vaisseau-pavillon de Tegethoff, conduit par l'Amiral lui-même et par le capitaine de vaisseau Daublebsky de Sterneck; c'était le vaisseau surnommé „*l'Archiduc Ferdinand Maximilien*". Il porta plusieurs fois contre *le Roi de Portugal*, et lui fit subir plusieurs fortes avaries.

Le capitaine Faa di Bruno chercha d'abord à se rapprocher de *l'Ancône*, et à se rattacher ainsi à la division Vacca. Mais son gouvernail ne manœuvrait plus. Il donna le signal d'abordage. En ce moment, l'eau pénétra avec violence dans son vaisseau par les flancs qu'avait entr'ouverts un coup terrible du *Ferdinand Maximilien*. En peu de minutes, le navire italien coula à fond. Il n'y eut qu'une petite partie de l'équipage qui parvint à se sauver.

Le *Palestro*, posté tout près du *Roi d'Italie*, avait d'abord essayé de lui porter secours, mais bientôt, attaqué et frappé par *le Ferdinand Maximilien*, il eut encore à supporter l'attaque d'autres navires cuirassés et d'un navire en bois. Le feu prit au *Palestro* qui s'en alla dérrière vers la pointe Nord-Ouest de l'île de Lesina, et ne pouvait plus faire usage de son gouvernail. Plus tard, Persano envoya à son secours *le Governolo*, qui devait en prendre l'équipage à son bord, si l'on ne pouvait devenir maître de l'incendie. Le capitaine Capellini, commandant du *Palestro*, refusa pour lui et pour ses hommes d'abandonner son navire, et demanda seulement d'être remorqué sous le vent des vaisseaux cuirassés. C'est aussi ce qui fut fait.

L'Indépendance chercha, de son côté, à porter secours au *Governolo*. Quant au *Palestro*, il avait dépassé *l'Affondatore*, lequel, même dans les dernières phases de la bataille, conservait

son poste de sûreté derrière la ligne de combat. Bientôt après, *le Palestro* sauta en l'air. On n'avait pu maîtriser le feu, qui avait fini par gagner la soute aux poudres.

La division du centre avait ainsi perdu deux beaux vaisseaux, le *Roi d'Italie* et le *Palestro*. — Le *Saint Martin*, troisième vaisseau de cette division, commandé par le capitaine Roberti, ne se distingua pas par ses efforts; loin d'avoir porté du secours aux vaisseaux en danger, il ne paraît guère avoir cherché qu'à se mettre lui-même en sûreté.

Les 3 vaisseaux de la division centrale de la flotte italienne avaient donc eu à supporter *l'attaque des 7 navires cuirassés* de la première division autrichienne, et *de 3 autres navires en bois*. Ce combat de 3 vaisseaux contre 7 a été funeste, et cependant glorieux, pour la division italienne du centre. Ces vaisseaux ont combattu avec un véritable héroïsme, et, bien que détruits, ils auront leur place dans l'histoire.

Mais que penser et que dire d'une direction pareille, — d'un Amiral qui, tout en étant supérieur en vaisseaux et en artillerie, n'en amène qu'un si petit nombre contre un adversaire qui lui était si inférieur en forces? Et ne faut-il pas que les autres vaisseaux de la flotte italienne n'aient pour ainsi dire nullement coopéré au combat, puisqu'on les voit en sortir avec des pertes si incroyablement minimes? —

Nous venons de raconter la lutte de la seconde division italienne, tout en mentionnant par anticipation le sort du *Palestro*. Il nous reste à parler de la 1ère division, puis de la 3ème, et enfin de l'influence que leur manière de se comporter dans la lutte exerça sur les résolutions de Tegethoff. —

La division d'Avant-garde, placée sous l'Amiral Vacca, et composée du *Prince de Carignan*, du *Castelfidardo* et *de l'Ancône*, avait fait voile vers le Nord-Est, en longeant le flanc

gauche de la division autrichienne de vaisseaux cuirassés. Il y eut, des deux côtés, fortes salves échangées. Lorsque *le Prince de Carignan* eut dépassé la ligne des vaisseaux cuirassés, Vacca ordonna une conversion à gauche et une contremarche, puis il passa entre la 2nde et la 3ème division autrichienne, composée de navires en bois, en se dirigeant à l'Ouest. Cette manœuvre lui fut rendue facile par le fait qne ces vaisseaux-là ne s'étaient pas encore bien ralliés les uns aux autres. Il canonna avec grande force et avec succès la 2nde division. Le vaisseau *l'Empereur*, portant le pavillon de la division, et commandé par le commodore Petz, souffrit beaucoup de cette attaque.

L'Amiral Vacca s'apercevant que le désordre se glissait partout, et qu'il n'arrivait point d'ordres du général en chef, (peut-être s'imaginait-il que Persano avait péri avec son vaisseau) fit indiquer par des signaux que les navires avaient à former une seule ligne de sillage, sans s'occuper du rang qu'ils prendraient.

Cette ligne de sillage des navires cuirassés aurait eu la direction de l'Est à l'Ouest; le *Carignan* eût occupé la tête de la ligne, et c'est entre cette dernière et l'île de Lissa que se serait trouvée la principale partie de la flotte autrichienne, si elle était parvenue, de son côté, à se remettre en ordre.

La division d'arrière-garde, placée sous le commodore Ribotty, et composée des vaisseaux *le Roi de Portugal, le Varèse* et *la Maria Pia*, voyant le centre engagé, dériva un peu vers le nord, et se lança sur la division des navires Autrichiens en bois, lesquels se trouvèrent placés entre deux feux. Ribotty, avec le *Roi de Portugal*, et soutenue par la *Maria Pia*, attaqua le navire *l'Empereur* du commodore Petz. Le commodore Petz, se servant de son navire en bois comme d'un navire bélier, le lança sur le flanc gauche du vaisseau le *Roi de Portugal*, et se rangea ensuite côte à côte de ce vaisseau. Mais attaqué à son

tour par la *Maria Pia*, il eut beaucoup à souffrir. Il perdit son beaupré dont l'étai fut fracassé; le mât tomba sur la cheminée, la renversa, et la couvrit tellement qu'on courait le risque d'une incendie.

Il est évident que, dans ces circonstances, le commodore Petz ne pouvait plus penser à attaquer lui-même, et ne devait chercher qu'à sauver son navire. D'autres navires autrichiens en bois coururent aussi d'assez grands dangers, notamment *la Novarre* et le Vapeur *l'Impératrice Elisabeth.*

Cependant il arriva bientôt du secours. Le *Roi d'Italie* avait sombré; *le Palestro* tout en flammes dérivait sur Lesina. Les navires cuirassés autrichiens avaient mis la division centrale italienne hors d'état de nuire. Tegethoff se trouva arrêté dans ses mouvements par les efforts qu'il fit pour sauver une partie de l'équipage *du Roi d'Italie*, ce qui lui fut rendu difficile, assurent les journeaux autrichiens, par le fait que les Italiens auraient tiré sur les chaloupes de sauvetage. De leur côté, les Italiens prétendent que les Autrichiens, loin de secourir les hommes qui s'étaient sauvés sur des débris de navire et qui imploraient du secours, les auraient insultés et auraient même tiré sur eux. Ce sont là de ces accusations réciproques, où se mêlent le vrai et le faux, et qu'il ne faut jamais accepter que sous bénéfice de réserve, de quelque côté qu'elles viennent, et contre qui que ce soit qu'elles soient dirigées. Dans l'ardeur et la fougue du combat, on voit souvent les choses bien différemment, et l'on prend aisément pour quelque chose de général ce qui a pu n'être qu'un fait particulier et très-isolé.

Tegethoff voyant ses navires cuirassés à-peu-près sans activité, et s'apercevant en même temps que la 3ème division italienne se jetait sur les navires autrichiens en bois, voulut dégager ces derniers et donna l'ordre aux navires cuirassés *de se tourner, eux aussi, vers le nord.*

A ce signal, ils reprirent de nouveau le combat, et parvinrent à ramener en lieu de sûreté, vers Lissa, le vaisseau de ligne *l'Empereur*.

Cette lutte renouvelée ne peut guère se comparer qu'avec la mêlée de la cavalerie dans les combats de terre. Un petit espace voyait se concentrer sur lui tous les efforts des deux parties belligérantes.

Il n'y avait en ligne que 3 vaisseaux, ceux que Vacca avait rassemblés, abstraction faite, il est vrai, des navires en bois, ainsi que de *l'Affondatore* qui se plaisait à se maintenir à une prudente distance. D'épais nuages de poudre couvraient la place du combat. L'obscurité qui en résultait et le peu de grandeur du vrai champ de bataille rendaient les manœuvres plus difficiles, et faisaient que des navires d'un même parti pouvaient aller se jeter et se briser les uns contre les autres. Ajoutons à cette cause de confusion la diversité de couleur et d'uniforme dans les deux flottes, les navires cuirassés italiens étant peints en gris, ceux des autrichiens l'étant en noir. Quant aux banderolles, et surtout aux pavillons-amiraux, à peine pouvait-on, de temps à autre, les apercevoir ou les distinguer.

Les deux flottes sentirent bientôt l'absolue nécessité de sortir de cette espèce de pêle-mêle et de confusion.

Tegethoff fit ses signaux pour la formation de ses navires en 3 colonnes, avec la direction au Nord-Ouest; la division cuirassée forma la colonne la plus au Nord et la plus rapprochée des Italiens; les deux divisions de navires en bois se formèrent en 2 colonnes, derrière la première Par suite de cette manœuvre, la division autrichienne se trouva placée au Nord-Est de Lissa, devant le canal qui sépare Lissa de Lesina. Le vapeur à roues, *l'Elisabeth,* reçut l'ordre de prêter aide à *l'Empereur*.

Dans le même temps, les navires cuirassés encore en

activité de la flotte italienne obéirent aux signaux de Vacca qui les appelait dans ses eaux.

Vacca eut bientôt réuni *le Prince de Carignan, le Castelfidardo, le Roi de Portugal* et le *Varèse, — plus tard, l'Ancône,* le *St. Martin* et la *Maria Pia.*

La direction de ces navires était l'Ouest; mais ils n'avançaient que lentement, en vue de recueillir *le Palestro* qu'on croyait encore pouvoir sauver. Bientôt, cependant, ce navire sauta en l'air. C'était vers les 2 heures. Dès-lors, la division Vacca cingla plus vigoureusement vers l'Ouest. Le combat était terminé par cela même. En ce moment de la journée, la ligne de l'Amiral Vacca était à-peu-près à 3 ou 4 milles marins de la division avancée de Tegethoff. Les premiers coups de canon ayant éte échangés vers les $10^1/_2$ heures du matin entre *le Prince de Carignan* et la gauche de la division cuirassée des Autrichiens, le combat avait ainsi duré 4 heures.

Nous disons que le combat fut terminé vers les 2 heures de l'après-midi. Cependant notre récit n'est pas encore complètement achevé. On s'attendra probablement à ce que nous disions encore quelque chose de l'Amiral Persano et du navire *l'Affondatore.*

Disons donc que, pendant toute la durée du combat proprement dit, *l'Affondatore* ne se montra pas une seule fois, ni comme vaisseau de réserve, ni comme vaisseau-bélier. Toute son action consista uniquement à lancer, de temps à autre, l'un de ses immenses projectiles contre l'un ou l'autre des navires ennemis. Il paraît avoir touché le navire *l'Empereur*, peut-être aussi le *Ferdinand Maximilien;* du reste, il n'endommagea gravement que les agrès et la partie supérieure des mâts.

Ce n'est qu'au moment où nous voyons le combat tout près

de finir que l'Amiral Persano, d'après ses propres aveux, se souvient qu'il doit agir ***en Commandant en chef*** de la flotte.

La ***Maria Pia,*** rattachée la dernière à la ligne de Vacca, échangeait en ce moment des coups avec l'aile gauche ou la queue de la flotte autrichienne. C'est alors que Persano arrive avec son ***Affondatore derrière*** la ligne de Vacca dirigée alors vers l'Ouest, se met en tête, semble-t-il, et ordonne, à en croire les rapports particuliers les plus dignes de foi, ***de suivre en tout ses mouvements.***

Mais, vu les circonstances données, cela ne pouvait signifier autre chose sinon que les navires cuirassés devaient ***renoncer*** au combat; car, dès qu'ils avaient à suivre les mouvements de Persano qui se dirigeait vers l'Ouest, ils s'éloignaient toujours d'avantage de la flotte autrichienne. C'est aussi de cette manière que furent compris et exécutés les ordres de Persano.

Toutefois, pour que l'on puisse mieux s'orienter dans cette discussion difficile, attachons-nous littéralement au rapport officiel, lequel est basé sur les données de l'Amiral lui-même. Nous l'accompagnerons de quelques observations qui nous permettront de porter un jugement plus sûr.

„***L'Affondatore*** (Capitaine Martini), après avoir envoyé un premier boulet contre le vaisseau amiral de l'ennemi, s'apprêta à se précipiter sur lui. A cette vue, le vaisseau ennemi se jeta, de toute la force de sa vapeur, contre la flanc de ***l'Affondatore*** qui perdit, par suite de ce choc, une partie de son bordage, et reçut à 40 mètres de distance une forte décharge d'artillerie en plein flanc, ainsi qu'une décharge de mousqueterie, mais y repondit par sa grosse pièce du beaupré. ***L'Affondatore*** fit une conversion sur la gauche, traversa toute la ligne des navires autrichiens en bois qui évitèrent son choc, puis il se jeta contre un vaisseau de ligne, lequel, abandonnant l'attaque du ***Roi de***

Portugal, et glissant, de sa droite, le long de *l'Affondatore*, parvint, à son tour, à en éviter le choc impétueux. Sorti des nuages de poudre, sur la droite du champ de combat, *l'Affondatore* se tourna vers nos navires en bois, et fit hisser le signal suivant: „*Attaquez l'ennemi!*" puis celui-ci: „*Contourner l'arrière-garde ennemie*", c'est-à-dire la partie des navires cuirassés que la *Maria Pia* attaquait de front".*

En ce moment, l'Amiral en chef s'aperçut que les navires en bois de l'ennemi se tournaient vers l'Est avec le vaisseau de ligne de leur extrême droite, et sous la protection de leur première ligne, c'est-à-dire, des vaisseaux cuirassés, tandis que leur seconde ligne, qui faisait tous ses efforts pour se former à gauche, semblait menacée par notre avant-garde (sans doute les navires commandés par Vacca) qui cherchait à se réunir pour l'attaquer. L'Amiral pensait que de promptes mouvements pourraient séparer l'ennemi, et qu'il fallait, par conséquent, se jeter entre les navires cuirassés et les navires en bois. Il fit donc ses signaux: „*Donnez la chasse; direction et manœuvres libres*; se diriger sur la tête de colonne de la ligne ennemie".**

---

* Toute cette histoire est singulièrement obscure; les Italiens et les Autrichiens prétendent ne s'y reconnaître aucunement. Le vaisseau-amiral autrichien dont il est ici fait mention est le navire *l'Empereur*. Cette réapparition de *l'Affondatore* hors des tourbillons de poudre signifie simplement que ce navire se trouvait caché par la division Vacca. — Les navires autrichiens en bois sont nommés *bâtiments mixtes* dans le rapport officiel des Italiens, peut-être en vue de faire croire que ces navires étaient cuirassés en partie.

Quant aux signaux, nul ne veut les avoir observés. Tous les vaisseaux de la ligne de Vacca comprirent seulement qu'ils avaient à suivre Persano dans sa course vers l'Ouest.

** Le rapport officiel est le seul qui sache rien de ces signaux. A qui furent-ils donnés? Les expressions du rapport semblent avoir été choisies exprès pour en ôter toute precision ou toute clarté. On pourrait croire que les signaux furent adressés à l'escadre d'Albini, à l'escadre des navires en bois, lesquels auraient suivi ces ordres, et auraient

Le navire le ***Prince Humbert*** (capitaine Guillaume Acton) porta sur la flotte autrichienne, et arrivé à portée de canon, il ouvrit son feu auquel répondit celui de toute l'escadre ennemie.

L'Affondatore se retourna alors vers la flotte pour donner à tous les navires le signal de se mettre immédiatement en chasse. Toutefois le moment favorable était passé, l'ennemi ayant réussi à mettre à couvert ses navires en bois et à réunir derrière eux ses vaisseaux cuirassés.

L'Amiral en chef pensa donc à mettre toute la flotte dans un ordre nouveau, et à les ramener ensuite au combat. L'ennemi, de son côté, se remit aussi en ordre, il avait ses proues vers le Nord, ses navires cuirassés sur la gauche, et il se mit à se diriger vers Lissa par une contremarche à gauche. A 3 heures et 20 minutes, notre flotte était rangée sur deux colonnes.* Les navires en bois, parmi lesquels le ***Prince Humbert*** avait de nouveau pris place, étaient à droite, leur proue dirigée sur Lissa. ***L'Affondatore*** occupait la tête de la colonne, et se dirigea sur l'escadre ennemie, contre laquelle il fit jouer toute son artillerie, tandis que l'ennemi poursuivait sa marche entre Lissa et Lesina.

---

eu à leur tête le navire le ***Prince Humbert***; mais tous les autres rapports déclarent que ce navire se dirigea de lui-même vers l'Est, pour sauver les naufragés du ***Roi d'Italie***.

* Même obscurité dans le rapport officiel. La flotte italienne avait formé 2 colonnes dès le commencement de la bataille, mais non pas 2 colonnes parallèles proprement dites. Ces 2 colonnes étaient plutôt 2 sections, qui n'avaient rien à faire l'une avec l'autre; c'était la colonne des navires cuirassés, commandés alors par Vacca et cinglant vers l'Ouest; et la colonne des navires en bois, se dirigeant, au commencement, du Nord-Ouest vers le Sud-Est, du côté de Lissa, et à la tête de laquelle se plaça maintenant ***l'Affondatore***. Persano ne voulait pas s'en servir pour attaquer, mais uniquement pour faire paraître dans son rapport ce navire qui ne fit, au fond, que diriger la retraite, — et pour pouvoir ajouter à son rapport quelques unes de ces phrases insignifiantes destinées à tromper le jugement et à induire en erreur la masse du public.

Résumons-nous: Vers les 2 heures de l'après-midi le combat était terminé. Tegethoff ***n'avait pas aperçu*** une seule de toutes les belles manœuvres que mentionne le rapport officiel italien. Il vit seulement que la flotte italienne s'éloignait dans la direction de l'Ouest, et en cela il vit bien. ***L'Affondatore*** s'était mis, pour couvrir la retraite, à la tête de la division italienne des navires en bois; mais, quant aux boulets qu'il aurait envoyés contre la flotte autrichienne, à 5 milles marins de distance, les Autrichiens ne les aperçurent pas.

Les deux divisions de la flotte italienne s'étaient complètement retirées de ces parages, lentement d'abord, et en restant jusqu'à la nuit dans les eaux de Lissa.

Indépendamment d'autres obstacles, Tegethoff n'aurait pu penser à poursuivre la flotte italienne, ne fût-ce que par le fait que ses vaisseaux étaient très-inférieurs en rapidité à ceux de ses adversaires. Le matin du 20 Juillet lorsqu'il voulut faire former les distances dans les divisions et entre les divisions, il lui fallut indiquer par signaux une vitesse de 6 nœuds, soit de 6 milles marins, ou de 15,000 pas à l'heure.

Lors donc qu'il fut parfaitement établi que les Italiens s'éloignaient dans la direction d'Ancône (on aperçut leurs vaisseaux à l'horizon jusqu'au crépuscule du soir, mais le lendemain, 21 Juillet, dans la matinée, il n'en restait plus aucune trace) Tegethoff fit entrer sa flotte dans le port de Lissa, tant pour ne pas dépenser inutilement ses provisions en charbon qu'il était difficile de remplacer par les dépôts de Lissa, que pour faciliter à ses navires la réparation de leurs avaries, lesquelles employèrent presque toute la journée du 21. En attendant, le ***Dalmate*** et ***l'Impératrice Elisabeth*** croisaient devant le port de St. Georges, et sauvèrent encore un bon nombre de naufragés des navires italiens le ***Roi d'Italie*** et le ***Palestro.***

Tegethoff envoya aussitôt à Spalato un Aviso à vapeur; on télégraphia de Spalato à Vienne, d'où l'on reçut immédiatement le télégramme suivant en retour: „L'Empereur remercie la flotte de sa victoire; Tegethoff est nommé Vice-amiral.“ Le vapeur, la *ville de Venise* apporta ce message de Spalato, et prit en retour les soldats grièvement blessés, qu'il devait déposer soit à Spalato, soit à Zara. Les morts furent ensevelis à Lissa; les blessés qu'on ne pouvait transporter furent placés dans les hôpitaux de la ville.

Le 21 au soir, le vaisseau de ligne *l'Empereur* était réparé, et comme il était constant que les Italiens avaient quitté les eaux de Lissa, Tegethoff, *qui n'avait pas perdu un seule navire,* remit à la voile entre 8 et 9 heures avec toute sa flotte, pour s'en retourner dans la rade de Fasana.

Les Autrichiens avaient fait une assez forte perte en hommes. *L'Empereur* avait perdu, à lui seul, 22 morts, et 82 blessés; $^{1}/_{8}$ de son équipage.

Les pertes furent beaucoup plus fortes dans la flotte italienne, et ont été évaluées à 900 hommes. Il est vrai que la plus forte perte tombe sur les 2 navires *le Roi d'Italie* et *le Palestro.* Les autres vaisseaux, et, certes, ce n'est pas un fameux témoignage en leur faveur, ne perdirent tous ensemble que 8 morts et 40 blessés, parmi lesquels 4 officiers.

On ne put sauver que 172 hommes de l'équipage du *Roi d'Italie.* Chose singulière! Persano lui-même se compte, ainsi que les 3 officiers qui le suivirent sur l'Affondatore, parmi les échappés de la perte du *Roi d'Italie.* Ce fut le navire *le Prince Humbert* qui sauva le plus de naufragés; *le Messager,* la *Stella d'Italie* et *l'Affondatore* en sauvèrent aussi quelques uns.

L'équipage du Palestro périt tout entier, à l'exception d'un officier et de 16 soldats. — Dans les premiers jours qui suivirent

la journée de Lissa, on n'en parlait, dans les rapports officiels ou non officiels, que comme *d'une grande victoire remportée par la flotte italienne*; celle-ci aurait conservé pour elle le champ de bataille, et ne se serait éloignée que parce qu'un plus long séjour devant Lissa n'avait pour elle aucune importance; les Autrichiens, de leur côté, y auraient perdu plusieurs vaisseaux, entr'autres *l'Empereur*.

Durant 4 jours, l'Italie chanta la victoire de Lissa, et voyait dans cette victoire signalée une compensation pour la défaite de Custozza; elle se réjouissait des succès prétendus d'une flotte qui avait occasionné de si grands frais, et se réjouissait de ces frais eux-mêmes, puis qu'elles les croyait couronnés par de si grandioses résultats.

Mais bientôt arrivèrent d'autres et de fâcheuses nouvelles. Les faits se montrèrent dans toute leur effrayante vérité pour quiconque ne fermait pas obstinément ses yeux à la lumière. Or, ces faits, les voici: Tegethoff avait complètement débloqué Lissa; les Italiens n'avaient pu prendre l'île. Persano, dans la nuit du 20 au 21, immédiatement après la bataille, avait abandonné les eaux de Lissa et s'était réfugié dans le port d'Ancône. Les Autrichiens n'avaient pas perdu un seul vaisseau; car leur vaisseau de ligne *l'Empereur*, bien que fortement maltraité par l'ennemi, avait été sauvé par la hardiesse de son capitaine et de son équipage, ainsi que par les manœuvres de Tegethoff.

En revanche, la flotte italienne avait perdu 2 de ses plus beaux navires, ainsi qu'un grand nombre de braves soldats qu'ils avaient à bord; elle avait perdu, en outre, un troisième vaisseau, *l'Affondatore,* qui avait sombré à son arrivée dans le port d'Ancône. On espérait, il est vrai, pouvoir le relever et le remettre à flot. Mais ce qui rendait la difficulté plus grande, c'est qu'il avait sombré dans le port même. Comment cela s'était-il fait?

N'était-il pas peut-être d'un certain avantage pour tel ou tel personnage que ce puissant navire eût peri?

Toutes ces circonstances et ces considérations fir'rent par arracher au peuple italien un cri d'épouvante, de colère et de vengeance.

On voulut une enquête sévère; on voulut une juste et vigoureux punition des coupables. Tous les yeux se dirigaient sur Persano, comme sur le bouc émissaire. On racontait de lui des choses incroyables. On prétendait qu'aussitôt après son retour dans le port d'Ancône il avait insisté sur ce qu'on lui rendit un riche service en porcelaine, qui était tombé dans les gouffres de la mer, ainsi que tant de braves soldats et matelots italiens.

Les nombreux traits de courage et de bravoure qu'on pouvait citer, en toute vérité, en l'honneur de bien des officiers et des matelots italiens, et que les journaux italiens s'empressèrent de vanter à leurs lecteurs pour détourner l'attention du public des points les plus délicats, manquèrent à-peu-près complètement leur but. Au contraire, plus on se plaisait à reconnaître la valeur, le dévouement et l'intelligence des chefs inférieurs et des hommes de la flotte, plus on était irrité contre les chefs supérieurs, et l'on revendiquait, de toutes parts, un tribunal impartial, et une punition exemplaire de tous ceux qui n'avaient pas su ou pas voulu profiter de tant de patriotique dévouement et de tant d'intelligence.

Le gouvernement dut plier: il ne put résister à la pression de l'opinion publique. Il fallut instituer un tribunal de guerre qui eût à juger de la conduite de Persano. Celui-ci se rendit, le 30 Juillet, d'Ancône à Florence pour comparaître devant ce conseil de guerre, dont il savait bien qu'il n'aurait pas à redouter de grandes rigueurs. Les plaintes formulées contre lui portaient sur 4 points que nous allons rappeler, et que nous ferons accom-

pagner, pour la plus grande édification du lecteur, de quelques observations par lesquelles nous terminerons notre narration.

1. „Des dépenses énormes ayant été faites pour procurer à la flotte tout le matériel nécessaire, comment a-t-on pu, en particulier, *manquer d'artillerie?*"

La réponse était facile: N'en accusez que votre détestable système de népotisme dans l'administration; vous avez employé par douzaines les hommes les plus ineptes et les plus ignares pour une fonction à laquelle un seul homme habile aurait parfaitement suffi. Tout le mécanisme de votre gouvernement ne tend qu'à créer, non des hommes capables pour les fonctions nécessaires et pour les vrais besoins du peuple, mais des fonctions et des places sans nombre pour vos amis, pour vos favoris, et pour les favoris de vos favoris. Ce système de népotisme dévore l'argent du gouvernement. Il ne reste plus rien pour satisfaire aux vrais besoins de l'État.

Mais Persano était lui-même un des principaux soutiens de ce mauvais système d'administration et de cette sorte de népotisme. Il ne pouvait donc pas répondre comme nous venons de l'indiquer. Les juges qu'on lui donnerait, devaient se trouver dans la même position que lui. Il aurait donc à s'entendre habilement avec eux, ne fût-ce que du regard ou du geste, pour qu'on ne touchât pas à ces points dangereux pour eux-mêmes, à condition qu'on l'épargnât à son tour, et même, si possible, qu'on vantât son habileté et son courage. Il lui fallait une couronne de laurier pour toutes ses méprises et pour toutes ses négligences, parce que c'était là la meilleure façon de couvrir et de cacher tout ce que ses compagnons, ou ses complices, avaient apporté de négligence dans leurs fonctions, depuis des années, le tout pour la plus grande prospérité de leur propre bourse.

2. „L'Istrie ayant été le véritable, l'essentiel objet de la

guerre, pourquoi l'Amiral Persano a-t-il attaqué ***Lissa,*** et non pas ***Pola?"***

Cette question, et cette accusation reposent sur une grande erreur des Italiens en politique. Nous croyons avoir suffisamment prouvé par toutes nos observations antérieures que c'était une folie, une grande faute de la part des Italiens que de vouloir accaparer l'Istrie, et que c'était le cas tout particulièrement depuis le 4 Juillet, c'est-à-dire depuis l'intervention de Napoléon III; de plus, que le gouvernement italien lui-même n'avait plus, dès-lors, poursuivi sérieusement ce projet. Persano pouvait donc se justifier facilement, sur ce point, par les ordres positifs qu'il avait reçus de son gouvernement.

3. „Pourquoi l'Amiral Persano, a-t-il quitté le vaisseau amiral ***le Roi d'Italie*** pour monter ***l'Affondatore***, et a-t-il ainsi géné ou arrêté tous les mouvements de la flotte?"

Il manque à cette question tout ce qu'il faudrait pour la rendre précise. Nous l'avons formulée nous-même tout autrement, et nous avons montré, autre part, les graves inconvénients que ce passage d'un vaisseau sur un autre avait dû nécéssairement entraîner après lui. Nous n'avons pu trouver un seul motif raisonnable à cette sorte de translocation. Quant au motif que presque tous les Journaux italiens ont attribué à Persano, savoir celui de mettre le plus possible sa propre personne en parfaite sûreté, nous n'avons fait que le mentionner, ou l'effleurer, sans nous permettre de jugement sur cette accusation si grave.

4. „Pourquoi Persano, qui connaissait les plans d'attaque des ennemis, a-t-il divisé les forces de sa flotte en faisant opérer des attaques simultanées sur Saint Georges et Porto Comiso, et en faisant d'inutiles essais de débarquement?"

C'est ici, ce nous semble, le point capital des accusations qu'on a soulevées contre les mesures de Persano.

L'Amiral ne pouvait pas se cacher que les Autrichiens chercheraient à débloquer l'île de Lissa; *il le savait* parfaitement, et cela résulte avec évidence de son propre rapport.

Il n'amena au combat que 10 de ses vaisseaux cuirassés, au lieu de 12, et encore faut-il y ranger *l'Affondatore* et le *Varèse*. Le *Formidable* avait été mis hors de service, le jour précédent, le *Terrible* était parti pour Porto Comiso; c'était aussi la destination du *Varèse*, lequel prit cependant part au combat.

Pour ce qui regarde les navires en bois, pas un seul n'eut à combattre, du moins pas sérieusement. Et cependant quel excellent usage Tegethoft ne fit-il pas des siens pour appuyer ses vaisseaux cuirassés! D'ailleurs, dans les moments qui précédèrent immédiatement le combat, Albini n'était avec ses navires en bois qu'à 4000 pas tout au plus de l'escadre cuirassée de l'ennemi; à n'admettre qu'une fort petite vitesse, celle de 6 nœuds à l'heure, il pouvait, en $^1/_4$ d'heure, venir appuyer les vaisseaux cuirassés de la flotte italienne. Ajoutons que toute la côte Nord de l'île de Lissa, devant laquelle eut lieu la bataille, n'a pas plus de 17,000 pas, soit 7 milles marins, de longueur, distance qu'il est très-facile à des navires de franchir en une petite heure de temps, et que la plupart des navires en bois n'avaient pas même besoin de parcourir tout entière, s'ils voulaient prêter quelque secours aux vaisseaux cuirassés.

Notons encore que la lutte entre les vaisseaux cuirassés des 2 flottes dura près de 4 heures de temps.

Maintenant, qu'on se rappelle les grandes actions que l'on attribuait à Albini, et qu'il aurait commises en 1862 sur les côtes de la Sicile. N'était-ce pas en ces temps-là, disaient les gens d'esprit, les fines intelligences, c'est-à dire les gens qui ne veulent se mettre mal avec personne, à moins d'absence de tout

risque et de tout danger, n'était-ce pas alors qu'Albini avait favorisé le passage de Garibaldi dans les Calabres!

Diraient-ils maintenant, ces mêmes gens, qu'Albini avait eu en vue *de faire battre Persano par les Autrichiens?* question délicate, question scabreuse, que d'autres que nous voudront peut-être chercher à résoudre.

Parmi ceux qui périrent avec le vaisseau *le Roi d'Italie,* citons le député Boggio. C'était un honnête homme, auquel nous aimons à rendre ici ce témoignage. Il s'était rendu sur la flotte italienne, dans l'espérance de pouvoir en raconter et en célébrer, plus tard, les glorieuses victoires. Il avait mis, le 20 Juillet, son uniforme pour combattre en vrai soldat de navire. Il refusa de suivre Persano sur *l'Affondatore*, et périt avec le navire où l'avait conduit l'honorable sentiment de son devoir et le désir de se conduire en brave et simple soldat.

C. Cialdini pénètre dans la Vénétie. Armistice.

Tandis que Medici pénétrait dans le Val de Sugana, et que Persano essuyait à Lissa une défaite qu'il chercha, durant plusieurs jours, à cacher et même à faire prendre pour une victoire, les Autrichiens évacuaient la Vénétie, quelques places fortes exceptées. Maroichich se retira successivement derrière la Piave, la Livenza, le Tagliamento, et enfin sur l'Isonzo, en ayant soin de détruire partout les ponts des chemins de fer.

Les Autrichiens évacuèrent encore Udine et Osopo dans la nuit du 21 au 22 Juillet, et durant la journée du 23.

Ils étaient suivis, par le centre de Cialdini, savoir par le 7ème Corps d'armée, placé sous Cadorna, et par le 6ème, placé sous Brignone.

Les Italiens occupèrent Udine le 24, et Cialdini y trans-

féra, le 26, son quartier-général. Palmanova et les forteresses du Quadrilatère continuèrent à être occupées par les Autrichiens. Palmanova avait une garnison de 3500 hommes.

Outre la division Medici, que nous avons suffisamment suivie, Cialdini porta des détachements de son aile gauche en partie par Valdagno, Rewaro et Schio sur Roveredo, en partie par la Piave supérieure, Belluno et Aurorzo, du côté des passages des Alpes et de la vallée de Pulster.

Des détachements de Volontaires se réunirent à Cadore avec l'intention de s'y rattacher à l'armée régulière italienne pour agir avec elle contre les Autrichiens.

A l'aile droite de Cialdini, Cugia fit venir de la grosse artillerie, pour canonner le fort de Brondolo devant Chioggia et celui de Malghera devant Venise, en attendant l'arrivée de Persano qu'on supposait devoir être bientôt maître de Lissa, et vouloir ensuite attaquer Venise du côté de la mer.

En attendant, les réserves de Cialdini, leur 3ème Corps en avant, celui de della Rocca, franchirent le Pô. — Le 22, la 1ère division du 3ème Corps (Prince Humbert) fit son entrée dans Este aux acclamations générales, et s'étendit, le 28, jusqu'à Vicence. Le Corps de della Rocca était destiné à observer les places de Vérone et de Legnago, et à détourner sur d'autres points l'attention de leurs garnisons.

La Prusse et l'Autriche étant convenues d'une suspension d'armes qui, à partir du 2 Août, devait se transformer en un Armistice proprement dit, le même arrangement se fit entre les Italiens et les Autrichiens. Nous avons déjà vu que les généraux Medici et Kuhn s'entendirent, à cet effet, déjà le 25 Juillet. —

D'autre part, à l'Est de Venise, il y eut encore, dans la matinée du 26, entre Visco et Versa, une violente rencontre entre les troupes avancées de Cialdini et celles de Maroichich. Une

suspension d'armes intervint entre eux, et se prolongea de 8 jours en 8 jours, avant de se changer en armistice définitif, ce qui n'eut lieu que le 12 Août.

L'Italie voulait se rattacher aux conditions suivantes à l'armistice conclu par la Prusse:

1. Pendant l'Armistice, les troupes continueront à garder les positions qu'elles occupent actuellement.

2. Le territoire de la Vénétie sera annexé à l'Italie sans conditions, ni équivalents quelconques. Une autre version porte: sera cédé *directement* (sans intermédiaire), à l'Italie.

3. Votations populaires.

4. Pour la rectification des frontières, on se réserve de s'entendre lors des négociations qui devront avoir lieu pour la conclusion de la paix.

Ce 4ème point soulevait le plus de difficultés, l'Italie ayant jeté, comme nous le savons, un regard de convoitise sur le Tyrol méridional. Toutefois les déclarations fort précises et fort nettes, tant de la France que de la Prusse, coupèrent court à ces difficultés.

Quant à la ligne de démarcation sur la frontière orientale de la Vénétie, les pourparlers eurent lieu le 29 Juillet, et prirent pour base les positions occupées par les parties belligérantes à la date du 25 Juillet, à 4 heures du matin Les négociations commencèrent à Ponte Brazano sur l'Indrio, et se terminèrent à Saint Andrat. On prit l'Indrio pour ligne générale de démarcation; la chaussée de Gœrz à Palmanova resta ouverte aux Autrichiens.

Les Autrichiens, qui venaient de conclure l'armistice avec la Prusse et qui savaient qu'elle n'appuierait point les prétentions des Italiens sur le Tyrol méridional, reportèrent aussitôt vers le Tyrol le 5ème Corps (général Rodich) qu'ils avaient déjà

rappelé vers le Danube. Ce retour eut lieu dans les derniers jours du mois de Juillet. Dans les premiers jours du mois d'Août, on reporta de même, par Grætz et Laybach, jusqu'à l'Isonzo, le 9ème Corps (général Hartung) auquel on avait aussi donné précédemment l'ordre de se rendre sur la ligne du Danube.

Toutes les troupes italiennes furent retirées du Tyrol méridional.

Nous allons, maintenant, donner quelques détails, ou quelques faits particuliers, qui montreront le peu de confiance que méritait la conduite du gouvernement italien, dès le commencement de la guerre, surtout dans la question du Tyrol italien.

A l'occasion de la bataille de Custozza, nous avons montré quels furent le découragement et l'abattement du quartier-général italien, à la vue de l'issue fatale de cette bataille et des pertes matérielles qu'on venait de faire. Nous avons rappelé que, dans le courant de cette journée, le général Lamarmora devait avoir complètement perdu la tête. Nous en voyons la confirmation positive dans le télégramme envoyé par le général à Garibaldi, aussitôt après le combat:

„Désastre irréparable! couvrez la retraite et Brescia.“
et dans celui-ci adressé à Cialdini: „Désastre irréparable! Couvrez la capitale! (Florence).“

On a prétendu, de différents côtés, que Lamarmora n'avait publié ces télégrammes que pour faire accepter plus facilement par le peuple et par l'armée l'intervention de la France, et pour diminuer, dans leur esprit, les idées exagérées qu'ils se faisaient des résultats brillants que la guerre apporterait. Cela nous paraît fort peu probable. L'intervention française avait été offerte, il est vrai, depuis longtemps, et le gouvernement italien était tout disposée à l'accepter; cependant le moment où cette intervention

pouvait commencer à se faire jour, ne se présenta qu'après la bataille de Kœniggrætz, c'est-à-dire dix jours après celle de Custozza.

Après que Cialdini eut franchi le Pô et occupé la ville de Rovigo, il reçut, ainsi que Garibaldi, la visite de Ricasoli. Le Président du Conseil des Ministres déclara aux deux généraux que la diplomatie ne reconnaissait que les faits accomplis, et qu'ils devaient donc se hâter de s'emparer du Trente, ce qui en ferait reconnaître le droit de possession par la diplomatie.

Mais Garibaldi et Medici avaient à peine pénétré dans le Tyrol italien qu'il vint de Paris des invitations, ou même des sommations, de conclure l'armistice. On y disait, en même temps, que les Italiens devaient absolument renoncer au Tyrol méridional, que jamais ils ne l'obtiendraient, et que, sur ce point, ils ne seraient appuyés ni par la Prusse, ni par la France.

Là-dessus, et à l'ordre du roi, Ricasoli télégraphia aux généraux Medici et Garibaldi qu'ils avaient à se retirer du Tyrol, et que l'armistice était conclu. Medici reçut, en outre, des télégrammes de la nature la plus pressante, dans lesquels on lui disait que Garibaldi avait été battu près de Bececcha, qu'il était en pleine déroute, comme en pleine retraite, et que lui, Medici, allait se trouver exposé dans le Tyrol méridional aux coups des forces autrichiennes réunies.

Le Tyrol une fois évacué par les Italiens, et durant la suspension d'armes, il fut fait à Garibaldi, par l'entremise d'un officier de son Corps des guides, une communication assez singulière. L'oncle du dit officier, le Comte M., personnage qui appartenait au parti conservateur, et qui avait émigré de Trente, écrivait ce qui suit à son neveu: il avait parlé, disait-il, avec le Prince Napoléon et avec Visconti-Venosta, à Ferrare, et leur opinion était qu'il serait convenable que Garibaldi

envoyât quelques centaines de ses Volontaires, ***déguisés en paysans***, dans le territoire de Trente, où ils auraient à former une guerre guérillas, comme s'il s'agissait d'une insurrection populaire du Tyrol italien contre l'Autriche. Quand viendraient les négociations pour la conclusion de la paix, on pourrait alors en appeler au fait de cette insurrection, et la faire hautement valoir, afin d'obtenir pour l'Italie quelque portion du Tyrol méridional.

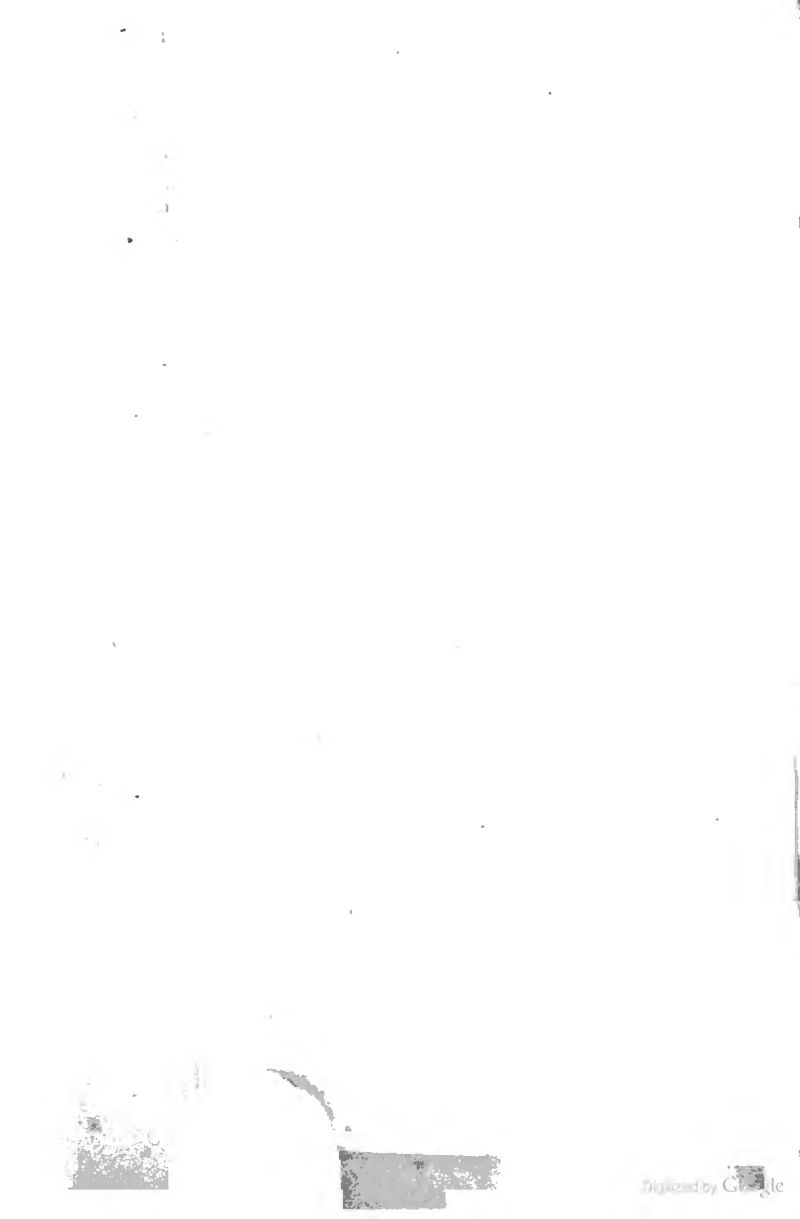
N'est-ce pas une chose un peu forte que d'employer pour une sorte de guerre de brigands une troupe de jeunes gens enthousiastes qu'on empêchera, par là, de combattre en braves soldats, et de les exposer, s'ils venaient à être faits prisonniers, au danger d'être pendus comme voleurs et brigands de grand chemin!

On nous assure, en outre, mais nous avouons pouvoir à peine y croire, que le général Garibaldi se serait montré assez favorable à ce genre d'entreprise, et qu'il se serait contenté de proposer l'adoption de mesures qui auraient éloigné tout soupçon de coopération secrète de la part du gouvernement italien, et auraient ainsi empêché de le compromettre aux yeux de la diplomatie et des puissances.

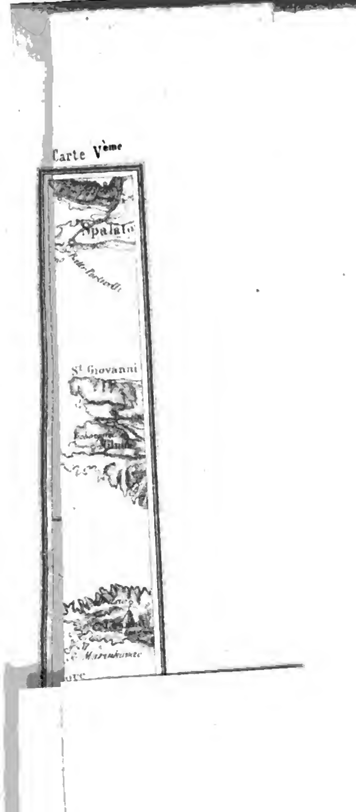
TAUB

Holzkir

u

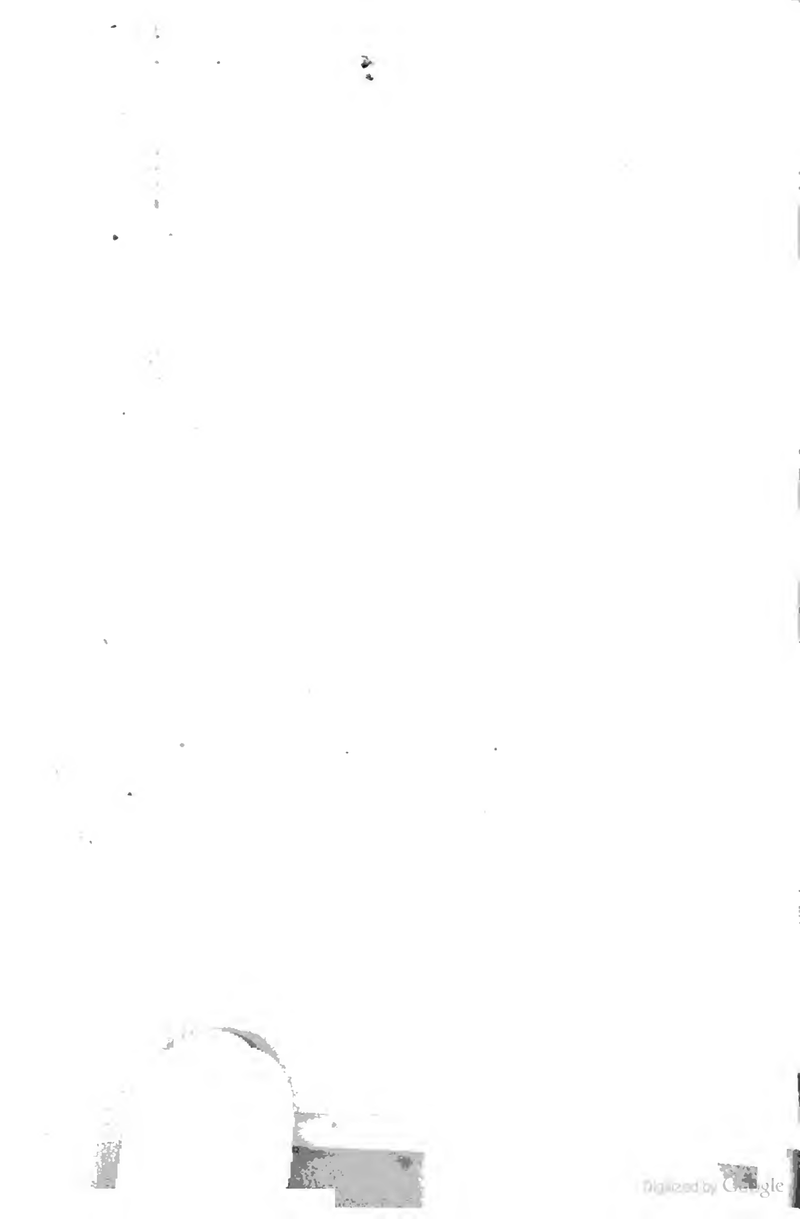


Carte Vème



E.

au



LA GUERRE DE 1866

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Quatrième partie.

Derniers évènements sur le théâtre d'opérations au Nord-Est. Fin de la guerre. Appendice.

I. Evènements militaires sur le théâtre de la guerre au Nord-Ouest, depuis la bataille de Kœniggrætz jusqu'à la conclusion de l'armistice.

1. Retraite des Autrichiens sur Ollmütz et sur Brünn. Les Prussiens marchent sur Ollmütz, Brünn et Iglau.

Le 8 Juillet, les Autrichiens avaient quitté presque partout dans le plus grand désordre le champ de bataille de Kœniggrætz et s'étaient retirés sur la rive gauche de l'Elbe. Le 4 Août, Bénédek s'occupa de remettre quelque ordre dans ses troupes, et, suivi de la plus grande partie de son armée, il se retira, à marches forcées, vers la ville et le camp fortifié d'Ollmütz qui sont à 17 lieues d'Allemagne de Kœniggrætz. Le 10ème Corps, qui souffrait alors tout particulièrement de l'état de désorganisation de l'armée, et la division de cavalerie du Prince de Schleswig-Holstein furent seuls dirigés vers Brünn, d'où ils avaient à se retirer directement sur Vienne, et à s'y réunir le long du Danube et dans les redoutes de Florisdorf avec les Corps d'armée qu'on s'était empressé de rappeler d'Italie.

La précipitation qu'il fallut mettre dans cette retraite ne fut pas favorable aux Corps autrichiens. On aurait pu s'attendre, ce semble, à ce que Bénédek laissât une forte arrière-garde dans

les monts de la Moravie qui séparent la Bohême, d'où il venait, de la Moravie où il se hâtait d'arriver.

Ces montagnes ne sont pas élevées. Leurs crêtes et leurs sommets, placés sur la ligne que très-probablement les Prussiens seraient obligés de franchir avec leurs principales forces, ne s'y élèvent que de 1500 à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer; ils ne dépassent donc que de 1000 pieds tout au plus, la hauteur du bassin des rivières. Mais ces montagnes elles-mêmes sont sauvages, incultes, sans bonnes routes, de sorte que les Autrichiens, sans y consacrer de grandes forces, auraient pu facilement y poster de bonnes troupes légères qu'ils possédaient incontestablement et y arrêter les Prussiens pendant 4 à 5 jours. Ils auraient ainsi eu le temps de réorganiser à Ollmütz l'armée de Bénédek, peut-être même de faire venir des renforts des bords du Danube, par le moyen des chemins de fer, et de rendre bien difficile à leurs adversaires, par des attaques sur leurs flancs, la marche vers la Capitale.

Voilà ce qu'indiquait le simple bon sens, et ce qui n'arriva nullement, ce qui ne peut guère s'expliquer que par le fait que, dans ces jours-là, personne ne savait qui devait commander ou obéir. Aussitôt après la bataille de Kœniggrætz, Bénédek fut même dépouillé de sa place de général en chef, et l'Archiduc Albert, appelé à le remplacer dans ces fonctions, n'était pas encore arrivé d'Italie.

Les troupes prussiennes avaient besoin, le 4 Juillet, d'un jour de repos. On employa la journée du 5 à passer l'Elbe, et, vu la précipitation et la rapidité que Bénédek mit à la retraite, on conçoit que les Prussiens perdirent de vue l'ennemi.

En général, c'était vers Vienne, c'était vers le Sud, qu'il fallait avancer. Aussi les troupes prussiennes furent-elles disposées en conséquence, aussitôt le passage de l'Elbe opéré. Seule-

ment, il s'agissait de prendre maintenant des dispositions ***plus précises.***

La division de cavalerie de réserve, commandée par le général Hartmann, fut portée en avant pour aller aux informations. Elle se composait de deux brigades légères, dont une de Landwehr, et d'une brigade de grosse cavalerie (cuirassiers); en tout, de 6 régiments faisant un effectif d'au plus 3000 cavaliers.

Entre Tribau et Müglitz, un détachement de cette division atteignit et prit une estafette de campagne, sans escorte, qui était porteur de tous les ordres adressés aux divers détachements de l'armée autrichienne. Quelle bizarrerie, ou plutôt quelle légèreté d'expédier ainsi des ordres si importants! On s'y perd en quelque sorte, on n'y comprend plus rien, quand on compare cette sorte de légèreté avec le mystère dont Bénédek aimait à s'entourer dans ce qu'on appelle les grandes affaires, les affaires générales, ou, mieux dit, dans des circonstances d'une importance fort secondaire. Les Prussiens auraient pu s'imaginer ***qu'on cherchait à les induire en erreur.*** Toutefois, dans le cas présent, la chose n'était pas possible. La sus-dite estafette de campagne avait avec elle une quantité de lettres particulières qui confirmaient les rapports officiels sous les formes les plus diverses, et, certes, on ne pouvait supposer qu'elles eussent été toutes composées exprès, et sur le même patron.

Le quartier-général prussien expédia, en conséquence, ses ordres avec la facilité et la sécurité la plus grande.

Au centre, la 1ère armée, celle du Prince Frédéric Charles, devait se porter directement sur Brünn, par Chrudim et Neustadtl.

A l'aile droite, l'armée de l'Elbe du général Herwarth devait se rendre à Iglau.

A l'aile gauche, la 2nde armée, celle du Prince royal, avait

à marcher sur Ollmütz, ou plutôt, sur Prossnitz, par la route bien célèbre depuis 1805 qui va d'Ollmütz à Brünn, et où se trouvent, d'un côté, le camp d'Ollschan, de l'autre, le champ de bataille d'Austerlitz. L'armée du Prince royal devait conserver Ollmütz à sa gauche, soit à l'Est.

Pour ce moment, il ne resta devant les places fortes de Josephstadt et de Kœniggrætz que le 6ème Corps, commandé par le général Mutius. Devant Josephstadt était la 12eme division, qui avait ses avant-postes près de Jaromierz, et avait pour chef le général Prondzynski; devant Kœniggrætz, avec quártier-général à Brzisa, se trouvait la 11ème division, sous le général de Zastrow. Les Prussiens espèraient que ces 2 places fortes leur seraient bientôt remises, et furent confirmés dans cette attente par les demandes en négociations que leur adressa le commandant autrichien de Kœniggrætz. Mais celui-ci n'avait eu en vue que de mettre en lieu de sûreté le nombreux matériel de guerre que les Autrichiens avaient été obligés de laisser devant la place. Il y réussit complètement. Le général de Zastrow, qui bombardait la place sans beaucoup de vigueur avec des canons enlevés à l'ennemi, reçut l'ordre, dans la matinée du 8 Juillet, de suivre la 2nde armée dans sa marche sur Ollmütz, ordre que reçut aussi la division Prondzynski. On abandonna aux troupes prussiennes de remplacement, qui avaient à rejoindre l'armée, le soin d'observer, et, au besoin, de cerner les forteresses de la Bohême.

Herwarth de Bittenfeld s'avança sur sa ligne sans trouver de résistance. Il passa d'Iglau à Znaym, ville qui est à 13 lieues de Vienne en ligne droite, et qu'ont rendue célèbre les combats et l'armistice du 11 Octobre 1809. Son avant-garde y entra, le 14 Juillet.

L'armée du Prince Frédéric Charles ne rencontra les Autrichiens que sur la frontière de la Moravie.

Au Nord de Saar (sur la Sazawa), l'avant-garde, placée sous les ordres du duc Guillaume de Mecklenbourg, et à la tête de laquelle se trouvait le 2nd régiment de lanciers de Poméranie (Nr. 9), rencontra des hussards autrichiens du régiment Nr. 8 de Hesse-Cassel, et les repoussa jusque dans la ville où elle eut encore quelques combats à livrer. Bien que peu nombreux, les hussards se défendirent si vaillamment sur quelques points que les Prussiens crurent avoir de l'infanterie devant eux. Mais, l'endroit une fois abandonné par les Autrichiens, ceux-ci se retirèrent encore davantage dans la direction du Sud.

Le combat de Saar avait eu lieu le 10 Juillet. Le lendemain, les Prussiens eurent à soutenir un nouveau combat d'avant-garde pour eux, et d'arrière-garde pour les Autrichiens; c'était près de Tischnowitz, au confluent de la Bobruwna et de la Schwarza.

En ce moment, savoir le 11 Juillet, le duc Guillaume avait à la tête de sa colonne le 2nd régiment de dragons de la garde.

Dans la matinée du 12, l'avant-garde de la 1ère armée fit son entrée à Brünn, où elle fut saluée par le bourgmestre de la ville, le Dr. Giskra, député autrichien bien connu pour son habileté dans les affaires. Les Prussiens furent reçus amicalement par la population, qui est en grande partie allemande, et surtout par les dames, toujours amies du nouveau. Le 12 Juillet, la 6ème division atteignit, à son tour, la ville de Brünn; le 13, les divisions 5 et 7 y arrivèrent également.

Le quartier-général du roi Guillaume, qu'on avait transféré, le 6 Juillet, à Pardubitz, fut porté, le 9, à Hohenmauth; le 11, à Zwittau; le 12, par Brisan à Czernahora, et enfin, le 13, à Brünn même, lorsqu'on eut reçu la nouvelle positive que

l'avant-garde du Prince Frédéric Charles était entrée dans cette ville.

De Kœniggrætz à Brünn, il y a, en droite ligne, 16 lieues d'Allemagne, distance que nous rappelons ici pour qu'on puisse se faire une juste idée de la rapidité des mouvements de l'armée prussienne, rapidité, du reste, qu'on a passablement exagérée.

L'armée du Prince royal, partie des environs de Kœniggrætz, se rendit par Hohenmauth et Tribau à Prossnitz, sans être arrêtée par les Autrichiens, mais bien par le mauvais état des routes, rendues plus difficiles encore par le mauvais temps qu'il faisait.

Le 14 Juillet, l'avant-garde du 1er Corps d'armée (celui du général Bonin), savoir la brigade Buddenbrock, renforcée par de l'artillerie et par le 1er régiment de hussards de la garde, atteignit Prossnitz, à 4 lieues au Sud-Ouest d'Ollmütz; et comme la cavalerie ennemie se montrait, les hussards reçurent l'ordre de s'avancer aussitôt sur Wrahowitz. Ils rencontrèrent sur leur route des dragons de Saxe qu'ils chassèrent de Wrahowitz, Czechuwek et Kralitz, et qu'ils poursuivirent jusqu'à Biskupitz et la Blatta.

Le même jour, on prit, dans le quartier-général du Prince royal, une résolution d'une importance majeure.

Le général de Blumenthal, chef de l'Etat-major du Prince royal, et l'une des plus fortes têtes de l'armée prussienne, soutenu par le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, développa ses vues, selon lesquelles on ne devait laisser à Ollmütz qu'un Corps destiné à observer la forteresse et le camp retranché, puis s'avancer avec ses principales forces, pour s'emparer du chemin de fer qui va de Prérau à Vienne, ainsi que pour rester en communication avec l'armée du Prince Frédéric Charles et en faciliter la marche progressive.

Le Prince royal entra dans ces vues. Lui-même, disons-le en passant, n'a reçu que de justes éloges par tous ceux qui ont eu l'occasion de l'aborder dans cette guerre, tant pour le sang-froid qu'il savait garder durant les combats, que pour son affabilité et sa cordialité vis-à-vis des soldats et pour sa promptitude à écouter, ainsi qu'à suivre les meilleurs conseils.

Pendant que la 2nde armée marchait ainsi en avant, le 15 Juillet, une partie du 1er Corps d'armée et la division de cavalerie de réserve devaient porter leurs coups sur Prérau, ce qui eut effectivement lieu et amena le combat de Tobitschau. Avant de parler de ce combat, nous croyons devoir présenter quelques observations préliminaires.

2. Négociations en vue d'un Armistice. Combat de Tobitschau. Abandon d'Ollmütz par Bénédek.

Après les singuliers changements qu'avaient amenés les évènements du 4 et du 5 Juillet, le roi de Prusse, avons-nous vu, avait décliné toute négociation directe avec l'Autriche sur une suspension d'armes; mais des négociations indirectes se poursuivaient. Napoléon III ne voulait d'abord obtenir qu'une trêve de 3 jours. Le roi de Prusse accéda à cette proposition, toutefois *sous certaines conditions*, puisqu'il ne pouvait conclure *d'armistice* sans le consentement de l'Italie. Les conditions que Lefèvre, le secrétaire de l'ambassade française, remit au général en chef autrichien, dans la nuit du 12 au 13 Juillet, étaient les suivantes:

1. L'armée autrichienne évacuera le territoire qu'elle occupe encore au nord de la Thaya. Or, la Thaya, qui est une rivière latérale de la March, forme à-peu-près la limite entre la Moravie et la Basse-Autriche. Les Autrichiens avaient donc à évacuer la Moravie (sauf la place d'Ollmütz).

2. Indépendamment de l'article précédent, les troupes des 2 partis continueront à occuper les positions et les localités dont elles se trouveront en possession au jour de la signature de la présente convention.

3. Pendant la durée de la trève, les Prussiens ne s'approcheront d'Ollmütz qu'à une distance de 3 lieues d'Allemagne.

4. Le chemin de fer entre Dresde et Prague restera ouvert pour l'approvisionnement des Prussiens.

Cet article était ajouté en vue des forteresses de Kœnigstein, occupée par les Saxons, et de Theresienstadt, occupée par les Autrichiens, places d'où l'on aurait pu inquiéter et gêner les mouvements de l'armée prussienne.

L'Empereur d'Autriche repoussa ces propositions, dont les conditions, assurait-il, n'offrait *d'avantages* qu'aux Prussiens. Car, bien que ceux-ci se tinssent à 3 lieues d'Ollmütz, ils n'en pouvaient pas moins couper toutes les communications de la place. La trève de 3 jours ne s'appliquant pas à l'Italie, et n'ayant pour but que de faciliter l'entente de la Prusse et de l'Italie relativement à un armistice à conclure, les Italiens n'étaient nullement gênés dans leur marche en avant, tandis que les Corps autrichiens de l'armée du Sud étaient obligés de rester dans leur position actuelle, et se trouvaient par là bien moins favorisés que leur adversaire.

S'appuyant sur ces motifs divers, l'Empereur d'Autriche proposait une ligne de démarcation qu'aucun parti ne devait dépasser. Cette ligne commençait à la source de la Thaya, suivait la rivière jusque dans la contrée d'Anspitz, à 2 lieues au-dessus et à l'Ouest de Lundenbourg, tournait ensuite au Nord, se tenait constamment 3 lieues à l'Ouest de la voie ferrée qui va de cette ville à Ollmütz, sur la ligne de Gaya, Zdaunek et Prossnitz, et se

terminait enfin à 3 lieues au Nord et à l'Ouest des ouvrages les plus avancés de la place d'Ollmütz.

Les 2 partis conservaient toute facilité et liberté de se mouvoir, mais dans la limite exacte qui leur était tracée par la ligne de démarcation. Si le roi de Prusse accédait à ces propositions, sa Majesté l'Empereur d'Autriche s'entendrait avec lui et avec le roi de Saxe pour que le chemin de fer de Dresde à Prague restât ouvert aux Prussiens, et le roi de Prusse serait prié d'envoyer immédiatement des commissaires à Raigern, au Sud de Brünn.

L'Empereur, ajoutait-on, verrait avec un grand plaisir que la trêve ***s'étendit aux troupes de la Bavière et du 8ème Corps de la Confédération.***

Les propositions de l'Autriche tendaient à lui assurer le plein et libre usage du chemin de fer d'Ollmütz jusqu'à Vienne et à Pressbourg. Ce côté de la question va bientôt s'éclaircir davantage.

Le roi de Prusse, à son tour, repoussa les propositions de l'Autriche, surtout par la simple et forte raison que l'armée autrichienne du Sud aurait conservé la pleine liberté de ses mouvements, et parce qu'on voulait empêcher les Prussiens d'occuper la ligne de la Thaya jusqu'à Lundenbourg qui était un grand point central de lignes ferrées.

On devina les intentions de l'Autriche, et l'on se sentit blessé. L'Autriche, disait-on, ne pensait, au fond, qu'à réunir en 3 jours toute son armée dans les plaines de la March. Elle voulait le faire en toute tranquillité et avec tous les moyens possibles! Mais que s'ensuivrait-il alors de tous ces préparatifs?

La meilleure réponse à cette question pourrait bien se trouver dans l'ordre du jour que l'Archiduc Albert fit proclamer, le 13 Juillet, le jour même où l'Empereur repoussait les propo-

sitions de la Prusse, et où l'Archiduc entrait dans ses fonctions du général en chef.

„Sa Majesté l'Empereur ayant daigné me confier le commandement en chef de toute l'armée active, j'en assume aujourd'hui les fonctions et la responsabilité. Soldats de nos armées du Nord et du Sud, et vous, nos braves Alliés Saxons! comme nous avons été unis de sentiment jusqu'à cette heure, nous allons l'être d'action. Nous rassemblons maintenant une armée plus forte que la précédente, une armée composée de braves soldats, accoutumés aux fatigues de la guerre, et qui tous, fiers de précédents succès, et brûlant de se venger de quelques revers immérités, n'attendent que *l'occasion de mettre fin à l'arrogance de nos ennemis.* Réunissons nos efforts pour accomplir cette grande tâche, et rappelons-nous bien que les succès n'appartiennent qu'à ceux qui ont le cœur à la bonne place, à ceux qui joignent le sang-froid à l'énergie, et que ceux-là seuls se perdent qui se laissent intimider, et qui abandonnent leur propre cause.

„Confions-nous donc, en toute assurance, en Dieu qui protège les causes justes, en nos Monarques qui attendent de nous la prospérité de leurs peuples, et en notre propre force, qui se renouvelle avec chaque nouvelle et grande tâche, et marchons au-devant de nos derniers combats aux anciens cris de: Vive l'Empereur! — Vienne, le 13 Juillet; l'Archiduc Albert, m. p."

En même temps qu'il faisait publier cet ordre du jour, l'Archiduc Albert envoyait à Bénédek l'ordre positif d'occuper fortement la forteresse d'Ollmütz et le camp retranché, puis de se mettre en marche sur Vienne avec tout ce qui lui resterait de forces disponibles.

Le général Bénédek obéit. Il avait déjà envoyé des détachements sur Vienne par le chemin de fer. A la réception des ordres de l'Archiduc, il disposait encore à Ollmütz et dans les

environs d'à-peu-près 100,000 hommes. Il fallait y laisser 25,000 hommes. Les 75,000 hommes qui restaient devaient partir, le 15 Juillet, répartis en 3 Corps d'armée, et devaient chercher à gagner à marches forcées un point des lignes ferrées où ils se trouveraient au Sud du terrain occupé par les Prussiens, et d'où ils pourraient continuer leur route, soit à pied, soit par le chemin de fer.

La brigade des généraux Rothkirch et Panthen, composée des régiments Mamula Nr. 25 (Hongrie), et Grand-duc de Toscane Nr. 71 (Hongrie), d'un bataillon de chasseurs, d'un escadron du régiment de lanciers, Archiduc Charles Louis Nr. 3, et d'une batterie de 4, renforcée de 2 autres batteries, — toutes ces troupes furent portées d'Ollmütz à Tobitschau, où se réunissent les eaux de la March, de la Blatta, de la Wallowa et de la Beczna; elles devaient y couvrir le départ de la colonne principale pour Prérau. En considération du mauvais état des chemins, mais oubliant, ce semble, la proximité de l'armée prussienne, Bénédek fit passer une forte partie de ses trains d'artillerie par la route qui suit la rive droite de la March, entre cette rivière et la Blatta, et la dirigea sur Tobitschau.

Comme nous l'avons déjà indiqué, une rencontre importante ne pouvait manquer d'avoir lieu dans cette localité.

Pendant que, le 15, le gros du 1er Corps d'armée prussien s'avançait vers le Sud, en passant par Urtschitz et Ottaslawitz, la 3ème brigade d'infanterie, placée sous le général Malotki de Trzebiatowski, dut partir de Plumenau, au point du jour, en se dirigeant vers l'Est. Elle était formée du 3ème régiment de grenadiers de la Prusse orientale, Nr. 4, du 7ème régiment d'infanterie Nr. 44, des mêmes contrées, et de la batterie de pièces de 4 du commandant Magnus. Cette brigade avait à s'emparer de Tobitschau et de Traubeck, à ouvrir ainsi à la division Hart-

mann de cavalerie de réserve la route de Prérau, et à occuper les passages de la Blatta, de la March et de la Beczwa assez longtemps pour que la division de cavalerie fût de retour d'une grande reconnaissance qu'elle avait à faire du côté de Prérau.

De Plumenau à Hrubschitz, en passant par Prossnitz, il y a 3 lieues ordinaires. Malotki atteignit les hauteurs de Hrubschitz peu après les 6 heures du matin. Il voyait de là une partie de la chaussée d'Ollmütz-Tobitschau, où se trouvaient encore les Autrichiens qui se hâtaient d'arriver à ce dernier endroit.

Malotki déploya sa brigade à l'Est de Hrubschitz. Il avait sur sa première ligne le 44ème régiment, sur la 2nde le 4ème régiment, tous deux placés près du Wiklitzer Hof et du village de Klopotowitz. Le 44ème régiment avait sur son flanc droit son bataillon de fusiliers, que suivaient le 1er et le 2nd bataillon de mousquetaires.

Plus tard, la batterie Magnus vint se poster à l'aile gauche de l'infanterie, mais un peu au Sud de Klopotowitz.

Le général Rothkirch fit aussitôt placer 3 batteries (24 canons) sur les hauteurs, au Nord de Tobitschau, entre la Blatta et la March, et voulait ainsi prendre en flanc les troupes prussiennes.

La 1ère ligne d'infanterie de Malotki se dirigea sur le Wiklitzer Hof du côté de la Blatta, que les dernières pluies avaient rendue plus large et plus profonde. Le bataillon de fusiliers du 44ème régiment traversa le pont, rencontra sur la rive opposée les avant-postes autrichiens, savoir 2 compagnies, qu'il rejeta dans une petite forêt située le long de la rivière, au Nord-Ouest de Tobitschau, et engagea un combat de tirailleurs. Les autres bataillons du 44ème suivirent: le 1er bataillon fut porté sur la gauche des fusiliers; le 2nd fut gardé en réserve. On forma les

compagnies en colonnes; chaque bataillon avait 2 compagnies engagées dans la lutte, et 2 autres qui se tenaient en arrière.

Le 4ème régiment traversa, à son tour, le pont du Wiklitzer Hof. Il détacha sur Tobitschau 2 compagnies de son bataillon de fusiliers; les autres compagnies suivirent le 44ème régiment.

Les Autrichiens, qui s'étaient opiniâtrement défendus, furent chassés de leur forêt, et reculèrent vers la route de Tobitschau-Ollmütz, et vers le village de Wierowann sur la March.

Rothkirch essaya une nouvelle attaque contre la forêt pour rejeter l'ennemi de l'autre côté de la rivière. Cette attaque manqua complètement. Les feux rapides du fusil à aiguille montrèrent ici toute leur efficacité.

A peine cette attaque était-elle repoussée, que les Prussiens se rassemblèrent dans le bois de la Blatta et prirent eux-mêmes l'offensive. Ils s'emparèrent des villages de Wierowann et de Rakodau sur la rive droite de la March, et furent bravement aidés dans cette attaque par la batterie Magnus.

Nous verrons, tout à l'heure, que la brigade de cuirassiers de la division Hartmann de cavalerie de réserve prit une part active et essentielle au combat, et que les batteries de cette division rendirent aussi de grands services dans cette lutte qui dura jusque vers Midi. Disons auparavant quelques mots sur la part qu'y prit l'aile droite de la brigade Malotki.

Nous avons déjà rappelé que, tôt après le commencement de la lutte qui s'était engagée autour du bois de Blatta, on avait détaché sur Tobitschau 2 compagnies du bataillon de fusiliers du 4ème régiment. On les renforça bientôt des 2 autres compagnies de ce même bataillon, et du 2nd bataillon du même régiment. Ces troupes chassèrent l'ennemi de Tobitschau, puis de Traubeck, de sorte que, dans la première heure de l'après-

midi, le général Malotki avait son centre à Tobitschau, et la tête de ses troupes sur la ligne de Traubeck-Wierowann et Rakodan.

En même temps que Malotki s'avançait ainsi, un détachement avait été porté, sur sa gauche, de Prossnitz à Wrahowitz et jusqu'à Dub sur la March. Ce détachement, placé sous les ordres du lieutenant-colonel Kebler, commandant du 1er régiment de lanciers de la garde, se composait du dit régiment, d'une batterie de pièces de 4, et du bataillon de fusiliers du 5ème régiment. A l'Est de Wrahowitz, il rencontra l'ennemi, et celui-ci paraissant très-supérieur en forces, le détachement se retira derrière la Wallowa, de la rive droite de laquelle il ouvrit les feux de son artillerie contre les Autrichiens, par quoi il parvint à retenir dans cette localité une partie au moins de l'artillerie qui suivait la brigade Rothkirch.

Le matin du 15 Juillet, peu après la marche de la brigade Malotki sur le Wiklitzer Hof, les 3 brigades de la division de cavalerie de réserve vinrent se ranger à côté d'elle et derrière elle, en face de Klopotowitz et de Biskupitz; c'était *la brigade légère de Landwehr*, formée du 2nd régiment de hussards de Landwehr (Polonais) et du 1er régiment de lanciers de Landwehr (Polonais); — puis, *la brigade légère de troupes de ligne*, composée du 2nd régiment de hussards de la garde (Polonais du régiment Princesse royale), et du 10ème régiment de lanciers (Polonais); — enfin *la brigade de grosse cavalerie*, soit *brigade de cuirassiers* (Silésiens), formée du 1er régiment de cuirassiers (Prince Frédéric de Prusse)' l'un des plus anciens de l'armée prussienne, puisqu'il remonte à l'année 1672, — et du 5ème régiment de cuirassiers (Grand-duc Nicolas de Russie),

Pendant que la division était en marche entre Klopotowitz, Biskupitz et Hrubschitz, le général Hartmann fit avancer sur

Klopotowitz, au Nord de la batterie Magnus, ses deux batteries à cheval, la 2nde du 6ème régiment d'artillerie de campagne et la 3ème du 5ème régiment, et les posta à un endroit d'où elles pouvaient dominer tout le champ de combat de la brigade Malotki, et notamment la forêt déjà mentionnée, de manière à pouvoir singulièrement faciliter les progrès des troupes.

Mais, dans l'intention de faire le plus possible de mal à l'ennemi, qui reculerait sans doute de Tobitschau vers Ollmütz, sur la rive droite de la March, le général Hartmann pensa devoir pousser au-delà de la Blatta la brigade de cuirassiers qui était postée sur son extrême gauche. On se convainquit bientôt que l'ennemi ne s'était nullement préoccupé des passages de la Blatta, et l'on choisit, en conséquence, pour la traverser, le pont de Biskupitz lequel était, il est vrai, dans un assez triste état de délabrement.

Quand le 5ème régiment de cuirassiers eut traversé le pont et eut gravi les rampes de la rive droite de la Blatta, on aperçut dans la contrée de Nenakowitz et de Dub, sur la route d'Ollmütz à Tobitschau, un fort train d'artillerie ennemie qui s'était arrêté, par suite de la lutte des brigades Rothkirch et Malotki, et qui semblait être là sans aucune escorte pour la garder.

Le lieutenant-colonel de Bredow sollicita et obtint du général Hartmann la permission d'attaquer ce train d'artillerie.

Cependant les Autrichiens avaient aperçu les cuirassiers, surtout ceux du 1er régiment, qui se trouvait encore à Biskupitz sur la rive droite de la Blatta. Aussi commencèrent-ils à tirer sur eux avec des grenades, à la distance bien grande de 5000 pas.

Bredow gravit les hauteurs avec les escadrons Nr. 1, 2 et 4, et y forma ses rangs de telle sorte que le 1er escadron couvrait

le flanc droit, que le 2nd devait s'élancer sur les pièces de l'ennemi, et que le 4ème servait de réserve.

Le 2nd escadron, bien qu'il fût reçu par le feu des grenades à la distance de 1000 pas et de 800, s'élança, suivi d'un peloton du 4ème escadron, sur les artilleurs autrichiens, leur prit 18 canons, 7 chariots de munition, 168 chevaux, et fit 170 prisonniers, dont 2 officiers. Il ne perdit lui-même que 12 hommes et 8 chevaux, les Autrichiens ayant tiré trop haut. On transporta 17 pièces à Prossnitz; une pièce fut abandonnée sur place, comme trop endommagée pour valoir la peine d'être emmenée.

Au moment où les Prussiens se préparaient au transport de ces canons, ils se voient attaqués, du côté de Nenakowitz, par un escadron autrichien, que le lieutenant-colonel Bredow repoussa bientôt, à la tête du 1er escadron du 5ème régiment de cuirassiers.

Ce combat de cavalerie eut lieu dans la matinée, alors que la brigade Rothkirch avait évacué la forêt de la Blatta et s'était reformée près de Wierowann. Cette brigade se trouvait ainsi placée entre la brigade prussienne de Malotki et les cuirassiers.

Tobitschau une fois pris par l'aile droite de Malotki, et les troupes marchant ensuite sur Traubek, la division Hartmann porta sur ce même Traubek le 2nd régiment de hussards de la Landwehr, puis le 2nd régiment de hussards de la garde (Princesse royale). A l'attaque du village, le 1er escadron du 2nd régiment de hussards (Landwehr) rencontra 1 escadron de cuirassiers autrichiens, et le mit en déroute.

Traubek fut occupé; les troupes se reposèrent un moment; les deux régiments de hussards furent avancés vers Prérau, avec une batterie à cheval et 1 compagnie de fusiliers qu'on avait fait monter sur des chariots.

Comme, au commencement, on n'apercevait plus d'ennemis, on s'arrêta dans la forêt de Hentschelsdorf, sur les 2 rives de

la Beczwa, pour donner quelques repos aux chevaux et aux hommes, qui étaient sur pied depuis 12 heures. Il était 2 heures de l'après-midi.

Mais bientôt on aperçut sur la rive droite de la rivière, entre Gross-Teinitz et Prérau, des trains d'artillerie et des troupes qui se portaient sur Prérau.

C'étaient-là les dernières colonnes de Bénédek. Lui-même suivait cette route accompagné de son État-major. Il n'avait pas renoncé à l'idée de se servir du chemin de fer pour le transport de ses troupes, mais il voulait atteindre auparavant un point situé plus au Sud, et en-dehors de l'atteinte des troupes prussiennes.

En ces instants, le général Hartmann arriva près des hussards et leur demanda, s'ils auraient bien encore la force d'entreprendre une dernière attaque contre les colonnes autrichiennes qu'on apercevait au-delà de la Beczwa. Des cris de joie et d'assentiment répondirent à sa demande.

Les 2 régiments de hussards, suivis de l'artillerie qu'on leur avait adjointe, s'avancèrent donc du côté de Prérau, et traversèrent la Beczwa entre Wrbowetz et Dluhonitz; ils y furent rejoints par un escadron du 10ème régiment de lanciers.

Les escadrons Nr. 1, 2 et 3 du second régiment de hussards de la Landwehr, au nombre d'à peine 200 hommes, parce qu'on avait laissé, pour cause de fatigue, la plupart des hommes près de la forêt de Hentschelsdorf, se dirigèrent sur Roketniz, sous les ordres du commandant, le colonel de Glasenapp, tandis que le 4ème escadron, placé sous les ordres du chef d'escadron de Seidlitz, fut envoyé sur Dluhonitz.

Glasenapp attaqua sur-le-champ l'escorte de la colonne de trains autrichienne, qu'on avait particulièrement en vue. Cette escorte, courageusement attaquée, se forma aussitôt en petits

détachements bien compactes pour protéger la retraite précipitée des voitures. Bientôt cependant, elle fut entièrement défaite; on fit là 250 prisonniers, qu'on renvoya sous escorte, de telle façon que Glasenapp n'avait plus sous la main que 170 cavaliers. Il se précipita à la poursuite de la colonne autrichienne, et parvint à enlever encore une partie des trains.

Les Autrichiens, alarmés ou réveillés de toutes parts, renvoyèrent des cuirassiers depuis Prérau; une de leurs batteries s'établit sur les hauteurs avoisinantes; 4 escadrons des hussards de Haller, Nr. 12, partirent pour aller protéger le passage de Bénédek dans les gorges de Roketnitz et de Prérau.

Les hussards prussiens ne furent *point soutenus* dans leur marche, et cependant ils se défendirent avec courage contre la cavalerie ennemie qui était numériquement 4 fois plus forte qu'eux. Des deux côtés, les officiers faisaient rage en quelque sorte les uns contre les autres, avec leurs sabres et leurs revolvers. Les Prussiens ne reculèrent qu'à l'arrivée du 5ème escadron de hussards Haller, et ne ramenèrent sur la rive gauche de la Beczwa que 125 chevaux sur les trois premiers escadrons du 2nd régiment de hussards. Ces 3 escadrons avaient 3 officiers grièvement blessés, parmi eux le chef du régiment; la perte était de 50 hommes en morts, blessés, ou prisonniers; mais elle était compensée par la prise de 250 Autrichiens et de 32 chevaux.

Le chef d'escadron de Seidlitz avait fait, à la tête de son 4ème escadron, une attaque sur un bataillon d'infanterie près de Dluhonitz et lui avait fait 80 prisonniers.

Pendant que le général Bénédek se dirigeait vers le Sud, que la brigade Rothkirch-Panthen, se retirant de devant la brigade Malotki, se portait par Dub et Rakodan sur Kokor, et que les Prussiens avançaient vers Prérau, le commandant autrichien ordonna qu'une forte partie de la garnison d'Ollmütz et

du camp retranché ferait une vigoureuse sortie dans la direction de Tobitschau.

A cet effet, il fit sortir de la place 6 bataillons, 1 batterie, et 2 escadrons. Vers les 2 heures de l'après-midi, ces troupes furent aperçues par les avant-postes de la brigade Malotki, qui étaient placés près de Dub et de Rakodau.

Aussitôt s'avancèrent des renforts de troupes prussiennes. Quelques uns des chefs de ces troupes avaient suivi spontanément le bruit de l'artillerie. Du reste, le général Malotki, aussitôt le combat commencé près de la forêt de Tobitschau, avait averti le général Bonin qu'il avait en face des troupes supérieures en nombre. En effet, cette supériorité de nombre eût été encore bien plus grande, si Bénédek avait réuni toutes les troupes dont il disposait dans cette contrée et qu'il se fût jeté sur Tobitschau Mais aussi peu Bénédek pensa à ce mouvement, aussi peu Malotki connaissait-il l'état réel de la situation. Il croyait la brigade Rothkirch beaucoup plus forte qu'elle ne l'était effectivement, et c'était, du reste, assez naturel, puisque les Autrichiens amenèrent 32 canons au feu, entre Dub et Wierowann, ce qui pouvait faire supposer qu'ils avaient de 16,000 à 20,000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

Sur les rapports de Malotki, le général de Bonin fit aussitôt partir pour Biskupitz la brigade Barnekow, formée du 2ème régiment de grenadiers de la Prusse orientale, Nr. 3, du 6ème régiment d'infanterie Nr. 43 et d'une batterie. On fit halte générale.

Barnekow arriva vers les 2 heures à Biskupitz; en même temps, le général Malotki se vit renforcé par une batterie rayée de pièces de 4 et par un escadron de lanciers. Ces troupes se déployèrent maintenant entre Rakodau et Biskupitz (entre la March et la Blatta) au moment où les Autrichiens sortis d'Ollmütz mettaient leurs canons en batterie près de Dub.

Cependant les Autrichiens virent bientôt qu'ils avaient affaire avec des troupes très-supérieures en nombre. Aussi, la nouvelle leur arrivant que l'attaque de la cavalerie prussienne près de Roketnitz avait été repoussée, ils se retirèrent sur Ollmütz sans vouloir s'engager dans un combat sérieux.

Ils avaient perdu, ce jour-là, environ 1000 hommes, parmi eux à-peu-près 500 prisonniers non blessés; de plus, 17 pièces de canon. La perte des Prussiens peut-être évaluée à 300 hommes, tant en tués, qu'en blessés et en soldats égarés. Parmi les morts, il faut compter le lieutenant-colonel de Behr, commandant du bataillon de fusiliers du 44ème régiment d'infanterie; il fut généralement regretté.

Les combats de Tobitschau ont ceci de particulièrement intéressant qu'on y voit, plus que dans d'autres journées de cette guerre, les corps de cavalerie jouer un rôle assez important. Ces combats ont ainsi eu quelque chose de typique, de caractéristique; aussi en parlerons-nous dans notre supplément, où nous aborderons le genre d'action de la cavalerie prussienne, après avoir recueilli le plus exactement que possible tous les faits.

A n'en juger que selon l'apparence, les combats de Tobitschau n'avaient pas été d'un effet décisif pour les Prussiens; aussi n'occupèrent-ils que 2 jours après, le 17 Juillet, la ville de Prérau que les Autrichiens avaient enfin complètement évacuée.

L'influence exercée sur l'ensemble de la situation n'en fut, cependant, pas moins réelle et même assez forte. En effet, ce fut cette journée de Tobitschau qui empêcha la réunion des 75,000 hommes de Bénédek avec l'armée de l'Archiduc Albert assez longtemps pour que les Prussiens pussent avoir les mains libres et agir contre cette dernière armée. — En effet, Bénédek qui, le 15, suivait encore le chemin de fer de Prérau jusqu'à Hulein, fut amené par l'affaire de Tobitschau à prendre sa route désormais

par les Carpathes et à gagner la vallée de la Waag. Le 16 Juillet, à 11 heures de la matinée, ses colonnes étaient parvenues à Freistadtl et à Holleschau, après une longue marche de 21 lieues. Le 17, on poussa jusqu'à Wisowitz, et à Slawischin; le 18, on parvint, par d'affreux chemins et au milieu des plus grandes fatigues, jusqu'à la crête des monts Carpathes, d'où l'on descendit à Trentschin. Les Autrichiens purent suivre, de là, le cours de la Waag, et s'acheminer enfin de Léopoldstadt sur Tyrnau, Bösing et Presbourg, où ils auraient pu se réunir avec l'armée que l'Archiduc Albert avait rassemblée près de Vienne.

3. Les Prussiens s'avancent sur Vienne et Presbourg. Combat de Blumenau devant Presbourg, et conclusion d'une trève de cinq jours.

Dès que le roi de Prusse eut repoussé les propositions autrichiennes concernant un armistice, il fit reprendre à ses troupes leur marche en avant.

Le 15 Juillet, l'armée de l'Elbe se porta de Znaym à Jetzelsdorf, où il y eut des escarmouches d'avant-postes, et prit, de là, la direction de Kornneubourg. Elle envoya des détachements à droite, vers Krems, et à gauche, sur Wilfersdorf, pour conserver ses communications avec l'armée du Prince Frédéric Charles.

L'avant-garde de cette dernière, ainsi que sa 6ème et sa 7ème division, se porta, le 15, sur Lundenbourg, point central des voies ferrées, qui fut évacué, le 16, sans résistance, par la brigade autrichienne de Mondel. En même temps, la 8ème division prussienne fut portée sur Gœding, au Nord de Lundenbourg; son avant-garde franchit la March, le 16, et occupa encore Holitsch et Scalitz. Un convoi autrichien, qui venait justement d'Ollmütz à Prérau, s'empressa de reculer vers Ollmütz

qu'il atteignit encore, l'armée du Prince royal n'ayant pu occuper que dans la journée du 17 Hradisch avec son aile droite, et Prérau avec une partie de son aile gauche.

Le 16, tout le reste de l'armée du Prince Frédéric Charles marcha de Brünn sur Lundenbourg. Le Prince établit, le 18, son quartier-général à Hohenau; le 19, à Dürnkrut sur la March, et le long du chemin de fer. Le même jour, il s'y rencontra aussi la plus grande partie de la 7ème division. On occupa ensuite Gänserndorf, station d'où les voies ferrées se dirigent sur Vienne et sur Presbourg; puis on occupa les passages de la March près de Marchegg.

Le quartier-général fut transporté, le 17 au soir, à Nikolsbourg. Le roi prit son domicile dans l'ancien château des princes Dietrichstein, et dormit dans la même chambre qu'avait habitée Napoléon en 1805, après la bataille d'Austerlitz et avant son entrée à Vienne.

Le roi avait d'abord pensé partir de Brünn dans la matinée du 17; mais il fut arrêté plusieurs heures, par suite des nouvelles télégraphiques venues de l'armée du Mein, et relatives en particulier à l'occupation de Francfort.

Avant l'arrivée du roi à Nikolsbourg, le chargé d'affaires français, Benedetti, y était déjà arrivé. Napoléon III, malgré un premier échec, n'abandonnait pas ses plans de médiateur de la paix. La position militaire des Prussiens avait beaucoup gagné, et le Cabinet de Vienne se montrait considérablement plus souple. Ce qui y contribua beaucoup, ce fut la crainte bien motivée que les Prussiens ne parvinssent à empêcher tout-à-fait la réunion de Bénédek avec l'armée de l'Archiduc Albert.

D'ailleurs, le Cabinet de Vienne avait bien dû se convaincre que la Prusse ne reculerait devant aucun moyen pour abaisser l'Autriche, si celle-ci persistait à vouloir continuer la guerre, et

qu'en particulier les Prussiens pourraient bien vouloir favoriser les mouvements de nationalité dans les pays de la couronne qui n'étaient pas disposés en faveur du gouvernement central de Vienne.

C'est ce qu'on pouvait déjà voir dans les diverses proclamations que les Prussiens avaient adressées à la Bohême, à ce pays que, sans doute, ils ne voulaient pas prendre pour eux-mêmes, mais dont ils auraient pu vouloir favoriser le détachement d'avec l'Autriche. Cela se voyait encore dans le fait de *la légion hongroise*, qu'on avait formée à Neisse, et qui, sous les ordres de Klapka, au nombre de 1500 hommes, s'apprêtait à pénétrer dans la Hongrie par les défilés de Jablunka.

Les appréhensions du gouvernement autrichien étaient peut-être, sur ces divers points, beaucoup plus grandes que de raison; mais le fait est qu'il ne se savait pas net de toute faute, qu'il avait des motifs réels de crainte, et que personne n'était en état de dire jusqu'à quel point pouvaient croître et grandir tous les germes secrets ou avoués de mécontentement.

Résumons-nous: Le Cabinet de Vienne se déclara prêt, le 21 Juillet au soir, à conclure une suspension d'armes de 5 jours, en prenant pour base les propositions de la Prusse, et le 22 Juillet, de bon matin, on convint à Nikolsbourg que la trève commencerait à dater de l'après-midi du même jour.

Le 21 Juillet, par conséquent alors que la lutte prenait fin, l'Autriche déclara, de plus, accéder à la *Convention de Genève* de 1864, ce qu'elle avait refusé de faire, peu de temps avant l'explosion des hostilités, même après les pressantes instances du Conseil fédéral helvétique qu'appuyaient les conseils de la France.

Quant aux Prussiens, ils avaient cherché à exécuter dans toute leur étendue les stipulations de cette convention. Ils avaient renforcé leur personal médical auprès de leurs troupes et dans les hôpitaux, surtout en attirant de jeunes médecins, et même

de simples étudiants en médecine. Le nombre des compagnies de porteurs de malades avait été augmenté; il s'était formé de tous côtés des associations particulières pour fournir des denrées, du linge, des rafraîchissements, aux hôpitaux militaires. Sous la direction du Comte Eberhard de Stollberg, président de la chambre des Seigneurs en Prusse, l'Ordre des chevaliers de St. Jean cherchait à soutenir et à encourager les efforts des médecins et des employés de lazarets, dont la tâche est, au fond, toujours la plus réelle et la plus grande.

Les Autrichiens eux-mêmes ne furent point négligés par les Prussiens. On conçoit cependant que les établissements prussiens servissent tout particulièrement aux besoins de leur propre armée, et que, cette armée faisant des progrès toujours plus grands dans ses marches, les pauvres Autrichiens blessés aient dû souffrir du fait que leur gouvernement s'était si longtemps refusé à accéder à la Convention de Genève. Les médecins autrichiens, par suite de la retraite continue de leur armée, se trouvaient obligés d'abandonner leurs propres blessés, qui en étaient réduits à réclamer les secours que pouvaient leur offrir les établissements médicaux de leurs adversaires.

La guerre terminée, l'Association génevoise, qui avait mis la première en avant l'idée de cette Convention, envoya un de ses principaux membres à Berlin pour transmettre les remerciements de la société au gouvernement et au peuple prussien sur leur parfaite exécution des obligations qu'ils avaient contractées, malgré les nombreuses difficultés et les sacrifices de tout genre que la récente guerre avait exigés de leur part en si peu de temps.

La 8ème division prussienne, après avoir franchi la March à Gœding, s'avança, par la rive gauche de cette rivière, sur le territoire hongrois, passa par St. Jean, Gross-Schützen et Ma-

laczka au Sud, et atteignit enfin, le 21 Juillet, Stampfen, au delà duquel elle porta encore ses avant-postes.

Le 21, la 7ème division franchit à son tour la rivière, près de Marchegg, et se mit en communication avec la 8ème.

Le Prince Frédéric Charles, à l'armée duquel appartenaient ces divisions, fut instruit, le 21, que, selon toutes les apparences, une suspension d'armes serait conclue le 22. En attendant, il fit faire des reconnaissances, et ordonna que, si l'occasion était favorable, les divisions 7 et 8, renforcées par la division de cavalerie du général Hann de Weyhern, eussent à se porter énergiquement sur Presbourg. A supposer que la suspension d'armes ne fît pas place à un armistice, puis à la paix, il était fort avantageux pour les Prussiens de s'emparer dès maintenant de cette ville. Seulement, ils ne savaient pas encore quel mauvais coup ils portaient aux Autrichiens par la prise de Presbourg. En effet, comme Bénédek n'amena que le 22 dans cette ville la tête de colonne de l'armée qu'il avait retirée d'Ollmütz, il aurait été forcé de se porter avec ce 2nd Corps d'armée jusqu'à Komorn, si les Prussiens étaient parvenus à s'emparer de Presbourg, le 22 Juillet.

Le général Fransecky prit en mains, le 21 au soir, le commandement en chef de toutes les forces prussiennes réunies sur la rive gauche de la March. Le général Horn fut appelé, dans ce temps, à son nouveau poste, le 2nd Corps d'armée de réserve.

Fransecky, tout désireux de s'emparer, le 22, de Presbourg, se mit en route de bonne heure.

Son avant-garde se composait du 72ème régiment de ligne (16ème brigade) et du 10ème régiment de hussards. Il la fit avancer sur la chaussée qui va de Stampfen à Presbourg, précisément vers le défilé que limitent, à l'Fst, le Gamsenberg, et, à gauche, les hauteurs de Theben.

L'avant-garde était suivie sur cette route par la 13ème brigade (Gross de Schwarzhoff), par la 14ème (Gordon), enfin, comme réserve, par le reste de la 16ème brigade et par la cavalerie de réserve.

La brigade Bose, la 15ème, fut détachée à gauche pour gravir le Gamsenberg, et pour tomber, de là, sur le flanc droit des Autrichiens, tout près de Presbourg.

Vers les $6^1/_2$ heures du matin, l'avantgarde de Fransecky rencontra la brigade Monsel; une violente fusillade s'engagea immédiatement.

Fransecky ne voulait pas engager fortement ses premières troupes, jusqu'à ce que Bose eût achevé de tourner la ligne ennemie. Mais, vers les $7^1/_2$ heures du matin, la nouvelle lui fut apportée qu'une suspension d'armes avait été conclue pour 5 jours, et qu'elle commencerait à midi. Il avait donc encore 4 heures de combat devant lui. Aussi résolut-il de se porter énergiquement en avant, tout en se sentant retenu par la marche de la brigade Bose.

Du côté des Autrichiens, Monsel reçut successivement pour renfort toutes les brigades du 2nd Corps d'armée.

Bose, dont la marche était accompagnée de grandes difficultés, ne rencontra pas de résistance avant les 11 heures; c'est alors qu'il arriva sur les hauteurs du Gamsenberg, d'où il voyait devant lui toute la ville de Presbourg. Il descendit les hauteurs jusqu'à la maison de chasse située près de la chaussée, et n'était plus alors qu'à 1 lieue de la ville.

Fransecky amenait avec lui beaucoup d'artillerie, et n'avançait que lentement avec le gros de ses troupes. Arrivé, vers les midi, dans le voisinage du village de Blumenau que dévoraient les flammes, il y rencontra un parlementaire autrichien qui insista sur ce que la trêve fût reconnue et respectée.

Les conditions de cet armistice, ou plutôt, de cette simple trêve, n'étant pas encore bien connues, Fransecky entama immédiatement des négociations avec le général Thun-Hohenstein pour la fixation de la ligne de démarcation.

Ce n'est que lorsque ces pourparlers étaient déjà en train que le général Bose fit savoir son arrivée sur le Gamsenberg et sa descente sur Presbourg. Puis vint le télégramme annonçant au général Thun-Hohenstein que, dans la matinée du 22, on avait déjà fait *une convention générale pour la ligne de démarcation.* Les 2 généraux n'avaient donc plus à s'occuper de ce point en litige, mais tout simplement à se conformer aux dispositions dont on était convenu dans le quartier-général. Ainsi Fransecky dut se retirer; mais pour ne pas avoir l'air de ne le faire que par suite d'une défaite, il posa pour condition que la brigade Bose resterait encore 24 heures dans la position qu'elle avait conquise. C'est aussi ce qui se fit. Les troupes autrichiennes qui avaient combattu près de Blumenau se retirèrent sur Presbourg, en défilant entre les troupes du général Bose.

4. Incidents divers qui eurent lieu sur les derrières de l'armée prussienne, en Bohême, en Moravie, dans la Silésie autrichienne et sur les frontières de la Galicie.

Les évènements qui se passèrent sur les derrières de l'armée prussienne, au théâtre Nord-Est des opérations, disparaissent, il est vrai, presque complètement quand on les compare à ce qui se fit sur les devants de la ligne. Toutefois, la justice exige que nous en fassions quelque mention, d'autant plus qu'ils nous fournissent l'occasion de jeter un regard sur les forces populaires, du sein desquelles se forment les armées, et dont l'organi-

sation moitié militaire et moitié civile est de telle nature qu'elle ne nuit ni à la liberté des citoyens, ni à celle de l'État, et qu'elle détruit même le funeste antagonisme qu'on a si longtemps cherché à nourrir entre le simple citoyen et le soldat.

Lorsque l'armée du Prince royal pénétra de Silésie en Bohême, le Corps prussien appelé à garder la frontière, et placé sous les ordres du comte de Stollberg, se mit en marche vers la Galicie. Le 26 Juin, le comte de Stollberg conduisit le gros de son Corps dans la forêt de Jedlin, vers le cours supérieur de la Vistule, et traversant ce fleuve, le 27, entre Jedlin et Plawy, il chercha à s'avancer sur Brzezinska et sur Oswiencim, tandis que les détachements d'avant-postes postés près de Alt-Berun et de Myslowitz faisaient des démonstrations comme s'ils voulaient passer la Przemsa, rivière qui coule à la gauche de la Vistule. La journée fut assez chaude; les Prussiens perdirent plus de 200 hommes; un bataillon de Landwehr, qui avait compté 500 hommes à son départ, perdit à lui seul 71 soldats. On conçoit, au reste, que les Prussiens ne pensaient pas sérieusement à entrer en Galicie.

Bientôt après, un détachement autrichien brûla les ouvrages avancés de Zabrzeg, en échange de quoi, la bataille de Kœniggrætz étant déjà connue, le comte de Stollberg fit, le 4 Juillet, une excursion par Pless et Goczalkowitz contre les riches villes de fabrique de Bielitz et de Biala, la première, dans la Silésie autrichienne, la seconde, dans la Galicie, l'une à l'Ouest, la seconde à l'Est de la Biala. Il y leva une contribution de 60,000 florins et emmena plusieurs otages, parce que les ouvriers de ces villes avaient jeté des pierres contre ses soldats.

Il y eut encore plusieurs escarmouches sur cette frontière, surtout le 16 et le 17 Juillet, entre Dziedzitz et Goczalkowitz.

La ville de Troppau, capitale de la Silésie autrichienne, ne

fut occupée que le 9 Juillet par un petit détachement du général de Knobelsdorf. Le conseiller de province de Selchow fut nommé Commissaire pour le civil dans la Silésie autrichienne. Mais l'état de possession changea plusieurs fois dans cette contrée. Lorsque la grande armée prussienne s'avança toujours plus vers le Sud, il fallut la faire suivre de nouvelles troupes qui avaient à observer les places fortes et à garder les lignes de chemins de fer. Or, il était impossible au quartier-général de mesurer tellement bien ses ordres qu'un commissaire civil ne restât pas quelquefois sans protection suffisante.

C'est ainsi qu'il arriva que le commissaire de Selchow dut bientôt quitter Troppau où entra un détachement autrichien de la Galicie. Ce détachement fut à son tour obligé de céder la place à Selchow, le 20 Juillet. Même après la conclusion de la trêve, Selchow, n'ayant ni gendarmes, ni aucune force militaire à sa disposition, se vit troublé dans son repos par un lieutenant-colonel autrichien qui entra dans Troppau avec une demi-compagnie et qui prit le commandement de la ville, pour fort peu de temps, il est vrai.

Après la bataille de Kœniggrætz, le 1er Corps qui entra en Bohême fut le *1er Corps de l'armée prussienne de réserve*, que nous avons déjà vu former une partie de l'armée de l'Elbe lors de l'entrée de celle-ci en Saxe. La rapide formation des bataillons de remplacement en quatrièmes bataillons de campagne, ainsi que des bataillons de Landwehr, nommés tout particulièrement bataillons de la réserve, — cette formation, que l'ancienne organisation de la Landwehr avait seule rendue possible, permit à la Prusse non seulement de conserver ses forces d'opérations à-peu-près dans leur proportion primitive, mais de pourvoir même à tous les secours et renforts nécessaires, du moins jusqu'à ce qu'on fût arrivé au Danube, sans risquer

d'avoir à décheoir de ses premiers triomphes et de sa première vigueur dans l'attaque.

On ne saurait dire qu'au commencement les Prussiens aient été favorablement ou amicalement reçus en Bohême. Les faits qui se sont passés à Trautenau et à Gitschin, bien que peut-être exagérés par les rapports prussiens, parlent assez haut, sous ce rapport. Mais bientôt les choses changèrent de face, et l'on ne saurait se cacher que si les Bohémiens, les Allemands, les Czèches, finirent par se montrer beaucoup plus favorablement disposés en faveur des Prussiens, il faut en chercher la raison *dans la conduite modérée de ces derniers,* qui donnaient ainsi un éclatant démenti à la presse juive de Vienne, — et peut-être encore plus *dans la conduite des employés autrichiens,* lesquels vidèrent la place bien avant l'arrivée de l'ennemi, et ne songèrent qu'à leur propre sûreté. Il est vrai que, de loin, ils menaçaient les populations des districts qu'ils avaient administrés; leur déclarant que, même de loin, l'Autorité jetait des regards vigilants sur elles et qu'on saurait bien se noter les citoyens infidèles et perfides qui seraient tentés de faire cause commune avec les Prussiens ou même de leur prêter quelque appui! —

Si l'Administration civile peut être appelée à abdiquer, à déposer ses fonctions, dans une contrée menacée ou même déjà occupée par l'ennemi, ce ne peut être que là où règne *une guerre furieuse de peuple à peuple*, une véritable guerre de guérillas. Or, rien de pareil n'avait lieu dans la Bohême. L'administration n'avait pas cherché à réveiller la spontanéité et les forces vives du peuple; on manquait pour cela et d'armes et de toute espèce d'autres objets nécessaires. La haine qu'on avait cherché à fomenter contre les Prussiens ne pouvait donc pas se manifester d'une manière bien active, bien étendue et bien dangereuse.

Il n'y avait, par conséquent, que des inconvenients à cette fuite des Autorités. L'armée prussienne ne pouvait faire autrement que de se servir des ressources que le pays pouvait lui présenter. Que, selon leur devoir et la prudence, les Autorités autrichiennes fussent restées à leur poste, on pouvait répartir les nouvelles charges avec plus d'égalité sur tout le pays; mais, par leur fuite inexcusable, elles forçaient les Prussiens à s'en tenir aux villes et aux communes, et notamment à celles qui se trouvaient sur leur passage. Aussi ces endroits eurent-ils à sentir fort péniblement le poids et les charges de la guerre. On en tira tout ce que l'on put, par voies de réquisitions militaires.

Toutes les hautes autorités autrichiennes quittèrent la ville de Prague, aussitôt après la nouvelle du combat de Gitschin. Elles allèrent s'établir à Pilsen. Cette panique eut lieu le 1 et le 2 Juillet, et ce ne fut que le 9 que Prague fut occupé par la Landwehr de la garde du 1er Corps de réserve.

Le général Vogel de Falkenstein ayant été nommé, le 19 Juillet, gouverneur de la Bohême, il établit aussitôt dans le pays autant d'ordre que pouvaient le comporter les circonstances actuelles, et cela sans le concours des employés autrichiens.

Dans la nuit du 28 au 29 Juillet, c'est-à-dire, longtemps après la conclusion de la trêve et même de l'armistice, la garnison autrichienne de Theresienstadt fit une forte sortie dans la direction de la voie ferrée qui mène de Turnau à Prague, et contre les détachements prussiens qu'on y avait mis pour garder la voie. A cette occasion, elle enleva quelques centaines de prisonniers au 15ème régiment de Landwehr, lesquels, du reste, furent rendus, le 30, à leur Corps, dès que l'erreur eut été reconnue.

Cette sortie de Theresienstadt, et l'envahissement, mentionné plus haut, de la ville de Troppau par un détachement autrichien,

furent les derniers évènements militaires sur le théâtre Nord-Est d'opérations.

Au commencement du mois de Juillet, le Choléra éclata dans les armées qui combattaient alors sur ce théâtre. Pour ce qui concerne les troupes prussiennes, le mal s'y montra en premier lieu à Leitomischl, en Bohême, près de la frontière de la Moravie; c'était le 12 Juillet. Cette maladie fit beaucoup de victimes dans les deux partis. Le lieutenant-général F. W. de Clausewitz, fils du célèbre auteur du livre *„de la guerre“* y succomba, à Tscheitsch en Moravie, le 31 Juillet, à l'âge de 59 ans.

Le général Mutius, chef du 6ème Corps d'armée, mourut, à l'âge de 69 ans, à Austerlitz, le 6 Août. Il avait fait partie de l'armée et en particulier de la cavalerie prussienne durant 53 ans.

II. Les traités de paix.

5. La paix entre la Prusse et l'Autriche.

Le 22 Juillet, dans la même journée où, par suite de la médiation française, la *trève* fut conclue entre les armées du théâtre d'opérations au Nord-Est, la ville de Nikolsbourg vit paraître, envoyés par l'Empereur d'Autriche, le comte Alois Karoly, ancien ambassadeur à Berlin, le baron de Brenner-Felsach, autrefois attaché à l'ambassade de Francfort, et le Feldzeugmestre comte Degenfeld-Schonbourg, autrefois Ministre de la guerre, tous chargés de négocier une *paix préliminaire* et de convenir *d'un armistice.*

Ces deux points furent réglés et signés, le 26 à Nikols-

bourg; la paix préliminaire le fut par Karoly, Brenner et Bismark, l'armistice par Moltke et Degenfeld.

La paix préliminaire fut réglée comme suit:

1. A l'exception du royaume Lombard-Vénitien (dont l'Empereur d'Autriche avait déjà du disposer auparavant) le territoire de l'Autriche restera le même, et Sa Majesté le roi de Prusse en retirera ses troupes aussitôt après la conclusion de la paix, tout en se réservant le droit de prendre les mesures jugées nécessaires pour la garantie du paiement des frais de guerre.

2. L'Empereur accède à *la dissolution de l'ancienne Confédération germanique*; il accède à une nouvelle formation de l'Allemagne sans sa participation à lui; il promet de reconnaître la Confédération du Nord de l'Allemagne, ainsi qu'une Confédération analogue qui pourrait se former dans le Sud, et d'abandonner entièrement à ces deux Confédérations le soin de régler leurs rapports réciproques.

3. L'Empereur d'Autriche cède au roi de Prusse ses droits sur le Holstein et sur Schleswig, tout en stipulant que l'on rendra au Danemark les districts au Nord du duché de Schleswig qui viendraient à se décider, par une votation entièrement libre, à rentrer sous la domination danoise.

4. L'Autriche paiera à la Prusse une indemnité de frais de guerre de 40 millions d'écus, dont seulement 20 millions se paieront au comptant; 15 millions auront pour équivalent les droits que l'Autriche cède sur les duchés de l'Elbe; les 5 derniers millions seront considérés comme acquittés par les frais de consommation de l'armée prussienne tant qu'elle restera sur territoire autrichien avant la conclusion définitive de la paix.

5. Sur le désir spécial de l'Autriche, la Prusse consent à garantir à la Saxe l'intégrité de son territoire, tout en se réser-

vant le paiement d'indemnités de guerre, et le réglement, par un traité spécial, de la position de la Saxe dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. En retour, l'Autriche s'engage à reconnaître en leur entier les arrangements que prendra la Prusse dans ces contrées, ainsi que tous les changements éventuels de territoires.

6. Le roi de Prusse s'engage à obtenir le consentement du roi d'Italie aux préliminaires de la paix et à l'armistice, aussitôt que la Vénétie aura éte mise par Napoléon III à la disposition du roi Victor Emmanuel.

7. Les *ratifications* du présent traité seront échangées à Nikolsbourg, au plus tard dans deux jours.

8. Immédiatement après cet échange commenceront les négociations en vue d'une *paix définitive.*

9. A cet effet, on conclut *un armistice* qui commencera à partir du 2 Août, date jusqu'à laquelle on convient de prolonger la trève du 22 Juillet, qui ne devait originairement durer que 5 jours.

L'armistice, qui commencera le 2 Août, se conclut en même temps, à Nikolsbourg, avec la Bavière. Le général de Manteuffel, chef de l'armée du Mein, sera chargé de conclure sur la base de l'état actuel de possession un armistice analogue, datant également du 2 Août, avec le Wurtemberg et les grands-duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt, si ces États, du reste, en marquent le désir.

La Convention relative à l'armistice et étroitement rattachée au traité de paix préliminaire arrête ce qui suit:

1. La ligne de démarcation adoptée pendant l'armistice ira de Eger à Pilsen, Neuhaus, Zlabings, suivra la Thaya jusqu'à son déversement dans la March, puis la March elle-même jusqu'à Napajedl, enfin une ligne droite qui passera de Napajedl à Oderberg sur la frontière prussienne.

2. Autour de chacune des forteresses autrichiennes, dans l'enceinte du territoire actuellement occupé par les Prussiens, il y aura un rayon que ces derniers n'occuperont point et qui servira pour l'approvisionnement des dites places fortes. Autour d'Ollmütz, ce rayon aura 2 lieues d'Allemagne de diamètre; autour de Josephstadt, de Kœniggrætz et de Theresienstadt seulement une lieue de diamètre. En outre, la forteresse d'Ollmütz aura, du côté de la frontière hongroise, une ligne d'étapes par Weisskirchen et Meseritsch, ligne qui ne sera point gênée, ni occupée par les troupes prussiennes.

3. Les troupes prussiennes en se retirant de leurs positions actuelles derrière la ligne de démarcation se réservent en particulier les étapes suivantes: elles pourront se rendre a) à Tabor par Maissau, Scheitelsdorf et Wittingau; b) à Napajedl par Malaczka et Scalitz avec une latitude de marche de 3 lieues, à droite et à gauche de la route directe.

4. Dans l'intérieur du territoire assigné aux troupes prussiennes, celles-ci pourront faire usage de toutes les routes, par terre ou par eau, sans être incommodées en rien par les troupes des places fortes autrichiennes. Il n'y aura d'exception que pour la portion de voie ferrée qui s'étend de Tribau de Bohême à Prérau, cet espace se trouvant dans le rayon de la forteresse d'Ollmütz.

5. Les troupes autrichiennes ne dépasseront pas la ligne de démarcation fixée le 22 Juillet, ligne plus rapprochée du Danube, et qui n'a de valeur que pour la durée de la trève, avant que les dernières colonnes prussiennes soient arrivées derrière la Thaya. La date précise de cette arrivée sera communiquée au plus tôt au gouvernement autrichien.

6. Les blessés, les malades, les médecins et les infirmiers que les Prussiens seront obligés de laisser en avant de la ligne

de démarcation continueront à occuper les localités où ils se trouvent actuellement. Les Autorités autrichiennes s'engagent formellement à leur fournir les moyens de transport et les soins qu'ils seront dans le cas de réclamer. Les Prussiens ramèneront chez eux, le plus tôt possible, leurs malades et leurs blessés, et les Autrichiens n'y mettront aucun obstacle, ni pendant, ni après l'armistice.

7. *Les vivres* des troupes prussiennes leur seront fournis par les parties du territoire occupées par elles. On ne lèvera point de contributions en argent.

8. *Les propriétés de l'État*, pour autant qu'elles n'auront pas été séquestrées avant l'armistice, ne seront point occupées, ni mises à contribution par les Prussiens.

9. Le gouvernement *autrichien* veillera à ce que ses employés civils retournent à leur poste, pour prêter leur concours dans l'entretien et l'avitaillement des troupes prussiennes.

Un article additionnel prescrivait encore que, du 27 Juillet au 2 Août, les troupes saxonnes et les autrichiennes resteraient à une forte demi-lieue de distance de la ligne provisoire de démarcation fixée le 22 Juillet, pour autant que cette ligne suivait la rive gauche du Danube, et que cette même ligne ne serait point dépassée par les Prussiens.

Ce fut à Prague que se traitèrent les questions relatives à la conclusion *d'une paix définitive.* L'Autriche se fit représenter dans les négociations par le baron Brenner; la Prusse, par le baron de Werther, autrefois ambassadeur à Vienne. Le comte de Bismark était parti pour Berlin avec le roi, aussitôt après la conclusion de la paix préliminaire, afin d'assister à l'ouverture des chambres qui devaient se rassembler le 5 Août.

La signature de la paix définitive eut lieu le 23 Août.

Le traité de paix renferme 14 articles:

L'Art. 1[er] emploie la formule consacrée de paix et d'amitié constantes, ***perpetuelles***, ce dernier mot étant substitué à celui ***d'éternelles***.

L'Art. 2[nd] renvoie à l'Art. 1 et 6 du traité de paix préliminaire, et déclare que l'Empereur Napoléon ayant fait connaître, le 29 Juillet, à Nikolsbourg, sa volonté de remettre la Vénétie à l'Italie, lors de la conclusion de la paix, — l'Empereur François Joseph accède, pour sa part, à cette cession. L'Empereur d'Autriche consent ainsi à la réunion de la Vénétie avec l'Italie sans autre condition que celle de la reconnaissance et de l'acceptation ou liquidation par l'Italie des dettes qui reposent, d'une manière notoire, sur les territoires concédés.

Art. 3. Les prisonniers de guerre seront relâchés des deux côtés.

L'Art. 4 répond à l'Art. 2 du traité préliminaire; seulement, à l'occasion de la Confédération qui pourra se former entre les États du Sud de l'Allemagne, on ajoute la clause que cette Confédération aurait ***une existence internationale***, et parfaitement ***indépendante***.

L'Art. 5 répond à l'Art. 3 du traité de paix préliminaire; l'Art 6 au 5[ème] du susdit traité.

L'Art. 7 détermine que, 6 semaines, au plus tard, après la ratification de la convention, il s'assemblera à Francfort s. M. une commission auprès de laquelle on aura à s'adresser pour toute espèce de réclamations ou de demandes à faire à l'ancienne Confédération, réclamations et demandes qui devront être liquidées dans l'espace de 6 mois. La Prusse et l'Autriche se feront représenter dans la dite commission; les autres membres de l'ancienne Confédération auront le droit et la liberté d'en faire autant pour ce qui les concerne.

D'après l'Art. 8, l'Autriche a le droit de reprendre dans les

anciennes forteresses fédérales tout ce qui peut lui appartenir, et de réclamer la part qui peut lui revenir dans ce qui restera de la propriété mobilière, ainsi que des fonds de la Confédération.

L'Article 9 assure aux employés quelconques et aux personnes pensionnées de l'ancienne Confédération les pensions auxquelles ils ont droit ou qui peuvent leur avoir été déja accordées, le tout dans la proportion indiquée par les listes de matricule.

Les pensions que la caisse fédérale payait ***aux officiers de l'ancienne armée de Schleswig-Holstein ou à leurs héritiers*** seront payées à l'avenir ***par le gouvernement prussien.***

Art. 10. Le montant des pensions accordées par l'Administration autrichienne dans le duché de Holstein reste assuré aux intéressés. La somme de 449,500 écus en monnaie danoise, qui est encore dans les mains du gouvernement autrichien, somme représentée par des obligations de Danemark au 4 % et appartenant à la chambre des finances du Holstein, sera remise à cette dernière aussitôt après la ratification du présent traité. Aucun ressortissant des duchés de Schleswig-Holstein, et de même aucun sujet de leurs Majestés le Roi de Prusse et l'Empereur d'Autriche ne sera poursuivi pour cause de délits politiques dont il se serait rendu coupable pendant les évènements de la dernière guerre; il ne sera pas davantage inquiété en sa personne, en sa liberté ou en ses biens.

L'Art. 11 répond à l'Art. 4 du traité préliminaire, avec cette addition-ci toutefois que le paiement de la 1ère moitié des 20 millions d'écus que l'Autriche doit payer à la Prusse se fera lors de l'échange des ratifications; la 2nde moitié, trois mois plus tard, à Oppeln.

Art. 12. L'évacuation du territoire autrichien par les troupes prussiennes se fera dans l'intervalle des trois premières semaines

qui suivront l'échange des ratifications. A partir du jour de cet échange, l'administration prussienne bornera ses fonctions aux intérêts militaires seuls. Les conditions particulières sous lesquelles cette évacuation doit avoir lieu seront réglées par un protocole spécial, qui formera un appendice du présent traité.

Art. 13. *Toutes les conventions et tous les traités qui auront été formés avant la guerre* par les hautes parties contractantes sont remis en vigueur, à moins qu'ils n'aient nécessairement perdu leur signification et leur valeur par le fait même de la dissolution de l'ancienne Confédération. Cette remise en vigueur aura lieu tout particulièrement, entre la Prusse et l'Autriche, pour la convention générale, relative aux traités d'échange, conclue le 10 Février 1831 entre les membres de l'ancienne Confédération.

Toutefois le gouvernement autrichien croit devoir déclarer que le traité monétaire du 24 Janvier 1857 a perdu la principale partie de sa valeur pour l'Autriche, et le gouvernement prussien déclare, de son côté, vouloir entrer en négociations avec les divers États intéressés sur l'abolition de cette convention particulière. Les deux hautes parties contractantes se réservent encore d'entrer le plus tôt possible en arrangements pour la révision du traité de commerce et des péages du 11 Avril 1865, en vue de plus grandes facilités à apporter dans les rapports nationaux réciproques. En attendant, le susdit traité continuera à avoir son effet, avec cette modification-ci toutefois, c'est que chacun des deux États pourra y renoncer après une dédite préalable de 6 mois.

D'après l'Art. 14, *les ratifications* seront échangées à Prague dans un délai de 8 jours, et, si possible, plus tôt encore.

En vertu de l'Art. 12, on ajouta au traité de paix un protocole où étaient indiqués *le mode d'évacuation du territoire*

autrichien et *le mode à suivre dans l'échange des prisonniers*, ainsi qu'une déclaration par laquelle les hautes parties contractantes s'engageaient à favoriser l'établissement de quelques chemins de fer à travers les frontières de la Bohème et de la Silésie.

Les ratifications du traité de paix furent échangées, le 28 Août, à Prague. Tous les articles qui étaient susceptibles d'être promptement réglés, furent rédigés et mis à exécution avec la plus grande rapidité.

Avec quel étonnement les populations autrichiennes, qui n'étaient habituées qu'au papier-monnaie, ne virent-elles pas sortir des caves de la banque de Vienne 20 millions d'écus destinés à être chargés sur les waggons des chemins de fer et à disparaître derrière les frontières prussiennes!

L'échange des prisonniers de guerre se fit rapidement. L'Autriche n'avait que 1600 Prussiens, qui furent transportés et remis, à Oderberg, en une seule fois; par contre, le nombre des prisonniers autrichiens était si considérable qu'il fallut mentionner expressément dans le protocole spécial que les Autrichiens seraient transportés, par masses de 1000 hommes à la fois, à la gare d'Oderberg, et qu'il n'y aurait pas plus de 6 de ces envois toutes les 24 heures. L'opération entière dura près d'une semaine.

Les Prussiens évacuèrent si promptement le territoire de l'Autriche que, le 20 et le 21 Septembre, le Corps des Gardes et les bataillons et escadrons combinés purent faire leur entrée solennelle à Berlin en qualité de représentants du reste de l'armée.

Quant à ce qu'il faudra penser de la *constance* ou de la *perpétuité* de l'amitié et de l'alliance entre la Prusse et l'Autriche, une circonstance assez particulière, et qui, du reste, ne s'est peut-être pas encore rencontrée, serait assez propre à faire concevoir quelques modestes doutes.

En effet, la paix était à peine rétablie et proclamée, que sa Majesté l'Empereur d'Autriche a donné l'ordre positif de changer la dénomination des quelques régiments qui portaient le nom soit du roi, soit des princes et princesses de Prusse, soit de quelques autres princes, Alliés et amis de la famille royale. Les commandants de ces régiments perdirent ainsi leurs places et leur propriété. Parmi ces chefs se trouvait entr'autres le grand-duc de Bade, dont les troupes avaient combattu dans la dernière guerre avec celles de l'empire d'Autriche! Il est à croire que, si cette singulière mesure avait été prise avant les hostilités, les Italiens, du moins, n'auraient pas cru rencontrer des troupes badoises dans le Tyrol méridional.

6. La Prusse fait la paix avec les États du midi de l'Allemagne.

Le général de Manteuffel, commandant en chef de l'armée du Mein, avait conclu, au nom de la Prusse, dans les trois premiers jours du mois d'Août, des conventions de suspension d'armes avec les États du midi, savoir avec la Bavière, le Wurtemberg, Bade et Hesse-Darmstadt. Ces conventions déterminaient d'une façon précise la ligne de démarcation, — puis les indemnités particulières que des employés ou autres ressortissants prussiens avaient à réclamer pour leurs pertes, — enfin, l'évacuation *de la forteresse de Mayence* par les troupes confédérées, et la libre sortie hors des places fortes fédérales des troupes appartenant aux Alliés de la Prusse. La trève devait s'étendre jusqu'au 22 Août.

C'est dans cet intervalle que se conclurent les traités particuliers de paix. Darmstadt fut le seul État qui restât en arrière.

La paix *avec la Bavière* fut signée le 22 Août à Berlin;

du côté de la Prusse, par Bismark et par Savigny, l'ancien député en diète: du côté de la Bavière, par von der Pfordten et par le comte Bray-Steinbourg. Le traité renferme 18 Articles.

L'Article 1er présente la formule ordinaire des traités de paix. En vertu des Art. 2 et 3, la Bavière s'engage à payer à la Prusse une indémnité de frais de guerre de 30 millions de florins, payables en 3 termes; le dernier paiement aura à se faire 6 mois après l'échange des ratifications.

L'Article 4 traite du retour par étapes des troupes prussiennes.

Par l'Art. 5 la Bavière accède, pour sa part, à la paix préliminaire signée par l'Autriche à Nikolsbourg, et en reconnaît les stipulations relatives à la nouvelle organisation de l'Allemagne.

L'Art. 6 renvoie à un arrangement particulier la régularisation des intérêts de propriété de l'ancienne Confédération.

L'art. 7 appuie sur la continuation du traité du Zollverein allemand de 1865, avec réserve de dédite préalable de 6 mois.

L'Art. 8 remet en vigueur tous les traités et arrangements antérieurs à la guerre.

Par l'Art. 9, les 2 gouvernements s'engagent à favoriser, sur leur territoire, le développement et la prospérité des chemins de fer.

Par l'Art. 10, *les droits et impôts de navigation* sur le Rhin et sur le Mein cesseront, à partir de l'an 1867, pour autant qu'ils existent actuellement encore.

Par l'Art. 11, les stations télégraphiques bavaroises, qui se trouveront sur le territoire de la Confédération du Nord et dans le grand-duché de Hesse, passeront à la Prusse.

Par l'Art 12, la Bavière remet à la Prusse tous les documents quelconques qui se trouveront dans les archives de Bamberg, et qui ont trait particulièrement ou exclusivement aux

anciens burgraves de Nuremberg et aux margraves de Brandebourg de la ligne franconienne.

Par l'Art. 13, la Prusse élève certaines prétentions à la possession de l'ancienne galerie de tableaux de Dusseldorf, actuellement à Munich. A cet effet, la Bavière nommera elle-même 3 tribunaux d'appel, d'entre lesquels la Prusse en choisira un qui prononcera arbitralement sur la validité ou la non validité de ses réclamations.

Art. 14. Pour sauvegarder les intérêts stratégiques et ceux des relations nationales ou internationales, il y aura *une régularisation partielle des frontières.* A cet effet, le roi de Bavière cédera à la Prusse le baillage de Gersfeld, plus un arrondissement près d'Orb et l'enclave de Kaulsdorf.

Art. 15. Immédiatement après l'échange. des ratifications, tout le matériel enlevé aux chemins de fer exploités par l'État ou par des sociétés particulières sera rendu, et même, au besoin, livré dans les gares de Hof, de Lichtenfels et d'Aschaffenbourg.

L'Art. 16 traite de l'échange et du renvoi des prisonniers de guerre

L'Art. 17 impose à la Prusse l'obligation de rendre immédiatement à la Bavière 33,000 florins en obligations que les troupes prussiennes ont prises dans la caisse des ouvriers des salines de Kissingen.

Art. 18. La ratification du traité doit se faire dans le terme et l'intervalle de 12 jours.

On fit suivre le traité proprement dit d'un arrangement particulier, rédigé en 11 points, lesquels renfermaient les indications relatives à la remise des territoires cédés par la Bavière, et à la conduite à observer vis-à-vis *des troupes de l'Electorat de Hesse ou du duché de Nassau* qui se trouvaient encore occuper le sol bavarois.

La paix *avec le Wurtemberg* fut conclue le 13 Août, à Berlin, par l'intermédiaire, pour la Prusse, des plénipotentiaires déjà mentionnés, et, pour le Wurtemberg, du ministre de Varnbühler et du général de Hardegg.

Le traité de paix renferme 10 Articles.

Le 1er Article contient la formule ordinaire. En vertu des Art. 2, 3 et 4 le Wurtemberg paiera à la Prusse, dans l'espace de 2 mois, 8 millions de florins pour *frais de guerre.* L'Art. 5 traite de l'éloignement des troupes prussiennes hors du territoire wurtembergeois. Les Art. 6 et 7 sont conformes aux mêmes numéros du traité fait avec la Bavière; l'Art. 8 répond au 9ème du même traité, et l'Art. 9 à son Article 5. Par l'Art. 10 l'échange des ratifications est fixé au 21 Août.

Le traité de paix avec le *grand-duché de Bade,* et signé pour celui-ci par H. de Freydorf, pour la Prusse par Bismark, renferme 11 Articles.

Les Art. 1, 5, 6, 7 et 8 répondent aux mêmes numéros du traité wurtembergeois; les Art. 10 et 11 aux Art. 9 et 10 du dit traité. En vertu des Art. 2, 3 et 4 le pays de Bade paie à la Prusse, dans l'espace de 2 mois, une somme de 6 millions de florins pour indemnité de frais de guerre. L'Art. 9 renferme l'arrangement particulier relatif à la suppression prochaine des droits de navigation rhénane.

La paix *avec le grand-duché de Hesse-Darmstadt* ne fut signée que le 3 Septembre à Berlin, du côté de la Prusse, par Bismark et Savigny, du côté de Hesse-Darmstadt par Dalwigk et le conseiller de légation Hoffmann.

Les Art. 2, 3 et 4 imposent au grand-duché le paiement en 2 mois de 3 millions de florins; les Art. 5, 6 et 7 répondent aux mêmes numéros du traité avec le Wurtemberg; les Art. 8 et 9 aux Art. 8 et 9 du traité bavarois. — Par l'Art. 10, Hesse-

Darmstadt déclare à l'avance adhérer aux arrangements que la Prusse prendra avec la maison princière de Thurn et Taxis pour l'abolition des droits de poste appartenant à cette maison. Par suite de cet arrangement, l'administration des postes du grand-duché passera tout entière dans les mains de la Prusse. — Par l'Art. 11, la Hesse consent à n'avoir à Mayence que des stations prussiennes de télégraphe, et elle cède à la Prusse le droit illimité d'établir des lignes et des stations télégraphiques sur tout le territoire du grand-duché. — L'Art. 12 répond au 12ème du traité bavarois, et l'Art. 13 au 5ème du même traité. — Par l'Art. 14, le grand-duc de Hesse-Darmstadt fait cession à la Prusse du Landgraviat de Hesse-Hombourg, y compris le district de Meisenheim, mais à l'exclusion des terres domaniales de Hœtensleben et d'Oebisfelde, ressortissant au dit Landgraviat et situées dans les provinces prussiennes de Saxe. Il cède, en outre, dans la Haute-Hesse, le district de Biedenkopf, celui de Voehl, avec les enclaves de Eimelrod et de Hœringhausen; la partie Nord-Ouest du cercle de Giesen, avec Frankenbach, Krummbach, Kœnigsberg, Fellingshausen, Bieber, Haina, Rodheim, Waldgirmes, Naunheim, Hermannstein, avec sa banlieue; le baillage de Rœdelheim et la partie du district de Nieder-Ursel qui était sous la domination grand-ducale.

Le grand-duché de Hesse-Darmstadt, pour toutes ses parties situées au nord du Mein, passe dans la Confédération du Nord, sur les bases posées par le projet de réforme du 10 Juin, et le contingent que ces portions de territoire auront à fournir sera placé sous l'autorité militaire de la Prusse. — Art. 15. Pour faciliter les arrangements de territoire dans la Hesse supérieure, le roi de Prusse cède au gouvernement de Hesse-Darmstadt:

a) sur l'ancien territoire de la Hesse-électorale, le district de Katzenberg, avec les localités de Ohmes, Vœkenrode, Ruhl-

kirchen et Seibelsdorf; le baillage de Nauheim; plus, Treir sur la Lumde; le district forestier entre Altenstadt et Bönstadt; — Massenheim, la partie du district de Mittel-Gnadau appartenant ci-devant à la Hesse-électorale, et, sur la rive gauche du Mein, le village de Rumpenheim; — b) sur le territoire de Nassau, le baillage de Reichelsheim, et le village de Haarheim; — c) sur le territoire ci-devant francfortois, les chefs-lieux d'arrondissement, Dortelweil et Nieder-Erlenbach.

Art. 16. Les arrangements particuliers à prendre relativement à ces divers territoires, aux archives, aux employés, au militaire etc. sont réservés à des commissaires qui seront choisis par les deux parties contractantes.

L'Art. 17 traite de la restitution qui devra se faire des livres, des manuscrits etc. qui jusqu'en 1794 se trouvaient dans la bibliothèque du dôme de Cologne, et qui ont passé, plus tard, dans le musée et la bibliothèque de l'État de Hesse-Darmstadt.

L'Art. 18 réclame et assure la prolongation d'un contrat qui avait été passé entre plusieurs propriétaires de bains à Kreuznach et les salines grand-ducales de Charles Théodore, et qui stipulait en faveur des premiers la livraison par ces dernières d'une certaine quantité d'eaux salées et d'eaux mères.

L'Art. 19 décide que les ratifications seront échangées le 15 Septembre au plus tard. —

Les traités conclus avec l'Autriche et avec les États du Sud de l'Allemagne procurèrent à la Prusse la somme de 82 millions de florins, soit de près de 173 millions de francs. Supposé que la Prusse, outre les troupes qu'elle entretient d'ordinaire en temps de paix, ait encore appelé près de 400,000 hommes sous les armes pour sa dernière guerre, elle aura donc reçu 400 francs par soldat.

Peut-être s'étonnera-t-on de ce que le Wurtemberg et le grand-duché de Hesse-Darmstadt, qui s'étaient particulièrement montrés hostiles à la Prusse, ont été traités par elle avec passablement de douceur et de modération. Darmstadt n'avait-il pas fourni le général du 8ème Corps? Le Wurtemberg n'avait-il pas occupé la petite principauté de Hohenzollern? aidé, disait-on, par 14 bourgeois de Lindau qui surprirent la petite enclave prussienne de Achberg, à $1^1/_2$ lieue de Lindau, et la déclarèrent propriété de la Confédération germanique.

Disons franchement que le Wurtemberg et Darmstadt ne durent ce traitement modéré qu'à leurs liens de parenté avec la famille impériale de Russie, et à une intervention assez vigoureuse de celle-ci en faveur de la Hesse en particulier.

C'est par suite de ces exigences, de ces réclamations et de ces négociations que la paix tarda si longtemps à se conclure avec l'État de Hesse-Darmstadt. Mais aura-t-elle amené des arrangements bien solides, bien stables, cette paix qui place cet État à moitié dans la Confédération du Nord, à moitié dans celle de l'Allemagne méridionale?

Les documents des traités et les instruments de paix ne font pas mention du retour à la Prusse du pays de Hohenzollern, et sans doute parce que la chose s'entendait d'elle-même. Il en est de même du droit exclusif que les Prussiens réclament de mettre garnison dans la citadelle de Mayence, droit qui n'a pas été mentionné dans le traité fait avec Darmstadt. L'armistice avait déjà décidé sur ce point. Le 26 Août, les Prussiens firent entrer une brigade dans Mayence où se trouvaient alors, outre plusieurs officiers des précédentes autorités militaires, diverses troupes de Nassau et de la Hesse électorale.

Nous verrons bientôt comment il s'est fait que la Prusse en vint à disposer en faveur du grand-duché de Hesse-Darm-

stadt de divers districts qui avaient appartenu, soit à la Hesse-électorale, soit à l'État de Nassau, soit à la ville de Francfort.

7. L'Autriche fait la paix avec l'Italie.

L'armistice qui avait été formellement conclu entre les armées autrichienne et italienne commença le 13 Août, à midi, et devait, en tout état de cause, se continuer durant 4 semaines, soit jusqu'au 9 Septembre. Les hostilités ne pouvaient recommencer qu'après un dénoncement de 10 jours à l'avance, de telle sorte que, s'il n'y avait point de dédite, l'armistice était censé continuer.

Ce fut sous la protection de cet armistice, sur la base tant des explications échangées entre les deux Empereurs d'Autriche et de France, que des stipulations renformées dans le traité préliminaire de Nikolsbourg, que commencèrent à Vienne les négociations relatives à la paix, négociations conduites par le comte Félix Wimpfen pour l'Autriche, et par le général du génie Menabrea pour le compte de l'Italie.

Les différences de vues qui offraient le plus de difficultés se rapportaient à la question d'argent. La Prusse, se basant sur la paix de Prague qu'on venait de conclure, intervint vivement en faveur de l'Italie. L'armistice continua donc, et enfin, le 3 Octobre, la paix de Vienne fut définitivement arrêtée et conclue.

La formule d'entrée en est assez remarquable:

„Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité. — Leurs Majestés, l'Empereur d'Autriche et le Roi d'Italie, ayant resolu d'établir une paix sincère et durable entre leurs États respectifs — et sa Majesté l'Empereur d'Autriche ayant cédé à l'Empereur des Français le Royaume Lombard-Vénitien, — d'autre part, sa

Majesté l'Empereur des Français s'étant déclaré prêt à reconnaître la réunion du dit Royaume lombard-vénétien aux États de sa Majesté le Roi d'Italie, sous réserve du consentement des populations qui seront consultées à cet effet, nous avons etc. etc.

Viennent ensuite les articles de paix proprement dits:

Art. 1. La formule ordinaire de la paix.

Art. 2. Echange immédiat des prisonniers.

Art. 3. Sa Majesté l'Empereur d'Autriche consent à la réunion du Royaume lombard-vénitien au Royaume d'Italie.

Art. 4. La frontière du territoire ainsi abandonné et cédé est déterminée par les frontières que l'ancienne Administration reconnaissait pour celles du Royaume lombard-vénétien.

Art. 5. L'évacuation du dit territoire commencera aussitôt après la signature de la paix, et sous des formes dont on conviendra réciproquement.

Art. 6. *Le gouvernement italien* prend *à sa charge:* 1) la partie des dettes du Mont lombard-vénitien, qui, en vertu de la convention de Milan de 1860, et en exécution de l'article 6 du traité de Zuric, retombait à l'Autriche; — 2) les dettes que le Mont lombard-vénitien peut avoir contractées depuis le 4 Juin 1859 jusqu'à la conclusion du présent traité; — 3) la somme de 35 millions de florins d'Autriche, payable au comptant, représentant la part de la Vénétie dans l'emprunt de 1854, et comme paiement du matériel de guerre autrichien qui ne pourra être transporté en Autriche.

Art. 7. Les arrangements ultérieurs et de détail à prendre relativement aux deux premiers points de l'art. 6 seront l'affaire d'une commission spéciale.

Art. 8. Le gouvernement italien entre dans tous les droits et charges du gouvernement autrichien pour ce qui concerne les contrats que l'Administration a pu faire dans la Vénétie.

Art. 9. Arrangements relatifs aux paiements faits par les communes, les établissements publics, et les corporations religieuses aux diverses administrations et autorités des deux gouvernements. — Art. 10. Arrangements relatifs aux chemins de fer sur territoire vénétien.

Les articles suivants se rapportent, soit au même objet, soit à la liberté qu'auront les individus de choisir leur patrie définitive, sans avoir à supporter pour cela des pertes en leurs biens. Employés, officiers et pensionnaires de l'État sont pris en considération particulière. — L'art. 18 se relie à ceux des précédents articles qui traitent de la possession des archives et des documents hypothécaires.

Par l'Art. 19, les hautes parties contractantes s'engagent formellement à procurer aux populations des frontières la plus grande liberté possible dans leurs rapports nationaux et commerciaux quelconques, et à éviter toutes les tracasseries qui se rattachent d'ordinaire aux douanes et aux droits de péages.

L'Art. 20 traite de la continuation des conventions qui ont été sanctionnées par la paix de Zuric en 1859, et cela jusqu'à un nouvel examen et à des arrangements qui devront se faire dans le courant de la première année.

Art. 21. L'Autriche et l'Italie s'entendront sur *un traité de commerce et de navigation*, établi sur de larges bases. Jusqu'à conclusion du dit traité, la convention du 18 Octobre 1851 restera en vigueur, et s'appliquera à tout le Royaume d'Italie. — L'Art. 22 garantit les droits particuliers et personnels que des Princes ou des Princesses d'Autriche peuvent avoir sur des propriétés situées dans les territoires nouvellement cédés.

L'Art. 23 traite de la publication d'une amnistie générale, et l'Art. 24 pose que les ratifications auront lieu dans l'espace de 15 jours au plus tard. — Un article additionnel stipule cer-

taines conditions sur le mode de paiement des 35 millions de florins exigibles en vertu de l'art. 6.

La ratification du traité se fit avec rapidité; aprés quoi l'on passa non moins vîte à la conclusion même et à la publication de la paix.

Le général Mœring, commissaire au nom de l'Autriche, remit au général Lebœuf, commissaire pour la France, les communes, les églises, le territoire etc. Le général Lebœuf mit les communes en possession de leur *pleine liberté*; après quoi vinrent les votations populaires, qui eurent tout naturellement pour suite le rattachement volontaire et complet de la Vénétie au Royaume d'Italie et au gouvernement tant du roi Victor Emmanuel que de ses successeurs.

Les difficultés étaient enfin terminées.

Nous pourrions encore faire remarquer comme une chose assez curieuse que les horreurs d'une émeute insensée se passèrent en Sicile au moment même où se négociait la paix; — qu'à cette même époque la nouvelle légion française, formée à Antibes pour le service du Pape, fit son entrée dans Rome", „sans doute pour préparer l'évacuation stipulée par la convention de 1864", et qu'une agitation assez vive, dans le sens d'un rattachement à la France, se fit en même temps sentir dans l'île de Sardaigne. — Mais ce ne sont là que de petites, de faibles échappées de lumière dont d'autres récits auront à s'occuper un jour.

Le vrai gain, disons même, l'immense avantage que recueillit l'Italie, c'est sa pleine reconnaissance par l'Autriche comme Royaume d'Italie.

8. La Confédération des États du Nord de l'Allemagne commence à se constituer.

Conformément au plan général, tel qu'il résulte du projet de réforme du 10 Juin, et des réclamations adressées, le 15 Juin, au Hanovre, à la Hesse et à la Saxe, la Confédération allemande du Nord devait se composer de la Prusse comme État directeur, et des petits États allemands situés au Nord des Monts de la Saxe et au Nord du Mein, États dont les droits de souveraineté auraient à subir quelque limitation.

Maintenant, la guerre avait apporté bien des changements dans l'état des choses. Il s'agissait donc de savoir si la Prusse entrerait dans la nouvelle Confédération aux mêmes conditions qu'avant les hostilités, ou si elle y entrerait augmentée de tous les territoires qu'elle avait conquis.

Le gouvernement prussien se décida pour cette dernière alternative, et en particulier pour l'annexion immédiate du Hanovre, de l'Electorat de Hesse-Cassel, du duché de Nassau et de la ville de Francfort, — ainsi que des duchés de Schleswig et de Holstein.

Le 17 Août, le Ministre Bismark présentait aux deux chambres prussiennes, rassemblées depuis le 5, un projet de loi relatif aux annexions que nous venons d'indiquer. Le droit de la Prusse à s'annexer ces pays, déclarait le Ministre, repose sur le fait qu'ils en ont appelé eux-mêmes à la décision par la voie des armes, — que les armes ont décidé en faveur de la Prusse; — que l'annexion était nécessaire, vu que la Prusse ne pouvait de nouveau s'exposer au danger de laisser des ennemis sur ses derrières, au moment même où elle se trouvait dans la nécessité de rassembler toutes ses forces.

La chambre des Seigneurs ne s'était jamais séparée du gouvernement; par contre, la chambre des présentants persévérait, depuis 4 ans, dans une voie d'opposition. Maintenant, après les succès militaires du gouvernement du roi, les choses avaient changé. La chambre des représentants prononça l'indemnité sur l'administration sans budjet des 4 dernières années, durant lesquelles le budjet n'avait pas été décrété, et accorda un *crédit* très-élevé, en vue de réparer les brêches du trésor public, et pour que la Prusse pût amener à bonne fin ce qu'elle avait si glorieusement commencé.

La chambre des représentants adopta aussi *la loi d'annexion*, et cela à l'éclatante majorité de 273 voix sur un chiffre total de 300. Si réjouissant et si raisonnable que puisse nous paraître ce résultat, il n'y a pas moins quelque chose d'étonnant à ce que les mêmes députés qui, dans les années 1864 et 1865, prenaient tellement à cœur les droits soi-disamment légitimes du duc d'Augustenbourg, aient montré si peu de scrupules en 1866 en présence des droits non moins légitimes du roi de Hanovre, de l'Electeur de Hesse-Kassel etc.

Quant à l'annexion des duchés de Schleswig et de Holstein on n'en parla pas, parce que, le 17 Août, la Prusse n'avait pas encore achevé de conclure son traité de paix avec l'Autriche.

La Prusse avait déclaré vouloir entrer dans la nouvelle Confédération, non seulement avec les provinces qui avaient fait partie jusqu'alors de l'ancienne, mais encore avec les deux provinces de Prusse et de Posen, ce qui, sans compter les territoires annexés, aurait présenté un ensemble de 5094 lieues carrées d'Allemagne et de 19 millions d'habitants. Mais, après l'annexion du Hanovre, de Hesse-Cassel, de Nassau, de Francfort, de Schleswig-Holstein et de Lauenbourg, la Prusse entrait dans l'alliance avec un territoire de 6400 lieues carrées et avec plus

de 23 millions d'habitants, même en tenant compte de la défalcation de quelques portions du Nord du duché de Schleswig qui, en vertu du traité de Prague, pouvaient faire retour au Danemark.

Aucun des États qui allaient être appelés à faire partie de la nouvelle Confédération du Nord de l'Allemagne ne pouvait se mesurer avec la Prusse. La Saxe, le plus grand de ces États, ne compte que 271 lieues carrées et 2,225,000 habitants. La Saxe est donc 23 fois moins grande, et sa population dix fois moins forte.

Après la Saxe, vient le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin avec 244 lieues carrées et 552,000 habitants. Les autres États disparaissent encore davantage quand on compare leur étendue et leur population avec celles du nouvel État prussien. La supériorité de la Prusse ne peut que se faire puissamment sentir dans la nouvelle Confédération, qui trouvera son unité de fait, son unité réelle, précisément dans cette position supérieure du principal de ses membres.

Les États du Nord de l'Allemagne qui entrèrent bientôt, plus ou moins spontanément, dans les intentions du gouvernement prussien, sont les grand-duchés de ***Mecklenbourg-Schwerin***, de ***Saxe-Weimar***, de ***Mecklenbourg-Strelitz*** et ***d'Oldenbourg***, — les duchés de ***Brunswick***, de ***Saxe-Altenbourg***, de ***Saxe-Cobourg-Gotha***, de ***Schwarzbourg-Sondershausen***, de ***Schwarzbourg-Rudolstadt***; les principautés de ***Waldeck***, ***Reuss*** (branche cadette), ***Schaumbourg-Lippe***, ***Lippe-Detmold***, et les villes de ***Lubeck***, de ***Brême et de Hambourg***.

La Prusse conclut avec ces divers États ***un traité provisoire d'alliance***, qui renferme les stipulations suivantes :

1. L'alliance sera offensive et défensive.

2. Le but que poursuit l'alliance sera déterminé d'après le

projet de réforme du 10 Juin, avec la coopération d'un parlement nommé à cet effet par toutes les parties contractantes.

3. Toutes les conventions et les traités qui existent actuellement entre les Alliés continueront d'exister, pour autant qu'ils ne sont pas modifiés, changés, ou abolis expressément par le présent traité.

4. Les troupes des États alliés seront placées sous le commandement en chef de Sa Majesté le roi de Prusse.

5. Les gouvernements alliés prendront l'ancienne loi d'élections du 12 Avril 1849 pour base de l'élection des membres du nouveau parlement, et s'adjoindront à la Prusse pour la convocation de ce Corps.

Ils enverront en même temps des chargés d'affaires à Berlin, munis de pleins-pouvoirs, pour établir en commun, d'après les linéaments donnés par le projet de réforme du 10 Juin, le projet d'une constitution fédérale, projet qui devra être soumis aux délibérations du parlement.

6. La durée de l'alliance, jusqu'à conclusion de tous les arrangements à prendre, est fixée éventuellement à une année, supposé que la nouvelle Confédération ne soit pas régularisée avant le terme d'un an.

Le traité actuel et provisoire d'alliance sera ratifié, et les documents de cette ratification seront échangés le plus tôt possible à Berlin, et, au plus tard, 3 semaines après la clôture des négociations.

Le gouvernement prussien soumit aux Etats rassemblés l'ancienne loi d'élections de l'Empire, en vue de la convocation d'un parlement, et les États l'adoptèrent avec quelques légères modifications.

Il ne resta en dehors de l'alliance provisoire, en fait d'États

désignés pour en faire partie, que les duchés de Reuss (branche aînée), de Saxe-Meiningen et le royaume de Saxe.

La duchesse régente, Caroline de Reuss, femme aussi prudente et intelligente qu'opiniâtre, fit bientôt acte de soumission. Au lieu d'une indemnité de guerre, elle s'engagea à payer, à son entrée dans la Confédération du Nord de l'Allemagne, une somme de 100,000 écus à la caisse militaire des veuves et des invalides de la Prusse, et pour pouvoir faire ce paiement, elle fit un emprunt de 120,000 écus, qui tourna, par le fait, à son propre avantage.

Il y eut un accomodement avec Saxe-Meiningen.

Le 20 Septembre, le duc Bernard Erich Freund, ne pouvant ou ne voulant pas se faire aux nouveaux arrangements amenés par la guerre, déposa les rênes de son petit gouvernement qu'il avait tenues pendant 45 années, et les remit à son fils, le prince Georges. „Le gouvernement“, dit le vieux duc dans sa proclamation d'adieu, „passe à mon fils, que Dieu veuille assister et soutenir dans les voies difficiles où il va être appelé à marcher. Il entrera avec toute la force nécessaire dans une ère nouvelle, à laquelle il saura mieux s'accomoder qu'il ne m'a été donné à moi-même de pouvoir le faire“.

Le nouveau duc déclara immédiatement son adhésion à la nouvelle Confédération.

Il ne restait plus que la Saxe qui fût encore en-dehors de l'alliance. Les négociations que l'on eut à poursuivre avec elle, et qu'on avait prévues dans la convention de Nikolsbourg et dans la paix de Vienne, traînèrent extrêmement en longueur.

On doutait de bien des côtés que la paix pût se faire, et que le roi Jean voulût se prêter aux exigences du cabinet de Berlin.

Mais s'il s'y refusait, qu'arriverait-il après ce refus? — Le roi de Saxe renvoya le comte de Beust, son ministre d'État. Cela pouvait être envisagé comme un premier rapprochement vers la Prusse. Non pas, s'écria-t-on; le comte de Beust n'est renvoyé, ou plutôt, on n'a accepté sa demande en démission que parce que l'empereur d'Autriche veut faire du comte son propre ministre des affaires étrangères, pour contrarier et vexer le gouvernement prussien. Mais ne serait ce pas un trop bizarre tour à jouer à ses adversaires que de prendre pour soi-même un ministre qui a été malheureux ou maladroit dans tout son ministère! Et maintenant que le comte de Beust a été effectivement choisi par l'Autriche, n'est-il pas bien singulier que l'Autriche renvoie ses meilleurs serviteurs, ses meilleures forces, pour s'attacher des étrangers qui ne sont guère connus que par leur insuccès?

On fit toute sorte de conjectures sur le sort éventuel et prochain de l'armée saxonne, pour le cas où la paix ne se conclurait pas. On en ferait, disait-on, une colonie qui s'établirait en Autriche, peut-être en Transylvanie, auprès des anciennes populations saxonnes de cette contrée.

On ne s'inquiétait pas de la manière dont cette espèce de colonisation jurerait avec les idées modernes sur les droits des peuples.

Le fait est que l'entretien de troupes saxonnes sur le territoire autrichien devenait très-onéreux. On eut recours à un expédient, qui consistait à *renvoyer chez eux en congé* un grand nombre de ces soldats. Mais le gouverneur prussien établi sur la Saxe ordonna immédiatement d'arrêter ces soldats en congé, où qu'ils se trouvassent; cette mesure, si l'on y réfléchit bien, était commandée par les mesures elles-mêmes des adversaires. On n'a qu'à se représenter, par exemple, ce qui aurait pu advenir,

si les Autrichiens, pendant le cours même des négociations, avaient renvoyé en congé une centaine de mille hommes, et les eussent rassemblés à Ollmütz, ou dans d'autres forteresses, sur les derrières de l'armée prussienne.

Enfin, le 21 Octobre, la paix fut conclue à Berlin entre la Prusse et la Saxe, du côté de la première, par le ministre de Savigny, du côté de la seconde, par le baron Friesen, ministre des finances, et par le comte de Hohenthal, conseiller privé.

Une partie importante du traité de paix est absorbée par les articles qui traitent *de l'entrée de la Saxe dans la Confédération de l'Allemagne du Nord,* et qui assurent à la Prusse les positions militaires de la Saxe.

Voici les détails du traité:

Art. 1. La formule de paix déclare qu'il y aura entre les deux pays *une paix et une amitié éternelles.*

L'Art. 2 traite de l'entrée de la Saxe dans la nouvelle Confédération.

En vertu de l'Art. 3 *les troupes saxonnes* formeront une partie intégrante de l'armée fédérale du Nord de l'Allemagne; elles passent, en conséquence, sous le commandement supérieur du roi de Prusse, et seront réorganisées d'après les règlements généraux de la sus-dite armée, aussitôt que ceux-ci auront été débattus et fixés d'après les bases posées par le projet de réforme du 10 Juin.

L'Art. 4 constate certaines dispositions à prendre relativement à la garnison de la *forteresse de Kœnigstein*, au retour en Saxe des troupes saxonnes, et à quelques autres objets analogues.

Dans l'Art. 5 la Saxe déclare que, pour ce qui concerne *sa réprésentation diplomatique* dans les pays étrangers, elle se soumet aux règles générales admises pour les États de la Confédération.

En vertu des Art. 6, 7 et 8 la Saxe s'engage à payer, en 3 termes, une indemnité de guerre de 10 millions d'écus; le dernier paiement devra se faire le 30 Avril 1867. Sur la somme totale il sera défalqué (Art. 14 et 15) la somme d'un million, en retour de ce que le gouvernement saxon cède à la Prusse la portion qu'il possède du chemin de fer de Dresde à Gœrlitz, pour autant que cette portion se trouve sur territoire prussien.

Art. 9. Après l'échange des ratifications, la Prusse n'exercera plus de gouvernement militaire en Saxe, et le commissariat civil établi à Dresde par la Prusse sera de même aboli, pour autant que les stipulations de l'Art. 4 le permettront. Alors aussi prendra fin le paiement de 10,000 écus par jour que la Saxe a été astreinte à faire au commissariat prussien.

L'Art. 10 traite des *arrangements à prendre pour* tout ce qui regarde *la propriété de l'ancienne Confédération* germanique. La Saxe réclame 200,000 écus qu'elle a dépensés en 1864 pour la Campagne du Holstein.

L'Art. 11 s'occupe du rétablissement provisoire du *Zollverein*, et l'Art. 12 du rétablissement de toutes les anciennes conventions, pour autant qu'elles ne tombent pas d'elles-mêmes par suite de la formation de la nouvelle Confédération.

Par l'Art. 13, les parties contractantes s'engagent réciproquement à favoriser la construction d'un chemin de fer allant directement de Leipzig à Zeitz.

Par l'Art. 14 le roi de Saxe s'engage formellement à ne point devancer, comme à ne point gêner, par des conventions spéciales, la nouvelle organisation des postes qui devra s'établir dans les États confédérés.

En vertu de l'Art. 17 tous les télégraphes saxons passent à la Prusse, avec cette réserve, toutefois, que les dépêches provenant de la maison royale de Saxe et de toutes les Autorités

publiques jouiront, vis-à-vis des dépêches des simples particuliers, des mêmes avantages ou privilèges que la Prusse accorde chez elle dans de semblables cas. — On garantit la possession d'un télégraphe de service aux administrations des chemins de fer saxons.

Art. 18. Le monopole de la vente du sel sera aboli en Saxe, aussitôt que la même mesure aura été prise en Prusse.

Art. 19. Une amnistie complète est assurée à toutes les personnes qui, dans le courant de la guerre, se seraient compromises auprès de l'une ou de l'autre des 2 parties belligérantes.

L'Art. 20 reporte exclusivement sur le roi de Prusse le droit de suppression ou d'abolition, pour ce qui concerne *les anciens chapîtres ecclésiastiques* sur lesquels la Saxe exerçait encore des droits de propriété.

Par l'Art. 21 diverses communes prussiennes sont détachées des paroisses saxonnes auxquelles elles ont été reliées jusqu'alors.

L'Art. 22 traite de la restitution de toute propriété ou somme qui aurait été enlevée au trésor public du royaume de Saxe.

Enfin, l'Art. 23 stipule que l'échange des ratifications du présent traité devra se faire, au plus tard, le 28 Octobre.

Parmi les protocoles spéciaux, l'un règle tout ce qui concerne *la représentation diplomatique* à l'étranger; la Saxe en conservera une partie; le reste passera à la nouvelle Confédération. — Un autre protocole traite des modifications à apporter, en Saxe premièrement, dans l'administration militaire. Ainsi, la forteresse de Kœnigstein passera dans les mains des Prussiens, lesquels y entretiendront une garnison. La ville de Dresde, que les derniers événements ont transformée, pendant la guerre, en une place-forte prussienne, conservera, après la conclusion de la paix, une garnison mi-partie saxonne, mi-partie prussienne; les troupes saxonnes ne dépasseront pas le chiffre de 3000 hommes.

Cette garnison mixte aura pour chef un gouverneur nommé par le roi de Prusse, et un sous-gouverneur, ou sous-commandant, nommé par le roi de Saxe.

Le général prussien qui continuera d'exercer en Saxe les fonctions de commandant en chef, décidera de la répartition des troupes saxonnes qui reviendront d'Autriche et qui n'ont pas fait partie de la garnison de Dresde.

Aussi longtemps que n'aura pas eu lieu *la réorganisation des troupes saxonnes*, et cela d'après la règle adoptée par la Confédération de l'Allemagne du Nord, les Prussiens continueront d'entretenir en Saxe un Corps de troupes suffisant pour son occupation. —

Tel est le traité qui a été conclu et signé entre la Prusse et la Saxe (y compris les articles additionnels), et qui aplanit les obstacles que pouvait encore rencontrer l'établissement paisible de la Confédération des États du Nord. Ajoutons, toutefois, que l'Autriche a pris occasion de ce même traité pour augmenter et fortifier les garnisons de ses forteresses de Bohême.

Maintenant, la principale et première occupation de la Prusse fut *l'organisation militaire des nouvelles provinces* et des États alliés. C'était aussi là ce qui pressait le plus, quoi que puissent en penser une certaine bonhomie bien pacifique, ou même une certaine arrogance.

On fixa une période de 3 ans pour le règlement de toutes ces questions. Mais cette période s'écoulera-t-elle sans apporter à la Prusse quelque nouvelle guerre?

On mit ensuite une grande importance à la convocation prochaine du parlement allemand. Pour nous, actuellement du moins, nous comprenons assez peu la nécessité ou l'importance de cette institution. Il est très probable que ce parlement réunira les mêmes éléments doctrinaires ou anti-doctrinaires, les mêmes

représentants dénués de caractère et de principes solides, dont ce que nous appelons les élections par voie de filtration ont permis, depuis 20 années, d'inonder les chambres des États du Nord de l'Allemagne.

Dans l'état où en sont actuellement les choses, et en quelque sorte grâce à la faveur et à la protection même des gouvernements, les élections aux chambres sont devenues une sorte de „petites spéculations". Un grand nombre de personnes de talent, et notamment de gens qui ont toujours eu fortement à cœur l'union et *l'unité* de la patrie allemande, se trouvent *légalement* en-dehors des conditions d'éligibilité, par suite de l'absence d'une vraie liberté de la presse et d'une vraie liberté d'association. On ne peut donc se promettre rien d'efficace, rien d'énergique, de la part du parlement qu'il s'agit de convoquer prochainement.

Dans vingt ans peut-être, et encore faut-il pour cela qu'il ne survienne pas de grandes commotions politiques ou sociales, dans vingt ans, disons-nous, des élections directes, générales, des élections au scrutin, amèneront peut-être des conditions raisonnables dans la formation et l'existence d'un parlement allemand.

L'histoire générale, l'histoire du genre humain n'aura jamais de fin; mais les histoires spéciales, mais les récits particuliers ont un terme. Aussi croyons-nous devoir terminer les nôtres par l'allusion que nous venons de faire à de futurs événements.

S'il nous a été donné de mener à bonne fin ce que nous nous proposions de faire, nous avons écrit une histoire vraie de la guerre de 1866, et peut-être que, par la simple exposition des faits, nous aurons contribué en quelque chose à ce que les diverses populations allemandes se rapprochent, au lieu de s'éloigner les unes des autres.

Dans tous les cas, et c'est là notre espérance, disons mieux,

notre conviction intime, *les bases* ont été posées qui seules peuvent amener l'Allemagne à se rapprocher en unité réelle et vivante. Mais ne serait-ce pas être par trop optimiste et par trop rêveur que de s'imaginer que *cette unité* s'obtiendra dorénavant sans qu'il soit besoin de nouveaux combats pour en amener l'entière conquête et l'heureuse réalisation?

Appendice.

I.

De grands mouvements et changements politiques ne peuvent faire autrement que de blesser certains droits et certains intérêts. C'est une chose bien rare dans l'histoire que de voir des individus, ou même des classes entières, renoncer spontanément, de leur plein gré, et généreusement, à leurs droits historiques, et cela en faveur des intérêts généraux de leur nation ou du corps auxquels ils appartiennent. Le plus souvent, et les individus et les classes privilégiées ont résisté à la force des circonstances aussi longtemps qu'il a pu se faire; même vaincus, ils n'ont pas voulu reconnaître le nouvel état de choses et ont continué à s'y opposer, ne fût-ce que *par voie de protestation* isolée ou générale.

C'est ainsi que les Princes italiens qui, dans les années 1859 et 1860, avaient été réduits, dans l'intérêt de l'établissement d'une vraie unité nationale, à la dure nécessité de perdre leurs États, élevèrent les plus fortes protestations, et les ont continuées jusqu'à l'heure présente. Bien que la situation, loin de s'améliorer, devînt toujours plus difficile pour eux, ils semblaient n'avoir pas encore abandonné toute espérance de la voir se modifier et s'améliorer dans le sens de leurs intérêts. C'est ainsi que les espérances du ci-devant roi de Naples ne se bornent pas à une attente passive, et même se sont montrées trés-actives dans certains évènements, comme par exemple, dans ce qui vient de se passer à Palerme, au mois de Septembre dernier.

Tout cela se comprend, car cela est dans la nature des choses. Il n'est pas moins dans la nature des choses qu'après avoir vu la Prusse profiter du moment favorable pour s'agrandir et pour former le noyau puissant et vivant d'une Allemagne échappant au domaine des rêves et tendant à une vraie et forte unité, les princes, de leur côté, et les divers gouvernements qui ont été dépossédés et qui ont ainsi souffert de cet agrandissement nécessité par les intérêts généraux de la nation allemande, n'en acceptent pas tranquillement et bénévolement les conséquences, mais qu'ils se réservent pour l'avenir les droits qu'ils ont perdus.

Or, l'adversaire ou l'ennemi le plus important du gouvernement prussien dans cette question territoriale, c'est sans aucun doute le roi de Hanovre, lequel a perdu tous ses États.

Tandis que l'electeur de Hesse-Cassel s'est laissé engager par l'assurance de garanties et d'avantages personnels, à céder la place sans faire trop de bruit, et à échanger son logement dans le château de Stettin contre les agréables et nombreux loisirs de la vie confortable d'un riche particulier, le roi Georges de Hanovre a lancé, de Vienne, un violent manifeste, une sorte de torche incendiaire, qui sans aucun doute a été allumée par ce vaillant apologiste de Tilly, bien que les éléments puissent lui en avoir été fournis par quelque autre main secourable.

Il n'est point à craindre qu'il vienne à se former dans le paisible pays de Hanovre une sorte de brigandage à la napolitaine. On peut espérer, au contraire, que le gouvernement prussien, saisissant toutes les voies d'une unification pacifique et modérée, parviendra à triompher des résistances actuelles.

Ce n'est pas une chose indifférente que le moment où s'opérera cette unification. *Le plus tôt sera sans doute le mieux.* Une résistance inutile ne fait d'ordinaire qu'irriter les nouveaux pouvoirs, surtout lorsqu'ils se savent animés de bonnes intentions. Elle les pousse parfois à des mesures précipitées qui produisent de l'irritation chez les mécontents, augmentent leur nombre, et

reculent ainsi toujours davantage la pacification des esprits, pacification que les intérêts de l'ensemble rendent si désirable et même si nécessaire.

Il faudrait bien peu connaître l'histoire et la marche ordinaire des passions humaines, si l'on voulait n'accorder que peu d'attention ou de valeur aux excitations intérieures ou extérieures qui cherchent à alimenter les feux secrets du mécontentement dans les populations.

Le roi de Hanovre, par les appels multipliés qu'il adresse aux Hanovriens pour les soulever contre la Prusse, s'appuie *sur les préjugés* de ses anciens sujets, préjugés qui n'ont peut-être aucun fondement raisonnable, mais qui peuvent néanmoins exercer une grande influence sur des populations, qu'on sait très-bien n'être pas toujours *la raison personnifiée.* Il peut, de plus, s'appuyer sur une grande multiplicité d'intérêts. Ici, nous n'avons pas en vue les seuls fournisseurs de la Cour, ni la seule noblesse appauvrie, qui, tout en servant d'appui au trône, y trouvait, à son tour, son plus fort appui. Nous voulons plutôt parler de certains intérêts qui se présentent, plus qu'il ne se voit d'ordinaire, sous la forme et avec la prétention d'intérêts intellectuels et moraux.

César n'a-t-il pas dit un jour qu'il préférerait être le premier dans un pauvre village de montagnes que d'être le second dans Rome? N'y a-t-il pas encore aujourd'hui beaucoup de ces Césars? beaucoup de ces politiques de clocher, de ces appuis, et de ces amis des petits États? Dans de grands États, ils disparaissent nécessairement. Or, comme ce serait le plus grand malheur pour ces nains de la politique que de devoir disparaître, alors que, pour ne pas y être exposés, il leur faudrait réunir en leur personne des qualités bien réelles, tous leurs efforts tendent à appuyer et à maintenir l'existence des petits États.

Ils assurent, pour s'excuser que, dans ces États, il existe des occasions bien plus nombreuses *de s'élever,* et que par là toutes les forces individuelles ou générales sont vivifiées et mises

en action. C'est là un fait dont on ne saurait contester complètement la vérité.

Mais, d'autre part, on peut soutenir avec encore plus de raison que plus le développement matériel du monde fait des progrès, ce qui se manifeste entr'autres par une liberté plus grande dans les relations de peuple à peuple, moins les petits États présentent d'avantages, et plus on voit s'y développer les prétentions absurdes, oppressives et arrogantes d'un despotisme de petits Seigneurs, d'une sorte *de Magnatisme* de village, lequel s'oppose à tout libre développement des populations et de la pensée.

Le roi de Hanovre ne s'est nullement contenté de faire appel aux préjugés et aux intérêts momentanément lésés; il en est venu à accuser la Prusse et ses Alliés d'avoir usé *de tromperie* dans le temps qui a précédé la capitulation de ses troupes.

Ce moyen d'excitation n'était pas trop mal choisi. Cependant il nous offre l'occasion toute naturelle de faire connaître à nos lecteurs l'acte officiel suivant, dont il nous a été permis de faire usage, à cet effet. Ce document historique, indépendamment des notices qu'il renferme sur les mouvements des troupes, est d'une valeur inestimable, d'abord, en ce qu'il a été composé en partie immédiatement avant, en partie aussitôt après les évènements, et, *par conséquent*, *tout-à-fait en dehors d'une sorte d'irritation qui aurait pu se former, plus tard, par suite des attaques hanovriennes elles-mêmes*, — puis en ce qu'il forme un récit *dégagé de toute espèce d'ornements apologétiques.* C'est donc un récit qui, si on le joint avec ce que nous avons dit autre part, d'après des sources authentiques, sur la question hanovrienne, donne les éclaircissements les plus complets sur cette partie de l'histoire de l'Allemagne.

Peut-être notre manière de présenter les faits contribuera-t-elle à ne pas les faire sortir du domaine d'un simple, mais significatif épisode.

Voyons maintenant l'acte en question.

Rapport

du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha sur les opérations du Corps de troupes hanovrien.

Le 20 Juin, de bon matin, le colonel de Fabeck m'annonça de Gotha que, d'après des ordres télégraphiques venus de Berlin, il avait à envoyer des troupes à Marksuhl pour détruire la voie ferrée de la Verra, et à se rendre à Eisenach par le chemin de fer avec son régiment et avec un détachement de la garnison d'Erfurt, pour s'opposer, le cas échéant, aux troupes du Hanovre.

Le détachement d'Erfurt se composait de 3 bataillons de la Landwehr, d'une batterie de sortie (2 pièces de 6, et 2 obusiers de 5), et de l'escadron de remplacement du 12ème régiment de hussards de la Landwehr (Schmitz, premier lieutenant). Les bataillons de Landwehr étaient armés de fusils minié, à 15 cartouches par homme. La batterie de sortie n'avait avec elle que ses munitions d'avant-train.

Le 20, dans la soirée, ces troupes se trouvèrent réunies à Eisenach avec le régiment de Cobourg-Gotha, qui, ce même jour, avait reçu, à Gotha, ses réserves et les chevaux nécessaires pour la marche.

Le 1er bataillon de Gotha, plus 1 bataillon de Landwehr, 1 section d'artillerie, 1 dite de hussards, prirent, dans la nuit, une position d'avant-garde sur la chaussée qui mène à Kreuzbourg, à environ 4000 pas d'Eisenach. Ils étaient commandés par le lieutenant-colonel de Westernhagen.

Le même jour, par suite d'un ordre venu de Berlin, un parlementaire, c'était le capitaine de Ziehlberg, avait été envoyé auprès du roi de Hanovre, pour traiter de la remise des armes par ses troupes qui étaient cernées de tous côtés.

Le 21, à midi, l'avant-garde fut changée; une partie des autres troupes campait près de la gare; une autre partie logeait dans la ville. Dans le courant de la matinée du même jour, il arriva des nouvelles télégraphiques qui annonçaient que les Hanovriens étaient entrés à Heiligenstadt et avaient pris posses-

sion du télégraphe. D'un autre côté, le colonel de Fabeck recevait du général de Glümer un message, qui lui annonçait que le général concentrait sa brigade près de Kreuzbourg, pour agir de là selon que les circonstances lui paraîtraient l'exiger.

Le colonel de Fabeck supposa que l'ennemi, par ses marches et ses contre-marches, voulait nous induire en erreur sur le point où il chercherait à opérer son passage, et continua à diriger son attention sur Kreuzbourg.

Le 22 Juin, vers midi, je reçus, de Mühlhausen, la nouvelle télégraphique que l'avant-garde ennemie entrait dans cette dernière localité. Dans cette même matinée le colonel de Fabeck avait quitté Eisenach pour se diriger sur Mihla. Il espérait pouvoir y joindre le général de Glümer et s'avancer avec lui vers la chaussée de Mühlhausen-Langensalza. (La réunion n'eut pas lieu, et l'on n'apprit rien sur le départ de Glümer). Dans l'après-midi, le chef d'escadron de Wydenbrück s'annonça chez moi. Accompagné d'un escadron de dragons de la Landwehr, il avait fait, depuis Erfurt, une reconnaissance dans la direction de Langensalza. Il prit ses quartiers dans notre ville. Je fis aussitôt mettre en marche une partie de nos troupes, et je me rendis avec le chef d'escadron de Wydenbruck sur la route de Langensalza pour placer une garde près de Warza et des fermes avoisinantes. J'ordonnai des patrouilles pour la nuit.

J'envoyai, vers le soir, le lieutenant-colonel de Reuter à Eisenach pour s'y informer de l'état réel des choses, et pour ramener, le cas échéant, le détachement Fabeck à Gotha.

Arrivé à Eisenach, le lieutenant-colonel de Reuter trouva le dit détachement, qui était revenu très-fatigué de la marche par laquelle il s'était porté en avant, et qui n'avait rien vu, ni de l'ennemi, ni même du général de Glümer. Le bataillon de Landwehr (Oetinger) était resté à Kreuzbourg; un autre bataillon (de Niem) formait un avant-poste près de Mihla.

Le télégraphe de Langensalza annonça qu'une avant-garde de l'ennemie était à Grossengottern. La direction de l'ennemi, soit

sur Eisenach, soit sur Gotha, n'était donc pas encore tellement décidée que l'on dût reporter immédiatement le détachement d'Eisenach à Gotha. Mais, dans la nuit qui suivit, je reçus la nouvelle que les Hanovriens avaient poussé leurs postes jusque près de Warza, en barrant ainsi Langensalza dont il ne gêna point les télégraphes, tandis que d'autres colonnes s'étaient détournées, sur la gauche, du côté de Döllstadt, sans doute pour percer nos lignes entre Gotha et Erfurt.

A cette nouvelle, je fis aussitôt chauffer une locomotive, et me rendis en personne à Eisenach, pour y donner mes instructions au colonel de Fabeck.

Le 23 Juin. Il me parut qu'il était de notre devoir de devancer les troupes ennemies, au moyen du chemin de fer. J'envoyai donc, par un train exprès, le lieutenant de Goslar à Kreuzbourg, afin d'y chercher le général de Glümer, et de l'engager à se retirer sur Eisenach, ou même sur Gotha; puis je fis rassembler les troupes au point du jour. Les trains étaient préparés; tout était arrangé de telle sorte que le colonel de Fabeck pouvait arriver vers les 8 heures à Gotha avec ses troupes. 20 minutes après 8 heures, ce colonel était avec les dites troupes sur la chaussée qui conduit à Langensalza.

Arrivés là, on fut averti que l'ennemi n'avait envoyé sur la gauche que des détachements de fourrageurs, et qu'il avait pris ses cantonnements avec ses principales forces dans les villages situés entre Langensalza et le mont Hainich.

On plaça des avant-postes, puis les troupes se logèrent dans Gotha. Cependant, dans la matinée, on reçut la nouvelle que les colonnes ennemies s'avançaient par Tüngeda sur Wangenheim (à environ 2 lieues de Gotha).

Les troupes reprennent leurs armes; le détachement prend position près de Remstædt, le bataillon de fusiliers de Cobourg est posté par compagnies en colonne sur le Grenzberg. Dans l'après-midi arrivèrent de Dresde à la gare de Gotha, et par chemin de fer, les 2 batteries à cheval du major Petzel. Je les

y attendais, et je les conduisis moi-même dans une position favorable, sur la route de Goldbach. Il nous vint en même temps de Berlin, par le chemin de fer, le 4ème régiment d'infanterie de la Garde (un bataillon en avait été laissé à Weimar). Je lui fis continuer sa route jusqu'à Eisenach pour la sûreté de cette ville, et j'ordonnai de placer une forte garde près de Sættelstædt, sur le Hœrselberg.

Du haut du Grenzberg on ne pouvait rien apercevoir de la marche des colonnes ennemies. Nos vedettes seules eurent parfois affaire avec de la cavalerie légère hanovrienne; il y eut des blessures assez graves. Avant que l'obscurité nous forçât d'abandonner le poste que nous occupions, un parlementaire se présenta au colonel de Fabeck; — c'était le major Jacobi de l'État-major hanovrien; — il était porteur d'une légitimation émanant du général d'Arnschild, dans laquelle on mentionnait l'envoi du capitaine de Ziehlberg, en disant qu'il avait éte retenu dans le quartier-général hanovrien pour manque de légitimation, mais aussi qu'on était disposé à entrer en pourparlers et en négociations.

Ensuite de ces nouvelles, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers. J'enjoignis aussitôt de barricader les entrées de la ville et de redoubler de mesures de précaution, puis qu'il n'y avait encore rien de positivement fixé, ni sur une trève, ni sur le maintien de nos positions respectives.

Le major Jacobi se rendit avec le colonel de Fabeck au bureau télégraphique de Gotha. Il devait y opérer, la nuit suivante, un échange de dépêches avec le général de Moltke. Il y resta jusqu'au matin, et s'en retourna pour cause de manque de réponse, après avoir toutefois exprimé la demande positive que les Hanovriens pussent se convaincre eux-mêmes, par l'examen des localités, qu'ils étaient effectivement cernés.

Le 24 Juin. — Le matin, vers les 11 heures, le major Jacobi revint à Gotha; il était suivi du colonel Dammers, aide-de-camp du roi de Hanovre, lequel était chargé de réclamer

mon intervention personnelle auprès de sa Majesté le roi de Prusse Dammers avait envoyé, peu de temps auparavant, un télégramme à Berlin.

Je me déclarai prêt à lui rendre ce service, et j'appuyai auprès du Cabinet de Berlin les articles dont j'étais convenu avec Dammers, en vertu desquels les Hanovriens obtenaient un libre passage vers le Sud, tout en s'engageant à observer une stricte neutralité durant une année, et à ne faire séjourner leur armée que dans les localités fixées par le roi de Prusse.

La réponse de Berlin fut confirmative de l'accord; seulement on y exigeait des garanties du maintien de la neutralité.

A peine le colonel Dammers se fut-il éloigné avec ces conditions que le chef d'escadron hanovrien de Vense, du Corps des hussards de la garde, arriva à Gotha pour briser toute négociation (sous prétexte de retard, ou de manque de réponse) et pour rappeler les négociateurs.

En même temps arriva d'Eisenach le message suivant, émané du colonel d'Osten: „la ville d'Eisenach sera bombardée par les Hanovriens, si l'on n'accorde pas au roi de Hanovre et à son armée un libre passage pour se rendre dans le Sud".

A l'ouie de ce singulier message, le major Jacobi repartit aussitôt, accompagné du chef d'escadron de Vense, pour aller trouver le roi et pour ramener les choses à un état normal et convenable.

Tout dépendait, en ce moment, du succès de mon intervention.

Le major Jacobi fut de retour vers les 6 heures du soir; il n'avait pas trouvé le roi. Bientôt après, survint de nouveau le chef d'escadron de Vense, porteur d'un message écrit par le roi de Hanovre en réponse aux conditions dont le colonel Dammers avait été chargé.

Le roi déclarait dans sa reponse qu'il ne pouvait accorder les garanties réclamées par le comte de Bismark, mais qu'il était disposé, pour éviter une plus grande effusion de sang, à

entrer en pourparlers avec l'aide-de-camp général d'Alvensleben dont on m'avait mandé de Berlin la prochaine arrivée. En effet, le général d'Alvensleben arriva à Gotha dans la soirée du 7. Vu les circonstances du moment, il ne crut pas convenable de se rendre auprès du roi de Hanovre, mais il abandonna à celui-ci le soin de le faire avertir à Gotha, dans le cas où une entrevue et des pourparlers seraient jugés, opportuns. Le chef d'escadron de Vense fut chargé de faire au roi cette communication et fut renvoyé au quartier-général hanovrien.

Dans l'intervalle, je détachai le lieutenant de Hochwächter, (du 7ème régiment d'artillerie) à la recherche du général Beyer. Il le trouva, vers minuit, au bivouac, près de Kreuzbourg. Le général partit aussitôt pour Eisenach.

Pendant les diverses négociations de cette journée, l'ennemi avait de nouveau changé la direction de sa marche, et au lieu d'avancer vers Gotha, il cherchait évidemment, en se dirigeant sur Mechterstædt, à s'ouvrir un passage entre Gotha et Eisenach. Il occupa le sus-dit village avec ses troupes avancées, et se mit à détruire la voie ferrée et le télégraphe. Il chercha même à pénétrer dans le défilé de Sättelstædt, mais il fut rejeté en arrière, avec perte de quelques morts et de quelques blessés, par la première compagnie du 4ème régiment d'infanterie.

L'avant-garde de l'ennemi se trouvait, le soir, à Haina; le gros de ses troupes bivouaquait à Grossenbehringen, où le roi avait établi ses propres quartiers.

Les communications télégraphiques entre Gotha et Eisenach se faisaient maintenant par Berlin.

Les continuels changements apportés, durant le cours de cette journée, dan sles résolutions du quartier-général hanovrien s'expliquent peut-être par le fait qu'après l'envoi des chargés d'affaires l'ennemi fut averti que la ville d'Eisenach n'était défendue que par une faible garnison de 2 bataillons. De là, sans doute, l'envoi du chef d'escadron de Vense; — de là, la menace de bombarder Eisenach; de là, la marche de ses troupes; — de

là enfin, le refus d'accepter les conditions que leur propre réprésentant avait fait télégraphier lui-même au général de Moltke, refus qu'on cherchait à couvrir par l'insignifiant prétexte des garanties que la Prusse avait exigées.

Notons, en outre, que dans la nuit même où le major Jacobi télégraphiait au général de Moltke, le Dr. Onno Klopp, conseiller aux archives du Hanovre, avait été envoyé auprès du quartier-général des Bavarois pour les engager vivement à se porter en avant.

Le 25 Juin. — Dans la matinée du 25 Juin, la nouvelle arriva à Gotha que les généraux Gœben et Beyer étaient entrés à Eisenach.

Le général d'Alvensleben fit prendre aux troupes, ce même matin, une forte position pour la défense de Gotha, en attendant que des renforts le missent en état de prendre l'offensive.

Vers les 7 heures, le colonel Dammers revint avec un équipage royal pour inviter le général d'Alvensleben et le conduire auprès du roi.

Le général se rendit à cette invitation, donna au roi 24 heures de temps pour réfléchir aux conditions qu'on lui posait, et accorda une trève qui pouvait être dénoncée 3 heures avant la reprise des hostilités.

Il semble que cette dernière circonstance n'ait nullement été connue à Eisenach, car, vers le soir, nous recûmes une dépêche du général de Gœben, qui nous avertissait que la brigade Kummer avait occupé les passages de la forêt de Thuringe, depuis Eisenach jusqu'à Waltershausen, et que la défense de cette dernière ville avait été remise au détachement de Gotha. Le général pensait à prendre l'offensive, au point du jour, avec le reste de ses troupes.

On communiqua tout-de-suite cette dépêche au général de Moltke, afin d'amener sur toute notre ligne l'accord qu'il était nécessaire d'obtenir en vue de la trève sus-mentionnée.

Dans la soirée, le 11ème régiment d'infanterie, suivi de 4 pieces rayées du 6ème régiment d'artillerie (capitaine de Blott-

nitz) arriva par chemin de fer, et se rendit immédiatement à Waltershausen. Le général de Flies accompagnait le régiment et prit en mains le commandement des troupes à Gotha.

Le 26 Juin. — Vers les 3 heures du matin, par suite d'une dépêche télégraphique de Berlin, j'envoyai le lieutenant-colonel de Reuter au roi du Hanovre, afin de l'amener, si possible, avant les 10 heures, à accepter définitivement les conditions que lui avait posées le général d'Alvensleben. Il était chargé d'annoncer que la trève et sa dédite n'auraient de valeur que pour autant que de graves circonstances extérieures n'exigeraient pas la prompte reprise des hostilités.

Le roi répondit qu'il était complètement entré dans la voie des négociations avec le général d'Alvensleben, — que, par conséquent, il allait se retirer, par étapes ordinaires, sur Langensalza, ce dont on pouvait se convaincre en ce moment même, et qu'il concentrerait ses troupes dans la ville en attendant la conclusion définitive des négociations; — de plus, qu'il avait envoyé, la veille, dans l'après-midi, son lieutenant-colonel de Rudorf à Berlin pour y porter sa réponse, mais que celui-ci avait été arrêté à Eisenach et renvoyé par le général de Falkenstein; — qu'en tout cas il allait donner l'ordre à ce colonel de se remettre immédiatement en route, en prenant son chemin par Gotha.

Le lieutenant-colonel de Reuter se convainquit qu'en effet l'ennemi se retirait, à petites marches, sur Langensalza, mais exigea, en même temps, qu'avant les 10 heures on mît par télégramme le Cabinet de Berlin au courant des résolutions qu'on venait de prendre, vu que, dans le cas contraire, il ne pouvait donner aucune assurance positive sur la continuation de la trève.

Dans l'intervalle, le colonel de Dœring, attaché au Grand-État-major, était arrivé de Berlin à Gotha; il apportait un ultimatum du gouvernement prussien, et il se rendit, en conséquence, auprès du roi de Hanovre, à Langensalza. Il fut suivi du général de Flies, qui se vit fortifié par 2 bataillons du 25ème régiment

arrivés à Gotha pendant la nuit, et qui prit position près de Henningsleben. J'accompagnai moi-même le général Flies, pour reconnaître en personne la position des troupes ennemies.

Le général de Flies avait alors sous ses ordres:

2 bataillons de Cobourg-Gotha;
3 „ du 11ème régiment;
2 „ du 25ème „
5 à 6 compagnies de Landwehr ou de remplacement;
2 batteries à cheval du 7ème et du 8ème regiment d'artillerie;
4 pièces rayées du 6ème régiment d'artillerie;
4 pièces de la batterie de sortie d'Erfurt;
2 escadrons de la garnison d'Erfurt,
l'escadron de dépôt du 10ème régiment de hussards; cet escadron n'étant formé que depuis peu de jours ne pouvait pas encore être employé au service actif.

Le colonel de Dœring revint bientôt de Langensalza sans être parvenu à aucun résultat positif.

L'ennemi prit une position d'arrière-garde près de Henningsleben, la fortifia par de l'artillerie et porta sa cavalerie en avant.

Cependant le général de Flies, avec qui j'étais complètement d'intelligence sur ce point, décida qu'il ne fallait pas attaquer, ce jour-là, parce que le 11ème régiment, qui devait arriver de Waltershausen, était encore trop éloigné, et parce que nous reçûmes la nouvelle que le général de Gœben avait été arrêté, cette même matinée, dans sa marche offensive, par un télégramme venu de Berlin, et avait dû se rendre d'Eisenach à Gerstungen, le bruit s'étant répandu que les Bavarois s'approchaient.

Le général de Flies se voyant ainsi passablement isolé se retira et prit position près de Westhausen.

La nuit suivante, il arriva des dépêches de Berlin pour les généraux de Falkenstein et de Flies, dépêches qui leur enjoignaient d'attaquer *coûte que coûte* les Hanovriens, de les forcer à capituler, et de ne point se préoccuper de l'approche des Bavarois.

De son côté, le général Gœben était retourné à Eisenach avec une partie de ses troupes, sans avoir aperçu l'armée bavaroise.

La situation du général de Flies étant fort précaire, et cela d'autant plus que la dépêche de Berlin le forçait à reprendre l'offensive, je me rendis à Eisenach cette même nuit, par le chemin de fer qu'on avait à peine eu le temps de réparer provisoirement; j'y allais pour m'entendre avec le lieutenant-général de Gœben sur le secours qu'il fallait porter au général de Flies, et sur la suite des opérations.

A peine étais-je à Eisenach que j'appris l'arrivée du général de Falkenstein lui-même. Me rendant aussitôt auprès de lui, je cherchai à obtenir qu'il envoyât, le lendemain, dans la matinée, quelques bataillons à Gotha, et je m'entendis avec lui sur ce qu'il y aurait à faire dans le cas où l'ennemi penserait à s'éloigner, dans la direction de l'Est, par la vallée de l'Unstrutt.

Le 27 Juin. — Le lendemain matin, le général de Flies s'avança contre l'ennemi qui occupait une forte position près de Merxleben, sur la rive gauche de l'Unstrutt, et qui cherchait en même temps à garder, avec de l'artillerie et des troupes avancées, tout le terrain situé entre Merxleben et Langensalza.

On ne sait pas au juste si le général de Flies avait envoyé à Eisenach quelque annonce, ou quelque avertissement sur ses projets.. Quoi qu'il en soit, au lieu des bataillons qu'on attendait, il ne vint, ce jour là, d'Eisenach à Gotha, que le capitaine de Jena, qui avait été chargé par Falkenstein de s'informer de la position de l'armée ennemie. A cet effet, il poussa jusqu'aux bivouacs du général de Flies; mais celui-ci les avait abandonnés de bon matin et s'avançait sur Langensalza.

C'est dans le voisinage de cette ville que le capitaine de Jena trouva le général; c'était vers les midi et demi, à l'heure où le combat commençait à s'engager. Quand j'appris que le général de Flies avait commencé l'attaque, et cela sans attendre de renforts et sans pouvoir s'appuyer sur aucune troupe de

réserve, je me hâtai de me rendre sur la place du combat, et j'arrivai devant Langensalza vers les 2 heures de l'après-midi. Je trouvai nos troupes occupées à combattre, tout en se retirant de leurs premières positions, et traversant Langensalza pour aller se placer derrière l'Unstrutt.

Le moment était fort critique. Nos troupes avaient eu une assez longue marche à faire; elles combattaient depuis plusieurs heures, et il faisait, ce jour-là, une extrême chaleur qui contribuait à les accabler d'avantage; elles ne se mouvaient plus que lentement et avec une sorte de confusion. Un grand nombre de soldats tombaient par terre de fatigue et d'épuisement. Je réussis cependant à rassembler des bataillons des 11ème et 25ème régiments sur une petite hauteur en avant de la ville, et à les poster de telle sorte que nous pussions recueillir dans nos rangs nos autres troupes qui opéraient leur retraite au milieu de la plus violente fusillade. Notre flanc droit (nous étions alors dans une vaste plaine onduleuse) était extrêmement menacé par les attaques incessantes de 3 régiments de cavalerie hanovrienne. A chaque instant, il fallait former des carrés et des groupes pour repousser cette cavalerie, à laquelle, du reste, notre énergique défense fit subir bien des pertes.

Le 1er bataillon du 11ème régiment fut particulièrement exposé au danger.

Le lieutenant-colonel des Barres se défendait avec 2 compagnies de ce bataillon contre des dragons de Cambridge; le capitaine de Rosenberg, avec les 2 autres compagnies, luttait contre la Garde. Tous les deux opéraient leur retraite isolément, sur l'extrême droite, et avaient, en même temps, à recueillir dans leurs carrés un grand nombre de soldats dispersés appartenant à la Landwehr.

La cavallerie ennemie attaquait avec une telle impétuosité que les chevaux, qui trouvaient la mort alors qu'ils se précipitaient dans les carrés, y causaient encore bien des blessures aux soldats. Un chef d'escadron des dragons de Cambridge fut

percé de coups au milieu même du carré où commandait le lieutenant-colonel des Barres.

Malheureusement, à la retraite de Langensalza, nous perdîmes 2 pièces de la batterie de sortie; elles n'avaient plus de munitions. Elle étaient restées dans un fossé, à moitié démontées, et ne purent être ramenées, malgré les courageux efforts que le lieutenant de Hochwächter et les dragons d'Frfurt firent, à ma demande, et sous le feu le plus violent de l'ennemi. Dans l'intervalle, j'avais envoyé à Gotha le lieutenant-colonel de Reuter pour nous amener 2 bataillons des troupes d'Eisenach que nous pensions devoir être enfin arrivées à la gare de Gotha. Mais, à l'arrivée de cet officier, ces mêmes troupes avaient déjà été reportées sur Eisenach, parce que, disait-on, le combat de Langensalza ne devait être envisagé que comme un combat d'arrière-garde de l'ennemi.

Dans ces circonstances, il fut heureux que les ennemis ne pensassent pas à poursuivre leur mouvement d'offensive plus qu'ils ne l'avaient fait par leurs dernières attaques de cavalerie. Ajoutons que les Hanovriens auraient singulièrement gêné et même rendu dangereuse notre retraite, si, au lieu de nous attaquer avec de simples escadrons isolés, ils avaient dirigé leur attaque avec plus d'intelligence et d'ensemble.

La fusillade ennemie cessa peu-à-peu, en sorte que le général de Flies parvint, vers les 6 heures du soir, à rentrer en bon ordre dans ses précédentes positions.

On manquait complètement d'employés d'intendance; les colonnes d'approvisionnement faisaient aussi défaut; l'avitaillement des troupes ne pouvait donc se faire avec ordre.

Il en était de même du corps des ambulances.

La ville de Gotha fut donc obligée de tout faire pour procurer aux troupes des secours médicaux, des vivres et des rafraîchissements. Le Dr. Hassenstein, mon propre médecin, se chargea de l'hôpital provisoire établi dans la ville, lequel fut bientôt rempli de malades et de blessés.

Les troupes durent bivouaquer ; elles étaient si harassées de fatigue que l'on pouvait s'attendre à devoir reculer jusqu'à Erfurt, si l'ennemi poursuivait, le lendemain, ses premiers avantages.

Je fis, en conséquence, télégraphier à Berlin et à Eisenach, afin d'obtenir des troupes de renfort pour le général de Flies; mais la réponse du lieutenant-général de Gœben ne fut rien moins que favorable, parce que l'ennemi s'était montré, disait-on, du côté de la Bavière et s'était porté jusqu'à Eisenach, ce qui empêchait tout envoi de troupes de secours. Heureusement ce ne fut là qu'une fausse alarme; aussi, vers les 2 heures du matin, les premiers bataillons de la brigade Kummer arrivèrent-ils à Gotha.

Le 28 Juin. — Vers les 8 heures, la brigade Kummer, suivie de 2 batteries, se trouva réunie, et prit alors ses positions pour défendre la ville, tandis que le général de Flies restait en avant, sur le Grenzberg, près de Warza. En même temps, le général Gœben s'avança d'Eisenach contre l'ennemi, et, d'autre part, l'avant-garde du général de Manteuffel avait déjà poussé jusqu'à Rothenheiligen et Alt-Gottern. Les Hanovriens avaient menacé de bombarder Gotha et de se frayer le chemin avec leurs troupes, si l'on ne voulait pas leur accorder un libre passage vers le Sud. La journée se passa donc dans l'attente d'une attaque de leur part. Mais voici que, vers le soir, ils envoient de nouveau un parlementaire au général de Flies.

Cette fois-ci, les négociations se déroulèrent avec rapidité; elles se terminèrent, le lendemain matin, avec l'entremise des généraux Gœben et Manteuffel, par la capitulation du 29 Juin.

II.

Influence des succès militaires de la Prusse sur les armées européennes.

En 1741, Frédéric le Grand combattit l'Autriche avec l'armée que son père lui avait préparée, et il sortit de ces luttes

en vainqueur. ***Son infanterie*** qui était une création ***du vieux général Dessau***, se montra fort supérieure à celle de l'Autriche par sa discipline, par son habileté dans les manœuvres, par la rapidité de son feu dûe en partie à l'introduction des baguettes de fusil en fer. Le roi ne se reposa pas oisivement sur ses lauriers; il chercha bien plutôt à remédier aux défectuosités qu'il reconnaissait exister dans son armée. Il réussit en particulier à créer en peu de temps ***une excellente cavalerie,*** qui rivalisa avec celle de l'Autriche et souvent même l'emporta sur elle. Il fut moins heureux pour l'artillerie, où l'on faisait constamment de nouveaux essais. Ce peu de succès, sur ce point-ci, provenait sans doute de ce que, dans le cours de la guerre, l'infanterie perdait toujours plus de sa force, et devait être remplacée par de l'artillerie. L'infanterie, disons-nous, perdait en valeur réelle. Frédéric crut sans doute qu'il était impossible, ou peut-être, qu'il n'était pas nécessaire de remédier à cet inconvénient. Il chercha cependant à conserver à son infanterie ses avantages extérieurs, et comme il n'était pas en son pouvoir d'augmenter de beaucoup la force du tir, il mit la plus grande importance à rendre les troupes toujours plus habiles dans toute espèce d'évolutions et de manœuvres militaires.

Les succès que remportèrent les Prussiens dans des guerres longues et difficiles portèrent les autres puissances de l'Europe à imiter autant que possible les formes de l'armée prussienne, et Frédéric, de son côté, ne négligea rien pour se faire en quelque sorte lui-même ***le premier instructeur militaire*** de son temps. Mais, comme il arrive presque toujours, on imita le vieux Fritz dans bien des choses de fort peu d'importance, et l'on négligea de l'imiter dans ce qui était réellement d'une valeur générale et durable.

On s'imaginait en quelque sorte que les manœuvres telles qu'on les exécutait à Potsdam renfermaient tout l'art, ou toute la science de la guerre. Et ce n'était pas dans les pays étrangers seulement, c'était ***dans la Prusse elle-même*** qu'on se faisait

des idée ssi bizarres et si erronées. Après la mort de Frédéric, on n'y conserva de son riche héritage que les côtés extérieurs, accessoires, et même les plus faibles, pour ne pas dire les plus mauvais. On s'opposa à tout nouveau développement, dans la fausse idée que les créations du roi défunt étaient le nec plus ultra de la science militaire. On n'avait donc, dans ces créations elles-mêmes, qu'un capital mort, un modèle sans véritable vie, qui fut brisé au premier choc de la réalité.

Les temps difficiles et importants qui suivirent, et qui furent féconds en évènements bien propres à attrister le cœur des patriotes prussiens, laissèrent cependant après eux quelques grands résultats, *même sous le rapport militaire.* On se rapprocha *d'un système de milice,* système tel qu'aucun des autres États principaux de l'Europe ne l'a encore admis pour ses armées permanentes, — et d'une *simplification* de tous le mécanisme militaire, simplification telle qu'on n'en connaît pas non plus de semblable autre part. Contentons-nous de citer, comme exemple, l'excellent règlement d'exercices pour l'infanterie, règlement que les autres nations peuvent prendre pour modèle, sans avoir besoin de se tourmenter pour y apporter des améliorations qui seraient superflues. — Enfin, l'on introduisit dans toute l'administration, dans toute la machine de l'État, un ordre, un soin, une sage économie, qui seuls permettent de faire de grands efforts dans les moments critiques où peut se rencontrer un État.

Ces importants résultats ne pouvaient se perdre complètement, quelque grand que pût être, par moments, le désir ou la volonté des gouvernements de les ignorer ou même de les déclarer dangereux; et certes, ils ont montré leur importance et leur force dans la dernière guerre, qui vient de rouvrir à la Prusse la voie d'une grande augmentation de puissance et d'influence.

Les *anciens* ennemis du comte de Bismark se sont tout-à-coup convertis à ses vues, ce dont on ne sait pas trop la raison,

pas plus que celle de leur précédente opposition, et ils font actuellement sonner bien haut le fait que la politique prussienne, dans les 6 à 7 dernières années, a été une politique d'ensemble, *un tout bien ordonné*, — que la réorganisation de l'armée n'a été entreprise qu'en vue du but spécial auquel la Prusse tend évidemment; que cette réorganisation a fait ses preuves et s'est montrée *la meilleure* qu'on pût désirer ou imaginer.

Il y a là, ce nous semble, autant d'erreurs que de mots ou d'allégations. Car, pour qui ne refuse pas dédaigneusement d'observer les faits réels et de comparer les époques, — pour qui sait, à n'en pouvoir douter, combien il eût été *facile à l'Autriche d'éviter la guerre*, malgré la bonne envie que Bismark pouvait avoir d'en soulever une, pour celui-là nous ne disons rien de trop. Les gens qui ont absolument besoin de *documents* pour ouvrir les yeux, pourront bien attendre une génération entière avant d'obtenir des éclaircissements par cette voie. Mais, au fond, si la dernière guerre n'était pas intervenue, qu'eussent signifié toutes les espérances dont on se nourrissait? Bismark a profité des faits, aussi bien qu'il se pouvait faire. Mais qu'il ait voulu créer une Allemagne nouvelle et unifiée, ou qu'il n'ait eu en vue que l'agrandissement de son propre pays natal, (c'est là une des finesses modernes du langage des politiques), cette alternative est tout-à-fait indifférente, parce qu'il est évident qu'au fond les deux suppositions se réduisent à une seule.

Comment donc Bismark eût-il pu *profiter* de la guerre, si celle-ci n'avait point eu lieu? Ne nous racontera-t-il pas lui-même, un jour, combien de fois il a été sur le point de voir la guerre lui échapper?

Qu'on ne vienne donc pas introduire des rèves dans l'histoire!

Quant à l'heureuse et habile tactique des Prussiens dans la récente guerre, elle éveillera, et même elle l'a déjà fait, beaucoup d'imitateurs de leurs institutions militaires. Peut-être sera-t-il donc de quelque intérêt de voir l'auteur de ces récits, du point de vue où il s'est placé, et de sa position en-dehors des partis,

présenter ses propres opinions sur cette question, qui, bien envisagée, ne saurait manquer d'être d'une grande utilité et d'un grand intérêt dans les sphères les plus rapprochées et même dans les plus éloignées où l'on peut être appelé à s'en occuper.

Il est deux choses qui, dans la dernière campagne de Bohême, ont particulièrement imposé aux États et aux armées de notre Europe: l'une, c'est le *fusil à aiguille,* avec les services qu'il peut avoir rendus; la seconde, c'est *le rapprochement vers le système de troupes de milice.*

Nous allons donc nous étendre sur ce sujet. Mais, comme il est toujours important de jeter un coup-d'œil *général* sur les choses, avant d'aborder *les spécialités,* nous nous sommes adressé à un personnage qui, parfaitement au fait jusqu'à ce jour du développement des deux armées opposées, était en même temps dans une position élevée qui lui a permis de voir et d'observer les choses avec impartialité, et nous lui avons fait des questions nombreuses sur lesquelles nous allons communiquer, sa réponse, autant, du moins, qu'elle sera de nature à pouvoir être rendue publique, sans inconvénients. Nous ferons suivre ces données de quelques autres communications que nous avons obtenues d'autre part.

„Le fusil à aiguille a certainement exercé une forte influence sur les résultats et sur toute la conduite de la guerre, mais non pas une influence aussi grande que l'ont prétendu les rapports autrichiens".

„La rapidité du tir et les salves continues ont agi avec le plus d'efficacité et ont toujours eu pour effet la retraite de l'infanterie ennemie. Le fusil à aiguille s'est également montré efficace contre la cavalerie et l'artillerie".

„Le fusil Podevil de l'armée bavaroise est bon, mais ne peut lutter contre le fusil prussien".

„L'artillerie prussienne a, relativement parlant, produit assez peu d'effet. En voici les principales raisons:

„a) la plupart des combats ont été pour l'armée prussienne

des combats d'avant-gardes. On ne pouvait pas employer l'artillerie de réserve. En revanche, les Autrichiens se sont servis très-souvent de la leur, par la simple raison qu'ils étaient presque toujours réduits à des combats de retraite!"

„b) l'artillerie prussienne est d'un calibre trop faible. Des pièces de 4 ne peuvent lutter contre des pièces de 8".

„c) les canons sans rayures ne peuvent plus s'employer contre des canons rayés".

„d) On n'a pas obtenu la précision nécessaire pour le tir, et cela parce que la plupart des soldats étaient trop jeunes, — parce qu'ils avaient trop peu d'années de service, — parce que l'augmentation assez forte de l'artillerie a obligé d'employer, pour le service des pièces rayées, des artilleurs qui ne connaissaient guère que celui des pièces unies. L'artillerie autrichienne s'est montrée très supérieure à celle de l'armée prussienne".

„Nous n'avons point vu que les Autrichiens aient pu jamais procéder par *l'attaque à la bayonnette.* De leur côté, nos jeunes soldats, par leur courage, par la rapidité de leurs marches, par leur élan dans l'attaque, par la sûreté de leur tir, et par toute leur supériorité intellectuelle et morale, ont certainement décidé, ou, pour le moins, préparé les principales victoires".

„Il n'y avait, dans l'infanterie prussienne et dans les autres armes, ni *enthousiasme* factice, ni faux enivrement quelconque, et, par conséquent, il n'y avait pas à craindre une réaction dangereuse. Les troupes se battaient comme elles l'ont toujours fait dans les manœuvres ordinaires, et sans se préoccuper des projectiles de l'ennemi. Elles étaient constamment de bonne humeur, prudentes et de sang-froid".

„Vous ne me faites pas de questions sur la cavalerie; je dois cependant vous en dire quelques mots.

„A prendre les choses en général, elle a été passablement mal conduite, et, par bonheur, dans l'une et dans l'autre armée. On ne l'a jamais employée *par masses*, de sorte que nos brigades de grosse cavalerie ont à peine vu le feu. En revanche,

on l'a employée, *et beaucoup trop,* par régiments et par escadrons. Sous ce rapport, elle a fait des merveilles de bravoure, et bien au-delà de ce qu'on pouvait en attendre. Elle s'est montrée presque partout supérieure à la cavalerie autrichienne. C'est ainsi que de faibles régiments de cavalerie de Landwehr ont défait des brigades entières de cavalerie ennemie. Il n'y a presque jamais eu d'attaque, sans qu'il y ait eu la mêlée la plus complète entre les deux partis. Les officiers n'ont que trop souvent cherché à faire des actions d'éclat, parfois au détriment de la prudence qu'il faut observer dans la direction de la troupe. Il n'est point vrai qu'il y ait eu des engagements de grandes masses de cavalerie, ni que la cavalerie de réserve ait été chargée, à Kœniggrætz, de poursuivre l'ennemi en déroute. Si cette poursuite avait eu lieu, la journée eût été bien autrement décisive".

„L'armée prussienne a été conduite, en général, selon l'esprit qui animait le grand Napoléon, un peu témérairement sans doute, et un peu à la légère, mais tout cela, par suite d'une juste appréciation de ce qu'il y avait de lourd et de peu entreprenant dans les adversaires".

„Le général Edelsheim qu'on a tant vanté, qu'on a nommé le Ziethen de l'armée autrichienne, n'a rien fait qui vaille la peine d'être nommé. Les excellentes troupes légères de l'Autriche n'ont presque pas été employées."

Faisons suivre maintenant les observations précédentes de quelques unes de nos propres remarques.

Avant tout, nous tenons à dire qu'avant la guerre les officiers prussiens d'artillerie étaient presque tous d'opinion que le calibre de leurs pièces était parfaitement suffisant. Un certain nombre d'entr'eux, et non pas des moins habiles, allaient même jusqu'à soutenir que, vu la longueur du projectile prussien, on pouvait adopter sans hésitation la pièce de 3 au lieu de celle de 4. Ils prétendaient que la pièce de 6 valait la pièce de 8. Voilà, du moins, les réponses qu'on fit à nos propres questions. Fallait-il conserver les pièces lisses, c'était là une question sur

laquelle les avis différaient. Nous n'avions pas nous-même d'opinion bien arrêtée sur ce point-là; mais, après toutes les expériences qu'on vient de faire, il nous semble que, lorsque des armées d'égale force sont en présence, le canon lisse ne peut absolument pas rivaliser avec le canon rayé.

On n'a pris pour *les avant-gardes* que des pièces de petit calibre, et c'est, à notre avis, une grande faute. Nous ne disons pas cela après coup; car nous nous sommes toujours efforcé de prouver, dans nos divers ouvrages militaires, combien il importait de pourvoir l'avant-garde d'une forte artillerie et surtout de pièces de gros calibre, et nous avons essayé de faire comprendre que l'une des tâches les plus pressantes des officiers d'artillerie était de s'occuper du meilleur système à introduire pour la rapide mobilisation des pièces de gros calibre.

Ecoutons un peu ce qu'un officier prussien attaché à l'artillerie nous mande, en termes généraux, et sous forme d'esquisse, sur l'artillerie prussienne. Ces observations datent du mois d'Août 1866.

„Il nous arrive, chaque jour, par les gazettes, des rapports plus ou moins circonstanciés sur la bravoure de nos troupes; cependant nous ne pouvons qu'exprimer notre étonnement de ce qu'il est si rarement fait mention de notre artillerie, dont les connaisseurs attendaient cependant de grands services. Nous voyons, là, un escadron qui renverse une colonne ennemie; là, un bataillon qui emporte, avec des cris de victoire, des canons et des drapeaux; mais quant à l'artillerie, rien, rien du tout! Il est vrai qu'elle ne peut accomplir des exploits du même genre, puisque toute sa force et toute sa nature l'appellent plutôt au calme, à la solidité, qu'à une course à la précipitée. Or, il est indubitable que notre artillerie s'est parfaitement conduite durant toute la dernière guerre, — que les artilleurs ont fait preuve du plus grand sang-froid dans le service de leurs pièces, — que, durant des heures entières, ils sont restés immobiles pour ainsi dire, bien qu'exposés au feu de l'ennemi. Nous croyons devoir

ne pas laisser passer ces faits sous silence, et cela d'autant plus que sa Majesté elle-même a bien voulu reconnaître les services rendus par l'artillerie. Quand on a eu comme nous, qui, du reste, n'appartenons point à cette arme, l'occasion de voir à Kœniggrætz et à Blumenau les projectiles ennemis tomber comme la grêle au millieu des batteries en marche, et celles-ci n'en prendre pas moins leurs positions, y rester, des heures durant, exposés à tous les feux de l'ennemi, certes, on ne peut refuser un juste tribut d'admiration à nos artilleurs. On a vu, par exemple, à Blumenau, une de nos batteries perdre la moitié de ses hommes et de ses chevaux, et ne point reculer, et continuer son tir jusqu'à la fin. Ce qui nous frappait, ce n'était pas seulement le calme des soldats, c'était plutôt la hardiesse, l'audace avec laquelle ces batteries s'avançaient contre une artillerie postée derrière des redoutes, et qui naturellement, les distances lui étant exactement connues, tirait avec une grande précision, ce qui n'empêcha pas nos propres artilleurs d'avancer, d'avancer toujours, désireux qu'ils étaient de se mesurer avec l'artillerie autrichienne et de la battre. *Qu'ils y aient réussi, la preuve palpable en est non seulement dans les nombreux canons dont notre infanterie et notre cavalerie ont pu s'emparer sans de grandes pertes, mais dans l'aspect même des pièces enlevées à l'ennemi.*

Des affuts et des roues criblés par les boulets, une multitude de chevaux tués, des artilleurs en grand nombre blessés, mutilés ou morts, certes, voilà des faits qui témoignent de la terrible efficacité de notre tir.

Si ce témoignage ne paraissait pas suffisant, on n'aurait qu'à interroger les bataillons d'infanterie qui se sont trouvés rapprochés des batteries ennemies, et qui ont été témoins des ravages produits par les projectiles de notre artillerie; ils assureront tous que ces ravages ont été terribles. On n'aurait même qu'à examiner les positions que l'artillerie autrichienne occupait à Kœniggrætz et à Blumenau, et d'où son tir plongeait sur nos troupes, comme du haut des murs d'une forteresse; on n'aurait

encore qu'à lire, dans la relation officielle des combats de Blumenau, comment, dès que la suspension d'armes eut été acceptée, nos soldats relevèrent une quarantaine de canonniers autrichiens qui avaient été grièvement blessés par des grenades.

Nous avons donc raison de n'être pas moins fiers des succès de notre artillerie que de ceux des autres armes. La parfaite assurance et le calme de leurs chefs, le sang-froid dans le service des pièces, le courage, l'intrépidité de chaque soldat, ont certainement acquis de justes lauriers à notre artillerie et lui assurent le droit de revendiquer sa part dans les succès de nos armées".

Il est bien vrai qu'on ne fit que peu d'usage, et, dans certaines circonstances et localités, même aucun usage de l'artillerie de réserve; mais elle n'en a pas moins joué un grand rôle et rendu d'éminents services à Kœniggrætz.

Citons, à cet égard, la rectification suivante, relative à un rapport duquel il résultait que l'artillerie de réserve de la Garde n'avait nullement donné, dans la journée du 3 Juillet. — „L'artillerie de réserve de la Garde était en place, près des hauteurs de Chlum; les chevaux, bien que fatigués, étaient en état de gravir les hauteurs; les succès obtenus contre la réserve autrichienne encore intacte et placée près de Rosbieritz et de Wschestar, furent énormes et en quelque sorte affreux. Des batteries entières étaient démontées et gisaient éparpillées dans le fond du vallon de Wschestar; des monceaux de cadavres, d'hommes appartenant à l'infanterie et à la cavalerie autrichienne, et blessés *par des éclats de grenades*, couvraient le champ de bataille, et témoignaient des ravages que l'artillerie de réserve de la Garde avait produits parmi les masses. Cette artillerie, avant d'avoir épuisé jusqu'à ses dernières munitions, a combattu durant $1^1/_2$ heure avec ses 24 pièces contre près de 120 pièces autrichiennes, et elle l'a fait avec un plein succès qui a amené la retraite de l'ennemi. Elle a perdu, dans cette lutte si inégale pour le nombre, la 6ème partie de ses hommes et la 4ème partie

de ses chevaux; par conséquent, autant que le 1er régiment de la Garde, toute proportion gardée."

Il y a dans ces notices, destinées à rectifier de faux jugements, un point qu'il est très-essentiel de ne pas perdre de vue, et qui n'est cependant touché que fort légèrement. En effet, ne serait-il pas fort important de savoir quelle est *la proportion* des blessures faites *par les projectiles de l'infanterie* avec celles qu'ont produites *les projectiles de l'artillerie?* C'est une question intéressante au point de vue de l'art militaire, mais plus encore peut-être au point de vue des sentiments d'humanité. Pour tous ceux qui ont à s'occuper du soin des blessés, soit sur les champs de bataille, soit dans les hôpitaux, ce n'est nullement une chose indifférente que de savoir au juste de quelle nature sont *la plus grande partie* des blessures, par quelle arme elles sont surtout produites, et quelles proportions on pourrait ainsi établir entre les divers genres de blessures qui se présentent sur un champ de bataille.

Les listes ordinaires qui indiquent les pertes d'une armée, avec quelque exactitude qu'elle puissent avoir été faites, ne permettent pas un jugement définitif parfaitement sûr; car elles n'ont d'ordinaire pour but que de faire connaître rapidement et d'une façon très-générale l'état des soldats blessés aux personnes que cela peut intéresser de plus près, et, par conséquent, à leurs proches parents.

Les notices dont nous voulons parler devraient nécessairement reposer *sur de tout autres travaux préparatoires*. En effet, tout ce qui n'est qu'évaluation approximative peut facilement éloigner de la vérité plutôt que d'en rapprocher. Du moins, le danger est-il toujours là de s'écarter de la réalité.

Il nous semble que ces indications, ou le recueil de ces diverses notices, ne sauraient être mieux confiées qu'aux membres et aux patrons ou protecteurs de la *Convention dite de Genève*. Voici, dans notre opinion, les points principaux qu'il s'agirait de ne pas perdre de vue:

a. Choix éventuel de 3 corps de troupes, tirés de chaque arme. On prendrait des régiments d'infanterie et de cavalerie, ainsi que des sections d'artillerie, dans chacune des parties belligérantes, soit, pour le cas présent, dans les armées de l'Autriche et de la Prusse.

b. Fixation exacte du nombre des hommes et des chevaux que chacun de ces détachements présenterait dans un combat donné.

c. Chacun de ces détachements ne serait envisagé que du côté du rôle passif qu'il représenterait.

d. On constaterait combien de temps les détachements particuliers auraient tenu dans un combat, soit d'artillerie, soit d'infanterie, ou dans les deux à la fois, ou dans un combat contre la cavalerie.

e. On établirait de la façon la plus sûre possible, pour chaque soldat mort ou blessé, par quelle sorte d'armes il aurait été frappé, soit balle, ou boulet, soit bayonnette, ou sabre.

f. On établirait de même, par décision des hommes de l'art, de quel genre auraient été les blessures, — si elles ont occasionné la mort par la lésion violente de parties nobles, ou par voie de fracture, de broiement des membres etc et s'il a fallu, ou non, procéder par amputations.

g. Après quoi, l'on dresserait des tabelles, avec ou sans égard aux différentes armes, pour arriver à bien connaître la proportion des blessés de tout genre, ou du nombre des blessés, avec le nombre des soldats envoyés au combat, et celle des diverses suites de leurs blessures.

h. On comprend, du premier abord, de quelle utilité pourraient être ces notices et ces tabelles. L'exécution présenterait sans doute quelques difficultés; mais on ne saurait parler de difficultés trop grandes, et encore moins d'impossibilité proprement dite.

Pourvu q'on ne mette pas trop tard, ni trop lentement, la main à l'œuvre, on pourra toujours, relativement aux morts, en

appeler avec assez de sécurité au témoignage de leurs anciens camarades. Qu'il y ait des irrégularités, des inexactitudes, cela est inévitable; mais, pour peu que les recherches ne se tiennent pas dans un cercle trop restreint, ces irrégularités elles-mêmes se compenseront les unes par les autres. •

i. Les listes des ambulances, et des hôpitaux militaires, les tabelles comparées de tous les blessés qui peuvent avoir été admis dans ces hôpitaux, ou y être morts, ou en être sortis par suite de guérison, ne sauraient présenter les mêmes avantages que ceux que nous demandons et que nous attendons des institutions sus-nommées. Cependant, comme des observations du genre de celles que nous avons en vue se font toujours plus facilement dans les hôpitaux que tout autre part, ces observations seront les bien venues, puisqu'elles offrent des rectifications, des indications complémentaires qu'il n'est pas permis de négliger, mais qu'on ne pourra faire servir bien avantageusement que lorsqu'il s'agira de contrôler d'autres données.

Le peu de durée du service militaire présente, il est vrai, des obstacles à l'organisation et aux progrès réguliers d'une bonne artillerie, aussi longtemps, du moins, qu'on croira devoir tenir au principe des armées permanentes, comme à une nécessité péremptoire et absolue. Mais ne vaudrait-il pas infiniment mieux travailler à abolir ce funeste dualisme qui s'est formé entre le simple citoyen et le soldat, et qui est aussi nuisible à la liberté qu'à tout autre développement rationnel? Ne vaudrait-il pas mieux établir un système de milice basé sur une éducation rationelle, à la fois civile et militaire, de la jeunesse? Ce système peut ne pas exister encore, mais il est aussi peu du domaine des rêves que l'État lui-même, que l'État, disons nous, qui se fait un, s'unifie avec la société, au lieu de se laisser repousser de son sein, ou de vouloir la réduire elle-même à n'être qu'une école de servitude ou de vasselage.

De nombreuses expériences, tant personnelles qu'étrangères, nous montrent que, précisément dans l'état actuel de l'Europe,

rien n'est à certains égards plus facile que de former en *peu de temps une artillerie excellente.* En effet, la seule chose qui puisse faire défaut, ce sera le matériel. Or il est de fait que ce matériel, de quelque nature qu'il puisse être, se procure de nos jours beaucoup plus facilement et dans de meilleures conditions qu'autrefois. L'idée de la division du travail a pénétré beaucoup plus avant dans toutes les couches de la société que ce n'était le cas dans les siècles passés, et, du point de vue militaire en particulier, cette idée peut s'appliquer aux développements de l'artillerie avec plus de succès encore que pour les autres armes.

Au reste, l'histoire de la dernière guerre nous fournit, sous ce rapport, un exemple qu'il vaut bien la peine de mentionner. Nous voulons parler de la batterie de pièces de 6 prise dans la place de Stad. Cette batterie fut formée à l'aide du matériel d'artillerie hanovrienne qu'on avait trouvé dans la sus-dite ville. Ce ne fut que le 23 Juin 1866 qu'on la pourvut d'hommes, de chevaux et des chariots nécessaires; le 28 Juin, elle était déjà prête au combat dans la contrée de Langensalza; elle prit une part honorable, le 10 Juillet, au combat de Kissingen, et se montra avec non moins de bravoure, le 25 Juillet, près d'Uettingen et de Rossbrunn, entre le Mein et la rive droite de la Tauber.

Passons maintenant à *la cavalerie.* Les observations présentées par l'officier supérieur qui nous a servi de garant dans ces questions, seront sans aucun doute acceptées comme parfaitement justes par les officiers de la cavalerie prussienne. Une arme quelconque, fût-elle en soi la plus excellente, est toujours soumise à certaines conditions ou nécessités de sa propre nature, au-delà desquelles elle ne peut aller. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois, soit par les données de la science, soit par celles de l'expérience, que, de nos jours, la cavalerie ne peut plus s'employer par masses comme dans les temps passés. La culture moderne, le développement qu'ont pris les armes à feu et leur emploi dans la guerre, y mettent un obstacle absolu. En

revanche, nous avons très-souvent cherché à montrer que, de nos jours encore, la cavalerie est aussi utile et même aussi indispensable que dans les siècles écoulés; mais que c'est actuellement par masses plus petites qu'elle prouvera son utilité, et la prouvera d'autant plus et d'autant mieux qu'elle se rattachera davantage à l'action des autres armes et joindra ses propres effets aux leurs.

Nous en avons tiré les conclusions que voici: c'est, d'abord, qu'il faut abolir complètement la grosse cavalerie, comme n'ayant plus de valeur comme corps particulier; c'est, ensuite, qu'en général il faut réduire passablement le chiffre de la cavalerie et ne plus l'employer que par petites sections qu'on rangera sous les divisions ou sous les brigades; c'est, en conséquence, qu'il faut remplacer les régiments proprement dits par de forts escadrons, présentant chacun un tout à part, et susceptibles de subdivisions. Plusieurs escadrons réunis formeront la brigade; celle-ci, forte de 4 à 8 escadrons, soit d'environ 2000 hommes, sera ajoutée à une division, ou à un corps d'armée, de telle manière cependant que le commandant d'une brigade de cavalerie, après avoir fourni quelques escadrons, selon le besoin, aux brigades d'infanterie, ait encore une réserve disponible de 2 à 4 escadrons.

La justesse de nos vues dans cette question nous paraît avoir été singulièrement confirmée par les évènements de la dernière campagne. Nulle part la cavalerie n'a pu y agir *par masses. Nulle part l'occasion ne s'en est présentée.* Après la bataille de Kœniggrætz, en face de l'Elbe et d'une place forte, la cavalerie de réserve de la 1ère armée n'a pas pu se livrer bien longtemps, ni bien au loin, à la poursuite de l'ennemi. La nature des localités s'y opposait, comme, du reste, cela arrive toujours dans des cas analogues.

Même sur le champ de bataille, qui cependant lui était largement ouvert, la cavalerie n'a pu en venir à l'attaque que par escadrons; c'était encore là une suite des circonstances, une des nécessités de l'ordre des choses dans les temps et dans les

luttes modernes. Les hommes ne peuvent rien contre de pareils obstacles.

A l'occasion de l'armée du Mein, nous avons rappelé ***combien peu l'énorme supériorité*** des ennemis en troupes de cavalerie ***s'est fait sentir en mal*** aux troupes prussiennes.

Mais voici une observation qui n'est pas sans importance majeure. Amis et ennemis sont entièrement d'accord sur la réalité des faits. Un régiment de cavalerie prussienne de la Landwehr, fort de 300 à 400 chevaux, se précipite sur une brigade autrichienne de 1000 à 1200 chevaux, et parvient à l'enfoncer; voilà un fait qui s'est présenté plusieurs fois dans la dernière campagne. Or, si la bonté, si l'excellence d'une troupe devait se mesurer ***sur le nombre des années de service,*** comment un pareil succès eût-il été possible? On sait que la durée du service est de 7 ans dans la cavalerie autrichienne, et qu'il n'y a presque point, ou très-peu de congés accordés dans les escadrons employés au service de guerre.

Dans le combat de Tobitschau, on avait en vue d'opérer un grand déploiement d'action et de force ***avec une grande masse de cavalerie.*** Sous ce rapport, cette journée là fut une des plus signalées ou des plus caractéristiques de la campagne. Cependant, à peine la lutte a-t-elle commencé, qu'on la voit se rapetisser pour ainsi dire, et se répartir, se subdiviser en combats détachés. Voilà un fait qu'il ne fait pas perdre de vue.

Au dire des Autrichiens, l'infanterie prussienne n'aurait vaincu que grâce ***au fusil à aiguille.*** D'autre part, les Prussiens, tout en reconnaissant les services que cette arme leur a rendus, nient qu'elle ait été ***la seule cause de la supériorité*** de leur infanterie.

Voici ce qu'on lit, sur cette question tant agitée, dans une relation de la bataille de Kœniggrætz:

„On se plait actuellement, et de tous les côtés, à rapprocher les victoires de la Prusse et l'emploi des fusils à aiguille. Nous voyons là une juste appréciation des avantages que présente cette

arme, mais en même temps une assez grande ignorance de ce qui constitue *la vraie base* des succès de l'armée prussienne. Dans le camp de nos adversaires, on a cherché la raison de tant de défaites et de désastres dans des circonstances qui n'ont pas l'ombre de réalité, même pour ceux qui cherchent à les exploiter. On dirait qu'il leur parait moins pénible d'avoir été vaincus par les effets meurtriers d'une arme qu'ils ne possèdent pas encore, mais qu'ils peuvent cependant se procurer tôt ou tard, que par la supériorité réelle des qualités intellectuelles et militaires du soldat prussien, par une direction meilleure du côté des chefs, et par une telle précision dans les manœuvres qu'elle n'a jamais été surpassée jusqu'à présent.

Il est incontestable que le fusil à aiguille, par la sûreté, comme par la rapidité du chargement et du tir, est supérieur aux fusils qui se chargent par devant, et il faut bien finir par reconnaître que cette supériorité s'est fait sentir dans certains moments de la lutte, et a produit des résultats aussi étonnants que brillants qu'on doit nécessairement attribuer à l'emploi seul de cette arme. Nous rangerons, par exemple, dans ces faits l'énergique défense d'un régiment des gardes du corps et du 35ème régiment contre les attaques réitérées et impétueuses de la cavalerie autrichienne. Toutefois, ce ne sont là que des moments, des points isolés, dans l'ensemble des combats de la dernière guerre. On peut soutenir avec raison que les propriétés, ou les avantages du fusil à aiguille ont donné à nos troupes une *supériorité morale*, et ont facilité la victoire en déprimant le moral du soldat autrichien; mais on peut soutenir avec non moins de raison, on peut même prouver *que, dans tous ces combats, nos troupes auraient eu le dessus, même sans l'aide du fusil à aiguille.*

C'est là une assertion dont tout militaire intelligent reconnaîtra la vérité, pour peu qu'il veuille, à l'aide des rapports officiels, comparer entre eux les divers éléments qui ont amené une décision définitive dans les batailles dernières. La consom-

mation fort réduite des munitions dans l'infanterie prussienne (la 1ère armée n'a employé que 60,000 cartouches de plus, soit l'approvisionnement d'un seul bataillon), cette consommation si minime, relativement parlant, suffirait à elle seule pour justifier nos allégations, si leur justification et leur preuve ne ressortaient pas encore mieux de tous les préparatifs qu'ont exigé nos diverses batailles, et de la manière dont ces préparatifs eux-mêmes ont été combinés et menés à bonne fin".

La bataille de Kœniggrætz va prouver jusqu'à l'évidence la vérité de nos assertions. Nous la choisissons préférablement à d'autres *parce que c'est précisément là que le fusil à aiguille* a été *le moins employé,* — et parce que tous les avantages de position et de localité étaient du côté de nos adversaires. Leur feu devait nécessairement être supérieur au nôtre, puisque leurs positions avaient été choisies, armées et fortifiées avec beaucoup de soin, que leur artillerie était parfaitement bien construite et non moins bien servie, et que toutes les distances avaient été calculées d'avance pour arriver à la plus grande précision dans le tir.

Tout connaisseur dégagé de préjugés et de passions aveugles devait se dire, à la simple vue du champ de bataille, que la position des Autrichiens avait été choisie avec une parfaite connaissance des localités, et qu'ils avaient préparé cette position à l'avance, en vue de donner tout son effet à l'emploi de leurs pièces. Leurs batteries étaient placées de façon à dominer en toute sûreté tous les points importants ou décisifs de la contrée: on avait fait d'immenses abattis d'arbres le long des routes pour avoir une vue plus dégagée; des parties entières de forêts avaient été éclaircies, les arbres enlevés, et le sol avait été aplani; de longues perspectives avaient été ouvertes; et tout cela, uniquement pour faciliter la portée et les ravages de leur artillerie, en lui faisant une plus large ligne d'enfilade. — Tous les abords avaient été détruits; il y avait des abattis dans les forêts et dans les jardins, des villages, pour en défendre ou en empêcher

l'approche. En certains endroits, on avait creusé des fossés pour les tirailleurs, et l'on avait fortifié et prolongé le devant et les flancs des villages par toute espèce de barricades et de chevaux de frise.

On avait consulté, dans le choix et la répartition des armes, la nature du terrain et le caractère personnel, ou national des troupes. Il n'y eut là rien de fortuit, rien d'improvisé. Tout ce qu'on avait préparé depuis longtemps trouva son emploi, et l'on pourrait dire sa récompense dans le sang prussien qui fut largement répandu.

De plus, n'avouerons-nous pas que le soldat autrichien s'est parfaitement bien défendu dans les excellentes positions qu'il occupait. Ce n'est que pied à pied, pouce par pouce en quelque sorte, qu'il opéra sa retraite. Quiconque a vu ce champ de carnage, couvert de sang, de cadavres et de débris, doit nécessairement se dire qu'il s'est livré, là, des combats qui, pour la bravoure, soit dans l'attaque, soit dans la défense, font honneur aux troupes des deux partis".

„Que si nous demandons ce qui nous a définitivement procuré cette glorieuse victoire, ce qui a pu surmonter tant de difficultés, la seule réponse raisonnable à faire est certainement celle-ci:

„A côté d'une habile, d'une excellente direction donnée par les chefs, ce fut indubitablement l'élasticité, la facilité de mouvements propre à notre armée, le dévouement de nos soldats, leur culture et leur développement intellectuel et militaire, leur enthousiasme, leur patriotisme, leur fidélité et leur amour pour leur roi et leur premier chef militaire, ce fut tout cela qui leur a procuré la victoire."

La volonté inébranlable de vaincre s'exprimait de tous côtés, et peut-être d'une façon tout particulièrement éclatante dans la 7ème *division*. C'est à elle qu'avait été remise la tâche honorable, mais rude et difficile, d'agir isolément, et indépendante des autres divisions, sur la droite de la 1ère armée, et d'en assurer les

communications avec l'armée du Prince royal. Elle lutta, durant de longues et brûlantes heures, contre un ennemi doublement supérieur en nombre; elle se vit comme accablée et décimée par le feu destructeur des obusiers; et, malgré cela, ces braves soldats tenaient bon et s'encourageaient les uns les autres en s'écriant: „*tenons ferme, tenons ferme! c'est ici qu'il nous faut vaincre ou mourir!*“ Jamais troupes n'ont accompli leur tâche avec plus de bravoure réelle; leurs pertes énormes témoignent des difficultés de leur lutte et de la grandeur de leurs souffrances“.

Ces paroles sont suivies d'une relation succincte de la bataille de Kœniggrætz; on y appuie plus particulièrement sur la 1ère armée et plus spécialement encore sur la 7ème division, dont la conduite et les succès ont été si remarquables et si importants que nous croyons devoir y revenir. Voici, en effet, ce qu'on lit à la fin du sus-dit récit:

„Nous pensons en avoir assez dit pour que personne ne puisse douter que la victoire des Prussiens ne fut pas dûe à l'action meurtrière d'une arme particulière, mais bien plutôt au puissant souffle de vie qui animait leur armée, aux qualités qui lui sont propres, à la confiance réciproque qui liait les soldats et leurs chefs, à l'habileté de ces derniers dans la conduite de leurs soldats; à la parfaite discipline; en un mot, à tout ce qui unissait les troupes à leur royal chef, à un général que tous envisageaient comme leur propre capitaine, et avec lequel ils se sentaient unis par les liens d'une affection et d'un dévouement mutuels. N'est-ce pas là, en effet, le tableau que présentera toujours la Prusse, aussi longtemps que flotteront nos drapeaux, que nos rois seront les premiers soldats de notre armée, aussi longtemps surtout que nous reconnaîtrons avec humilité que les succès dans les combats viennent de Dieu même, et ne sont pas un mérite personnel dont nous ayons à nous glorifier“.

La relation à laquelle nous venons d'emprunter ces citations est calculée, nous tenons à le dire expressément, à sauvegarder et à relever les droits de la 1ère armée, celle du Prince Frédéric

Charles, que les rapports officiels semblaient avoir traitée avec assez peu de justice et de bienveillance.

Il est aussi parlé, dans cette relation, *de l'enthousiasme* des troupes prussiennes, tandis que l'auteur que nous avons cité en premier lieu excluait ou niait ce même enthousiasme, et en relevait même l'absence comme un véritable *avantage*, puisqu'il n'y avait pas eu lieu à une *réaction* quelconque dans les esprits.

Il s'entend de soi-même que les soldats prussiens ne pouvaient pas entrer en campagne avec une sorte de plaisir ou de prédilection, eux qui, pour les deux tiers, avaient dû quitter leurs foyers et leurs terres, à quoi la réorganisation militaire de l'année 1860 n'avait rien changé. Il est même bon qu'il en fût ainsi. Il ne saurait en être autrement dans un système de milice; l'énorme déploiement de forces auquel la Prusse s'est vue obligée a précisément aidé à faire ressortir le caractère inhérent à ce système. Ce fut un vrai bonheur qu'il existât encore des éléments propres à le faire ressortir, ce qui certes, *n'eût pas été le cas si les divers buts que le parti purement militaire poursuivait depuis 1820, et tout particulièrement depuis 1860, n'avaient pas rencontré une énergique résistance.* Pour tout au monde, n'oublions pas cette vérité si importante! Cet oubli serait nécessairement suivi de trop fâcheux effets.

Avant que cette guerre eût éclaté, une grande partie de la presse allemande la condamnait, on le sait, comme une guerre fratricide. Malheureusement cette sorte de guerres paraît devoir être nécessaire aux développements de l'humanité. Voyez la Suisse en 1847, l'Italie en 1860 et l'Amérique de 1861 à 1865. Qui voudrait prétendre que ces cris, ces reproches, cette condamnation, n'aient exercé aucun espèce d'influence sur le soldat prussien! Mais, quel que puisse être d'ailleurs le degré, ou la nature de cette influence, il est évident que la situation particulière ou personnelle de la plus grande partie de nos troupes suffit à expliquer pourquoi et comment elles ne pouvaient pas voir cette guerre avec une bien grande satisfaction. Aussi, la guerre une fois ter-

minée, ceux qui avaient échappé à ses coups, s'empressèrent-ils de rentrer dans leurs foyers.

Mais, du moment où ces soldats, appartenant à la réserve ou à la Landwehr, furent réunis sous les drapeaux, *ils savaient* aussi que leur retour chez eux serait d'autant plus prompt qu'ils combattraient avec plus d'énergie. Le sentiment du devoir qui, dans le Nord de l'Allemagne, est fortement développé dans toutes les classes de la nation, se montra dans toute sa vigueur. Les injures qu'il fallut supporter de la part d'adversaires aveuglés, les souvenirs de l'ancienne gloire de la Prusse sous Frédéric le Grand, tout concourut à produire réellement de l'enthousiasme dans les troupes. — Dès-lors, elles marchèrent avec plaisir dans les sentiers de la guerre, toujours, il est vrai, avec l'arrière-pensée qu'elles seraient bientôt de retour, mais couvertes de gloire, mais nullement indifférentes aux destinées de leur patrie. Un seul sentiment semblait avoir passé dans tous les rangs, c'était qu'il s'agissait de combattre un pour tous et tous pour un.

Macchiavelli, le grand historien de Florence, alors qu'il déclamait avec force contre le triste état où, de son temps, se trouvait l'organisation militaire, et lorsqu'il recommandait chaleureusement un système raisonnable de milice, auquel il faudrait en venir tôt ou tard, s'exprimait avec une singulière connaissance de cause lorsqu'il disait que le soldat ne devait être ni absolument forcé, ni absolument libre, par rapport au service militaire, si l'on voulait obtenir une bonne armée.

Ces paroles forment pour ainsi dire la base de tout système de milice vraiment énergique et imposant, et leur valeur, leur vérité, a été remarquablement manifestée dans l'énergie et les succès de l'armée prussienne.

Seulement faut-il se rappeler que, dans l'Allemagne du Nord, l'enthousiasme a son caractère à lui, et qu'il ne s'étale pas dans des cris et de longues paroles, comme c'est assez souvent le cas dans d'autres pays.

„Chez nous, disait dernièrement un Italien bien capable,

nous avons, dans toutes les grandes circonstances, ***la division du travail***; ***les uns*** crient, ***d'autres*** agissent. Ceux qui crient ne sont ***point ceux qui agissent***, et ces derniers s'abstiennent de crier. Malheureusement le nombre des bavards et des crieurs est de beaucoup le plus considérable."

Une semblable division du travail, une application si fausse d'un principe excellent en lui-même, ne se rencontre heureusement pas encore dans l'Allemagne du Nord. Il peut bien s'y trouver de l'enthousiasme pour une idée, pour une cause donnée; mais cet enthousiasme ne s'y fait remarquer que par la poursuite paisible et sérieuse d'un but qui est lui-même de sérieuse nature. —

Revenons maintenant à l'objet qui nous occupe plus particulièrement sous le point de vue matériel.

D'après toutes les données connues jusqu'à présent, la consommation de munitions dans l'armée prussienne a été extrêmement petite, beaucoup plus petite même qu'on n'aurait pu s'y attendre.

L'armée prussienne, dans sa totalité, y compris la 1ère, la 2nde armée, et celle du Mein, comptait 268,000 fusils, dont

109,000 pour la 1ère armée, y compris celle de l'Elbe,
119,000 pour la 2nde,
40,000 pour l'armée du Mein.

Or, pour ces 268,000 fusils, il n'a pas été consommé plus de 1,850,000 cartouches, en y comprenant mêmes celles qui ont été perdues, et qui n'ont pas fait emploi.

Voulût-on même ne pas tenir compte de ces dernières, ce qui n'est guères admissible, puisque les cartouches des prisonniers et en grande partie celles des soldats morts sont réellement perdues, toujours est-il vrai que la consommation aurait été fort peu considérable. En effet, la moyenne ne donne que 7 cartouches par fusil.

La consommation a été plus forte dans l'armée du Mein, où il faut compter 11 cartouches par arme, ce qui vient surtout

de la faiblesse relative de cette armée, et, par conséquent, de l'usage plus fréquent qu'il a fallu y faire des troupes.

Pour la 1ère et pour la 2nde armée, la moyenne est encore plus faible que dans le premier calcul, puisqu'elle n'est que de 6 cartouches.

Il est de fait que même des bataillons qui ont été fort longtemps au feu ne présentent pas une consommation majeure. C'est ainsi qu'à Nachod et à Scalitz un bataillon a employé 23,000 cartouches, un autre, près de Nachod, 22,000, et un troisième, à Trautenau, environ le même chiffre de 22,000.

Que si l'on admet par bataillon un chiffre de 800 fusils réellement disponibles, cela ne donnera encore, pour un combat assez vif, que 27 à 28 cartouches par arme.

Quant aux fusils lisses la plus faible supposition donnait, pour un combat, $^1/_{20}$ pour cent de coups portant, soit un coup sur 2000; les suppositions les plus élevées donnent $^1/_4$ pour cent, soit 1 coup portant sur 400.

Dans cette dernière supposition, nous aurions 4625 coups portant sur un tir de 1,850,000 cartouches.

Pour les nouveaux fusils rayés, on a calculé, dans les derniers temps, une moyenne de $^7/_{10}$ pour cent, soit un coup portant sur un tir de 143 cartouches; ce qui ferait environ 13,000 coups portant sur notre chiffre de 1,850,000.

Il semble que cette proportion dans le tir ait été le résultat obtenu dans les derniers combats. — Il reste à voir les remarquables résultats *que l'artillerie* prussienne a obtenus.

L'artillerie se montait à 900 canons, et a tiré 36,000 coups, ce qui fait une moyenne de 40 coups par pièce. — La consommation a été relativement plus forte dans l'armée du Mein, où la moyenne est de 53 coups par pièce.

En seconde ligne vient la 1ère armée (y compris l'armée de l'Elbe) avec 48 coups par pièce, et en 3ème ligne, l'armée du Prince royal où la moyenne n'est que de 28 coups.

A première vue, *cette dernière* différence est très-frap-

pante, surtout quand on fait abstraction de la bataille de Kœniggrætz.

Cette dernière bataille exceptée, l'armée du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth n'a pris part, en fait de combats importants, qu'à ceux de Podol (où l'artillerie influa peu), de Münchengrætz, de Gitschin et de Blumenau.

En revanche, l'armée du Prince royal a combattu à Nachod, à Scalitz, à Schweinschædel, à Burgersdorf, à Trautenau et à Tobitschau.

Evidemment, c'est donc dans la journée de Kœniggrætz qu'il faut chercher la raison de la grande différence indiquée plus haut; et c'est là, si nous ne nous trompons, une confirmation bien positive de l'exactitude du récit que nous avons fait de cette bataille.

Le chiffre de 1,850,500 cartouches représente un poids d'environ 114,700 livres de plomb. Les 36,000 coups de l'artillerie prussienne doivent se compter pour 300,000 livres en poids métallique. L'artillerie a-t-elle agi, dans la proportion de ce poids, aussi fortement que l'infanterie? C'est là une question à laquelle nous ne saurions répondre d'une manière catégorique, les matériaux nécessaires nous manquant pour une évaluation parfaitement exacte. Du reste, c'est là un calcul qui n'est point aussi simple qu'il pourrait le paraître au premier abord. Rappelons seulement ce fait-ci, c'est que la destruction du gros matériel de l'ennemi n'est possible que par l'artillerie, et nullement par les balles de fusil. Or, quelle proportion faudrait-il appliquer pour déterminer au juste le genre et la portée d'action des différentes armes?

Pour notre part, il nous semble, après une comparaison consciencieuse des divers rapports qui nous ont passé sous les yeux, que l'artillerie prussienne n'a presque jamais été en combat qu'avec *l'artillerie* autrichienne. Cette circonstance peut avoir été amenée tout naturellement par le chiffre relativement plus faible de l'artillerie prussienne dans la plupart des combats de

la campagne de Bohême et de Moravie; mais il faudrait bien se garder de vouloir élever le fait en principe.

De nos jours, l'artillerie doit viser à de plus grands résultats qu'autrefois, parce qu'elle n'emploie presque plus que des projectiles à explosion, ou, du moins, que ses boulets font presque tous la fonction d'obus ou de grenades.

Le chiffre de $^{7}/_{10}$ pour cent pour les coups portant de l'infanterie actuelle dépasse sans doute celui des anciens fusils non rayés, mais ne doit pas être envisagé comme le plus haut résultat qu'on puisse obtenir. Le chiffre pourra s'élever, par un bon emploi des forces et de l'habileté de la troupe, par la diminution apportée dans le poids de l'équipement, de telle sorte que la simple marche n'enlève pas, à elle seule, une trop grande partie des forces du soldat, — et enfin, par les soins qu'on mettra à tout le développement militaire de la troupe. Mais ce résultat ne s'obtiendra pas, si l'on ne fait que prendre le soldat à l'âge de 20 ans et le dresser pendant plusieurs années, tandis qu'on l'aura négligé dès sa naissance et que, dans ses jeunes années, on n'aura rien fait pour son vrai développement. Une sorte *d'idéal militaire* un peu exclusif peut s'atteindre, ce semble, mais uniquement quand on voudra fermement mettre une harmonie réelle entre l'éducation du citoyen et celle du soldat, — quand on combattra la funeste tendance qui ne va qu'à séparer ces deux faces du citoyen, — quand on voudra d'un *vrai système de milice,* et non pas de la bizarre organisation qu'on n'a peut-être appelée de ce même nom que pour rejeter le vrai système, et pour s'en tenir à des institutions surannées qu'on prétend êtres seules suffisantes et seules nécessaires.

Il est et restera vrai, bien longtemps encore, qu'il faut plus compter sur *le nombre des coups tirés* dans un temps donné que sur une augmentation relative *du nombre de ceux qui portent réellement.*

Une arme qui se charge avec rapidité aura donc l'avantage, en général. C'est là, du reste, ce dont, depuis 10 ans, on a été généralement persuadé dans les armées européennes.

Et cependant on s'est acharné pour ainsi dire à repousser *le fusil prussien à aiguille*. Nulle grande puissance n'a voulu introduire cette arme, ni aucune autre arme analogue.

On craignait, disait-on, la fragilité, *la faiblesse du mécanisme*. Cette opinion s'était répandue partout, et il faut avouer que, pour ce qui concerne le fusil prussien, les expériences qu'on a faites jusqu'à cette heure donnent *bien encore un certain droit* de persister dans une sorte d'hésitation et de scrupules. Qu'on ne vienne pas dire qu'avec le fusil à aiguille on ne fera plus que *des guerres de courte durée*. Cette assertion peut avoir quelque valeur pour aussi longtemps qu'un seul des partis belligérants sera muni du fusil en question; mais qu'arrivera-t-il *quand l'arme sera la même dans les armées opposées?*

Une autre objection assez générale qu'on a soulevée contre le fusil à aiguille, c'est que *les troupes ont trop vite épuisé leurs munitions*. A quoi l'on a répondu, et avec beaucoup d'à-propos, que celui qui est en état de produire d'immenses résultats dans un temps relativement fort court, peut bien courir le risque de manquer de cartouches, mais qu'il n'y a là pas de dangers réels pour lui. Quand le dénouement, quand la victoire est là, qu'importe le plus ou le moins de munitions!

Cette remarque est assez juste; cependant, si l'on voulait la pousser trop loin, on pourrait bien se tromper; car elle n'a toute sa valeur qu'autant que la supériorité de l'arme est toute d'un seul côté. Mais, dès qu'on se représente deux partis égaux tant pour la bonté de l'arme que pour la rapidité du tir, — et dès qu'il n'y aura de supériorité fortement marquée que dans les effets meurtriers produits par l'emploi de ces armes, la question ne prend-elle pas une tout autre tournure?

N'oublions pas de faire observer que l'infanterie n'agit pas pour elle seule, et que ses mouvements doivent se combiner avec ceux des autres armes. N'oublions pas que l'artillerie, par exemple, a subi de *très grandes transformations* depuis le temps où la discussion s'est ouverte sur les avantages ou les désavantages

que peuvent présenter les armes rayées ou non rayées, celles qui se chargent par la culasse ou selon l'ancien mode de chargement. Quiconque s'est occupé des choses militaires, non par boutades, mais avec suite, mais en tenant compte de tous les côtés de la question, ne se permettra jamais *un jugement absolu,* un jugement sans réplique, sur les faits qui le frappent de plus près. Les conclusions tirées de ce qui se passe dans un moment donné n'ont encore jamais été du nombre de celles que la raison peut admettre en toute sûreté

Relativement à l'armement actuel de l'infanterie, et aux efforts qu'on a faits en vue de cette importante question, voici, à notre avis, ce qu'il y a de constant et de positif:

1) On s'appliquera partout à la rapidité du feu, et, en conséquence, on introduira partout les armes à chargement par la culasse, ainsi que *les cartouches complètes*, c'est-à-dire, réunissant la balle, la poudre et la masse explosive ou fulminante, de manière à éviter toute manipulation superflue.

2) On s'appliquera partout à obtenir des armes *d'un petit calibre,* afin de s'assurer par là les avantages d'une trajectoire rasante et de pouvoir augmenter les munitions du soldat.

Or, à ces divers égards, il faut bien reconnaître que le fusil prussien à aiguille est dépassé par les nouveaux modèles de fusil se chargeant par la culasse. Aussi n'est-ce pas sans quelque inquiétude que l'auteur de ces récits s'est demandé *jusqu'où pourrait être poussée l'infériorité de l'arme prussienne actuelle.*

Abstraction faite des armes à répétition, dont l'Amérique a fait usage la première, on est arrivé par la simplification du mécanisme de l'arme à simplifier aussi les mouvements et la manipulations, de manière à obtenir un chargement plus rapide. Les nouvelles constructions ont tout-à-fait rejeté *le gros calibre,* tel qu'on l'avait primitivement adopté pour le fusil prussien, ce qui avait nécessité l'emploi d'une balle allongée.

La Prusse ne voudra pas, et ne pourrait se reposer oisive-

ment sur ses lauriers; elle ne peut, elle ne doit pas en rester *à son fusil à aiguille actuel.* Nous n'en sommes plus, comme il y a cent ans, ou même trente, réduits à la nécessité d'attendre dix ans pour le confectionnement d'un demi-million de fusils, et sans doute la Prusse ne voudra pas se laisser renfermer pour toujours dans les atteliers mécaniques du brave et vieux Dreyse de Sömerda.

L'auteur était vivement occupé de ces questions diverses, lorsque, en Septembre 1866, il se rencontra avec le capitaine de Plönnies, l'une des premières autorités actuelles dans le domaine de la mécanique appliquée aux armes.

Ces questions furent agitées et examinées à fond. Au dire du capitaine de Plönnies, nous avions, dans cette question, appuyé trop fortement sur le point de la bonne qualité des armes, et sur le fait qu'on élevait le moral du soldat en lui mettant en mains la meilleure arme possible. *Une autre chose* méritait cependant d'être prise, à son tour, en forte considération. Les questions militaires présentent bien des points, bien des intérêts, où l'on ne peut pas toujours intervenir pour en assurer la parfaite direction; d'où il suit qu'il faut diriger son attention tout particulièrement sur les points que l'on peut dominer réellement, sur les points qui ont rapport *à la partie mécanique* de l'armement. Là-dessus, le capitaine P. fit observer que la même pensée avait déjà été émise par le premier auteur qui ait écrit quelque chose de valeur sur la science de l'artillerie, nous voulons dire par le célèbre Héron qui vivait il y a plus de 2000 ans.

Voici le passage dont il s'agit; il est tiré de l'introduction au livre de Héron sur la balistique, et il vaut bien la peine d'être cité. *

„La partie la plus importante et la plus nécessaire de la philosophie est celle qui traite *du calme de l'âme*, point qui a

---

* Voyez l'ouvrage intitulé: *les écrivains militaires de la Grèce;* en grec et en allemand, par Köchly et Rüstow. Leipzig, chez Engelmann 1853.

excité toutes les recherches des sages, et les excitera bien longtemps encore, si même elles prennent jamais fin. Mais ce que nous appelons *la mécanique* est au-dessus de la science théorique du calme de l'âme, car c'est elle, la mécanique, qui, par une seule de ces parties, apprend à tous les hommes *à vivre dans ce calme.* Or, cette partie, c'est celle qui traite de *la construction des engins de guerre.* C'est par elle qu'on est mis en état de n'avoir point à craindre, en temps de paix, les attaques de ses adversaires ou de ses ennemis, ni, en temps de guerre, les progrès que leurs engins, fruits de leur sagesse, pourraient leur faire espérer. Aussi faut-il, en tout temps, vouer à cette partie-là un soin tout particulier. Car la paix se fortifiera et s'établira toujours d'avantage, si l'on ne néglige pas ce qui a trait à la construction des machines de guerre, et *si l'on parvient ainsi à conserver le vrai repos, le vrai calme de l'âme.* Pour ceux qui voudraient nous faire quelque tort, comment hasarderaient-ils la moindre attaque, lorsqu'ils nous verront si attentifs, si vigilants, si occupés de nous entourer des vrais moyens de défense. Au contraire, dès qu'on néglige ces moyens, la moindre tentative ennemie peut avoir des chances de réussite, puisque les villes n'auront pas en main la force et les moyens d'y résister."

C'est en faisant appel à cette antique règle de la paix et du calme de l'esprit, que notre ami cherchait à nous rassurer sur un point qui ne laissait pas que de nous préoccuper quelque peu; nous voulons parler des nouveaux changements qui se font actuellement dans le mécanisme et la confection des armes, changements qui pourraient modifier la position de la Prusse à son désavantage, si la Prusse voulait en quelque sorte se reposer sur ses lauriers, et ne pas faire son profit des améliorations qui pourraient survenir dans cette branche de l'art de la guerre.

Nous avons cru que, même pour ceux qui sont étrangers à ces questions, il pourrait être d'un intérêt réel de connaître avec quelque précision et quelque sûreté l'état actuel de ces recherches techniques, et c'est dans ce but que nous avons prié

le capitaine de P. de nous en faire une sorte d'exposition abrégée que nous nous empressons de soumettre à nos lecteurs.

„Vous avez suffisamment constaté, nous marque-t-il, l'utilité dont le chargement du fusil par la culasse a été dans notre récente guerre. La solution de la question technique ne dépend, au reste, nullement du degré d'importance que la nature même des armes employées peut avoir eu dans les succès des armées prussiennes. Bien des gens, qui ont dédaigné ou rejeté le principe en lui-même, cherchent à s'excuser maintenant, en s'efforçant de prouver ce que tout homme du métier savait d'avance, savoir que ce n'est pas le fusil à aiguille qui, à lui seul, fait gagner des batailles, et que l'organisation de l'armée prussienne ne s'est point faite dans les atteliers de Sömmerda."

„Il s'agit, en effet, uniquement de savoir si le fusil se chargeant par la culasse est devenu, de nos jours, un facteur de quelque importance pour l'art militaire. Dès qu'on accordera ce seul point, on pourra sans crainte adopter le nouveau système, parce que les bases techniques de la science militaire sont précisément celles sur lesquelles on peut réellement compter, et de la solidité desquelles on peut s'assurer d'avance. Or la rapidité du tir est sans aucun doute un élément qui, un certain taux moyen existant quant à la qualité de la troupe et à l'habileté des chefs, ne peut qu'être très-favorable dans l'action, et qui augmente d'une façon remarquable les *différences* qui peuvent se trouver dans les qualités données de la troupe et des chefs. Au reste, même avec les armes nouvelles, il est possible de n'arriver à aucun résultat essentiel dans le combat, soit qu'on vienne à tirer trop tôt, ou qu'on le fasse sans viser avec attention, ou que, par suite de la position que l'on occupe, le soldat n'arrive pas même à faire usage de son arme.

S'agit-il de troupes et de chefs qui, pour la qualité, sont tout-à-fait en dessous de la moyenne, il y a véritablement danger de voir les munitions se consommer presque inutilement, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'en général leur proportion est trop

faible. — Il peut alors arriver qu'un ennemi mieux commandé, mieux conduit, et, par conséquent, moralement supérieur, remportera la victoire, tout simplement parce qu'il aura fait un immense et rapide usage de ses propres munitions. Tout général qui sera prompt dans ses divisions, toute armée qui saura se porter en avant et se concentrer en même temps, tient, de nos jours, en quelque sorte dans ses mains, la suite, le développement et même la crise dernière, ou le dénouement d'une bataille.“

„Il est constant que *le fusil prussien à aiguille* a été, pour la ligne de tir ainsi que pour l'écartement, à-peu-près de la même valeur que *les fusils de l'Autriche* ou *ceux de l'Allemagne méridionale*, — qu'il n'a dépassé que de peu les armes *anglaises ou russes* se chargeant par la culasse, — et qu'il s'est montré de beaucoup supérieur *aux anciens fusils de ligne* à gros calibre *des troupes françaises*. Il a dépassé toutes ces différentes armes par une rapidité triple dans le tir, et c'est là un fait qui donne à des troupes bien conduites une supériorité réellement énorme sur leurs adversaires, eût-on même, des deux côtés, à disposer de la même quantité de munitions. Vous savez, du reste, ce que je vous en ai marqué, il y a 2 ans.*

„Le nouveau fusil français, à aiguille, par Chassepot (ordonnance du 30 Août 1866) est évidemment très-supérieur au fusil prussien. De fait, le perfectionnement d'une aiguille est plus facile à inventer, sur les bords de la Seine, que l'organisation de toute une Landwehr. On vient de mettre à exécution en France ce que nous avons toujours inutilement demandé en Allemagne, savoir la combinaison du petit calibre (Chassepot; 11 millimètres; fusil suisse; $10,^{5}$ millimètres) avec la charge par

---

* Voyez l'ouvrage de W. de Plönnies: »*Le fusil à aiguille,*“ documents relatifs à l'histoire des armes se chargeant par la culasse. — Voyez encore le nouvel ouvrage du même auteur: „*Les nouveaux fusils, à chargement par la culasse*«; examen fait d'après des essais officiels. Darmstadt et Leipzig; la 1ère moitié à déja paru; la 2nde paraîtra avant la fin de l'année présente.

l'arrière; c'est-à-dire, la plus grande extension qu'on puisse procurer à un tir vraiment pratique, au feu par masses; — la plus grande émancipation possible d'un but fixé d'avance, ou d'exactes évaluations des distances; — c'est-à-dire encore, l'assurance pour tout soldat qu'il peut être toujours en état de tirer, — et la concentration du feu le plus violent sur quelques moments de lutte sanglante. Ajoutons à cela la diminuation assez importante dans le poids des cartouches, ce qui permettra, en supposant même une très-forte consommation de munitions, de supporter plusieurs fois de suite, s'il le faut, le danger et les fatigues de ces luttes partielles ou d'ensemble. — La cartouche Chassepot pèse 31 grammes (la balle 24, la poudre $5,^{5}$); la cartouche prussienne en pèse 41; par conséquent, un tiers de plus en poids, avec une force d'action bien moins grande."

„La tabelle ci-dessus indique le rapport approximatif de l'angle de mire du fusil Chassepot avec le fusil de l'infanterie suisse ($^{m}/_{63}$) et avec le fusil prussien à aiguille ($^{m}/_{41}$).

Angles de mire, ou de visière, par minutes,

Genre d'armes:	*Distances en mètres:*									
	100	200	300	400	500	600	700	800	900	1000
fusil Chassepot:	12	25	40	58	76	98	120	145	175	207
fusil d'infant. suisse:	—	—	$31,^{5}$	—	—	$98,^{5}$	—	—	$183,^{5}$	—
fusil prussien:	—	—	$66,^{8}$	—	—	142	—	—	$225,^{8}$	—

„La trajectoire des projectiles français égale donc, sur une distance de 800 pas, pour le moins l'effet des projectiles du fusil suisse, et le dépasse même pour des espaces plus grands; tandis que la comparaison avec les projectiles du fusil prussien, et cela sur toutes les distances, est très-défavorable à cette dernière arme."

Supposé la même charge de munitions par soldat, la quantité de cartouches disponible dans les armées françaises et prussiennes sera dans la proportion de 4 : 3. La rapidité du tir offrira, pour le fusil Chassepot, à peu de chose près la même

proportion vis-à-vis du fusil prussien. Le mouvement d'ouverture ou de fermeture de la „chambre" y est abrégé; la platine est mise de côté, ainsi que l'obligation, de tendre le ressort à spirale. Le tir lui-même, opéré dans un temps donné et jusqu'à totale consommation de la munition, présenterait la proportion de 4 : 3, si les courbes de la trajectoire étaient les mêmes; mais c'est là ce qui n'a pas lieu, comme on peut le voir par les chiffres, du reste, purement approximatifs de la tabelle ci-jointe:

Genre d'armes :	La plus haute élévation de la balle au-dessus de la ligne de mire, pour 600 mètres. Réduction en Centimètres.	Espace parcouru Le fantassin à 170 Centimètres. Distance de 600 mètres. Réduction en mètres.	Maximum de l'espace parcouru. Limite de l'emploi d'un cran de mire fixe.' Reduction en mètres.
fusil Chassepot	490	$45,^5$	338
fusil d'infant. suisse $^m/_{63}$	537	$40,^2$	340
fusil prussien $^m/_{41}$	656	$37,^1$	274
fusil russe	681	$35,^0$	273
fusil du Sud de l'Allemagne	625	$34,^9$	315
ancien fusil de l'inf. française	924	$24,^4$	253

„Je crois pouvoir admettre que, dans un combat de quelque durée, environ les dix pour cent des fusils Chassepot pourront être hors d'état de servir par suite de quelque défectuosité dans le mécanisme, tout aussi bien qu'environ cinq pour cent du fusil prussien. Mais cette différence, supposé que le cas survienne effectivement, n'est pas assez forte pour faire oublier les autres différences qui sont à l'avantage de la première arme."

En définitive, l'effet produit, dans une bataille, par ces deux sortes d'armes peut s'évaluer par la proportion de 5 à 3, autant, du moins, qu'une proportion de ce genre puisse se déduire de la nature même d'une arme et être exprimée en chiffres. Au reste, nous avons fait ici complète abstraction de telle ou telle situation où l'on ne pourrait tirer contre de l'artillerie ou contre des troupes de réserve qu'avec l'excellent fusil Chassepot; de

plus, nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte une certaine diminution dans l'écartement, diminution qui permet plus de précision sur des distances connues, et qui est réellement un des avantages du fusil prussien.

„Je réserve à une monographie proprement dite du fusil Chassepot la comparaison exacte des deux genres de fusil que nous n'avons examinés jusqu'ici que d'une façon tout-à-fait générale. Toutefois je ne pense pas que cet examen plus détaillé et plus rigoureux m'amène à modifier d'une manière essentielle les jugements que j'ai portés sur ces armes.“

„Vous savez que parmi les divers modèles de fusils américains qui ont été proposés pour achat, ce sont surtout les fusils Peabody et Remington qui méritent d'être pris en considération sérieuse. Le changement du grand calibre en petit calibre devra s'effectuer pour ces armes, pour lesquelles on se sert de capsules en cuivre, et qui, sous le rapport de la rapidité du tir, sont pour le moins l'égal du fusil prussien. Il est, au reste, assez probable qu'on a quelque part en Prusse une arme du plus petit calibre, ne serait-ce que comme modèle complètement achevé, bien qu'on n'en ait nullement parlé jusqu'à présent.“

„L'arme qui paraît maintenant offrir le plus haut degré de perfection ce sont *les fusils à répétition* ou à magazin (chambre) qui n'exigent que 3 secondes par coup pour la décharge entière des cartouches, quand on veut tirer avec rapidité. Dans cette catégorie d'armes, il y a deux modèles américains qui sont particulièrement propres au service; c'est le fusil Spencer qui renferme dans sa crosse une chambre à 7 cartouches, et le fusil Henry (perfectionné par Winchester), qui présente sous le canon même une chambre à 14 coups. Relativement aux services qu'ils doivent rendre, la construction de ces 2 fusils n'est nullement compliquée; la manipulation en est simple; ils exigeront peu de réparations; mais on ne pourrait guère, surtout pour le fusil Henry, en confier le désassemblage au premier soldat venu. Le fusil Spencer ne saurait convenir à l'infanterie,

parce qu'on ne peut pas le charger coup après coup, en prenant directement la cartouche dans la giberne, et qu'il faut se tenir à la chambre ou au magazin. Or, si, pour une longue série de coups, il faut tenir compte de la nécessité de repourvoir la chambre, cê qui, pour le fusil Spencer, oblige à retirer et à replacer un tuyau à ressort en spirale, il n'y a plus là de vraie supériorité sur les fusils sans chambre, pour ce qui concerne la rapidité du tir. Il peut suffire à la cavalerie d'être armée de 7 à 8 coups qu'elle puisse tirer l'un après l'autre avec rapidité, mais on exige bien d'avantage d'un fusil à répétition; il faut que dans le courant d'un combat on puisse s'en servir comme d'un fusil ordinaire qu'on charge par la culasse, et que la chambre, sorte de réserve pour les moments les plus critiques, permette une gradation, une augmentation subite et rapide du tir. Il faut encore que le remplissage de la chambre puisse s'opérer sans qu'il y ait nécessité d'ôter, d'ouvrir, de remettre certaines parties du mécanisme, de telle façon, par conséquent, que la cartouche se place toujours dans la même ouverture, soit qu'on veuille tirer immédiatement, soit qu'il s'agisse de compléter seulement la charge de la chambre ou de la renouveler en entier."

„En un mot, les diverses manipulations exigées par le chargement de l'arme doivent être les mêmes pour toutes les circonstances où l'on peut se représenter que le soldat ou la troupe aura à se trouver, et cela sans qu'on ait besoin d'avoir aucun égard à la position des troupes et aux conditions qui peuvent s'y rattacher pour leur tir."

„Or c'est justement à toutes ces conditions que répond le fusil Henry-Winchester de petit calibre, tel qu'il a été soumis dernièrement (le 6 Octobre) à la Commission fédérale suisse. Les cartouches, et il y en a 14 dans la chambre, doivent nécessairement être courtes et n'avoir qu'une faible charge de poudre (tout au plus 3,25 de grammes). La ligne de tir n'a pas été aussi longue que pour le fusil Chassepot ou pour le fusil suisse; mais elle a dépassé celle du fusil prussien. D'ailleurs, on peut

allonger les cartouches, et rendre la trajectoire moins courbe, si l'on veut se borner à 8 ou 9 coups de réserve, ce qui n'offre aucun inconvénient, vu la facilité du chargement. C'est, en effet, le parti qu'ont pris les Autorités militaires en France, afin de pouvoir employer l'arme américaine à côté du fusil Chassepot, si les résultats se montrent satisfaisants."

„Vous serez probablement avec moi de l'avis que, dans l'état actuel des choses, un fusil de cette qualité pourrait être recommandé en toute confiance aussi bien pour la troupe de ligne que pour les chasseurs et pour les carabiniers, et même qu'on pourrait le faire en s'appuyant de raisons particulières pour chaque genre de troupes. Au fond, voici à quoi se résument les faits; c'est que tout fantassin peut facilement se servir, peut même avoir besoin d'une arme dont le tir soit aussi sûr et aussi rapide que possible, — mais que les fusils à répétition, du moins dans leur état actuel de confection, exigent plus de sang-froid pour leur usage et plus de savoir-faire pour leur bonne conservation, et, par conséquent, qu'il leur faut un soldat un peu mieux stylé, un peu plus habile qu'il n'en faut pour de plus simples fusils. Or, comme le fusil à répétition revient passablement plus cher que le fusil ordinaire se chargeant par la culasse, l'achat en sera nécessairement limité; on ne pourra l'employer que pour des troupes d'élite, de quelque nom qu'on veuille les nommer et par quelque signe extérieur qu'on les distingue les unes des autres."

„Vous savez aussi que l'Angleterre transforme actuellement ses fusils Enfield d'après le système de Snider. Les armes transformées d'après ce système ont un appareil de fermeture qui, pour la simplicité et la solidité, semble ne rien laisser à désirer et qui est, en particulier, plus solide que le mécanisme des fusils prussiens. Pour la rapidité du tir elles valent, pour le moins, le fusil à aiguille. L'angle d'élevation et l'écartement paraissent se rapprocher presque entièrement de ce que présente l'arme prussienne. On travaille depuis longtemps, dans ce pays, à l'invention

d'un modèle de petit calibre; mais il ne s'en fabrique pas encore pour les besoins de l'armée. — Quant à la Russie, elle travaille à transformer, dans le courant d'une année, en fusils à chargement par la culasse 150,000 de ses fusils actuels qui sont à chargement ancien, et qui tiennent beaucoup du fusil ordinaire anglais."

„En Autriche et dans les États du Sud de l'Allemagne, les fusils acquerront, pour le moins, la valeur du fusil à aiguille, aussitôt qu'ils auront subi les transformations projetées et qu'ils seront munis de la cartouche moderne. Or, pour cette transformation, qui revient de 15 à 20 francs par arme, on peut suivre différents systèmes, tels que les systèmes Snider, Chabot, Joslyn et celui de Milbank-Amsler, lequel a le plus de chances d'être adopté par la Suisse."

„Le professeur Amsler de Schaffouse a construit un fusil à répétition qui mérite l'examen. On charge ou glisse un paquet de 7 cartouches à la fois, ce qui présente une heureuse combinaison des avantages de l'arme à chambre et du fusil ordinaire à chargement par la culasse."

(12 Octobre 1866).

De toutes ces notices ou indications ressort bien clairement l'état de la question pour ce qui concerne le fusil à aiguille, ou, mieux dit, *pour le fusil à chargement par la culasse et à cartouches d'unité,* c. à. d. renfermant toutes les parties de la charge. L'aiguille du fusil prussien est décidément battue par les nouveaux procédés de construction. Au reste, nous avons trouvé dans ces derniers temps, et en partie dans des endroits où l'on ne s'attendrait nullement à des travaux de cette nature, toute espèce de notices sur des fusils et autres armes se chargeant par l'arrière et bien antérieurs au fusil prussien.

Des souvenirs historiques de ce genre sont toujours, à les prendre en grand, d'un certain intérêt, car ils nous rappellent du moins ce vieil adage qui déclare qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Mais si l'on prenait occasion de ces souvenirs eux-mêmes pour en exagérer l'importance, et pour diminuer le

mérite très-réel que s'est acquis la Prusse en inventant et en adoptant pour elle le fusil à aiguille, on tomberait certainement dans une erreur assez grossière et se rendrait même coupable d'une sorte d'injustice.

Quiconque s'est occupé tant soit peu sérieusement de la fabrication des armes, sait fort bien qu'il a existé, depuis des siècles, des armes à chargement par l'arrière. Cette connaissance pourrait avoir échappé au vieux Dreyse, qu'une feuille assez répandue vient d'appeler „le Luther militaire de la Prusse", bien qu'on prétende qu'à la vue d'un de ces jouets qu'on donne aux enfants, d'un fusil de fer blanc à ressort en spirale, il ait été comme frappé d'une subite lumière.

Les indications les plus anciennes sont parfois assez obscures, et cependant elles mettent pour nous hors de doute le fait que *le premier mode* de chargement des armes où l'on employa la poudre comme force mouvante a été *le chargement par l'arrière.* Ce fait est, du reste, parfaitement en harmonie avec cet autre-ci: c'est que toutes les armes antérieures, où l'on employait des cordes, des boyaux, des arcs, des bandes d'acier etc., se chargeaient aussi par l'arrière Les pierriers de petit calibre qui existaient encore dans les 15ème, 16ème et 17ème siècles, et qu'on finit par ne plus employer que sur les galères, se retrouvent encore dans tous les arsenaux où se conservent des antiquités de ce genre.

Il n'en est pas moins vrai que le chargement par devant fut un vrai progrès, et a continué à l'être durant plusieurs siècles, jusqu'a ce que les modifications importantes apportées au mode primitif de chargement constituèrent de nouveau un progrès très-réel. D'ailleurs, il faut bien reconnaître qu'il y a une différence énorme entre l'admission ou la présence exceptionelle de quelque arme isolée, qui a fini par devenir une sorte de curiosité au point de vue de la science, et l'introduction en masse d'armes qui sont devenues en principe les armes de toute une armée.

Un fait qui dans beaucoup d'endroits et notamment en

France a bien autrement frappé que le fusil à aiguille et ses résultats, c'est *le grand déploiement de force* dont *la Prusse* s'est montrée capable.

Avant de commencer ses armements, la Prusse pouvait avoir sur pied 220,000 soldats. On commença par porter *la troupe de ligne* à son plein état de guerre, tout en faisant appel aux plus jeunes troupes de la Landwehr. Cette armée qui, le train et l'artillerie y compris, présentait un effectif de 330,000 soldats, se composait en majeure partie d'hommes de l'âge de 21 à 27 ans. On forma en même temps *les corps de remplacement* pour la ligne. Des hommes de la Landwehr servirent à composer le noyau de ces corps, qui avaient à se charger du service de garnison et à compléter l'éducation militaire des nouvelles recrues.

Immédiatement après, on passa à la formation de *la Landwehr du premier ban*, et d'abord, de l'infanterie avec des bataillons de 800 hommes; puis de la cavalerie avec des escadrons d'environ 120 hommes. — Y avait-il manque de soldats de la première levée, on les prenait dans les premières années du second ban.

Ces troupes de Landwehr furent placées dans les forteresses, ou durent servir à former le noyau des deux *corps d'armée de réserve* que nous avons vus s'avancer, en partie par la Saxe et la Bohême pour en occuper le territoire derrière l'armée active, en partie dans la Bavière pour s'y joindre à l'armée du Mein.

Quant à la cavalerie de la Landwehr, on en envoya immédiatement quelques régiments à l'armée active, parce qu'on croyait alors être numériquement trop inférieur à la cavalerie autrichienne. Les gazettes de Vienne n'avaient-elles pas écrit que sur les frontières de la Silésie prussienne il y avait tout un corps de 20,000 cavaliers, prêts au premier signal à se précipiter sur le territoire ennemi et à rappeler aux habitants de la Silésie qu'ils n'étaient au fond que des transfuges, des déserteurs de l'Autriche!

Bientôt on comprit cette vérité, si souvent niée dans les

jours de la paix, savoir qu'on n'a *jamais assez* de soldats. Aussi l'ordre fut-il donné de faire de nouveaux bataillons de campagne avec les bataillons de remplacement. Chaque régiment d'infanterie devait fournir un quatrième bataillon.

Une fois que ces quatrièmes bataillons eurent fourni les cadres pour de nouveaux bataillons de remplacement, les vides qui s'étaient formés furent remplis par une nouvelle levée de soldats de la Landwehr.

Jusqu'au moment où une trève se conclut sur les divers théâtres de la guerre, la Prusse avait mis sur pied près de 650,000 hommes, nombre qu'elle aurait pu facilement augmenter.

Mais de pareils résultats, ou, si, l'on veut, de pareils efforts, n'ont été rendus possibles que *par le système de milice* auquel la Prusse s'est rattachée plus qu'aucun autre État de l'Europe, — et par la réorganisation militaire de l'an 1860, en ce sens, du moins, qu'on s'y est rapproché davantage du sus-dit système, en faisant une levée de 63,000 hommes au lieu de la levée ordinaire de 40,000.

On sait parfaitement que la Prusse est bien loin d'avoir épuisé ses ressources en hommes solides et capables d'être bien formés au service militaire. — Dans les années qui ont précédé l'agrandissement territorial de la Prusse, on y comptait annuellement 180,000 jeunes gens arrivés à l'âge de 20 ans. Or les personnes qui ne reconnaissent pas comme étant *du devoir* de l'État l'obligation de veiller à une sorte d'éducation militaire de la jeunesse, l'obligation de préparer de longue date les ressources dont il pourra avoir besoin plus tard en fait d'hommes propres au service, ces mêmes personnes seront bien obligées de convenir que, si l'on voulait s'en tenir, comme en France, à une certaine taille pour le soldat, la Prusse pourrait facilement lever 110,000 hommes par année.

La réorganisation de 1860 n'est allée qu'un peu au-dessus de ce chiffre. Et pourquoi? c'est qu'elle a tenu *aux 3 années de service* militaire, c. à. d. au principe *d'une armée réellement*

permanente; c'est que ce principe a conduit jusqu'à la question des dépenses, question bien importante, puisque les forces d'une nation peuvent en quelque sorte se résumer dans les sommes qu'elle sera capable de fournir.

On a dit que „la mobilisation de l'armée prussienne ne s'était jamais opérée *ni plus vite, ni même aussi vite*, que dans l'année 1866".

Cela est vrai, et personne ne sera tenté de vouloir le nier. Mais prétendre que cette rapidité dans les mouvements doit s'expliquer par la réorganisation de 1860, c'est tomber dans une assez lourde erreur. L'argument „post hoc, ergo propter hoc", n'est pas précisément très-fort. On oublie que l'emploi des chemins de fer et l'utilisation des progrès généraux du commerce n'ont jamais pu rendre autant de services que précisément cette fois-ci. On a reconnu l'utilité de *l'ancien système territorial* qu'on avait conservé en Prusse pour l'organisation militaire, tout en le rattachant *au système de milice.* Et ce qui n'a pas été moins utile, ce qui a fait ses preuves, c'est l'existence d'un trésor de l'État, trésor qui a permis de faire au moment décisif des dépenses au comptant, par exemple pour achats de chevaux.

Voilà tout autant de choses qui ne dépendaient point de la réorganisation. Les 3 années de service militaire n'y sont pour rien. En définitive, l'utilité de la réorganisation militaire de 1860 s'est bornée à la levée de 63,000 hommes au lieu d'une levée de 40,000; et *c'est là* précisément *le point* par lequel les nouveaux projets se rapprochaient du système de milice dont nous proclamons la nécessité et la supériorité sur tous les anciens systèmes.

Si l'on s'était rapproché davantage de l'idée essentielle, du fond même de ce système, on aurait obtenu de bien *autres résultats,* et l'on aurait pu même faire face à une nouvelle guerre de 7 ans, supposé que les circonstances en eussent amené une pareille.

Une chose qui s'est fait péniblement sentir dans la dernière organisation, c'est le nombre insuffisant des officiers.

D'où provient cette insuffisance? Evidemment de ce qu'au lieu de mettre ses soins à *développer l'excellente institution* des officiers de Landwehr, on a cherché plutôt à l'écraser, et de ce qu'on continue d'année en année davantage à la rendre plus nulle encore par l'influence même de la réorganisation tant vantée de l'année 1860.

Que si l'on prétend que cette réorganisation a fait largement ses preuves et que c'est à elle qu'on doit la victoire, pour notre part nous déclarons, et nous nous chargeons de prouver la vérité de notre assertion, que ce fut un vrai bonheur pour la Prusse *que la soi-disante réorganisation*, *telle qu'elle avait été imaginée en 1859 et 1860 par ses principaux coryphées, n'ait pas été complètement mise à exécution, et qu'elle ait plutôt échoué contre le bon sens du peuple.* La nation prussienne, n'eût-elle sauvé rien d'autre de ses institutions, a du moins sauvé l'idée qui fait la base de l'institution de la Landwehr. C'est là sa vraie grandeur; c'est par là que la guerre de 1866 a été rendue possible, ainsi que la façon dont elle a été dirigée. Voilà le terrain sur lequel il faut vouloir rester, si l'on veut faire des progrès ultérieurs, et ce terrain, c'est celui d'un rapprochement toujours plus vrai vers le système de milice. On adoptera tous les avantages que ce système présente, et laissera de côté ses parties défectueuses.

Il est un inconvénient assez grave dont la briéveté de la guerre n'a pas permis de faire ressortir les dangers. Nous voulons parler de ces officiers fort médiocres qui ont autrefois fait partie de la ligne, et que l'on a de nouveau appelés au service, au lieu de faire appel à la riche mine d'excellents officiers de Landwehr où l'on aurait pu puiser des officiers de tout grade, si l'on avait voulu fonder la réorganisation de l'armée sur des principes véritablement supérieurs. Si la guerre avait traîné en longueur, que d'inconvénients n'eussent pas résulté de ce mode de nomination! et combien toute la gravité du mal se serait révélée à tous les gens!

Mais a-t-on réellement évité tout-à-fait la prolongation de la guerre?

Laissons de côté la supériorité actuelle du fusil à aiguille, supériorité qui ne saurait durer bien longtemps. Qu'on soit en présence avec des armes égales, — en présence non pas des populations autrichiennes, si différentes de langage et de lois, mais des troupes françaises qui sont organisées avec autant d'unité et d'ensemble que celles de la Prusse, — et qu'on le soit durant le cours d'une longue guerre, — qu'arrivera-t-il? quelle tournure les choses prendront-elles?

Nous n'avons pas besoin de continuer ou d'achever ce tableau. Toute personne véritablement entendue aura déjà compris notre pensée, même par la simple esquisse que nous venons d'en tracer.

En se rapprochant du système de milices, la Prusse a conservé des avantages que même la réorganisation de 1860 n'a pu parvenir à lui enlever, ce qui n'eût pas manqué d'avoir lieu, si la réorganisation avait réussi dans toutes ses tendances.

Phénomène singulier! si toutefois son retour multiplié permet d'y voir un phénomène, — de nos jours on vante, on prône quantité de gens, on les couronne de lauriers, parce *qu'ils n'ont pas pu réaliser* ce qu'il y avait de nuisible, de dangereux, dans *leurs intentions les plus sérieuses* et les plus manifestes.

Ce rapprochement inévitable, indestructible, vers le système de milice, ce rapprochement qui se trouva être la vraie récompense des guerres de l'indépendance, voilà ce qui fit que la Prusse parvint à imposer à ses adversaires, et peut-être avant tout aux Français chez qui la presse se montra sous un jour bien fâcheux et bien laid. En effet, cette même presse qui avait prétendu que la vraie mission de la France consistait à sauvegarder le principe de la nationalité et même à lui procurer la victoire, — maintenant que les Allemands s'appliquaient, à leur tour, à maintenir ce principe, ne rougissait pas de déclarer que la France ne pouvait assister pacifiquement à ce spectacle, ni voir de bon œil l'application de ce principe des nationalités.

L'Empereur fut obligé d'intervenir et d'imposer la paix et le silence à sa propre presse, c'est-à-dire aux huit millions de voix qui avaient reconnu dans le second Empire „l'avènement de la vraie démocratie". C'est peut-être qu'il trouvait impossible d'enlever ou d'attraper quelque morceau des nouvelles acquisitions de la Prusse.

Il s'agissait de se hâter dans cette proclamation pacifique. Il avait fallu congédier Drouyn de L'huys dont les idées politiques ne cadraient pas avec les intérêts du moment. De Moustier, son successeur, ne pouvait pas être immédiatement de retour à Paris. Il fallut donc que Lavalette, le ministre provisoire des affaires étrangères, adressât une circulaire à tous les agents de la France pour leur faire connaître la voie dans laquelle la politique du second Empire avait dorénavant à s'avancer.

Ce manifeste renferme un passage qui se rapporte à l'organisation du système que l'on se propose de suivre pour les futures armées de la France. Le manifeste date du 16 Septembre. Voici le passage en question:

„La France ne peut désirer, en fait d'agrandissements de territoire, que des acquisitions qui n'altèrent pas la force de liaison et d'union de toutes ses parties constitutives. Mais elle doit travailler sans cesse à son agrandissement soit *moral*, soit *politique*, en faisant valoir son influence en faveur des grands intérêts de la civilisation."

„Sa tâche consiste à établir et à fortifier une bonne entente entre toutes les puissances qui veulent maintenir le principe de l'autorité et celui du progrès. Une pareille entente, une pareille union, enlèvera aux principes révolutionnaires la fausse auréole dont on les entoure en prétendant qu'ils défendent la cause de la liberté des peuples, et elle permettra en même temps aux grands États d'imprimer une sage direction au mouvement démocratique qui se fait sentir dans toute l'Europe."

„Il y a, toutefois, dans l'excitation qui s'est montrée parmi nous une sorte de sentiment légitime qu'il faut savoir reconnaître

et bien définir. Les succès obtenus dans la dernière guerre renferment une grave leçon. L'honneur de nos armes n'y a pas été mis en jeu; mais ils nous ont montré quelle nécessité il y a pour nous à compléter ***immédiatement*** notre organisation militaire pour faciliter ***la défense de notre territoire.***"

La nation ne se refusera pas à l'accomplissement de ce devoir, qui, du reste, n'implique de menaces pour personne. Notre nation est fière à bon droit de la bravoure de ses armées. Si sa susceptibilité est quelque peu éveillée, elle ne l'est que par le souvenir de ses hauts faits militaires, par le grand nom et les actes du chef qu'elle s'est donné. Cette susceptibilité n'est que l'expression de la volonté énergique dont elle se sent animée de maintenir sans aucune diminution son rang et son influence dans le monde et dans la marche générale des affaires."

Cette circulaire ou, si l'on veut, ce manifeste ne pouvait manquer d'acquérir une haute importance par la grande activité qui se fit sentir dès-lors dans le ministère de la guerre à Paris. ***La France travaille positivement à rapprocher ses institutions militaires du système de milice.***

On sait que l'Empereur Napoleon III était autrefois un très-chaud partisan du système de la Landwehr. C'était, il est vrai, dans un temps où, loin d'être Empereur, il n'était encore que simple prétendant à la couronne, et où sa principale occupation consistait à attaquer le gouvernement du roi Louis Philippe, même du milieu de la prison de Ham. A cette époque, c'était ***l'ancien*** système de Landwehr qui régnait encore en Prusse. Le prince Napoléon attaquait alors le gouvernement de Louis Philippe dans toutes les institutions que ce gouvernement avait fondées, ou dont il avait hérité; il l'attaquait dans toutes les branches de son activité et dans toutes ses opérations; et il lui reprochait en particulier de ne pas rapprocher son organisation militaire du système prussien de la Landwehr.

On aurait donc pu s'imaginer qu'une fois arrivé lui même au pouvoir, Napoléon se serait mis sérieusement à cette œuvre.

Ce n'eût été là qu'une pure illusion. Napoléon travailla dans un sens même complètement opposé.

Il détruisit ou abolit *la Garde nationale,* institution que l'on peut juger très-diversement, mais qui n'en formait pas moins un Corps de réserve très-utile qu'on pouvait employer, dès le commencement d'une guerre, pour toute espèce de services. Rien n'eût été plus facile, en temps de guerre, que d'éliminer les bourgeois impropres au rude service militaire, ou de les transférer dans la classe des hommes plus âgés, où ils auraient pu rendre des services pour la garde des communes, et de remplir par de solides et robustes ouvriers les lacunes qu'auraient produites cette élimination.

Dans tous les cas, le service qu'il eût fallu remplir dans la garde nationale aurait accoutumé une grande partie de la population aux premières notions et *aux premiers éléments militaires*, et il se serait ainsi formé tout naturellement des *cadres,* où sans doute il se serait glissé bien de la paille, mais aussi bien du bon grain qu'il serait insensé de vouloir mépriser ou dédaigner.

Au lieu donc de veiller au développement de cette Garde nationale, le ci-devant défenseur du système de milice s'étudia à la faire disparaître complètement, aussitôt qu'il en eut les moyens en sa qualité d'Empereur, et même il s'appliqua à détourner encore d'avantage sa nation du système de milice en fondant *la caisse de dotations de l'armée*, et en donnant un développement toujours plus étendu *au système de remplacements.*

La seule chose que Napoléon III ait faite, par laquelle il se soit rapproché du système que nous préconisons, ce fut l'introduction, en 1860, de ce qu'on appela *la réserve de l'armée.*

En effet, tandis que jusqu'alors tous les hommes du contingent de recrutement qui n'étaient pas absolument necessaires au moment même pour porter l'armée au pied complet de guerre avaient été congédiés et renvoyés, on posa pour règle qu'à l'avenir

ces mêmes hommes seraient appelés à faire l'exercice trois ans de suite, savoir 3 mois la première année, 2 mois pour la seconde, et un seul mois pour la troisième. Le chiffre de ces hommes se montait annuellement de 30,000 à 35,000 dans les dernières années. Mais ce chiffre tend à s'augmenter d'une façon continue, vu que, sous le système d'une caisse de dotations, la partie de l'armée qui se compose de soldats à double ou à triple engagement et plus, augmente aussi graduellement. C'est ainsi que, dans les dernières années, sur une armée de 400,000 hommes au pied de paix, on a compté près de 200,000 soldats à service volontairement prolongé, ou d'hommes se vouant uniquement à la vie militaire.

Avant la dernière guerre, nous avons cherché par un article sur l'armée française intercalé dans *la Revue internationale*, à montrer quelles lacunes, ou quelle imperfection il y avait dans l'organisation militaire française pour tout ce qui concerne les préparatifs de toute espèce, l'avitaillement, l'équipement nécessaires lorsqu'il s'agit de former une grande armée. Sans doute, si les 200,000 soldats dont nous venons de parler étaient capables d'exercer un commandement réel, ou de remplir certains postes importants de l'administration militaire, les choses se présenteraient sous un autre aspect; il y aurait là une immense force organisatrice. Mais, comme dans l'état actuel de paix de l'armée française on compte à-peu-près un soldat à long service par conscrit, il est évident que le quart *tout au plus* de ces soldats rentre dans la classe des officiers ou des sous-officiers, et, certes, il n'est pas besoin de longues études et de longues réflexions pour se convaincre qu'un service militaire de 14 ans ou de 20 ans n'est pas précisément ce qu'il faut pour développer à tous égards le simple soldat.

Cet état de choses fera comprendre comment il est arrivé que le déploiement de force de la Prusse en 1866 a pu inspirer quelque crainte à la France. Aussi celle-ci reconnut-elle la nécessité péremptoire d'opérer des changements dans son système

militaire. Or ces changements ne nous semblent pouvoir consister que dans un *rapprochement vers le système de milice*. Seulement ce rapprochement est-il rendu singulièrement difficile par le développement énorme qu'on a donné ou laissé prendre au système *de remplacement*.

La Prusse était loin d'avoir déployé toutes ses forces; car elle n'avait appelé, dans la dernière guerre, que les trois pour cent de sa population à prendre les armes, et l'on avait vu en 1813 certaines anciennes provinces mettre sur pied les 7 pour cent de leur population.

Pour ce qui concerne la France, ces 3 % répondraient à une masse de 1,200,000 hommes, et les 7 % à un nombre de 2,800,000. Quelle immense supériorité de force! et combien la France actuelle reste en arrière de ce qu'elle pourrait faire, si elle n'était pas gênée ou liée par la nature de son organisation militaire.

Il est hors de doute qu'une France révolutionnaire pourrait très-facilement déployer une pareille masse de troupes et de forces. Mais ne peut-on pas, ne doit-on même pas exiger de tout État bien réglé et bien ordonné qu'il produise tout ce qu'il est dans sa nature de produire, et d'arriver à tout ce qu'il lui est réellement possible d'atteindre!

Au reste, à la première nouvelle des changements que le gouvernement français projetait pour rapprocher l'organisation militaire de la France de l'organisation de la Prusse, la presse a montré l'opposition *la plus vive*. L'obligation générale, universelle, du service militaire, cette obligation à laquelle chacun, sans exception, devrait être soumis, n'entre pas dans l'esprit *de la bourgeoisie* française, et pourtant il est clair que, sans cette astriction, on ne pourra obtenir des résultats satisfaisants.

N'est-ce pas précisément le caractère général de cette obligation lequel s'est en quelque sorte incorporé dans l'armée prussienne, depuis les guerres de l'indépendance, et qui lui a rendu les plus éminents services!

Les documents relatifs aux pertes que l'armée prussienne a subies sont encore passablement défectueux; cependant, tels qu'ils sont, on peut en tirer des conclusions assez positives.

L'Indicateur prussien officiel donne les chiffres suivants pour les pertes qu'auraient essuyées les Prussiens et leurs Alliés allemands (les Italiens non compris):

Morts dans la bataille:	164 officiers.	2,573 soldats.
Morts par suite de blessures:	143 „	5,454 „
Blessés dans la bataille:	562 „	14,630 „
Total:	869 officiers.	22,657 soldats.

Peut-être qu'une partie des blessés sont morts de leurs blessures et ont été comptés à double; mais cela importe peu pour le résultat définitif.

Nous aurions donc 1 officier sur 26 à 27 sous-officiers et soldats. On peut bien admettre qu'en effet, dans l'armée prussienne, il y a eu, en moyenne, 1 officier sur 28 à 30 hommes.

Prenons un cas spécial, pour lequel nous avons des chiffres plus précis. Nous voulons parler des 4 régiments d'infanterie de la 7ème division qui prirent part aux combats de Kœniggrætz.

Voici l'état de leurs pertes:

Pour le 26ème régiment d'infanterie	24 officiers	et	682 soldats.
„ „ 27ème „ „	27 „	„	497 „
„ „ 66ème „ „	13 „	„	464 „
„ „ 67ème „ „	16 „	„	401 „
Total:	80 officiers	et	2044 soldats.

Nous avons ainsi 1 officier mort ou blessé sur 25 à 26 hommes morts ou blessés; et le résultat général est que le corps des officiers prussiens n'a subi, toute proportion gardée, que des pertes un tant soit peu plus fortes que celles de la troupe.

Or c'est là, ce nous semble, le plus grand éloge qu'on puisse faire de l'esprit général qui anime des soldats; car, à tout prendre, cela revient à dire que les officiers n'ont pas eu besoin de s'exposer d'une façon extraordinaire *pour porter leurs troupes en*

avant, ou pour les faire rester fermes à leur poste. C'est ce qui s'est vu tout particulièrement dans la 7ème division, lors de la bataille de Kœniggrætz. On connaît maintenant la tâche qui incombait à cette vaillante division. Il ne s'agissait de pas moins pour elle que de rester isolée pendant des heures, de se maintenir, tout en combattant contre des forces très-supérieures en nombre, et de chercher à gagner du terrain; et cependant les pertes en officiers n'ont guères dépassé la moyenne.

Quant aux pertes que les Autrichiens et leurs Alliés ont subies en fait de morts et de blessés, le chiffre n'en est point encore exactement connu, et peut-être même, pour ce qui regarde l'Autriche, ne le sera-t-il jamais. Une fois que l'orage est passé, on arrange les choses tant bien que l'on peut; une année s'écoule, et c'est à peine s'il reste quelque chose de la vérité.

Il semble toutefois constant que les adversaires de la Prusse ont perdu, sur les divers théâtres d'opérations, environ 3000 officiers, tant en morts qu'en blessés. Or, si du côté des Autrichiens et de leurs Alliés la proportion des soldats morts ou blessés avait été la même que du côté de l'armée prussienne, les premiers auraient du perdre environ 80,000 soldats, chiffre qui, joint à celui de 36,000 prisonniers, donnerait une perte générale de près de 120,000 hommes. Cependant, dans la Bohême, qui fut le principal théâtre de la guerre, la perte totale des Autrichiens et des Saxons, même en y comprenant les prisonniers blessés, paraît n'avoir été que de *tout au plus* 60,000 hommes, d'où l'on peut conclure que les Autrichiens et leurs Alliés ont subi des pertes en officiers proportionnellement fort supérieures à celles des Prussiens, et, par conséquent, que leurs officiers ont été *bien plus souvent* obligés de s'exposer à de grands dangers, à s'avancer, à payer de leur propre personne que cela n'a été nécessaire dans l'armée de leurs adversaires.

La 7ème division prussienne a perdu, dans la journée de Kœniggrætz, *plus d'un cinquième* de son effectif. Quant aux régiments autrichiens qui ont pris part aux combats de cette

journée on peut admettre qu'en moyenne chaque régiment comptait de 70 à 80 officiers et de 2100 à 2200 soldats.

Le régiment „duc Bernard de Saxe-Meiningen", Nr. 46 (Hongrois) perdit, ce jour là, *en officiers,* 13 morts, 13 blessés, et 21 officiers manquant à l'appel. On peut compter, parmi ces derniers, 10 officiers morts ou blessés; ce qui donne une perte de 46 officiers, soit de *plus de la moitié du chiffre total.*

En fait de simples soldats, aucun des régiments autrichiens ne paraît avoir perdu, dans cette bataille, au delà de 400 à 500 hommes, tant morts que blessés; la plupart même des régiments ne peuvent avoir perdu plus de 200 hommes. Il faut donc absolument que *les officiers aient été appelés à faire des efforts extraordinaires.*

Le régiment Coronini Nr. 6 (du Banat) perdit en officiers, à Kœnighinhof, 10 morts, 7 blessés et 8 officiers manquant à l'appel, et à Kœniggrætz 3 morts, 28 blessés et 7 autres officiers; ce fut donc une perte totale de 65 hommes, dont au moins 55 doivent être rangés parmi les morts ou les blessés, ce qui fait les $^2/_3$ du corps des officiers. Nul ne s'imaginera que la perte en soldats morts ou blessés ait été dans les mêmes proportions. Le fait est qu'il n'y a eu, pour ce régiment, sur 1 officier que 8 à 10 soldats de morts ou de blessés.

Le régiment *Grand' Maître* Nr. 4 (Viennois) perdit à Scalitz 5 officiers morts, et 10 de blessés; à Kœniggrætz, 4 morts, 20 blessés, 3 manquant à l'appel; en tout 42 officiers, soit plus de la moitié!

Le régiment „Alexandre" Grand-Duc héréditaire de Russie (Temeschwar dans le Banat) essuya à Kœniggrætz une perte de 37 officiers, dont 12 de morts.

Le régiment „Archiduc Charles Ferdinand" Nr. 51 (Transylvaniens) perdit dans la même journée de Kœniggrætz 49 officiers, et avait déjà souffert quelques pertes, le 29 Juin, à Schweinschädel.

En voilà plus qu'il n'en faut pour montrer et pour prouver



que les Autrichiens et leurs Alliés ont perdu un beaucoup plus grand nombre d'officiers que les Prussiens, ce qui revient à dire et à démontrer que l'esprit et tout l'ensemble de l'armée prussienne l'emportait hautement sur ce qui se rencontrait chez ses adversaires. —

C'est une chose singulière, une chose presque merveilleuse que la marche et les développements de l'histoire, et que la puissance des idées, des faits et des évènements qui viennent y jouer un rôle. Une fois qu'un principe y a été reconnu pour tel, il se fraie son chemin, et même les oppositions et les obstacles de tout genre viennent lui aider dans ce travail.

Il en est indubitablement ainsi *du rapprochement de plus en plus sensible et marqué des armées européennes vers le système de milice.*

Ceux qui ont fondé en 1860 la réorganisation de l'armée prussienne pourront s'étonner, ou même nier d'avoir travaillé eux-mêmes à ce rapprochement des peuples civilisés vers le système en question; mais le fait n'en est pas moins réel.

Il est très-probable que, dans les commencements, les gouvernements voisins ne feront pas autre chose que d'augmenter le chiffre de leur armée disponible. Ce sera là leur principal ou leur seule intention, leur seul ou premier but. Mais comment s'y prendra-t-on en France? et comment fera-t-on dans cette Autriche, qui a une toute nouvelle carrière politique à parcourir? et comment encore dans cette Russie qui travaille à dégager ses populations des liens du servage? c'est là ce que nul ne peut dire d'avance d'une façon certaine. Du moins, n'est-ce pas ici le lieu où nous puissions ou devions nous étendre et nous expliquer sur certaines nécessités que nous pourrions prévoir.

De quelque manière qu'on veuille s'attaquer à cette tâche, comme les forces productives d'un État et, par conséquent, ses finances sont dans un rapport très-intime avec l'effectif de ses armées en temps de paix, *il est clair* qu'il faudra en passer par le système de milice, qu'il faudra absolument s'en rapprocher,

qu'il faudra, en conséquence, abréger le temps de présence du soldat sous les armes, et y chercher des compensations. Or ces compensations ou ces équivalents, nous n'avons cessé de le dire, peuvent se résumer comme suit: il faut augmenter la culture ou le développement des populations au point de vue militaire; il faut, de plus en plus, appliquer ce principe à toutes les directions de la vie d'un peuple. Mais la nécessité la plus pressante, celle qui frappe le plus tout esprit attentif, c'est l'obligation de former des *officiers* qui ne *soient pas* des officiers par état, qui n'embrassent pas la vie militaire comme un métier auquel ils consacrent tout leur temps et toute leur vie. Peu importe, du reste, qu'on leur donne le nom d'officiers de Landwehr, ou d'officiers en congé, ou tel autre nom qu'on voudra.

Personne sans doute ne prétendra que les officiers de la Landwehr prussienne n'aient pas fait leur devoir et n'aient pas honorablement occupé leur place dans la guerre dernière. Si l'on nous répondait que cela vient de ce qu'on les a bornés à des positions subalternes, nous dirions qu'il ne s'agit que d'essayer d'un autre mode de faire. Elargissez-leur la route, et vous verrez bientôt qu'un bien grand nombre d'entr'eux, et pour le moins un nombre aussi grand que celui de vos officiers de la ligne, se montreront parfaitement capables de diriger des détachements ou des corps plus importants que de simples compagnies. Pourquoi donc commencer par barrer tous les chemins, par obstruer toutes les voies, et prétendre ensuite que personne n'y marcherait, lors même qu'ils resteraient ouverts et accessibles à tous!

Le comte de Bismark, qui accompagnait le roi en qualité de président du Conseil des Ministres, a éte promu du grade de major à celui de lieutenant-général. Nous n'avons rien contre cet avancement, et même nous croyons que le nouveau lieutenant-général remplirait mieux son poste, dans l'occasion, que la plupart des généraux prussiens actuels. Mais le comte de Bismark serait-il seul et unique de son espèce?

Il nous semble donc que la Prusse doit se sentir engagée à changer quelque chose à son système militaire, précisément dans le sens que nous venons d'indiquer.

Car, d'abord, c'est bien la Prusse qui, de tous les États de l'Europe, s'est le plus rapprochée, depuis longtemps, du système de milice; et ensuite, les forces militaires de la Prusse ont été singulièrement augmentées par les récentes annexions, et par la liberté qu'elle a de disposer des forces des États non annexés du Nord de l'Allemagne, *dût-on même ne rien changer au système militaire actuellement en vogue.*

La Prusse qui jusqu'à cette heure a pu mettre sur pied, du premier coup, 300,000 hommes en infanterie et cavalerie, ainsi que mille bouches à feu, pourra bien mettre sur pied, dorénavant, 400,000 soldats, avec 1200 pièces d'artillerie, et peut-être ne lui sera-t-il pas même trop difficile de lever, dans le besoin, jusqu'à un million de combattants effectifs, et non point inscrits seulement sur le papier. Or ce qu'une pareille augmentation de puissance bien réelle peut signifier dans l'état actuel de l'Europe, c'est ce que la guerre dernière nous apprend sans trop de peine.

Dans l'union militaire qui va s'établir entre les anciens pays de la couronne et les territoires récemment annexés, il est certain que c'est le système militaire actuel de la Prusse qui servira de base, et l'on conviendra que, pour le moment, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, lors même qu'on ne serait nullement d'avis que ce système-là répondit le mieux aux exigences de notre siècle. Un grand accroissement de forces doit être soumis à un système dont a déjà fait l'expérience, et non pas à des essais aventureux. Il serait pas trop difficile d'opérer une réforme importante, ou une innovation majeure dans une des parties essentielles de la vie d'un peuple, et de faire coïncider cette réforme avec les soins que réclamerait l'addition soudaine d'une grande somme d'autres forces.

L'Italie qui, sous des circonstances plus favorables, a pu

s'agrandir et se grouper autour du petit État piémontais, aurait pu se trouver dans une situation qui lui eût permis *d'allier une profonde réformation militaire à une grande révolution politique.* Mais ses chefs ont manqué des aptitudes et du génie nécessaires à une œuvre pareille; aussi l'Italie s'est-elle contentée de transformer son armée a l'instar de celle du Piémont.

Les dangers qui peuvent menacer la Prusse agrandie, et qu'elle voit venir non du dedans, mais plutôt du dehors, du moins actuellement, sont *beaucoup plus grands,* quoi que certains politiques puissent s'imaginer à cet égard, que tous ceux dont l'Italie a été environnée depuis son réveil en 1859. Les raisons n'en doivent pas être cherchées bien loin. — D'ailleurs le noyau même de l'État prussien est dans *un tout autre rapport de puissance originelle* avec les parties de l'Allemagne qui s'y rattachent actuellement que ne pouvait l'être le petit État du Piémont à tout les États d'Italie que les années 1859 et 1860 vinrent ajouter à sa puissance.

Aussi trouvons-nous parfaitement naturel et même *tout-à-fait convenable et bon* que l'organisation militaire des nouveaux territoires prussiens et des États de la ligne du Nord se modèle tout simplement sur l'organisation actuelle de l'armée prussienne. Mais nous n'en sommes pas moins persuadés que, dans un espace de temps peut-être assez court, la nouvelle armée de la Prusse agrandie subira des changements et même des transformations qui la rapprocheront de *nouveau et toujours davantage* du système de milice.

Nous avons déjà eu mainte fois l'occasion de faire remarquer combien l'intelligence du peuple prussien, combien tout son développement politique et moral ont été de grande utilité pour l'armée. Nous l'avons vu, d'abord, par la proportion des officiers aux simples soldats dans le calcul que nous avons fait des pertes subies. Nous avons pu le voir, ensuite, dans l'usage énergique que l'on a fait des chemins de fer pour le service de

l'armée, — dans les détachements employés au rétablissement et à la réparation des voies ferrées, — et dans les commissions nommées pour en faciliter la rapide exploitation. Nous l'avons encore vu dans l'exécution complète de la Convention de Genève, malgré les nombreuses difficultés que l'on rencontrait, et qui provenaient, en partie, du grand nombre de blessés que les Prussiens eurent à soigner, en partie, de cé que le plus grand adversaire de la Prusse n'avait pas encore voulu accéder à la susdite Convention.

L'avitaillement de l'armée prussienne reposait en majeure partie sur le système des fournisseurs d'armée. Les communications étant, de nos jours, beaucoup plus faciles qu'autrefois, dans toutes les directions, et sous tous les rapports, et les institutions de crédit étant ce qu'elles sont actuellement, — aussi longtemps qu'un État jouit encore d'un crédit général et qu'il lui est possible de s'acquitter de ses engagements, le système de fournisseurs d'armée peut se pratiquer avec facilité; il favorise même l'unité et la simplicité des opérations, à-peu-près de la même manière que c'était autrefois le cas, lorsque régnait encore le système d'emmagazinage et d'avitaillement par les magazins, système que nous voyons de plus en plus dépassé et abandonné, à mesure que se développent davantage de plus faciles moyens de communication. Aussi loin que s'étend le pouvoir des fournisseurs d'armée et de tout le système d'avitaillement, les employés de l'intendance ou du commissariat militaire n'ont rien à faire qu'à surveiller l'exacte *distribution* des vivres ou des objets d'équipement; leur service est donc singulièrement facilité, et il y a, par cela même, beaucoup plus de sécurité pour tout ce qui regarde les besoins de la troupe.

Malheureusement il faut bien reconnaître que ce système, même dans sa plus grande extension et sous sa forme la plus perfectionnée, ne suffit pas *partout*, ni *toujours*, par suite de l'impossibilité de l'appliquer à certains besoins donnés, ou de l'appliquer à d'autres besoins lorsque les circonstances ont changé.

Il faut donc nécessairement avoir recours aux *réquisitions* proprement dites.

Si ces réquisitions elles-mêmes n'ont pas reposé trop lourdement et outre mesure sur les populations auxquelles elles étaient adressées, il faut l'attribuer en majeure partie à l'établissement d'Administrations et de Commissariats prussiens pour le civil. —

En général, les troupes prussiennes se sont montrées satisfaites de leurs armes; il y avait cependant des inconvénients de plus d'un genre dans leur *équipement* et dans certains arrangements de l'administration.

Et d'abord, il est constant que la cause *du casque prussien* est toute jugée. N'a t-on pas trouvé trop pesants même les bonnets de police, dont les troupes prussiennes se servirent généralement. Cela s'était déjà vu dans la guerre de Danemark en 1864! On paraît, en définitive, s'être converti à l'idée qu'il importe fort de n'avoir pour le soldat qu'une seule espèce de bonnet ou de coiffure, et de l'avoir aussi légère que possible. Un grand nombre de soldats ont perdu tout exprès leurs casques dans la guerre dernière, ce qui n'est pas sans portée majeure, si l'on réfléchit que la campagne a sans doute été fort courte, mais qu'elle aurait pu durer 4 à 6 fois plus de temps.

Un autre inconvénient pour le soldat, c'étaient les cols montants des habits militaires, et, en général, l'étroitesse, le manque d'ampleur de l'habillement, toutes choses qu'on avait déclarées absolument nécessaires pour donner ce qu'on appelle bonne façon au soldat.

La chaussure fut moins attaquée et critiquée qu'elle ne l'avait été dans la campagne de 1864. C'est qu'aussi l'on y avait apporté dès-lors beaucoup plus d'attention et de soin.

Quant aux havre-sacs, le vieil, ou plutôt, l'éternel objet des plaintes du soldat, leurs inconvénients n'ont pas manqué de se faire sentir péniblement. Partout où l'on pouvait le faire, le soldat s'en déchargeait; des chariots les amenaient à destination. En général, on les déposait avant le combat. Cette fois donc



les Prussiens n'en ont pas, ou n'en ont que peu souffert. Mais quelle garantie les Prussiens ont-ils d'être toujours les vainqueurs? Et comment déposer le havre-sac, dans l'une ou l'autre de ces défaites qui peuvent arriver durant le cours de la plus heureuse et plus glorieuse campagne? Les amènera-t-on avec des chariots? mais peut-être n'y en aura-t-il point, on en aura-t-on besoin pour des choses plus nécessaires. Et n'a-t-on pas vu même dans la dernière campagne qu'il y avait des inconvénients à ce dépouillement partiel de l'équipement? Voyez plutôt, un peu de près, les singulières difficultés qui se sont présentées par suite de ce dépouillement partiel, dans les 3 jours qui ont immédiatement précédé la bataille de Kœniggrætz.

On parle maintenant en Prusse de transformer le sac au pain en une espèce de poche imperméable, qui servirait pour la route et ne contiendrait que les objets les plus réellement indispensables, de telle sorte qu'on pourrait sans inconvénient se passer du havre-sac proprement dit pour un temps même assez long.

Pour notre part, il nous paraît qu'on ferait ainsi fausse route. De toutes les manières de porter un fardeau, la plus commode nous semble celle qui consiste à le porter sur le dos. Pourquoi donc vouloir abolir cet usage si simple? Qu'on y tienne le plus longtemps que l'on pourra! Mais aussi que l'on se demande sérieusement si le havre-sac lui-même, qui avec tous ses accessoires de courroies, de boucles etc. ne pèse pas moins de 5 à 6 livres, ne devrait pas et ne pourrait pas être rendu plus léger.

Il nous semble que les procédés techniques dont on se sert aujourd'hui dans les métiers pour obtenir des étoffes à la fois légères et solides permettent de répondre affirmativement à cette question.

Qu'on se demande ensuite si le *contenu* même du havresac ne pourrait pas être passablement simplifié et réduit au plus strict nécessaire! La réponse à cette question ne saurait, ce nous

semble, être qu'affirmative. Il est clair, par exemple, que le bagage de réserve, *les pièces de remplacement* pourraient être limitée quant à leur nombre, vu les facilités de transport que présentent les chemins de fer. Il y a 30 ans, on pouvait encore chercher à pourvoir le simple soldat de tout ce dont il aurait besoin pour un espace de temps de 4 semaines; actuellement, on pourrait fort bien se borner à ne lui laisser que les pièces d'habillement absolument nécessaires pour 8 jours.

Une partie assez importante de la charge du soldat ce sont les divers ustensiles de nettoyage, qui sont encore beaucoup trop nombreux. Il ne serait pas même nécessaire de simplifier ou de modifier certaines parties de l'uniforme si l'on voulait se défaire d'une bonne partie de ces ustensiles. Il suffirait pour cela de répartir entre un certain nombre de soldats l'appareil complet, ou, du moins, ceux de ces ustensiles qu'on jugerait d'absolue nécessité. —

Le service de santé a été l'objet de très-grands soins dans l'armée prussienne; mais il est encore susceptible de certaines améliorations auxquelles on n'a pas assez fait droit jusqu'à présent. La plus grande difficulté se rencontrera toujours dans le service qu'il faut faire sur les champs de bataille, alors que la mort réclame de nombreuses victimes. Les *corps de santé* organisés spécialement et uniquement pour ce but ne peuvent jamais suffire à leur tâche, quand le nombre des blessés est très-grand; c'est là ce qu'on a parfaitement reconnu. Veut-on arriver à des résultats satisfaisants, à un service réellement complet, il faudra toujours qu'un certain nombre de soldats soient distraits de leurs corps pour aider au personnel du service de santé!

Dans la dernière guerre les Prussiens avaient organisé, à cet effet, un corps auxiliaire de porteurs. Nous pensons que ce système serait susceptible de plus amples développements. —

N'est-ce pas un fait assez curieux qu'on n'ait presque rien appris sur l'usage *des télégraphes de campagne*. Nous ne vou-



lons point parler en ce moment de l'emploi de ces télégraphes *sur un champ de bataille*; car il est souverainement improbable que la Prusse ait jamais eu l'idée assez bizarre, mais en quelque sorte nourrie et choyée dans d'autres États, de vouloir employer les télégraphes sur le champ de bataille lui-même pour imprimer une direction quelconque ou pour donner des ordres soit à des Corps d'armée, soit à de simples divisions. Mais nous regrettons qu'on n'ait pas cru devoir les faire servir à établir les communications entre des postes de grande importance, par exemple, à relier l'armée du Prince royal à celle du Prince Frédéric Charles dans les jours qui ont immédiatement précédé les combats de Kœniggrætz. Aurait-on peut-être rencontré des difficultés, des obstacles majeurs, dans les dispositions hostiles des habitants de la contrée?

Quoi qu'il en soit, tous ces points divers vont certainement faire l'objet de maintes études en Prusse et en dehors de la Prusse. Mais l'effet le plus important qu'aura produit la guerre ce sera sans aucun doute les essais de tout genre que les diverses puissances de l'Europe se verront obligées de faire pour se rapprocher du système de milice.

Il y aura des essais malheureux et tout-à-fait manqués, ne serait-ce que parce que les gouvernements voudront bien profiter des avantages de ce système sous le rapport de la grande facilité qu'il offre pour augmenter le nombre des troupes, mais ne voudront pas les désavantages que ce même système leur paraît devoir présenter en favorisant évidemment les progrès de la liberté parmi les peuples.

Mais de quoi serviront toutes ces oppositions et ces résistances? Il faudra marcher avec les faits. On se verra de plus en plus forcé de reconnaître toutes les conséquences de l'emploi du système de milice, même de les accepter et de s'y soumettre bon gré mal gré. Chaque nouvelle dizaine d'années apportera son contingent à ces transformations.

III.

Rectifications et additions diverses.

I. Eclaircissements sur la bataille de Custozza (d'après le Nr. 87 de la „gazette militaire de l'Autriche").

Vd. page 133. — La division de réserve Rupprecht avait 2 brigades (Benko et Prince Weimar). L'armée autrichienne en Italie comptait donc 11 brigades d'infanterie en campagne. En revanche, elle n'avait pas 272 canons, mais seulement 168. Chaque brigade d'infanterie avait une batterie, la brigade de cavalerie en avait aussi une, et chaque Corps d'armée comptait 3 batteries de réserve. Il n'y avait pas de réserve générale d'artillerie.

Page 140. — La division italienne de Brignone n'avait en face d'elle jusqu'à une heure que la brigade Scudier du 7ème Corps, soit 6 bataillons qui s'étaient déjà emparés du mont Godio avant les 10 heures de l'avant-midi. Ce ne fut que lorsque Govone et Brignone eurent occupé Ca Bagolino et eurent pénétré jusqu'au val de Staffalo qu'ils furent attaqués par les brigades Welsersheimb et Töply et de nouveau forcées à se retirer sur Custozza.

Pag. 141. La retraite était bien réellement devenue inévitable pour les Italiens vers les 5 heures du soir. Mais des détachements de la division Cugia combattaient encore, vers les 7 heures, sur le mont Torre contre les troupes du 9ème Corps autrichien.

Page 143. — Lamarmora, assure-t-on, ne pouvait guères croire sérieusement qu'il eût été possible de changer la face du combat s'il avait trouvé à Goito les divisions Angioletti et Longoni (c'est aussi ce que nous avons laissé en doute). La gazette militaire ajoute la remarque suivante:

„Ce fut sans doute un grand bonheur pour les Italiens que, le 24, dans l'après-midi, notre aile droite se trouvât trop fatiguée

pour s'emparer de Valeggio et pour pouvoir s'avancer par Foroni sur Goito. Si cette manœuvre avait eu lieu et qu'en même temps une partie de la garnison de Mantoue se fût avancée jusqu'à Marmirolo et à Marengo, une immense catastrophe eût inévitablement frappé l'armée italienne".

„Ces dangers ne pouvaient absolument pas échapper au général Lamarmora. Aussi n'est-il guères possible de supposer que vers les 4 heures de l'après-midi, il ait encore cru lui-même à la possibilité de la victoire, et qu'il se soit rendu pour cette raison à Goito (à 2 lieues de champ de bataille). Il est beaucoup plus logique d'admettre que c'est pour avoir reconnu les dangers dont la retraite de son aile gauche menaçait ses communications qu'il ordonna une retraite générale et qu'il se rendit en personne à Goito, afin d'y prendre encore à temps les mesures nécessaires pour assurer le passage des ponts et pour couvrir la marche de ses troupes."

II. Eclaircissements sur les opérations de l'armée du Prince royal de Prusse et en particulier sur les opérations du 6ème Corps d'armée (d'après une correspondance particulière).

Page 169. — A la fin du mois de Mai, le Corps des Gardes était à Brieg. Le 6ème Corps avait sa 11ème division près de Frankenstein et dans le comté de Glatz, sa 12ème division près de Neisse.

Au commencement de Juin le 6ème Corps fut concentré près de Waldenbourg et le 5ème Corps près de Landshut. Après l'arrivée du 1er Corps (la Garde) et après que l'armée du Prince Frédéric Charles eut été portée à gauche, l'armée du Prince royal fut concentrée autour de la forteresse de Neisse, où s'établit le quartier-général.

Le *6ème Corps d'armée* était très-affaibli. Il avait dû céder le 11ème régiment d'infanterie à l'armée du Mein;

le 62ème régiment d'infanterie, le 2nd régiment de lanciers et 1 batterie, comme détachement du général de Knobelsdorf, près de Ratibor;

le 63ème régiment d'infanterie pour garnison de place forte;

le 1er régiment de cuirassiers, ainsi qu'une batterie à cheval, avait dû se joindre à la division de cavalerie de l'armée.

Le gros du Corps établit ses bivouacs au Sud de Neisse.

Page 171. — Les détachements envoyés en reconnaissance et qui s'avancèrent le 22 Juin par Zuckmantel, Freiwaldau et Freiberg, rencontrèrent partout des détachements de hussards autrichiens.

Page 187. — A partir du 23 Juin, les autres Corps prirent sur la droite, derrière le 6ème, et marchèrent sur Landshut (1er Corps), Braunau (la Garde) et Nachod (5ème Corps).

Le 25 Juin, le 6ème Corps suivit par Patschkau et Glatz. De Patschkau la 22ème brigade d'infanterie (régiments 38 et 51), le 8ème régiment de dragons et 2 batteries furent envoyées, à marches forcées, au 5ème Corps d'armée.

Le 8ème régiment de dragons combattit déjà le 27 Juin, à Nachod; la 22ème brigade à Scalitz, le 28 Juin. Le 38ème régiment y souffrit d'assez fortes pertes.

Le 27, le gros du 6ème Corps s'avança sur Habelschwerdt et Mittelwalde, et poussa des détachements jusqu'à Wildenschwerdt. Le 28, il fut envoyé à Reinerz; le 29, à Scalitz; le 30 Juin, à Brszitz, entre Chwalkowitz et Praussnitz. Le 1er Juin, il devait prendre les hauteurs de Kukus, mais les trouvant abandonnées, il se relia près de Gradlitz au 5ème Corps qui était resté à Scalitz jusqu'au 29 Juin à midi, et qui devait alors s'en retourner par Schweinschädel et Chwalkowitz à Gradlitz pour s'y réunir aux autres Corps.

Page 207. — A Schweinschädel, l'avant-garde du 5ème Corps (19ème brigade d'infanterie; règiments Nr. 6 et 46) eut un violent combat à soutenir contre le 4ème Corps d'armée autrichien, celui que commandait le général Festetic. Le combat dura

toute l'après-dinée, et se termina par la retraite forcée des Autrichiens. L'artillerie continua ses feux jusques dans la nuit.

Vers le soir, le 6ème Corps, dont la 22ème brigade d'infanterie couvrait le flanc, continua sa marche vers Gradlitz. Les dernières troupes y arrivèrent entre les 2 et 3 heures de la nuit, et y établirent leurs bivouacs. Mais, au point du jour, on se convainquit que ces bivouacs pouvaient être complètement observés et dominés depuis les hauteurs de Kukus. Aussi les Autrichiens profitèrent-ils de cette circonstance, et, dès les 4 heures du matin, ils commencèrent, du haut de ces collines, une violente canonnade. Le général Steinmetz fit avancer ses troupes, qui ne subirent que des pertes assez minimes. Vers les 7 heures du matin, l'artillerie autrichienne cessa ses feux. La même manœuvre fut reprise dans l'après-midi, mais ne produisit aucun résultat. Le Corps de la Garde ne fournit aucune troupe pour ces divers combats.

Page 240. — A Kœniggrætz, toutes les troupes du 6ème Corps allèrent au feu. Le 1er Corps n'y eut qu'une seule brigade. La division entière de cavalerie de réserve de l'armée du Prince royal ne fut nullement appelée à prendre part au combat.

Deux batteries au moins du 6ème Corps se trouvèrent engagées dans les combats de Kœniggrætz avant le Corps de la Garde. Il était $10^1/_2$ heures du matin lorsque le 6ème Corps arriva entre Hustirzan et Luzian derrière les hauteurs qui masquaient encore le champ de bataille.

C'est en ce moment même qu'un aide-de-camp apporta la nouvelle que la 7ème division était fortement en danger. Là-dessus, le général de Mutius ordonna que 2 batteries de pièces rayées et le 4ème régiment de hussards s'avançassent au grand trot.

Il fallut traverser le pont de Luzian, et il était $11^1/_4$ heures lorsque ces troupes arrivèrent sur la hauteur, au-delà du village, et commencèrent à tirer dans la direction de Horzenowes. L'infanterie traversa les hauteurs en droite ligne, dut franchir la Tro-

tinka, et n'arriva au combat qu'une heure après les troupes qu'on avait envoyées avant elle.

Quant au détachement du comte de Stollberg (p. 172) il n'avait qu'une compagnie de chasseurs et n'avait point de batterie. Ce n'est que par moment que le général de Knobelsdorf céda quelques unes de ses pièces au comte de Stollberg.

III. Éclaircissements sur les opérations du 8ème Corps de l'armée fédérale.

Page 300. — Les opérations du 8ème Corps que commandait le Prince Alexandre de Hesse ont donné naissance à toute une masse de brochures, lesquelles ont été particulièrement suscitées par ce qu'on a appelé la trahison badoise.

Nous n'emprunterons à ce déluge d'écrits et à certaines communications épistolaires que les faits principaux qui peuvent contribuer à compléter notre propre narration. Nous ne voulons point entrer dans une polémique qui nous paraît, pour le moins, très-superflue, vu la position que le pays de Bade occupait dans la récente guerre, et vu surtout la confusion inévitable que devaient amener des intérêts si bizarrement mélangés, ainsi que la faiblesse du général en chef.

Le 28 Juin, le 8ème Corps d'armée reçut *son ordre de bataille* qui le divisait en avant-garde, en corps de bataille et en réserve.

L'avant-garde était formée par la division de Hesse-Darmstadt.

Le *corps de bataille* avait à sa droite les Wurtembergeois; au centre, la brigade autrichienne de Hahn; et à sa gauche, les troupes de Nassau.

L'infanterie de la réserve devait se composer des troupes badoises; la cavalerie et l'artillerie qui ne se trouvaient pas attachées à quelque division furent placées dans la réserve de ces mêmes armes spéciales.

A l'exception de deux escadrons de hussards, les troupes de l'Électorat de Hesse-Kassel furent envoyées à Mayence, pour s'y préparer au service de campagne, et pour fortifier, en attendant, la garnison de la forteresse.

Mais ni ce premier ordre de bataille, ni un second que nous communiquerons plus bas, d'après des documents officiels, et qui fournit le chiffre des diverses troupes, n'ont jamais été mis à exécution.

Le 2 Juillet, le gros de l'armée devait atteindre la ligne de Grüneberg-Giessen, ayant les Wurtembergeois à droite, les Badois à gauche, tandis que l'avant-garde (Hesse-Darmstadt) s'avancerait par Ruppertentod et enverrait des postes de sûreté du côté d'Alsfeld et d'Ulrichstein. La 4ème division (Autrichiens et Nassoviens) était encore entre Wiesbaden et Francfort.

Après la capitulation de l'armée hanovrienne, le Prince Charles de Bavière ordonna la réunion près de Fulda des 7ème et 8ème Corps. En conséquence, le 8ème Corps fut porté, le 2 Juillet, du Nord vers l'Est, et eut à traverser le Vogelsberg.

La 2nde division (Badois), appuyée par la cavalerie de réserve, devait occuper Giessen et Wetzlar, et assurer ainsi le flanc gauche du 8ème Corps et la ligne de retraite sur Francfort. Si elle se trouvait elle-même forcée à la retraite, ce qu'on supposait peu probable, elle devait la commencer en avant de Francfort, près de Vilbel et derrière la Nidda.

Le 5 Juillet, le lendemain du combat de Dermbach, ce Corps occupait les positions suivantes, en vertu même des ordres qu'il avait reçus.

Quartier général: Eisenach près de Lauterbach;

3ème division; près de Grossen-Lüder, du côté de Fulda, avec un détachement près d'Alsfeld;

1ère division; près de Lauterbach, avec des patrouilles dans la direction de Schlitz;

4ème division; près de Nidda et de Hungen (en réserve);

2nde division; dans la direction de Wetzlar et de Giessen.

Le 5, il arriva d'Eisenach une nouvelle, portant que le Corps bavarois se retirait sur Bischofsheim et Neustadt.

Le gros du 8ème Corps dut régler sa marche de Lauterbach à Schlüchtern et à Brückenau. Il devait se réunir aux Bavarois. Le quartier-général du Prince Alexandre arriva, le 6 Juillet, à Krainfeld, entre Lauterbach et Schlüchtern.

Mais déjà le 6 Juillet, il arriva des ordres qui reportaient le 8ème Corps en arrière, entre Hanau et Francfort, et qui, par conséquent, *l'éloignaient* des troupes bavaroises.

Le quartier-général se trouva, le 6 Juillet, à Krainfeld; le 7, à Ortenberg; le 8, à Nieder-Wöllstädt, sur le chemin de fer qui mène de Vilbel à Friedberg; le 9, à Bornheim près de Francfort, et il y resta jusqu'au 13 Juillet inclusivement.

Le 6 Juillet, la division badoise, n'ayant reçu aucun ordre, s'était retirée derrière la Nidda, près de Vilbel. Le 10, jour du combat de Kissingen, les divisions du 8ème Corps purent se reposer. Leurs positions étaient alors les suivantes:

1ère division, près de Hanau;

3ème division, près de Bergen;

2nde division, près d'Eschersheim, entre Francfort et Hombourg:

4ème division, près de Bockenheim, à l'Ouest de Francfort.

La cavalerie de réserve avait été poussée jusqu'à Bruchenbrücken; l'artillerie de réserve avait été retirée, depuis le 7 Juillet, sur Offenbach (rive gauche du Mein).

La 1ère division reçut l'ordre spécial de se porter, le 10 Juillet, de Hanau à Schlüchtern.

Le 10 Juillet, la 2nde division (Badois) dut porter un *faible* détachement jusqu'à Bützbach et Giessen.

Le 12, la 1ère brigade de la 3ème division fut dépêchée, par chemin de fer, sur Aschaffenbourg, où la 2nde brigade de la même division la suivit, le 13. On se préparait à se réunir, ce jour-là, avec les Bavarois, près de Würzbourg. — Mais, le 13, eut lieu le combat de Laufach. Le même jour, il arriva

plusieurs ordres tendant à faire défendre Aschaffenbourg, et à opérer, près de Schweinfurt, la réunion avec les Bavarois.

Le 14, la 1ère division devait se concentrer près de Hanau, la 2nde près de Francfort, la 3eme près d'Aschaffenbourg qu'elle devait défendre et maintenir contre l'ennemi. La 4ème division devait envoyer la brigade Hahn à Aschaffenbourg par le chemin de fer, et rassembler la brigade Roth près de Höchst. La cavalerie de réserve devait se concentrer près de Vilbel.

Le même jour, dans la soirée, l'ordre vint à la 2nde division de se rendre, le 14, à Babenhausen par le chemin de fer.

Le 14, les Prussiens s'emparèrent d'Aschaffenbourg, et le Prince Alexandre de Hesse dut transférer son quartier-général à Diebourg.

Vint ensuite le passage de l'Odenwald, destiné à opérer la réunion avec les Bavarois postés près de Würzbourg. Durant 8 jours les Prussiens n'y opposèrent aucun obstacle.

Le quartier-général du Prince Alexandre se trouva, le 15 Juillet, à Gross-Umstadt, le 16 et le 17 à Fürstenau près de Michelstadt; le 18, à Amorbach, le 19, à Walldürn, et du 20 au 23 à Tauberbischofsheim.

D'après l'ordre du jour du 23 Juillet le Corps d'armée devait se rassembler, le 24, dans une *position concentrée* pour s'opposer à l'ennemi qui s'avançait du côté de Walldürn et de Miltenberg, ou pour opérer quelque manœuvre sur les flancs de l'ennemi.

Le mouvement de concentration de la 1ère division devait s'opérer près d'Impfingen et de Bischofsheim; celui de la 2nde division près de Brunnthal et de Werbachhausen, avec occupation simultanée de Hochhausen et de Werbach. La 3ème division avait à se concentrer près de Grossrinderfeld, et la 4ème entre Paimar et Grünfeldshausen.

La 1ère division (les Wurtembergeois postés près de Bischofsheim) devait former l'avant-garde; la 2nde et la 4ème divisions (les Badois et les troupes autrichiennes et nassoviennes

combinées) formeraient le corps de bataille; la 3ème division (de Hesse-Darmstadt) avait à servir de réserve. L'armée bavaroise, ajoutait l'ordre du jour, dirigerait une division sur Wertheim, et une brigade de cavalerie du côté d'Altertheim.

C'est alors que se suivirent, coup sur coup, les combats de la Tauber et ceux qui eurent lieu entre la Tauber et Würzbourg. Nous en avons parlé avec suffisamment de détail dans nos précédents récits.

IV. Ordre de bataille du Corps d'armée bavarois (7ème Corps de l'armée fédérale).

(Juillet 1866. — Extrait de documents officiels et de correspondance particulière.)

Général en chef: Le Feldmarschall Prince Charles de Bavière.

Chef de l'État-major: Le lieutenant-général baron von der Thann.

Directeur de l'artillerie: Le lieutenant-général de Brodesser.

Directeur du génie: Le colonel Buz.

1ère division d'infanterie.

Commandant: le major-général Stephan.

Chef de l'État-major: le major Diehl.

1ère brigade d'infanterie: major-général Steinle.

Régiment des gardes du corps: colonel, baron de Frankh.

1er régiment d'infanterie: colonel Pesenecker.

2nd bataillon de chasseurs: major d'Orff.

2ème brigade d'infanterie: major-général de Welsch.

4ème bataillon de chasseurs: major Webberling.

2ème régiment d'infanterie: colonel Dietl.

8ème régiment d'infanterie: colonel, baron de Seckendorff.

3ème régiment de chevau-légers: lieutenant-colonel baron de Leonrod.

Division d'artillerie: major Halder.

1 batterie de pièces de 6, rayées (Hutten).

1 batterie de pièces de 12, lisses (Mussinan).

2nde division d'infanterie

Commandant: lieutenant-général de Feder. — *Chef de l'État-major:* le lieutenant-colonel von der Thann.

3ème brigade d'infanterie: major-général Schuhmacher.

7ème bataillon de chasseurs: major Ysenbourg.

9ème régiment d'infanterie: colonel Hösslinger.

12ème régiment d'infanterie: colonel, baron de Leoprechting.

4ème brigade d'infanterie: major-général Hauser.

7ème régiment d'infanterie: colonel de Schleich.

10ème régiment d'infanterie: colonel, comte Joner.

3ème bataillon de chasseurs: major Högger-Stadler.

1er *régiment de chevau-légers:* lieutenant-colonel, baron C. de Leonrod.

Division d'artillerie: lieutenant-colonel Vogel I.

1 batterie de pièces de 6, rayées (Zeller).

1 batterie de pièces de 12, lisses (Kirchhofer).

3ème division d'infanterie.

Commandant: le lieutenant-général, baron de Zoller. — *Chef de l'État-major*: major de Heckel.

5ème brigade d'infanterie: major-général de Ribaupierre.

5ème bataillon de chasseurs: commandant Dessloch.

11ème régiment d'infanterie: colonel Straub.

15ème régiment d'infanterie: colonel Schweizer.

6ème brigade d'infanterie: major-général Walther.

6ème régiment d'infanterie: colonel Brückner.

14ème régiment d'infanterie: colonel Schiber.

1er bataillon de chasseurs: commandant Göriz.

2ème *régiment de chevau-légers:* lieutenant-colonel Horadam.

Division d'artillerie: lieutenant-colonel Muck.

1 batterie de pièces de 6, rayées (Lottersberg).

1 batterie de pièces de 12, lisses (Boppelt).

4ème division d'infanterie.

Commandant: le lieutenant-général de Hartmann.

Chef de l'État major: le colonel Dietl.

7ème brigade d'infanterie: major-général Faust.

8ème bataillon de chasseurs: commandant Rudolf.

5ème régiment d'infanterie: colonel Byot.

13ème régiment d'infanterie: colonel, baron de Reichlin.

8ème brigade d'infanterie: major-général Cella.

4ème régiment d'infanterie: colonel de Mann.

9ème régiment d'infanterie: colonel Aldosser.

6ème bataillon de chasseurs: commandant Guttenberg.

6ème régiment de chevau-légers: colonel de Tausch.

Division d'artillerie: major Feilitzsch.

1 batterie de pièces de 6, rayées (Königer).

1 batterie de pièces de 12, lisses (Haug).

Cavalerie: Corps de réserve.

Commandant: le général de cavalerie, Prince Taxis.

Chef de l'État-major; le lieutenant-colonel Weiss.

1ère brigade de cavalerie: major-général, baron de Rummel.

1er régiment de cuirassiers: colonel et Schubart.

2nd régiment de cavalerie: lieutenant-colonel, comte Tattenbach.

3ème régiment de cavallerie: colonel de Mayer.

2ème brigade de cavalerie: major-général, le duc Louis.

1er régiment de lanciers: colonel Korb.

2nd régiment de lanciers: colonel, baron de Dietz.

3ème brigade de cavalerie: major-général, comte Pappenheim.

5ème régiment de chevau-légers: colonel, baron de Pechmann.

3ème régiment de lanciers: colonel, baron de Brück.

Division d'artillerie: major, baron de Horn.

1ère batterie à cheval: (Muck).

2nde batterie à cheval: (Massenbach).

Réserve d'artillerie.

Commandant: le major-général, comte Bothmer

Adjoint: le colonel Lutz.

2 batteries à cheval: (Hellingrath et Lepel).

4 batteries de pièces de 12, lisses (Rössler, Gramich, Mehler et Hollenbach).

2 batteries de pièces de 6, rayées (Redenbacher, Girl).

Les bataillons d'infanterie comptaient 800 hommes; les bataillons de chasseurs, 550 hommes; l'escadron, 110 cavaliers; le tout, en y comprenant les non-combattants. On peut défalquer 10 pour cent pour le service de combat.

La division d'infanterie compte:

8 bataillons d'infanterie	6400	hommes
2 bataillon de chasseurs	1100	„
4 escadrons	440	„
16 canons		

soit 7940 hommes, et 16 canons; et défalcation faite de 10 pour cent, 7200 hommes.

Ainsi 4 divisions d'infanterie font 28,800 hommes, et 64 canons. Le corps de cavalerie de réserve présente, sur 28 escadrons et 2 batteries à cheval, 3080 cavaliers et 12 pièces; défalcation faite de 10 pour cent: 2800 hommes.

L'artillerie de réserve compte 2 batteries à cheval et 6 autres batteries; soit 60 bouches à feu.

D'après le mode de calcul que nous avons suivi dans tout cet ouvrage, nous arrivons ainsi pour le Corps d'armée bavarois à un chiffre d'au plus 32,000 hommes et de 136 canons.

Du 1er au 12 Juillet, toute cette armée fut renforcée de 6 bataillons de ligne, qui arrivèrent chacun à part dans la division à laquelle ils devaient appartenir, et qui furent remplacés dans les forteresses par des quatrièmes bataillons de nouvelle formation.

On forma, de plus, de 8 bataillons de garnison une divi-

sion de réserve près de Bamberg, et cette division reçut pour renfort 2 batteries rayées et 2 escadrons du 1er régiment de chevau-légers. (9 Juillet).

Ce renfort de 14 bataillons, de 2 escadrons et de 2 batteries, même après défalcation de 10 pour cent, faisait encore une force de 10,300 hommes et de 16 bouches à feu.

Un ordre du jour daté du 13 Juillet mit fin à l'existence de la division de réserve:

deux de ses bataillons durent aller former un corps volant dans la Haute-Franconie;

2 bataillons furent incorporés dans les divisions de l'armée active, dont chacune offrit alors un effectif de 10 bataillons de ligne et 2 bataillons de chasseurs; 4 autres bataillons formèrent une brigade d'infanterie de réserve, qui avait à fournir les petits détachements, les escortes etc. L'artillerie de réserve eut à lui céder une batterie lisse de pièces de 12, et reçut, en revanche, les 2 batteries rayées de l'ancienne division de réserve.

L'armée bavaroise conserva cette organisation jusque vers la fin de la suspension d'armes (28 Août).

Elle avait donc 46 bataillons de ligne,
8 bataillons de chasseurs,
46 escadrons,
16 batteries attelées,
4 batteries à cheval.

soit, abstraction faite de 10 pour cent, 37,000 hommes d'infanterie, 4600 cavaliers, 152 bouches à feu.

Le 23 Août, nouveau renfort de 12 bataillons formés de soldats de la réserve, 12 escadrons et 4 batteries de pièces rayées, soit: 9000 hommes d'infanterie; 1200 cavaliers et 32 canons.

Le chiffre le plus élevé qu'ait atteint l'armée active de la Bavière jusqu'à la conclusion de la paix est ainsi de:

46,000 hommes d'infanterie,
5,800 hommes de cavalerie (1 cavalier sur 8 fantassins),
184 canons ($3^1/_2$ pièces par chiffre de 1000 hommes).

V. Ordre de bataille du 8ème Corps de l'armée germanique.

(Extrait de documents officiels et de correspondance particulière).

Général en chef: le Prince Alexandre de Hesse, général d'infanterie.

Chef de l'État-major: le lieutenant-général de Bauer.

Sous-chef de l'État-major: le major Kraus.

Avant-garde.

Commandant: le lieutenant-général Prince Guillaume de Bade.

Chef de l'État-major: le colonel Keller.

2ème division de campagne. (Troupes du grand-duché de Bade).

1ère brigade d'infanterie: major général de Laroche.

Un bataillon de chasseurs.

5ème régiment d'infanterie.

1er régiment de grenadiers de la garde.

1ère batterie de pièces de 6 rayées (chargement par la culasse).

2ème *brigade d'infanterie:* colonel de Neubronn.

2ème bataillon de fusiliers.

3ème régiment d'infanterie.

2ème regiment d'infanterie.

5ème batterie de pièces de 6, rayées (chargement par la culasse).

Cavalerie.

2ème régiment de dragons.

3ème régiment de dragons.

2ème batterie de pièces de 6, rayées (chargement par la culasse).

De plus, pionniers de campagne, et compagnie de santé. En tout, 10 bataillons, 8 escadrons et 18 pièces de canon.

Corps de bataille.

1ère division de campagne. (Troupes wurtembergeoises).

Commandant: le lieutenant-général de Hardegg.

Chef de l'État-major: le major-général de Kallée.

1ère brigade d'infanterie: major-général de Baumbach.

5ème régiment d'infanterie.

1er régiments d'infanterie.

3ème bataillon de chasseurs.

2ème brigade d'infanterie: major-général de Fischer.

7ème régiment d'infanterie.

2ème régiment d'infanterie.

3ème bataillon de chasseurs.

3ème brigade d'infanterie: major-général de Hegelmaier.

8ème régiment d'infanterie.

3ème régiment d'infanterie.

1er bataillon de chasseurs.

Artillerie.

1 batterie à cheval.

6ème et 7ème batteries à pied.

Cavalerie.

1er et 4ème régiment de cavalerie.

De plus, une division de pionniers et une compagnie de santé.

En tout, 15 bataillons, 9 escadrons et 24 canons (pièces de 6, rayées et avec chargement par la culasse).

3ème division de campagne. (Troupes du grand-duché de Hesse).

Commandant: le lieutenant-général de Perglas.

Chef de l'État-major: le colonel Becker.

Un bataillon de carabiniers.

1ère brigade d'infanterie: major général-Frey.

2ème régiment d'infanterie.

1er régiment d'infanterie.

1 compagnie de chasseurs combinée.

2ème brigade d'infanterie: major-général de Stockhausen.

4ème régiment d'infanterie.

3ème régiment d'infanterie.

1 compagnie de chasseurs combinée.

Artillerie.

3ème batterie à pied de pièces de 6, rayées; chargement par le devant.

2ème batterie à pied de pièces de 6, rayées; chargement par la culasse.

Cavalerie.

1 régiment de cavalerie.

De plus, un détachement de pionniers et une compagnie de santé.

En tout, 9 bataillons, 4 escadrons et 12 canons.

4ème division de campagne. (Troupes autrichiennes et de Nassau combinées).

Commandant: le Feldmaréchall comte de Neipperg.

Chef de l'État-major: le capitaine Radschiller.

Brigade d'infanterie autrichienne: major-général Hahn.

Régiment d'infanterie Wernhard Nr. 16 (3 bataillons).

3ème bataillon du régiment d'infanterie Reischach Nr. 21.

3ème bataillon du régiment d'infanterie Hess Nr. 49.

3ème bataillon du régiment d'infanterie Nobili Nr. 74.

35ème bataillon de chasseurs.

1 batterie de pièces de 4, rayées (chargement par le devant).

Brigade d'Infanterie du duché de Nassau: major-général Roth.

2ème régiment d'infanterie.

1er régiment d'infanterie.

1 bataillon de chasseurs.

1ère et 2nde demi-batterie de pièces de 6, rayées (chargement par la culasse).

Cavalerie.

2 escadrons de hussards de la Hesse électorale.

Artillerie de réserve.

Une batterie autrichienne de pièces de 8, rayées (chargement par le devant).

De plus, une section de santé et un détachement de pionniers (Nassau).

En tout, 12 bataillons, 2 escadrons, 24 bouches à feu.

Cavalerie de réserve.

Commandant: le lieutenant-général Entress de Fürsteneck.

3ème régiment de cavalerie wurtembergeoise, à 5 escadrons.

1er régiment de dragons badois (gardes du corps).

2ème régiment de cavalerie de la Hesse.

2ème batterie wurtembergeoise à cheval; pièces de 4, rayées, et chargement par le devant.

En tout: 13 escadrons, 8 bouches à feu.

Artillerie de réserve.

Commandant: le lieutenant-général de Faber, directeur de l'artillerie.

1ère batterie wurtembergeoise à pied; 8 pièces de 12 (lisses).

4ème batterie wurtembergeoise à pied; 8 pièces de 12 (lisses).

Une batterie volante (badoise); 6 pièces de 6 (lisses).

3ème batterie badoise à pied; 6 pièces de 6, rayées, à chargement par la culasse.

Une batterie volante (Hesse); 6 pièces de 6 (lisses).

1ère batterie hessoise à pied; 6 pièces de 12 (lisses).

Une batterie à pied, de Nassau; 8 pièces de 8 (lisses).

4 colonnes de munitions (du Wurtemberg, de Bade, de Hesse-Darmstadt et de l'Autriche unie à Nassau).

3 équipages de pont (du Wurtemberg, de Bade et de Hesse-Darmstadt.)

En tout: 7 batteries et 48 bouches à feu.

Il faut encore ranger dans ce Corps d'armée 4 colonnes d'avitaillement et 4 hôpitaux principaux.

Le corps d'armée présente donc un ensemble de 46 bataillons, de 36 escadrons et de 134 bouches à feu réparties sur 20 batteries. Parmi les batteries, 6 seules se composaient de pièces lisses, et elles appartenaient à la réserve.

Le bataillon doit se compter, en moyenne, à 800 hommes, et l'escadron à 106 chevaux. La force totale du 8ème Corps d'armée est ainsi de 37,000 hommes d'infanterie, de 3800 cavaliers (1 cavalier sur environ 9 hommes d'infanterie), et de 134 bouches à feu, soit de $3^1/_4$ pièces sur 1000 hommes.

Si l'on ajoute les divers autres Corps bavarois qui furent disponibles, durant le cours de la campagne, et qu'on les évalue à 37,000 hommes d'infanterie, 4600 cavaliers et 152 bouches à feu, on aura pour l'armée allemande du Sud-Ouest un effectif de:

74,000 hommes d'infanterie,

8,400 cavaliers,

286 piéces d'artillerie, soit 82,000 hommes d'infanterie et 286 bouches à feu. En ne défalquant pas les 10 pour cent, nous obtiendrons encore 4000 hommes de plus. — Que si nous voulons remonter jusqu'à l'état d'avitaillement, il nous faut ajouter environ 20 hommes pour chaque pièce de canon disponible, et, pour le train, au moins cinq pour cent du chiffre total. Nous aurons ainsi pour l'artillerie un chiffre rond de 5800 hommes et de 4600 hommes pour le train. Ces suppositions font monter à 96,000 hommes la force totale de l'armée allemande du Sud-Ouest. —

VI Ordre de bataille du Corps d'armée saxon opérant en Bohême.

Commandant en chef: Albert, prince royal.

Chef de l'État-major: le major-général de Fabrice.

Sous-chef de l'État-major: le major Funke.

1ère division d'infanterie: le lieutenant-général de Schimpf.

Chef de l'État-major: le major de Seidlitz.

2ème brigade d'infanterie: le Prince Frédéric Auguste.

Commandant: le colonel de Haake.

5ème à 8ème bataillon d'infanterie.

2ème bataillon de chasseurs.

3ème brigade d'infanterie: le Prince Georges.

Commandant: le major-général de Carlowitz.

9ème à 12ème bataillon d'infanterie.

3ème bataillon de chasseurs.

2ème division d'infanterie: le lieutenant-général de Stieglitz.

1ère brigade d'infanterie: Albert, Prince royal.

Commandant: le colonel de Boxberg.

1er à 4ème bataillon d'infanterie,

1er bataillon de chasseurs.

4ème brigade d'infanterie: (Garde du corps).

Commandant: le colonel de Hausen.

13ème à 16ème bataillon d'infanterie.

4ème bataillon de chasseurs.

Chaque bataillon d'infanterie comptait, à sa sortie de Saxe, en y comprenant 14 officiers, 937 combattants; chaque bataillon de chasseurs, avec ses 16 officiers, était de 933 hommes. Le chiffre total de l'infanterie était donc de 18,600 hommes.

Division de Cavalerie: lieutenant-général de Fritzsch.

1ère brigade: Commandant: le major général, Prince Georges.

2ème régiment: colonel de Ludwiger.

3ème régiment: colonel de Beulwitz.

2ème brigade; Commandant: le major-général, baron de Biedermann.

1er régiment.

Régiment de cavalerie de la Garde: colonel, comte de la Lippe.

Chaque régiment était de 4 escadrons et de 600 chevaux. L'ensemble était donc de 2400 chevaux.

Corps d'artillerie: le major-général Schmalz.

Un régiment d'artillerie à pied. Commandant: le colonel Köhler.

1ère brigade d'artillerie: major de Watzdorf.

1 batterie de pièces de 6, rayées.

1 batterie de pièces de 12, à grenades.

2ème brigade d'artillerie: lieutenant-colonel Weigel.

2 batteries de pièces de 6, rayées.

1 batterie de pièces de 12, à grenades.

3ème brigade d'artillerie: lieutenant-colonel de Grünewald.

2 batteries de pièces de 6, rayées.

1 batterie de pièces de 12, à grenades.

Brigade d'artillerie à cheval: major Albrecht.

2 batteries de pièces de 6, rayées.

Grand parc d'artillerie: lieutenant-colonel Freiberg.

9 officiers; 409 hommes (formé des hommes des 9ème et 10ème batteries à pied, désormais dissoutes).

En tout: 10 batteries actives, à 6 pièces, soit: 60 bouches à feu.

Les batteries à pied comptaient 160 hommes, les batteries à cheval 180 hommes, y compris 4 officiers d'artillerie.

Il faut ajouter à ces troupes:

Le Corps du génie: lieutenant-colonel Kühnel.

Section de pionniers: 148 hommes (y compris 3 officiers).

Section de pontonniers: 248 hommes (y compris 4 officiers).

Commissariat des guerres: lieutenant-colonel Schmalz.

334 hommes (y compris 5 officiers).

Trois *ambulances* et trois *hôpitaux de campagne.*

Brigade de dépôt: major-général von der Planitz.

Brigade d'infanterie de dépôt: lieutenant-colonel de Haake,

4 bataillons d'infanterie.

1 bataillon de chasseurs.

Dépôt de cavalerie: lieutenant-colonel Prengel de Penzig.

4 escadrons.

Dépôt d'artillerie: major Oertel.

Total de la brigade de dépôt: 6000 hommes, dont 5000 d'infanterie. —

Les troupes en campagne se montent au chiffre de 21,100 hommes d'infanterie et de cavalerie, avec 60 bouches à feu. Il faut compter environ 8 hommes d'infanterie pour 1 cavalier, et 3 pièces de canon par 1000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

En évaluant l'état d'avitaillement, l'artillerie, le train et les divers dépôts au chiffre de 9300 hommes, on aura un effectif total de 30,400 hommes.

Les divisions ou les brigades d'infanterie ne reçurent pas une fois pour toutes et d'emblée leurs contingents en cavalerie et en artillerie; ces armes spéciales ne furent ajoutées à l'infanterie que successivement et au fur et à mesure des besoins du moment.

VII. Ordre de bataille du Corps d'armée hanovrien en Thuringe.

(Extrait de l'excellente brochure spéciale intitulée: „Les Hanovriens dans la Thuringe, et la bataille de Langensalza“. Langensalza chez Klinghammer. – Cette brochure n'a pas été faite par un militaire de profession, mais par un témoin oculaire qui décrit avec beaucoup de naturel l'impression que fit sur les populations de la Thuringe la campagne tant soit peu romanesque de l'armée hanovrienne. Elle permet donc de reconnaître quelle opinion le peuple allemand se faisait en général de cette guerre de frères déchaînés contre des frères. Une petite carte du terrain et un très-bon plan de la bataille sont adjoints à la brochure.)

Général en chef: le lieutenant-général d'Arentschildt.
Chef de l'État-major: le colonel Cordemann.
Chef de l'artillerie: le colonel de Stolzenberg.
Chef du génie: le lieutenant-colonel Oppermann.
1ère brigade: général de Knesebeck.
Régiment de la Garde.
Régiment de Gardes du corps.

Bataillon de chasseurs de la Garde.

Régiment de hussards de la Reine.

Légère batterie de pièces de 12 (lisses).

2ème brigade: colonel de Vaux.

2ème régiment d'infanterie.

3ème régiment d'infanterie.

1er bataillon de chasseurs.

Régiment des dragons du duc de Cambridge.

Batterie de pièces de 6, rayées.

3ème brigade: colonel de Bülow-Stolle.

4ème régiment d'infanterie.

5ème régiment d'infanterie.

2ème bataillon de chasseurs.

Régiment des dragons du Prince royal.

Batterie de pièces de 6, rayées.

4ème brigade: major général de Bothmer.

6ème régiment d'infanterie.

7ème régiment d'infanterie.

3ème bataillon de chasseurs.

Régiment de chasseurs de la Garde.

Batterie de 4 pièces de 6, rayées.

Batterie à cheval de 4 pièces.

Cavalerie de réserve: le lieutenant-colonel de Geyso.

Régiment de Gardes du corps.

Régiment de cuirassiers de la Garde.

Batterie à cheval, de 4 pièces.

Artillerie de réserve: le major Hartmann.

Batterie de pièces de 6, rayées.

Batterie d'obusiers.

Il y avait encore un parc de réserve de 10 bouches à feu qui ne furent pas employées, parce qu'on manquait de chevaux d'attelage et de soldats pour le service des pièces.

Les régiments d'artillerie se composaient chacun de 2 bataillons de 4 compagnies. La force d'un bataillon sur pied de

guerre devait être de 1009 hommes; mais les données les plus exactes et les plus sûres ne la font pas monter à plus de 650 hommes dans la campagne de Thuringe; ce qui, pour 20 bataillons, donne un chiffre de 13,000 hommes.

Les régiments de cavalerie étaient de 4 escadrons; sur pied de guerre, et y compris les hommes de la réserve, ils devaient se monter à 541 hommes; mais le fait est qu'il n'y eut jamais plus de 420 cavaliers par régiment; de sorte que nous avons pour 6 régiments une force de 2520 cavaliers.

Les batteries étaient en général de 6 pièces; quelques unes, de 4.

Le corps des pionniers se composait de 2 compagnies.

L'armée entière présentait donc un effectif de 15,500 hommes, et de 42 bouches à feu.

On pouvait y compter 1 cavalier pour 5 hommes d'infanterie, et 3 canons sur 1000 hommes.

Le matériel des diverses Administrations était très incomplet. La masse de domestiques et d'employés de tout genre et de tout grade qui suivait la cour exigeait pour son propre service une multitude de voitures et de chariots.

VIII. Ordre de bataille de l'armée prussienne du Mein (du 27 Juillet 1866).

Général en chef: le lieutenant-général, baron de Manteuffel.
Chef de l'État-major: le colonel de Kraatz-Koschlau.
Grand maréchal de logis: le colonel de Strantz.
Commandant de l'artillerie: le colonel de Decker.
1er officier du génie: le colonel Schulz I.

Division du lieutenant-général de Gœben.

25ème brigade d'infanterie: major-général de Kummer.
5ème régiment d'infanterie de Westphalie Nr. 53.
1er régiment d'infanterie de Westphalie. Nr. 13.

26ème brigade d'infanterie: major-général, baron de Wrangel.

6ème régiment d'infanterie de Westphalie. Nr. 55.

2ème régiment d'infanterie de Westphalie. Nr. 15.

2ème régiment d'infanterie de Posnanie. Nr. 19.

Bataillon de fusiliers, Lippe Detmold.

13ème brigade de cavalerie: major-général de Treskow.

1er régiment de hussards de Westphalie. Nr. 8. (5 escadrons).

Regiment de cuirassiers de Westphalie. Nr. 4.

Batterie à cheval; Metting.

Artillerie: major de Drabich.

(3ème section à pied du régiment westphalien d'artillerie Nr. 7.)

Batterie de 12; Eynatten II.

Batterie de 6; Eynatten I.

Batterie de 4; Cœster.

Batterie de 4; Weigelt.

4ème compagnie du bataillon de pionniers de Westphalie Nr. 7 (avec équipage de train, dit Birago).

Brigade oldenbourgeoise et hanséatique: major-général de Weltzien.

Régiment d'infanterie d'Oldenbourg.

Régiment d'infanterie de Hambourg (2 bataillons).

Bataillon de Brème.

Bataillon de Lubeck.

2 escadrons de Hambourg.

3 escadrons d'Oldenbourg.

Batterie de pièces de 8; Nieper.

Batterie de pièces de 12; de Baumbach.

Division du major-général de Beyer.

32ème brigade d'infanterie: major-général de Schachtmeyer.

8ème régiment d'infanterie du Rhin. Nr. 70.

4ème régiment d'infanterie du Rhin. Nr. 30.

Brigade combinée d'Infanterie: major-général de Glümer.

2ème régiment d'infanterie de Thuringe. Nr. 32.

3ème régiment d'infanterie de Brandebourg. Nr. 20.

Régiment de fusiliers du Bas-Rhin. Nr. 39.

Cavalerie:

2ème régiment de hussards du Rhin. Nr. 9. (5 escadrons).

10ème régiment de hussards de Landwehr. (2 escadrons).

Artillerie: *Section du major Stumpf.*

Batterie de 4: Schmidt.

Batterie de 12: Richter.

Batterie de réserve, de 12: Hoffbauer.

Section du major Petzel.

Batterie de réserve, de 12: de Horn.

Batterie de réserve, de 12: de Bastineller.

Batterie de 6: Breusing.

Batterie de réserve, de 6: Wasserfuhr.

Division du major-général de Fliess.

1ère brigade combinée d'infanterie: major-général de Freihold.

Régiment de fusiliers de Magdebourg. Nr. 36.

1er régiment d'infanterie du Rhin. Nr. 25.

2ème brigade d'infanterie combinée: major-général de Korth.

4ème régiment d'infanterie de Posnanie. Nr. 59.

2ème régiment de grenadiers de Silésie. Nr. 11.

Régiment d'infanterie de Cobourg-Gotha (2 bataillons).

9ème bataillon de chasseurs.

Brigade combinée de cavalerie: major-général de Below.

Régiment de dragons du Rhin. Nr. 5.

Régiment de dragons de Magdebourg. Nr. 6.

Batterie à cheval. Kœnig (du 7ème régiment d'artillerie).

Artillerie.

3ème section à pied du régiment d'artillerie de Silésie Nr. 6: major de Seel.

Batterie de 6, rayée. Batteries Tempsky et de Blottnitz.

Batterie de 6, rayée: von der Golz.

Batterie de 12: Gärtner.

Batterie de 6, rayée: Loose (formée à Stade).



2ème compagnie de pionniers de réserve. Équipage de pont à chevalets.

Une compagnie du 7ème bataillon de pionniers.

Colonne de pontons Nr. 7.

Remarque: Chaque batterie était de 6 pièces. Les régiments de cavalerie pour lesquels un chiffre différent n'est pas indiqué comptaient 4 escadrons. Les régiments d'infanterie étaient de 3 bataillons, sauf indication contraire.

La batterie Loose de pièces de 6, les 2 batteries de réserve de pièces de 6 appartenant à la section du major Petzel, la 2nde compagnie de réserve de pionniers, le 9ème bataillon de chasseurs, les troupes d'Oldenbourg et de Brème n'arrivèrent à l'armée qu'après le 20 Juillet, — les troupes de Hambourg et de Lubeck que le 27 du même mois.

Table des matières.

Première partie.

Introduction: depuis la paix de Vienne du 30 Octobre 1864 jusqu'à l'explosion des hostilités. Les armées des parties belligérantes. Théâtre des opérations militaires. Premiers évènements de la guerre dans le Nord-Ouest de l'Allemagne.

Seconde partie.

Evènements militaires sur les deux théâtres d'opérations, en Italie et en Bohême, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la bataille de Kœniggrætz. — Napoléon intervient comme médiateur de la paix.

II. Evènements militaires en Bohême.

Troisième partie.

Evènements sur le théâtre des opérations du Nord-Ouest de l'Allemagne et en Italie, dans le courant du mois de Juillet.

I. Evènements militaires sur le théâtre d'opérations au Nord-Ouest, dans le courant du mois de Juillet.

Quatrième partie.

Evènements militaires sur le théâtre d'opérations au Nord-Est. — Fin de la guerre. — Appendice.

Appendice. 460

7.
8.

I
II
IV
V
V

VI
VII





